

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LOADING LIST AUG 5 1921

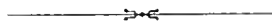
BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES
LXXX.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR, A NOGENT-LE-ROTRON.

~~Librist~~
E.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES
REVUE D'ÉRUDITION

CONSACRÉE SPÉCIALEMENT A L'ÉTUDE DU MOYEN AGE



LXXX.

ANNÉE 1919.



PARIS
AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 82
1919

167²⁸⁷
161¹¹ 12-1

REMARQUES DIVERSES

SUR LES

POIDS ET MESURES DU MOYEN AGE

1. En France, durant les derniers siècles de l'Ancien Régime, la livre royale, qu'on appelait la livre « poids de marc », se composait de 16 des onces dont 8 constituaient l'unité de poids qui avait été adoptée pour la fabrication des monnaies royales, unité qui était un marc de Troyes¹. La livre royale était donc le double du marc monétaire, d'où le nom de livre « poids de marc² ». Ce nom s'opposait à celui de livre « poids de table », c'est-à-dire poids de comptoir, qu'on donnait à la principale livre en usage dans les pays de langue d'oc, livre divisée également en 16 onces, mais dont l'once n'était celle d'aucun des marcs en usage dans le commerce des métaux précieux³.

Jusqu'ici il a été admis, tacitement et à priori, que la livre

1. Voy. notre *Note sur les poids du moyen âge* (dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, LXVII, année 1906, p. 162-233 et 402-450), § 35.

2. Dans ses *Recherches des monnoyes, poix et manière de nombrer*, parues en 1576, Garrault supposait que cette expression signifiait « poix de marque publique » (voy. *ibid.*). Dans ses *Mémoires et recueil des nombres, poids, mesures et monnoyes*, parus en 1595, il abandonna cette étymologie saugrenue pour d'autres, plus savantes, mais qui ne sont pas plus heureuses : « La ... livre de seize onces estoit congneue en France du temps du roy Charles le Grand, lequel commanda a icelle estre reduits tous les autres poids des pays et villes de son obeyssance, dont elle fut dicte livre poids de Roy, comme aussi elle fut surnommée livre poids de marc, soit de *merx*, pour ce qu'elle estoit en usage entre les marchans, ou de *mark*, qui signifie frontiere...., sur lesquelles frontieres les empereurs avoient estably les foires et marchez avec les estrangers, pour empescher qu'ils n'espiassent le pays ou apportassent quelque corruption de mœurs entre le peuple » (fol. 6).

3. Sur cette livre, voy. notre *Note sur les poids*, § 68, et ci-après, §§ 20-22.

poids de marc était au moins aussi ancienne que le marc de Troyes lui-même. Bien mieux, un métrologue italien, M. Rocca, et M. Maurice Prou avaient été conduits, indépendamment l'un de l'autre, à supposer que la livre poids de marc n'était autre originairement que la livre monétaire adoptée par Charlemagne vers le milieu de son règne, et dont elle n'aurait différé que par son mode de division; en effet, la livre monétaire de Charlemagne se divisait en 12 onces et non en 16. Dans la *Note sur les poids du moyen âge*, que nous avons publiée en 1906, nous avons adopté cette manière de voir¹.

Cependant Pegolotti, dans sa *Pratica della mercatura*², rédigée en 1340³, ne signale aux Foires de Champagne aucune livre qui fût le double du marc de Troyes⁴, et à Paris il ne

1. §§ 53 et suiv.

2. Publiée en 1766 par Pagnini, dans l'ouvrage intitulé *Della decima e di varie altre gravissime imposte dal comune di Firenze*, dont elle forme le tome III.

3. Voy. notre *Note sur les poids*, § 25.

4. Pegolotti, en différents endroits de sa *Pratica*, signale quatre livres comme étant en usage aux Foires de Champagne. 1° Une livre qu'il appelle livre subtile et dont 88 $\frac{1}{2}$ font 100 livres subtiles de Venise (p. 144); en comptant avec Tillet 5676 grains de Paris à la livre subtile de Venise (voy. notre *Note sur les poids*, § 24, en note), on trouve pour la livre en question environ 6413 grains de Paris, ce qui est la valeur de la livre de Rome et de Florence (*Note précitée*, § 77). — 2° Une livre qu'il appelle aussi livre subtile et qu'il dit être égale à la livre grosse de Nîmes (p. 231); or, la livre grosse de Nîmes était la livre poids de table (notre *Note*, § 63). Ailleurs (p. 144), il appelle livre grosse de soie des Foires une livre qui fait 16 $\frac{1}{4}$ à 16 $\frac{1}{2}$ onces subtiles de Venise; or, la livre poids de table (7680 grains de Paris) fait environ 16 $\frac{1}{4}$ onces subtiles de Venise (cette once a 473 grains, si l'on compte 5676 grains à la livre). — 3° Une livre qu'il appelle la livre d'argent et qu'il dit égale à 118 « pesi di miglioresi » ou « di diremi » d'Alexandrie (p. 63); si l'on compte ce poids à 58,306 grains de Paris, valeur adoptée au Caire en 1845 pour le derham légal (*Note précitée*, § 18; cf. ci-après, §§ 9 et 27), on trouve pour la livre en question 6880 grains : c'est une livre de 12 onces de Troyes (6912 grains). — 4° Enfin, une livre qu'il appelle tantôt livre tout court, tantôt livre grosse, et pour laquelle il fournit de nombreuses comparaisons. 65 livres font 100 livres subtiles de Venise (p. 144); en comptant la livre subtile de Venise à 5676 grains, cela donne à cette livre environ 8732 grains. La charge des Foires, composée de 350 livres, fait 540 livres subtiles de Venise (p. 144); cela donne environ 8757 grains. 93 livres font 100 livres de Bruges (p. 250); en comptant la livre de Bruges à 8192 grains (*Note précitée*, § 83), cela donne environ 8808 grains. 168 livres font 100 mines d'Alexandrie (p. 63); comme 10 mines d'Alexandrie sont dites (p. 61) égales à 25 livres d'or de Messine (égales à celles de Naples), ce qui fait pour 100 mines d'Alexandrie

connaît qu'une seule livre, laquelle avait, non pas 16 onces, mais 15 onces de Troyes¹, et était aussi une des livres en usage aux Foires de Champagne². Des textes de 1372³ et 1384⁴, relatifs à la taxation du pain à Paris et à Saint-Denis, nous montrent que c'était à cette livre de 15 onces que le blé se pesait alors à Paris.

Préoccupé de l'idée que la livre de deux marcs de Troyes était la compagne obligée de ce marc, et trouvant une ordonnance de Philippe le Bel (1312 ou 1313) et une autre de Charles le Bel (1322) qui restreignent l'usage d'une livre « soutive », laquelle était légitimement employée pour la pharmacie, nous nous étions figuré⁵ que cette livre « soutive » était la livre de 15 onces de Troyes. Mais cette supposition ne tient pas debout, si l'on réfléchit : 1° que les anciennes livres de pharmacie ont toujours été des livres de 12 onces⁶; 2° qu'en pharmacie l'unité de poids essentielle est l'once et non la livre, en sorte que la livre de 15 onces, ayant la même once que la livre de 16 onces, était impropre à constituer un poids pharmaceutique pratiquement différent.

Mais une ordonnance de Philippe le Bel, en date du 7 juillet 1307, qui nous avait échappé, parce qu'elle ne figure pas dans le recueil des *Ordonnances*⁷, tranche la question : « Que

1.509.750 grains (*Note précitée*, § 17), cela donne environ 8986 grains. 1 livre grosse fait 1 1/2 livre subtile de Nîmes (p. 231); en comptant celle-ci à 6000 grains (*Note précitée*, § 38), cela donne 9000 grains. 33 livres grosses à poids de marchandise font 43 livres à poids d'argent des mêmes Foires (p. 240); en comptant la livre d'argent à 6912 grains (ci-dessus 3°), cela donne environ 9006 grains. Cette livre ne peut être que la livre de 15 onces de Troyes (8640 grains). Il est vrai que Pegolotti dit aussi (p. 240) que 364 à 367 1/2 de ces livres, égales à 364 livres d'Anvers, font 350 livres de Paris, lesquelles il dit expressément être des livres de 15 onces; mais la différence entre 364 et 350, soit 26 : 25, est une différence assez faible, et la livre d'Anvers était une livre de Cologne (*Note précitée*, § 102), laquelle était égale à 15 onces de Troyes (*ibid.*, § 91).

1. « In Parigi ... la libbra si è once 15 di Parigi » (p. 240).

2. Avant-dernière note ci-dessus, 4°.

3. « Fu trouvé que le pain de Chailly en paste d'un denier de taille pesa .xi. onces a .xv. onces la livre » (*Ordonnances des rois de France*, V, p. 500).

4. Bibl. nat., ms. nouv. acq. franç. 3651, p. 315.

5. *Note sur les poids*, § 107.

6. Cf. *ibid.*, § 71.

7. Elle a été publiée en 1876 par M. J.-M. Richard dans le tome II des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, p. 130-141.

nul marchant d'avoir de pois ne puisse vendre a autre livre que a *la nostre, qui est de .xv. onces*, exceptés espices confites¹. » Par conséquent, au début et au milieu du xiv^e siècle, c'était la livre de 15 onces de Troyes qui était la livre royale; la livre « poids de marc » n'existait pas.

Cette importante constatation oblige à reprendre l'examen de toute une série de questions : la question de la date à laquelle remonte l'usage de la livre de 16 onces de Troyes, la question de la livre sur laquelle avaient été réglées les mesures à grains de Paris, celle de la livre « soutive » visée par Philippe le Bel et Charles le Bel, celle de la livre de Charlemagne, celle de l'origine du poids de Troyes, celle des rapports du poids de Troyes et du poids de Cologne.

2. D'abord, la question de la date de la livre de 16 onces. Nous venons de voir qu'en 1372 et 1384 on spécifiait que la livre à laquelle le blé se pesait à Paris était celle de 15 onces; cela donne à supposer que la livre de 16 onces lui faisait dès lors concurrence. Et la chose paraît peu douteuse lorsqu'on lit l'ordonnance par laquelle, le 7 février 1389 (n. st.), le duc de Bourgogne Philippe le Hardi prescrivit l'usage exclusif dans son duché de la livre de 16 onces, sauf pour la médecine². Il y constate que les marchandises qui se vendent à la balance se délivrent en fait à quatre livres différentes, deux de poids subtil, qui ont environ 10 ou 12 onces³, et deux autres qui ont environ 15 ou 16 onces; c'est pour remédier à cet abus qu'il prescrit l'emploi exclusif de la livre de 16 onces, à raison de 20 esterlins pour once, de 8 onces pour marc et de 2 marcs pour livre. On peut se demander si, en ce faisant, il ne suivait pas un exemple qui lui aurait été donné par le roi, son neveu.

Dans une ordonnance royale de mars 1416 (n. st.), relative aux poids de Rouen, il est parlé du « pois au marc de Traye, qui est et doit estre de .xvi. onces pour livre comme celui de Paris⁴ ».

3. Dans l'article que nous avons publié en 1913 sur l'*Équi-*

1. P. 138.

2. Cette ordonnance a été publiée par le président Boubier au chapitre LI de ses *Observations sur les Coutumes du duché de Bourgogne*, § 240 (cf. § 108).

3. Sur ces deux onces médicinales, voy. notre *Note sur les poids*, § 71, et ci-après, § 10.

4. *Ordonnances des rois de France*, X, p. 351.

*valence des anciennes mesures*¹, nous avons émis l'opinion² que les mesures à grains en usage à Paris sous Philippe de Valois étaient déjà les mêmes que celles qui furent modifiées par un édit d'octobre 1669 et qu'elles avaient été réglées de façon à contenir, lorsqu'elles étaient mesurées ras, les poids suivants de froment :

Muid,	2400 livres poids de marc	
Setier,	200	—
Mine,	100	—
Minot,	50	—
Boisseau,	16 2/3	—

Mais, puisque la livre poids de marc n'est pas antérieure au milieu du XIV^e siècle, il est clair que, si les mesures à grains réformées en 1669 existaient déjà sous Philippe de Valois, elles n'ont pu être réglées d'après cette livre; or, elles n'ont pas pu l'être d'après la livre de 15 onces de Troyes³, qui ne donnerait pas de compte rond : 2560, — 213 1/3, — 106 2/3, — 53 1/3, — 17 7/9.

La difficulté se résoudra facilement si l'on suppose que ces mesures avaient été réglées à une époque où la livre en usage n'était ni la livre de 16 onces de Troyes, ni la livre de 15 des mêmes onces, mais la livre romaine antique. En effet, la livre de 16 onces de Troyes étant égale à 1 1/2 livre romaine antique⁴, les mesures ci-dessus trouvent en livres romaines antiques les comptes ronds :

Muid,	3600 livres	
Setier,	300	—
Mine,	150	—
Minot,	75	—
Boisseau,	25	—

Toute la question est donc de savoir si l'usage de la livre romaine antique avait persisté après l'époque carolingienne.

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, LXXIV, p. 267-328.

2. P. 317-318. Nous traiterons ce sujet plus en détail ci-après, § 34.

3. En revanche, rien ne s'oppose à ce que la pinte de Paris ait été réglée d'après cette livre, comme nous l'avons supposé dans notre *Note sur les poids*, § 107.

4. *Note sur les poids*, § 24.

4. Pour permettre de saisir facilement les observations qui vont suivre, il sera utile d'avoir présents à l'esprit différents modes de division de l'once qui ont été en usage au moyen âge.

DERNIER SYSTÈME ROMAIN ANTIQUE¹.

Once	Sou	Denier ou drachme	Scrupule	Obole	Silique ou carat	Grain
1	6	8	24	48	144	576
	1	1 1/3	4	8	24	96
		1	3	6	18	72
			1	2	6	24
				1	3	12
					1	4
						1

SYSTÈME CAROLINGIEN².

Once	Sou	Denier
1	1 2/3	20
	1	12
		1

SYSTÈME FRANÇAIS³.

Once	Sizain	Gros	Esterlin	Denier	Maille d'esterlin	Maille de denier	Felin	Grain
1	4	8	20	24	40	48	80	576
	1	2	5	6	10	12	20	144
		1	2 1/2	3	5	6	10	72
			1	1 1/5	2	2 2/5	4	28 4/5
				1	1 2/3	2	3 1/3	24
					1	1 1/5	2	14 2/5
						1	1 2/3	12
							1	7 1/5
								1

1. *Note sur les poids*, § 93-95.

2. *Ibid.*, § 1.

3. *Ibid.*, § 98. — Garrault, *Mémoires et recueil des nombres, poids, mesures et monnoyes*, fol. 6 v^o-7. — Sur le sizain, voy. ci-après, § 5. Depuis la fin du xvi^e siècle, on dit « quart d'once » (Garrault, fol. 6 v^o). — Le terme gros appliqué au huitième de l'once ne paraît pas antérieur au xvi^e siècle. Auparavant, on disait « tresel » dans le Nord. « ternal » dans le Midi (voy. ci-après, § 5).

SYSTÈME ITALIEN¹.

Once	Sazo	Denier	Carat	Grain
1	6	24	144	576
	1	4	24	96
		1	6	24
			1	4
				1

ANCIEN SYSTÈME ANGLAIS².

Once	Sou	Denier	Farthing	Grain
1	1 2/3	20	80	640
	1	12	48	384
		1	4	32
			1	8
				1

DERNIER SYSTÈME ANGLAIS³.

Once	Sou	Denier	Farthing	Grain
1	1 2/3	20	80	480
	1	12	48	288
		1	4	24
			1	6
				1

1. Cf. Pegolotti, *passim*. — Pour Venise, cf. notre *Note sur les poids*, § 35.
 — Le sazo est indiqué à Gênes au xiv^e siècle par Pegolotti, p. 218 (à cette époque on disait encore correctement « saggio »); à Venise au xviii^e siècle par Lalande (*Voyage en Italie*, 2^e édition, 1786, VIII, p. 569); cf. Martini, *Manuale di metrologia*, Turin, 1883, p. 437 (article Padoue). C'est le latin *exagium*, par lequel on désignait le poids du sou de Constantin (*Note sur les poids*, § 10). C'est la même chose que le « metqal » des Arabes (*ibid.*, § 12).
 — Sur les *exagia solidi* qui se sont conservés jusqu'à nous, voy. Babelon, art. *Exagium* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Darenberg et Saglio, et Luschin von Ebengreuth, *Der Denar der « Lex Salica »* (*Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Klasse*, CLXIII, 4 Abhandl.), p. 79 et suiv.

2. *Note sur les poids*, § 93.

3. *Ibid.*, § 99.

SYSTÈME DES PAYS-BAS¹.

Once	Engel ou esterlin	Felin	As
1	20	80	640
	1	4	32
		1	8
			1

SYSTÈME ALLEMAND².

Once	Lot	Sizain	Quint	Denier	Heller
1	2	4	8	32	64
	1	2	4	16	32
		1	2	8	16
			1	4	8
				1	2
					1

5. Dans notre *Note sur les poids*, nous disions³ que Le Blanc paraissait avoir été le premier à proposer l'équivalence livre poids de marc = 1 1/2 livre romaine, à la suite de pesées qu'il avait faites de sous d'or du bas empire. Mais Le Blanc est un érudit de la fin du xvii^e siècle. Or, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, il ne manquait pas de gens qui savaient fort bien que la livre romaine antique était les 2/3 de la livre poids de marc.

Nous verrons plus loin⁴ que, dans leur déposition de 1557, les jurés des apothicaires et épiciers de Paris constatent l'existence d'une once médicinale valant « 3 sizains et un gros et plus » poids de marc. Or, le sizain ou poids de 6 deniers était le double du gros et le quart de l'once⁵; 3 sizains un gros « et

1. *Note sur les poids*, § 99.

2. *Ibid.*, §§ 100-101. — Malynes, dans sa *Consuetudo vel lex mercatoria* (éd. de 1622, p. 21), nous apprend que la division de l'once en 2 lots, 4 sizains et 8 quints était en usage à Bruges au début du xvii^e siècle. — Sur le sizain et le quint, voy. ci-après, § 8.

3. § 24.

4. Ci-après, § 10.

5. « Et pesa ledit pain tout enil .ix. onces et un sizain, qui est le quart d'une once. » Ordonnance de Charles V, juillet 1372 (*Ordonnances des rois de France*, V, p. 499); l'éditeur a lu à tort « .vii. sizain », au lieu de « un

plus », soit 7 gros « et plus », multipliés par 12, font 10 onces $1/2$ « et plus », ce qui correspond bien aux $2/3$ des 16 onces qui composaient la livre poids de marc (exactement 10 onces $2/3$); l'« et plus » de la formule « 3 sizains un gros et plus » doit donc se traduire par 4 grains, soit $1/18$ gros.

Dans une épître dédicatoire datée de Blois, 13 janvier 1573, Jean Temporal expose qu'il existe trois opinions sur la valeur de la livre romaine antique¹ :

A. D'après la troisième opinion, l'once, dont cette livre contenait 12, aurait eu la même valeur que l'once poids de marc, en sorte que son *denarius* aurait eu 72 *momenta*. On voit que Temporal désigne par *momentum* la division de l'once qu'en français on appelait le grain, c'est-à-dire la 576^e partie de l'once, et par *denarius* la division qu'on appelait en français le gros, c'est-à-dire le 8^e de l'once, division qui, en effet, dans le système pondéral romain, avait, depuis l'époque de Néron, porté le nom de denier ou celui de drachme². Le terme « gros³ » paraît du reste s'expliquer par l'omission du mot « denier » sous-entendu : gros denier par opposition au petit denier de 24 à l'once. Dans l'est de la France, on trouve ce poids désigné sous le nom de « tresel⁴ », dans le midi sous celui de « ternal⁵ »; ces deux termes s'expliquent par le fait que ce poids contenait 3 deniers de 24 à l'once.

sizain ». — Dans une ordonnance du 7 février 1389, dont il a été parlé plus haut (§ 2), le duc de Bourgogne Philippe le Hardi dit : « Le quart d'une once ... est apellé en l'espicerie et autre avoir de pois un sizain, ... et y a huit treseaulx en l'once. » — Dans une ordonnance des échevins de Mézières, on lit que le bailleur doit bailler de trait $1/2$ once par livre, un sixain par $1/2$ livre, un trezel par quarteron (Laurent, *Statuts et coutumes de Mézières*, p. 131-132).

1. « Siquidem multi contendunt libram romanam unciis constare 12, unciam vero 7 denariis. Alii tribuunt unciae denarios 8, libramque statuunt unciarum 12 $1/2$. Sunt qui veterum pondera eadem esse cum ponderibus hujus ætatis asserunt, alii contra sentiunt. Huic rursus denarius pendit momenta 72, alius leviores facit » (Bibl. nat., ms. franç. 18509, fol. 22).

2. Cf. notre *Note sur les poids*, §§ 8-9.

3. Le *gros* poids ne paraît pas devoir son origine au *gros* monnaie, qui n'a pour ainsi dire jamais été de 8 à l'once.

4. Voy. le texte d'une ordonnance bourguignonne et celui d'une ordonnance de Mézières cités dans une note précédente. — C'était aussi le terme usité en Lorraine (Bibl. nat., ms. franç. 24102, fol. 226 v^o). — Cf. les exemples cités par Godefroy, au mot *Tresel*.

5. Notre *Note sur les poids*, § 93.

B. D'après la seconde opinion, la livre romaine aurait valu $12\frac{1}{2}$ onces de 8 gros. Ce compte est celui de la livre romaine *moderne* en onces *antiques*, car la livre romaine moderne, qui se divise en 12 onces, est effectivement égale à $12\frac{1}{2}$ onces romaines antiques¹.

C. Enfin, d'après la première opinion, la livre romaine aurait valu 12 onces de 7 gros poids de marc². C'est là, sauf l'omission de « et plus » après 7 gros, une des évaluations mentionnées dans la déposition des jurés apothicaires et épiciers, évaluation qui, comme nous venons de l'expliquer, fait de la livre romaine antique les $\frac{2}{3}$ de la livre poids de marc.

La troisième des opinions rapportées par Temporal est l'opinion saugrenue adoptée par Budé³ dans son *De Asse*, où il avait admis, sans d'ailleurs proposer aucune justification, que l'once poids de marc était l'once romaine antique et que le pied de roi était le pied romain antique.

Au contraire, la seconde et la première des opinions rapportées par Temporal supposent que ceux qui avaient établi ces formules connaissaient parfaitement le double rapport concordant :

La livre romaine moderne est égale à $12\frac{1}{2}$ onces romaines antiques ;

La livre poids de marc est égale à 18 onces romaines antiques.

Dans un livre⁴ publié en 1595, François Garrault, sieur des Gorges, alors général des Finances et précédemment général

1. Notre *Note sur les poids*, § 77.

2. Des humanistes pouvaient d'ailleurs chercher à étayer cette évaluation sur le fait qu'avant l'époque de Néron le *denarius* romain avait été à la taille de 7 à l'once.

3. Elle était si saugrenue que Gassendi ne l'a pas comprise. Budé avait dit que le *marc* de Paris (composé de 8 onces) était les $\frac{2}{3}$ de la *livre* romaine (composée de 12 onces), ce qui implique bien l'identité des deux onces. Or, Gassendi fait dire à Budé que l'once romaine est les $\frac{2}{3}$ de l'once poids de marc (*Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc vita*, Paris, 1641, p. 120). Disons, d'ailleurs, que Budé ne regardait pas l'once et le pied de Paris comme des survivances exactes des mesures romaines de mêmes noms ; mais, à ses yeux, once et pied étaient des mesures vagues, en sorte que, pour se faire une idée de ce qu'elles étaient chez les anciens, le plus simple était de regarder ce qu'elles étaient dans le pays qu'on habitait : c'était de la métrologie simpliste.

4. *Mémoires et recueil des nombres, poids, mesures et monnoyes*.

des Monnaies, nous dit expressément que la « drachme attique », dont la livre romaine antique contenait 96, « est encore en usage entre les médecins et apoticaire » et qu'elle revient « à 2 deniers 16 grains du poids de marc¹ », en sorte que l'once du poids romain est plus faible de $\frac{1}{9}$ que celle du poids de marc² et que « 1 livre et demie » du « poids romain » fait « une livre » du « poids de marc³ »; il est impossible d'être plus net. D'autre part, Mariana, dans son *De ponderibus et mensuris*, qui date de 1599, nous apprend⁴ qu'en Espagne, et nommément à Tolède, où il publiait son livre, les médecins se servaient d'une once qui était les $\frac{15}{16}$ de celle des orfèvres; le marc des orfèvres espagnols étant un marc de Cologne, l'once en question est bien celle de la livre romaine antique⁵. Enfin, dans notre *Note sur les poids*⁶, nous avons constaté qu'un grand nombre de villes de l'Italie du nord avaient conservé jusqu'à nos jours la livre romaine antique⁷. Il nous semble donc permis de voir la livre romaine antique dans la livre « soutive » que Philippe le Bel et Charles le Bel cherchaient à abolir au profit de la livre de 15 onces de Troyes, mais dont l'usage était cependant reconnu comme légitime pour la pharmacie. Une fois ainsi constatée la persistance de la livre romaine à Paris au début du xiv^e siècle, il n'y a plus à s'étonner si l'on trouve que les mesures à grains en usage à cette époque avaient été réglées d'après cette livre.

6. Mais, dira-t-on, puisque la livre poids de marc n'est pas antérieure à la seconde moitié du xiv^e siècle, elle ne peut plus être considérée comme une persistance de la livre de Charle-

1. Fol. 5.

2. Fol. 7 v^o.

3. Fol. 8.

4. Chapitre ix.

5. Sur le rapport entre l'once romaine antique et l'once de Cologne, cf. notre *Note sur les poids*, § 43, en corrigeant toutefois, en ce qui concerne l'Allemagne, par ce qui sera dit ci-après, § 8. En Castille, l'adoption du rapport 15:16 était tout indiquée, parce que, l'once de Cologne s'y divisant en 16 « adarmes » (corruption de l'arabe derham), il suffisait de prendre 15 adarmes pour avoir l'once médicinale : « Uncia communis continet adarmes ... sedecim, uncia medica adarmes continet quindecim praecise », dit Mariana.

6. § 24, en note.

7. L'évaluation de la livre de Parme aux $\frac{41}{125}$ du kilogramme fait 328 grammes et non 327,3142, comme un lapsus nous l'a fait dire.

magne, et dès lors l'opinion qui donne à la livre de Charlemagne la valeur de 18 onces romaines n'en est-elle pas ébranlée? En aucune façon, répondrons-nous. Ce qui a porté plusieurs érudits à croire que Charlemagne avait adopté une livre de 18 onces romaines, qu'il avait divisée en 12 onces, c'est le poids constaté des deniers émis par lui dans la deuxième moitié de son règne et de ceux émis par ses premiers successeurs. Mais, par la suite, cette taille de deniers a été abandonnée; il n'est donc pas surprenant que la livre de Charlemagne ait été abandonnée en même temps. La chose fut d'autant plus facile que Charlemagne n'avait pas du tout visé à abolir la livre romaine : en adoptant, non seulement pour la valeur totale de sa nouvelle livre, mais aussi pour la division de cette livre (la division en 12 onces), un rapport aussi simple que le rapport 3 : 2 avec la livre romaine, il est clair qu'il donnait à l'homme même le plus maladroit au calcul la plus complète facilité pour énoncer à volonté une valeur pondérale quelconque soit en nouveau poids soit en ancien.

Il importe, du reste, de noter que, dans les pays qui ont fait partie de l'empire de Charlemagne, il y a au moins une livre, et une livre très importante, qui offre encore de nos jours le double caractère d'être, comme la livre de Charlemagne, composée de 18 onces romaines et divisée en 12 onces : c'est la livre grosse de Venise¹.

Il est vrai que nous ne pouvons pas citer de texte nous permettant de constater qu'au moyen âge cette livre se divisât en 12 onces comme elle le fait de nos jours. En revanche, il est facile de constater qu'elle était dès lors égale à deux marcs de Venise et, par conséquent, à 18 onces romaines. Pegolotti n'indique pas quelle était la division de cette livre en onces, et il n'indique pas davantage quel était son rapport avec le marc de Venise, qui, de son temps, se divisait déjà, comme de nos jours, en 8 onces; mais il est facile de suppléer à cette seconde omission en examinant le rapport qu'il indique entre la livre grosse et la livre subtile de Venise : 100 livres grosses, nous dit-il, valent 158 livres subtiles². La livre subtile de Venise se compte³

1. Voy. notre *Note sur les poids*, §§ 35 et 53.

2. P. 134.

3. Notre *Note sur les poids*, § 24, en note, et § 35.

à 1455 des carats dont le marc de Venise contient 1152, à raison de 8 onces au marc et de 144 carats à l'once. Or, $1152 \times 2 = 2304$, et $230400 : 1455 = 158 \frac{34}{97}$. On le voit donc, déjà en 1340, la livre subtile était comptée à 1455 carats et la livre grosse était égale à deux marcs.

Il y avait en Italie un autre marc de première importance qui, comme le marc de Venise, était composé de 9 onces romaines, mais qui, à la différence du marc de Venise, a gardé jusqu'au bout la division en 9 onces : c'est le marc de Gênes¹.

7. Le nom de marc de Troyes, toujours conservé par le marc des rois de France, indique suffisamment que son adoption par eux n'avait été qu'un emprunt. Le marc de Troyes était le marc en usage aux Foires de Champagne, et les Foires de Champagne nous ramènent à l'Italie : trait d'union entre le commerce italien et l'industrie flamande, ce gigantesque organisme était entre les mains des marchands italiens. De même que le marc royal, la mesure royale de longueur, le pied de roi, a été un emprunt fait aux Foires de Champagne², et, de même que le marc de 9 onces romaines, le pied de 18 doigts romains, dont le pied de roi est un exemplaire, et son corrélatif le pied de 15 doigts sont des mesures italiennes. Marc de 9 onces romaines et pieds de 18 et 15 doigts se retrouvent : 1° en Italie³,

1. Notre *Note sur les poids*, § 36.

2. Cf. notre article *De l'équivalence des anciennes mesures*, *loc. cit.*, p. 282-291.

3. A Gênes, d'une part, comme nous venons de le dire, le marc était le marc de 9 onces romaines et, d'autre part, les mesures de longueur étaient basées sur le pied de 18 doigts (*De l'équivalence*, p. 288-289; sur la valeur des mesures de Gênes, voy. Rocca, *Pesi e misure antiche di Genova*, Gênes, 1871). A Florence, les mesures d'arpentage et de construction étaient basées sur le pied de 18 doigts et sur son corrélatif le pied de 15 doigts (*De l'équivalence*, p. 291), au lieu que les mesures commerciales avaient été basées sur le pied romain antique (cf. la note suivante; sur la valeur des mesures toscanes, voy. les textes cités par Uzielli, *Le Misure lineari medioevali e l'effigie di Cristo*, Florence, 1899, p. 13, — Calandri, *Compendium de agrorum corporumque dimensione*, publié par Bacchi della Lega à la suite de Soderini, *I due trattati dell' agricoltura*, Bologne, 1902, p. 292-293, — l'ordonnance du 13 mars 1781, dans *Bandi et ordini del granducato di Toscana*, codice X, n° 94, — et *Table de réduction des mesures et poids toscans*, 1809, p. 14).

2° en Flandre¹, 3° dans toute la bande de territoire qui constituait le grand chemin des Foires de Champagne, en premier lieu dans la première et principale étape de ce grand chemin, à

A Rome, au contraire, tandis que les mesures de construction et d'arpentage étaient basées sur le pied romain, celles de commerce l'étaient sur le pied de 18 doigts (*De l'équivalence*, p. 287-289; sur les mesures romaines, voy. Luca Petto (Pietus), *De mensuris et ponderibus romanis et graecis cum his quae hodie Romae sunt collatis*, Venise, 1573, livre II, p. 10-13, — Fréret, *Essai sur les mesures longues des anciens*, dans *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, XXIV, 1756, p. 486, — Lalande, *Voyage en Italie*, 2° édition, 1786, VI, p. 180 et suiv., — *Prospetto delle operazioni fatte in Roma per lo stabilimento del nuovo sistema metrico*, Rome, 1811). — La substitution dans le midi de la France de la canne et du palm (pan) à la toise ou à la brasse et au pied trahit également l'influence du commerce italien. D'une part, canne et palm sont des termes d'origine italienne; d'autre part, la canne est au sens propre un instrument métrique servant au mesurage des étoffes, tandis que la toise et la brasse sont des instruments servant aux maçons.

1. *De l'équivalence*, p. 290-291 et p. 310, note 1. — Parmi les mesures flamandes, il en est une particulièrement digne d'attention parce qu'avec l'aune de Provins, dont nous parlerons dans une des notes suivantes, elle a été l'une des aunes les plus célèbres de l'Europe et qu'elle est encore une des trois aunes aujourd'hui en usage en Angleterre (cf. *De l'équivalence*, p. 295). C'est l'aune que Pegolotti appelait l'aune de Bruges, que les Anglais appellent l'aune de Flandre et qu'on appelait aussi l'aune de Brabant et l'aune d'Anvers. Les Anglais la comptent à 27 de leurs pouces, soit aux $\frac{3}{4}$ du yard, ce qui fait 0^m68579; ce rapport est déjà indiqué par Malynes (*Consuetudo vel lex mercatoria*, éd. de 1622, p. 35, où il dit que 100 aunes d'Anvers font en Angleterre 60 ells et 75 yards). A la fin du XVIII^e siècle, la direction de la manufacture des Gobelins la comptait (Arch. nat., F¹² 1288) à 25 $\frac{1}{3}$ pouces de Paris (= 304 lignes), ce qui fait 0^m68577. Pegolotti nous donne au sujet de l'aune de Bruges un renseignement précis, comme il en donne très rarement pour les mesures de longueur; il nous dit (p. 251) qu'elle vaut un braccio et $\frac{1}{6}$ de Florence; le braccio da panno de Florence a été évalué en 1808 (*Table citée*) à 0^m583626 (cf. *De l'équivalence*, p. 291); en ajoutant un sixième, cela fait 0^m680897; mais il ne paraît pas douteux que ce braccio florentin n'ait éprouvé une diminution au cours des âges : si l'on prend la moitié de 0,583626, on trouve 0,291813, ce qui montre que ce braccio est composé de deux pieds romains antiques, mais avec une valeur un peu trop faible; si l'on prend pour le pied romain antique la valeur ronde de 0,291 (voy. *De l'équivalence*, p. 287 et suiv.), on trouve pour 1 $\frac{1}{6}$ braccio de deux de ces pieds la valeur 0,686, ce qui nous ramène aux évaluations ci-dessus indiquées. L'aune de Flandre était donc une aune de 2 $\frac{1}{2}$ pieds de 15 doigts comme l'aune de Provins était une aune de 2 $\frac{1}{2}$ pieds de 18 doigts ou de 3 pieds de 15 doigts. Deux pieds et demi de 15 doigts font 37 $\frac{1}{2}$ doigts, qui valent par conséquent une mesure de 32 doigts (2 pieds romains antiques) plus $\frac{11}{64}$, ce qui est bien près du $\frac{1}{6}$ de Pegolotti.

Montpellier¹, ensuite dans les deux Bourgognes², enfin naturellement en Champagne, puis en Lorraine³.

1. *De l'équivalence*, p. 288 (sur la canne de Montpellier, voy. Devic et Vaissete, *Hist. de Languedoc*, éd. Privat, XI, p. 168, et XII, *Preuves*, col. 1315; *Hist. de la Soc. royale des sciences établie à Montpellier avec les Mémoires*, I, 1766, p. 322; Fort aîné, *Tables de comparaisons entre les anciens poids et mesures du département de l'Hérault et les nouveaux poids et mesures*, Montpellier, an XIII; Cantagrel, *Métrologie de l'Aude*, Carcassonne, 1839, p. 16). — Les mesures de Montpellier nous amènent tout naturellement à l'Italie : en 1278, Philippe le Hardi, entre autres dispositions qu'il prit pour enlever à Montpellier, qui appartenait au roi de Majorque, au profit de Nîmes, qui lui appartenait, le commerce des marchands italiens, ordonna d'adopter à Nîmes les poids en usage à Montpellier (cf. notre *Note sur les poids*, §§ 29 et 38). Ce ne furent pas seulement les poids, mais aussi les mesures commerciales que Nîmes emprunta à Montpellier (Pegolotti, *Pratica*, chap. L, *loc. cit.*, p. 228-232). Au xvii^e siècle, Picard et Auzout faisaient remarquer que la canne de Montpellier et la canne marchande de Rome avaient la même valeur (*Mémoires de l'Acad. royale des sciences depuis 1666 jusqu'à 1699*, VI, p. 536-537, 539). — Pegolotti (*loc. cit.*, p. 228-230) nous dit que la canne était la même à Nîmes-Montpellier, à Marseille, à Avignon. Sur la canne de Marseille, voy. *De l'équivalence*, p. 299. Sur celle d'Avignon, voy. ci-après, § 36; on verra, *ibid.*, que l'usage de cette canne fut abandonné à Arles en 1405; il a été conservé à Aix jusqu'à nos jours (*Tableaux de comparaison entre les mesures anciennes et celles qui les remplacent pour le département des Bouches-du-Rhône, publiés par ordre du ministre de l'Intérieur*, Marseille, an X, p. 7, où la canne d'Aix est évaluée à 1^m9887, celle de Salon à 1^m9902, celle de Tarascon à 1^m9726, celle d'Avignon à 1^m9833). — Nous aurons occasion (ci-après, § 30) de constater l'usage officiel du marc de Troyes à Valence sur le Rhône en 1178.

2. *De l'équivalence*, p. 288. — Dans les deux Bourgognes, la base des mesures de longueur était l'« aune de Provins », nom qui nous ramène aux Foires de Champagne de la façon la plus indiscutable. L'aune de Provins contenait 2 1/2 pieds de Bourgogne. En Franche-Comté, l'étalon de cette aune avait été gravé dans une barre de fer sous le portail de l'église Notre-Dame de Dole (Petremand, *Recueil des ordonnances et édits de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dole, 1619, p. 229-230, et *Suite des édits et ordonnances*, Lyon, 1664, p. 69; dans cette *Suite*, le pied de Bourgogne est aussi appelé « pied le Roi », mais il s'agit du roi d'Espagne); cet étalon existait encore au début du xix^e siècle et fut alors mesuré par la commission des poids et mesures du département du Jura (Gattey, *Tables des rapports des anciennes mesures agraires avec les nouvelles*, 3^e éd., 1812, p. 248, art. Haute-Saône; sur les différentes valeurs attribuées à l'aune de Provins par les commissions des trois départements franc-comtois, voy. Roland, *Traité abrégé sur les changements des mesures ordonnés par le gouvernement depuis 1790 jusqu'à présent*, Besançon, 1810). En ce qui concerne le duché de Bourgogne, nous lisons dans un traité commencé le 15 mars 1529 (n. st.) par un arpenteur royal audit

Il est vrai que les marcs de Venise, de Gènes et de Montpellier étaient basés sur l'once byzantine¹, qui était une once romaine affaiblie, au lieu que le marc de Troyes était basé sur l'once romaine exacte, mais cette différence s'explique aisément : l'influence de la livre byzantine était toute naturelle dans les villes maritimes de l'Adriatique et de la Méditerranée. A Montpellier, d'ailleurs, le conflit des deux valeurs de l'once romaine est fort remarquable, puisque la livre grosse de Montpellier (la livre poids de table) était basée sur la valeur exacte, au lieu que la livre subtile et le marc qui en était les $\frac{3}{4}$ étaient basés sur la valeur byzantine; nous reviendrons sur ce point important et intéressant².

8. Du moment que la livre grosse qui, aux Foires de Champagne, accompagnait le marc de Troyes était une livre de 15 onces de Troyes et non une livre de 16 onces, l'origine du poids de Cologne s'explique bien aisément. La livre de Cologne³ avait en effet la valeur de 15 onces de Troyes, mais elle se divisait en 16 onces, dont le marc contenait 8. On aura trouvé que le rapport 15 : 8 entre la livre et le marc était incommode et on lui a substitué le rapport 16 : 8, soit 2 : 1. Le système de division des poids par dédoublements successifs : 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, etc., a été particulièrement affectonné par les Allemands⁴; de bonne heure, ils l'ont appliqué à la livre en la divisant en 16 onces, en 32 lots et en 64 *sizains* (*zethyn*); finalement, ils l'ont porté encore plus loin en divisant le sizain en 2 quints

duché, Aubert Fleutelot : « La lieue en Bourgoingne doiebt contenir cinquante pountée de longueur, chascune pountée doiebt contenir douze cordes, et chascune cordes doiebt contenir douze aulnes de Provin, et chascune aulne deux piedz et demy de longueur, et chascun piedz de douze posse, et chascun pousse douze lignes, et en chascune ligne doiebt avoir l'epesseur de douz authome, qu'est l'epesseur de la raieur du soullet » (Bibl. nat., ms. franç. 1341, fol. 2). Les divisions du pied, du pouce et de la ligne mises à part, c'est conforme au tableau que Petremand a inséré dans son *Recueil franc-comtois*, comme à celui que l'imprimeur Jean des Planches plaça dans les éditions qu'il donna au xvi^e siècle des *Coutumes du duché de Bourgogne* et qui a été maintenu dans les éditions postérieures (Bourdot de Richebourg, *Nouveau coutumier général*, II, p. 1192).

3 (Page précédente). *De l'équivalence*, p. 289-291.

1. Sur cette once, voy. ci-après, § 11.

2. *Ibid.*

3. Voy. notre *Note sur les poids*, §§ 89-92 et 101.

4. *Ibid.*, § 100, et ci-dessus, § 4.

(*quent* ou *quentlein*), en 8 deniers (*pfennig*) et en 16 *heller*, sans souci du sens étymologique des termes sizain et quint : sizain désigne étymologiquement un poids de 6 deniers dans le système qui compte 24 deniers à l'once ; quint désigne étymologiquement le 5^e de l'once dans le système qui compte 20 deniers à l'once.

Les deux marcs de Troyes et de Cologne apparaissent dans les textes à la même époque, à savoir au milieu du XII^e siècle. La plus ancienne mention que nous puissions citer du marc de Troyes se trouve dans une charte de l'archevêque de Bourges Pierre de la Châtre, qui ne put prendre possession de son siège qu'en 1143 et qui mourut en 1171 ; cette charte n'est pas datée, mais, comme elle concerne un prêt fait en vue du voyage à Jérusalem, il y a lieu de penser qu'il s'agit de la seconde croisade et de l'année 1147¹. Le marc de Cologne apparaît dans le traité que Frédéric Barberousse conclut en 1162 avec les comtes de Barcelone et de Provence².

L'usage du marc de Montpellier se constate un peu plus tôt : l'exemple le plus récent de nous connu où la valeur de la monnaie de Melgueil soit encore rapportée à la livre est de 1131³, et le plus ancien où elle soit rapportée au marc est de 1129⁴.

Disons, à ce propos, que le poids qu'on appelait en Allemagne *pondus Karoli*, poids de Charlemagne, est le poids de Cologne, et non le poids romain, comme nous l'avions supposé dans notre *Note sur les poids* (§ 43). En effet, un texte du XIII^e siècle nous apprend que la livre poids de Charlemagne contenait deux marcs⁵. Ce qui nous avait fait croire que le *pondus Karoli* était le poids romain, ce sont des textes où il

1. « Rainaldus, camerarius de Sancerro, volens ire Jerosolimam, invadiavit nobis pro tribus milibus solidis Andegavensis monete medietatem decime de Sancto Privato ; ... si vero moneta illa vilior fuerit quando redimetur, marcha argenti ad pondus Trecense pro quadraginta octo solidis reddetur » (Bibl. nat., ms. nouv. acq. lat. 1274, fol. 62).

2. « Quindecim marcas auri boni ad justum pondus Coloniense » (*Monumenta Germaniae, Constitutiones*, I, p. 305, art. 4).

3. Devic et Vaissete, *Hist. générale de Languedoc*, éd. Privat, V, col. 978.

4. Germain, *Cartulaire des Guillemes de Montpellier*, p. 383, n° 226.

5. « .iii. libras et obolum archiepiscopo componet ad pondus Karoli, scilicet .vi. marcas, si ibi deprehensus fuerit ; si autem inde evaserit..., aut .iii. libras, ut dictum est, componet aut ipse iudicium aque frigide subibit » (*Liber annalium jurium* de l'église de Trèves, dans Beyer, *Urkundenbuch zur Geschichte der mittelnheinischen Territorien*, II, p. 401).

est question d'argent pesé au poids de Cologne, mais valant un lot de moins (soit 15 lots) par marc; or, le poids romain était à très peu près les 15/16 du poids de Cologne. Mais, comme M. Luschin von Ebengreuth nous l'a fait observer avec raison¹, il s'agit dans ces textes de titre et non de poids, à savoir d'argent au titre de 15 lots (soit 15/16) de fin.

9. Dans notre *Note sur les poids* (§ 22), nous avons rappelé que, d'après Saladin d'Ascoli, médecin salernitain du XII^e siècle, les médecins de Padoue comptaient à l'once 8 drachmes, ceux de Salerne 9 et ceux de Naples 10, tous comptant également 20 grains au scrupule (ce qui était une division empruntée aux Arabes), 3 scrupules à la drachme et 12 onces à la livre. Mais nous avons supposé que Saladin se trompait en croyant que les trois livres médicales en question étaient entre elles dans les rapports 8, 9, 10, et nous avons proposé d'admettre qu'il n'y avait là que trois manières différentes de diviser une seule et même livre, la livre romaine (soit avec la valeur antique, soit avec la valeur byzantine). Ce qui nous induisait à cette opinion, c'est que la livre de Naples, qui est une livre byzantine, est restée jusqu'à nos jours divisée de la même façon que se divisait la livre des médecins de Naples au temps de Saladin, à savoir en 12 onces contenant chacune 30 tarins (= 10 drachmes de 3 tarins ou scrupules) de chacun 20 grains. Mais ce mode de division n'a pas toujours existé².

1. *Neues Archiv*, XXXII, 1907, p. 603-604.

2. D'après le *Liber abaci* de Fibonacci, qui date de 1202 (cité par Nagl, *Die Goldwährung und die handelsmässige Geldrechnung im Mittelalter*, dans *Numismatische Zeitschrift in Wien*, XXVI, 1894, p. 65, note 36), l'once de Messine se divisait déjà en 30 tarins de 20 grains, et l'once de Palerme valait 27 1/3 de ces tarins. Au temps de Pegolotti, l'once d'or de Messine était la même que celle de Naples (*Pratica*, loc. cit., p. 167), mais il ne faut pas oublier que les poids et mesures du royaume de Sicile ont été réformés par l'empereur Frédéric II en septembre 1231 (Richard de San-Germano, *Chronique*, à cette date, dans *Monum. Germaniae, Scriptores*, XIX, p. 321 et suiv.). Si l'on suppose que l'once de Messine dont parle Fibonacci était déjà l'once de Naples divisée en 600 grains, alors l'once de 27 1/3 tarins pourra être à la rigueur une once de 8 derhams légaux, semblable à l'once subtile de Venise. Si, au contraire, on suppose que cette once de Messine était alors l'once de 10 derhams légaux, dont il va être question plus loin et à laquelle la division en 600 grains était naturelle, alors l'once de 27 1/3 tarins sera l'once de Cologne (sur l'emploi du poids de Cologne dans le royaume de Sicile, voy. ci-après, § 27).

Aux x^e, xi^e et xii^e siècles, le tarin, qui était la monnaie d'or la plus courante de l'Italie méridionale, était le quart d'un sou d'or¹, et puisque le sou d'or normal était le 1/6 d'une once byzantine, il s'ensuit que le tarin avait dû être primitivement le 1/24 et non le 1/30 de cette once.

La division de l'once dans le système napolitain et dans les trois systèmes médicaux se présente comme suit :

SYSTÈME NAPOLITAIN.

Once	Tarin	Grain
1	30	600
	1	20
		1

SYSTÈME DES MÉDECINS DE NAPLES.

Once	Drachme	Scrupule	Grain
1	10	30	600
	1	3	60
		1	20
			1

SYSTÈME DES MÉDECINS DE L'ÉCOLE DE SALERNE.

Once	Drachme	Scrupule	Grain
1	9	27	540
	1	3	60
		1	20
			1

SYSTÈME DES MÉDECINS DE PADOUE.

Once	Drachme	Scrupule	Grain
1	8	24	480
	1	3	60
		1	20
			1

1. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, II, p. 458, note 3. — *Codex diplomaticus Carvensis*, II, p. 237, n° 385, V, p. 67, n° 748. — Sambon, dans *Revue numismatique*, 1898, p. 304, note 2. — Engel, *Recherches sur la numismatique des Normands de Sicile*, p. 72, 75, 77. — Minieri Riccio, *Saggio di codice diplomatico*, I, p. 227, n° 5. — Etc.

En dernier lieu, la livre médicinale de Padoue n'était autre que la livre subtile de Venise¹, qui se divise encore en effet en 12 onces de 8 drachmes de 3 scrupules de 20 grains². Nous avons vu³ que la valeur de la livre subtile de Venise avait été fixée à 1455 des carats dont le marc de Venise contient 1152. D'autre part, le marc de Venise est en réalité composé de 9 onces byzantines⁴, ce qui fait 72 drachmes byzantines, et le derham légal des Arabes est à la drachme byzantine comme 14 est à 15⁵; il suit de là que le marc de Venise est théoriquement égal à $77 \frac{1}{7}$ derhams légaux. La chose est bien confirmée par la valeur que Pegolotti⁶ donne au marc de Venise en « pesi di miglioresi » d'Alexandrie (qui étaient des derhams légaux⁷), savoir $78 \frac{1}{2}$. Mais si l'on multiplie 1455 (valeur de la livre subtile de Venise en carats du marc) par $77 \frac{1}{7}$ et qu'on divise le produit par 1152 (nombre des carats du marc), on trouve 97 et une fraction, ce qui suggère aussitôt l'hypothèse que la livre subtile de Venise est une livre de 96 derhams légaux, soit une livre de 12 onces de 8 derhams légaux, autrement dit une livre normale, mais construite sur le derham légal et non sur la drachme romaine⁸. La chose est pleinement confirmée par la division de la drachme de cette livre en 60 grains, ce qui est le mode de division du derham légal. Il est à remarquer que la division de l'once subtile en 480 grains donnait un grain ayant à très peu de chose près la même valeur que le grain contenu 576 fois dans l'once du marc : la livre subtile avait $480 \times 12 = 5760$ de ses propres grains et $1455 \times 4 = 5820$ des grains du marc.

1. Martini, *Manuale di metrologia*, Turin, 1883, p. 437.

2. *Ibid.*, p. 818.

3. Ci-dessus, § 6.

4. *Note sur les poids*, § 35.

5. Voy. ci-après.

6. P. 61.

7. Cf. ci-dessus, § 1, en note, et ci-après, § 27. Pegolotti emploie plus habituellement l'expression « peso di migliorese », mais il se sert aussi de l'expression « peso di diremo » (p. 63). En France et en Italie, on désignait sous le nom de millarais les monnaies arabes d'argent, les derhams. Rappelons que le nom de *miliarensis* était originairement celui d'une monnaie byzantine d'argent, dont mille valaient une livre d'or (*Note sur les poids*, § 10).

8. Nous avons précédemment émis l'hypothèse malheureuse que la livre subtile de Venise était une livre de 11 onces romaines antiques (*ibid.*, § 24, en note).

Voilà donc un des trois systèmes médicaux expliqué par un rapprochement avec les poids arabes. Les deux autres systèmes ont la même origine.

Le système arabe légal¹, c'est-à-dire le système adopté par l'autorité religieuse, fut basé sur deux espèces monétaires :

1° Un *dinar*, monnaie d'or, dont le poids, *metqal*, était celui du sou de Constantin, c'est-à-dire égal au $1/6$ d'une once romaine ;

2° Un *derham*, monnaie d'argent, qui pesait les $7/10$ du dinar².

Pour permettre d'évaluer facilement ce rapport, on abandonna la division romaine de l'once en 144 carats, qui donnait au derham un nombre fractionnaire de carats, et on lui substitua une division en 120 carats, qui donnait 20 carats au metqal et 14 au derham. Enfin, on donna au derham 60 grains³ au lieu de $67 \frac{1}{5}$ qu'il aurait eus dans le système romain. On obtint ainsi le système suivant :

Once romaine	Metqal légal	Drachme romaine	Derham légal	Carat légal	Carat romain	Grain légal	Grain romain
1	6	8	$8 \frac{4}{7}$	120	144	$514 \frac{2}{7}$	576
	1	$1 \frac{1}{3}$	$1 \frac{3}{7}$	20	24	$85 \frac{5}{7}$	96
		1	$1 \frac{1}{14}$	15	18	$64 \frac{2}{7}$	72
			1	14	$16 \frac{4}{5}$	60	$67 \frac{1}{5}$
				1	$1 \frac{1}{5}$	$4 \frac{2}{7}$	$4 \frac{4}{5}$
					1	$3 \frac{4}{7}$	4
						1	$1 \frac{3}{25}$
							1

Dans le second quart du XII^e siècle, l'émir almohade Abd-el-Moumen créa une nouvelle espèce monétaire d'or⁴, qui pesa les $3/4$ du derham légal⁵. Ses successeurs firent en outre frapper une pièce qui pesa le double de la précédente, par conséquent

1. Cf. *Note sur les poids*, § 12.

2. Ce poids s'explique par le fait qu'avec le rapport 14 entre l'or et l'argent (qui était le rapport impérial) le dinar se trouvait valoir 20 de ces derhams.

3. *Note sur les poids*, § 22.

4. Sur les monnaies d'or créées par les Almohades, les « masmoudines », cf. ci-après, § 26.

5. A Tunis (cf. notre *Note sur les poids*, § 19), le derham légal ressort en grammes à 3,1487, dont les $3/4$ sont 2,31615. Or, les masmoudines d'Abd-el-Moumen et de son premier successeur pèsent de 2,29 à 2,31 (Lavoix, *Cata-*

1 1/2 derham légal¹. Cette seconde pièce donna naissance à un nouveau metqal², qui était le 1/6 d'une once composée de 9 derhams légaux, ainsi que le montre le tableau suivant. Nous verrons plus tard³ que cette nouvelle once devait sa naissance, non au dinar almohade, mais à un dinar antérieur, au morabotin.

Once nou- velle	Once ro- maine	Metqal nou- veau	Metqal légal	Drach- me ro- maine	Der- ham légal	Carat légal	Carat ro- main	Grain légal	Grain ro- main
1	11/20	6	63/10	82/5	9	126	151 1/5	540	604 4/5
	1	55/7	6	8	84/7	120	144	514 2/7	576
		1	11/20	12/5	11/2	21	25 1/5	90	100 4/5
			1	11/3	13/7	20	24	85 5/7	96
				1	11/14	15	18	64 2/7	72
					1	14	16 4/5	60	67 1/5
						1	11/5	42/7	44/5
							1	34/7	4
								1	13/25
									1

Voilà donc expliqué le système des médecins de l'École de Salerne. Reste à expliquer celui des médecins de Naples. Pour cela il suffit de passer la mer et d'aller à Tunis, où a subsisté jusqu'à nos jours⁴ une once composée de 10 derhams légaux, dont l'existence au XIV^e siècle est attestée par Pegolotti⁵; le metqal que ce système comporte à Tunis est le metqal almohade de 1 1/2 derham légal; pour pouvoir appliquer à ce metqal le mode

logue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale, Espagne et Afrique, p. 293 et 300).

1. A Tunis, le metqal de 1 1/2 derham légal ressort en grammes à 4,72305. Or, les plus anciennes masmoudines doubles pèsent de 4,60 à 4,67 (*ibid.*, p. 302 et suiv.).

2. Sur ce metqal, cf. notre *Note sur les poids*, §§ 12, 18-22.

3. § 16.

4. *Note sur les poids*, §§ 14, 19, 20. — Dans ce dernier §, nous faisons remarquer que, dans les pays barbaresques, à côté de cette once de 10 derhams légaux, subsiste une autre once, qui semble être composée de 10 drachmes romaines. Celle-ci pourrait bien être tout simplement l'once de Barcelone. La livre de Barcelone (cf. *ibid.*, §§ 72-73) était la livre poids de table, mais divisée en 12 onces; or, une telle once est égale à 10 drachmes romaines. En effet, la livre poids de table, étant composée de 15 onces romaines antiques, contient $15 \times 8 = 120$ drachmes romaines, dont le 12^e est 10.

5. P. 125.

de division en 24 carats, on a divisé l'once nouvelle en 160 carats nouveaux.

<i>Once nou- velle</i>	<i>Once ro- maine</i>	<i>Metqal almo- hade</i>	<i>Metqal légal</i>	<i>Drach- me ro- maine</i>	<i>Der- ham légal</i>	<i>Carat légal</i>	<i>Carat nou- veau</i>	<i>Carat romain</i>	<i>Grain légal</i>	<i>Grain romain</i>
1	11/6	62/3	7	91/3	10	140	160	168	600	672
	1	55/7	6	8	84/7	120	1371/7	144	5142/7	576
		1	11/20	12/5	11/2	21	24	251/5	90	1004/5
			1	11/3	13/7	20	226/7	24	855/7	96
				1	11/14	15	171/7	18	642/7	72
					1	14	16	164/5	60	671/5
						1	11/7	11/5	42/7	44/5
							1	11/20	33/4	41/5
								1	34/7	4
									1	13/25
										1

Comme l'once de 9 derhams légaux, l'once de 10 derhams légaux était antérieure au metqal almohade. Elle doit sans doute son origine au derham monnaie qui a donné naissance au poids légal de même nom; en effet, ce derham, pesant les $7/10$ du dinar, avait, tant à l'once romaine qu'à la livre romaine, un chiffre de taille fractionnaire très incommode : $84/7$ à l'once et $1026/7$ à la livre.

Reprenons maintenant l'once subtile de Venise (= once médicinale de Padoue) pour la comparer avec les poids arabes; nous aurons :

<i>Once</i>	<i>Metqal légal</i>	<i>Drachme romaine</i>	<i>Derham légal</i>	<i>Carat légal</i>	<i>Carat romain</i>	<i>Grain légal</i>	<i>Grain romain</i>
1	53/5	73/14	8	112	1342/5	480	5373/5
	1	11/3	13/7	20	24	855/7	96
		1	11/14	15	18	642/7	72
			1	14	164/5	60	671/5
				1	11/5	42/7	44/5
					1	34/7	4
						1	13/25
							1

On voit donc que les trois onces médicinales de Padoue, de l'École de Salerne et de Naples, toutes les trois basées sur le

derham légal, étaient bien, comme le dit Saladin d'Ascoli, dans les rapports 8, 9, 10, et que l'once des médecins de Naples n'était pas la même que l'once d'or de Naples. Celle-ci était une once byzantine, à laquelle on avait appliqué la division en 600 grains qui était celle de l'once de 10 derhams légaux, et on avait réduit le tarin du 24^e au 30^e de l'once, pour en faire l'analogie du scrupule médicinal.

10. Dans notre *Note sur les poids* (§ 71), nous avons signalé la singulière concurrence que se faisaient à Paris, aux xvi^e et xvii^e siècles, deux livres médicales différentes : l'une était basée sur le grain poids de marc et contenait 12 onces de 8 drachmes de 3 scrupules de 20 grains, ce qui la rendait égale à 10 onces poids de marc, tandis que l'autre était composée de 12 onces poids de marc, mais se divisait de la même façon que la première¹.

En réalité, la complication était encore plus grande : ce n'étaient pas deux livres qui se faisaient alors concurrence, mais cinq, et chacune pouvait avoir deux modes de division différents.

En 1557, le roi Henri II commit M^e Thierry du Mont, maître des requêtes de l'Hôtel, et Jean Belot, maître des comptes, pour procéder à la réduction aux poids et mesures royaux des différents poids et mesures en usage à Paris. Le manuscrit 5921 du fonds français de la Bibliothèque nationale nous a conservé une copie, partiellement double, du procès-verbal tenu par ces commissaires. Cette copie est contemporaine, mais malheureusement elle est très fautive.

Les commissaires entendirent notamment Pierre de Reims, apothicaire et épicier, Guillaume de la Vacquerie, épicier, Rollequin Lyon, apothicaire et épicier, Jacques Mauclerc, épicier, tous quatre jurés de la corporation des apothicaires et épiciers, et, en cette qualité, gardes de l'étalon du poids du Roi², qui leur firent les singulières déclarations suivantes :

« Dient que ledit poix [royal] dont ilz usent en la ville, prevosté et viconté de Paris est de seize onces pour livre et n'est point de memoire que l'on en ait usé autrement. Et quant au

1. On a vu plus haut (§ 2) que l'usage de ces deux livres en Bourgogne est attesté par une ordonnance ducal du 7 février 1389 n. st.

2. Fol. 12 et 48.

poix medicinal, dient lesd. de Reims et Lyon qu'ilz usent ordinairement du poix figuré es livres anciens de lad. medecyne, et que tous les medecyns, a present comme de toute anticquité, usent desd. poix semblables et figurez en leurs receptes journallement, et que pour le faict d'icellui poix, vous, Monseigneur, pourriez, si bon vous semble, appeller les medecyns pour sur ce en deliberer comme de raison¹...

« Lesd. jurez appoticaies et espiciers ont dict avoir le poix royal, contenant 16 onces a la livre, pour le faict de la marchandise, et encores ont le poix medicinal pour le regard des appoticaies, qui est de 12 onces petites qui reviennent au gros poix a neuf onces ou environ, et chascune once petite vault 3 sizains et ung gros et plus, et ne doibt servir led. poix sinon a la medecine. Et ont déclaré que led. poix medecinal de Paris est pareil a celluy de Lyon et ne doibt estre que ung. Aussi a dict led. Mauclerc, espicier, que en lad. ville de Paris aucuns tiennent le poix de l'once medecinal de neuf dragmes et les autres de huict dragmes, et lesd. de Reims et Lyon ont dit qu'ilz le treuvent de neuf dragmes². »

La livre médicinale de « 9 onces ou environ » poids de marc n'a pas été en usage qu'à Paris : la commission des poids et mesures qui fit en l'an VI la comparaison des anciennes mesures usitées dans le département de la Dyle avec le nouveau système métrique français constata qu'à Bruxelles la livre de pharmacie « n'est que de 12 onces, qui équivalent à 9 onces poids de marc ; une once fait 8 dragmes poids de pharmacie³ ».

D'autre part, on appelait « sizain » le double du gros, par conséquent le quart de l'once⁴, parce que ce poids contenait 6 des deniers dont 24 faisaient l'once ; or, 3 sizains et un gros, soit 7 gros, multipliés par 12 font 10 onces 1/2 et non 9 onces. Il y a donc désaccord absolu entre les deux évaluations ainsi accolées par les jurés apothicaires et épiciers ; ces deux évaluations se rapportaient en réalité à deux livres différentes.

L'once de 7 gros « et plus » poids de marc n'est autre,

1. Fol. 12 v°-13.

2. Fol. 27.

3. *Tableau des anciennes mesures du département de la Dyle comparées aux mesures républicaines, publié par ordre du ministre de l'Intérieur, Paris, an VII, p. 10.*

4. Voy. ci-dessus, § 5.

comme nous l'avons expliqué plus haut (§ 5), que l'once romaine antique : le gros contenant 72 grains, 7 gros font 504 grains ; or, l'once romaine antique, étant contenue 18 fois dans la livre poids de marc, avait 512 grains poids de marc. Au contraire, la livre de « 9 onces ou environ » poids de marc ne peut être qu'une livre basée également sur le grain romain antique, mais en comptant seulement 20 grains, au lieu de 24, au scrupule ou denier de 24 à l'once ; en effet, une livre de 12 onces de 24 scrupules de 20 grains fait 5760 grains, et, comme l'once romaine antique est les $\frac{8}{9}$ de l'once poids de marc, 5760 grains romains antiques, c'est-à-dire 10 onces romaines antiques, équivalent à 5120 grains poids de marc, c'est-à-dire à $8\frac{8}{9}$ onces poids de marc, ce qui correspond bien avec le compte « neuf onces ou environ » indiqué par les jurés.

Ceux-ci témoignent donc de deux livres médicinales en concurrence et de deux manières différentes de diviser l'once. Mais nous avons vu que d'autres témoins non moins autorisés nous parlent de deux autres livres médicinales, basées celles-là sur le poids de marc.

En prenant, d'une part, pour base :

- soit 1^o le grain romain antique ;
- soit 2^o l'once romaine antique ;
- soit 3^o le grain poids de marc ;
- soit 4^o l'once poids de marc ;

et, d'autre part, en adoptant comme mode de division de l'once :

- soit 1^o la division en 8 drachmes ;
- soit 2^o la division en 9 drachmes ;

la drachme étant dans les deux cas composée de 3 scrupules de 20 grains chacun, on pouvait obtenir 12 systèmes de poids médicaux, savoir :

1. Livre de 12 onces de 8 drachmes de 3 scrupules de 20 *grains romains*.
2. Même livre, mais avec une once divisée en 9 drachmes.
3. Livre de 12 onces de 9 drachmes de 3 scrupules de 20 *grains romains*.
4. Même livre, mais avec une once divisée en 8 drachmes.
5. Livre de 12 *onces romaines*, divisées chacune en 8 drachmes.
6. Même livre, mais avec une once divisée en 9 drachmes.

7. Livre de 12 onces de 8 drachmes de 3 scrupules de 20 *grains* *poids de marc*.
8. Même livre, mais avec une once divisée en 9 drachmes.
9. Livre de 12 onces de 9 drachmes de 3 scrupules de 20 *grains* *poids de marc*.
10. Même livre, mais avec une once divisée en 8 drachmes.
11. Livre de 12 *onces poids de marc*, divisées chacune en 8 drachmes.
12. Même livre, mais avec une once divisée en 9 drachmes.

Mais on remarquera que les systèmes 1 et 2, 3 et 4, 5 et 6, 7 et 8, 9 et 10, 11 et 12 ont respectivement la même livre et la même once, tandis que les systèmes 1 et 3, 7 et 9 ont respectivement la même drachme, le même scrupule et le même grain. De plus, comme l'once romaine antique est les $\frac{8}{9}$ de l'once poids de marc, il en résulte que les systèmes 4 et 7, 3 et 8 sont respectivement identiques entre eux et que les systèmes 5 et 12 ont la même drachme, le même scrupule et le même grain.

D'où il suit qu'en fin de compte, ces 12 systèmes ne donnent que 5 livres et 5 onces, 7 drachmes, 7 scrupules et 7 grains différents. Le tableau suivant donnera l'évaluation de tous ces poids en grains poids de marc et en grammes.

	Grains poids de marc	Grammes
1. Livre des systèmes 1 et 2 (= 10 onces romaines)	5120	271,948
2. Livre des systèmes 3, 4, 7 et 8 (= 10 onces poids de marc) . .	5760	305,941
3. Livre romaine (systèmes 5 et 6) . .	6144	326,337
4. Livre des systèmes 9 et 10 . . .	6480	344,184
5. Livre de 12 onces poids de marc (systèmes 11 et 12)	6912	367,129
1. Once de la livre 1	426 $\frac{2}{3}$	22,662
2. Once de la livre 2	480	25,495
3. Once de la livre 3 (<i>once romaine</i>) .	512	27,195
4. Once de la livre 4	540	28,682
5. Once de la livre 5 (<i>once poids de marc</i>)	576	30,594

	Grains poids de marc	Grammes
1. Drachme du système 2.	47 11/27	2,518
2. Drachme des systèmes 1, 3 et 8.	53 1/3	2,833
3. Drachme du système 6.	56 8/9	3,022
4. Drachme des systèmes 4, 7 et 9.	60	3,187
5. Drachme des systèmes 5 et 12 (<i>drachme romaine</i>)	64	3,399
6. Drachme du système 10	67 1/2	3,585
7. Drachme du système 11 (<i>gros poids de marc</i>)	72	3,824
1. Scrupule de la drachme 1.	15 65/81	0,839
2. Scrupule de la drachme 2.	17 7/9	0,944
3. Scrupule de la drachme 3.	18 26/27	1,007
4. Scrupule de la drachme 4.	20	1,062
5. Scrupule de la drachme 5 (<i>scrupule romain</i>)	21 1/3	1,133
6. Scrupule de la drachme 6.	22 1/2	1,195
7. Scrupule de la drachme 7 (<i>denier poids de marc</i>)	24	1,275
1. Grain de la drachme 1.	0 64/81	0,042
2. Grain de la drachme 2 (<i>grain ro- main</i>)	0 8/9	0,047
3. Grain de la drachme 3.	0 128/135	0,050
4. Grain de la drachme 4 (<i>grain poids de marc</i>)	1	0,053
5. Grain de la drachme 5.	1 1/15	0,057
6. Grain de la drachme 6.	1 1/8	0,060
7. Grain de la drachme 7.	1 1/5	0,064

L'usage de la livre 1 est attesté par le procès-verbal de 1557. Nous avons vu que cette livre, comptée au chiffre rond de 9 onces poids de marc, était encore la livre médicinale de Bruxelles au début du XIX^e siècle.

L'usage de la livre 2 est attesté par Fernel¹ (mort en 1558) et par Savot (1627)². Nous avons fait remarquer ailleurs³ que

1. Voy. notre *Note sur les poids*, § 71, en note.

2. *Ibid.*

3. Même § 71.

l'once 2 se trouvait être égale à l'once de la livre poids de table, qui était en usage dans tout le midi de la France; aussi la livre 2 est-elle restée en usage chez les pharmaciens du midi jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

L'usage de la livre 3 est attesté par le procès-verbal de 1557 et par Garrault (1595)¹.

Celui de la livre 4 l'est par Temporal (1573), qui, du reste, le condamne avec indignation². Comme l'once de Cologne était les 15/16 de l'once de Troyes, il s'ensuit que l'once 4 est identique à l'once de Cologne et, par suite, que la livre 4 est identique à la livre de la Tour de Londres, composée de 12 onces de Cologne³.

Enfin, l'usage de la livre 5 est attesté par Sébastien Colin (1553)⁴, par Savot (1627)⁵, par Corbin (1628)⁶, par Lemery (1697)⁷ et par une foule de témoignages postérieurs; cette livre n'a été éliminée qu'en 1732, par la seconde édition du *Codex* de la Faculté de Paris, qui adopta pour poids médicinal le poids de marc intégral⁸.

Les jurés de 1557 et aussi Temporal témoignent de la concurrence des deux systèmes de division de l'once en 8 et en 9 drachmes. La division en 9 drachmes, qui était celle de l'École

1. Ci-dessus, § 5.

2. « Medici libra duodenaria utuntur, sed a Nicolao praeposito (l'auteur de l'*Antidotarium*, voy. *Note sur les poids*, § 22, en note) depravata. Hic, cum antiqui ponderis rationem et partitionem ignoraret, novam ponderum distributionem commentus est, scripulum in 20 grana partitus. Itaque drachmam trium scripulorum sexaginta momentis absolvit. Sed, cum animadvertisset drachmis 8 unciam non expleri, novem drachmas unciae attribuit. Ac ne sic librae quidem duodenariae modum consecutus est, quae granis 6912 perficitur. Libra vero praepositi pendit tantum grana 6480, itaque 6 drachmis integris mutilata est, quam nihilominus amplectuntur pharmacopaei, digni qui pro sili-gineis panibus glauca vescantur » (Bibl. nat., ms. franç. 18509, fol. 50 v^o-51). La livre et l'once dont parle Temporal sont, comme on voit, celles du système 9.

3. Voy. notre *Note sur les poids*, §§ 89-92.

4. *Déclaration des abus et tromperies que font les apoticares*, éd. Dorveaux, p. 6-7.

5. Notre *Note sur les poids*, § 71, en note.

6. *Le Code Louis XIII*, II, p. 310.

7. Notre *Note sur les poids*, § 71, en note.

8. Même § 71.

de Salerne¹, fut éliminée par la première édition du *Codex* (1638), qui ne connaît que la division en 8 drachmes².

On se demande, non sans inquiétude, comment, en pratique, on se débrouillait dans ce chaos, mais il ne paraît guère douteux que personne ne s'en préoccupait : le médecin délivrait ses ordonnances sans s'inquiéter de savoir quel était le poids dont se servirait l'apothicaire, et l'apothicaire les exécutait avec la même sérénité. Ce qui prouve à quel point tout le monde était indifférent à la question, c'est que le *Codex*, en s'entêtant à qualifier le grain base du poids de « granum hordei modice crassum », ne tranchait rien du tout. Pourvu qu'on comptât 20 grains au scrupule, 3 deniers à la drachme, 8 drachmes à l'once et 12 onces à la livre, tout allait bien, et cependant il y avait près de 100 grammes de différence entre la livre I et la livre 5. Cette négligence s'explique du reste par le fait que la composition des remèdes est affaire de proportion, non de quantité; la différence des poids ne se faisait donc sentir que dans les doses administrées aux malades, et, comme les substances dangereuses ne sont jamais administrées qu'en quantités infimes, cette différence restait insensible pour la santé du malade : elle n'était sensible que pour sa bourse.

11. Notre *Note sur les poids* se termine (§ 111) par une échelle théorique d'onces, de marcs et de livres, dans laquelle nous avons récapitulé le résultat de nos recherches³. Or, cette échelle repose sur deux bases différentes : l'une est l'once romaine antique et l'autre une once un peu moins forte, à laquelle nous avons donné le nom d'once romaine affaiblie, et dont nous avons constaté l'usage à Constantinople et dans une grande partie de la région méditerranéenne⁴. La première, nous l'avions fixée à 512 grains poids de marc, en la déduisant mathématiquement de la livre poids de marc considérée comme contenant une fois et demie la livre romaine antique, au lieu que la seconde, nous ne l'avions fixée à 500 grains poids de

1. Nous savons par Mariana (*De ponderibus et mensuris*, ch. ix) qu'elle était suivie en Espagne.

2. « Uncia pendet drachmas octo » (p. 128).

3. Signalons dans l'échelle des onces une faute d'impression, facile d'ailleurs à corriger par le calcul : la valeur théorique de l'once romaine moderne en grains poids de marc est $533 \frac{1}{3}$ et non 533 1, 2.

4. §§ 17-18, 28-40.

marc qu'au moyen d'une évaluation qui ne nous paraissait qu'empirique. Aussi n'étions-nous pas sans remords pour avoir accolé à la base d'une même échelle deux évaluations obtenues par deux procédés différents.

Mais, par la suite, nous nous sommes aperçu qu'un texte de saint Euchère, auquel nous n'avions pas prêté attention, semblait pouvoir permettre : 1^o de justifier d'une façon tout aussi mathématique l'évaluation théorique de l'once romaine affaiblie, et 2^o d'expliquer l'origine de cet affaiblissement.

Ce texte de saint Euchère est le chapitre XIII du livre II de ses *Instructiones* à son fils Salonius¹. Hultsch ne l'ayant pas recueilli dans ses *Metrologici scriptores*, nous le donnerons ici.

DE PONDERIBUS².

TALENTUM est pondo³ .LXII.S.⁴, quod faciunt .LXXX. librae atticae⁵.

MINA est libra .I. et semuncia. Talentum minas habet .LX. Mina graece, latine mina dicitur.

DRAGMA habet scriptula⁶ .III. Didragma dragmae duae, unde miror quomodo in libro *Hebraicarum quaestionum*⁷ semuncia scribitur.

STATER est nummus habens, ut quidam affirmant, unciam unam, id est aureos sex, ut alii putant tres; in Evangelio⁸ enim pro duorum⁹ didragmis stater datur.

1. Migne, *Patrologia latina*, L, col. 821.

2. Pour l'édition de ce texte, nous avons utilisé les manuscrits suivants de la Bibliothèque nationale : A. ms. lat. 9550 (VII^e siècle), fol. 78; — B. ms. lat. 12236 (IX^e siècle), fol. 75; — C. ms. lat. 12237 (IX^e siècle), fol. 60; — D. ms. lat. 9380 (ce ms. est une des Bibles exécutées pour Théodulfe, évêque d'Orléans de 788 à 821; cf. Delisle, dans *Bibl. de l'École des chartes*, XL, 1879, p. 7, 8, 10 et 24), fol. 325 v^o; — E. ms. lat. 2182 (XIII^e siècle), fol. 127.

3. *Pondus* dans B et C.

4. Le sigle S a été sauté dans D, dans E et dans les éditions imprimées. — B et C ont en toutes lettres « .LX. et duo semis ».

5. Sur la correction qu'appelle probablement cette leçon, voy. plus loin.

6. *Scriptula* dans B, C, E; *scrupula* dans les éditions.

7. Le *Liber hebraicarum quaestionum in Genesim* est de S. Jérôme. L'assimilation du didrachme et de la demi-once se lit au chap. xxiv, vers. 22 (Migne, XXIII, col. 973).

8. S. Mathieu, XVII, 23-26.

9. *Duobus* dans E et dans les éditions. C'est une correction inutile : dans S. Mathieu, le statère sert à payer l'impôt d'un didrachme dû par Jésus et celui dû par saint Pierre, par conséquent les « didrachmes de deux (personnes) ».

SECEL¹, qui in latina lingua corrupte sielus dicitur, ut in *Quaestionibus* supradictis indicatur² unciae pondus habet, ut alibi scriptum repperi scriptula³ .x., quod et ipse arbitror, nam sielus ipse vel secel⁴ de propinquitate ponderis quasi⁵ siciliens sonat.

OBOLUS⁶ est scriptulum⁷ dimidium, quod facit siliquas tres, in Ezechiele⁸ : « Sielus autem viginti obolos habet »⁹.

Ce chapitre et le suivant (chapitre 14¹⁰) sont un recueil de notes sur les poids et mesures, comme on en a fait beaucoup jusqu'à la fin de l'époque carolingienne, notes d'origines diverses et, par suite, en partie contradictoires¹¹, ayant pour but d'expliquer les poids et mesures qui sont mentionnés dans l'Écriture sainte.

On vient de voir que le chapitre 13 débute par la mention suivante : « Talentum est pondo .LXII. s., quod faciunt .LXXX. librae. »

La dernière de ces deux évaluations ne nous apprend rien, puisque, comme nous le rappelons dans notre *Note sur les poids* (§ 6), « on sait que la livre romaine, très probablement à l'époque des Décemvirs, avait été mise dans le rapport 1 : 80 avec le talent attique, celui du système de Solon » ; au contraire, la première évaluation nous apporte le renseignement nouveau dont nous venons de vanter l'importance.

Pour comprendre le compte 62 1/2 *pondo* au talent, il faut se souvenir :

1° Que les Grecs divisaient le poids appelé par eux « talent »

1. *Sicel* dans D et dans les éditions.

2. Même passage que plus haut.

3. *Scribula* dans B et C, *scriptila* dans D. *scrupula* dans les éditions.

4. *Sicel* dans D et dans les éditions.

5. *Quia* dans B et C.

6. Ce dernier article manque dans B et C.

7. *Scrputum* dans les éditions.

8. XLV, 12.

9. Pour la valeur attribuée dans ce chapitre à l'once, au sou (*aureus*), à la drachme, au scrupule et à la silique, cf. ci-dessus, § 4. Pour la valeur attribuée à la mine : une livre et une demi-once, soit 12 onces 1/2, cf. notre *Note sur les poids*, §§ 6 et 76-77.

10. Il se rapporte aux mesures de capacité.

11. Ainsi saint Eucher ne s'est pas inquiété de mettre d'accord la valeur classique du talent = 60 mines (cf. notre *Note sur les poids*, § 6) avec la valeur qu'il attribue à la mine (12 1/2 onces d'une livre de 80 au talent), qui donne talent

en 60 mines et la mine en 100 drachmes, en sorte que le talent contenait 6.000 drachmes ;

2° Qu'on avait pris l'habitude de traduire en grec le latin *denarius* par δρᾶχμή¹ ;

3° Que sous Néron la taille de la pièce de monnaie appelée *denarius* avait été fixée à 8 à l'once, soit 96 à la livre².

Si l'on divise 6.000 par 96, on trouve 62 1/2. Aussi le texte métrologique connu sous le nom de « Fragment alexandrin sur les talents », après avoir rappelé que le talent contient 6.000 drachmes et la livre 96, en conclut-il que le talent monnaie se compose de 62 1/2 livres : « Γίνεται οὖν τὸ τάλαντον λίτρων ξβ' s ἐν νομισματι³. » Mais on voit qu'il s'agit là de livres romaines et d'un talent de 6.000 drachmes romaines.

Au contraire, le texte de saint Eucher parle du talent attique, composé de 6.000 drachmes attiques et contenant 80 livres romaines et non 62 1/2, et il nous apprend qu'on avait utilisé le terme *pondo*, employé souvent en latin classique comme synonyme de *libra*⁴, pour désigner un poids qui était composé de 96 drachmes attiques, de même que la livre qu'il appelle attique, c'est-à-dire la livre romaine officielle⁵, était composée de 96 deniers ou drachmes romaines.

Mais si 62 1/2 *pondo* valent 80 livres romaines, il s'ensuit

= 76 4/5 mines. Notons toutefois qu'une correction, que nous indiquerons plus loin, ferait disparaître cette contradiction.

1. *Note sur les poids*, § 9.

2. *Ibid.*, § 8.

3. Hultsch, *Metrologici scriptores*, I, p. 300-302, n°s 1 et 7.

4. Forcellini, *Totius latinitatis lexicon*, au mot *Pondus*, § 21. Cf. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 1^{re} partie, I, col. 749-750.

5. Au contraire, un Dardanus, cité par Priscien, et le *Carmen de ponderibus* (Hultsch, *Metrologici scriptores*, II, p. 83, 89, v. 30, et 98, v. 36) opposent à la livre romaine une livre composée de 75 drachmes romaines, qu'ils appellent attique, parce que, le talent attique étant composé de 6.000 drachmes (attiques), une livre « attique » se composerait de 75 drachmes (cf. Hultsch, *ibid.*, p. 28). On voit que dans saint Eucher l'emploi de l'expression *libra attica* serait plus judicieuse que dans Dardanus et le *Carmen*. Toutefois, nous nous demandons si le texte de saint Eucher, tel que nous venons de le reproduire, n'est pas altéré. Nous sommes porté à croire que saint Eucher avait écrit : « Quod faciunt .LXXX. librae. Attica MINA est libra .I. et semuncia. » D'une part, en effet, cette leçon fait disparaître la contradiction avec l'indication suivante : « Talentum habet minas .LX. », et, d'autre part, la mine de une livre et une demi-once est qualifiée de mine *attique* dans de nombreux textes (voy. notre *Note sur les poids*, § 6).

que 100 *pondo* valent 128 livres romaines. Or, neuf siècles juste après saint Eucher, nous trouvons en usage à Montpellier deux livres qui sont toujours dans ce même rapport : Pegolotti, dans sa *Pratica della mercatura*¹, rédigée en 1340, nous apprend qu'à Montpellier 100 livres grosses valaient 128 livres subtiles.

Cette livre grosse de Montpellier était la livre qu'on appelle dans le midi de la France poids de table, c'est-à-dire une livre composée de 15 onces romaines antiques, et la livre subtile était précisément la livre byzantine ou livre romaine affaiblie².

Un poids qui est contenu 62 $\frac{1}{2}$ fois dans 80 livres romaines, ou, si l'on aime mieux, dont 100 valent 128 livres romaines, contient exactement 15,36 onces romaines, c'est-à-dire, à environ un tiers d'once près, 15 onces romaines : un poids exact de 15 onces romaines aurait été contenu 64 fois, et non 62 $\frac{1}{2}$, dans 80 livres romaines et 100 d'entre eux auraient équivalu à 125 livres romaines, et non à 128.

Puisque la livre byzantine est contenue 128 fois et non 125 dans 100 livres de 15 onces romaines antiques, il faut, semble-t-il, en conclure que le *pondo* de 62 $\frac{1}{2}$ au talent attique a eu une si grande vogue que, pour lui donner exactement la valeur de 15 onces romaines³, tout en lui conservant le rapport 80 : 62,5, soit 32 : 25, avec la livre de 12 onces, on n'a pas hésité à toucher à celle-ci, c'est-à-dire à l'antique et vénérable livre romaine, restée invariable depuis tant de siècles, témoin toujours vivant du système métrique de Solon, et qu'on l'a affaiblie dans la proportion voulue, c'est-à-dire dans la proportion 128 : 125.

Un texte officiel du XIII^e siècle nous permet de constater que le rapport 125 : 128 entre le poids subtil de Montpellier et le poids romain antique était un rapport officiellement admis. Le marc de Montpellier était composé de 9 onces subtiles de Montpellier et le marc de Troyes de 9 onces romaines antiques⁴. Or, en 1265, une ordonnance du sénéchal de Carcassonne dit que le marc du roi est plus grand que celui de Montpellier de 5 deniers⁵.

1. *Loc. cit.*, p. 228.

2. Notre *Note sur les poids*, §§ 38 et 68.

3. Sur la livre de 15 onces romaines, voy. notre *Note sur les poids*, §§ 3-4, 6-7, 13, 65-66, 68-75.

4. *Note sur les poids*, §§ 29 et 38.

5. « Marcha regis..., que major est marcha Montispessulani .v. denarios de

Comme les deux marcs se divisaient à cette époque en 8 onces, et qu'on comptait 24 deniers à l'once, ce qui fait 192 deniers au marc, le rapport indiqué par le sénéchal est 192 : 197 ; le rapport 125 : 128 donne 192 : 196 76/125.

C'était le rapport 100 : 128 signalé par Pegolotti comme existant entre la livre subtile et la livre grosse de Montpellier qui nous avait servi de raison dominante pour fixer au chiffre rond de 500 grains de Paris la valeur théorique de l'once romaine affaiblie ou once byzantine et, par suite, à 6.000 des mêmes grains la valeur théorique de la livre de 12 de ces onces ; maintenant que l'affaiblissement de la livre byzantine est déterminé et expliqué, ces évaluations prennent une rigueur mathématique absolue.

12. Pendant les périodes mérovingienne et carolingienne et au début de la période suivante, dans beaucoup de chartes privées, l'amende dont on menace le violateur éventuel de l'acte comprend deux éléments : un certain nombre de livres d'or et un certain nombre de *pondo* (terme remplacé dans les textes les moins anciens par *pondera*) d'argent¹. Après l'examen que nous venons de faire du texte de saint Eucher, il nous semble permis de conjecturer que le *pondo* d'argent était la livre de 15 onces romaines, que nous savons par ailleurs avoir été en usage dans l'empire franc. Nous avons vu que, en dehors des villes maritimes de la Méditerranée, où l'influence de Byzance était très grande, on n'a pas voulu affaiblir la livre de 12 onces pour la mettre dans le rapport 62,5 : 80 avec le *pondo* de 15 onces, et qu'on lui a conservé la valeur de la vieille livre romaine.

Si l'argent se pesait à la livre ou *pondo* de 15 onces, il ne faut pas s'étonner de trouver cette livre adoptée comme livre

marcha » (Mouynès, *Ville de Narbonne. Inventaire des Archives communales antérieures à 1790. Annexes de la série AA*, n° 52, p. 92). Cette ordonnance n'est pas datée, mais elle émane de Thomas de Moncelard (sur ce personnage, voy. H. Stein, *Recherches sur quelques fonctionnaires royaux originaires du Gâtinais*, p. 76-78 et 204-205), qui fut sénéchal de Carcassonne en 1264 et 1265 (Delisle, *Chronologie des baillis et des sénéchaux*, en tête du tome XXIV du *Recueil des historiens de la France*, p. *251).

1. *Formulae andecavenses* (dans l'édition des *Formulae* de Zeumer), n°s 20, 41 (*ponda* au lieu de *pondo*), 46 (*pondus*). — Marculf (*ibid.*), II, 23. — Etc., etc.

monétaire par les Carolingiens, qui ne monnayaient plus que l'argent.

Dans notre *Note sur les poids* (§§ 4 et 65), nous avons cherché à démontrer que la livre dans laquelle Pépin prescrivit vers 754 ou 755 de ne plus tailler que 22 sous de deniers, soit 264 deniers, était la livre de 15 onces.

Comme, depuis la fin de l'époque mérovingienne, la livre de compte, composée désormais de 20 sous de 12 deniers, nous atteste une taille de 240 deniers à la livre de 12 onces, soit 300 deniers à celle de 15 onces¹, il faut expliquer pourquoi Pépin a substitué à cette taille celle de 264 deniers à la livre de 15 onces. Dans la *Note* précitée (§ 65), nous avons supposé que ce changement de taille pouvait avoir eu pour but de compenser une faiblesse de titre. Mais nous ne proposons cette explication, extrêmement problématique, que faute d'en apercevoir une meilleure. Nous sommes aujourd'hui moins dépourvu.

Nul n'ignore que, dans la loi salique, le sou est compté pour 40 deniers. Or, puisque le *miliarese*, monnaie byzantine d'argent primitivement de même poids que le sou d'or constantinien, c'est-à-dire taillée sur le pied de 72 à la livre de 12 onces, valait alors une fois $\frac{3}{4}$ l'autre monnaie d'argent appelée silique² et, par conséquent, 3 fois $\frac{1}{2}$ la demi-silique, il s'ensuit que la demi-silique devait se tailler à raison de 252 à la dite livre; mais le sou d'or constantinien valait 48 demi-siliques: par conséquent, une monnaie dont il fallait 40 pour faire la valeur d'un sou d'or de 72 à la livre de 12 onces aurait dû être taillée à raison de 210 à la livre de 12 onces, soit 262 $\frac{1}{2}$ à la livre de 15 onces. Or, 262 $\frac{1}{2}$ deniers font 21 $\frac{7}{8}$ sous de 12 deniers, ce qui est bien près de la taille à 22 sous prescrite par Pépin. De là à conclure que Pépin, en prescrivant cette taille, a voulu tout simplement rétablir un denier de 40 au sou constantinien, il n'y a qu'un pas.

13. Depuis quelques années, la question du sou et du denier de la loi salique est l'objet de controverses ardentes. D'une part, les historiens du droit soutiennent, pour les raisons les plus sérieuses, que la plus ancienne forme conservée de cette loi date du règne de Clovis; d'autre part, les faits numismatiques

1. *Note sur les poids*, §§ 4, 3-4, 65.

2. *Ibid.*, § 40.

constatés ne semblent pas permettre de croire qu'à l'époque de Clovis il ait couru en Gaule une monnaie d'argent pouvant à la fois porter le nom de denier et valoir le $1/40$ d'un sou d'or de 72 à la livre romaine.

D'abord, à cette époque, le denier romain, successivement devenu une monnaie de billon de titre de plus en plus bas, puis une monnaie de bronze, n'était plus qu'une monnaie de compte de valeur infime¹. D'autre part, aucune des monnaies impériales d'argent ne valait $1/40$ sou : le millarais en valait $1/14$, la siliqua $1/24$, la demi-siliqua $1/48$ ². Quant aux pièces d'argent qui ont été frappées ou qu'on peut croire avoir été frappées dans les royaumes barbares de la Gaule, celles qu'on peut supposer remonter au temps de Clovis ou même à tout le cours du VI^e siècle, et qui toutes sont des imitations des monnaies impériales, n'ont que des poids absolument infimes, bien inférieurs à celui d'une demi-siliqua³. D'après les découvertes monétaires faites jusqu'ici, c'est seulement au cours du VII^e siècle qu'on peut constater la frappe chez les Francs de monnaies d'argent qui ne soient plus de simples contrefaçons des monnaies impériales, qui aient un poids assez élevé pour valoir $1/40$ sou et dont certaines portent expressément le nom de « denier »⁴.

Les deux trouvailles les plus importantes qui aient mis au jour un grand nombre de ces deniers sont la trouvaille de Cimiez et celle de Bais⁵. M. Luschin von Ebengreuth⁶ a relevé dans le *Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale* les poids de 478 deniers provenus de Cimiez et dans le catalogue de la trouvaille de Bais les poids de 352 deniers provenus de Bais. La très grande majorité de ces deniers pèsent en grammes entre 1,04 et 1,32, à savoir 350 sur les 478 de

1. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 1^{re} partie, I, col. 548-549, 585-586, 607-608, 610-612, 615, 769. — Cf. Prou, *Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale*, p. v.

2. Cf. notre *Note sur les poids*, § 10.

3. Prou, *Catalogue des monnaies mérovingiennes*, p. c-ci. — Luschin von Ebengreuth, *Der Denar der « Lex salica »* (*Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-histor. Klasse*, CLXIII, 4 Abhandl.), 1910, p. 24-25, 39-40.

4. Prou, *op. cit.*, p. cv-cviii. — Luschin, *op. cit.*, p. 25, 40.

5. Prou et Bougenot, *Catalogue des deniers mérovingiens de la trouvaille de Bais* (extrait de la *Revue numismatique*, 1906-1907), p. 4, 5 et suiv.

6. *Op. cit.*, p. 42-43.

Cimiez et 255 sur les 352 de Bais; 101 de Cimiez et 77 de Bais pèsent moins de 1,04; enfin, 26 de Cimiez et 23 de Bais dépassent 1,32 pour s'élever progressivement, les premiers jusqu'à 1,47, les seconds jusqu'à 1,45, tandis que un de Cimiez atteint isolément le poids de 1,59. Or, une demi-silique de 252 à la livre romaine devrait peser 1,30, un denier de 240 à la même livre 1,36, un denier de 210 à la même livre 1,55. On remarquera, d'autre part, que le plus pesant des deniers de Pépin le Bref atteint 1,47 et que les autres s'échelonnent progressivement au-dessous de ce poids¹; le *Catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale* donne pour les 16 deniers les plus pesants de ce prince les 16 poids suivants : 1,07, — 1,10, — 1,11, — 1,13, — 1,14, — 1,15, 1,20, — 1,23, — 1,24, — 1,25, — 1,27, — 1,29, — 1,31, — 1,41, — 1,46, — 1,47². On voit qu'il y a une analogie frappante entre ces poids et ceux des deniers mérovingiens dont nous venons de parler. Que peut-on conclure de tout cela?

Malgré l'extrême faiblesse de leurs poids, M. Prou, faute de mieux, avait proposé de voir dans les monnaies d'argent de la première période mérovingienne des demi-siliques³. D'autre part, il avait renoncé à proposer un chiffre de taille légale pour les deniers mérovingiens des VII^e et VIII^e siècles⁴. Enfin, il avait accepté de voir dans le denier de la loi salique l'ancien denier romain d'argent (disparu au cours du III^e siècle) et l'*argenteus* de Dioclétien, qui en était la restauration (et qui avait disparu à son tour à la fin du IV^e siècle); il s'était résigné à cette conclusion, bien que ces monnaies n'eussent pu valoir 1/40 sou qu'avec un rapport de l'argent à l'or plus que double de celui adopté par Constantin et ses successeurs⁵.

M. Babelon, au contraire, faisant ressortir cette difficulté et plusieurs autres, a conclu à l'impossibilité d'admettre une semblable hypothèse. Il a alors émis l'opinion que les monnaies mérovingiennes d'argent de toute époque mises au jour dans les trouvailles étaient soit des demi-siliques, soit des quarts de

1. Cf. notre *Note sur les poids*, § 65.

2. Prou, *Catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale*, nos 142, 923, 4, 925, 5, 926, 626, 540, 184, 980, 315, 2, 928, 924, 927, 3.

3. Prou, *Catalogue des monnaies mérovingiennes*, p. CI, CIV.

4. P. CVIII.

5. P. V-VI.

silique, et que le denier de la loi salique était la demi-silique. Enfin, pour expliquer comment ce denier valait $1/40$ et non $1/48$ sou, il a supposé que le sou en question n'était pas le sou constantinien, mais un autre sou, le sou dit gaulois, qui, au lieu de peser 24 siliques comme le sou de 6 à l'once (72 à la livre), n'en pesait que 21, ainsi que cela est marqué sur beaucoup d'exemplaires, et qui même bien probablement n'en pesait en réalité que $20\frac{4}{7}$, car il devait être à la taille de 7 à l'once (84 à la livre), comme l'indique le texte interpolé d'une constitution de Constantin. Il est vrai qu'un sou de 7 à l'once aurait valu $41\frac{1}{7}$ demi-siliques et non 40, mais il était facile de supposer qu'on avait adopté le chiffre 40 pour avoir un chiffre rond, ce qui ne modifiait que fort peu le rapport de l'argent à l'or¹.

Cette opinion s'est trouvée devenir l'occasion d'une très vive controverse sur l'âge de la loi salique. M. Babelon n'avait vu aucune difficulté sur ce point, parce que pour lui le sou de 7 à l'once était attesté dès 458 par une novelle de Majorien². Mais l'infériorité reprochée par ce texte au sou gaulois est une infériorité de titre, non de poids³. D'autre part, M. Hilliger avait fait observer que, d'après les constatations de M. Prou⁴, les plus anciens sous et tiers de sou frappés en Gaule portant les chiffres XXI et VII, qui indiquent qu'ils ne pèsent que 21 et 7 siliques, sont à l'effigie de l'empereur Justin II et à celle de Maurice Tibère, en sorte qu'ils ne peuvent remonter plus haut que le dernier tiers du VI^e siècle. Et, comme cet auteur acceptait l'opinion de M. Babelon, d'après laquelle le sou de 40 deniers adopté par la loi salique est le sou de 21 siliques, il n'a pas hésité à abaisser l'âge de la rédaction primitive de la loi salique jusqu'au temps de Clotaire II devenu seul roi des Francs, c'est-à-dire après 613, et celui de la plus ancienne rédaction conservée jusqu'à la fin du VII^e siècle ou même jusqu'au début du VIII^e. Cette audacieuse proposition a naturellement soulevé d'énergiques contradictions et a valu notamment à son auteur une

1. Babelon, *la Silique, le sou et le denier*, dans *Journal des savants*, 1901, p. 112-117, et *Traité*, vol. cit., col. 583-590. — Cf. notre *Note sur les poids*, § 60.

2. *Traité*, col. 539. — Cf. notre *Note sur les poids*, § 60.

3. Cf. Prou, *Catalogue des monnaies mérovingiennes*, p. xvi, qui avait déjà cherché à contester cette interprétation.

4. *Ibid.*, p. xxiv.

réponse écrasante de Brunner¹. Toutefois, sur la question du denier, Brunner s'est borné à dire que, si les trouvailles de monnaies n'avaient pas encore permis de constater l'existence au temps de Clovis d'une monnaie pouvant valoir 1/40 sou, cela ne prouve pas qu'il n'en eût pas existé une²; or, un semblable aveu ne laisse pas d'être assez inquiétant.

Par manière de conciliation, M. Luschin von Ebengreuth, dans un travail déjà cité, où il est resté sur le terrain purement numismatique, a proposé d'admettre que la loi salique, rédigée sous Clovis avec une tarification en sous, a été remaniée sous Clotaire II pour établir une évaluation des sous en deniers³. Mais il nous paraît avoir vainement combattu les raisons par lesquelles on a maintes fois démontré que la manière dont la loi salique formule le rapport du denier au sou suppose la postériorité du compte en sous et que l'emploi du denier, à côté du sou ou sans lui, dans diverses formalités juridiques, implique chez les Francs Saliens l'usage ancien et traditionnel d'une monnaie de ce nom⁴.

En conséquence, voici comment nous proposerons de résoudre la difficulté.

Les Francs avaient anciennement tarifé leurs amendes en deniers. Ces deniers étaient les anciens deniers romains d'argent, auxquels les Germains avaient maintenu une affection dont on a des témoignages indiscutables⁵. Lorsque ces monnaies, dont la frappe avait cessé depuis longtemps et dont, d'ailleurs, le poids et le titre variaient beaucoup, eurent fini par disparaître de la circulation courante, l'interprétation des tarifs d'amende était devenue très malaisée. Aussi, lorsque, sous Clovis, on rédigea la loi salique, on profita de l'occasion pour fixer législativement la valeur du denier des tarifs d'amendes. Cette fixation fut purement arbitraire, comme les autres analogues dont l'histoire du droit nous offre des exemples.

1. *Ueber das Alter der « Lex salica » und des « Pactus pro tenore pacis »*, dans *Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Germanist. Abteilung*, XXIX, 1908, p. 136-179.

2. P. 148-149.

3. *Der Denar der « Lex salica »*, *loc. cit.*, p. 55-59.

4. Voy. notamment Prou, *Catalogue des monnaies mérovingiennes*, p. II-V, — Brunner, *loc. cit.*, p. 139-142, 145-146.

5. Prou, *Catalogue des monnaies mérovingiennes*, p. v. — Luschin, *op. cit.*, p. 7-12.

Nous citerons en première ligne la fixation en monnaie barcelonaise de « tern¹ » des tarifs d'amendes inscrits dans les Usages de Barcelone, fixation édictée par une ordonnance que le roi d'Aragon Pierre IV (Pierre III comme comte de Barcelone) promulgua à la suite des Corts tenus à Perpignan en 1350-1351².

Après avoir déclaré que cette fixation avait pour but de mettre fin à la difficulté qu'éprouvaient les juges pour évaluer les anciennes monnaies mentionnées dans les Usages, et dont à une certaine époque le morabotin était devenu l'étalon³, l'ordonnance a soin de spécifier que le nouveau tarif servira seulement pour l'interprétation des Usages, et non pour l'évaluation des redevances stipulées jadis en morabotins ni pour celle d'une variété de morabotins (les morabotins alfonsins) qui était encore en circulation. Et, en effet, l'évaluation du morabotin à 4 sous monnaie de tern est bien inférieure à celles admises pour le morabotin de cens⁴ et pour le morabotin alfonsin⁵. On voit donc

1. Cette monnaie portait ce nom parce qu'elle était au titre de 3 deniers, soit 1/4 de fin.

2. « Cum de valore subscriptarum monetarum, de quibus in Usaticis Barchinone mencio fit, sepe in judiciis dubitetur, declaramus et edicimus ... quod morabatinus de quo in dictis Usaticis mencio fit valet quatuor solidos monete Barchinone de terno, uncia vero auri cocti viginti octo solidos dumtaxat, solidus vero aureus valet sexdecim solidos dicte monete, argenteus vero solidus vel plate, quod idem est, valet duos solidos monete predictae, mancusus vero auri Valencie valet sexdecim denarios ipsius monete et non ultra. Per hec tamen minuire aut augere non intendimus valorem morabatinorum alfonsinorum aut qui pro censu prestantur. » Const. 36 des Corts de Perpignan en 1350-1351, dans *Cortes de los antiguos reinos de Aragon y de Valencia y principado de Cataluña, Cortes de Cataluña*, t. 2, Madrid, 1896, p. 394-395.

3. Voy. ci-après, § 17. Nous verrons alors que le morabotin avait servi lui-même à une tarification analogue à celle qu'on opérait maintenant en monnaie de tern.

4. En 1294, une sentence de l'official de Barcelone avait admis la valeur 9 sous monnaie de tern pour le morabotin inscrit dans les baux à cens, lorsqu'un mode particulier d'évaluation n'avait pas été stipulé par le contrat : « Pro morabetino censuali solvuntur .ix. solidi presentis monete Barchinone de terno, nisi contineatur in instrumento contractu emphiteosis quod solvatur morabetinus prout melius valet in tabula camporum. » Salat, *Tratado de las monedas labradas en el principado de Cataluña*, II, p. 20 (n° 18).

5. La valeur du morabotin alfonsin en monnaie de tern est fixée à 10 sous 6 deniers dans un tarif édicté le 8 juillet 1285 par Pierre III d'Aragon [Pierre II à Barcelone] (Botet y Sisó, *les Monedes catalanes*, II, p. 71) et à 7 sous dans un tarif édicté en 1305 pour le Roussillon par Jacques 1^{er} de Majorque

que la tarification catalane de 1351 fut purement arbitraire; elle avait été, comme nous le verrons (§ 17), bien plus anciennement précédée d'une autre qui l'avait été tout autant.

Nous pensons que la tarification adoptée dans la loi salique avait eu exactement le même caractère. Quant à la raison pour laquelle la valeur adoptée pour le denier avait été $1/40$ sou, elle n'est pas difficile à deviner. Dans notre article sur l'*Equivalence des anciennes mesures*¹, nous avons expliqué que les Mérovingiens avaient un système de mesures agraires, très rigoureusement coordonné, qui était basé exclusivement sur les multiples 4 et 10. L'adoption des mêmes multiples à la fois pour le système monétaire et pour celui des mesures agraires rendait très facile le calcul des contributions établies sur la propriété foncière.

Par conséquent, nous croyons qu'à l'époque de Clovis et dans les temps immédiatement postérieurs les Francs n'eurent, pas plus que les Romains, une monnaie réelle d'argent portant le nom de denier. Mais, lorsqu'au milieu du VII^e siècle ils voulurent sortir des contrefaçons des monnaies impériales d'argent et en avoir une à eux, il est tout simple qu'ils aient eu l'idée de donner une existence réelle au denier de compte inscrit dans la loi salique et qu'ils aient alors créé une pièce d'argent portant le nom de denier et valant $1/40$ sou. Seulement, il y avait alors en Gaule deux sous qui se faisaient concurrence : le sou constantinien de 6 à l'once ou de 24 siliques et le sou de 7 à l'once ou de 21 siliques; de là, pensons-nous, l'existence de deux deniers concurrents, dont l'un valait $1/40$ du premier sou et l'autre $1/40$ du second.

Le premier devait, comme nous l'avons dit, se tailler sur le pied de 210 à livre de 12 onces, soit 262 $1/2$ à la livre ou *pondo* de 15 onces (ce qui donne un poids de 1,55 gramme); c'est ce qui explique que, parmi les deniers mérovingiens, les plus pesants atteignent 1,45, — 1,47, — ou même 1,59.

Quant au second denier, il n'est pas difficile de deviner ce qu'il était : c'est le denier de 240 à la livre de 12 onces (soit 300 à la livre de 15 onces), dont l'existence est attestée si fré-

[Jacques II en Roussillon] (Colson, *Recherches sur les monnaies qui ont eu cours en Roussillon*, p. 248, n° 4; Alart, *Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne*, p. 160). Sur le morabotin alfonsin, voy. ci-après, § 16.

1. *Loc. cit.*, p. 305 et suiv.

quemment à l'époque carolingienne et qui s'est conservé jusqu'à nos jours en tant que monnaie de compte. En effet, étant donné le rapport constantinien 1 : 14 entre l'argent et l'or, 40 deniers taillés sur le pied de 240 à la livre de 12 onces, soit 20 à l'once, font juste la valeur d'un sou d'or de 7 à l'once, car $7 \times 40 = 280$, et $280 : 14 = 20$.

Mais, au cours du viii^e siècle, la frappe de l'or avait peu à peu cessé en Gaule, en sorte qu'à l'époque de Pépin il n'y avait plus qu'un seul sou d'or, le sou impérial de 6 à l'once et ses imitations italiennes et arabes¹. Aussi s'explique-t-on que ce prince ait abandonné le denier de 20 à l'once, qui correspondait à un sou disparu, pour revenir à celui qui correspondait au sou de 6 à l'once. Seulement, comme on était alors habitué au compte 12 deniers au sou (d'argent), au lieu de rendre à ce denier sa taille exacte de 262 1/2 au *pondo* de 15 livres, qui donnait 21 7/8 sous, il la fixa au chiffre rond de 22 sous, ce qui donne le chiffre à peine plus élevé de 264 deniers.

Cette esquisse de l'histoire monétaire des Francs nous paraît avoir le mérite de s'accorder à la fois avec tous les textes connus et avec tous les faits numismatiques connus, en même temps qu'elle laisse la loi salique à l'époque de Clovis.

Seulement, il reste toujours mystérieux pourquoi on a eu l'idée de donner le nom de sou à la somme de 12 deniers de 20 à l'once.

14. Si le sou constantinien de 6 à l'once valait 40 deniers de 262 1/2 ou de 264 à la livre de 15 onces romaines et si, d'autre part, le mancuse, comme nous allons le montrer, n'est autre chose originairement que l'imitation arabe du sou constantinien, ce double fait permet de résoudre fort aisément une difficulté qui nous avait grandement embarrassé et pour laquelle notre *Note sur les poids* ne proposait qu'une explication très peu heureuse². Nous voulons parler du compte aux termes duquel un mancuse vaut 30 deniers et dont on trouve de si nombreux exemples à partir du ix^e siècle. Ce compte s'expliquera de lui-même si l'on admet que le denier dont 30 valent un mancuse est le denier, adopté par Charlemagne vers le milieu de son règne et maintenu par ses premiers successeurs, qui était à la taille de

1. Prou, *Catalogue des monnaies carolingiennes*, p. xxx-xxxv.

2. §§ 59-60.

240 à la livre de 18 onces romaines¹. En effet, si un sou de 6 à l'once romaine valait 40 deniers de 262 1/2 ou de 264 à la livre de 15 onces, il valut 30 10/21 ou 30 10/33 deniers de 240 à la livre de 18 onces.

15. Dans notre *Note sur les poids* (§§ 45 et 60), nous avons constaté :

1° Qu'à l'époque mérovingienne on frappait en Gaule, comme nous venons de le rappeler, un sou de 21 siliques, qui devait être en réalité à la taille de 7 à l'once romaine, soit 84 à la livre romaine;

2° Qu'en Espagne, aux XI^e et XII^e siècles, le sou appelé mancuse et plus tard le morabotin étaient l'un et l'autre le septième d'une once;

3° Qu'au XIII^e siècle Alfonse de Poitiers comptait qu'il fallait 63 1/3 morabotins alfonsins pour faire le poids d'un marc de Troyes;

4° Que, le marc de Troyes contenant 9 onces romaines, il suivait de là que le morabotin pesait à très peu près le septième d'une once romaine, puisque $9 \times 7 = 63$.

De ces différentes constatations, nous n'avions pas hésité à conclure que le mancuse et le morabotin étaient la survivance du sou de 84 à la livre romaine, et on nous accordera peut-être que c'était tentant. C'est cependant une erreur. Il est exact que le mancuse et le morabotin primitifs pesaient tous deux le septième d'une once; seulement l'once dont chacun était le 1/7 n'était pas la même, et aucune des deux n'était l'once romaine.

De 1052 à 1075, de nombreux textes barcelonais² nous donnent sur le mancuse trois renseignements différents, à savoir :

1° Qu'une once d'or se compose de 7 mancuses;

2° Qu'un mancuse pèse le dixième d'une once;

3° Qu'un mancuse pèse un *argenciús*.

L'« argenc » , terme pondéral encore usité de nos jours en Catalogne, correspond au castillan « adarme ». Le sens primitif est donc celui de monnaie d'argent et le mot est un équivalent de l'arabe « derham » (dont « adarme » est la notation espa-

1. Cf. *Note sur les poids*, § 64.

2. Botet y Siso, *les Monedes catalanes*, I, p. 40-43.

gnole), du grec $\delta\rho\alpha\chi\mu\acute{\eta}$, du latin *denarius*¹. C'est de nos jours, comme l'« adarme » castillan, un poids égal au seizième d'une once.

De ces trois séries de textes, le plus récent historien des monnaies catalanes, M. Botet, a conclu successivement² à l'existence simultanée de deux, puis de trois catégories différentes de mancuses. Il a cru d'abord que les mancuses de 7 à l'once étaient les mancuses arabes, tandis que les mancuses de 10 à l'once étaient ceux de Barcelone, et il a admis que l'argenc était à cette époque un poids égal au dixième d'une once. Plus tard, il s'est souvenu que, dans un tableau d'équivalences monétaires³ qui a été inséré dans les Usages de Barcelone (c'est l'Usage *Solidus*), il est dit : « Solidus aureus habet octo argenteos... Uncia valet .xiv. argenteos. Libra quoque auri habet .xxi. solidos. Viginti unius solidorum sunt .xii. uncie. » Assimilant alors l'*argenteus* de ce tableau à l'*argencius* que le mancuse devait peser d'après certains des textes en question, il a conclu à l'existence d'une troisième catégorie de mancuses, qui auraient été, comme ceux de la seconde catégorie, des mancuses de Barcelone, et qui auraient pesé 1/14 once et non 1/10.

Mais ces deux explications sont aussi difficiles à admettre l'une que l'autre. D'abord, les textes cités par M. Botet montrent très clairement que le compte 7 mancuses à l'once s'applique au nombre et pas au poids, tandis que les comptes 10 mancuses à l'once et 1 mancuse à l'argenc s'appliquent au poids et pas au nombre⁴. D'autre part, *argenteus* n'est pas

1. A partir de la fin du XI^e siècle, on voit le sou et l'argenc servir à exprimer le titre de l'argent : « Solidos de plata que non teneat nisi medium argencium de malo », — « libras de plata in unoquoque solido argencium unum cujuscumque metalli continentes », — « libras plate tenentes in unoquoque solido unum argencium » (Botet, *op. cit.*, I, p. 192). Nous ne doutons pas qu'il ne s'agisse là du sou vingtième de la livre et du denier douzième du sou, qui, comme on sait, a servi dans toute l'Europe à exprimer le titre de l'argent (cf. ci-après, § 33). Puisque le sou sixième de l'once romaine s'appelait alors mancuse, il ne pouvait plus y avoir de confusion entre les deux sous. Sur l'usage dans ces régions du sou poids vingtième de la livre romaine, voy. ci-après, § 16.

2. P. 43-44 et 230.

3. Voy. ci-après, § 16.

4. Onces d'or « simul pensate monete Barchinone ad pensum de decem mancusos in uncia » (p. 40), — « in rem valentem septem mancusos in numero de uncia monete barchinonensis » (p. 40), — « a numero monete Barchinone qui penset unumquemque mancuso uno argento » (p. 40). — Mancuses d'or « de moneta

argencius, et les deux termes sont si bien distincts que, dans un tableau d'équivalences qui, dans deux manuscrits, a été trouvé ajouté à la Loi des Visigoths, l'*argencius* est la moitié de l'*argenteus*¹. Enfin, comme nous aurons occasion de le montrer², il paraît certain que, dans l'Usage *Solidus*, il faut sous-entendre, à côté d'*argenteus*, non pas *denarius* ou *nummus*, mais *solidus*, en sorte que ces 8 *argentei*, qui valent un sou pesant d'or, et ces 14 *argentei*, qui valent une once pesante d'or, sont des sous pesants d'argent. Nous croyons donc devoir conclure des textes ci-dessus mentionnés que, dans le troisième quart du XI^e siècle, l'argent était à Barcelone un poids égal au dixième d'une once, que le mancuse de Barcelone ne pesait plus alors que ce poids, mais qu'on continuait à appeler once d'or la somme de sept de ces mancuses.

Ce résultat, au premier abord bizarre, s'éclaircira immédiatement si l'on se souvient :

1^o Que, dans le système légal des poids arabes, 10 derhams pèsent autant que 7 metqals :

2^o Que, dans ce même système, le derham est l'unité monétaire d'argent, tandis que le metqal est le poids de l'unité monétaire d'or, le dinar, lequel est le sou constantinien de 72 à la livre romaine :

3^o Que, parmi les diverses onces dont se sont servi les Arabes, il en est une qui a ce poids de 10 derhams légaux = 7 metqals légaux :

4^o Que l'usage de cette once est attesté chez les Arabes d'Espagne aussi bien que chez ceux d'Afrique, chez qui elle subsiste encore aujourd'hui³.

Barchinone pensatos unum ad unum de argencio in argencio » (p. 41), — « monete Barchinone legitime pensatos de decem in uncia » (p. 41), — « monete barchinonensis pensatos unum ad unum argencio uno » (p. 42), — « barchinonenses inter aurum et argentum et sunt ad tale pensum quod decem mancussi faciant unam unciam » (p. 42), — « monete Barchinone legitime pensatos unum ad unum de argencio in argencio ad pensum ipsius monete que hodie currit » (p. 42), — « monete Barchinone a penso legitime pensatos unumquemque ex istis mancussis a mancusale qui penset unum argencio » (p. 43), — « monete Barchinone pensatos unum ad unum a penso et ad mancusale que penset de argencio in argencio » (p. 43).

1. Voy. ci-après, § 19.

2. Ci-après, § 16.

3. Pour ces quatre propositions, voy. ci-dessus, § 9, et *Note sur les poids*, §§ 11-14, 18-21.

Par conséquent, nous concluons :

1° Que le sou appelé mancuse n'est autre originairement que le dinar, c'est-à-dire que l'imitation arabe du sou constantinien de 72 à la livre romaine, et, par suite, qu'il n'est pas le sou de 84 à la même livre ;

2° Que l'once égale à 7 mancuses primitifs n'était pas l'once romaine, mais bien l'once de 10 derhams légaux :

3° Que, dans le 3^e quart du xi^e siècle, le poids qui à Barcelone portait le nom d'*argencius* était le derham légal ;

4° Qu'à la même époque, le mancuse de Barcelone était tombé au poids d'un derham légal, mais que, malgré cela, on continuait à donner le nom d'once d'or à la somme de 7 de ces mancuses.

16. Que le mancuse primitif soit bien le dinar de 72 à la livre romaine, c'est ce que peuvent confirmer plusieurs remarques. Ainsi, dans l'Italie méridionale, le compte 4 tarins au sou, qu'on rencontre continuellement dans les textes des x^e, xi^e et xii^e siècles¹, est quelquefois appliqué au mancuse². D'autre part, les textes barcelonais de la fin du x^e siècle et ceux du xi^e désignent certains mancuses par des épithètes se référant à des dinars frappés sous le règne du calife omeyade Al-Haqem II³ ; or, les exemplaires conservés des dinars frappés par les Omeiyades d'Afrique-Espagne nous prouvent que ces monnaies avaient bien le poids d'un metqal légal, c'est-à-dire qu'elles pesaient le 1/6 et non le 1/7 d'une once romaine.

Le morabotin n'est qu'une variété de mancuse, car, à l'origine, on le trouve désigné par le nom complet de « mancuse morabotin⁴ » : c'est le mancuse que frappaient les émirs almoravides. Il n'est pas douteux que ces dinars des Almoravides sont moins pesants que ceux des califes omeyades d'Espagne. Si l'on consulte le *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale*⁵, on trouve comme poids plus forts

1. Voy. ci-dessus, § 9.

2. Engel, *Recherches sur la numismatique des Normands de Sicile*, p. 77.

3. Botet, *op. cit.*, I, p. 26, 28, 29, 30, 33-34, 40-41.

4. *Ibid.*, p. 56.

5. Lavoix, *Catalogue, Espagne et Afrique*, n^{os} 273, 269, 265, 271. — Sur les poids des sous impériaux, voy. Luschin von Ebengreuth, *Der Denar der « Lex salica »*, *loc. cit.*, p. 59 et suiv. Ils correspondent parfaitement à ceux-ci.

pour les dinars omeyyades : 4,60, — 4,56, — 4,25, — 4,24, au lieu qu'aucun des dinars almoravides ne dépasse 4,23¹.

Lorsque, dans le dernier quart du XII^e siècle, les trois rois Alphonse VIII de Castille (1158-1214), Fernand II de Léon (1157-1188) et Alphonse I^{er} de Portugal (1128-1185) se mirent à faire frapper, chacun dans son royaume, une monnaie d'or à légende arabe qui reçut le nom de morabotin², ils adoptèrent la taille de 60 à leur marc monétaire³, qui était un marc de Cologne, ce qui donnait un poids sensiblement inférieur à celui du morabotin primitif⁴ : en prenant la valeur moderne en grammes du marc de Castille, 230,0465⁵ ou celle du marc de Portugal, 229,5⁶, on voit que le morabotin chrétien (qu'on appelait communément morabotin alfonsin, à cause d'Alphonse VIII de Castille, ou croisat, parce qu'il portait une croix) devait peser en grammes 3,8⁷.

Les morabotins qui, au milieu du XII^e siècle, se frappaient dans les divers états musulmans issus de la dissolution de l'empire almoravide n'étaient pas tous exactement de même poids. En 1153, les Génois, qui, en vertu des conventions passées avec le comte de Barcelone pour la conquête de Tortose, possédaient le tiers de cette ville, vendirent ce tiers au comte moyennant 16.640 morabotins; or, l'acte de vente déclare⁸ que ces morabotins pourront être de 5 espèces différentes : *marrochini*, c'est-à-dire les morabotins de Maroc, — *marini*, terme

1. N° 509.

2. Heiss, *Descripcion general de las monedas hispano-cristianas*, I, p. 18-19, 33. — Teixeira de Aragão, *Descrição geral das moedas de Portugal*, I, p. 142-143, 150.

3. « Ego frater Hispanus, familiaris et nuntius domini Papae, ... recepi a domino Alphonso, rege illustri Portugalliae, .lvi. marcas auri, que faciunt tria millia et trecentos et sexaginta morabatinos Portugalliae » 1213 (Bosquet, *Innocentii III epistolarum libri quatuor*, p. 179 des *notae*).

4. Il y a donc lieu de supprimer une hypothèse que nous avons faite dans notre *Note sur les poids* (§ 45) au sujet de la livre de Barcelone.

5. *Note sur les poids*, § 104.

6. En 1815, la livre de deux marcs a été évaluée officiellement à 459 grammes (notre *Note sur les poids*, § 104, en note).

7. Heiss, *op. cit.*, I, p. 19, nous dit que le poids moyen de ces monnaies est 3,85. — Teixeira, *loc. cit.*, indique pour des morabotins des deux premiers rois de Portugal qui en ont fait frapper les poids de 74, 75 et 76 grains du marc de Portugal; le marc se composant de 4608 grains, le 1/60 est 76,8.

8. Bofarull, *Procesos de las antiguas cortes y parlamentos de Cataluña, Aragon y Valencia*, IV, p. 212 et 214-215 (n° 78).

encore inexpliqué, — *aiadini*, c'est-à-dire les morabotins frappés par l'émir de Murcie Abd-Allah ben Ayad (1145 et 1146-1147), — *lupini*, c'est-à-dire les morabotins frappés par Mohammed ben Sad (1147-1172), successeur de Ben Ayad et que les chrétiens appelaient le roi « Loup », — *melechini*, c'est-à-dire les morabotins de Malaga¹; mais il est stipulé que tous ces morabotins devront être pris au poids des *lupini*, ce qui revient à dire que le comte de Barcelone devra donner en paiement la quantité de morabotins de toutes ces provenances nécessaire pour faire le poids de 16.640 *lupini*. Les morabotins *aiadini* et *lupini* conservés à la Bibliothèque nationale se tiennent très légèrement au-dessous de 4 grammes².

Nous avons fait allusion à un tableau qui, à une certaine époque, a été intercalé parmi les Usages de Barcelone : c'est l'Usage *Solidus*³. Les valeurs monétaires qui y figurent sont au nombre de six : la livre d'or, l'once d'or, le sou d'or, le morabotin, l'*argenteus*, le mancuse d'or de Valence, auxquels sont assignés les rapports suivants :

Livre d'or	Once d'or	Sou d'or	Morabotin	<i>Argenteus</i>	Mancuse d'or de Valence
1	12	21	84	168	252
	1	1 3/4	7	14	21
		1	4	8	12
			1	2	3
				1	1 1/2
					1

On remarquera que, dans ce tableau, le sou est le 1/21 de la livre et le quadruple du morabotin. Ce sou de 21 à la livre servait de poids pour l'argent, ainsi qu'on le voit par une charte de 1118 émanée du comte de Barcelone Raimond Bérenger III et relative à un emprunt que ce prince avait fait à l'église d'Elne : « Quousque... reddamus praenominatas quadraginta libras argenti fini ad rectum pondus Perpiniani, quod sit libra ad ferrum ponderis viginti unius solidi⁴. »

1. Sur ces différentes espèces de morabotins et sur d'autres, voy. Botet, *op. cit.*, I, p. 57, 67-68.

2. Lavoix, *Catalogue, Espagne et Afrique*, n° 671 et suiv.

3. N° 141 de l'édition Giraud (*Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge*, II, p. 495).

4. P. de Marca, *Marca hispanica*, col. 1250, n° 361.

Dans ce texte, la livre de 21 sous pesants est qualifiée de *libra ad ferrum* ; deux textes, l'un de 1084, l'autre de 1104, que cite M. Botet¹, parlent également, le premier de sous d'argent fin *a penso legitimo de ferro*, le second de livres d'argent *ad pensum legitimum de ferro*. On trouve aussi cette expression en usage à Gênes, où elle désignait la livre grosse ou livre marchande par opposition à la livre subtile ou livre des orfèvres². Mais il est à remarquer qu'en Catalogne et en Roussillon une livre de fer, c'est-à-dire une livre grosse, avait été adoptée aussi pour l'argent.

Un autre des Usages de Barcelone, l'Usage *Judicia*³, nous dit que 300 *solidi aurei* valent 2.400 *solidi plate fine*, d'où il suit que 1 sou pesant d'or vaut 8 sous pesants d'argent, et, par conséquent, que l'Usage *Judicia* adoptait le rapport huitième entre les deux métaux. Donc, quand l'Usage *Solidus* nous dit : « *Solidus aureus habet octo argenteos* », il faut sous-entendre *solidos* à côté d'*argenteos*, et admettre que l'*argenteus* de cet Usage est la même chose que le *solidus plate* de l'Usage *Judicia* et d'un autre⁴ ; c'est, d'ailleurs, ce qu'affirme expressément l'ordonnance de Perpignan de 1351⁵.

De ce qui vient d'être dit résulte que ce *solidus aureus* et ce *solidus plate* ou *solidus argenteus* ne peuvent être que des poids, l'un d'or, l'autre d'argent, égaux tous deux à 1/21 de la livre dite « de fer ». Quelle est cette livre ?

L'Usage *Solidus* nous apprend qu'elle se composait de 12 onces dont chacune contenait 7 morabotins. A côté de cela, une charte de 1118 émanée de Raimond Bérenger III, comte de Barcelone, montre que le morabotin servait de poids, car elle parle d'un calice d'or pesant 550 morabotins⁶.

Mais, puisque cette livre de 84 morabotins était en même temps une livre de 21 sous, cela suffit pour nous permettre de savoir quelle en était la valeur et, par suite, quel était le poids du morabotin primitif.

1. *Op. cit.*, I, p. 49 et 55.

2. Rocca, *Pesi e misure antiche di Genova*, p. 110.

3. N° 81 de l'édition Giraud (p. 482). Giraud a imprimé à tort « .mccc. sol. » au lieu de « .ccc. », que donnent les autres éditions. L'Usage vise une amende inscrite dans la Loi des Visigoths, VII, 3, 3 (édition Zeumer, p. 299), où il y a « solidos .ccc. ».

4. N° 52 de l'édition Giraud (p. 474).

5. Voy. ci-dessus, § 13.

6. P. de Marca, *Marca hispanica*, col. 1252, n° 363.

Pour les occidentaux, un sou poids était le 20^e d'une livre romaine; par conséquent, une livre de 21 sous est une livre qui est à la livre romaine comme 21 est à 20, et une espèce monétaire dont la taille est de 7 à l'once de cette livre est à la taille de $6\frac{2}{3}$ à l'once romaine. La différence que nous avons constatée entre le dinar omejade et le dinar almoravide correspond bien à la différence $6 : 6\frac{2}{3}$, soit $9 : 10$, à l'once romaine. Les textes permettent également de constater que le souvenir de ce rapport fut durable¹.

Mais, puisque le derham légal était les $\frac{7}{10}$ du metqal de 6 à l'once romaine, il était les $\frac{7}{9}$ d'un metqal de $6\frac{2}{3}$ à la même once. D'où il suit que la livre de 21 sous n'est autre qu'une livre que nous avons déjà rencontrée sur notre chemin, la livre dont l'once était composée de 9 derhams légaux, la livre adoptée par les médecins de l'École de Salerne². Le tableau suivant fait bien ressortir la chose.

<i>Non- velle livre</i>	<i>Livre ro- maine</i>	<i>Nou- velle once</i>	<i>Once romaine</i>	<i>Sou</i>	<i>Mora- botin</i>	<i>Derham légal</i>	<i>Grain légal</i>	<i>Grain romain</i>
1	11/20	12	123/5	21	84	108	6480	72573/5
	1	113/7	12	20	80	1026/7	61713/7	6912
		1	11/20	13/4	7	9	540	6044/5
			1	12/3	62/3	84/7	5142/7	576
				1	4	51/7	3033/7	3453/5
					1	12/7	771/7	862/5
						1	60	671/5
							1	13/25
								1

On voit donc que l'once de 9 derhams légaux doit sa nais-

1. On a vu plus haut (§ 13, en note) qu'en 1294 une sentence de l'officiel de Barcelone adopte la valeur 9 sous monnaie de tern pour le morabotin inscrit dans les baux à cens; or, en 1300, la reine Constance, veuve de Pierre III d'Aragon, adopte dans son testament la valeur 60 sous monnaie de tern pour l'once d'or (Salat, *Tratado de las monedas labradas en el principado de Cataluña*, I, p. 83-84); $60 : 9 = 6\frac{2}{3}$. Les comptes de la perception du cens apostolique en 1291-1293 nous apprennent que, dans la cité et le diocèse de Clermont en Auvergne, le morabotin valait 9 sous de tournois et l'once d'or 60 sous (Fabre, *la Perception du cens apostolique en France en 1291-1293*, dans *Mélanges d'archéologie*, XVII, 1897, p. 256-257). Nous pensons que ces onces d'or ne sont pas des onces pesées, mais des onces composées de morabotins alféonsins.

2. Voy. ci-dessus, § 9.

sance au morabotin et non à la masmondine double, ce qui nous explique comment elle avait déjà pu se répandre si largement avant l'époque où écrivait Saladin d'Ascoli. A la suite de la réforme monétaire des Almohades, leur dinar double se trouva être avec l'once morabotine dans le rapport que le dinar primitif avait eu avec l'once romaine, à savoir dans le rapport 6¹.

17. L'Usage *Solidus*, introduit tardivement dans la collection des Usages de Barcelone, a pour objet de permettre l'évaluation en monnaie courante à l'époque où il a été rédigé des tarifs inscrits dans les Usages. Nous avons vu qu'il mentionne 6 valeurs monétaires : la livre d'or, l'once d'or, le sou d'or, le morabotin, le sou d'argent, le mancuse d'or de Valence. Si, d'autre part, on parcourt les autres Usages, on y trouve mentionnées les 7 valeurs monétaires suivantes : l'once d'or cuit ou once d'or tout court², le sou d'or³, le mancuse⁴, le sou d'argent ou d'argent fin⁵, l'once d'or de Valence⁶ et le mancuse d'or de Valence⁷, enfin le sou de 12 deniers⁸. Si l'on compare cette liste avec celle de l'Usage *Solidus*, on voit que celui-ci a substitué le morabotin au mancuse et qu'il détermine par rapport au morabotin toutes les autres valeurs monétaires mentionnées dans la collection des Usages ; il permet donc de ramener à une valeur en morabotins tous les tarifs inscrits dans les Usages, de même que l'ordonnance de 1351 permettra de ramener ces mêmes tarifs à une valeur en monnaie barcelonaise de tern. Comme le mancuse était le septième d'une once d'or, que l'Usage *Judicia* indiquait le rapport 8 entre les deux métaux monétaires, enfin que le morabotin était le quart du sou poids, il a suffi de substituer le morabotin au mancuse pour avoir une

1. Cf. ci-dessus, § 9.

2. Nos 5, 6, 13 et 116 de l'édition Girard (p. 466, 468, 489).

3. Nos 81, 82, 119 (p. 482, 490).

4. N° 116 (p. 489).

5. Nos 52 et 81 (p. 474, 482).

6. Nos 23, 27, 54, 56 (p. 469, 470, 474, 475).

7. N° 53 (p. 474).

8. Nos 14 à 19, 23, 107, 119, 159 (p. 468-469, 487, 490, 500). Les commentateurs assimilaient ce sou au sou « d'argent » : « Valet iste solidus denariorum vel platae duos solidos monetae Barchinonae de terno hodie currentis, » dit Calicius (édition des Usages de 1544, fol. xxxvi, n° 1), qui renvoie à l'ordonnance de 1351, où le *solidus argenteus* et le *solidus plate* sont assimilés, mais non le *solidus denariorum* (voy. ci-dessus, § 13, en note).

clef permettant d'évaluer en morabotins la livre, l'once et le sou d'or, ainsi que le sou d'argent. Nous ignorons sur quoi s'est basé l'Usage *Solidus* pour faire du mancuse d'or de Valence le tiers du morabotin; ce rapport devait, d'ailleurs, être incertain, puisque, dans la traduction catalane de l'Usage *Solidus* qui a été insérée dans les *Constitutions de Catalogne*, le morabotin vaut, non plus 3, mais $3\frac{1}{2}$ mancuses d'or de Valence¹; en revanche, le tarif de l'ordonnance de 1351² et la traduction catalane qui en a été également insérée dans les *Constitutions* conservent le rapport 1:3. L'once d'or de Valence était la somme de 7 mancuses d'or de Valence³.

Seulement, on voit que, tout comme l'évaluation de 1351, l'évaluation de l'Usage *Solidus* était artificielle et ne tenait aucun compte de la valeur réelle des 7 valeurs monétaires mentionnées dans la collection des Usages.

Le mancuse dont parlent les anciens Usages avait été primitivement le 7^e d'une once de 10 derhams, au lieu que le morabotin de l'Usage *Solidus* était le 7^e d'une once de 9 derhams. L'once d'or cuit était sans doute l'once romaine, composée de 6 sous constantiniens et égale à $1\frac{2}{3}$ sous poids, et non l'once de $1\frac{3}{4}$ sous poids dont parle l'Usage *Solidus*.

Le sou d'or et le sou d'argent étaient bien des sous de même poids dans l'Usage *Judicia* et dans l'Usage *Solidus*. Mais les autres Usages n'emploient jamais le sou d'or dans leurs tarifs que lorsqu'ils reproduisent des taux d'amende inscrits dans la Loi des Visigoths. Or, le sou d'or dont parle cette loi est, non le sou poids de 20 à la livre romaine dont parlent les Usages *Judicia* et *Solidus*, mais le sou constantinien de 72 à cette même livre.

18. Dans une charte de 1144, Raimond Bérenger, comte de Barcelone, déclare que la livre de Murcie est égale à un marc et demi et une demi-once de Montpellier⁴. A cette époque, le

1. Voy. notre *Note sur les poids*, § 60, en note.

2. Voy. ci-dessus, § 13, en note.

3. « E set mancusos de aquelle mateix or (de Valencia) fan una unça », dit la traduction catalane de l'Usage *Solidus*.

4. « Predicta vero libra Murcie est de penso de uno marchio et medio et media uncia ad marchum de Montepessulano » (Bofarull, *Procesos de las antiguas cortes y parlamentos de Cataluña, Aragon y Valencia*, IV, p. 85, n° 38; cf. Botet, *op. cit.*, I, p. 66 et 193).

marc de Montpellier se divisait encore en 9 onces et non en 8¹, et l'once dont 9 faisaient le marc de Montpellier était l'once romaine (avec la valeur byzantine); donc un marc et demi plus une demi-once de Montpellier font 14 de ces onces: or, une livre composée de 12 onces de 10 derhams légaux est égale à 14 onces romaines, puisque l'once de 10 derhams légaux contient 7 sous de 72 à la livre romaine et que l'once romaine contient 6 de ces mêmes sous². Par conséquent, la livre attestée à Murcie en 1144 est bien une telle livre.

19. Nous avons fait allusion à un tableau d'équivalences qui, dans deux manuscrits de la Loi des Visigoths, se trouve intercalé dans cette loi. Ce texte énumère 9 valeurs monétaires³: la livre d'or, l'once, le statère d'or, le sou d'or, la drachme, le trémisse, l'*argenteus*, la silique, l'*argencius*, qu'il place dans les rapports suivants:

Livre d'or	Once	Statère d'or	Sou d'or	Drachme	Tremisse	Argenteus	Silique	Argencius
1	12	24	72	96	216	1152	1728	2304
	1	2	6	8	18	96	144	192
		1	3	4	9	48	72	96
			1	11/3	3	16	24	32
				1	21/4	12	18	24
					1	51/3	8	10 2/3
						1	11/2	2
							1	11/3
								1

1. Notre *Note sur les poids*, § 38.

2. De deux textes mentionnés par M. Botet (*op. cit.*, I, p. 66 et 193), l'un, qui est de 1134, dit que 20 morabotins valent deux livres d'argent poids de Barcelone, l'autre, qui est de 1144, c'est celui indiqué dans l'avant-dernière note ci-dessus, dit que 12 morabotins valent une livre d'argent poids de Murcie. Cela semble indiquer que la livre de Barcelone était alors semblable à la livre subtile de Montpellier (notre *Note sur les poids*, § 38), c'est-à-dire qu'elle était une livre de 12 onces romaines (avec la valeur byzantine), car les 5/6 de 14 sont 11 2/3, ce qui n'est pas loin de 12: un rapport comme celui dont il est ici question n'avait rien de rigoureux.

3. Zeumer, *Leges Visigothorum*, p. 164. — L'un de ces manuscrits, le V 15 du classement de Zeumer, a été écrit en 1020 (*ibid.*, p. xxiv).

4. « Auri libra .iij. lxxxiii. solidos auri. Uncia una, .viij. solidos. Statéra auri .iiij. lxxv. solidos. Dragma .iij. lxx. argenteos. Tremisse .iij. quinque argenteos. Siliqua .iiij. argencium et tertía pars argencii o. On voit que, pour le trémisse,

Ce tableau introduit dans le système pondéral du bas empire romain deux valeurs nouvelles, l'*argenteus* et l'*argencius*, dont nous n'apercevons pas l'explication.

20. Depuis la publication de notre *Note sur les poids*, M. Mabilly, archiviste de la ville de Marseille, a signalé plusieurs textes fort intéressants relatifs aux poids marseillais¹. Malheureusement, il en a tiré des déductions qui nous paraissent pour la plupart inacceptables.

Le plus ancien de ces textes est un tarif de 1228², qui mentionne côte à côte trois livres différentes : la livre subtile, la livre grosse et la livre « de table »³. C'est la plus ancienne mention que nous connaissions de la livre poids de table : cette livre s'est maintenue à Marseille jusqu'à nos jours⁴. Nous savons par Pegolotti qu'au xiv^e siècle la livre subtile de Marseille était semblable à celle de Gênes⁵ : c'était donc, comme à Montpellier, une livre semblable à la livre byzantine, c'est-à-dire une livre romaine affaiblie dans la proportion 125 : 128 : il y a tout lieu de penser que c'est là aussi la livre subtile du tarif de 1228. Nous ignorons ce qu'était la livre grosse⁶.

Un tarif du pain établi en 1273 prouve que le pain se pesait alors à Marseille à une livre de 15 onces⁷. Le plus simple nous paraît être de supposer que cette livre était la livre poids de table, ayant conservé sa division originale et n'ayant pas encore reçu la division en 16 onces qu'elle avait en dernier lieu dans le midi de la France. On ne sera pas étonné de trouver en usage à Marseille une livre de 15 onces romaines non affaiblies à côté d'une livre de 12 onces romaines affaiblies, puisque la même chose se constate d'une façon formelle à Montpellier⁸. Mais M. Mabilly ayant cru que, là où il y avait plu-

il aurait fallu dire : « Quinque argenteos et tertia pars argentei » (on sait que le trémisse est le tiers du sou).

1. *Mars et livres de Marseille, 1273-1792*, Aix, 1908 (extrait des *Annales de la Société d'études provençales*).

2. P. 11.

3. « Lievra sotil, lievra grossa, lievra de taula ».

4. Cf. notre *Note sur les poids*, § 68.

5. *Ibid.*, § 38.

6. C'était peut-être déjà la livre composée de 12 des onces dont 8 faisaient le marc ; sur cette livre, voy. ci-après, § 21.

7. Mabilly, *op. cit.*, p. 6-7.

8. Voy. ci-dessus, § 11.

sieurs livres en usage, le pain ne pouvait jamais se peser qu'à la plus faible, en a conclu que la livre de 15 onces à laquelle on pesait le pain en 1273 était la livre subtile du tarif de 1228 ; et, comme il voyait néanmoins dans cette livre subtile la livre byzantine, il s'est cru obligé d'admettre qu'on l'avait divisée en 15 onces. La division en 15 onces appliquée à la livre romaine ou à la livre byzantine, c'est-à-dire à la livre fondamentale, à la livre mère, ce serait là un phénomène bien étrange. Une semblable supposition est d'autant plus inadmissible pour Marseille qu'un texte de 1336 prouve que la livre subtile y avait 12 onces¹, ce qui a obligé M. Mabilly à admettre un changement de division entre les deux dates. Une fois en possession d'une once 15^e de la livre byzantine, M. Mabilly a proposé de donner 18 de ces onces à la livre grosse, et il en attribua 12 à un marc supposé dont nous parlerons plus loin. Tout cet échafaudage manque de base, car il est faux que le pain se pesât à la livre subtile : ainsi nous verrons² qu'à Narbonne, à la même époque, le pain se pesait à une livre de 16 onces, qui est dite formellement être une livre grosse³.

Au xiv^e siècle, un tarif du pain dans la ville de Saint-Maximin (Var)⁴ nous apprend que le pain s'y pesait à une livre de 16 onces⁵. Ce tarif est dit être établi « selon l'ordonnance de Marseille et selon la mesure vieille de Marseille ». L'expression « mesure vieille » vise la mesure de capacité, le setier, et non le poids.

Quant au marc de Marseille, un texte de 1335⁶ oppose le « marc de cour », c'est-à-dire le marc de la cour du Pape (alors à Avignon), qui était un marc de 8 onces romaines modernes⁷, et le « marc vieil de Marseille ». Pour expliquer cette dernière expression, M. Mabilly⁸ a fait appel à des textes de 1328, où il a cru trouver la preuve que le système pondéral de Marseille

1. Mabilly, *op. cit.*, p. 21.

2. Ci-après, § 30.

3. Sur la livre à laquelle le pain se pesait à Paris au xiv^e siècle, voy. ci-dessus, §§ 1 et 3.

4. Rostan, *Cartulaire municipal de Saint-Maximin*, Paris, 1862, p. 98-103.

5. La plus haute fraction de livre qui soit mentionnée est 15 onces (p. 99 et 103).

6. Mabilly, *op. cit.*, p. 12.

7. Notre *Note sur les poids*, § 77.

8. P. 16.

avait été changé cette année-là. Mais ces textes nous apprennent simplement que la ville de Marseille fit alors une nouvelle émission de poids, marqués d'un poinçon nouveau, et dont l'emploi fut imposé aux changeurs; il n'est pas dit un seul mot d'un changement du système pondéral. Les Statuts d'Avignon du ^{xiii}^e siècle prescrivent l'emploi du marc de Marseille; or, Pegolotti nous apprend en 1340 que les marcs de Marseille et d'Avignon étaient encore semblables, et l'évaluation qu'il en donne montre que c'étaient des marcs de Montpellier¹. Le texte de 1335 qui parle du marc « vieil » de Marseille n'emploie cette expression que par opposition avec le marc de la cour du Pape, alors fort en faveur en Provence (dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, les monnaies provençales furent taillées tantôt au marc de la cour du Pape, tantôt au marc de Provence ou marc d'Avignon, c'est-à-dire au marc de Montpellier²). Il y a donc tout lieu de penser qu'avant comme après 1328 le marc de Marseille était semblable au marc de Montpellier.

M. Mabilly a cru, au contraire, pouvoir déduire la valeur du marc « vieil » d'une charte du 17 septembre 1337 insérée dans le Cartulaire de Saint-Victor. Par cet acte, les abbés de Saint-Victor et de Montmajour règlent, en vertu d'une commission du Pape, les sommes que les différents offices et les différents prieurés de Saint-Victor devraient verser chaque année pour divers besoins de l'abbaye, et, comme ce règlement était destiné à rester longtemps en vigueur, les deux abbés, pour parer aux effets des mutations monétaires, déterminent avec grand soin la valeur des monnaies dans lesquelles ils évaluent les contributions en question; ces monnaies sont le tournois d'argent et le petit tournois, mais ils déclarent qu'ils entendent par tournois d'argent le tournois à l'O rond, dont 12 valent un florin de Florence, du poids et de la valeur que ce florin a au jour de l'acte, et dont 60 valent un marc d'argent poids de Marseille; par petit tournois, ils entendent celui dont 12 valent le gros ci-dessus.

Dans le Midi, on appelait gros tournois à l'O rond (par oppo-

1. Notre *Note sur les poids*, § 32.

2. Blancard, *les Marcs de la ville et de la cour romaine d'Avignon, de la ville de Marseille et du comté de Provence*, dans *Congrès archéologique de France*, XLIX, 1882, p. 177.

sition aux tournois à l'O long) les gros tournois de saint Louis et ceux qu'on regardait comme ayant la même valeur¹. Partant de là (ou à peu près), M. Mabilly² a vu dans ce texte que le marc du roi était au marc de Marseille comme 58 (taille supposée du gros tournois à l'O rond) est à 60. Mais les formules comme celle dont il est question ici étaient d'un usage très ancien et très commun dans le Midi; or, elles n'ont jamais visé la taille de la monnaie, mais bien le prix du marc d'argent matière.

21. En 1682, dans une expédition de marchandises faite par la ville de Marseille, 2387 livres poids de ville sont comptées comme équivalant à 1990 livres poids de marc³. Ce texte nous prouve que la livre de Marseille était alors la livre poids de table, et le calcul $2387 = 1990$ est basé sur l'admission du rapport 5 : 6 entre la livre poids de table et la livre poids de marc⁴, car les $5/6$ de $2387 = 1990 \frac{1}{6}$. C'est également sur le rapport 5 : 6 que se base Expilly⁵ au siècle suivant lorsqu'il compte 140 livres de Marseille = 116 livres poids de table, car les $5/6$ de $140 = 116 \frac{2}{3}$.

Toutefois, les étalons locaux n'étaient pas rigoureusement d'accord avec ce rapport 5 : 6. En 1756, les échevins de Marseille, procédant à un étalonnage de poids, trouvèrent qu'un quintal de Marseille équivalait à 83 livres 6 onces et demie et un gros poids de marc⁶. Le quintal de Marseille, et cela dès le xv^e siècle, se composait de 100 livres poids de table, à la différence de celui de Barcelone, qui en contenait 104⁷. Le rapport 5 : 6 entre le poids de table et le poids de marc aurait donc donné pour le quintal de Marseille 83 livres 5 onces $2 \frac{2}{3}$ gros. Le rapport admis par les échevins donne à la livre poids de table 7687 $\frac{11}{25}$ grains poids de marc, au lieu que le rapport 5/6 lui donne 7680 grains. Cette différence est, d'ailleurs, insignifiante, et il est manifeste que la livre poids de table en usage à

1. Cf. Diendonné, *Manuel de numismatique française*, II. Monnaies royales depuis Hugues Capet, p. 237-239.

2. P. 7-9.

3. Mabilly, *op. cit.*, p. 23-24.

4. Sur ce rapport, voy. notre *Note sur les poids*, § 68.

5. *Dictionnaire de la France*, au mot Mesures.

6. Mabilly, *op. cit.*, p. 24.

7. *Ibid.*, p. 23.

Marseille était basée sur l'once romaine antique. Nous verrons qu'au contraire la livre d'Aix ou livre commune de Provence était basée sur l'once byzantine.

Ce même procès-verbal d'étalonnage nous apprend en outre qu'à Marseille, pour créer une différence entre le poids du gros et celui du détail, au lieu de majorer le quintal et de le porter, comme on le faisait souvent ailleurs, à 104 ou à 105 livres, on avait préféré réduire la livre : pour les poids de 5 livres et au-dessous, la livre était diminuée de 5 ‰, c'est-à-dire qu'on la considérait comme contenue 105 fois dans le quintal de 100 livres ; pour les poids de 25 livres et au-dessous jusqu'à 5 livres, la livre était diminuée de 4 ‰, c'est-à-dire qu'on la considérait comme contenue 104 fois dans le même quintal¹.

A la fin du XVIII^e siècle, on suivait un système plus simple, qui consistait à réduire la livre à 1/105 du quintal pour les poids au-dessous de 20 livres².

Les Tables non officielles, qui furent imprimées à Marseille sous le Directoire et le Consulat pour faire connaître la concordance des anciens poids et mesures avec le nouveau système métrique, donnent au quintal de Marseille la valeur 83 livres 7 onces poids de marc³ : c'est le compte arrondi du procès-verbal de 1756. Par contre, elles indiquent comme livre de Marseille petit poids une livre égale à 11 onces 6 gros, soit 6768 grains, poids de marc⁴. Cette livre, qui aurait été contenue à peu près 113 1/2 fois dans le quintal, est composée de 12 des onces dont 8 constituaient le marc de Montpellier (6750 grains de Paris) ; l'usage en est attesté à Marseille au XIV^e siècle par Pegolotti⁵. Dans notre *Note sur les poids*, faute d'avoir pu consulter les Tables dressées par les deux commissions officielles des poids et mesures qui ont fonctionné successivement dans le département des Bouches-du-Rhône, nous

1. *Ibid.*, p. 24-25.

2. *Tableaux de comparaison entre les mesures anciennes et celles qui les remplacent pour le département des Bouches-du-Rhône, publiés par ordre du ministre de l'Intérieur*, Marseille, an X, p. 27.

3. *Tables du nouveau système des poids et mesures dressées en faveur des habitants de Marseille*, Marseille, an VIII, p. 66. — Debures, *Tableau complet des poids et mesures anciennement en usage à Marseille et à Paris*, Marseille, an XI, p. 81.

4. Voy. notre *Note sur les poids*, § 32.

5. Voy. ci-après, § 27.

avons supposé que les évaluations de la livre petit poids et du quintal données par les Tables non officielles avaient été empruntées aux Tables officielles de la première commission, auxquelles se réfère expressément la préface des Tables non officielles imprimées en l'an VIII. Mais il n'en est rien. La première commission, qui fonctionna en l'an VI et en l'an VII¹ (et non en l'an VIII, comme nous l'avions cru) et arrêta son tableau le 21 brumaire an VII, compta le quintal de Marseille à 100 livres, mais elle adopta pour valeur de la livre de Marseille la 105^e partie d'un quintal qui aurait été les 5/6 du quintal poids de marc : en effet, elle évalua la livre à 388,22 grammes provisoires et le quintal à 3,88 myriagrammes provisoires²; or, elle comptait la livre poids de marc à 489,15 grammes provisoires, ce qui était l'évaluation légale; si l'on prend les 5/6 de ce chiffre et qu'on divise le produit par 1,05, on trouve en effet 388,22. La seconde commission des Bouches-du-Rhône, qui fonctionna en l'an X, restitua au quintal de Marseille sa valeur de 105 livres petit poids, valeur qu'elle régla également d'après le rapport 5/6 avec le quintal poids de marc : en effet, comptant ce dernier à 4,8951 myriagrammes définitifs³, ce qui était l'évaluation légale, elle compta le quintal de Marseille à 4,0793 myriagrammes⁴, ce qui est bien les 5/6 du chiffre précédent, et la livre de Marseille à 388,51 grammes⁵, ce qui est bien le quintal divisé par 105.

22. Des lettres patentes du 18 août 1591, confirmées par d'autres du 8 juillet 1602, prescrivirent de rendre toutes les mesures en usage en Provence conformes à celles d'Aix, et des procès-verbaux d'unification furent dressés en 1599 et 1600⁶. Mais de nombreuses résistances locales rendirent ces prescriptions en grande partie illusoires, et c'est ainsi, notamment, que les villes de Marseille, Arles, Tarascon et Salon gardèrent cha-

1. *Tableaux* de l'an X, déjà cités, p. v.

2. *Tableau des anciennes mesures du département des Bouches-du-Rhône comparées aux mesures républicaines, publié par ordre du ministre de l'Intérieur*, Paris, an VII. p. 11 et 12.

3. *Tableaux* de l'an X, p. 29.

4. P. 27.

5. P. 25.

6. *Inventaire des Archives départementales antérieures à 1790, Bouches-du-Rhône, Série C, H*, p. 443, n° 2013.

cune leur évaluation particulière de la livre poids de table¹. Toutefois, la livre d'Aix devint dès lors la livre de Provence.

Gassendi, dans sa *Vie de Peiresc*, nous dit : 1° que la livre poids de marc contenait 1 livre 4 $\frac{2}{3}$ onces (soit 20 $\frac{2}{3}$ onces) de Provence; — 2° qu'en Provence, pour les poids de 100 livres et au-dessus, on majorait la livre d'une once; — 3° que, par suite, 100 livres poids de marc, au lieu de valoir 129 $\frac{1}{3}$ livres de Provence (dont le $\frac{1}{100}$ est 20,6933... onces), ne valaient que 122 livres 14 $\frac{2}{3}$ onces². On voit par ces chiffres que le quintal était majoré de 5 livres petit poids, soit de 80 onces et non de 100³. En effet, puisque la livre poids de marc valait 20 $\frac{2}{3}$ onces de Provence petit poids, les deux livres étaient entre elles dans le rapport 62 : 48, et, puisque 100 livres poids de marc valaient 122 livres 14 $\frac{2}{3}$ onces de Provence gros poids, les deux livres étaient dans le rapport 59 : 48, d'où il suit que les deux livres de Provence petit et gros poids étaient entre elles dans le rapport 59 : 62, c'est-à-dire dans le rapport 100 : 105, qui donne exactement 59 : 61,95.

Le rapport 59 : 48 entre la livre poids de marc et la livre de Provence gros poids donne à cette dernière 7497 $\frac{45}{59}$ grains poids de marc. Les valeurs attribuées à la livre et au quintal d'Aix par les deux commissions des Bouches-du-Rhône, à savoir 378,88 grammes provisoires et 379,16 grammes définitifs pour la livre, 3,9812 myriagrammes définitifs pour le quintal, concordent presque exactement avec le rapport admis par Gassendi; étant donné que le kilogramme provisoire était compté à 18841 grains de Paris et le kilogramme définitif à 18827,15, on voit que, pour les deux commissions, une livre, dont 100 équivalaient à 105 livres d'Aix petit poids, avait 7495 $\frac{1}{2}$ grains poids de marc. Or, si l'on admet le rapport 6 : 5 entre la livre poids de marc et la livre de 15 onces romaines antiques, puis le rapport 125 : 128 entre l'once byzantine et l'once romaine, on

1. La commission de l'an X (*Tableaux* cités, p. 27) évalua le quintal d'Arles en myriagrammes à 4,1082 et celui de Tarascon à 4,0751 (ce qui diffère à peine de la valeur adoptée pour Marseille, savoir 4,0793), celui de Salon à 3,9546 (ce qui diffère à peine de la valeur adoptée pour Aix, savoir 3,9812).

2. *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc vita*, Paris, 1641, p. 122.

3. C'est entre les deux chiffres correspondant à 100 livres de Paris qu'il y a une différence de 100 onces, car 129 $\frac{1}{3}$ livres = 2069 $\frac{1}{3}$ onces et 122 livres 14 $\frac{2}{3}$ onces = 1966 $\frac{2}{3}$ onces.

trouve qu'une livre composée de 15 onces byzantines avait 7500 grains poids de marc. Il paraît donc manifeste que la livre d'Aix était une livre poids de table basée sur l'once byzantine, c'est-à-dire sur l'once subtile de Montpellier.

23. En fait, naturellement, les valeurs des poids concrets se sont plus ou moins écartées des valeurs théoriques, mais souvent cet écart a été bien faible.

Différents actes de Charles I^{er} d'Anjou et de ses officiers nous permettent de connaître fort exactement la valeur qu'avait de son temps la livre de Naples, laquelle était une livre byzantine¹. Ces actes ont pour objet la frappe de carlins d'or, monnaie créée pour valoir exactement 1 1/4 florin. Le poids de 5 florins y est déterminé à 19 tarins 17 1/2 grains de Naples². Le tarin contenant 20 grains³, le poids du florin ressort à 79 1/2 grains de Naples, et, le florin étant à la taille de 96 à la livre de Florence⁴, le poids de celle-ci ressort à 7632 grains de Naples. Comme la livre de Naples se divisait en 7200 grains⁵, il s'ensuit entre les deux livres le rapport 450 : 477. Mais, puisque la livre de Florence contenait 12 1/2 onces romaines antiques⁶ et la livre de Naples 12 onces byzantines, c'est-à-dire 12 onces romaines affaiblies de 3/128, le rapport théorique entre les deux livres est 15 : 16, soit 450 : 480, qui donnerait à la livre de Florence 7680 grains de Naples. C'est précisément cette valeur 7680 grains de Naples qui résulte de l'évaluation de l'once de

1. *Note sur les poids*, § 17.

2. « Quod singuli .iij. carlenses sint ponderis tarenorum decem et novem et granorum decem et septem et medium, et quilibet ipsorum per consequens sit ponderis tarenorum .iij. et granorum decem et novem et trima octavarum unius grani » 1^{er} mai 1278 (Fusco, *Dissertazione su di una moneta del re Ruggieri della ducato*, Naples, 1812, p. 67, doc. 7). — « Predietti vero karolenses continebunt quilibet eorum de fino auro quatuor tarenos et decem et novem grana et tres octavas alterius grani, tali modo quod quatuor ipsorum karolensium continebunt tantummodo de fino auro sicut continebunt quinque floreni auri, videlicet decem et novem tarenos et decem et septem grana [et medium] » 15 mars 1281 (Minieri Riccio, *Saggio di codice diplomatico*, I, p. 188).

3. *Ci-dessus*, § 9.

4. *Note sur les poids*, §§ 30 et 77.

5. A raison de 12 onces à la livre, de 30 tarins à l'once et de 20 grains au tarin (Pegolotti, *loc. cit.*, p. 167 et 179).

6. *Note sur les poids*, §§ 76-77.

Florence à 32 tarins (= 640 grains) de Naples, rapportée par Pegolotti¹.

Le rapport empirique 450 : 477 concorde mieux que le rapport théorique 15 : 16 avec les valeurs qui ont été trouvées aux deux livres de Naples et de Florence au début du ^{xix}^e siècle, savoir 339,542 grammes pour la livre de Florence et 320,759 pour celle de Naples. Les 450/477 du premier chiffre = 320,323 et les 477/450 du second = 340,004, au lieu que le rapport 15 : 16 donnerait 318,321 et 342,143.

24. Nous avons qualifié de livre byzantine la livre romaine affaiblie dans la proportion 125 : 128. Nous ne pouvons mieux justifier cette dénomination qu'en montrant que le sou d'or byzantin, le « besant », se taillait à cette livre et non à la livre romaine.

Le besant pesait le 1/6 d'une once et le florin de Florence le 1/8; or, l'once de Florence était à l'once romaine antique comme 25 est à 24; par conséquent, si le besant avait été le 1/6 d'une once romaine antique, le florin aurait pesé les 25/32 du besant; au contraire, si le besant était le 1/6 d'une once romaine affaiblie de 3/128, le florin pesait juste les 4/5 du besant. D'autre part, il fut officiellement admis en France que le florin de Florence était de 69 ou de 70 au marc de Troyes². Donc, si le florin pesait bien les 4/5 du besant, celui-ci devait être considéré comme étant de 56 au marc de Troyes, car les 4/5 de 70 = 56; or, c'est précisément ce que nous constatons. Dans les conventions qui furent arrêtées en 1207 pour le mariage du roi de Chypre Hugues I^{er} avec une fille du feu comte de Champagne Henri II, roi de Jérusalem³, il est dit que la comtesse de Champagne Blanche, régente du comté, devrait verser à divers per-

1. P. 103, 104, 167. — Comme on le verra plus loin (§ 27), il évalue à 646 grains de Naples l'once de Pérouse, à 635 celle de Lucques, à 633 2/3 celle de la Cour du Pape, alors à Avignon, à 633 1/3 celle de Sicme, à 632 1/2 celle de S.-Jean-d'Acre, à 632 celle de Chypre, à 627 celle de Rome, toutes onces théoriquement identiques à celle de Florence.

2. Lorsqu'en 1290 (Gaillard, *Recherches sur les monnaies des comtes de Flandre*, Pièces justificatives, p. 8, n° 4), Philippe le Bel créa une monnaie d'or ayant le même poids que le florin de Florence, il la fit tailler à 69 au marc (Bibl. nat., ms. latin 9018, fol. 31 v°). — Par la suite, les florins royaux ne furent plus qu'à la taille de 70 au marc (cf. *Note sur les poids*, § 77).

3. N° 672 du Catalogue des actes des comtes de Champagne, dans H. d'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Champagne*, V, p. 47.

sonnages une somme de 150 marcs d'or, à raison de 56 besants par marc¹.

Puisque le marc de Troyes contenait 9 onces romaines antiques, théoriquement il équivalait exactement à 69,12 florins, le florin étant le $\frac{1}{96}$ d'une livre contenant $12\frac{1}{2}$ des mêmes onces²; d'autre part, si le besant était le $\frac{1}{72}$ d'une livre de 12 onces romaines affaiblies de $\frac{3}{128}$, théoriquement le marc de Troyes équivalait exactement à 55,296 besants. Si le besant avait été le $\frac{1}{72}$ d'une livre romaine non affaiblie, le marc de Troyes aurait équivalu exactement à 54 besants.

25. Nous avons vu qu'aux ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles, le rapport officiellement admis entre le marc de Montpellier et le marc de Troyes était le rapport 125 : 128. Or, au ^{xiii}e siècle, plusieurs bulles pontificales³ disent que 100 masmondines⁴ doivent peser un marc de Montpellier; d'autre part, dans un compte dressé en 1250 pour Alfonse de Poitiers, il est dit que 104 masmondines doivent peser un marc de Troyes⁵; le rapport 125 : 128 donnerait 100 : 102 $\frac{2}{5}$ ou 101 $\frac{9}{16}$: 104.

Deux actes des rois d'Aragon et de Majorque, en date de 1309 et 1338, disent que 56 $\frac{2}{3}$ gros tournois de saint Louis pèsent un marc de Montpellier⁶; or, le gros tournois de saint Louis se taillait à raison de 58 $\frac{1}{3}$ au marc⁷; le rapport 128 : 125 donne 58 $\frac{1}{3}$: 56 $\frac{2}{3}$ 371/384.

1. « Cum autem prefatus Ugo, rex Cyprî, sibi majorem vel minorem filiam comitis Henrici matrimonio copulaverit, predicta comitissa Campanie prefato Johanni de Ibelino (bajulo regni Jherusalem) et aliis sepe nomenatis debet donare .ccl. marchas auri, .xvi. b. pro marcha. »

2. Si, au lieu de se baser sur le rapport théorique, on se base sur la valeur adoptée en 1808 pour la livre de Florence, savoir 6392,6 grains de Paris (*Note sur les poids*, § 77), on trouve qu'il fallait 69,2 florins pour faire le poids d'un marc de Troyes.

3. Ce rapport avait été indiqué dans une bulle d'Innocent III, que visent les bulles suivantes : bulles d'Honorius III du 18 mars 1217 (Pressuti, *Regesta Honorii papae III*, I, p. 78, n° 439) et du 8 avril 1224 (Teulet, *Layettes du Trésor des chartes*, II, p. 647, n° 16432), bulles de Grégoire IX du 19 février 1229 (*ibid.*, p. 146, n° 1985) et du 13 juin 1236 (*ibid.*, p. 318, n° 2452).

4. Sur les masmondines, voy. le § suivant.

5. « Pro .iiii. obolis, qui faciunt .iii. marchas, .xii. obolis minus » [et non « .iiii. marchas, obolo minus », comme il est imprimé dans J. de Laborde, *Layettes*, III, p. 114, n° 3911] (*Revue numismatique*, 1847, p. 120).

6. *Note sur les poids*, § 29.

7. Règlement du 24 juillet 1266, dans Saulcy, *Recueil de documents relatifs à l'histoire des monnaies frappées par les rois de France*, I, p. 134.

De nombreux actes d'Alfonse de Poitiers¹ mentionnent que 63 $\frac{1}{3}$ morabotins de Castille pèsent un marc de Troyes. Le morabotin de Castille était à la taille de 60 au marc de Castille², qui est un marc de Cologne. Le rapport théorique 15 : 16 entre le marc de Cologne et le marc de Troyes donnerait 60 : 64. En partant de l'évaluation officielle du marc de Paris en grammes (244,753), le rapport 63 $\frac{1}{3}$: 60, soit 19 : 18, donnerait pour le marc de Castille 231,871, au lieu de 230,0465, évaluation officielle moderne.

Lorsqu'en 1561 Charles IX revint à l'écu au soleil, que Henri II avait abandonné en 1550 pour lui substituer une nouvelle espèce, le henri, il lui donna la taille de 72 $\frac{1}{2}$ au marc, au lieu de lui rendre celle de 71 $\frac{1}{6}$ qu'il avait eue de 1519 à 1550. Cette modification avait pour but de lui donner le même poids qu'avait l'écu d'Espagne. Celui-ci, créé en 1537 par Charles-Quint³, était à la taille de 68 au marc de Castille. Seulement, l'écu sol. était au titre de 23 carats, au lieu que l'écu d'Espagne n'était qu'à celui de 22 carats. Aussi, lorsqu'en 1640 Richelieu voulut établir une monnaie ayant exactement la valeur de l'écu d'Espagne, il fit créer le louis d'or, qui fut à la taille de 72 $\frac{1}{2}$ comme l'écu sol.⁴, mais au titre de 22 carats

1. A. Molinier, *Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers*, I, n° 643, 644, 702, 863, 870, 881.

2. Voy. ci-dessus, § 16.

3. Heiss, *Descripcion general de las monedas hispano-eristianas*, I, p. 324.

4. L'espèce à laquelle s'attacha bientôt le nom de louis d'or est le double louis primitif de 36 $\frac{1}{4}$ au marc, correspondant au double écu ou pistole d'Espagne (on donnait en France le nom de pistole aux différents écus doubles italiens et à l'écu double espagnol), tandis que le louis de 72 $\frac{1}{2}$ au marc correspondait à l'écu simple ou pistolet d'Espagne. Si, en France, le terme pistole est devenu, au cours du XVII^e siècle, une expression de compte (encore en usage aujourd'hui dans le commerce des bœufs) signifiant 10 livres ou francs, cela tient à ce que le louis d'or avait été créé en 1640 avec la valeur nominale de 5 livres ou 100 sous et le double louis avec celle de 10 livres. Ces espèces perdirent transitoirement ces cours (pour de plus élevés) pendant les troubles de la Fronde; ils venaient à peine de leur être rendus (voy. l'arrêt du Conseil du 7 mars 1653, la déclaration du 29 avril suivant, et l'exposé de Fouquet, cité par Chéruel, *Mémoires sur la vie de Fouquet*, I, p. 265) lorsqu'ils leur furent enlevés d'une façon ferme par l'arrêt du Conseil du 15 mars et la déclaration du 3 avril 1656, et elles ne les retrouvèrent jamais. Les actes précités de 1653 avaient ainsi fixé le cours du louis de 36 $\frac{1}{4}$ au marc : 12 livres jusqu'au 1^{er} juillet 1653, — 11 livres 10 sous jusqu'au 1^{er} octobre suivant, — 11 livres jusqu'au 1^{er} janvier 1654, — 10 livres à partir

comme l'écu d'Espagne. Le rapport théorique 15 : 16 entre le marc de Castille et le marc de Troyes donne 68 : 72,533...; l'évaluation du marc de Castille à 4331,12 grains de Paris¹ donne 68 : 72,3471.

26. Nous avons parlé plus haut (§ 9) des deux pièces d'or créées au XII^e siècle par les émirs almohades et qui pesaient l'une les $\frac{3}{4}$ d'un derham légal, l'autre $1\frac{1}{2}$ derham légal, c'est-à-dire le double. Les Latins désignèrent ces monnaies par

du 1^{er} avril 1654. Les actes précités de 1656 le remirent à 11 livres; l'arrêt du Conseil du 7 décembre 1665 le réduisit à 10 livres 15 sous, puis l'arrêt du Conseil du 16 septembre 1666 le remit à 11 livres, cours qu'il garda jusqu'à la déclaration du 27 juillet 1686. La taille du louis d'or à 36 $\frac{1}{4}$ au marc fut abandonnée en 1709. L'écu sol., le pistolet d'Espagne et le louis d'or de 72 $\frac{1}{2}$ au marc étaient regardés par les divers gouvernements comme ayant le même poids; il en était de même pour la pistole d'Espagne et le louis de 36 $\frac{1}{4}$. Pour être de poids, les trois premières espèces devaient peser en France 63 grains de Paris, dans le Milanais 66 grains du marc de Milan, dans les Pays-Bas 71 as, en Angleterre 52 grains Troy, etc.; la pistole d'Espagne et le louis de 36 $\frac{1}{4}$ au marc devaient peser le double. Il n'est pas sans intérêt de comparer ces poids légaux avec les valeurs en grammes adoptées au XIX^e siècle pour les unités de poids auxquelles ils se rapportent :

En partant de la valeur 244,7529 pour le marc de Paris, 63 grains de Paris		font 3,346.
—	—	234,9973 pour le marc de Milan, 66 grains de Milan
		font 3,3659.
—	—	373,2419541 pour la livre Troy anglaise, 52 grains
		Troy font 3,3695.
—	—	492,15182 pour le marc de Troyes de Bruxelles, 71 as
		de Bruxelles font 3,4124.
—	—	492,16772 pour le marc de Troyes d'Amsterdam, 71 as
		d'Amsterdam font 3,4125.

D'après le règlement de la Banque d'Amsterdam que cite l'édition de 1732 de Samuel Ricard, *Traité général du commerce* (p. 527), 1000 pistoles de France (c'est-à-dire 1000 louis de 36 $\frac{1}{4}$) devaient peser 139.360 as, ce qui, pour le louis de 72 $\frac{1}{2}$, fait 69.68 as (en grammes 3,349), et 1000 pistoles d'Espagne 140.960, ce qui, pour le pistolet, fait 70,48 as (en grammes 3,387); malgré cette différence de poids, la banque recevait les deux espèces pour la même valeur. Ce sont les ordonnances du gouvernement des Pays-Bas espagnols au début du XVIII^e siècle qui fixaient à 71 as le poids légal du pistolet d'Espagne et de l'écu sol. (voy. une ordonnance de 1611, Bibl. nat., ms. franc. 18497, fol. 135); pour le poids 66 grains de Milan, voy. une ordonnance milanaise de 1608 (*ibid.*, fol. 105); le poids 52 grains Troy est celui de la célèbre table dressée par Newton en 1717; le poids 63 grains de Paris se trouve dans tous les tarifs officiels français des XVI^e et XVII^e siècles.

1. *Note sur les poids*, § 104.

le nom de « masmoudine », de l'adjectif Maçmouda, nom de la tribu berbère à laquelle appartenait le fondateur de la secte des Almohades¹. Dans les textes, la pièce la plus pesante est désignée sous le nom de « masmoudine double » ou plus souvent de « double » tout court, la moins pesante sous celui de « masmoudine simple », « masmoudine » tout court » ou plus souvent « maille d'or » (*obolus auri*).

Nous venons de dire² que divers textes du XIII^e siècle comptent 100 masmoudines pour un marc de Montpellier et 104 pour un marc de Troyes. En 1282, les trésoriers de Charles d'Anjou indiquent pour la double le poids de 107 grains de Naples³. Pegolotti, en 1340, nous dit, d'une part, qu'à Tunis la double se taille à 6 2/3 à l'once⁴ et, d'autre part, que 71 3/4 doubles pèsent une livre de Florence⁵. En 1368, nous trouvons l'indication que 54 doubles de Castille (ce qui ferait 108 simples au lieu des 104 indiquées pour la masmoudine maure par Alfonse de Poitiers) pèsent un marc de Troyes⁶. En 1442, le roi Jean II de Castille déclare que 49 doubles de Malaga (ce sont des espèces frappées par les rois maures de Grenade) pèsent un marc de Castille⁷.

En 1894, l'once de Tunis⁸, composée de 10 derhams légaux, a été trouvée peser en grammes 31,487, ce qui donne pour la double 4,72305 et pour la masmoudine simple 2,361525.

Si l'on compte le marc de Troyes à 244,7529⁹ et le marc de Montpellier aux 125/128 de ce poids¹⁰, soit 239,0165, on trouve qu'à 100 au marc de Montpellier et à 104 au marc de Troyes,

1. Dozy et Engelmann, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, 2^e éd., p. 311-312.

2. § précédent.

3. « ... duplarnm auri..., que sunt ad rationem de tarenis quinque et granis septem ponderis generalis per duplam » (Minieri Riccio, *Saggio di codice diplomatico*, I, p. 188 et 189).

4. *Loc. cit.*, p. 125. Cf. ci-dessus, § 9.

5. P. 128.

6. « .xviii. doubles d'or fyn du coigne, du poys et de la loy et qi ont eu et ont cours en roialme d'Espaigne, dont .liiii. pieces poysent le marc de Troies » (Arch. nat., J 381, B. du Guesclin, n° 83).

7. Notre *Note sur les poids*, § 21.

8. *Ibid.*, § 19.

9. *Ibid.*, § 24, en note.

10. Ci-dessus, § 11.

la masmodine simple ressort respectivement à 2,390 et à 2,353, dont les valeurs doubles sont 4,780 et 4,706.

En partant de l'évaluation moderne de la livre de Naples¹ en grammes : 320,759, le compte 107 grains, étant donné que la livre contient 7200 grains, fait ressortir la double à 4,767.

En partant de l'évaluation moderne de la livre de Florence², 339,542, le compte 71 3/4 doubles à cette livre donne à la double 4,732.

En partant de l'évaluation moderne : le marc de Castille³ est au kilogramme comme 1 est à 4,346948, le compte 49 doubles au marc de Castille donne à la double 4,695 grammes.

On voit que toutes ces évaluations sont parfaitement concordantes.

Le compte 54 au marc de Troyes donne à la double de Castille de 1368 le poids 4,53 grammes.

27. Dans la *Pratica* de Pegolotti, les rapports indiqués entre les livres marchandes ne sont pas très précis (ils ne le sont dans aucune liste de ce genre) : au contraire, les rapports indiqués entre les poids qui servaient pour les métaux précieux sont assez exacts, ainsi qu'il est facile de s'en assurer. Nous citerons notamment les évaluations que Pegolotti a basées sur le grain (= 1,20 tarin) de Naples et celles qu'il a basées sur le « peso di migliorese » ou « di diremo » d'Alexandrie.

Évaluations en grains de Naples⁴.

Nous partirons de la valeur du grain qui résulte de l'évaluation en grammes adoptée officiellement en 1811 pour la livre de Naples (composée de 7200 grains), savoir 320,759⁵, ce qui donne à l'once 26,730.

Nous laissons de côté l'évaluation de l'once de Cologne à 33 tarins (= 660 grains), qui repose sur le rapport arrondi 11 : 10 officiellement adopté dans le royaume de Sicile entre le poids de

1. *Note sur les poids*, § 17.

2. *Ibid.*, § 77.

3. *Ibid.*, § 104.

4. Ces évaluations sont données deux fois par Pegolotti, une fois à l'article du royaume aragonais de Sicile (*loc. cit.*, p. 103) et une autre fois à l'article du royaume angevin de Pouille (p. 167-168).

5. Voy. notre *Note sur les poids*, § 17.

Cologne, employé pour l'argent métal, et le poids de Naples ou poids d'or, qu'on appelait alors le *pondus generale regni*¹ :

Onces	Valeur en grains de Naples	Valeur correspondante en grammes	Valeur moderne en grammes
Gênes.	590	26,284	26,396 ²
Péra	590	26,284	
Constantinople	598 1/2	26,663	26,688 ³
Venise (or filé)	616	27,443	27,138 ⁴
Pise ⁵	623	27,755	
Rome	627	27,933	28,256 ⁶
Famagouste	632	28,156	
S.-Jean-d'Acre	632 1/2	28,178	
Sienne	633 1/3	28,214	
Cour du Pape	633 2/3	28,230	28,256 ⁷

1. Sur ce rapport, voy. *ibid.*, § 105. — « ... ad marcam Colonie, de unciis octo tarenis viginti quatuor per marcam, » lit-on dans un acte de Charles d'Anjou du 24 septembre 1283 (Amari, *la Guerra di respro siciliano*, III, p. 338; cf. Minieri Riccio, *Saggio di codice diplomatico*, I, p. 191, texte de 1282). « Marcum argenti, secundum quod in regno (Sicile) utimur, est pondus unciarum octo ad unciam argenti, que uncia ponderat plus quam uncia auri in decima parte, et sic quodlibet marcum argenti, quod ponderat uncias .viii. ad uncias argenti, ponderat et tarenos .xxiii. ad rationem uncie auri » (Winkelmann, *Acta imperii inedita sceuti .XIII.*, I, p. 766); à cette époque, les monnaies du royaume de Sicile se servaient d'un marc de 9 onces de Cologne : « Marcum sicile est in pondere uncias .viii. ad uncias argenti, quod est de unciis auri .viii. et tarenis viginti septem, et ideo istud marcum sicile est majoris de uncia una quam aliud generale marcum regni » (*ibid.*, p. 767). En divisant par 8 le total 8 onces 24 tarins = 264 tarins, on trouve 33 tarins.

2. Valeur déduite de la valeur 316,778 pour la livre (*Note sur les poids*, § 36).

3. Valeur déduite de la valeur 320,25911 pour la livre (Noback, *Münz-, Mass- und Gewichtsbuch*, éd. de 1879, p. 465).

4. Valeur déduite de la valeur 1573 carats de Venise pour la livre d'or filé (*Note sur les poids*, § 24, en note) et de la valeur 238,49936 pour le marc de Venise, composé de 1152 carats (*ibid.*, § 35).

5. Les onces de Pise, Rome, Famagouste, S.-Jean-d'Acre, Sienne, Cour du Pape, Lucques, Florence et Pérouse étaient théoriquement une seule et même once, l'once contenue 12 fois dans une livre de 12 1/2 onces romaines antiques (cf. notre *Note sur les poids*, §§ 76-77).

6. Valeur déduite de la valeur 339,07185 pour la livre (*ibid.*, § 77).

7. *Idem.* A l'époque de Pegolotti, la Cour du Pape était à Avignon. On voit qu'il admettait une différence assez sensible entre le poids de la ville de Rome et celui de la Cour du Pape.

Onces	Valeur en grains de Naples	Valeur cor- respondante en grammes	Valeur moderne en grammes
Lucques	635	28,289	
Florence	640	28,512	28,295 ¹
Pérouse	646	28,779	28,151
Séville	646 2/3	28,809	28,755 ²
Montpellier-Nîmes	666 2/3	29,700	29,877 ³
Majorque	666 2/3	29,700	
Royaume de Sicile (marchandise)	666 2/3	29,700	29,700
Venise	673 1/3	29,997	29,812 ⁴
Bologne	680	30,294	30,154 ⁵
Foires de Champagne	690	30,739	
Bruges (or)	690	30,739	30,759 ⁶
Paris	693	30,873	30,594 ⁷
Bruges (argent)	700	31,185	31,248 ⁸

On voit que ces évaluations concordent entre elles et avec les évaluations modernes.

*Évaluations en poids de millarais d'Alexandrie*⁹.

Le poids de millarais ou de derham d'Alexandrie est le der-

1. Valeur déduite de la valeur 339,542 pour la livre (*Note sur les poids*, § 77).

2. Valeur déduite de la valeur 230,0465 pour le marc de Castille (*ibid.*, § 104).

3. Valeur déduite de l'once de Paris d'après le rapport 125 : 128 (voy. ci-dessus, § 11).

4. Valeur déduite de celle du marc de Venise indiquée ci-dessus, note 4 de la page précédente.

5. Martini, *Manuale di metrologia*, Turin, 1883, p. 92 (c'est un poids de Troyes). — Pour l'once de Pérouse, voy. *ibid.*, p. 519.

6. Valeur déduite de la valeur 492,15182 adoptée à Bruxelles pour la livre de 16 onces de Troyes (*Note sur les poids*, § 26).

7. On voit que, dans ce tableau, le poids de Troyes de Paris est indiqué comme plus fort que celui des Pays-Bas; au xvi^e siècle et depuis, c'était le contraire qui était vrai (*ibid.*, § 26).

8. Valeur déduite du rapport 16 : 21 qui existait entre le marc de 6 onces employé à Bruges pour l'argent et le marc de 8 onces de Troyes employé pour l'or (*ibid.*, § 83).

9. P. 60-63.

ham légal¹. Nous partirons de la valeur en grammes adoptée au Caire² en 1845 pour le derham légal, savoir 3,0898³ :

Mares	Poids de millarais	Valeur cor- respondante en grammes	Valeur moderne en grammes
Messine (argent)	77	237,915	235,223 ⁴
Venise	78 1/2	242,549	238,499
Livres			
Gènes	103 1/3	319,279	316,778
Pise	109	336,788	
Florence	112	346,058	339,542
Marseille (argent)	117	361,507	358,707 ⁵
Foires de Champagne (argent) ⁶ .	118	364,596	

On voit que ces évaluations concordent entre elles, mais que, pour Pegolotti, le poids de millarais d'Alexandrie avait une valeur un peu plus faible (environ 3,05) que celle qui a été trouvée au Caire en 1845 pour le derham légal.

28. Dans notre *Note sur les poids* (§§ 92 et 101), nous avons constaté que le poids de Cologne avait subi en Allemagne une majoration vers la fin du moyen âge, et nous croyons en avoir expliqué la cause. Cette majoration a donné au marc de Cologne 4402,2 grains de Paris, soit 82,2 grains de plus que la valeur théorique, 4320 grains, résultant du rapport 15 : 16 entre les deux marcs. Nous avons également constaté (§ 27) que le poids de Troyes anglais était, et cela depuis au moins le

1. Cf. ci-dessus, § 1, en note, et § 9. — Sur la conservation du derham légal en Égypte, voy. Mahmoud bey, cité par Sauvaire, *Matériaux pour servir à l'hist. de la numismatique et de la métrologie musulmanes*, 2^e partie, Poids, p. 73-77.

2. Pegolotti nous dit (p. 59) que les poids et mesures sont les mêmes à Alexandrie, à Damiette et au Caire.

3. Voy. *Note sur les poids*, § 18.

4. Valeur obtenue en suivant le rapport 11 : 10 entre ce marc et le marc d'or (cf. ci-dessus).

5. C'est une livre composée de 12 des onces du marc de Montpellier (cf. ci-dessus, § 21). L'évaluation à 94 gros poids de marc (= en grammes 358,707) est une évaluation arrondie; en déduisant cette livre du poids de marc d'après le rapport 125 : 128, on trouverait 358,525 (cf. *Note sur les poids*, § 111).

6. C'est une livre composée de 12 onces de Troyes (cf. ci-dessus, § 1, en note). En se basant sur le poids de marc, cette livre aurait en grammes 367,130.

xvi^e siècle, sensiblement plus fort que le poids de Troyes de Paris, et nous avons supposé (*ibid.*, note 9) que cette majoration provenait de ce que le poids de Cologne anglais (poids de la Tour de Londres), à l'époque où il a cédé la place au poids de Troyes, était lui aussi majoré. Si l'on déduit, au moyen du rapport 15 : 16 (cf. *ibid.*, § 92, note 1), la valeur du marc de la Tour de Londres de la valeur de 8 onces Troy actuelles, on constate qu'il avait tout près de 4392 grains de Paris, soit 72 grains de plus que la valeur théorique.

Une ordonnance de mars 1416 (n. st.), relative aux poids de Rouen¹, nous apprend qu'à Rouen on usait alors de trois poids différents : le poids de la Vicomté de l'eau, qui était le poids royal² et qui ne différait du poids de Troyes que par suite d'une différence accidentelle³, le marc de Troyes, dont usaient les orfèvres, changeurs et merciers, et enfin le marc de Rouen, dont usaient les épiciers et les autres marchands⁴. Or, le marc de Rouen était moindre que le marc de Troyes de 15 esterlins par livre de deux marcs⁵. L'esterlin étant le 1/20 de l'once et le 1/160 du marc, il s'ensuit que le poids de Rouen était au poids de Troyes comme 61 est à 64 (et non comme 60 à 64 que donnerait le rapport 15 : 16), ce qui donne au marc de Rouen 4392 grains poids de marc, soit, par une rencontre assez singulière, exactement la valeur qu'on déduit pour le marc de la Tour de Londres de la valeur actuelle du poids de Troyes anglais⁶.

1. *Ord. des rois de France*, X, p. 350-358.

2. Dans la première partie du règne de saint Louis, un étalon destiné à la Vicomté de l'eau de Rouen avait été construit d'après l'étalon de la livre royale conservé au Trésor de Paris (Boutaric, *Actes du Parlement*, I, p. ccxxiii; cf. Delisle, *Mémoire sur les opérations financières des Templiers*, p. 3).

3. La Vicomté de l'eau possédait deux étalons, un « vieil » et un « nouvel ». Le vieux, qui ne servait plus, était un peu plus faible que le poids de Troyes, au lieu que le nouveau était un peu plus fort.

4. L'ordonnance supprime cette diversité de poids et prescrit l'usage exclusif du poids de la Vicomté de l'eau.

5. Il est à remarquer que l'ordonnance parle de marc à propos du poids de Troyes et du poids de Rouen, mais pas à propos du poids de la Vicomté de l'eau. D'autre part, elle observe que la livre du poids de Troyes avait 16 onces ou 2 marcs comme à Paris, mais elle ne dit pas combien d'onces avait la livre de la Vicomté de l'eau; nous pensons que c'était une livre de 15 onces de Troyes, au moins pour le vieil étalon (cf. ci-dessus, §§ 1 et 2).

6. Sur l'emploi en Normandie du marc anglais, cf. notre *Note sur les poids*,

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, on admettait que le petit marc de Flandre était égal à 128 deniers esterlins¹. Or, c'est presque exactement la valeur 130 deniers esterlins qui devrait résulter du double rapport théorique 16:21 entre le petit marc de Flandre et le marc de Troyes et 15:16 entre le marc de la Tour de Londres et le marc de Troyes; au contraire, si l'on divise les 16/21 du marc de Troyes, soit 3510 6/7 grains de Paris, par 128 et qu'on multiplie le produit par 160, on obtient pour le marc d'esterlins un peu plus de 4388 1/2 grains de Paris.

Enfin, d'un texte fourni par le rôle de l'Échiquier de Normandie pour l'année 1198, il résulte que, pour acquitter une dette de 1.000 marcs d'argent au poids de Troyes, il fallait payer 1.047 marcs 3 sous d'esterlins²; comme le marc d'esterlins contenait 13 1/3 sous, il suit de là que, pour faire 1.000 marcs de Troyes, il fallait 1.047,225 marcs de la Tour de Londres (ce qui donne à ce marc très peu plus de 4400 grains de Paris), au lieu que, d'après le rapport 15:16, il aurait fallu 1.066 2/3 marcs.

29. Dans notre *Note sur les poids* (§ 103), nous avons signalé que l'usage du marc de Cologne est attesté à Vézelay en 1187 et à Agen au XIII^e siècle. Voici quelques autres témoignages de la diffusion de ce marc en France³.

Notons d'abord que l'emploi du marc d'Agen, par conséquent du marc de Cologne, est prescrit en 1248 par la charte de coutumes de Tournon (Lot-et-Garonne)⁴ et en 1289 par celle de

§ 41, en note. — En janvier 1386 (n. st.), la ville de Harfleur obtint du roi que son poids fût désormais celui de Paris, « auquel, dit le roi, est semblable le pois dont l'en use en nostre ville de Ronen » (*Ord. des rois de France*, VII, p. 141-142). Ces lettres prescrivent que le poids de Harfleur sera « perpetuellement tenu pareil en quantité de onces au pois dont l'en use en nostre dicte ville de Paris », mais elles ne disent pas combien d'onces il y a actuellement à la livre de Paris; on a vu plus haut (§ 2) que c'est vers cette époque qu'a dû s'opérer le passage de la livre de Paris de 15 à 16 onces.

1. Notre *Note sur les poids*, § 85.

2. Delisle, *Des revenus publics en Normandie au douzième siècle*, dans *Biblioth. de l'École des chartes*, 2^e série, V, p. 193, note 2.

3. A Besançon, le célèbre denier estévenan se taillait au marc de Cologne (*Monum. Germaniae, Constitutiones*, III, p. 429 et 432, a. 1290); mais Besançon était une cité d'Empire.

4. Bibl. nat., ms. nouv. acq. franç. 3424, fol. 3.

Caumont (même département)¹; l'emploi du marc de Cologne, sous ce nom même, est prescrit par la coutume de Nérac (même département) en 1469².

Le plus ancien bail conservé (1434) de la célèbre monnaie que les vicomtes de Béarn faisaient frapper à Morlaas atteste qu'elle se taillait au marc de Cologne³.

Après avoir trouvé le marc de Cologne, d'une part en Agénois et en Condomois, d'autre part en Béarn, on ne sera pas surpris de le trouver à Toulouse. Un texte du xiv^e siècle⁴ nous apprend que la livre d'Albi pesait 14 onces 6 esterlins (donc 14,3 onces) du marc de Toulouse; si l'on suppose que cette livre d'Albi était une livre poids de table et qu'on la compte à 7680 grains de Paris, cela donnerait au marc de Toulouse 4296 1/2 grains; or, la valeur théorique du marc de Cologne était 4320 grains.

30. La charte que la cité de Valence se fit octroyer par Frédéric Barberousse, lors du voyage que cet empereur fit dans le royaume d'Arles en 1178, prescrit l'emploi du poids de Troyes⁵.

La charte de coutumes de Millau (Aveyron) en 1187 prescrit d'employer pour peser la farine la livre en usage à Montpellier⁶; les coutumes de la même ville au xiii^e siècle ordonnent que le marc soit celui de Montpellier⁷. La charte de coutumes d'Alais en 1200 ordonne que l'argent se vende au marc de Montpellier⁸.

Cette livre en usage à Montpellier pour la farine doit être la livre de 16 onces subtiles de Montpellier (= 8000 grains de Paris) attestée à Montauban en 1329 et qui s'y est conservée jusqu'à nos jours⁹. En effet, les Coutumes de Narbonne de 1232

1. Bibl. nat., ms. nouv. acq. franç. 3391, fol. 97 v^o. La livre devait avoir 16 onces et le quintal 100 livres.

2. Baradat de Lacaze, *Nérac*, Paris-Agen, 1887, p. 65.

3. Blanchet, *Hist. monétaire du Béarn*, Paris, 1893, p. 140-141.

4. Bibl. nat., ms. nouv. acq. franç. 3377, fol. 91 et 114 v^o.

5. *Gallia christiana*, XVI, instr., col. 108.

6. Champollion-Figeac, *Documents historiques inédits*, II, p. 22.

7. Constans, *le Livre de l'Épervier, cartulaire de la commune de Millau*, Paris, 1882, p. 157, art. I.

8. *Chartes d'Alais* (publiées par Marette), Alais, 1859 (extrait des *Recherches historiques sur Alais*), p. 40-41, art. 20.

9. Notre *Note sur les poids*, § 82.

fixent le quintal à 100 livres de 16 onces¹, et un tarif du pain établi dans cette ville en 1288 spécifie que c'était la livre grosse, en usage pour peser le pain, qui avait 16 onces², d'où la conclusion très probable que l'once dont 16 faisaient la livre grosse était la même que celle dont 12 faisaient la livre subtile.

Dans l'enquête faite en 1557 pour la réduction des poids et mesures de Paris³, les jurés de la corporation des balanciers déposèrent⁴ que :

La livre de Lyon avait 13 onces $\frac{3}{4}$ (donc 7920 grains) poids de marc⁵ ;

La livre de soie de Lyon 15 onces poids de marc⁶ ;

La livre de Bourges 15 onces poids de marc ;

La livre de Touraine 14 onces poids de marc⁷ ;

La livre d'Auvergne 20 onces poids de marc.

A Amiens, au xviii^e siècle, la livre était encore celle de 15 onces poids de marc⁸.

31. Dans notre *Note sur les poids* (§ 24) et aussi dans les pages qui précèdent, nous avons admis comme valeur du marc de Paris celle résultant de l'évaluation légale : le kilogramme équivaut à 18827,15 grains de Paris. Cette évaluation a été adoptée à la suite des opérations par lesquelles Lefèvre-Gineau a déterminé le kilogramme définitif⁹ ; mais c'est seulement au cours des opérations nécessitées par la création du nouveau

1. Mouynès, *Ville de Narbonne, Inventaire des archives communales antérieures à 1790, Annexes de la série AA*, p. 28 (n° 16).

2. *Ibid.*, p. 164 (n° 98).

3. Voy. ci-dessus, § 10.

4. Bibl. nat., ms. franç. 5921, fol. 13 et 49.

5. La commission départementale du Rhône a évalué la livre de Lyon à 7884 grains (ce qui fait 13,689 onces) ; on la comptait souvent à 14 onces poids de marc ; nous croyons que cette livre est une variante de la livre poids de table (voy. notre *Note sur les poids*, §§ 68 et 73 et § 107, dernière note).

6. Elle a subsisté jusqu'à nos jours (*ibid.*, § 107).

7. Sur les livres de 14 onces poids de marc, voy. *ibid.*, §§ 73 et 84. Mais, dans une *Ordonnance sur le fait du pain faite à Tours par provision l'an 1545*, imprimée à Tours, chez Olivier Tafforeau, en 1567 (Bibl. nat., ms. franç. 21638, fol. 112), il est dit que la livre « poix de ville » de Tours est de 16 onces.

8. Bibl. nat., ms. Picardie 4, fol. 157. — Sur l'usage de la livre de 15 onces poids de marc en Bourgogne, voy. ci-dessus, § 2, et *Note sur les poids*, § 107.

9. Sur ces opérations, voy. Bigourdan, *le Système métrique des poids et mesures*, Paris, 1901, p. 104-108.

système métrique qu'on a imaginé de regarder comme étalon du marc de Paris la 50^e partie du poids total de la pile de 50 marcs conservée à la Cour des monnaies, étalon sur lequel est basée l'évaluation de Lefèvre-Gineau; tout le monde jusque-là avait considéré comme étalon celle des pièces creuses de la pile qui a le poids d'un marc. C'est ce qu'avaient encore fait Lavoisier et Haüy pour les opérations par lesquelles ils avaient déterminé le kilogramme provisoire ou, comme on disait alors, le « grave »¹; aussi, l'évaluation obtenue par eux : le kilogramme équivaut à 18.848 1/4 grains du marc creux, permet-elle de se rendre compte de la différence existant entre le marc creux et le marc moyen.

Lorsque la Commission provisoire des poids et mesures, nommée en septembre 1793 à la suite de la suppression de l'Académie des sciences, eut décidé de prendre le marc moyen comme étalon, elle ramena à 18.841 grains l'évaluation du grave ou kilogramme provisoire², et ce fut l'évaluation légale jusqu'à l'adoption du kilogramme définitif. Cette réduction était basée sur des expériences de Lavoisier et de Haüy; d'après une note, datée du 4 janvier 1793, qui a été trouvée dans les papiers de Lavoisier³, 23 livres 0 once 6 gros 39 2/3 grains d'un marc qui n'est pas désigné, mais qui est le marc moyen, équivalaient à 23 livres 0 once 7 gros 50 1/2 grains du marc creux, d'où il résulte que 18.848,25 grains du marc creux équivalent à 18.840,9 grains du marc moyen. Par conséquent, pour Lavoisier et Haüy le marc moyen comparé au marc creux avait en plus 1,80 grain.

Fourcroy, dans un rapport fait à la Convention le 1^{er} octobre 1793, dit⁴ que les 50 marcs représentés par le poids total de la pile dite de Charlemagne dépassent de 82.147 grains le poids du marc creux multiplié par 50, ce qui revient à dire que le marc moyen a 1,643 grain de plus que le marc creux, et il ajoute que « les poids qu'on trouve chez les balanciers-ajusteurs de Paris » sont réglés sur le marc moyen (hypothèse probablement fausse) et qu'« en général ils sont trop forts de 1,80 grain par marc ». C'est, on le voit, cette dernière différence qui s'accorde avec les évaluations de Lavoisier et Haüy.

1. Sur ces opérations, voy. *ibid.*, p. 98-104.

2. *Ibid.*, p. 104.

3. *Œuvres*, VI, p. 685.

4. Bigourdan, *op. cit.*, p. 46.

En 1797, Dillon, vérificateur général des monnaies, pesa isolément et par groupes toutes les pièces de la pile de 50 marcs, et le 9 juin (21 prairial an V) il fit connaître le résultat de ses pesées¹. Il avait trouvé que le marc creux pesait 244,510 grammes provisoires et la pile de 50 marcs 12,22793 kilogrammes provisoires², d'où il suit que, pour lui, le kilogramme provisoire équivalait à 18.846 grains du marc creux et à 18.842 grains du marc moyen, et que, par conséquent, le marc moyen dépassait le marc creux seulement de 0,98 grain.

Par la suite, lorsque Lefèvre-Gineau, sans plus tenir compte des opérations de Lavoisier et de Haüy, travailla sur des bases et avec une méthode nouvelles à la détermination du kilogramme définitif, il trouva une différence encore moindre entre le marc creux et le marc moyen. D'après le rapport fait par Van Swinden en 1799, le marc creux aurait seulement 0,87 grain de moins que le marc moyen³.

Enfin, si l'on compare l'évaluation du kilogramme provisoire en grains du marc creux par Lavoisier et Haüy avec celle du kilogramme définitif en grains du marc moyen par Lefèvre-Gineau, on trouve une différence encore plus faible. La différence qui existe entre le mètre provisoire et le mètre définitif provenait de ce que le premier était basé sur l'évaluation du quart du méridien terrestre à 5.132.430 toises, chiffre qui avait été proposé par l'abbé de Lacaille à la suite de la mesure de la méridienne de France faite en 1740, au lieu que le second a été basé sur l'évaluation de la même distance à 5.130.740 toises, chiffre proposé par Delambre à la suite de la mesure de la même méridienne faite par lui et par Méchain de 1792 à 1799⁴. Il suit de là que, dans le système métrique de la Révolution, les poids provisoires sont aux poids définitifs comme le cube de 513.243 est au cube de 513.074, et, par conséquent, que, si le kilogramme provisoire avait 18.848 $\frac{1}{4}$ grains du marc creux, le kilogramme définitif en a 18.829,63; or, comme Lefèvre-Gineau a trouvé 18.827,15 grains du marc moyen, il en résulte

1. Lesparat, *Métrologies constitutionnelle et primitive comparées*, Paris, an X, p. 100-104.

2. *Ibid.*, p. 101.

3. *Mémoires de l'Institut, Sciences mathématiques et physiques*, II, an VII, p. 71.

4. Bigourdan, *op. cit.*, p. 29, 90, 154.

terait que le marc creux, comparé au marc moyen, aurait seulement en moins 0,608 grain, ce qui lui donnerait 244,7206 grammes au lieu de 244,7529.

32. Il résulte de divers actes du Châtelet de Paris, datant de 1486 et de 1494, que la « grant pille » de la Chambre des monnaies n'était pas encore la pile qui est connue sous le nom de Poids de Charlemagne¹. Dans celle-ci, la plus petite pièce est un gros, au lieu que dans la « grant pille », ainsi qu'on va le voir, les pièces allaient jusqu'au grain. Nous ignorons quel était le poids total de cette « grant pille ». Les généraux des Monnaies avaient aussi, en dehors de leur « grant pille », des étalons de un, deux et trois marcs.

Le 14 janvier 1486 (n. st.), le prévôt de Paris rendit une ordonnance² dans laquelle il expose qu'il avait fait faire une pile de cuivre de 32 marcs, « pour demourer a perpetuité oud. Chastellet pour le Roy nostred. seigneur », et que, le jour même dont il datait son ordonnance, il l'avait fait porter à la Chambre des monnaies, où elle avait été vérifiée : « A esté estallonnée et advisiée sur les estalons desd. generaulx, c'est assavoir d'un marc, deux marcs et trois marcs, et sur les pieces de leur grant pille de deux marcs, ung marc, quatre onces, deux onces, qui se sont trouvez bons et justes, le poingnant trouvé fort sur celui dud. Chastelet. » Il ajoute que sur cette nouvelle pile il a fait ajuster un poids de 50 livres et deux poids de chacun 25 livres pour servir également d'étalons.

Le 27 mai 1494, en vertu d'une ordonnance du lieutenant criminel de la prévôté de Paris, rendue à la requête du procureur du Roi au Châtelet, un commissaire au Châtelet, Nicole Rebillet, se transporta à la Chambre des monnaies avec deux jurés de la corporation des balanciers de Paris, qui portaient la pile de 32 marcs du Châtelet, « pour icelle estallonner et ajuster a la grant pille qui est en icelle Chambre, sur laquelle lesd. jurez de toute ancienneté ont acoustumé estallonner et ajuster, comme ilz dient, les poix soubz lesquelz ilz ajustent et estallonnent tous les poix qu'ilz font et vendent en ce royaume comme au vray estalon ». Voici en quels termes il relate l'opération dans son procès-verbal : « Et moy, estant en

1. Cf. notre *Note sur les poids*, § 34.

2. Arch. nat., Y6¹, fol. 80.

icelle Chambre, par lesd. generaulx fut baillé ausd. jurez pour ce faire lad. grand pille, a laquelle, es presences de sire Nicolas Potier, Germain le Maçon et Denis Enjorant, generaulx des Monn., je feiz par lesd. jurez estallonner et ajuster lad. pille de .xxxii. marcs ainsi et par la forme et maniere qu'il s'ensuit. Et premierement, au trebuchet, le petit poix de lad. pille fut estallonné au petit poix qui fut baillé ausd. jurez par lesd. generaulx. Le premier fut ung grain, le second deux grains, le tiers trois grains, le quart six grains, le cinq^{me} douze grains, le six^{me} ung denier de .xxiiii. grains, le sept^e encores d'un denier de vingt et quatre grains, le huit^e trois deniers, le neuf^{me} six deniers qui vallent un quart d'once, le dix^{me} demye once. Puis, aux ballances de deux marcs, furent pesez et estallonnez les poix qui s'ensuyvent : le premier fut d'une once, le deux^e deux onces, le troisesme quatre onces, le quatriesme ung marc, le cinq^{me} deux marcs. Puis, es ballances de huit marcs, furent pesées et estallonnées les pieces qui s'ensuyvent : la premiere fut une piece de quatre marcs, la seconde une piece de huit marcs. A une autre ballance servant a seize marcs, fut pesée et estallonnée la poche de lad. pille de .xxxii^m., pesant seize marcs. Et, ced. jour de relevée, en lad. Chambre, en la presence du general Lecoq, fut de rechief estallonnée toute lad. pille, piece par piece, comme cy devant est dit¹. »

On voit que les pièces énumérées font bien le total de 32 marcs. La « poche » de 16 marcs était une boîte servant à renfermer les autres pièces ; la pile de Charlemagne offre une disposition analogue : la boîte pèse 20 marcs et les autres pièces ensemble 30 marcs, ce qui donne un total de 50 marcs.

Quelques mois plus tard, le Parlement éprouva à son tour le besoin de se mêler de la question des poids, et, le 6 septembre de la même année 1494, il ordonna une nouvelle vérification du poids du Châtelet sur celui de la Chambre des monnaies ; le 1^{er} octobre, le même commissaire au Châtelet, Nicole Rebillot, recommença une vérification de la pile de 32 marcs ; les deux poids furent comparés une fois de plus « depuis le gros jusques au menu, et ils ont esté trouvés semblables² ».

Lorsqu'en 1529 le gouvernement des Pays-Bas fit comparer le poids de Troyes, dont il se servait pour ses monnaies, avec

1. Arch. nat., Y6², fol. 55 v^o-56.

2. *Ibid.*, fol. 56 v^o-57 v^o.

celui du roi de France¹, l'étalon de la Chambre des monnaies de Paris, qui servit à cette comparaison et à la construction de copies, est qualifié simplement de « marc du Roy », sans qu'il soit dit si c'était une pile ou partie d'une pile².

33. On sait qu'encore aujourd'hui les orfèvres, pour évaluer le titre de l'or et celui de l'argent, divisent l'unité en 24 parties appelées carats pour l'or et en 12 parties appelées deniers pour l'argent. Or, il est intéressant de rappeler que la division en 24 carats est celle du sou d'or byzantin et que la division en 12 deniers est celle du sou carolingien, monnaie de compte constituée par la somme de 12 deniers d'argent et souvent appelée à cause de cela sou d'argent.

34³. Le boisseau de Paris en usage au xviii^e siècle contenait en froment 20 livres poids de marc⁴.

1. Cf. *Note sur les poids*, § 26.

2. « Les generaulx conseilliers du Roy nostre sire sur le fait de ses monnoyes certiffions que... avons fait faire trois poix de letton: en la presence de maistre Thomas Gramaye, conseiller et general des monnoyes de l'Empereur en ses Pays Bas, ont esté pesez, adjoustez et estallonnez au marc du Roy nostred. seigneur estant en la Chambre desd. monnoyes, sur lequel l'on a acoustumé de tout temps et ancienneté peser tous les deniers des boestes des monnoyes dud. seigneur pour en faire les jugemens en lad. Chambre; et aussi que sur led. poix l'on a tousjours par cydevant acoustumé de adjouster et estallonner tous les poix a peser les matieres d'or et d'argent au royaume de France, pays et seigneuries du Roy nostred. seigneur... » 13 août 1529 (Arch. nat., Z¹b 62, fol. 216 v^o). — « Nous, Thomas Gramaye, conseiller de l'Empereur et general de ses monnoyes en ses Pays Bas, et Nicolas Le Coinete, conseiller et general des monnoyes du Roy en sa Chambre des monnoyes a Paris, certiffions que... a esté par nous en la presence de Mess^{rs} les president et generaulx desd. monnoyes adjouxté et estallonné ung poix pesant deux mares, apporté en icelle Chambre par moy Gramaye, duquel poix on a acoustumé user et dont on use de present es monnoyes de l'Empereur esd. Pays Bas, a l'encontre du poix estant en lad. Chambre, dont on a acoustumé user en icelle Chambre de toute ancienneté..., lequel poix aporté par moy Gramaye a esté trouvé plus fort d'un denier de poix, qui sont .xxiiii. grains, sur chascun marc que celui de lad. Chambre des monnoyes... » 11 août 1529 (*ibid.*, fol. 217). — Dans les lettres que, le 18 août, les généraux des Monnaies écrivirent au chancelier Duprat touchant cette opération, on lit : « Et est led. marc de ceste Chambre le mesme marc qu'on souloit appeller le marc de Troyes » (*ibid.*, fol. 217-217 v^o). — On agitait alors un projet pour « équipoler » les monnaies de France à celles des Pays-Bas (*ibid.*, fol. 217 v^o).

3. Dans notre article *De l'équivalence des anciennes mesures* (*loc. cit.*, p. 317-318), nous avons donné les conclusions de la démonstration qu'on va lire.

4. Delamare, *Traité de la police*, II, p. 96. — Lalande, *Voyage en Italie*, 2^e édition, 1786, I, p. 256 et 488; VII, p. 250.

La commission des poids et mesures qui fonctionna dans le département de la Seine en l'an VII évalua à 655,78 pouces cubes l'étalon de ce boisseau qui était conservé à l'Hôtel-de-Ville¹. Puisque le mètre est égal à 3 pieds 11,296 lignes, il s'ensuit que le boisseau de Paris vaut 13,0083 décimètres cubes, par conséquent qu'il contient 13,0083 kilogrammes d'eau distillée et qu'il équivaut à 13,0083 litres.

L'évaluation du kilogramme à 18827,15 des grains dont 9216 constituaient la livre poids de marc donne à celle-ci la valeur de 489,5058 grammes, en sorte que les 20 livres de froment contenues au boisseau de Paris équivalent à 9,7901 kilogrammes. De la valeur du boisseau de Paris, il résulterait donc que 13,0083 kilogrammes d'eau distillée ont le même volume que 9,7901 kilogrammes de froment, et, par conséquent, que 100 kilogrammes d'eau distillée (contenance de l'hectolitre) ont le même volume que 75,26055 kilogrammes de froment, ce qui met le poids de l'eau et le poids du froment à très peu près dans le rapport 3 : 4.

Ce rapport 3 : 4 a été admis très anciennement, et c'est lui qui explique pourquoi, dans le système métrique donné par Solon aux Athéniens, le *μετρητής*, principale mesure de liquides, était les 3/4 du *μέδιμνος*, principale mesure de grains.

En effet, le *sextarius*, mesure romaine qui servait à la fois pour les liquides et pour les grains, devait son nom à ce qu'il était le sixième du *congius*, lequel était identique au *χοῦς* attique, douzième du *μέτρη*², qui contenait par conséquent 72 setiers romains; d'autre part, le même setier romain était égal à la moitié de la *χοῦνις* attique, qui était la quarante-huitième partie du *μέδιμνος*³, en sorte que celui-ci contenait 96 setiers romains. Or, 96 étant à 72 comme 4 est à 3, il s'ensuit que le *μέτρη* était les 3/4 du *μέδιμνος*, et, par conséquent, que les deux mesures contenaient le même poids, l'une en vin ou en eau (les Anciens considérant les deux liquides comme ayant le même poids⁴), l'autre

1. *Tableau des anciennes mesures du département de la Seine comparées aux mesures républicaines*, publié par ordre du ministre de l'Intérieur, Paris, an VII, p. 19. L'étalon du minot (triple du boisseau) donnait au boisseau 656,89 pouces cubes (*ibid.*).

2. Hultsch, *Metrologici scriptores*, index graecus, aux mots *μετρητής* 1, *χοῦς* 4.

3. *Ibid.*, au mot *χοῦνις* 2.

4. Hultsch, *Griechische und römische Metrologie*, 2^e éd., Berlin, 1882, p. 114, note 2, et p. 125, note 1.

en froment. Il est, de plus, facile de savoir quel était ce poids.

Il fallait 80 livres romaines pour faire un talent attique¹, et le *quadrantal*, mesure romaine de liquides, dont le conge était le huitième et le setier le quarante-huitième, contenait 80 livres romaines, soit un talent attique, de vin². Puisque le quadrantal contenait 48 setiers et le mètre attique 72, il s'ensuit que le mètre contenait un quadrantal $1/2$, et, par conséquent, qu'il contenait un talent $1/2$ de vin; par suite également, le médimne attique contenait un talent $1/2$ de froment.

De plus, le *modius*, mesure romaine de grains, contenant 16 setiers³ et le setier contenant la 96^e partie de 1 $1/2$ talent attique, soit de 120 livres romaines, il s'ensuit que le muid romain contenait 20 livres romaines de froment.

Nous venons de dire que, au XVIII^e siècle, le boisseau de Paris contenait 20 livres poids de marc de froment; or, comme le boisseau de Paris était contenu 12 fois dans le setier et 144 fois dans le muid, il s'ensuit que le muid de grains de Paris contenait en froment 2880 livres poids de marc, soit 4320 livres romaines, puisque la livre poids de marc contenait une fois $1/2$ la livre romaine. Le muid de grains de Paris valait donc 216 fois le muid romain; voilà qui montre bien quelle avait été la progression des mesures de capacité dans le cours du moyen âge, au lieu que les mesures romaines, qui avaient été réglées, à l'époque lointaine des Décenvirs, d'après les mesures attiques du système de Solon, étaient restées identiques à elles-mêmes jusqu'à une époque fort basse de l'Empire. Et le muid de Paris était bien loin d'être le plus fort des muids de grains en usage en France à la fin de l'Ancien Régime⁴.

Nous avons vu qu'en l'an VII on avait constaté que l'étalon du boisseau de Paris avait une contenance de 655,78 pouces cubes. Or, en 1670 (29 décembre), une sentence du Bureau de la ville de Paris⁵, fixant les dimensions que les mesures de grains employées dans le commerce devraient avoir pour être

1. Voy. ci-dessus, § 11.

2. Hultsch, *Metrolog. script.*, index latinus, au mot *quadrantal*. — Cf. notre *Note sur les poids*, § 61, en note.

3. Hultsch, *ibid.*, au mot *modius*.

4. Cf. notre article *De l'équivalence des anciennes mesures*, *loc. cit.*, p. 316-318.

5. Reproduite notamment par Paucton, *Métrologie*, p. 39-41.

conformes aux étalons nouvellement établis, prescrit que le boisseau devra avoir 8 pouces 2 1/2 lignes de haut sur 10 pouces de diamètre, ce qui donne une contenance de 644,6812 pouces cubes seulement, au lieu de 655,78.

La même sentence indique les dimensions du minot et celles de cinq subdivisions du boisseau, et toutes ces dimensions sont fort loin de concorder entre elles. Les contenance qui résultent pour le boisseau des dimensions indiquées pour

le minot sont.	661,713	pouces cubes ¹ ;
le boisseau	644,6812	—
le demi-boisseau.	645,0737	—
le quart de boisseau.	679,91	—
le demi-quart de boisseau	667,59	—
le litron (1/16 boisseau)	646,2954	—
le demi-litron	676,9841	—
dont la moyenne est	660,321	—

Ces différences s'expliquent par le fait qu'on a cherché à établir des dimensions qui ne continssent pas de fractions de lignes trop compliquées.

La commission de l'an VII, en même temps qu'elle trouvait pour l'étalon du boisseau la valeur 655,78 pouces cubes, trouvait d'après l'étalon du minot (triple du boisseau), qui était en réalité la mesure fondamentale, la valeur un peu supérieure 656.89 pouces cubes.

Mais ce boisseau de 655 ou 656 pouces cubes ne datait que de 1670, un édit royal² en date d'octobre 1669, enregistré en Parlement le 29 avril 1670, ayant prescrit la construction de nouveaux étalons pour les mesures à grains de Paris. Ces étalons devaient être combinés de telle sorte qu'ils continssent mesurés ras la même quantité de grain que les anciens contenaient mesurés combles.

Sur le boisseau antérieur à 1670 nous avons des renseignements dans un livre du P. Mersenne paru en 1644³. On y lit

1. C'est manifestement sur la dimension attribuée au minot par cette sentence que se base Lalande pour évaluer le boisseau à 661,7 pouces cubes (*Voyage en Italie*, 2^e édition, 1786, I, p. 488).

2. Reproduit notamment par Pauton, *Métrologie*, p. 33-37.

3. Cf. notre article *De l'équivalence des anciennes mesures*, *loc. cit.*, p. 317. Sur une évaluation faite au xvi^e siècle par Jean Gosselin, qui trouva 544 pouces cubes, voy. *ibid.*

que le boisseau de Paris avait 9 pouces de diamètre sur 8 pouces 5 lignes de haut, ce qui donne une contenance de 535,4454 pouces cubes, équivalant à 544,178 pouces cubes du XVIII^e siècle. Il suit de là que le boisseau ras de 1670 (égal à l'ancien boisseau comble) était à l'ancien boisseau ras comme 6 est à 5, car les $\frac{5}{6}$ de $655,78 = 546,317$.

Donc, puisque l'ancien boisseau comble ou le nouveau ras contenait 20 livres poids de marc de froment, l'ancien boisseau ras, qui en était les $\frac{5}{6}$, contenait $16\frac{2}{3}$ livres poids de marc, soit 25 livres romaines, en sorte que l'ancien setier (= 12 boisseaux) contenait 200 livres poids de marc, soit 300 livres romaines, et l'ancien muid (= 12 setiers) 2400 livres poids de marc, soit 3600 livres romaines.

L'ancien setier ras, contenant 200 livres poids de marc, était donc égal à 10 anciens boisseaux combles ou à 10 nouveaux ras; par conséquent, en partant de la contenance 655,78 pouces cubes = 13,0083 litres pour le boisseau de 1670, on a pour l'ancien setier la valeur 1,30083 hectolitre et pour l'ancien boisseau 10,84 litres.

En partant de l'équivalence 13,0083 litres contiennent 20 livres poids de marc de froment, on a pour l'équivalence en litre d'une livre poids de marc de froment 0,6504 et pour l'équivalence en litre d'une livre romaine de froment 0,4336. Si l'on suivait rigoureusement ces données, on aurait pour le muid romain (contenant 20 livres romaines de froment) 8,6722 litres, pour le setier romain 0,542 litre, pour le métreste attique 39,0249 litres et pour le médimne attique 52,0332 litres. Mais il ne faut pas oublier, d'une part, que la livre romaine était très probablement, dans l'antiquité, un peu plus forte que les $\frac{2}{3}$ de la livre poids de marc, et, d'autre part, que l'évaluation du poids du blé peut être sujette à des appréciations variables. De plus, c'était vraisemblablement d'après la contenance en vin ou en eau que les mesures attiques et romaines avaient été réglées. Hultsch, qui est parti de la valeur 327,453 grammes pour la livre (les $\frac{2}{3}$ de la livre de Paris ne donnent que 326,337) et de la contenance 80 livres d'eau distillée (considérée comme moyenne de l'eau ordinaire et du vin) à 19 degrés centigrade (température moyenne de Rome) pour le quadrantal¹,

1. *Griech. und röm. Metrologie*, éd. citée, p. 125.

a adopté des valeurs très légèrement supérieures à celles que nous venons d'indiquer : 0,547 pour le setier, 8,754 pour le muid, 39,395 pour le mètrète, 52,526 pour le médimne¹.

Maintenant, à quelle époque remontait le setier de Paris, contenant ras en froment 200 livres poids de marc, soit 300 livres romaines, qui fut modifié en vertu de l'édit d'octobre 1669?

D'après un avis du Conseil privé, en date du 8 mars 1540 (n. st.), « le tonneau de bled froment ... sera prins et estimé pour six septiers, mesure de Paris, ... revenant au poids à treize cens, qui sont treize quintaux ou environ », ce qui met le setier de Paris à environ 213 livres. D'après une « déclaration de la mesure et poids du bled dont les marchands, laboureurs, boulangers, pasticiers et meuniers usent en la ville de Paris », document qui date, au plus tard, du premier quart du xvii^e siècle, le setier est compté à 220 livres. Mais il est clair que ces deux évaluations ne sont pas basées sur la contenance rase de la mesure et qu'elles tiennent compte des usages suivis dans le commerce pour le mesurage, usages variables, ce qui explique la petite discordance de ces deux évaluations d'âge si rapproché².

D'autre part, dans sa Relation du siège de Paris par Henri IV, parue en 1591, l'italien Pigafetta nous dit que le muid de Paris contient 12 setiers, dont chacun se divise en 4 minots contenant chacun 60 livres de froment³, ce qui donne 20 livres au boisseau. Cette évaluation se rapporte donc au boisseau comble et est d'accord avec l'édit de réforme d'octobre 1669.

Nous croyons pouvoir prouver que le setier de 300 livres romaines (mesure rase) était déjà le setier de Paris au commencement du xiv^e siècle⁴, époque d'où datent une série de tables de comparaison entre un certain nombre de mesures de pro-

1. *Griech. und röm. Metrologie*, p. 703-705.

2. Ainsi que nous l'avons dit dans notre article *De l'équivalence*, *loc. cit.*, p. 319, ces deux règlements sont reproduits dans Corbin, *le Code Louis XIII*, II, p. 306-308.

3. *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, II, p. 15.

4. Dans notre article *De l'équivalence*, *loc. cit.*, p. 318, nous avons fait remarquer que la comparaison donnée en 1310 par Pegolotti entre le setier de Paris et celui de Florence concorde parfaitement avec l'évaluation ci-dessus.

vince et les mesures de Paris, tables qui avaient été transcrites dans plusieurs des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes.

D'après la plus importante de ces tables¹, le muid de Paris faisait à Saint-Quentin 4 muids 2 setiers 1 mencaut 1 boisseau, le muid de Saint-Quentin se divisant en 8 setiers, le setier en 2 mencauts, le mencaut en 4 boisseaux. Il suit de là que le muid de Saint-Quentin était au muid de Paris comme 64 est à 277. Or, le mencaut de Saint-Quentin a été évalué à 22,506 litres², ce qui donne au muid 360,096 litres; si on applique à ce chiffre le rapport 277 : 64, on trouve pour le muid de Paris 1558,5405 litres et pour le setier de Paris 129,879 litres; nous venons de trouver pour le setier de Paris antérieur à 1670 la valeur de 130,083 litres, la concordance est donc parfaite.

L'étalon de la mine d'Orléans, envoyé à Paris en vertu de la loi du 15 décembre 1790, fut évalué à 1696 pouces cubes³, ce qui équivaut à 33,7204 litres, et la valeur admise finalement dans le Loiret fut 33,61⁴. Nous savons, d'autre part, que cette mine contenait 50 livres poids de marc de froment⁵. Si elle avait été basée sur la même évaluation du poids du froment que le setier de Paris, elle devrait être exactement le quart de l'ancien setier de 130,083 litres et valoir 32,52 litres. Mais on voit que la mesure moderne de la mine d'Orléans suppose, pour le poids de la livre de froment, une valeur un peu plus forte que celle qui résulte des mesures de Paris : 0,673 ou 0,674 litre, au lieu de 0,650. Or, la table de comparaison du xiv^e siècle, au lieu de faire simplement de la mine d'Orléans le quart du setier de Paris, lui donne une valeur un peu plus forte, en disant que le muid de Paris fait à Orléans 3 muids 8 mines 4 boisseaux (et non 4 muids), le muid d'Orléans se divisant en

1. Publiée dans le *Glossarium* de Du Cange, éd. Henschel-Didot, IV, p. 457-459; Joseph Petit, *Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris*, n^{os} 367 et 324. Cf. notre article *De l'équivalence*, loc. cit., p. 320.

2. Curé, *Traité des mesures à l'usage du département de l'Aisne*, Laon, 1839, 12^e tableau.

3. Arch. nat., F12* 209.

4. Mantellier, *Mémoire sur la valeur des principales denrées qui se vendaient en la ville d'Orléans*, Orléans, 1862, p. 42.

5. Delamare, *Traité de la police*, II, p. 98.

12 mines, la mine en 12 boisseaux, ce qui met les deux muids dans le rapport 133 : 36 (au lieu de 144 : 36 que donnerait le rapport 4 : 1). Le rapport 133 : 36, appliqué à une mine de 33,72 litres, donne au setier de Paris la valeur trop faible de 124,57 ; le rapport 4 : 1 aurait donné la valeur trop forte 134,88. Cet exemple nous prouve que les comparaisons énoncées dans la table du xiv^e siècle ont été faites non sur les valeurs théoriques des mesures, mais bien sur des mesures concrètes¹.

La même preuve nous est fournie par les valeurs données à une série de muids, qui étaient évidemment identiques au muid de Paris, mais que la table indique cependant comme présentant avec lui une petite différence. C'est ainsi que le muid de Paris est indiqué comme faisant à Melun 1 muid 3 minots 1 boisseau, le muid de Melun se divisant en 12 setiers, le setier en 2 mines, la mine en 2 minots, le minot en 2 boisseaux, ce qui met les deux muids dans le rapport peu éloigné 103 : 96. Le muid de Paris est dit faire à Verberie 1 muid 1 mine 6 boisseaux, le muid de Verberie se divisant en 12 setiers, le setier en 2 mines, la mine en 8 boisseaux, ce qui met également les deux muids dans le rapport 103 : 96. Le muid de Paris est dit faire à Corbeil 1 muid 1 minot 1/2 boisseau, les deux muids se divisant de la même façon, ce qui les met dans le rapport encore plus voisin 295 : 288. Le muid de Paris est dit faire à Montargis 11 setiers 1 quarte 1/2 pichet, le muid de Montargis se divisant en 12 setiers, le setier en 4 quartes, la quarte en 2 pichets, ce qui met les deux muids dans le rapport 880 : 909. Le muid de Paris est dit faire à Chaumont-en-Vexin 1 muid 3 minots, le muid de Chaumont se divisant en 12 setiers, le setier en 4 minots, ce qui met les deux muids dans le rapport 17 : 16. Il faut sans doute voir également des variantes du muid de Paris dans le muid de Poissy, indiqué par la même table comme étant avec le muid de Paris dans le rapport 144 : 157, dans le muid qu'on appelait à Senlis muid de Paris, bien qu'il ne fût que les 8/9 du muid de Paris, dans le muid de Béthisy qui en était les 6/7.

Or, de ces différents muids, il y en a au moins un dont, à

1. Parmi les mesures mentionnées dans cette table, celles de Bourges sont les seules qu'elle déclare identiques à celles de Paris.

notre connaissance, le setier a conservé jusqu'à nos jours la contenance de 200 livres poids de marc : c'est celui de Melun ; des mercuriales de l'an IV lui attribuent formellement ce poids¹. Un texte de la même époque donne au minot de Melun 8 pouces 7 lignes de haut sur 1 pied 3 pouces 9 lignes de diamètre², ce qui implique pour le setier (quadruple du minot) 129,3687 litres, contenance bien voisine de celle que nous attribuons au setier de Paris d'avant 1670. D'après la même source, le boisseau de Fontainebleau (huitième du setier) avait 8 pouces 8 lignes de haut sur 11 pouces 2 lignes de diamètre³, ce qui donne au setier 133,397 litres ; or, d'après la table du xiv^e siècle, le muid de Fontainebleau était le même que celui de Melun.

D'après la même table, le muid de Paris faisait à Compiègne 2 1/2 muids, plus 1 1/2 quarteron, le muid de Compiègne se divisant en 24 minots (par conséquent en 12 mines) et le minot en 2 quarterons, en sorte que le muid de Paris valait 33 mines 3/4 de Compiègne ; or, la mine de Compiègne s'évalue à 47,38 litres⁴, ce qui donnerait au setier de Paris à peu près 133 litres 1/4. Le muid de Paris valait 71 minots de Clermont-en-Beauvaisis ; or, de nos jours, le sac de Clermont, qui contient 8 minots et est le tiers du muid, vaut 169 1/2 litres⁵, ce qui donnerait au setier de Paris 125,36 litres. A Senlis, nous l'avons déjà dit, on appelait, au xiv^e siècle, muid de Paris un muid dont, d'après la table, le véritable muid de Paris contenait 13 setiers 1 mine, ce qui établit entre les deux muids le rapport 9 : 8 ; or, de nos jours, le « sac », improprement appelé à Senlis « setier », qui contient 3 mines, vaut 171,55 litres⁶, ce qui donne à la mine 57,18, donc à un setier supposé de deux mines 114,36, dont les 9/8 sont 128,66.

Nous ne croyons pas avoir besoin de chercher d'autres exemples pour établir que le muid de Paris et ses subdivisions

1. Thoison, *Recherches sur les anciennes mesures en usage dans le Gâtinais Seine-et-Marnais*, dans le *Bulletin historique et philologique*, 1903, p. 364 et 393.

2. *Ibid.*, p. 373.

3. *Ibid.*

4. Tremblay, *Tableaux de comparaison des mesures en usage dans le département de l'Oise*, 6^e éd., Beauvais. 1834, p. 95.

5. *Ibid.*, p. 91.

6. *Ibid.*, p. 96.

n'ont pas changé depuis le début du xiv^e siècle jusqu'en 1670. Par conséquent, pendant cette longue période :

Le muid contint 3600 livres romaines et équivalut à 120 des derniers boisseaux de Paris, soit à 1.561 litres

Le setier contint 300 livres romaines et équivalut à 10 des derniers boisseaux, soit à 130,083 —

La mine contint 150 livres romaines et valut 65,041 —

Le minot contint 75 livres romaines et valut 32,52 —

Le boisseau contint 25 livres romaines et valut. 10,84 —

Toutes ces mesures étant supposées mesurées ras.

Comme mesures ayant conservé jusqu'à nos jours les dimensions des anciennes mesures de Paris, nous pouvons citer, outre les mesures de Melun et de Fontainebleau, dont nous avons déjà parlé, celles de Chartres, la ville du froment par excellence : le minot de Chartres, d'après un tableau publié en l'an X, avait 1596 ponces cubes, ce qui équivalut à 31,659 litres, et, d'après une mensuration postérieure de l'étalon, 311 millimètres de haut sur 360 de diamètre, ce qui donne 31,656 litres, et il était bien considéré comme contenant 50 livres poids de marc (= 75 livres romaines)¹.

On peut, croyons-nous, faire remonter beaucoup plus haut que la première moitié du xiv^e siècle l'existence à Paris du setier de 300 livres romaines. Nous venons de voir que le setier de Melun avait alors et a conservé jusqu'à la fin cette valeur ; or, aux termes de la charte de franchises accordée à Melun en 1178 par Louis VII, les mesures de cette ville devaient être rendues conformes aux mesures royales². Il serait, il est vrai, fort possible d'admettre que, en cas de changement des mesures royales, les mesures de Melun auraient suivi le changement³, mais nous croyons plus vraisemblable que les mesures royales adoptées à Melun en 1178 comprenaient dès lors les mesures de grains que cette ville a gardées jusqu'à nos jours⁴, et, par

1. Benoît, *Anciennes mesures d'Eure-et-Loir*, Chartres, 1843, p. 40, 46, 47 (une faute d'impression a fait indiquer 1556 p. c. au lieu de 1596).

2. Thoison, *loc. cit.*, p. 333.

3. On a vu plus haut (§ 28, en note) que le poids de Harfleur devait être *perpétuellement* le même que celui de Paris.

4. On voit, en tout cas, que les mesures de Melun n'ont pas changé avec celles de Paris en 1670.

conséquent, que le setier de Paris était, dès cette époque, le setier de 300 livres romaines. Nous proposerons donc de reconnaître une mine de 150 livres romaines dans la mine que les textes parisiens de la fin du ^{xii}^e siècle mentionnent si souvent sous les noms de *mina Regis*¹, *mina Regis communis*², *mina regia Parisiensis*³. A plus forte raison, verrons-nous cette même mine dans la « mine le Roi » visée dans le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau⁴.

35. Dans notre article sur *l'Équivalence des anciennes mesures*⁵, nous avons supposé que le pied anglais actuel remontait à la fin du ^{xiii}^e siècle, parce qu'il nous avait semblé que le passage du *Britton* visé par nous en attestait l'existence. Mais, en examinant ce texte de plus près, nous nous sommes aperçu qu'il en atteste la non-existence : « Avoms assigné (c'est le Roi qui est censé parler) a delivrer estaundartz.... dont ... *le aune de deus coutes et deus pouces* », c'est-à-dire de deux coudées deux pouces. Cette « aune » est le yard actuel, qui, étant composé de 3 pieds actuels, est égal juste à deux coudées actuelles. Puisque la longueur du yard est rapportée à une coudée qui ne lui correspond pas, il s'ensuit qu'il n'y avait alors qu'une seule coudée royale, partant qu'un seul pied royal, et que ce pied royal n'était pas encore le pied actuel, égal au tiers du yard. Nous avons expliqué dans l'article précité que le pied

1. R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, I, p. 304, n° 330 (vers 1146).

2. *Ibid.*, p. 456-457, n° 559 (1178).

3. Guérard, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, I, p. 388, n° 29 (vers 1188).

4. Deuxième partie, x, 6, 8, 10, 11 (éd. Lespinasse et Bonnardot, p. 258-259).

— Lorsque, dans notre article *De l'équivalence des anciennes mesures*, nous avons émis des conjectures touchant le poinçon de vin d'Orléans (p. 322), nous n'avions pas pris garde que la Coutume d'Orléans réformée en 1583 donne à ce sujet, dans son dernier article (492), des renseignements précis, qui sont complétés dans le commentaire de cette Coutume que Prévot de la Jannès, Jousse et Pothier ont publié en 1740 (passage reproduit par Benoit, *Anciennes mesures d'Eure-et-Loir*, p. 53-54). Il résulte de ces renseignements que nous avons eu raison de supposer que le compte moderne 210 pintes au poinçon était anormal et que le compte primitif était 192; seulement la pinte dont le poinçon contenait 192 n'était pas la pinte ordinaire, mais une autre que la Coutume appelle la pinte de la grande mesure; lorsqu'on supprima l'usage de cette grande pinte, on adopta le compte 210 pintes ordinaires pour ne pas modifier la contenance du poinçon.

5. *Loc. cit.*, p. 294-295.

royal anglais antérieur au pied actuel est un pied qui est le quart de l'aune (*ell*) dite anglaise, encore actuellement en usage, laquelle est avec le yard dans le rapport 5 : 4, attesté au moins dès le ^{xiv}^e siècle, ce qui implique, entre le pied actuel et le pied précédent, le rapport 16 : 15; par conséquent, le yard, avant l'adoption du pied actuel, avait exactement 2 coudées $2\frac{2}{5}$ pouces.

Il est clair que le pied actuel doit son origine à ce qu'à une époque que nous ignorons¹, le yard a été adopté comme étalon fondamental. Mais quelle était l'origine du yard? C'est ce que nous ne saurions dire : son tiers, le pied anglais actuel, n'est aucun des pieds qui ont été en usage en Europe au moyen âge.

Nous serions porté à croire que le yard est une mesure composée de 3 pieds romains modernes², allongée pour obtenir le rapport simple 4 : 5 avec l'*ell*; le pied anglais vaut 0^m304791 et le pied romain moderne ressort à 0^m297896.

36. Un exemple extrêmement intéressant d'une modification de mesure de longueur opérée au moyen âge nous est rapporté par un arpenteur arlésien du ^{xiv}^e-^{xv}^e siècle, Bertrand Boysset³.

A la fois dans une chronique et dans un traité d'arpentage, B. Boysset rapporte que le viguier d'Arles, après avoir fait chercher une canne authentique (*quana lial*) d'Avignon, en fit construire une autre, qui était plus grande de $\frac{1}{40}$; puis sur celle-ci il fit étalonner un dextre (*destre*) égal à 16 pans de la canne, soit à 2 cannes, pour servir à l'arpentage⁴ des terres autres que les vignes, et un dextre égal à 13 pans de la canne, pour servir à l'arpentage des terres à vignes. Le 16 mars 1405,

1. Les anciens tableaux d'équivalences, qu'on a fini par insérer dans les collections de *Statuts* du royaume d'Angleterre, où le pied est dit être le tiers du yard (*Statutes of the realm*, I, p. 206, en note, et p. 207), sont *temporis incerti*. Ce sont des notes trouvées dans des registres administratifs.

2. Sur ce pied, voy. *De l'équivalence*, *loc. cit.*, p. 277-278. — L'aune de Paris était composée de 4 de ces pieds (*ibid.*, p. 278), comme Picard le faisait déjà remarquer (*Mémoires de l'Académie des sciences depuis 1666 jusqu'à 1699*, VI, p. 536).

3. Paul Meyer, *les Manuscrits de Bertran Boysset*, III. *Traité d'arpentage*, dans *Romania*, XXII, 1893, p. 96 et suiv.

4. Le dextre était, au sens propre, un instrument d'arpentage ayant la forme d'un compas.

ces trois étalons furent encastrés dans la muraille de la « Cour du Roi » (c'est-à-dire du Palais de justice) d'Arles, où le premier et le troisième se voyaient encore en 1773.

En dernier lieu, la canne d'Arles était communément comptée au chiffre rond de 900 lignes (75 pouces) mesure de roi¹. Dans ses *Mémoires sur l'ancienne république d'Arles*, publiés en 1781, Anibert compte² que 20 pans d'Arles font 2265 lignes mesure de roi, ce qui donne à la canne (composée de 8 pans) 906 lignes (75 1/2 pouces). En l'an VII, la commission des poids et mesures des Bouches-du-Rhône évalua la canne d'Arles à 2^m0465 en mètre provisoire³ (mesure qui devint 2^m0472 après l'adoption du mètre définitif⁴), c'est-à-dire à 907 1/2 lignes, dont les $39/40 = 884 \frac{13}{16}$ lignes. La canne d'Avignon, qu'on compte communément au chiffre rond de 6 pieds 1 pouce (soit 876 lignes) mesure de roi⁵, a été évaluée officiellement à 1^m9833, par conséquent à 879 lignes⁶. C'est la même mesure que la canne de Montpellier, évaluée en 1730 à 881,2 lignes⁷. Elle se compose de 6 pieds de 18 doigts romains antiques.

Un dextre double de la canne est une mesure tout à fait normale, mais il n'en est pas de même d'un dextre de 13 pans, car, le pan étant les 3/4 du pied, 13 pans font 9 3/4 pieds. Or, si les 39/40 d'une canne de 907 1/2 lignes font 6 pieds de 18 doigts, 13 pans de cette canne feront 10 pieds de 18 doigts, car 10 pieds font 13 1/3 pans, et 13 est à 13 1/3 ou 9 3/4 est à 10 comme 39 est à 40. Il est donc clair qu'en augmentant la canne dans la proportion 40 : 39, on évitait de modifier le dextre de vignes tout en supprimant la fraction incommode 1/3, fraction qui n'existait que depuis le jour où l'on avait cessé de compter en pieds pour compter en pans. Mais, si c'est là le motif qui a

1. Durant et Bastide, *Tables de comparaison entre les anciens poids et mesures du département du Gard et les poids et mesures métriques*, Nîmes, 1816, p. 155, note.

2. P. 287, note b.

3. *Tableau* de l'an VII, déjà cité, p. 2.

4. *Tableaux* de l'an X, p. 7.

5. Roche, *Poids et mesures*, Orange, 1837, p. 26. — Niel, *Tables de conversion des poids et mesures à l'usage du département de Vaucluse*, Avignon, 1842, p. 13.

6. *Tableaux* de l'an X des Bouches-du-Rhône, p. 7.

7. *De l'équivalence*, p. 288. Cf. ci-dessus, § 7.

fait choisir le rapport 39 : 40, ce n'est certainement pas celui qui a fait opérer la réforme elle-même.

En effet, la nouvelle valeur donnée à la canne la transformait en une mesure fort en faveur dans la partie supérieure de la vallée du Rhône. En divisant par 6 une canne de 907 $\frac{1}{2}$ lignes, ce qui donne 151 $\frac{1}{4}$ lignes, on trouve un pied qu'avaient adopté les Lyonnais et, à leur suite, les évêques de Grenoble et les comtes de Savoie¹. Les commissions des poids et mesures des départements de l'Isère et de la Drôme ont adopté pour la toise delphinale, composée de 6 de ces pieds, la valeur 907 lignes (2^m04607)².

Au témoignage de Bertrand Boysset, la sétérée d'Arles se composait de 156 $\frac{1}{4}$ dextres carrés, en comptant, comme il vient d'être dit, 16 pans (= 12 pieds) au dextre. Elle a conservé cette mesure jusqu'à nos jours, sauf qu'en dernier lieu on la composait de 100 dextres carrés³, en comptant au dextre 20 pans (= 15 pieds)⁴. Des deux façons, c'est un carré ayant pour côté 150 pieds; 150 pieds = 200 pans font en effet 12 $\frac{1}{2}$ dextres de 16 pans ou 10 dextres de 20 pans.

La réforme de 1405 a eu pour but essentiel de remplacer le pied de 18 doigts par le pied de Lyon à la base des mesures de longueur en usage à Arles. On voit que la mode a influé sur les mesures presque autant que sur les chapeaux!

37. Dans un texte que M. Mirot a publié il y a peu d'années dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*⁵, nous trouvons un renseignement métrologique intéressant. Ce texte est un récit en italien du voyage que le marquis de Ferrare fit en France dans les mois de juin-octobre 1414. L'auteur rapporte que Notre-Dame de Paris a 484 *piedi da homo* de long sur 183 de large⁶. « Pied d'homme » est une expression qui s'oppose à celle de « pied manuel »⁷. Dans notre *Équivalence des*

1. Sur ce pied, voy. notre article *De l'équivalence*, p. 279.

2. Gattey, *Tables des rapports des anciennes mesures agraires*, 3^e édition, 1812, p. 159 et 132.

3. *Tableaux* de l'an X des Bouches-du-Rhône, p. 12.

4. Anibert, *loc. cit.*

5. Année 1914 (tome LXXV), p. 304-308.

6. P. 305.

7. Sur le pied manuel, voy. notre article *De l'équivalence*, p. 279 et suiv.;

anciennes mesures, nous avons fait observer que le pied de roi et, d'une façon générale, le pied de 18 doigts avait été assimilé à un pied manuel et traité en conséquence¹. Si l'on convertit les « pieds d'homme » en pieds manuels, on obtient 403 $\frac{1}{3}$ pieds sur 152 $\frac{1}{2}$, soit 67 toises 1 $\frac{1}{3}$ pied sur 25 toises 2 $\frac{1}{2}$ pieds. D'après une ancienne inscription², la cathédrale de Paris a dans œuvre 65 toises (= 390 pieds) sur 24 (= 144 pieds); d'après M. Aubert³, elle a 130 mètres sur 48, ce qui, en pieds de roi antérieurs à la réforme du xvii^e siècle, fait 398 pieds (= 66 toises 2 pieds) sur 147 pieds (= 24 $\frac{1}{2}$ toises).

Parmi les textes où on peut reconnaître le pied de roi sous la qualification de pied manuel, l'un des plus anciens et des plus caractéristiques est une ordonnance relative aux gages de bataille que Philippe-Auguste rendit en août 1215⁴ : « Statuimus quod campiones non pugnent de cetero cum baculis qui excedant longitudinem trium pedum ad pedem manus. »

38. On a remarqué qu'en fait l'homme ne crée pas de mots nouveaux. Rien ne l'empêcherait de le faire; cependant, en pratique, quand il a besoin d'un mot pour exprimer une chose nouvelle ou une idée nouvelle, il préfère l'emprunter à un ou à plusieurs mots déjà existants, ce qu'il fait du reste par des procédés très divers. La même chose se constate pour les mesures. Rien n'empêcherait, par exemple, de décider que l'unité de mesure sera l'ouverture de la porte du Louvre sur la place du Louvre, puis de prendre une règle, de l'ajuster sur cette ouverture et de déclarer que ce sera l'étalon de la nouvelle unité. Mais, en fait, on n'a jamais procédé de la sorte. Si on s'était avisé de prendre la décision que nous venons de supposer, on aurait calculé quelle est la valeur en mètres de l'ouverture de la porte du Louvre; on aurait dit : la nouvelle unité de mesure aura tant de mètres et de fractions décimales de mètre, puis on aurait construit l'étalon d'après cette donnée en se servant de l'étalon du mètre. Il suit de là que les mesures se sont engen-

rappelons que le pied manuel est un pied qui est à un pied ordinaire comme 6 est à 5.

1. P. 289-291

2. Leroux de Lincy, *Paris et ses historiens*, p. 152, en note.

3. Cité par M. Mirot, *loc. cit.*, p. 261, note 1.

4. Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 1596.

drées les unes les autres au cours des siècles et qu'on peut remonter sans interruption de notre mètre jusqu'à une mesure qui atteint les limites de l'histoire et de la préhistoire.

Lorsqu'on a décidé que la nouvelle unité de mesure serait la 10 millionième partie du quart du méridien terrestre, on ne pouvait pas songer à construire une chaîne d'arpentage allant du pôle à l'équateur, et, quand même on l'aurait pu, on ne l'aurait pas fait. On calcula à combien de toises de Paris correspondait la distance en question; on adopta provisoirement le chiffre proposé antérieurement par Lacaille, 5.132.430, puis définitivement le chiffre proposé par Delambre, 5.130.740; on conclut de là que le mètre définitif était égal en lignes de Paris à 443,295936; puis on prit l'instrument qui était alors considéré comme l'étalon de la toise de Paris, à savoir la toise dite du Pérou, et on construisit l'étalon du mètre d'après lui; on avait procédé de la même façon pour la construction de l'étalon du mètre provisoire¹. Il suit de là que l'étalon du mètre dépend de la toise du Pérou. Celle-ci était un instrument auquel on avait cherché à donner la dimension de l'étalon de la toise de Paris qui avait été fixé sur un pilier du Châtelet de Paris vers 1667². Cet étalon avait été construit d'après l'idée théorique que 11 pouces de roi devaient être égaux aux $\frac{4}{3}$ du « palmo architetonico » de Rome, dont l'étalon se trouve sur une table de marbre fixée en 1535, par les soins du jurisconsulte Luca Petto, dans une muraille du palais des Conservateurs au Capitole, après une reconstruction de ce palais, et sur lequel sont gravés les étalons de toutes les mesures romaines de longueur³. Cet étalon était la reproduction d'un étalon fixé sur les panneaux de la porte de l'ancien palais⁴. Cet étalon, à son tour, avait été construit de telle sorte que le « palmo architetonico » correspondît aux $\frac{3}{4}$ d'un pied qui aurait été les $\frac{9}{10}$ d'un pied de 18 doigts romains antiques⁵; il dépendait donc indirectement

1. Voy. sur ces questions Bigourdan, *le Système métrique des poids et mesures*, chapitres 3, 9, 16 à 19.

2. Voy. à ce sujet notre article *De l'équivalence*, p. 272 et suiv.

3. *Prospetto delle operazioni fatte in Roma per lo stabilimento del nuovo sistema metrico*, 1811, p. 29. — L'inscription de cette table est dans Forcella, *Iscrizioni delle chiese e d'altri edifici di Roma*, I, p. 39, n° 67.

4. Luca Petto (Paetus), *De mensuris et ponderibus*, 1573, p. 11.

5. Voy. *De l'équivalence*, p. 288-289.

du pied romain antique. Or, le pied romain antique avait été réglé, en même temps que la livre romaine, c'est-à-dire au temps lointain des Décenvirs, d'après le système métrique donné par Solon aux Athéniens¹. Enfin le pied du système de Solon paraît avoir été réglé d'après la coudée babylonienne², avec laquelle nous atteignons les limites de l'histoire.

Si, au lieu de prendre la toise du Châtelet réformée vers 1667, on part de la toise antérieure, on rejoint également le pied romain antique. Cette toise se composait de 6 pieds, dont 22 constituaient la perche royale. Cette perche avait voulu être une perche de 22 pieds de 18 doigts romains antiques, mais elle avait été réglée de telle sorte que 18 de ses pieds fussent égaux à la perche de Paris, laquelle était composée de 20 pieds romains antiques³.

P. GUILHIERMOZ.

1. Cf. notre *Note sur les poids*, § 61, en note.

2. Cf. *De l'équivalence*, p. 285-287.

3. *Ibid.*, p. 283.



UN MANUSCRIT INÉDIT
DE
PHILIPPE DE MAIZIÈRES
RETROUVÉ A BESANÇON.

Dans sa savante étude sur *Philippe de Mézières et la croisade du XIV^e siècle*¹, M. Jorga parle d'un ouvrage du célèbre chancelier de Chypre et conseiller de Charles V « perdu depuis longtemps », dit-il; d'une lettre de Philippe de Maizières à son neveu, intitulée : *Epistola exhortatoria et perutilis omni sacerdoti ad Johannem de Mazeriis, presbyterum canonicum ecclesie Noviomensis*. D. Becquet, dans ses *Gallicæ Cælestinorum congregationis... elogia historica*², avait donné une analyse très sommaire de cette épître, composée, selon lui, de trente-trois chapitres traitant de questions ecclésiastiques et contenant une complainte sur la mort du roi Charles V. Il avait même transcrit le début du texte où l'auteur disait vouloir suivre l'exemple de saint Bernard : « Satis et plusquam satis cum beato Bernardo ad nepotem suum sustinui. » Mais le manuscrit de ce traité avait disparu depuis lors, et, en 1751, dans sa *Notice des ouvrages de Ph. de Maizières*, publiée dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*³, l'abbé Lebeuf déclarait n'avoir pu le retrouver.

Or, ce texte, considéré depuis deux siècles comme irrémédiablement perdu, un heureux hasard vient de le faire entrer à la bibliothèque de Besançon. Un imprimeur de cette ville,

1. *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, fasc. 110, 1896, p. 448.

2. Paris, 1719, in-8°, p. 103.

3. T. XVI, 1751, p. 236.

M. Cariage, ayant trouvé, au milieu d'un lot de livres, un manuscrit du ^{xiv}^e siècle, n'a cru mieux faire que de le donner généreusement à cet établissement, et il se trouve que ce manuscrit est l'*Epistola* de Philippe de Maizières tant recherchée. Il est écrit sur vélin et comprend trente-quatre feuillets de 220 millimètres sur 150 ; ces feuillets ont été quelque peu rongés par les rats dans les marges, mais le texte est resté intact. En tête de chaque chapitre se trouve une lettre initiale, peinte en rouge ou en bleu et ornée d'arabesques. On peut se rendre compte, par les attaches qui ont subsisté, que cet ouvrage était relié avec d'autres manuscrits. Il a dû en être séparé vers la fin du ^{xviii}^e siècle ; alors, il a été recouvert d'une feuille de parchemin, sur laquelle sont transcrits divers actes, dont l'un date de 1409. Une note manuscrite indique son propriétaire à cette époque et en même temps la date de l'épître : « 1384. — Bibliothèque de l'abbé Vernerey. » Cet abbé Vernerey, né en 1762 et mort en 1824, est une des figures les plus curieuses du clergé constitutionnel franc-comtois. Curé du Luhier (Doubs) pendant la Révolution, il entretenait une correspondance très active avec l'évêque constitutionnel Grégoire, qui estimait beaucoup sa science et son talent. Après le Concordat, l'archevêque de Besançon Le Coz le nomma professeur au séminaire de cette ville, où il fut quelque temps chargé d'enseigner le dogme. C'était un théologien fort instruit, possesseur d'une riche bibliothèque ecclésiastique, dont un grand nombre de volumes sont parvenus jusqu'à nous avec son ex-libris. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le traité de Philippe de Maizières ait pu l'intéresser, sans que rien cependant nous puisse faire soupçonner de quelle façon il est venu en sa possession.

L'ouvrage de Philippe de Maizières a pour titre exact : « *Epistola Philippi de Maseriis, cancellarii regni Cipri, ad nepotem suum ortatoria et perutilis omni sacerdoti.* » Il débute par les mots, transcrits par D. Becquet, qui font allusion à l'épître analogue de saint Bernard. Sa date est bien celle de 1384, indiquée par les commentateurs. Dans la complainte sur la mort de Charles V, Philippe de Maizières signale en effet cet événement comme s'étant produit l'année précédente¹. Il comprend

1. « Sedecimo die septembris anni preteriti » (fol. 24 v°).

trente-cinq (et non trente-trois) chapitres, dont les titres sont indiqués de la façon suivante dans la table placée en tête du manuscrit¹ :

Rubrice istius epistole.

Prohemium epistole.

Divisio epistole et primum membrum de inconstantia et vagatione.

Secundum membrum epistole et quomodo sacerdos debet tributum reddere Cesari.

Tertium membrum epistole in quo sacerdos invitatur ad mensam Domini in altari.

De sufficientia laudandi Deum in sacramento altaris.

De laude multipharia Eucaristie secundum doctores ecclesie.

De periculo non libenter celebrantium.

De quatuor generibus sacerdotum ad altare accedentium.

De sanctis sacerdotibus et dulcedine Dei in sumpsione sacramenti.

Excusatio prolixitatis epistole.

Sententia formidabilis Jeronimi contra sacerdotes luxuriosos ad altare accedentes.

Quomodo satisfaciendum sit intentioni fundatorum.

Quedam similitudo animarum in purgatorio inter se confabulantium.

Dampna que proveniunt ex omissione celebrandi.

De gravi culpa breviter propter quam sacerdos se abstinere debet a celebratione.

Excusatio quedam non celebrandi.

Quomodo in Psalterio continetur Sacra Scriptura secundum Bernardum.

De sacerdote cothidie celebrante de beata Virgine.

Expedit nunc plus solito devotius celebrare tribulationibus multiplicatis.

De sanctis sacerdotibus cothidie celebrantibus.

De dulcedine Dei libenter celebrantibus.

De sacerdotibus in itinere libenter celebrantibus.

De beato patriarcha cothidie celebrante.

De virtute sacrificii et miraculo facto in rege Dacie scismatico.

Via certe plana ad cognoscendum Deum, timendum pariter et amandum.

Quanta bona proveniunt libenter devote celebrantibus.

Respiratio sancta accedendi ad altare.

Recapitulatio in brevibus precedentium.

Alia quedam querimonia de morte regis Karoli et lamentatione ipsius.

Quomodo actor hujus epistole fuit vocatus ad servitium pii regis Karoli.

De tribulationibus actoris hujus epistole.

De penitentia agenda.

Quomodo recurrendum est ad beatam Virginem.

Finis epistole.

Oratio beati Augustini devotissima.

Ces titres de chapitres ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite de ce traité; quelques indications complémentaires sont nécessaires pour faire comprendre l'objet que l'auteur s'est proposé en l'écrivant et en même temps pour montrer l'intérêt qu'il peut offrir aux historiens du *xiv^e* siècle qui voudront l'utiliser.

L'Épître, écrite tout entière en latin, est adressée par Philippe de Maizières à son neveu Jean de Maizières, fils de son frère aîné¹. Ce neveu, qui avait dû précédemment à la faveur de Charles V un bénéfice dans l'église d'Amiens², pays d'origine de son oncle, était devenu par la suite chanoine de Noyon. Dans le premier chapitre de sa lettre, son oncle lui rappelle comment, après l'avoir adopté dès son enfance, il s'est chargé de son éducation, lui a fait embrasser l'état ecclésiastique et l'a doté de bénéfices³. Mais il ne paraît pas que Jean de Maizières ait eu

1. « Fili primogeniti fratris mei » (fol. 24).

2. « Rex... qui sua liberalitate te penitus indignum ad mirificam ecclesiam Ambianensem nominavit, nec in clementia regali remansit, quin hodie prebendam ejusdem ecclesie pacifice possideres » (fol. 25 v°).

3. « Reminiscere debes quomodo pater tuus et mater tua dereliquerunt te et qualiter assumpsi te in filium et heredem coram Domino, in preeminenti studio te tenui, beneficiis ecclesiasticis inter et super coetaneos tuos labore meo te dilavi, et ut semper timeres Deum ambularesque in viis ejus viva voce et per epistolas meas modice sepius te enutrivim » (fol. 1).

une vocation sacerdotale bien prononcée; l'épître de Philippe a précisément pour but essentiel de lui rappeler les devoirs de son état, qu'il semble méconnaître. L'oncle adresse au neveu les reproches les plus graves. A l'en croire, Jean de Maizières mène, avec ses amis et les chanoines ses confrères, une vie peu édifiante; prêtre, il ne monte à l'autel pour célébrer l'office divin qu'à contre-cœur, « non libenter »; il lui arrive même de saisir tous les prétextes pour ne pas dire régulièrement sa messe; il néglige de satisfaire aux fondations pieuses des défunts. En dépit des canons, il ne se soumet pas à la règle qui oblige les chanoines à réciter chaque jour les heures, « horas canonicas ». Peu s'en faut que son oncle n'incrimine même ses mœurs. Il déclare qu'il ne veut pas croire que Jean mène une vie dissolue, mais en même temps il lui rappelle les terribles anathèmes que saint Jérôme a lancés contre les prêtres impudiques qui montent à l'autel.

A maintes reprises, Philippe s'excuse auprès de son neveu de tant insister sur ses fautes, mais c'est la tendre affection qu'il a pour lui qui l'oblige à lui parler un langage sévère dans l'espoir de l'amener à mieux comprendre la grandeur et la sainteté de l'état ecclésiastique. De là les chapitres où il célèbre avec une foi ardente, dont les accents atteignent parfois à la véritable éloquence, la sublime mission du prêtre, qui est un invité de chaque jour à la table de Dieu et qui ne saurait trop reconnaître l'insigne honneur qui lui est fait. Philippe donne alors pour exemple à son neveu celui qui fut son compagnon et son ami à la cour du roi de Chypre et dont il écrivit la vie, saint Pierre-Thomas. Il rappelle comment cet illustre légat, « *Ordinis beate Marie de Carmelo, sollemnis in Theologia magister, et inter omnes Ecclesie rectores et doctores prædicatorum præclarissimus, per duodecim annos et ultra continue aut nuntius apostolicus aut legatus*¹ », ne manqua jamais au cours de ses voyages de célébrer la messe, en dépit de tous les obstacles. Même à la cour des rois schismatiques, même en pleine bataille, notamment au siège d'Alexandrie de 1365, il ne voulut pas faillir à ce qu'il croyait être le premier devoir du prêtre en même temps qu'une source infinie de consolations et de grâces pour lui.

1. Fol. 20.

Philippe de Maizières accompagne toutes ses exhortations à son neveu de citations des Pères de l'Église qui attestent sa vaste érudition. Parfois, aussi, il laisse libre cours à son mysticisme, et ce sont alors des effusions de cœur très touchantes, pleines de réminiscences des livres saints.

Après avoir ainsi longuement exposé quels sont les devoirs essentiels d'un bon prêtre, Philippe fait un retour sur lui-même et veut prouver à son neveu, en lui rappelant les tristesses de sa vie, « ses tribulations », que le bonheur ne doit pas être recherché ici-bas. C'est là que se place la plainte sur la mort de Charles V, qui a été signalée jadis par dom Becquet. Disons, tout de suite, que ce chapitre est loin d'être le plus intéressant du traité et qu'on y chercherait en vain le moindre renseignement historique nouveau. Sans doute, il montre quelle vénération et même quelle sincère affection Charles V avait su inspirer à son entourage. Philippe de Maizières, qui avait été pendant sept ans le conseiller intime du roi, est inconsolable de sa mort, mais les gémissements qu'il fait entendre à cette occasion sont trop inspirés par les souvenirs de ses lectures pour nous émouvoir. En les écrivant, l'excellent chancelier nous fait songer à chaque ligne qu'il a bien présents à la mémoire les lamentations des prophètes bibliques et les vers de Virgile relatant les signes qui ont accompagné la mort de César. Quand Charles V, « ce nouveau Salomon », rend l'âme, le tonnerre gronde, la terre s'ébranle, les pierres se fendent, le soleil s'obscurcit et les ruisseaux de larmes que ce malheur fait verser forment un lac immense. A lire cette déclamation emphatique, on ne peut croire que ce soit le même auteur qui ait écrit la relation si sobre et si précise des derniers jours de Charles V, que donne le manuscrit latin 8299 de la Bibliothèque nationale, mis au jour par Barthélemy Hauréau. Si l'hypothèse de Siméon Luce, attribuant cet écrit à Philippe de Maizières, n'avait été déjà battue en brèche par d'autres arguments, il suffirait de comparer les deux textes pour être convaincu qu'elle n'est pas fondée.

La mort de Charles V obligea Philippe de Maizières, comme tous les conseillers du feu roi, à quitter la cour. Il se retira dans le couvent des Célestins de Paris, où il devait rester jusqu'à la fin de ses jours. Il dit compter trouver désormais dans cet asile de piété le calme et la paix dont il n'a pu jouir dans la société

des puissants de la terre. Il rappelle alors la mort des rois qu'il a servis : d'André, roi de Sicile et d'Apulie, assassiné par ses proches, de Pierre de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, traîtreusement égorgé par ses propres frères et ses barons. Il exhale à nouveau toute sa douleur au sujet de la perte de ce valeureux prince qui avait fait de lui son chancelier, son premier ministre et son ami¹ et qu'il avait suivi dans toutes ses croisades victorieuses. Le pape Grégoire XI l'avait ensuite accueilli avec la plus grande bienveillance, puis Charles V l'avait appelé près de lui et l'avait comblé de faveurs. Mais voilà que tous ses protecteurs ont disparu l'un après l'autre, le laissant un pauvre homme malheureux dans la désolation, « miser homunculus lacrimosus ». Par lui a été vérifiée vraiment la parole du sage qui a dit que, dans la compagnie des grands de ce monde, une joie est immédiatement payée de deux tristesses².

Après avoir montré de la sorte à son neveu comment il a été précipité de la gloire du monde dans la vallée des larmes, de la table des rois à celle des moines qui se nourrissent des reliefs des festins³, il termine en exhortant à nouveau Jean de Maizières à songer sérieusement à son salut, d'autant que la vie est courte et que nul ne sait si l'heure qui va sonner n'est pas la dernière. Pour obtenir la grâce divine, il faut recourir à celle qui est l'avocate des pécheurs, la médiatrice par excellence auprès de Jésus, la sainte vierge Marie. On sait quelle dévotion Philippe de Maizières a toujours eue pour la Vierge et que c'est lui qui a obtenu de Charles V l'introduction en France de la fête de la Présentation ; on ne s'étonne donc pas de trouver dans son traité, comme dans les écrits de son modèle saint Bernard, un hymne en l'honneur de la Mère de Dieu. Les Pères avaient l'habitude de terminer leurs ouvrages par une prière. Philippe, qui veut se conformer à ce pieux usage, ne croit mieux faire que de transcrire une oraison de saint Augustin implorant la miséricorde de Dieu pour

1. « Tantam gratiam inveni in oculis regis ut constitueret me, licet indignum, quasi participem omnis possessionis sue, velut alterum Joseph in Egypto, quinymo et ori meo omnes regnicole obediebant videntes in manu regis caratorem » (fol. 26).

2. Fol. 26 v°.

3. Fol. 27.

ses péchés. Et il signe son manuscrit : « Philippus, cancellarius Cipri quondam ac nuper christianissimi regis Francie Karoli nomine quinti pie memorie servulus domesticus, licet inutilis. »

Nous ne nous sommes proposé dans cette brève notice que de signaler la découverte de cette épître de Philippe de Maizières et d'attirer l'attention sur l'intérêt qu'elle peut présenter. Il appartiendra aux érudits, qui voudront en faire une étude plus approfondie, d'en dégager tous les traits capables de mieux faire connaître la société française du *xiv^e* siècle, en même temps que l'un de ses représentants les plus originaux et les plus sympathiques, l'apôtre de la croisade, le pieux et sage auteur du « Vieux Pèlerin ».

Georges GAZIER.



INVENTAIRE DES LIVRES
DE
JEAN COURTECUISSÉ

ÉVÊQUE DE PARIS ET DE GENÈVE

(27 OCTOBRE 1423).

Jean Courtecuisse, contemporain de Pierre d'Ailly, de Jean Gerson, de Nicolas de Clamenges, a été l'un des personnages les plus en vue à Paris au début du xv^e siècle : aumônier du roi et conseiller au Grand Conseil dès 1408, chanoine de l'église de Paris l'année suivante, doyen de la Faculté de théologie de 1416 à 1421, le 27 décembre 1420 le chapitre de Notre-Dame l'élisait évêque de Paris, malgré l'opposition du roi d'Angleterre Henri V et du duc de Bourgogne Jean Sans-Peur. Mais la confirmation de son élection par Martin V ne modifiait pas les dispositions du pouvoir laïque à son égard, et moins d'un an après, le 12 juin 1422, le pape devait transférer l'élu de Paris sur le siège de Genève. Courtecuisse ne put supporter cet exil déguisé ; il mourait à quelques mois de là, le 4 mars 1423¹, après avoir consigné ses volontés dernières dans un testament, daté du 28 février 1423, et où l'église de Paris tenait la première place².

Le détail des « rentes et héritages » légués par Jean Courtecuisse à l'église de Paris est connu, grâce à la transcription qui en a été faite dans l'un des obituaires de Notre-Dame³. Quant aux livres de sa bibliothèque, on n'en avait jusqu'ici signalé

1. La meilleure et la plus récente biographie de Jean Courtecuisse a été publiée par M. A. Coville, en tête de ses *Recherches sur Jean Courtecuisse et ses œuvres oratoires*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1904), t. LXV, p. 469-486.

2. Archives de Genève, Pièces historiques, n° 444.

3. Bibl. nat., ms. latin 5185, c. c., fol. 272, col. 2. Publié par B. Guérard, *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Paris* (1850), t. IV, p. 150-151.

qu'une dizaine, à la fin de chacun desquels une brève mention ajoutée rappelait le nom du donateur : *Dominus Jo. Breviscoxe legavit ecclesie Parisiensi*¹. Un inventaire notarié en avait cependant été dressé quelques mois après son décès, à Genève, le 27 octobre 1423, par les soins de l'un de ses exécuteurs testamentaires, Gonthier Baudestot, et l'on y voit que la bibliothèque de Courtecuisse ne comptait pas moins de quatre-vingt-deux volumes².

Il semblait que les soins méticuleux pris par les notaires pour énumérer et désigner les livres portés à cet inventaire auraient dû faciliter leur recherche dans l'ancien fonds des manuscrits de Notre-Dame, à la Bibliothèque nationale³; mais, malgré l'indication des *incipit* et *desinit* de chaque ouvrage, l'inexpérience bibliographique des rédacteurs de cet acte a rendu pour plusieurs de ces volumes toute identification impossible⁴.

L'inventaire publié plus loin permet cependant de se rendre compte avec assez de précision de la composition et du contenu de la bibliothèque de Jean Courtecuisse; elle ne sort pas de l'ordinaire des collections formées par nombre de ses contemporains et par suite n'offre qu'un intérêt fort restreint pour l'histoire littéraire. Les livres de théologie y dominent; on y remarque, avec plusieurs exemplaires de la Bible et des Concordances bibliques (n^{os} 42, 26 et 31), différents manuscrits des œuvres de saint Augustin (n^{os} 23, 25 et 34), des lettres de saint Bernard (n^o 14), des œuvres de saint Prosper (n^o 17), de saint Thomas d'Aquin (n^{os} 13, 21, 35 et 44), le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais (n^o 22), deux volumes des *Exempla sacre Scripturæ* de Nicolas de Hannapes (n^{os} 8 et 9), un recueil d'opuscules de Nicolas de Lyre (non spécifié dans l'inventaire), deux exemplaires des *Sentences* de Pierre

1. Voir L. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 429, et A. Coville, *art. cité*, p. 485.

2. L'original de cet inventaire, transcrit sur une grande feuille de parchemin, a figuré sous le n^o 998 de la vente Phillipps (1913) et est aujourd'hui conservé à Paris dans les collections du feu baron James de Rothschild.

3. Plusieurs des manuscrits de Courtecuisse ne se trouvaient plus, dès le xvii^e siècle, dans la bibliothèque de l'église de Paris, entre autres le n^o 18 de l'inventaire, qui était passé dans les collections de Colbert.

4. Les identifications certaines de seize manuscrits sont indiquées en note au cours de l'inventaire.

Lombard (n^{os} 6 et 30), le *Manipulus florum* de Thomas de Palmerstown (n^o 41), un recueil de Thèmes de sermons (n^o 7), deux Sommes des vices et des vertus (n^{os} 45 et 52). Plusieurs livres médicaux figuraient encore dans la bibliothèque de Jean Courtecuisse : le *Lilium medicinæ* et le *Regimen acutarum ægritudinum* de Bernard de Gordon (n^{os} 5 et 10), la *Practica* de Guillaume de Saliceto (n^o 15); enfin quelques volumes d'auteurs classiques : Cicéron (n^{os} 37 et 47), Tércence (n^o 36), Tite-Live (n^{os} 18, 27 et 28), Valère Maxime (n^o 12), Virgile (n^o 33), et un exemplaire du grand vocabulaire de Papias (n^o 2).

H. OMONT.

*Inventaire après décès des livres de Jean Courtecuisse,
évêque de Paris et Genève (27 octobre 1423).*

In nomine Domini nostri Jhesu Christi. Amen. Hujus presentis publici instrumenti tenore cunctis presentibus et futuris presens publicum instrumentum visuris, lecturis et auditoris pateat manifestum et notum sit quod, anno a nativitate ejusdem Domini curren-
te millesimo quadringentesimo vicesimo tertio, indicione prima cum eodem anno sumpta, die vero vicesima septima mensis octobris, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri domini Martini, divina providentia pape quinti, anno sexto, in nostrum Amedei Monachi de Crachio, canonici Sedunensis et procuratoris fiscalis curie spiritualis Gebennensis, Stephanni Evreardi et Hugonini Pluspitet de Rumilliaco subtus Curnillionem, Gebennensis diocesis, clericorum notariorum publicorum in civitate Gebennensi residentium commissariorumque ad infrascripta per venerabilem et circumspectum virum dominum officialem curie Gebennensis specialiter deputatorum testiumque infrascriptorum presencia propter infrascripta, Gebenne infra domum habitacionis Johannini Basturnerii, burgensis et hostellarii Gebennensis, constitutus vir honestus et discretus Gonterius Baudestot, ecclesie Parisiensis subdiaconus, tanquam cunexecutor testamenti seu ultime volumptatis bone memorie reverendi in Christo patris et domini domini Johannis, quondam Gebennensis episcopi et principis, dicens et in veritate, ut asserit, e[x]ponendo verbo proferens : Quod cum ita sit et fuerit quod prefatus quondam Gebennensis episcopus in dicto suo testamento seu ultima sua volumptate, inter cetera in dicto suo testamento contenta, dede-

rit, donaverit et legaverit ecclesie beate Marie Parisiensis, videlicet omnes et quoscunque libros suos, tam parvos quam magnos cujuscunque generis, sive penes eundem dominum quondam Gebennensem episcopum existentes, quos libros voluit et ordinavit dicte ecclesie Parisiensi deliberari, tradi et expediri per ejus executores in dicto suo testamento ordinatos. Super quibus ipse Gonterius cunexecutor prefatus volens super hujus modi negocio mature procedere, non tamen inconsulte. sed proinde cupiens eciam totis viribus suis ordinata et legata per dictum quondam dominum Gebennensem episcopum ad debitum effectum deduci et complere velle suo posse, in quantum in se est et erit, et sibi tangit, presens negocium de dictisque libris dicti quondam Gebennensis episcopi, quos reperit et invenit, seu inve[ni]re et recuperare potuit et ad ejus manus pervenerunt, bonum facere inventarium juxta formam juris, ut de dictis libris quos invenire potuit dicte ecclesie Parisiensi bonum computum possit reddere et rationem suo posse. Quos propterea dictos notarios et comissarios prefatos requisivit, quatinus de predictis libris omnibus et singulis, quos invenit et nobis exhibuit, per sufficientes designationes cujuslibet libri bonum inventarium facere curaremus ad opus dicte ecclesie Parisiensis et omnium aliorum quorum interest, et in futurum interesse poterit, predicta faciendo, ut asseruit, ne dicti libri deperire possint, sed ad utilitatem dicte ecclesie et aliorum predictorum, quorum interesse poterit, in futurum preserventur, ita tamen quod per hujusmodi inventarium beneficium de jure sibi debitum eidem integre preservetur. Ideo venerabili signo sancte † [crucis] antea manu ejus propria preposito, receptoque et exapto primitus ab eodem Gonterio conexecutore prefato corporali juramento per nos antedictos notarios et comissarios prefatos ad sancta Dei Evangelia per eundem Gonterium corporaliter prestito de revellando et meram veritatem confitendo, videlicet omnes et singulos libros quos prefatus quondam Gebennensis episcopus tempore vite et mortis sue possidebat et habebat, quos invenit et invenire potuit idem Gonterius et ad ejus noticiam devenire potuerunt, et quos habuit et recepit, et hoc sine fraude et dolo quibuscumque, omni alia juris sollempnitate apposita que in talibus apponi debet, presens inventarium de dictis libris prefati quondam domini Gebennensis episcopi incolando per hunc modum subsequenter facere procuravit.

1. In primis dixit se invenisse quendam librum copertum pelle alba, clavellatum in qualibet poste ab extra quinque clavellorum

lathoni, cujus libri prologus in magnis litteris rubeis sic incipit : « Prologus, » etc., et in ultimo folio ejusdem, videlicet in fine, scriptum est « conditore », et est signatum ab extra super copertura per *A*.

2. Item asserit invenisse quendam alium librum copertum pelle alba, cujus libri prologus sic incipit in litteris rubeis videlicet « Pa[r]s prima doctrine », et in ultimo folio in fine scripta sunt hec verba, videlicet : « durum est pati, » etc., et signatur ab extra per *B*¹.

3. Item reperitur quidam alius liber copertus pelle alba, cujus principium seu prologus sic incipit : « Famulus debet, » etc., et in fine ejusdem, videlicet in fine, scriptum est : « qui parcit virge odit filium, » etc., [signatus per *C*].

4. Item asserit se invenisse quendam alium librum copertum pelle viridi, vocatum Grammaticale, cujus libri principium sic incipit : « Inter ag...tale, » etc., et in fine ejusdem scripta sunt hec verba, videlicet : « Libro presenti que non potuere legenti », et est signatus per *D*.

5. Item reperitur quidam alius liber copertus pelle rubea, cujus principium in litteris rubeis sic incipit : « Practica magistri Bernardi. » Prohemium vero sic : « Interrogatus a quodam Socrates, » etc., et in fine ejusdem scripta sunt in littera rubea hec verba : « Explicit Lilium medicine, » etc., et signatur ab extra per *E*.

6. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cujus principium sic incipit : « Omnis doctrina, » etc., et in fine ejusdem scripta sunt hec verba, videlicet : « de monte Calmelli, » etc., ab extra vero parte scripta sunt in quadam parva cedula : « Textus Sententiarum, » signatus per *F*.

7. Item repperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cujus principium sic incipit : « Thonmata super festivitate totius anni, » in litteris rubeis, etc., et sic finit : « Zona, ij. », et signatur per *G*.

8. Item repperit quendam alium librum copertum pelle rubea, qui incipit in litteris rubeis sic : « Incipit liber de exemplis » et sic finit : « patriarcha Jeresolimitano, » etc., signatum ab extra per *H*².

1. Sans doute l'*Elementarium doctrinæ*, ou vocabulaire du grammairien Papias, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, ms. latin 17162.

2. *Liber de exemplis sacre Scripturæ* de Nicolas de Haunapes; Bibl. nat., ms. latin 17977.

9. Item repperitur quidam alius liber copertus pelle nigra veteri, cujus principium sic incipit : « cetus in lumine, » etc., et sic finit : « Explicit paries, » etc., signatus ab extra per *I*.

10. Item repperit quendam alium librum copertum pelle corei rubei, cujus principium sic incipit : « Interrogatus a quodam Socrates, » etc., et sic finit : « Explicit regimen acutarum egritudinum, » etc., signatum ab extra per *K*.

11. Item repperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cujus principium sic incipit, videlicet : « De miraculis divina potestate factis, » etc., et sic finit : « ... scripture vocatus Anapis, » etc., signatum per *L*¹.

12. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cujus principium sic incipit, videlicet : « Vallerii Maximi, » etc., et sic finit in literis rubeis : « Explicit liber nonus, » etc., signatum ab extra per *M*².

13. Item reperit quendam alium librum decopertum exterius super ligatura, cujus principium sic incipit : « Vidi Dominum sedentem super solium, » etc., et sic finit, videlicet : « compensari », signatum ab extra per *N*³.

14. Item reperit quendam alium librum copertum pella rubea, cujus principium sic incipit in litteris rubeis, videlicet : « Incipiunt epistole sancti Bernardi abbatis, » etc., et sic finit : « vobis merito impugnetur, » etc., signatum ab extra per *O*⁴.

15. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cujus principium in litteris aureis sic incipit, videlicet : « Horum autem, » etc., et sic finit : « Explicit practica magistri Guilliemi Placentini », signatum ab extra per *P*.

16. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba, cujus principium in literis rubeis sic incipit : « Incipit prologus in Tabula Moraliu. » et sic finit : « januum hora misse, » etc., signatum ab extra per *Q*.

17. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba, cujus principium sic incipit : « Prefacio in libro Pro[s]peri, » et sic

1. Autre exemplaire de Nicolas de Hannapes; Bibl. nat., ms. latin 17978.

2. Bibl. nat., ms. latin 17570.

3. *S. Thoma Aquinatis postilla super Johannem*; Bibl. nat., ms. latin 17479.

4. Bibl. nat., ms. latin 17462.

finis : « partibus invidet quod ei quoequentur, » etc., signatum ab extra per *R*¹.

18. Item reperitur quidam alius liber sine copertura, cujus principium sic incipit, videlicet : « Titus Livius actor, » etc., et sic finit : « Macedonie regem, » etc., signatus ab extra per *S*².

19. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba veteri, cujus principium sic incipit : « Annum agens Cesar, » etc., et sic finit : « experiam stries quos tenet imperii, » etc., signatum ab extra per *T*.

20. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, clavellatum quinque clavorum in quolibet poste, cujus principium sic incipit in litteris rubeis, videlicet : « Epistola sancti Ysodori, » etc., et sic finit : « Explicit liber, » etc., signatum per *V*.

21. Item reperit quendam alium librum copertum pelle viridi valde antiqua, cujus principium sic incipit : « Quia salvator dominus noster Jesus Christus, » etc., et sic finit : « de Aquiano », signatum per *X* ab extra.

22. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cum clavellis in quolibet poste, cujus principium sic incipit in litteris rubeis : « Proemium de proprietatibus rerum, » etc., et sic finit : « diligencius intuenti, » etc., signatum per *Y* grecum ab extra.

23. Item reperit quendam librum copertum pelle alba, cujus principium sic incipit in literis rubeis, videlicet : « Capitula primi libri, » etc., et sic finit : « Explicit liber sancti Augustini a[d] Dardanum de presentia Dei ». signatum per *Z* ab extra.

24. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba, cujus principium sic incipit : « Misit verbum suum. » etc., et sic finit : « Expliciunt capitula », signatum per *Z*.

25. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba, cujus principium in literis rubeis sic incipit, videlicet : « Incipit epistola sancti Augustini, » etc., et sic finit : « a Simone mago, qui baptizatus, » etc., signatum per duplicem *AA* ab extra³.

1. Bibl. nat., ms. latin 17413.

2. Bibl. nat., ms. latin 5740 (anc. Colbert 901). On lit à la fin (fol. ccxxvij v^o) : « Iste liber est magistri Johannis Mureti, domini nostri pape secretarii, datus sibi per sancte memorie dominum Clementem papam septimum, anno Domini 1393. », et plus bas : « Dominus Johannes Breviscoxe. »

3. Bibl. nat., ms. latin 17410.

26. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cum quinque clavis in quolibet poste, cujus principium sic incipit : « Cuilibet volenti Concordancias requirere, » etc., et sic finit : « Expliciunt Concordantie, » etc., signatum ab extra per duplicem *BB*.

27. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cujus titulus sive principium est in litteris rubeis, videlicet : « Tutulivit ab Urbe condita, » etc., et sic finit : « Liber decimus, » etc., signatum per duplicem *CC* ab extra.

28. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cujus principium in litteris rubeis sic incipit, videlicet : « Tutullivii decada tertia, » etc., et sic finit : « Explicit, » etc., signatum per duplicem *DD* ab extra.

29. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba, clavellatum in quolibet poste quinque clavorum, cujus principium in litteris rubeis sic incipit : « Liber canonis, » etc., et sic finit : « Deo gracias », etc., signatum per duplicem *EE* ab extra.

30. Item reperit quendam alium librum copertum pelle viridi, cujus principium sic incipit : « Omnis doctrina, » etc., et sic finit per litteras rubeas, videlicet : « Sententiarum, » signatum ab extra per duplicem *FF*¹.

31. Item reperit quendam alium librum copertum tela alba, continentem Concordancias Biblie in parvo volumine, cum duobus fermallietis argenti deauratis, cujus principium sic incipit : « Cuilibet volenti requirere Concordantias. » etc., et sic finit : « ancillam marito tradidit, » signatum ab extra per duplicem *GG*.

32. Item reperit quendam alium librum copertum in albo tele, cujus quidem libri principium sic incipit : « Sequitur ordo principii totius Aventus in ecclesia Parisiensi. » etc., et sic finit : « oratio ut supra », signatum per duplicem *HH* ab extra.

33. Item reperit quendam alium librum copertum pelle pergaminea veteri, cujus principium sic incipit in in[tit]ulacione : « Publicii Virgillii, » etc., et sic finit : « ac requiescat humo. » etc., signatum per duplicem *II* ab extra.

34. Item reperit quendam alium librum scriptum in papiro, copertum pelle pergaminea, cujus principium sic incipit : « Nichil

1. *Petri Lombardi Sententia*; Bibl. nat., ms. latin 17465.

tam incredibile, » etc., et sic finit : « civitatem Dei, » etc., signatum ab extra per dupplicem *KK*.

35. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba, cum quatuor clavellis in quolibet poste, cujus principium sic incipit : « Post communem consideracionem, » etc., et sic finit in litteris rubeis, videlicet : « Istam de manu sua, » etc., et intitulatur desuper sic : « Secunda secunde », signatum per dupplicem *LL*¹.

36. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, qui incipit in margine in littera rubea sic : « Terentius in Andrea, » etc., [et] sic finit in litteris rubeis : « interpretatur sermone, » etc., signatum per dupplicem *MM* ab extra².

37. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, deauratum circumeirea in foliis, cum duobus fermalliis argenti cum serico deauratis, cujus principium est in litteris rubeis, videlicet : « Marci Tullii, » etc., et sic finit : « fugere decrevi », signatum per dupplicem *NN* ab extra.

38. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cum quinque clavibus in quolibet poste, cujus principium sic incipit : « Omne datum optimum, » etc., et sic finit : « Defunctis veniam det ipse piam, » etc., signatum ab extra per dupplicem *OO*.

39. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba pargaminea, cujus principium sic incipit : « Cum omnium eloquencie doctrina, » etc., et sic finit : « voce significatum, » etc., signatum per dupplicem *PP* ab extra.

40. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, deauratum in foliis circumeirea, cujus principium sic incipit : « Primo volumine continetur, » etc., et sic finit in litteris rubeis : « monfanut », signatum ab extra per dupplicem *QQ*.

41. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea, cum quinque clavellis in quolibet poste, cujus principium in litteris rubeis sic incipit : « Manipolius floris, » etc., et sic finit « dulcior gustus, » etc., signatum per dupplicem *RR* ab extra³.

42. Item reperit quendam alium librum copertum pelle persicea,

1. *Secunda pars secunda*, de S. Thomas d'Aquin; Bibl. nat., ms. latin 17477. On lit à la fin (fol. 248 v°) : « Johannes de Curte scriptor, commorans apud Insulam, scripsi (*sic*) Summam istam de manu sua. »

2. Bibl. nat., ms. latin 17895.

3. *Manipulus florum*, de Thomas de Palmerstown (*de Hibernia*).

cum quinque clavellis in quolibet poste argenteis, cum duobus fermallietis argenteis deauratis et corrigiis sericeis, ejus folia sunt deaurata. continens Bibliam. incipientem in ejus exordio : « Frater Ambrosius », et sic finit : « Expliciunt interpretationes, » etc., signatum ab extra per duplicem SS.

43. Item reperit quendam alium librum copertum pelle rubea in corio, ejus principium in litteris aureis sic incipit : « Cum omnes prophetas, » etc., et sic finit : « sit benedictus », signatum ab extra per duplicem TT.

44. Item reperit quendam alium librum copertum pelle viridi, ejus principium sic incipit : « Quia salvator dominus noster Jhesus Christus. » etc., et sic finit : « exaltacionem », signatum per VV ab extra.

45. Item reperit quendam alium librum copertum pelle viridi, in qua copertura ab extra intitulum : « Summa de viciis », ejus principium sic incipit, videlicet titulus incipit : « Tractatus moralis, » in litteris rubeis. et sic finit in litteris rubeis : « Summa de viciis », signatum per duplicem XX ab extra.

46. Item reperit quendam alium librum modici valoris, parvulum, copertum de una parva pelle veteri pargaminea, ejus principium sic incipit : « Bella perhemathiis, » etc., et sic finit : « Explicuit liber cani », signatum ab extra per duplicem YY grecum.

47. Item reperit quendam alium librum parve forme, copertum pelle viridi parve forme, ejus principium sic incipit : « Quintus Ynricius angus¹ », et intitulum sic : « Filius divina amicitia », et sic finit : « premissis, » etc., signatum ab extra per duplicem ZZ.

48. Item reperit quendam alium librum copertum pelle pargaminea alba, ejus principium sic incipit : « Inter multos, » etc., et intitulum sic : « Incipit liber primus. » etc., et sic finit : « flectantur, » etc., signatum per triplicem AAA ab extra.

49. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba, ejus principium sic incipit : « Soror tonantis, » etc., et sic finit : « ambulandi et disputandi, » etc., signatum ab extra per triplicem BBB.

50. Item reperitur quidam alius liber copertus pelle corei rubea,

1. C'est le dialogue *de Amicitia* de Cicéron, qui débute : « Quintus Mucius augur... »

cujus principium sic incipit : « Liber primus, » etc., et in littera magne forme sic incipit : « Hoc mecum cogitavi, » etc., et sic finit : « consequemur et exercitacione », signatum per tripplidem CCC ab extra.

51. Item reperit quemdam alium librum, copertum pelle viridi, cujus principium sic incipit : « In hoc opere, » etc., et sic finit : « videlicet custos tibi tale, » etc., signatum per tripplidem DDD ab extra.

52. Item reperit quendam alium librum copertum pelle alba pergaminea, cujus principium sic incipit : « Presens opus, » etc., et intitulatur sic : « Incipiant capitula, » etc., et sic finit : « Zelus indiscretus, » signatum ab extra per tripplidem EEE¹.

53. Item reperitur quidam alius liber sine copertura, cujus principium sic incipit : « Venit etiam necessitas, » etc., et sic finit : « divinacione demonum, » etc., signatus ab extra per tripplidem FFF ab extra.

54-82. Item, ultra predictos libros superius designatos, reperit viginti novem libros parvos diversarum formarum, tam in papiro quam in pargameno descriptos, inclusis etiam nonnullis parvis quaternis in quibusdam pellibus pargameni et nonnullis parvis saculis introclusis ibidem, minime designatos quia sunt parvi et modici valoris².

Hos libros et non plures, qui in presenti inventario scripti, redacti et positi sunt, confessus fuit et asseruit prefatus Gonterius invenisse de libris dicti quondam domini Gebennensis episcopi, nec dolum commisisse quando omnes et singuli libri dicti quondam domini Gebennensis episcopi, qui ad noticiam dicti Gonterii et ad ejus manus obvenerunt et obvenire potuerunt in presenti inventario inserantur.

1. *Tractatus de virtutibus, de donis et de beatitudinibus*; Bibl. nat., ms. latin 18139.

2. C'est sans doute parmi ces vingt-neuf livres, « parvi et modici valoris », qu'il faut ranger deux autres manuscrits conservés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale et tous deux accompagnés aussi de la mention : « Dominus Jo. Breviscoxe legavit ecclesie Parisiensi. » L'un est un recueil d'opuscules de Nicolas de Lyre (ms. latin 17260), à la fin duquel on lit : « Explicit. 1333. J. de Ruella. » Et plus bas : « Ego Andreas Fabri emi hunc librum ab executoribus supradicti magistri Johannis de Ruella. » L'autre (ms. latin 18420) contient différents traités de Cicéron, de *Amicitia*, de *Senectute*, etc., et est incomplet du début et de la fin.

Lectum et completum fuit hoc presens inventarium in domo predicta, videlicet in quadam camera superiori dicte domus, anno, indictione, die et pontificatu predictis, presentibus ibidem providis et honestis viris dicto Johannino Bastennierii, burgense et hostellario Gebennensi, Girardo Featti de Luyns et Petro de Lausanna de Nyviduno, clericis, notariis publicis et curie spiritualis Gebennensis juratis, apud Gebennam commorantibus, necnon Masseo Marescalli, Andegavensis diocesis, pro testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis. Signatus per C¹. Datum, ut supra. Et ut presens publicum instrumentum majoris roboris obtineat firmitatem, ad preces et requisitionem dicti Gonterii executoris predicti sigillum curie nostre hiis presentibus duximus apponendum in robur et testimonium premissorum.

Et ego Hugoninus Pluspitet de Rumilliaco subtus Curnillionem, Gebennensis diocesis, clericus, publicus auctoritate imperiali notarius ac curie venerabilis viri domini officialis Gebennensis juratus, predictis publicationi, lectioni dictorum librorum designacionibus et ipsorum librorum inventarii presentis confectione, omnibusque et singulis premissis, dum sic fierent et agerentur, una cum notariis predictis infrascriptis et testibus suprascriptis presens interfui presensque publicum instrumentum manu mea propria fideliter scriptum de eisdem recepi et in hanc formam publicam reddegi, signoque meo michi solito signari fideliter et tradidi, requisitus et rogatus in testimonium omnium et singulorum premissorum. Idem Hugoninus.

Et ego Stephanus Evrardi, clericus Gebennensis diocesis, publicus auctoritate imperiali notarius...

Et ego Amedeus Monachi de Crachio. Gebennensis diocesis, canonicus Sedunensis, imperiali auctoritate notarius...

1. Mention omise plus haut au n° 3.

LES SOURCES

DE LA

PROCÉDURE AU PARLEMENT

AU XIV^e SIÈCLE¹.

VI.

JEAN BOUTILLIER ET LA « SOMME RURAL ».

Jean Boutillier², seigneur de Froidmont, naquit vers 1340 près d'Arras, à Pernes³. Praticien renommé, il fut protégé par Tristan du Bos, seigneur de Fumechon et de Rainceval, bailli de Vermandois (en 1369 et 1373), puis d'Amiens, de Tournai et Tournésis⁴. Grâce à cette haute influence, Boutillier devint « lieutenant du bailli de Vermandois en ses assises de Maire », aux portes de Tournai (1369), et de Mortagne (1380). Des actes du 23 février 1380, du 20 juin 1383 et de mars 1384 lui donnent le titre de « garde des bailliages de Tournaisis et de Mortagne et lieutenant du bailli de Vermandois en la souveraineté de Tournai », et encore de bailli de la châtellenie et terre de

1. Cf. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXVI (1915) et t. LXXVII (1916).

2. Ou Bouteillier, et même Le Bouteillier; cf. Arch. nat., X^{1a} 35, fol. 237, 8 juin 1388.

3. A trente-quatre kilomètres d'Arras, canton d'Heuchin, arrondissement de Saint-Pol (Pas-de-Calais). D'après le premier testament de Boutillier, daté du 5 mars 1387, ses parents étaient enterrés à Pernes.

4. On trouve Du Bos (ou Du Bois) gouverneur de Lille et de Douai en 1366; bailli de Lille, Douai « et appartenances », et garde du sceau de la baillie de Douai en mars 1368 (Arch. nat., X^{1c} 19A, n° 108; Bibl. Sainte-Geneviève, ms. F, fol. 13, p. 45). Des sceaux le qualifient conseiller du roi et bailli de Vermandois (16 nov. 1373), chevalier et commissaire des aides en Artois (9 juin 1382), conseiller du roi, gouverneur des baillies de Tournai et Tournésis (1388). Cf.

Mortagne (août 1383¹). Un accord du 26 novembre 1384 le mentionne comme « jadis lieutenant du bailli de Vermandois au siège de Maire et pour lors bailli de Tournésis² », tandis que d'autres des 3 mai et 28 août 1387 le disent « lieutenant du bailli de Vermandois en la souveraineté de Tournésis et ou pays environ, et garde de par le roi des bailliages de Tournaisis et Mortagne³ ». L'année suivante, c'est en qualité de « lieutenant du gouverneur de Tournai et Tournésis » qu'il apparaît⁴.

Il remplit ses fonctions au plus grand avantage des rois Charles V et Charles VI, habilement, mais avec dureté et sans aucuns égards pour ses administrés⁵. Les habitants de Tournai, dont les droits et les privilèges avaient été trop souvent violés par les officiers royaux, se décidèrent en 1387 à en appeler au Parlement, et Charles VI envoya des généraux réformateurs diriger une enquête contre ces officiers, au nombre desquels figurait Boutillier. Des commissaires enquêteurs furent désignés, et parmi eux on trouve Jacques d'Ableiges, qui fit disparaître les pièces de son information (1388). Cependant, Tournai obtint une charte royale (18 mai 1389) qui délivrait la cité de la lourde tutelle du bailli. Quant à Boutillier, accusé d'extorsion d'argent

G. Demay, *Inventaire des sceaux de la collection Clairambault à la Bibliothèque nationale*, nos 1141, 1259. — A. Coulon, *Inventaire des sceaux de la Bourgogne*, n° 714. En 1393, il est nommé maître des requêtes de l'hôtel et le siège qu'il occupait alors aux requêtes du palais passa, malgré l'opposition de Philippe des Essarts, à M^e Philippe de Corbie (Arch. nat., X^{1a} 4788, fol. 13). Au nombre de ses amis figurent Eustache de Laistre et Jean Budé, notaire-secrétaire du roi. Il fut prévôt de l'église d'Amiens et chanoine de Tournai (Arch. nat., X^{1e} 47 A, n° 14, 7 août 1383). Le 25 décembre 1404, il fit son testament, légua des terres à ses frères Mansard et Gasselin Du Bos, à ses neveux, à sa sœur, la dame de Goy, et fixa le lieu de sa sépulture (Arch. nat., X^{1a} 9807, fol. 201). Il mourut en novembre 1407. Cf. François Blanchard, *Généalogie des maîtres des requêtes de l'hôtel*, p. 74.

1. Arch. nat., X^{1e} 49 A, nos 69, 70. — E. Lemaire, *Archives anciennes de la ville de Saint-Quentin*, t. II, p. 334, n° 746.

2. Arch. nat., X^{1e} 49 B, n° 189.

3. Arch. nat., X^{1e} 54, nos 74, 75. Cf. Ibid., X^{1a} 1474, fol. 292, 28 juin 1389.

4. Arch. nat., X^{1a} 35, fol. 237; X^{1e} 57, n° 141, 8 juin et 23 novembre 1388.

5. Cf. P. Viollet, *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, t. III, p. 115, note 2 : « Si on consulte, après avoir pris connaissance de la vie et des luttes administratives de Boutillier, le livre II de sa *Somme rural*, on constatera immédiatement que le titre 1 de ce livre a été écrit dans le but de défendre et d'établir juridiquement toutes les prétentions des officiers du roi contre la commune de Tournai récalcitrante. »

et de biens, de concussion et d'abus de pouvoirs, il vit la procédure entamée contre lui traîner en longueur; finalement, elle n'aboutit pas, soit à cause de la manœuvre malhonnête de d'Ableiges, soit parce que la mort de l'inculpé la rendit inutile. En somme, Boutillier mourut avec le titre honorifique, mais recherché, de conseiller du roi, que lui donne un acte de novembre 1390, et de « lieutenant du bailli de Tournai, Tournésis, Mortagne, Saint-Amand et appartenances¹ ». Les habitants de Tournai ne lui gardèrent pas rancune et continuèrent à le prendre maintes fois pour conseiller. En décembre 1369, avec maîtres Jacques Vastebled et Pierre Le Pot, procureurs de la ville, il avait représenté les intérêts financiers de plusieurs créanciers tournaisiens, et en mai et en juin 1374 on le trouve encore muni de procurations d'habitants détenteurs de rente sur la cité².

Depuis 1383, Boutillier était marié à Marie de Haluin, fille de messire Jacques de Haluin, seigneur de Cantin et de la Bourde³. Le 9 avril de cette année, ils se font donation mutuelle de tous les biens qu'ils possédaient dans l'échevinage de Saint-Brice. A l'époque où il rédigea son premier testament (5 mars 1387), notre jurisconsulte laisse entendre qu'il n'avait pas encore d'enfant, mais dans le second (16 septembre 1395), il en cite deux vivants : Jacques et Isabelle, et une fille décédée, appelée Péronne. Ce dernier testament suscita un long procès au Parlement. En effet, Boutillier étant officier royal, son testament avait été scellé du sceau royal et se trouvait ainsi exempt de la juridiction des échevins de Saint-Brice; ces magistrats eurent cependant la prétention de l'examiner, et le procureur du roi dut en appeler au Parlement (10 avril 1396). Mais Boutillier était mort, sans doute à Tournai, entre le 16 septembre 1395 et le

1. Cf. la description de son sceau, du 18 février 1390, dans J. Roman, *Inventaire des sceaux de la collection des pièces originales du Cabinet des titres à la Bibliothèque nationale*, 1909, in-4°, t. 1, n° 2014. M. Allart écrit que Boutillier fut destitué par les réformateurs, mais la mesure fut-elle ratifiée par le pouvoir royal?

2. Arch. nat., X^{1a} 22, fol. 115, 7 décembre 1369, et X^{1c} 68B, n°s 317 et 320, 28 mai et 13 juin 1394. — En septembre 1383, il avait porté à Bourbourg une partie de la solde destinée au contingent envoyé par la ville de Tournai au siège de cette place et le voyage lui fut payé à raison de un franc et demi par jour.

3. Sans doute parent de « messire Jean de Halluyn de Lestrevelde », chevalier, marié à Marguerite le Tainturier, fille de Jacques le Tainturier, bourgeois de Tournai, cité les 17 mai et 1^{er} juillet 1391. Cf. Arch. nat., X^{1c} 63, n°s 1, 2, 3.

24 janvier 1396, sans qu'on puisse préciser davantage; il fut enterré dans cette ville près du clocher de Saint-Brice, à côté de sa fille Péronne, comme il l'avait demandé dans son testament¹. Remariée avec Jean de Moriaumez, Marie de Haluin ne mourut que le 21 août 1423. Neuf ans plus tard (30 avril 1432), Jacques Boutillier épousait Marie de Hertaing².

L'œuvre qui a rendu Boutillier célèbre, la *Somme rural*, c'est-à-dire coutumière, est intitulée dans certaines éditions : *le Grand Coustumier général de pratique, autrement appelé Somme rural*³, ou *le Grand Coustumier de pratique civile et canonique, autrement appelé Somme rural*; dans quelques autres⁴, *le Grand Coustumier et pratique du droit civil et canon observé en France*. Sa rédaction a dû commencer vers 1370 et se terminer vers 1395. Quatre-vingts arrêts sont cités et, si on laisse de côté ceux empruntés au *Stylus Curie Parlamenti* de Guillaume Du Breuil⁵, on constate que le plus ancien des cinquante-cinq qui sont datés remonte à l'année 1366. Le plus récent est de 1395⁶, car ceux datés de 1407 et de 1417 dans les éditions imprimées sont, en réalité, de 1381 et de 1377⁷. Celui de 1394, mentionné au livre I, titre 92, et

1. Cf. son testament dans Bibl. nat., ms. fr. 202, fol. 294 v°.

2. Les principaux éléments de cette notice biographique sont empruntés à : A. Paillard de Saint-Aiglan, *Notice sur Jean Boutillier, auteur de la « Somme rurale »*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 2^e série, t. IV, p. 89 à 143. — O. de Menlaere, *Notice*, au t. XI de la *Biographie nationale* publiée par l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1890-1891, v° *Le Bouteiller*; cf. *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, 1891, p. 15 et suiv. — A. Allart, *le Jurisconsulte Jehan Boutillier*, Tournai, 1894, in-8°, et *le Premier bailliage de Tournai-Tournaïsis, 20 janvier 1383 à janvier 1423*, au t. XXV (1896) des *Annales du cercle archéologique de Mons*, p. 1 à 110, et tirage à part (Mons, in-8°, 110 p.).

3. Cf. l'édition donnée à Paris par Galliot du Pré en 1537, in-fol.

4. Par exemple dans l'édition de L. Charondas le Caron, imprimée à Paris pour Sébastien Cramoisy, 1621, in-4°, et que je citerai dans cette étude. Le Caron ajoute, il est vrai : *composé par M. Jehan Bouteiller, conseiller du Roy au Parlement de Paris*, — ce qui est une erreur, — *et cy-devant imprimé sous le nom de la Somme rural*.

5. Un arrêt daté de 1338, au titre 33 du livre 1 (p. 215 de l'édition de 1621), dans un passage inspiré du *Stylus* n'est pas à retenir, car à l'endroit visé Du Breuil (ch. xn, § 2, de mon édition) ne cite pas d'arrêt.

6. Ms. fr. 21010 de la Bibliothèque nationale, fol. 124 r°, colonne 2 : « Ainsi fu il dit en la salle de Lille pour le seigneur de Nantueil à Lambersart, l'an 1395. »

7. P. Viollet, *Établissements de saint Louis*. Introduction, p. 347 à 353. —

livre II, titre 40 (p. 519 et 870 de l'édition de 1621), ne peut être pris en considération, car en marge (p. 519) l'annotateur a rectifié 1364, d'ailleurs sans aucune explication. Beaucoup de ces arrêts émanent de juridictions locales, trois seulement auraient été rendus en présence de Boutillier¹. Au livre II, titre 1, page 655, il est question d'un arrêt de la Chambre des comptes². A partir de l'année 1370, les arrêts sont tous cités en français.

L'auteur aime à donner des formules : l'une est datée du 20 juin 1360 et une autre du 15 juillet 1370³; il offre aussi des exemples au lecteur : deux sont de 1383 et un de 1384. Le passage qui a trait à la *Quarantaine le Roi* doit être rapproché d'un arrêt du 7 février 1380, que vise sans doute Boutillier, et que M. E. Perrot a retrouvé⁴.

La *Somme rural* comprend deux livres : le premier renferme 107 titres et le second 40. Les trois premiers titres du premier livre sont consacrés au droit en général et aux juridictions. La procédure fait surtout l'objet des titres 4 à 39 et les autres traitent principalement du droit civil et féodal. Le deuxième livre complète quelques chapitres du précédent et, avec un peu de droit public, administratif, commercial et municipal, contient des notions de droit canonique⁵.

Dans cette œuvre importante, que M. Viollet considérait, avec un peu d'exagération, comme un essai de généralisation du droit français et un code aux visées élevées, Boutillier fait preuve de

L'arrêt de 1407 (l. II, titre 14, p. 774), daté à tort de 1305 au fol. 207 v° du ms. fr. 21010 de la Bibliothèque nationale, est daté de 1381 au fol. 223 du ms. fr. 202 de la même Bibliothèque. L'arrêt de 1417 (l. II, titre 27, p. 817), daté de 1397 dans les mss. 202, fol. 254 r°, et 21010, fol. 18, est de 1377; cf. Arch. nat., X^{1a} 1471, fol. 98, et au lieu de Priotel, il faut lire le prieur d'Anet. — L'édition d'Abbeville (1486) cite au fol. 450 v° un arrêt de 1400 (l. II, titre 14, p. 775 de l'édition de 1621), mais les mss. cités (21010, fol. 215 v°, et 202, fol. 245 r°) et les autres éditions ne le datent pas.

1. Cf. ms. fr. 21010, fol. 16 r°, année 1631; « in parlamento », fol. 179 r°, col. 1, au parlement; fol. 217 r°, col. 1, au parlement.

2. Daté de 1377.

3. L. I, titre 34, p. 227 et 229.

4. D'après Arch. nat., X^{2a} 9, fol. 202 v°, cf. E. Perrot, *les Cas royaux. Origine et développement de la théorie aux XIII^e et XIV^e siècles*. Paris, 1910, in-8°, p. 183, note 1.

5. A. Tardif, *Histoire des sources du droit français. Origines romaines*, p. 448. Au début du titre 25, Boutillier dit clairement : « Puis que monstre vous ay la maniere à faire et articuler sa demande, si vous veul monstre de

bonhomie, d'un esprit de justice équitable et inclinant parfois à l'indulgence dans l'application des peines, mais ses citations manquent trop souvent de précision et son érudition imparfaitement ordonnée dissimule mal son peu de profondeur. Il faut reconnaître qu'il est un juriconsulte habile, sagace, partisan résolu des droits du roi, hostile au droit coutumier qu'il appelle. — comme les Maucreux, — le droit haineux et auquel il cherche à substituer le style du Parlement et surtout le droit romain, qu'il traduit médiocrement¹. Il demeure aussi hostile à la juridiction des évêques, du moins quant au privilège des clercs laïques.

Les *manuscripts* de la *Somme rural* actuellement connus sont à la Bibliothèque nationale :

1. — Ms. français 21010 (ancien Bouhier B¹³), 234 feuillets, sur deux colonnes. Parchemin et papier, 380 millim. sur 280. Reliure moderne.

Ce manuscrit très soigné est orné de miniatures. A partir du fol. 82 r^o, les lettres initiales des paragraphes jusque-là or sur fond bleu et vieux rose ne sont plus qu'à l'encre rouge. Les 356 rubriques sont numérotées dans les marges et en rouge. Les citations de textes de droit et de l'Écriture sainte sont, ainsi que les mots latins, soulignés en rouge. Commencé le 13 juin 1459, pour « le seigneur de Neufchastel et du Chastel-sur-Mozelle, mareschal de Bourgogne..., » et terminé le 22 juillet 1460, il servit à faire la première édition imprimée. Du fol. 1 au fol. 5 v^o, on trouve la table : « Cy après s'ensievent les rubriques, table et capitles contenuz en ce present livre appelé Boutillier. » L'ouvrage commence au fol. 6 r^o et le début est inspiré du *Proœmium* du *Stilus Curie Parlamenti* de Guillaume Du Breuil : « Considerans memoire humaine mesmement en moy estre labille et fraisle, ay voulu redigier et mestre en ceste Somme rural ce que j'ay pen retenir des sages clers en droit civil et canon, et plusieurs coustumers et en plusieurs courts... »

quoy demande peut estre faicte et se pent naistre », et il traite des obligations, car « dois scavoir que tu n'as, ne peux avoir cause de faire à aucun demande s'il n'est ton obligé, car autrement tu n'aurois action ».

1. Dans son premier livre, Boutillier expose « les règles du droit romain dans la mesure où elles étaient reçues par la jurisprudence des cours séculières » et indique « en même temps les principales divergences des coutumes » (Esmein, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*. Paris, 1910, in-8°, p. 730-731. Cf. aussi Ad. Tardif, *op. cit.*, p. 449 et 450).

2. — Ms. nouvelles acquisitions françaises 6861.

xv^e siècle. Papier, 369 feuillets, 298 millim. sur 215. Cartonné. Provient de Saint-Martin de Tournai.

3. — Mss. français 201 et 202 (anciens 6857 et 6858).

xv^e siècle. Vélín, 304 et 303 feuillets, 385 millim. sur 280. Rel. maroquin rouge, aux armes.

Ces deux volumes, avec leurs belles miniatures et leurs lettres ornées, ont été transcrits par Jean Paradis pour le sire de la Gruuthuyse (Louis de Bruges) en 1471; ils ont été plusieurs fois décrits. Le testament de Boutillier y est daté de l'an 1395 (16 septembre).

4. — Ms. nouvelles acquisitions françaises 20023.

xv^e siècle. Papier, 406 feuillets, sur 2 colonnes, 380 millim. sur 265. Rel. veau. Reproduit le texte du ms. 21010. Le testament y est daté du 16 septembre 1402.

M. Giffard a mentionné deux autres manuscrits, l'un à Lille, l'autre à Troyes¹.

A l'étranger, on en a signalé : un à Oxford, le ms. 21961 (Douce 386) de la Bodléienne², du xv^e siècle, et un à Turin³.

A la bibliothèque de Gand, le ms. 79 (Catal. 273) est du début du xv^e siècle.

Ces manuscrits, rédigés longtemps après la mort de l'auteur, ne nous donnent pas une copie exacte de l'œuvre primitive et ils ont subi des retouches.

Le grand nombre des éditions imprimées de la *Somme rural* en atteste le succès et la valeur, valeur reconnue d'ailleurs par Cujas, Loyseau et Denis Godefroy. Ce dernier la célébra dans un distique fameux⁴.

Dans son excellent *Catalogue général des incunables des bibliothèques publiques en France*, M^{lle} Pellechet⁵ a décrit

1. A. Giffard, *Note sur un manuscrit du style du Parlement conservé à Bruxelles et ayant appartenu aux Pilhou*, dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1908, et tirage à part.

2. P. Viollet, *Histoire du droit civil français*, 3^e édit., p. 194, n° 1.

3. A. Giffard, *op. cit.*

4. « Quæ tibi dat Codex, quæ dant Digesta, quod Usus,
« Ruralis paucis hæc tibi Summa dabit. »

5. T. II, p. 166 à 170, n°s 2789 à 2796 inclus. — On peut consulter les notices de toutes les éditions de 1479 à 1621 dans la *Bibliotheca belgica* de Th.-J.-I. Arnold, R. et Ferd. Vander Haegen, 1^{re} série, t. III. Gand, Camille Vyt, 1880-1890, v° *Boutillier*.

sept éditions datées de 1479 à 1500 et une non datée qui est des plus anciennes :

1. — S. ind. typ. [*Lugduni*. Jacobus Maillet s. Johannes de Vingle], 2 parties, 12 feuillets non chiffrés et 181 chiffrés pour la première partie ; 74 chiffrés et 5 non chiffrés pour la seconde. Car. goth., 2 colonnes, 42 lignes, in-fol.

2. — *Brugis*, Colardus Mansion, 1479, 245 feuillets non chiffrés, car. goth., 2 colonnes, 47 lignes, sans signatures, in-fol. Le texte reproduit le ms. fr. 21010 de la Bibliothèque nationale, comme l'indique le fol. non chiffré 11 r^o, col. 1, ligne 29. On en connaît six exemplaires¹.

3. — *Abbatis villæ*, Petrus Gerard, 1486, 2 parties, 2 colonnes, 47 lignes ; 1^{re} partie, 10 feuillets non chiffrés et 168 chiffrés ; 2^e partie, 4 feuillets non chiffrés et 71 chiffrés ; car. goth., in-fol.². Quelques erreurs de pagination. Édition entièrement conforme à la précédente.

4. — *Parisiis*, sans nom d'imprimeur [Petrus Level?], 1488, 2 parties, 2 colonnes, 38 lignes, car. goth., in-fol.³. Édition très rare conforme à celles de 1479 et de 1486.

5. — *Parisiis*, Antonius Verard, 1491, 12 feuillets non chiffrés, 184 chiffrés, 74 feuillets chiffrés et 4 non chiffrés, car. goth., 2 colonnes, 44 lignes, in-fol.⁴. Cette édition ne diffère de celles de Bruges (1479), Abbeville (1486) et Paris (1488) que par la place occupée par la table des chapitres de la 2^e partie, qui est rejetée à la fin et ne se trouve plus entre les deux parties de l'ouvrage.

6. — *Lugduni*, Jacobus Maillet, 1494, 23 novembre, 12 feuillets non chiffrés et 181 chiffrés, 74 feuillets chiffrés et 5 non chiffrés, car. goth., 2 colonnes, 42 lignes, in-4^o⁵. Édition conforme à celle donnée à Paris par A. Vérard en 1491.

1. Un à Paris à la Bibliothèque nationale, Imprimés, Réserve F 152.

2. Bibl. nat., Impr., Rés. F 153. — Un exemplaire de cette édition de 1486 se trouve à la bibliothèque de la Faculté de droit de Paris, cote 552 ; il provient de la collection Didot ; on en trouve un autre à la bibliothèque Mazarine, cf. Marais et Dufresne de Saint-Léon, *Catalogue des incunables de la bibliothèque Mazarine*. Paris, Welter, 1893, in-8°, p. 226, n° 437.

3. Bibl. nat., Impr., Rés. F 154, 155. Cf. Claudin, *Histoire de l'imprimerie*, t. 1, p. 438.

4. Cf. *Antoine Verard*, by Macfarlane. London, 1900, in-4°, p. 8, n° 64. — Bibl. nat., Impr., Rés. F 1248, incomplet des quatre derniers feuillets.

5. Bibl. nat., Impr., Rés. F 156.

7. — *Lugduni*, Jacobus Arnoullet, 1500, 29 juillet, 16 feuillets non chiffrés, 244 chiffrés, car. goth., 44 lignes, in-fol. Édition conforme à celles de 1479, 1486 et 1488.

8. — *Delphis*, Jacobus Jacobszoen Van der Meere, 1483, 19 août, 440 feuillets non chiffrés, car. goth., 2 colonnes, 36 lignes, in-fol.¹. Dans cette édition, la première de la traduction néerlandaise de la *Somme rural*, la table des chapitres des deux parties a été réunie en une seule qui est moins détaillée que les tables des éditions françaises.

9. — *Anvers*, Henri Eckert de Homborch (Hombergh ou Hombourg), 1503, 25 novembre. Sans chiffres ni réclames, car. goth., 2 colonnes, 332 feuillets, in-fol. Réimpression fidèle de l'édition de Delft de 1483 augmentée de l'arbre de consanguinité.

10. — *Lyon*, Jacques Arnoullet, 1503, 7 décembre, 2 colonnes, 44 lignes, car. goth., in-fol.

11. — *Paris*, Thomas Duguernier, 1505, 25 mars, 2 colonnes, car. goth., in-fol. Le commentaire de Jean des Degrés est annoncé; cette édition n'a que de simples renvois aux lois et ordonnances; titre en latin : *Liber perutilis in curiis practicantibus cui nomen est Summa ruralis, novissime per egregium virum magistrum Johannem de Gradibus utriusque juris professorem emendatus crebrisque locis legibus et decretis exornatus...*

12. — *Paris*, Michel Le Noir, 1509, 16 mai, 2 colonnes, car. goth., in-fol. Reproduction de l'édition précédente, avec quelques erreurs dans la pagination.

13. — *Paris*, Jean Petit et Michel Lenoir, 1512, 9 juin, 2 colonnes, car. goth., in-fol. Titre en latin comme dans l'édition de Paris de 1505, qu'elle reproduit.

14. — *Rouen*, Richard Goupil, imprimeur, pour Jean Macé de Rennes, Michel Angier de Caen et Richard Macé de Rouen. (Delisle, *Catalogue des livres imprimés à Caen*, t. I, p. 61, n° 66.)

Cette édition de 1512, 31 juillet, 2 colonnes, car. goth., in-fol., renferme des erreurs de pagination; le titre est en latin comme dans l'édition de Paris (1505), qu'elle reproduit.

1. Bibl. nat., Impr., Rés. F 613, incomplet.

15. — *Anvers*, Nicolas de Grave, 1520, 27 juin, 2 colonnes, car. goth., in-fol. Erreurs dans la pagination. Privilège du roi d'Espagne, dont une planche sur bois représente les armes soutenues par deux génies. Notes marginales. Deux planches sur bois.

Cette édition reproduit l'édition néerlandaise d'Anvers de 1503, mais la liste explicative des mots étrangers est augmentée de plusieurs termes; il y a quelques différences d'orthographe. On l'a datée à tort de 1500.

16. — *Paris*, Philippe le Noir, 1525, 2 colonnes, car. goth., in-4°, 2 planches sur bois (fol. 144 v°-147). Réimpression de l'édition de Paris de 1505.

17. — *Anvers*, Nicolas de Grave, 1529, 3 avril, 2 colonnes, car. goth., in-fol.. 246 fol. chiffrés. Erreurs de pagination. Notes marginales. C'est une réimpression de l'édition de N. de Grave de 1520, mais avec des différences d'orthographe.

18. — *Paris*, Galliot du Pré, 1537, 2 colonnes, car. goth., in-fol., 2 planches sur bois (fol. 108 r° et 112 r°). Notes marginales. Erreurs dans la pagination. Le privilège est du 22 novembre 1536 et l'impression fut terminée le 15 décembre de cette année. Le titre est le suivant : *le Grand Coustumier général de pratique, autrement appelé Somme rural, contenant la forme commune de procéder et practiquer en toutes cours, reveu et corrigé hors mys et osté le superflu qui de présent n'est observé en pratique*. Préface et distique en latin de D. Godefroy.

Michel du Boille, de Chartres, avocat au Parlement de Paris¹, a surveillé cette édition et l'a enrichie de citations de coutumes, ordonnances, décisions et arrêts du Parlement. Deux chapitres, que l'on trouve avant le testament de Boutillier dans les éditions précédentes : *Constitucions royaulx sur le fait des chasses des bois et forêts* et *De la fourme des chasses ès bois et forêts*, manquent dans cette édition de 1537, ainsi que les renvois caractéristiques des éditions de Paris de 1505, 1509 et 1512.

1. A. Loisel (cf. *Dialogue des avocats*, dans les *Opuscules* recueillis par Cl. Joly, 1652, in-4°, p. 524) l'appelle Jean. C'est à cet avocat que l'on doit les renvois à la *Coutume de Chartres*, cf. l. I, ch. 97 et 103, p. 550 et 603 de l'édit. de 1621. Boille avait une voix puissante et, quand il plaidait aux Requêtes du Palais, « on l'oyoit de la chapelle de la salle du Palais », dit Loisel, qui nous apprend que le « Commentaire sur la *Somme rurale* de Boutillier » date de la jeunesse de cet avocat.

19. — *Paris*, Denis Janot, 1538, 2 colonnes, car. goth., in-4°, 2 planches sur bois. Diffère de la précédente par le titre : *la Grant Somme rural, où sont contenues deux parties, laquelle donne la vraye intelligence de la noble pratique, conséquemment plusieurs coustumes de plusieurs villes et pays*, et elle n'en reproduit pas les notes marginales.

20. — *Paris*, Denis Janot, 1539, 2 colonnes, car. goth., in-4°. C'est la même édition que la précédente, avec un autre millésime, et même celui de 1538 de la souscription finale a été conservé¹.

21. — *Anvers*, Simon Cock, 1542, 23 décembre, 2 colonnes, car. goth., in-fol., 178 feuillets chiffrés, 3 non cotés. Erreurs de pagination. Planche gravée sur bois. Frise gravée sur bois placée entre les armes de Charles-Quint, avec la devise « Plus oultre » et les armes de Brabant. Notes marginales.

Dans cette *nouvelle* édition, le style du texte des en-têtes est modernisé.

22. — *Anvers*, Henri Pierre, Peeters ou Peetersen de Middelbourg, 1550, 2 colonnes, car. goth., in-fol., 178 feuillets chiffrés, 3 non chiffrés. Planche gravée sur bois et nombreuses initiales gravées aussi sur bois. La pagination étant peu correcte, il n'y a en réalité que 73 feuillets chiffrés. Le permis d'imprimer est du 10 mai 1549. Avec quelques différences d'orthographe, c'est la réimpression de l'édition d'Anvers de 1542.

23. — *Paris*, Barthélemy Macé, 1603, car. romain et car. italique, in-4°, 2 planches sur bois. Notes marginales. Erreurs de pagination. Épître dédicatoire à Pierre Jeannin datée de Clermont, 1^{er} mars 1603, et avis au lecteur par Louis, fils de Louis Charondas Le Caron. Préface de D. Godefroy à Michel du Boille, ainsi que son distique latin.

Cette édition, due à Louis Charondas Le Caron, qui l'a enrichie de notes, de commentaires et déclare l'avoir corrigée d'après un manuscrit², est la première édition commentée et munie d'une table

1. C'est une confusion de chiffre évidemment qui a fait croire à l'existence d'une édition de D. Janot (*Paris*, petit in-4° goth.), qui daterait de 1589.

2. Mais certains passages du ms. sont omis dans le livre imprimé, comme le constate Charondas Le Caron. Cf. édit. de 1621, l. I, titre 10, p. 44 et 52^d; titre 13, p. 65, et titre 26, p. 145 et 151i, et ailleurs. Souvent Le Caron signale ou met entre crochets des additions au manuscrit. Cf. l. I, titre 14, p. 64; titre 23, p. 123; titre 40, p. 295 et 300; titre 44, p. 322, etc. Il prévient qu'un

alphabétique des matières. Une partie des notes marginales est empruntée à l'édition de Paris 1537¹. Les rubriques sont groupées sous des titres plus généraux.

Comme titre : *Somme rural ou le Grand Coustumier général de pratique civil et canon*.

24. — *Paris*, Barthélemy Macé, 1611, car. romain et italique, in-4°, 2 planches sur bois, p. 464 et 475 (arbres de consanguinité et d'affinité), 904 pages chiffrées, 29 réservées à la table alphabétique des matières ne sont pas chiffrées et une est restée blanche. Notes marginales. Quelques articles ajoutés d'après le manuscrit.

C'est la réimpression de l'édition précédente. Boutillier y est dit faussement conseiller au Parlement de Paris, comme dans les éditions parisiennes de 1538 et de 1603.

25. — *Paris*, Barthélemy Macé, 1612, in-4°.

C'est l'édition de 1611 avec un autre millésime sur le titre. Toutes les éditions suivantes vont aussi reproduire cette édition de 1611.

26. — *Paris*, Nicolas Buon, 1621, car. romain et italique, in-4°, 8 pages chiffrées et 18 feuillets liminaires, 904 pages chiffrées, 29 non chiffrées et 1 blanche. De l'édition de 1611 on a remplacé les 3 premiers feuillets liminaires par 8 pages chiffrées ; le titre a été changé et rajeuni.

27. — *Paris*, Sébastien Cramoisy, 1621, car. romain et italique, in-4°, 2 planches, 21 feuillets liminaires, 904 pages chiffrées et 15 non chiffrées.

C'est l'édition de 1611 avec un autre titre : *le Grand Coustumier et pratique du droict civil et canon observé en France...*

28. — *Lyon*, Simon Rigaud, 1621, in-8°, 32 feuillets liminaires, 1552 pages chiffrées et 24 feuillets non chiffrés pour la table des matières.

29. — *Paris*, veuve Jean Trepperel et Jehan Jehannot ou Janot, entre 1508 et 1521, 2 colonnes, car. goth., in-4°, 2 planches sur bois, 14 feuillets liminaires, 274 chiffrés.

mot du ms. a été changé (l. I, titre 26, p. 143 ; titre 36, p. 252, 253, etc.), ou qu'il a corrigé heureusement le texte imprimé d'après ce ms. (l. I, titre 34, p. 227 ; titre 45, p. 331, etc.), que le texte imprimé « est grandement différent » du ms. (l. I, titre 105, p. 613). Au l. II. nombreuses additions latines, dont plusieurs sont de Michel du Boille.

1. De la note et de la p. 619 (éd. de 1621), il résulte que Le Caron a utilisé cette édition.

Cette édition, revue et corrigée par Jean des Degrés, est conforme à celle donnée à Paris par Philippe le Noir en 1525.

De ces nombreuses éditions, huit sont des incunables : trois de Lyon, deux de Paris, un d'Abbeville, un de Bruges et un de Delft ; les autres du xvi^e siècle, au nombre de quinze, et du xvii^e siècle, au nombre de six, proviennent de Paris (13), de Lyon (2) ; une paraît à la même date à Rennes, Caen et Rouen ; cinq proviennent des Pays-Bas (Anvers).

L'édition donnée à Bruges en 1479 par Colard Mansion a une grande importance, puisqu'elle reproduit le ms. fr. 21010 de la Bibliothèque nationale. Les incunables de Paris 1486, 1488, 1491, 1494 et de Lyon 1500 l'ont reproduite.

L'édition incunable de Delft (1483) a été reproduite dans les diverses éditions parues à Anvers au xvi^e siècle : 1503, 1520, 1529, 1542 et 1550. L'édition de Paris de 1505 se retrouve dans celles parues en France jusqu'en 1537, et celle imprimée en cette année pour Galliot du Pré à Paris, puis reproduite dans les éditions données en cette ville en 1538 et 1539, a servi de base à toutes les éditions françaises du xvii^e siècle : Paris 1603, 1611, 1612, 1621 et Lyon 1621.

Les éditions de 1479, 1505 et 1537 sont donc les plus notables.

La *Somme rural* a beaucoup emprunté aux œuvres de jurisprudence et de pratique les plus usitées ou les plus réputées de son temps, d'ailleurs Boutillier n'a jamais eu la prétention de faire un travail complètement original. A cause de la proximité et des relations de Tournai avec l'Artois, le recours à l'*Ancien Coustumier d'Artois* s'imposait, et il est facile à constater¹. De nombreux passages du *Grand Coustumier normand*, quelquefois mêlés de *droit angevin*, ont été largement mis à contribution². Le traité des *Poines de la duchie d'Orléans*, recueilli au

1. Cf. Boutillier (éd. citée de 1621), titres 32, 34, 67, 74, 78 et 98, p. 208, 224, 226, 401, 430, 457, 560, et *Coutumier d'Artois* (éd. A. Tardif. Paris, 1883, in-8°), titres 19, 23, § 1 ; 47, § 5 ; 39, § 10 ; 6, § 2 ; 35, § 2 ; p. 51, 64, 103, 104, 106, 93, 31, 86.

2. Principalement aux titres 39, 68, 82, 84, 86, 93 du livre I et au titre 40, paragraphe des désespérés, du livre II. Cf. P. Viollet, dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXXIII, p. 133, 134, 139, 154 à 157 (analyse de l'édition du *Grand Coutumier de Normandie*, due à M. J. Tardif), avec renvois aux mss. de la *Somme rural*.

XIII^e siècle par l'auteur du *Livre de jostice et de plet* au livre XVIII, chapitre 24 de ce recueil¹, et les textes coutumiers de Touraine et Anjou qui composent les *Établissements de saint Louis* ont été connus de Boutillier². Les coutumes d'Artois, de Hainaut, de Vermandois, de Lille, de Picardie, de Flandres, Champagne et Brie sont maintes fois citées ou visées par notre auteur, mais les renvois à la Coutume de Chartres sont dus à l'annotateur chartrain Michel du Boille et ceux qui sont faits à la Coutume de Paris proviennent aussi des commentateurs : les manuscrits ne les contiennent pas.

Quand il traite de la procédure, Boutillier ne pouvait négliger les Maucieux, ni Guillaume Du Breuil, et il reproduit plusieurs fois des passages des *Ordonnances de plaidoyer de bouche et par escript abrégiez par Pierre et Guillaume de Maucieux*³ (sans, je crois, passer par l'intermédiaire de Jacques d'Ableiges qui, lui aussi, reproduit plusieurs de ces passages⁴) ou du *Stilus curie Parlamenti*⁵. L'influence des *Styles des commissaires* et de la *Chambre des enquêtes* est aussi manifeste⁶.

1. Édition Rapetti. Paris, 1850, in-4°. Boutillier, l. II, titres 15 et 40, p. 780, 783, 859, 866, 869, 870, 871, et *Poines*, *loc. cit.*, p. 279 et 282, § 15, 20, 22, 58. Cf. P. Viollet, *Établissements de saint Louis*, t. I, p. 347.

2. P. Viollet, *op. cit.*, t. I, p. 351 à 355, et t. IV, p. 303. Quelques emprunts sont faits par l'intermédiaire des *Anciens usages d'Artois*, du moins dans les articles du ms. « de la *Somme rurale* », que Charondas déclare avoir ajoutés dans son édition et qu'il a mis à la fin. Cf. édition citée, p. 901, 903, 904.

3. Bibl. nat., ms. fr. 19832. Cf. Anbert, *les Sources de la procédure au Parlement au XIV^e siècle*, n° II, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1915, t. LXXVI, p. 524-525, et tirage à part, 1916, p. 14 et 15.

4. Par exemple, Boutillier, l. I, titres 5, 25, 27, 29, 36, p. 25, 134, 152, 158, 180, 249, et Maucieux, *loc. cit.*, fol. 1, 4 r°, 2 v°, 3 r°, 4 r°, et d'Ableiges, *Grand Coutumier*, éd. Laboulaye-Darest, l. II, ch. x, p. 452-456, 201, 202, ch. iv, p. 194; l. IV, ch. xu, p. 649. — Si Boutillier avait emprunté à d'Ableiges, il l'eût certainement fait ailleurs aussi.

5. « Le plus consonnant à raison est le stile de Parlement », dit Boutillier, l. I, titre 5, p. 29. — Voici les principaux emprunts de Boutillier au *Stilus* (voir mon édition. Paris, 1910, in-8°) : Boutillier, l. I, titres 3, 4, 5, 6, 10, 33, p. 11, 14, 15, 21, 25, 26, 34, 45, 212, 216, et *Stilus*, II, § 2, 7; IV, § 5; V, § 1, 5; VI, § 5, d'après une remarque du ms. lat. 12812; VIII, § 2, 3, 5; XII, § 2, 3, 4, 5; XIII, § 3; dans les articles ajoutés *in fine*, d'après le ms., par l'éditeur, ce qui a trait au duel, p. 879 à 885, provient du *Stilus*, XVI^{ter}, § 10 à 13 inclus, 21 à 26 inclus, 31, 33.

6. P. Guilhaumoz, *Enquêtes et proces* (Paris, 1892, in-4°), Introduction, p. xxv.

Au droit coutumier, Boutillier préférerait le *droit romain*, aussi son œuvre est imprégnée de ce droit fameux ; pour ce qui concerne le régime des obligations, il l'a copié¹ ; qu'il s'agisse des contrats de vente, de mandat, de dépôt, de louage, c'est à lui qu'il a recours ; d'ailleurs, M. Glasson en a donné de nombreuses preuves². Mais l'interprétation est souvent inexacte et l'explication faite sans discernement³.

Le *droit canonique* est aussi plusieurs fois invoqué dans la *Somme rural* et le titre 38 du livre II reproduit en le paraphrasant le livre VI des *Décrétales*.

Il est à noter que notre auteur ne fait aucun emprunt immédiat à *Beaumanoir*⁴.

Dans plusieurs passages de son ouvrage⁵, il fait appel à l'autorité des principaux avocats et des plus habiles procureurs du Parlement, ceux qu'il cite expressément : Jean Canart⁶, Jean Anchier⁷, Jean des Marès⁸, André (lire Oudart) des Moulins⁹, Jean de Hamboncourt (lire de Havencourt¹⁰) sont bien connus. Ailleurs, il fait mention des présidents au Parlement : Gilles (lire Guillaume) le Bescot, Arnaud de Corbie, Pierre d'Orge-mont, Jean de Popincourt¹¹, qui furent des jurisconsultes de

1. Glasson, *Histoire du droit et des institutions de la France*, t. VII. Paris, 1896, in-8°, p. 653.

2. Glasson, *op. cit.*, p. 595, 596, 599, 601, 616, 651, etc.

3. A. Tardif, *op. cit.*, p. 449.

4. Cf. A. Giffard, *loc. cit.*, *Un troisième abrégé de Beaumanoir*, et p. 21, note 1, du tirage à part. Boutillier s'est-il inspiré du plan de Beaumanoir, comme certains l'ont estimé ? Je ne le crois pas.

5. Cf. l. I, titres 43, p. 320 ; 71, p. 419.

6. L. I, titres 5, 71 ; l. II, titres 2, 3. Sur Canart, qui devint avocat du roi (3 février 1380 à avril 1385), chancelier du duc de Bourgogne (28 mars 1385), puis évêque d'Arras en 1392, voir Delachenal, *Histoire des avocats au Parlement de Paris* (Paris, 1885, in-8°), p. 341-342.

7. L. I, titre 11, p. 55. Anchier devint procureur général le 24 mars 1385. Le 21 août 1394, Pierre Le Cerf le remplaça. Aubert, *le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VII. Organisation* (Paris, 1886, in-8°), p. 225.

8. Devint avocat du roi dès 1366 ; décapité le 28 février 1383. Cf. Delachenal, *op. cit.*, p. 362-364.

9. Avocat du roi en 1386 (Delachenal, *op. cit.*, p. 368), il l'était encore le 2 janvier 1391. Cf. Arch. nat., X^{1e} 62¹, n° 1.

10. Sur Jean de Havencourt, voir Delachenal, *op. cit.*, p. 357. Le 11 juillet 1409, il est cité comme bailli de l'évêque de Paris et son exécuteur testamentaire. Cf. Arch. nat., X^{1a} 1479, fol. 82.

11. Boutillier, l. I, titres 31, 95 ; l. II, titres 7, 33. L. I, titre 46, p. 332, l'ar-

marque. Le procureur dont le nom revient le plus souvent, Eustache de la Pierre¹, était un des praticiens les plus réputés. Par eux, il a connu la jurisprudence du Parlement. D'autres personnages, tel l'archidiacre de Tournai, Gilles le Tourneur², ont aussi laissé un nom dans l'histoire du xiv^e siècle.

Aux xv^e et xvi^e siècles, le succès de la *Somme rural* est dû en grande partie à la faveur que rencontrait le droit romain ; de nos jours, son étude, faite avec critique et prudence, reste indispensable pour connaître le droit coutumier du nord de la France ; il faut aussi connaître plusieurs de ses titres pour être au courant de la jurisprudence et de la procédure du Parlement à la fin du xiv^e siècle.

VII.

LES « QUESTIONS » DE JEAN LE COQ.

Bien plus utile pour la connaissance de cette jurisprudence et de cette procédure est le recueil contemporain de la *Somme rural* et communément attribué au célèbre avocat Jean Le Coq. A la fin de sa laborieuse carrière, celui-ci mit la dernière main à une collection d'arrêts rendus de son temps. Il choisit des *Questions* qui lui semblèrent les plus importantes ou les plus intéressantes et en donna la solution admise par le Parlement. On en compte plus de 300 ; la numérotation varie selon les éditions et, comme on n'a encore trouvé aucun manuscrit de ce précieux recueil³, on ne peut la préciser. Les plus anciennes éditions

rêt du 20 février 1366 doit être de 1376, car Arnaud de Corbie ne fut élu président que le 20 nov. 1373. L'arrêt cité au l. II, titre 20, p. 801, est daté de 1274. A. de Corbie, étant président, doit être de 1374. — Sur ces présidents, voir Aubert, *op. cit.*, p. 45, 84, 86, 93.

1. Boutillier, l. I, titre 11 ; l. II, titre 33. La Pierre est cité comme procureur au Parlement au moins dès 1379. Cf. Arch. nat., X^{1a} 28, fol. 54.

2. Boutillier, l. I, titre 31. Ne serait-ce pas Thomas Le Tourneur ? Sur cet archidiacre, voir A. Coville, *États de Normandie au XIV^e siècle* (Paris, 1894, in-8°), p. 294-295.

3. P. Viollet, dans la troisième édition de son *Précis de l'histoire du droit français*, publiée à Paris en 1905 sous le nom d'*Histoire du droit civil français*, ne parle plus (p. 163) du ms. qu'il avait signalé précédemment au British Museum (Harleian 4503).

réunissent sous un même numéro plusieurs questions. Dumoulin arrive à un classement bien préférable, mais quelques numéros contiennent deux questions, tels le 183 et le 189. Sa notation diffère totalement de celle des éditions de Descousu : les n^{os} 275, 363 et 369 de Dumoulin correspondent aux n^{os} 136, 175 et 184 de Descousu ; les numéros 3, 5, 7, 364, etc., de Dumoulin font défaut dans Descousu. Cependant, c'est à ce dernier, qui les avait insérées à la suite du *Stilus Curiae Parlamenti* de Guillaume Du Breuil, dans ses éditions de 1526, 1530 et 1542¹, que le grand jurisconsulte les a empruntées en corrigeant d'ailleurs le texte selon son habitude². La question 360 : *Privilegia fisci*, ne me semble pas devoir être attribuée à Le Coq ; c'est une addition postérieure.

Une des plus anciennes éditions date du 16 novembre 1514 (Galliot Du Pré, petit in-4^o gothique, 6 folios préliminaires et 93 folios chiffrés³) ; elle porte ce titre : *Questiones fructuosissime ac practabiles per arresta supreme senatus Parisiensis curie auditis partium allegacionibus decise : una cum pluribus aliis constitutionibus seu prefate curie statutis necnon juribus regalibus et ordinationibus regiis gratias expectativas a summis pontificibus concessas tangentibus, per juris consultissimum dominum Johannem Galli. in ipsa Parlamenti curia advocatum regium Parisiis*. Au fol. 93, col. 2, on lit : ... *Fuerunt autem dicte decisiones nuperrime Parisius impressioni mandate sumptibus et expensis Gallioti du Pre, bibliopole, anno Domini millesimo CCCCC XIII, xvi mensis novembris*.

Les arrêstistes des xvi^e et xvii^e siècles lui ont fait beaucoup

1. Sur ces éditions, voir mon édition du *Stilus*, Introduction, p. lvi à lxxv. — Dans l'édition de 1530 de Descousu, sous le n^o 145, il y a 26 questions. Dans celle de 1542, le n^o 117 en renferme 15. Dans telle édition, Descousu compte 184, dans telle autre 164 questions et Dumoulin en compte 393 ; ses éditions ne concordent pas entre elles.

2. Mes citations proviennent de l'édition de Dumoulin ; il faut la consulter avec précaution : ainsi, *questio* 225, il faut lire *Ebroicensis* au lieu d'*Abrincensis*. Cf. Arch. nat., X^{1a} 1475, fol. 10, mai 1390 ; *questio* 20 : allusion à un arrêt de 1479 entre le cardinal d'Estouteville et Pierre de Cerisay. Cf. X^{1a} 9317, fol. 89.

3. Graesse, *Trésor des livres rares et précieux*, t. VI, première partie, p. 498.

d'emprunts, ainsi Du Luc¹ et Papon², Laurent Jouet³ et Georges Louet⁴. Ce dernier fut édité par Julien Brodeau, qui l'augmenta de nouveaux arrêts et de notables décisions du Parlement de Paris. Dans leurs œuvres, le président La Roche-Flavin⁵, l'avocat parisien Charles Loyseau⁶, le savant La Thaumassière⁷ et bien d'autres l'ont mis à contribution.

La biographie de Jean Le Coq est difficile à établir avec une rigoureuse exactitude, car on peut le confondre avec son père et avec son contemporain et homonyme : Jean Le Coq, docteur *in utroque*, régent en décret à l'Université de Paris, chanoine pré-

1. Lucius, *Placitorum summa apud Gallos curiæ libri XII*. Paris, 1556, in-fol.

2. Papon, *Recueil d'arrêts notables* (éd. de Lyon, 1562), l. IV, titre 6, n° 22; l. V, titres 11, 12, n°s 8, 5, et *Questiones*, n°s 108, 137, 296. Jean Papon, originaire de Montbrison, avait déjà publié ses *In Borbonicas consuetudines consuetudinum commentaria* (Lyon, J. de Tournes, 1550, in-fol.). Il fut conseiller et lieutenant général du roi au bailliage de Forez et mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans en 1590. Depuis 1585, il avait le titre de maître des requêtes de la reine-mère. Cf. Chanteleauze, *Portraits d'auteurs forésiens*. Lyon, 1882, in-8°. — Aubert, *les Sources de la procédure au Parlement*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1890, p. 477-515, et tirage à part, p. 24-25. La première édition de son *Recueil d'arrêts notables des cours souveraines de France* fut imprimé à Lyon en 1558 par Jean de Tournes, petit in-4°. La sixième fut achevée d'imprimer le 19 avril 1586. Les libraires de Paris, Harsi et surtout Jean Houzé, en donnèrent aussi des éditions, mais sans y être autorisés. En 1610, Nicolas Buon l'édition encore à Paris. Cette vogue était d'ailleurs méritée, car ce recueil rend de réels services.

3. *Jurisprudence du Palais réduite en maximes tirées et compilées du droit et des arrêts, des ordonnances et de la Coutume de Paris*. Paris, J. Guignard, 1676, in-4°; maximes 75, 93, 144.

4. Reçu au Parlement de Paris le 4 janvier 1584, le conseiller G. Louet mourut en 1608. L'ouvrage a pour titre : *Recueil d'arrêts notables du Parlement de Paris pris des Mémoires de G. Louet, avec un grand nombre d'arrests et de notables décisions recueillis par Julien Brodeau*. Paris, 1664, 1665, 1693, in-fol.

5. *Treze livres des parlemeus de France* (Bordeaux, Millanges, 1617, in-fol.), l. XIII, ch. LXIX, n°s 16, 65, § 1.

6. Au chapitre xv de son *Traité des seigneuries* (*Œuvres*. Paris, Villac, 1640, in-fol.), p. 171, 177 et 178, il cite les questions 102 et 176. Dans ses *Cinq livres du droit des offices* (*ibid.*), l. I, ch. VIII, n° 25, il cite la question 275.

7. La Thaumassière, *Nouveaux commentaires sur la Coutume de Berri*. Nouvelle édition. Bourges, Creste, 1701, in-fol., p. 113.

bendé de Bayeux¹, de Soissons², de Lisieux³, de Paris et conseiller au Parlement. Il est prouvé qu'il n'appartenait pas à la famille du fougueux Robert Le Coq.

Seigneur d'Esgrenay, de Coupvray, de La Houssaye, de Combs-la-Ville, de Vaux-la-Reine (plus tard Bourg-la-Reine) et du fief des Porcherons-les-Paris⁴, notre arrêteste était fils de Jean Le Coq, clerc en la Chambre aux deniers du roi Jean (dès 1351), puis du dauphin Charles (en 1357⁵), notaire du roi (octobre 1379) et anobli en 1372 pour ses loyaux services⁶. Sa mère s'appelait Marie. A sa naissance, notre Jean Le Coq eut pour parrain Jean le Bon. Après de sérieuses études juridiques, il devint conseiller du roi au Châtelet de Paris (dès avant février 1363, n. st.) et se distingua comme avocat au Parlement, où il exerçait avant le 10 juillet 1374⁷. Sa réputation le fit choisir par Louis d'Orléans comme avocat pensionnaire (1381 à 1390), puis par Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, comme membre de son conseil (1394⁸). En 1384, l'archevêque de Reims, Richard

1. Denifle, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. III, p. 121, n° 13, mai 1365; p. 80, n° 1263, 23 novembre 1362. — Dans mon article sur les Sources en 1890, je l'ai, moi aussi, confondu.

2. Arch. nat., X^{1e} 74 A, n° 23, 10 juillet 1397.

3. Le chanoine Jean Le Coq, chanoine de Rouen, et le curé de Saint-Jean-en-Grève, appelé aussi Jean Le Coq, sont-ils différents du conseiller?

4. Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, éd. Féchoz, in-8°, t. V, p. 180 et 337. D'après le savant abbé, c'est en 1366 que Le Coq fut reconnu seigneur de Combs et de la Houssaye. A Triel (Seine-et-Oise, arr. de Versailles, cant. de Poissy), il possédait un chef cens de neuf deniers sur trois arpents de vignes. Cf. Arch. nat., X^{1a} 26, fol. 330 v°, 7 septembre 1377 : arrêt rendu en sa faveur contre Pétronille de Follay, gantière du roi.

5. Quittances des 15 novembre 1353, 23 mars 1354, 31 octobre 1355, 18 mai 1356 et 13 novembre 1357. Bibl. nat., mss. Clairambault, titres scellés, vol. 34, n°s 92, 93, 94, 95, p. 2549 à 2553. Cf. aussi Borrelli de Serres, *Recherches sur divers services publics...*, t. III, p. 189.

6. Arch. nat., JJ 104, n° 175. Dans les *Mandements de Charles V* (éd. L. Delisle), préface, p. 8, on lit : octobre 1373. En 1364, Charles V avait accordé à J. Le Coq, sa vie durant, les privilèges, franchises et libertés dont jouissaient les clercs du roi, 20 s. p. de gages quotidiens, et, pour ses manteaux, 10 l. p. chaque année. Cf. *Mandements cités, loc. cit.*, p. 8, n° 10. — Il portait d'azur à 3 coqs d'or. Cf. Blanchard, *Catalogue de tous les conseillers du Parlement*, à la suite des *Présidents au mortier du Parlement de Paris*. Paris, 1647, in-fol., p. 8 et 9.

7. Arch. nat., X^{1e} 31, n° 81.

8. Delachenal, *Histoire des avocats au Parlement de Paris*, p. 345. — P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. II, p. 105.

Picque, l'avait aussi désigné comme avocat pensionnaire¹.

Son mariage avec Jacqueline Maillart, dame de Coupvray, fille du rival d'Étienne Marcel, Jean Maillart, augmenta sa fortune et son influence dans la société parisienne. La maison que son beau-père possédait en la Tonnellerie, près des Halles, du côté des piliers, lui fut dans la suite attribuée² et il y habita³. Son nom se trouve sur la liste des exécuteurs testamentaires de Jean Maillart⁴. De 1387 à 1395, — et peut-être jusqu'à sa mort, — Jean Le Coq remplit les importantes fonctions d'avocat du roi⁵ et, à ce titre, fut envoyé à Boulogne-sur-Mer quand Richard II, roi d'Angleterre, prêta hommage à Charles VI⁶. En septembre et en octobre 1395, on le voit siéger à Orléans aux Grands-Jours du duc d'Orléans⁷. Il mourut vers 1400 et fut enterré auprès de sa femme à Saint-Eustache; maître Raoul Anchier fut désigné comme curateur de ses enfants⁸. Pour le distinguer de son père, qui vivait encore au début de 1378, on lui donne quelquefois dans les actes l'épithète de *junior*⁹.

A cause de ses fonctions au Parlement, Jean Le Coq se trouvait au courant de ce qui s'y passait et en connaissait à fond la procédure et la jurisprudence. En assistant aux audiences, il prenait des notes, des copies, des extraits des plaidoiries ou des arrêts qui lui semblaient remarquables. Après avoir mentionné un arrêt du 9 septembre 1385, « auquel jour fut mise fin de touz points au Parlement qui avoit commencé l'an MCCCLXXXIII », il ajoute : *pour ce que la plaidoirie fut notable, je prins copie des escriptures du dict évesque* (de Chalon-sur-Saône) *que*

1. *Questio* 23 de l'édition de Dumoulin. Cf. Arch. nat., X^{1a} 1472, fol. 224 v°, 13 février 1385.

2. L. Tanon, *Histoire des justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris* (Paris, 1887, in-8°), p. 237.

3. Arch. nat., L 1022, n° 30.

4. Arch. nat., X^{1a} 30, fol. 118 v°, 119, août 1381.

5. Delachenal, *op. cit.*, *loc. cit.* — Le Coq, *Questiones* 328 (année 1394) et 336, 347 (année 1395). Cf. aussi 208 (7 mai 1390); 276, 278; 299 (20 mars 1393). D'après la question 246, il ne l'aurait pas été en 1391 (20 juillet). La date est-elle exacte?

6. *Questio* 301.

7. L. Delisle, *Catalogue analytique de la collection de Bastard d'Etang à la Bibliothèque nationale*. Chartes originales, n°s 243 et 246.

8. Arch. nat., X^{1a} 4785, fol. 230, 14 novembre 1401.

9. Celle de *senior* étant réservée à son père. Cf. Arch. nat., X^{1a} 27, fol. 138, 139, 5 octobre 1377.

*j'ay*¹. Il aime à citer les noms des présidents : Guillaume de Sens, Pierre Boschet, Imbert de Boissy, Philibert (et non Philippe) Paillart, Étienne de la Grange, Henri de Marle, Simon Foison, S. de Nanterre, Arnaud de Corbie², qui présidaient ou prononçaient les arrêts; il invoque l'autorité des chanceliers qu'il a connus : d'Orgemont, de Giac, A. de Corbie³; mentionne des conseillers⁴, des procureurs au Parlement⁵, Jacques d'Ableiges, dont il rappelle la destitution de l'office de bailli de l'abbaye de Saint-Denis⁶, le canoniste Guillaume de Montlezun (*de Monte Lauduno*⁷), et surtout ses confrères du barreau parisien, avocats ordinaires ou avocats du roi : Clément de Reilhac, Pierre L'Orfèvre, Jean Choard, Jean de Neuilly, Jean Filleul, Denis de Mauroy, Gilles Le Noir, Jean de Rumilly, de Savigny, Oudard des Moulins (Oudard Berthine), Jean Jouvenel⁸, Jean Andriguel⁹, Jean Canard¹⁰. Il n'oublie pas les anciens et cite Guillaume Du Breuil en renvoyant au *Stilus curie Parlamenti*¹¹

1. *Questio* 45.

2. *Questiones* 14, 28, 46, 64, 65, 66, 67, 68, 73, 82, 86, 116, 132, 155, 198, 201, 210, 229, 331, 347, 357, 358.

3. *Questiones* 347, 361.

4. *Questio* 129 (1384). Jean de Dicy; conseiller au Parlement avant le 14 décembre 1367 (Arch. nat., X^{1a} 21, fol. 192), il fut réformateur général avec Louis Pasté aux diocèses de Rennes, d'Évreux, de Chartres, sur le fait des aides (L. Delisle, *Mandements et actes divers de Charles V*, p. 543, n° 1042, 21 mai 1374). Sa veuve soutint un procès contre les exécuteurs testamentaires. Cf. Arch. nat., X^{1a} 1474, fol. 240 v°, 25 février 1389.

5. *Questiones* 63 et 296, années 1386, 1393. Jean Soulas, qui était procureur au Parlement avant 1383 (Arch. nat., X^{1a} 32, fol. 27) et qui est cité comme doyen dans la liste des procureurs du 5 août 1417. Cf. *Ibid.*, X^{1a} 1480, fol. 100 v°, 101.

6. *Questio* 173 (arrêt de la session, 1388-1389). Jacques d'Ableiges avait en 1380 remplacé Jean Saince dans les fonctions de bailli de l'abbaye; il fut destitué à la fin de 1384 ou au début de 1385. — Il est à noter que de son côté d'Ableiges a cité Le Coq. Cf. *Grand Coutumier* (éd. Laboulaye-Darest), p. 632.

7. Mort en 1343. *Questiones* 268, 290, 301. Sur ce canoniste, voir A. Tardif, *Histoire des sources du droit canonique* (Paris, 1887, in-8°), p. 328.

8. *Questiones* 1, 3, 23, 46, 64, 114, 125, 129, 132, 160, 181, 183 *bis*, 191, 229, 240, 269, 337-369. — Voir les notices que leur a consacrées M. Delachenal, *op. cit.* Notices biographiques.

9. Cité dans un accord du 18 mai 1395. Cf. X^{1c} 70^c, n°s 259, 260.

10. *Questio* 1 : *Summus advocatus*. *Questio* 23 (et ailleurs), le copiste l'a confondu avec Jean Choard ou Chouard.

11. *Questiones* 90, 97, 129, et *Stilus* (éd. cit.), XVI, § 14; V; VIII, et *questio* 233 : *mutta allegavi in hac parte tam de Stylo Parlamenti qui habetur in titulo de provisione...* Cf. *Stilus*, XXXII.

et Gérard de Montaigu¹. Dans une question², il recourt aux *Coutumes notoires du Châtelet*. Dans d'autres, il invoque la Coutume de cette cour³.

Quand il renvoie aux ordonnances, c'est avec exactitude⁴. Il

1. Cité comme avocat du roi le 28 mars 1330 (Arch. nat., X^{1a} 8845, fol. 80 v°). Sur lui, voir Delachenal, *op. cit.*, p. 367. — On sait qu'il donna son hôtel du Lion-d'Or pour qu'on y transférât le collège de Laon, où il eut son obit. Voir A. Molinier, *Obituaires du diocèse de Sens*, in-4°, t. I, 2^e partie, p. 756.

2. *Questio* 365 et *Coutumes notoires* (éd. Brodeau), n° 2. Ce recueil embrasse les années 1300 à 1387. Après une étude sérieuse, M. A. Giffard les divise en deux séries, divisées elles-mêmes en deux parties : la 1^{re} série comprend les 152 premiers numéros et la première partie va du n° 1 au n° 141 : de 1 à 11, on trouve des coutumes « toutes notoires, ainsi jugées communément » ; de 12 à 84 paraît souvent la mention que la coutume a été prouvée par des témoins ou reconnue par les adversaires ; de 84 à 141, les indications sont plus précises, plus complètes, avec des noms de plaideurs, de conseillers, d'avocats, de notables et des dates ; la deuxième partie : 141 à 152, est une addition ; le n° 142 cite une ordonnance de 1355, des numéros sont datés de 1377, 1387, etc. La 2^e série comprend les numéros 152 à 186 ; la première partie (152 à 175) offre des indications précises de dates, de qualité des témoins ; l'ordre chronologique de 1369 à 1374 est observé ; la seconde partie, avec les nos 176 à 186, contient des questions qui se placent entre 1382 et 1384 et ont été ajoutées après 1384. Les coutumes de la première série figurent à la Bibliothèque nationale au ms. fr. 5359 (fin du xiv^e siècle) ; celles de la seconde, à la même Bibliothèque, au ms. fr. 18110 (fin du xv^e s.). Ces deux manuscrits contiennent aussi le *Stilus curie Parlamenti* de Du Breuil. Quelques-unes de ces coutumes se retrouvent encore dans plusieurs manuscrits du xv^e siècle. Voir A. Giffard, *Études sur les sources du droit coutumier aux XIV^e et XV^e siècles*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, 1906, p. 609-613, et tirage à part, p. 2 à 5. Les principaux avocats cités sont Anchier, des Marès, Jean de Bonneuil, Jean Rose, Jean de Remilly, Jean de Germonville, Guillaume de Sens, Jean Pastourel, Pierre de Ligny, inscrits au Parlement (cf. Delachenal, *op. cit.* Notices biographiques) ; comme avocat au Châtelet, on trouve entre autres Jean de Chatou ; on rencontre aussi les noms d'Eudes de Sens et du procureur au Parlement, Eustache de la Pierre. D'Ableiges a reproduit quelques coutumes de la 1^{re} série, aucune de la 2^e (Giffard, *loc. cit.*). On sait que Brodeau a publié ces coutumes au t. II de ses *Commentaires sur la Coutume de Paris* (Paris, 1669, in-fol.), p. 527 à 559, d'après un ms. qu'on n'a pas encore retrouvé. Les *Décisions dites de J. de Marès*, nos 146, 148 à 195, sont en grande partie empruntées aux *Coutumes notoires* de la 1^{re} série. Cf. A. Giffard, *op. cit.*, p. 613 à 623, et tirage à part, p. 5 à 18.

3. *Consuetudo Castelleti*, cf. *Questio* 300.

4. *Questiones* 71, 88, 185, 275, 283, et ordonnances des 18 novembre 1365, 16 janvier et 15 août 1389, février et avril 1393, dans *Recueil des ordonnances*, t. IV, p. 599 ; t. VII, p. 161, 290, 551, 792. — *Questio* 168, mention d'une ordonnance d'octobre 1334 sur la Régale ; cette ordonnance se trouve dans Dumoulin à la suite du *Stilus*, pars III, *Ordinationes regis*, titre 31, n° 2.

cite souvent le droit canonique et fait allusion au *Stilus curiæ romanæ*¹.

Comment notre avocat a-t-il rédigé son recueil d'arrêts? Il suit l'ordre des sessions dans lesquelles ils ont été prononcés, mais sans s'y astreindre rigoureusement : ainsi un arrêt de janvier 1289 vient après un arrêt du 26 mars de cette année², des arrêts de décembre 1395 et du 26 février 1368 sont mêlés à des arrêts de la session 1397-1398³. Peut-être est-ce une faute imputable aux éditeurs. Quelquefois à une même question correspondent des arrêts de différentes dates⁴; quelquefois les affirmations se fondent sur d'anciens arrêts⁵.

Ce désordre eût été évité si Le Coq avait soumis ses notes à une sérieuse revision; sa rédaction, terminée après la session judiciaire, 1397-1398, a été hâtive, soit qu'il se trouvât trop absorbé par ses occupations d'avocat du roi, soit que l'âge et la maladie l'aient empêché de mieux faire⁶. En somme, il ne suit vraiment ni l'ordre méthodique ni l'ordre chronologique, mais il n'a pas hésité à faire des retouches⁷.

Pour commenter les arrêts qu'il rapporte, Le Coq invoque bien plus souvent le droit romain que le droit coutumier et on se rend compte, dit un maître éminent, « combien le droit romain était familier aux avocats du XIV^e siècle et combien il avait d'influence sur les maîtres au Parlement, puisque les avocats les plus fameux ne cherchent presque jamais ailleurs les raisons de décider en faveur de leurs clients⁸ ». Par le fait qu'il explique

1. *Questio* 170. — 2. *Questiones* 161, 167. — 3. *Questiones* 364, 371.

4. *Questiones* 18 : arrêts de 1383, 1384, 1386; 23 : arrêts de 1374, 1384; 101 : arrêts de 1386, 1388; 134 : un arrêt de 1366 est joint à un arrêt du 7 septembre 1388; 160 : arrêts de 1388 et 1390.

5. *Questiones* 11, 19, 23, 134, 212, 214, 327 : arrêts de 1353, 1358, 1362, 1366, 1370, 1374.

6. Tantôt il renvoie à des questions qui suivent, tantôt à des questions qui précèdent celle dont il s'occupe. Cf. *Questiones* : 52 renvoie à 45; 276 renvoie à 246, 272; 279 renvoie à 251; 293 renvoie à 187; 246 et 276, 282 et 299.

7. *Questio* 337 : arrêt de 1395. Le Coq cite Pierre l'Orfèvre, son collègue, comme avocat du roi, mais ajoute : *nunc cancellarius Aurelianensis*. Or, l'Orfèvre cessa ses fonctions d'avocat du roi pendant cette année 1395 et ne devint chancelier du duc d'Orléans qu'en octobre 1398 (Delachenal, *op. cit.*, p. 378, et E. Jarry, *la Vie politique de Louis de France et d'Orléans*, n° XXI, acte du 19 octobre 1398). L'arrêt noté en 1395 avait donc été retouché à la fin de l'année 1398 ou en 1399.

8. A. Tardif, *Histoire des sources du droit français. Origines romaines*,

les motifs de l'arrêt, notre auteur est d'une grande utilité et supplée à la pratique des magistrats qui était de ne pas motiver les arrêts qu'ils rendaient. Il indique avec soin ceux qu'il a entendu prononcer¹, les causes dans lesquelles il a plaidé² ou consulté³; il n'oublie ni les arguments qu'il a présentés, ni ceux de ses adversaires⁴, ni ceux du président qui dirigeait les débats⁵. Il sait interpréter une décision de la cour⁶. Avec franchise et modestie, il reconnaît les erreurs qu'il a pu commettre en plaidant⁷.

Plusieurs des arrêts cités ou visés se trouvent dans les registres du Parlement⁸ et on arrivera à en identifier encore beaucoup, ce qui permettra de donner, à défaut des manuscrits, une édition bien meilleure que celles qui sont actuellement en usage.

F. AUBERT.

Paris, 1890, in-8°, p. 444-448. Le savant professeur le prouve à propos de la question 337, dans laquelle le droit romain est cité quatorze fois.

1. Plus de vingt et un. *Questiones* 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 18, 26, 27, 28, 34, 73, 102, 105, 113, 118. etc..., 261, 332, 343. Pour plusieurs sessions, par exemple celles de 1387-1388, 1388-1389, Le Coq fait cette remarque : *alia plura notabilia quæ vidi pronuntiari in Parlamento initiant*, an. 1387, etc.

2. Au moins trente-trois. *Questiones* 1, 20, 28, 34, 38, 39, 44, 52, 53, 56, 58, 63, 89, 97, 99, 108, 116, 133, 186. 208, 233, 246.

3. *Questiones* 85, 328, etc.

4. *Questiones* 1, 3, 20, 39, 52, 53, 63, 75, 82, 91, 116, 170, 194, 214, 276 (très important), 297, 364.

5. *Questiones* 14 : opinion de Simon de Nanterre; 116, arguments d'Arnaud de Corbie; 28, 281.

6. *Questiones* 62 : *Et credo fuisse rationem eo quia...*; 83, 84, 87, 90, 127, 129, 290.

7. *Questio* 97 : *Mihi hoc placitanti fuit dictum quod hoc dicere erat seminare errorem et quod amplius non dicerem, sed non fuit per arrestum dictum.*

8. *Questiones* 23 et Arch. nat., X^{1a} 1472, fol. 224 v°, 13 février 1385; 155 et X^{1a} 37, fol. 245 r°, 246, juillet 1390, contre Audouin Chauveron; 196 et Félibien, *Histoire de Paris*. Preuves, t. II, p. 540; 201 et X^{1a} 1474, fol. 60, 11 mai 1390; 216 et X^{1a} 38, fol. 122 v°; 220 et X^{1a} 38, fol. 136; X^{1a} 1475, fol. 76; Félibien, *op. cit.*, *loc. cit.*; 295 et X^{1a} 1477, fol. 211; 328 et X^{1a} 1477, fol. 595 v°, et Félibien, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 546 : Le Coq fut consulté et il rapporte l'arrêt définitif du 7 avril; 334 (an. 1393) et X^{1a} 1477, fol. 195, entre l'évêque d'Utrecht et les marchands parisiens Nicolas de Wids et Jean Lefèvre, dont le texte imprimé ne donne que les prénoms. Le fameux duel entre Jacques Legris et Jean de Carrouges fait l'objet des questions 76, 77, 85, 86; on le retrouve dans Arch. nat., X^{2a} 11, fol. 206, 211 v°, 212, et X^{1c} 60 A, n° 15; 182, cf. Ch. Jourdain, *Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam Universitatis Parisiensis*, n° 874, an. 1391. Il y a lieu de rectifier le texte de Dumoulin : *questiones* 3 et 8, lire 1383 au lieu de 1393; 19, lire 1379 au lieu de 1393; 225, lire *Abrincensis* au lieu d'*Ebroicensis*, cf. Arch. nat., X^{1a} 1475, fol. 59 v°, mai 1390.

UN NOUVEAU DOCUMENT

SUR

RODRIGUE DE VILLANDRANDO

LE MEURTRE DE GIRAUD DE GOULART
BAILLI DE BERRY (1437).

Dans la préface de sa célèbre étude sur Rodrigue de Villandrando, dont la première ébauche parut en articles dans cette revue même, Jules Quicherat constate combien les événements de la vie du fameux chef de bandes, ancien combattant pour l'indépendance française, constituent une matière difficile à épuiser¹. De nombreux textes lui furent, en effet, communiqués dès qu'il eut éveillé l'attention sur cette curieuse figure. Il profita de ces découvertes dans son beau livre, en confessant toutefois qu'il s'attendait à être incomplet, et à ce que d'autres documents s'ajoutassent à ceux qui lui avaient permis d'amener le sujet au point où il en était arrivé.

La pièce publiée plus loin rentre précisément dans cette catégorie. Elle concerne un épisode qui eut un grand retentissement à l'époque : le meurtre de Giraud de Goulart, bailli de Berry.

Rappelons les faits. Quicherat les place en 1437, après Pâques. C'est le moment où Rodrigue apparaît presque partout à la fois, multipliant ses coups de main avec une rapidité déconcertante dans le Midi et le Centre, en Languedoc, en Auvergne, en Rouergue, à Saint-Flour. Il s'est emparé de Cordes l'année précédente², et il arrive de la région d'Albi, qu'il

1. J. Quicherat, *Rodrigue de Villandrando, l'un des combattants pour l'indépendance française au XV^e siècle*. Paris, 1879, in-8°, v-356 p. Cf. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 2^e série, t. I (1844), p. 119-168 et 197-238.

2. Cf. Ch. Portal, *Rodrigue de Villandrando et les habitants de Cordes, 1436 (Annales du Midi, 1895, p. 212)*.

vient de rançonner. Gagnant La Châtre, il menace la Touraine¹. Cependant, chevaleresque quoique brigand, il renonce à ce projet sur une lettre de la reine et de la dauphine, écrite à la prière des habitants de Tours, « par égard pour 'de si grandes dames », et se met en marche sur le Berry, parvient à Déols, près de Châteauroux, puis se dirige vers le Bourbonnais.

Comme à l'ordinaire, son passage est signalé par des pillages, des mises à la rançon et par des incendies. Même il y eut quelque chose de plus. « L'œuvre de malfaisance », écrit Quicherat, « fut couronnée par un meurtre qui eut plus de retentissement à lui seul que le massacre de cent personnes. Dans un combat ou dans une embuscade, Giraud de Goulart, bailli de Berry, fut tué, tué de la main d'un homme d'armes espagnol, renommé dans les Compagnies, et que, parce qu'il avait le même prénom que son chef, on appelait le *petit Rodrigue*. »

Mais la circonstance tout à fait aggravante de ce forfait fut d'avoir été perpétré au cœur même du royaume, dix-huit mois après une pacification d'où l'on avait été en droit d'attendre le rétablissement de la sécurité, pour le moins autour des résidences royales. Une preuve si frappante que les dévastations, dont on avait souffert pendant tant d'années, n'étaient pas encore parvenues à leur terme souleva l'opinion. Même dans le monde officiel, on ne chercha plus à cacher la lassitude qu'on éprouvait, et on commença à juger sévèrement l'apparente indifférence du roi à rétablir l'ordre.

C'est ainsi que le chroniqueur Jean Chartier, le « panégyriste » de Charles VII², alla jusqu'à dire que plus un homme de guerre était en force pour dévaliser les pauvres gens, mieux il était placé pour obtenir du roi tout ce qu'il voulait ; et il existe une plainte du temps, intercalée dans certaines rédactions de la *Chronique* de Monstrelet³ qui met singulièrement en

1. Sur tous ces faits, voyez M. Boudet, *Charles VII à Saint-Flour (Annales du Midi*, année 1891, p. 314) ; Perceval de Cagny, *Chroniques*, éd. Moranville (Paris, 1902), p. 234 ; et surtout A. Thomas, *Rodrigue de Villandrando en Rouergue (Annales du Midi*, 1890, p. 214), et M. Boudet, *Rodrigue de Villandrando et les Écorcheurs à Saint-Flour (Revue d'Auvergne*, 1894, p. 417-452). Voy. aussi une quittance inédite de l'aide du diocèse de Narbonne « pour résister à Rodrigue et autres routiers pillant le Languedoc » (21 décembre 1433), dans le *Catalogue* de la librairie Champion, octobre 1919, n° 1380.

2. Éd. Vallet de Viriville, t. I, p. 241.

3. Éd. Douët d'Arcq, t. VI, p. 176-190.

relief tous les maux du « povre commun et des povres laboureurs de France ».

La seule source à laquelle Quicherat ait puisé ses renseignements sur le meurtre de Giraud de Goulart consiste dans des lettres de rémission accordées par Louis XI, en 1461, à Richard Deymes, de Lectoure, pour le meurtre du « petit Rodrigue¹ ». Richard Deymes avait, en effet, accompagné inconsidérément le chevalier Jean de Goulart, frère du bailli de Berry, lorsque celui-ci, apprenant la présence aux environs de Toulouse du « petit Rodrigue », lui donna la chasse, parvint à l'atteindre et à le tuer près de « Castel Manarbieu », pour venger le meurtre de son frère.

D'après cette pièce, les faits visés remonteraient à dix-huit ans, donc à l'année 1443. Or, à cette époque, Rodrigue n'était plus capitaine de compagnie en France. Il y a donc erreur manifeste.

De plus, il résulte des annales du Berry, dressées par Thaumas de la Thaumassière², que Giraud de Goulart, seigneur de Charost et de Cumont, bailli de Berry en 1435 et 1436, fut remplacé dans cette charge par Poton de Xaintraillles le 19 août 1437³. L'auteur ne dit pas que cette substitution ait eu pour cause le décès de Goulart, mais Monstrelet (l. II, ch. ccxv) déclare expressément que le bailli de Berry, — qu'il appelle par erreur Gascon de Logus, — mourut en 1437; seulement il attribue sa mort à une chute de cheval⁴.

1. *Vie de Rodrigue de Villandrando*, p. 293, pièce justificative n° LI.

2. *Histoire de Berry*. Bourges, 1689, t. I, p. 47.

3. Poton de Xaintraillles est encore qualifié de sénéchal de Limousin dans un document du 12 août 1437 (Assiette d'une aide sur le Haut-Limousin), publié par A. Thomas, *les États provinciaux sous Charles VII*. Paris, 1879, in-8°, t. II, p. 82. Dans une pièce de même nature du 12 septembre 1438 (*Ibid.*, p. 99), il porte effectivement le titre de « baillif de Berry ». Sur l'alliance des Goulart et des Charost, cf. L. Cartier Saint-René, *Histoire du duché-pairie de Charost*. Paris, 1879, in-8°, p. 164 (d'après les archives du château de Charost).

4. *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, publiée par L. Donët d'Arcq. Paris, 1881, t. V, p. 292 : « Et entretant, messire Gascon de Logus, bailly de Bourges en Berry, et aultres capitaines, alèrent assiéger la ville et chasteau de Cerny, que tenoient les dessudiz Anglois. Lesquelx en dedens briefz jours ensievans se rendirent, moyennant qu'ilz s'en alèrent sauvement à tout leurs biens. Et quand ilz se départirent de là, à tout leur sauf conduict, le dessus-dit messire Gascon, qui estoit monté sur ung bon coursier, les convoia ung petit. Mais en férant de l'éperon et virant iceluy coursier, chey dangereusement

La pièce qui suit apporte diverses précisions au récit tel qu'il est présenté ci-dessus.

C'est un mandement du roi Charles VII, adressé de Tours le 30 janvier 1438 (n. st.) à l'évêque de Laon, Guillaume [IV] de Champeaux, « général conseiller sur le fait et gouvernement des finances » en Languedoc et Guyenne, pour lui enjoindre de faire procéder au paiement de cent livres tournois dues à André Sourdret, serviteur du sieur de Lebret, comme prix de harnais et autres fournitures faites par des marchands de Bourges au bailli Giraud de Goulard, lorsque ce dernier, sur l'ordre royal, ayant rassemblé une troupe armée contre les bandes de Rodrigue de Villandrando, préparait l'expédition où il devait être, bientôt après, blessé mortellement.

L'acte fournit des détails assez circonstanciés. Le roi était alors, — il est dit « dernièrement » dans la pièce datée du 30 janvier 1438, — en pays de Languedoc quand il apprit que Rodrigue et le Bâtard de Bourbon étaient en Berry avec une grande compagnie composée d'hommes d'armes et de trait, qu'ils y causaient de grands dommages et « oppressions innombrables » au « pauvre peuple ». Il donna aussitôt l'ordre « au chevalier Giraud de Goulart, son chambellan et bailli de Berry », qui était justement avec lui, d'aller d'urgence à Bourges, d'y rassembler le plus grand nombre qu'il pourrait de nobles et de gens d'armes de tout le pays ou des régions environnantes, afin de délivrer les habitants de la terreur où ils vivaient, et d'expulser définitivement les pillards rodriguais.

Giraud de Goulart se rendit en effet à Bourges, où il rassembla à la hâte une troupe d'hommes d'armes qu'il équipa, en réquisitionnant sur place les harnachements et les armes nécessaires¹. Sur quoi, il se mit en campagne pour exécuter la mission dont le roi l'avait chargé. Mais, dans une rencontre inopinée qu'il eut avec les compagnies, il fut « blessé d'un trait par l'un des gens

et se tua ledit chevalier tout mort. Ou lieu duquel, Pothon de Sainte-Treille fut de par le roy constitué baillly de Bourges. » — L'édition Buehon (*Panthéon littéraire*, 1836, in-8°, p. 752) fournit la variante de nom : « Gaston de Logus. »

1. Par suite de l'incendie survenu à l'hôtel de ville de Bourges en 1487, il n'existe plus aucun document sur ces faits dans les archives municipales. Je dois ce renseignement à l'obligeance de notre confrère M. A. Gandilhon, que je tiens à remercier ici.

de Rodrigue », et expira quelques jours après, des suites de sa blessure.

Voici donc l'épisode raconté par un clerc de la chancellerie royale, très peu de temps après son accomplissement.

Les précisions apportées par le document complètent fort bien les renseignements fournis par les lettres de rémission mises en lumière par Quicherat.

Le dernier historien de Charles VII, M. Du Fresne de Beaucourt¹, a passé sous silence, on ne sait pourquoi, ces faits si caractéristiques de l'époque d'anarchie consécutive à la guerre de Cent ans. Il est cependant d'un puissant intérêt de constater que Rodrigue, l'ancien compagnon de Jeanne d'Arc, poussa l'audace, dans son égarement d'aventurier, jusqu'à tenir tête, en plein cœur de la France, à des troupes régulières, commandées par un officier royal en personne, délégué spécialement pour la pacification du pays.

Il n'osa cependant pas lutter contre Charles VII qui, profondément ému des souffrances de la population, — les termes de la pièce publiée le dévoilent d'une manière saisissante : « à la grant charge de nous et de nostre pouvre peuple », — se décida finalement à le pourchasser avec toutes ses forces réunies. Et quand Rodrigue se vit traqué par le souverain lui-même, ainsi que le rapporte Perceval de Cagny², il quitta précipitamment Roanne, passa le Rhône et gagna les terres d'Empire.

Ph. LAUER.

Mandement de Charles VII, ordonnant le paiement de cent livres tournois à André Sourdet, pour couvrir les frais des réquisitions faites à Bourges par le défunt bailli Giraud de Goulart, tué en combattant Rodrigue de Villandrando (Tours, 30 janvier 1438). — Bibl. nat., coll. Clairambault, vol. 952, p. 11.

Charles par la grace de Dieu roy de France. A nostre amé et feal president de noz comptes l'evesque de Laon, general conseiller sur le fait et gouvernement de noz finances en nostre païs de Languedoc

1. *Histoire de Charles VII*. Paris, 1885, in-8°, t. III, p. 45-47.

2. *Chroniques*, éd. Moranvillé, p. 233-235. Voy. aussi G. Du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. III, p. 47.

et duchié de Guienne, salut et dilection. Nostre bien amé André Sourdet, serviteur de nostre très chier et amé cousin le sieur de Lebret, nous a fait exposer que comme nous, estans ou voyage que dernièrement avons fait en nostre pais de Languedoc, eussions esté acertennez que Rodiguo de Villandrando et le Bastart de Bourbon estoient en nostre pais de Berry, à grant compaignie de gens d'armes et de trait, où ils faisoient de grans maulx, dommages et oppressions innombrables à la grant charge de nous et de nostre pouvre peuple; et à ceste cause, eussions baillé commission et charge expresse à feu Girault de Goulart, en son vivant nostre chevalier et chambellan et bailli de nostre dit pais de Berry, qui lors estoit avec nous et en nostre compaignie, de venir en icelui nostre pais de Berry, illecques faire assembler les nobles dudit pais et autres, ou plus grant nombre que faire le pourroit, pour expulser d'icelui nostre pais lesdites compaignies, et autrement relever noz subgiez dudit pais desdites charges et oppressions. Et soit ainsi que ledit Girault de Goulart, pour mettre en point aucuns des gens de sa compaignie, eust lors prins et acheté d'aucuns marchans de nostre ville de Bourges, harnoiz et autres choses, et pour ce qu'il n'avoit pas lors prest paiement pour fournir à ce que besoing lui estoit, se feust icelui exposant, qui lors estoit serviteur dudit de Goulart, obligié envers aucuns desdits marchans, pour partie desdites choses prinses par ledit de Goulart, en la somme de cent livres tournois et plus, et, de ce fait, sa propre debte, esperant de recouvrer en après dudit de Goulart ce à quoy il s'obligeoit pour lui. Lequel de Goulart, en s'efforçant de mettre à execucion ce que chargé lui avons, eust esté bleicié d'un trait par ung des gens dudit Rodiguo, et à ceste cause soit aucuns jours après alé de vie à trespassement : par quoy icelui exposant n'ait pu aucunement recouvrer dudit de Goulart ce à quoy il s'estoit obligé pour lui. Et ce neantmoins lesdits marchans l'ont ja par plusieurs foiz sommé et requis de leur faire paiement de sadite obligacion, ainsi qu'il nous a esté remonstré et doubté que à ce le facent contraindre, qui seroit en son très grant prejudice et dommage et plus pourroit estre, se par nous ne lui est sur ce pourveu de remede convenable; requerant humblement que comme ceste obligacion ait esté faicte pour nostre service, et que dure chose seroit à icelui exposant qu'il paiast icelle somme du sien, il nous plaise sur ce lui pourvoir de remede convenable. Pour quoy, nous ces choses considerées, voulens garder et preserver ledit exposant de dommage en faveur mesmement des bons services qu'il nous a faiz par long temps en la compaignie dudit

feu de Goulart, et depuis en la compagnie de nostre dit cousin de Lebret, et esperons que encores face, à icelui, pour ces causes, avons donné et donnons de grace especial, par ces presentes, la somme de cent livres tournois pour lui aider à soy acquiter de la dite obligation, à icelle somme de cent livres tournois avoir pour une foiz des deniers de nos dites finances de Languedoc. Si vous mandons et expressement enjoignons que par nostre amé et feal, tresorier de noz finances en nostre dit païs de Languedoc, maistre Macé Heron, vous, des deniers de sa recepte tant ordinaire que extraordinaire, faites payer et delivrer au dit exposant la dicte somme de cent livres tournois. Et par rapportant ces dites presentes et quittance sur ce souffisant, nous voulons la dite somme de cent livres tournois estre alouée es comptes et rabatue de la recepte du dit maistre Macé Heron par nous amez et feaulx gens de noz comptes, ausquelz mandons ainsi le faire sans difficulté, nonobstant que autrement que par ces presentes il n'appert de la dite obligation ne du dit harnoiz ne autres choses prises par le dit feu de Goulart et quelzconques mandemens ou defenses à ce contraires.

Donné à Tours, le xxx^e jour de janvier, l'an de grace mil CCCC trente et sept et de nostre regne le seiziesme.

N. Par le roy, le sieur de Chaumont present.

C[h]... (*Le bas de la pièce, qui était scellée sur simple queue de parchemin, a été déchiré et enlevé.*)



L'HÔTEL ET LES COLLECTIONS
DU
CONNÉTABLE DE MONTMORENCY

(Suite et fin¹.)

XXIII. Livres trouvez audict cabinet du Roy :

311. Ung livre intitulé *Cathalogue des très illustres ducz et connestables de France*;

312. Item, ung livre où est dépainte par fueilletz l'*Histoire de Psyché*, avec les dictons au dessoubz en langue italienne;

313. Item, ung aultre livre intitulé l'*Usaige et description de l'holometon*;

314. Item, ung aultre livre en parchemin escript à la main, couvert de marroquin bleu;

315. Item, deux aultres livres intitullé l'*Histoire de Diodore Sicilien*, en grand volume couvert de rouge, avec les armoiries de Monseigneur au dessus;

316. Item, les *Arrestz de Duluc*², couvert de velours, en grand volume³;

317. Item, l'*Histoire d'Herodian* en françoys, en grand volume.

318. Item, ung livre intitulé *Louanges du très chrestien roy Henry*, escript à la main, en rime françoise, relyé en parchemin;

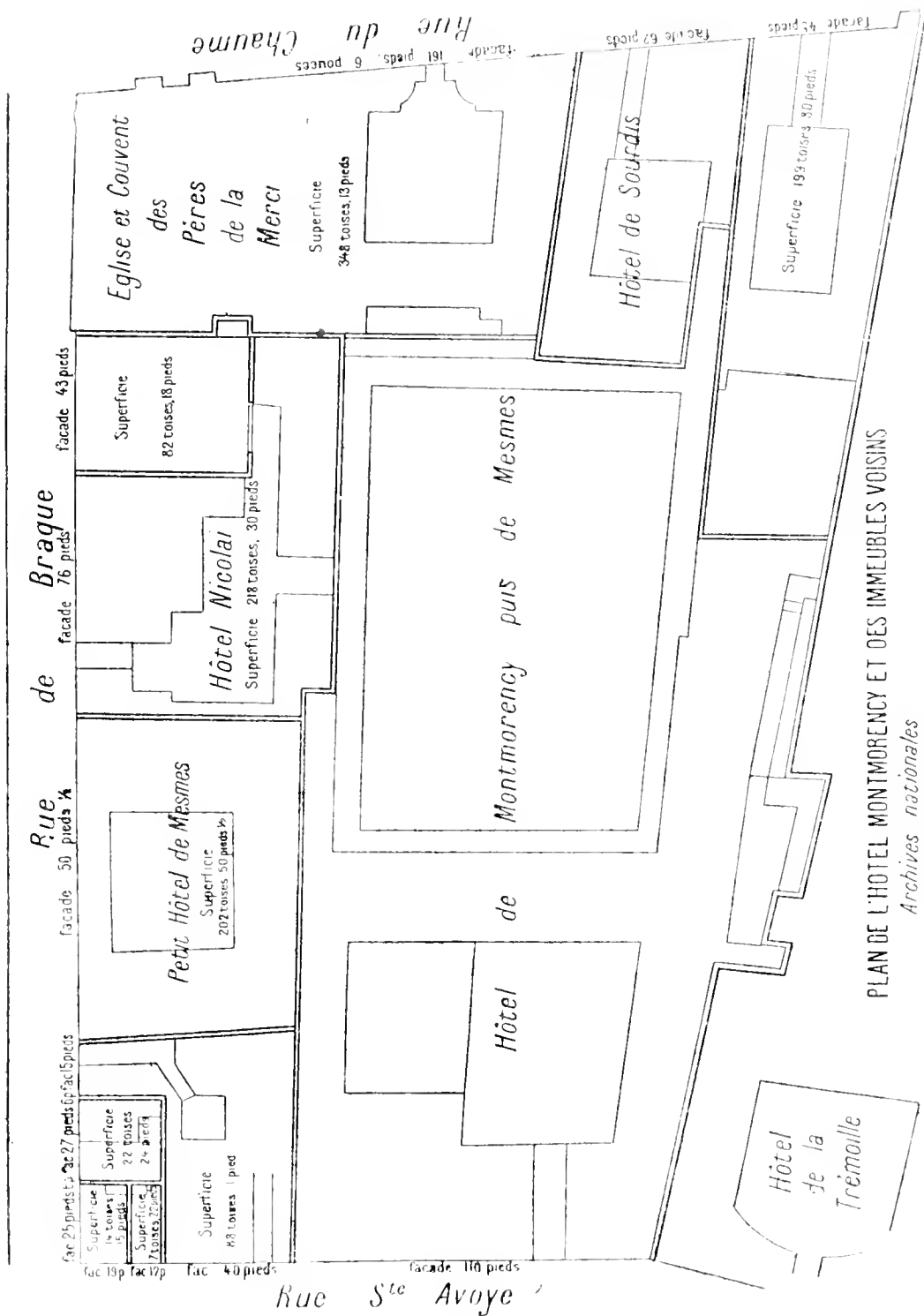
1. Voir *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXX, p. 311.

2. *Placitorum summae apud Gallos curiae libri XII*, per Johannem Lucium. Paris, 1556, in-fol. — L'auteur nommé dans le présent inventaire Jean du Luc doit être Jean de Luc, procureur au Parlement de Paris, chargé des affaires du dauphin et de la dauphine, et qui recevait 20 l. de pension du roi (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VII, p. 569). Cf. t. LXXX, p. 382.

3. L'inventaire de 1560 indique les deux ouvrages suivants :

« Ung livre intitulé le premier volume de la *Mer des histoires*;

« Ung autre livre intitulé l'*Histoire de Joseph, sacrificataire ébrieu*. »



PLAN DE L'HOTEL MONTMORENCY ET DES IMMEUBLES VOISINS

Archives nationales
 N 4 Seine 14, planche 8
 (1789)

319. Item, ung livre intitulé le *Promptuaire des médalles*, couvert en parchemin;

320. Item, ung aultre petit livre intitulé *Escript du Roy aux Estatz de l'Empire*, couvert en parchemin;

321. Item, ung aultre livre intitulé *De lingue Gallie origine*, en latin;

322. Item, le *Blason des noms et armes des Chevaliers de la Table ronde*, couvert de velours vert;

323. Item, ung livre couvert de rouge doré avec les armoiries de mond. seigneur, où il y a quatre tables de comosgraphie;

324. Item, ung aultre livre escript à la main, intitulé le *Livre de Boecce de Consolation*, couvert de rouge;

325. Item, ung aultre livre couvert de velours violet, en latin, intitulé la *Louange et deffence du caresme*;

326. Item, ung aultre intitulé le *Simbole armorial des armoiries de France et Lorraine*;

327. Item, ung livre en grand volume, intitulé les *Douze livres de Robert Valentin touchant la discipline militaire*, couvert en veau noir doré;

328. Item, ung aultre livre couvert en parchemin, intitulé l'*Histoire de la nature des oyseaulx*;

329. Item, ung aultre livre couvert en veau rouge doré par dessus avec les armoiries de mond. seigneur, intitulé l'*Art de naviger*;

330. Item, ung livre escript à la main, couvert de veau rouge, intitulé *Cathalogue des noms, surnoms, tiltres et armoyries des empereurs et roys*;

331. Item, troys petitz livres couvertz de parchemin, intitulé le *Discours de l'histoire de Lorraine et de Flandres*;

332. Item, ung aultre petit livre intitulé de la *Primitive institution des roys et héraulx d'armes*;

333. Item, ung aultre livre couvert de maroquin bleu sur lequel est l'esfigure du Roy en ung rond doré, intitulé *Histoire des vicontes et ducz de Millan*;

334. Item, ung aultre livre couvert de veau blanc, intitulé le *Second livre de la première décade de Tite Lyve*;

335. Item, ung aultre livre couvert de parchemin, intitulé les *Hymnes de Ronsard*;

336. Item, ung petit livre couvert de rouge, en long, intitulé la *Nature et diversité des poissons*;

337. Item, ung petit livre couvert en parchemin, intitulé *Interprétation du monstre ou énigme Sol et Lucina parentes*;

338. Item, ung petit livre couvert de maroquin vert doré, intitulé le *Miroir du pénitent*;

339. Ung petit livre en parchemin armoiré par dessus, intitulé *l'Institution des enfans de la Trinité*;

340. Item, une petite paire d'*Heures* couvertes de velours noir, avec l'estuy aussi de velours noir, garnyes de fermoirs d'argent, servant pour le Roy;

341. Item, troys petites tables de porphire et une de marbre blanc et noir, enchassées en boys doréz par la bordure;

342. Item, une aultre petite table de porphire non enchassée, en figure ovalle, ayant plusieurs venes blanches;

343. Item, une aultre petite table de marbre carrée de couleur blanche et tannée;

344. Item, une forme de rochier de terre esmaillée, où il y a plusieurs bestes reptilles;

345. Item, ung cabinet faict de marqueterie, où il y a plusieurs layettes, ayant ung pied et demy de haulteur et environ deux piedz de largeur;

346. Item, une coustellière de douze cousteaulx doréz et esmaillés de noir avec la forchette;

347. Item, une escriptoire de boys vernissée, gauderonnée par bas, et enrichy d'une frize de marqueterie par hault;

348. Item, ung petit coffret de cristal esmaillé de plusieurs couleurs, et quatre petites boules au dessoubz es quatre coings.

xxiv. *Vesselle de cristallin :*

349. Dix coupes de cristal avec leurs couvercles;

350. Item, six coupes de mesmes sans couvercles;

351. Item, huit vases de mesmes et une esguyère;

352. Item, demy douzaine de cuvettes avec leurs couvercles, et demy douzaine de verres façon de Bourdeaux;

353. Item, ung petit gobellet de corne;

354. Item, deux petites statues de marbre, dont l'une est ung dieu *Mars* et l'autre une *Palas*;

355. Item, une caysse dans laquelle y a ung tableau de marbre avec une statue de *Jupiter et Semellé*;

356. Item, ung buffet faict à layettes, couvert de marqueterie,

assez large, le tout de boys, enfermé dans une grande cayssse de boys;

357. Item, une aultre petite cayssse dans laquelle y a du coral.

FOUCAULT.

xxv. *Ensuyt ce qui est au cabinet de l'armeurerye, estant au bout de la grand gallerie dessus le jardin :*

358. Deux harnois à tonnelletz completz;

359. Ung harnoy d'homme d'arme complet, gravé et doré, la rondelle et le champhrain de mesmes;

360. Ung aultre harnois noir gravé en bosse et doré, tout complet;

361. Item, ung aultre harnoy d'homme d'armes complet, faict par bandes dorées et gravées;

362. Item. ung aultre harnois doré et gravé par bandes, complet;

363. Ung aultre harnoy doré et gravé à bandes, complet;

364. Ung harnois complet doré par bandes et gravé, garny de deux accoustremens de teste;

365. Item, l'anyme¹ de Monseigneur, gravée et dorée par bandes, complete;

366. Item, une aultre anyme blanche et dorée par rondeaulx, garnye de cuyssoz et ganteletz, avec son morrion;

367. Item, ung aultre habillement de teste doublé, servant à lad. anyme;

368. Item, ung corps de curasse avec les avant-bras, l'armet et aultres pièces, fors une greffe, et les ganteletz, doréz par bandes;

369. Item, ung corsellet faict à l'enthicque;

370. Item, ung morrion de mesmes led. corsellet;

371. Item, ung coulet d'escailles couvert de velours noir, cloué à cloux blancz, accompagné d'un morrion de mesmes et d'une rondelle aussi de mesmes;

372. Ung champhrain faict à la damasquine;

373. Item, ung aultre champhrain doré par bandes;

374. Deux paires d'estrieux, dont une dorée et argentée, avec une paire de bosselles dorées et gravées;

375. Item, une aultre rondelle couverte de velours noir, avec une face estrange au milieu, cloué de petitz cloux argentéz et frangée alentour d'une frange de soye noire et d'argent;

1. Sorte de cuirasse.

376. Item, le morrion de mesmes couvert de velours noir ;
377. Item, une aultre rondelle couverte de velours noir passementée et frangée alentour, et le morrion de mesmes ;
378. Item, une rondelle paincte de coulleur d'or et de vert, avec une *Histoire de bataille* ;
379. Item, une aultre rondelle noire couverte de cuyr, à figures anthieques ;
380. Item, ung pavois à la turque, qui est de cuyr et de broderye par dessus ;
381. Item, deux chemises de maille délyées, sans doubleure, garnyes de manches ;
382. Item, une paire de solleretz couvert de maille ;
383. Item, une aultre paire de solleretz non garnys ;
384. Item, quatre habillemens de teste à la bourguignotte, doréz et gravéz, servans aux harnoyz déclairéz cy dessus, oultre leurs armetz ;
385. Deux raucons ¹ ;
386. Item, vingt cinq espieux de toutes sortes, dont deux sont damasquinéz ;
387. Item, une hallebarde d'assier ;
388. Item, un petit raucon, hampe de Brésil ;
389. Item, un aultre espieux portant deux pistolletz ;
390. Item, en ung ratellier y a neuf picques de boys d'Espagne, les fers doréz ;
391. Item, cinq espées faictes à la damasquine d'or et de noir, dont y en a quatre garnyes de daguettes et saintures ;
392. Item, deux aultres espées damasquinées d'or et de noir, garnyes de saintures, sans daguette ;
393. Item, une espée blanche garnye de sainture, sans daguette ;
394. Troys espées dorées et noires, dont deux en façon de gauffre, toutes garnies de daguettes et saintures ;
395. Item, troys aultres espées d'or et de noir sans sainture ny poignard ;
396. Item, troys aultres espées toutes noires sans garnitures ;
397. Item, quatre espées esclavonnes, dont il y en a deux dorées et deux argentées ;
398. Item, neuf espées à porter sur le harnoyz, dont y en a six

1. Sorte d'arme de hast, primitivement une faux emmanchée sur un long bâton.

dorées et troys argentées de blanc et de noir, esquelles y en a deux garnyes de saintures;

399. Item, quatre aultres espées à porter sur le harnois que mond. seigneur a accoustumé de porter à la guerre, garnyes de saintures;

400. Item, cinq coustellaces garnys d'or et de noir, dont deux sont garniz de saintures;

401. Item, une espée bien fort grande et large dont le pommeau et la croizée damasquinée, garnye d'un fourreau de velours noir et le bout de mesmes;

402. Item, une aultre espée d'armes argentée avec les devises du Roy, garnye de son fourreau de velours;

403. Item, une aultre espée dont la poignée est faicte de boys à jour, ayant le pommeau et la ferrure d'acier argenté, le fourreau de cuyr;

404. Item, cinq espées dorées de diverses façons, garnies de leurs daguettes et saintures;

405. Une aultre espée argentée avec sa sainture et daguette;

406. Item, une espée grisée et gravée, garnye de dague, sans sainture;

407. Item, une espée dorée, ayant le pommeau doré à bec de faulcon, garnye de sainture;

408. Item, une aultre espée dont la garniture est faicte à bastons rompuz, avec sa sainture;

409. Item, quatre espées, dont deux damasquinées et deux noires, avec les boutz doréz;

410. Item, une aultre espée à l'allemande, argentée, garnye de deux cousteaulx et ung poinson aussi argentéz, avec le fourreau de velours noir;

411. Item, une petite espée noire faicte à tourtiz, garnye de sainture, et le fourreau de velours noir;

412. Item, ung grand pistolet garny d'argent, avec le flasque et pulverin de mesmes, la clef toute d'argent, le tout garny de houppes et boucles d'argent, avec l'estuy couvert de velours noir;

413. Item, ung aultre pistolet à deux rouetlz et deux canons, faict de marqueterye;

414. Item, ung aultre pistolet à ung canon et deux rouetlz;

415. Item, cinq pistolléz dont l'ung est tout de fer et le rouet à jour, et les quatre aultres sont de marqueterye, ung desquelz est vernissé, et garnys de charges, clefz et moulles;

416. Plus deux petitiz pulverins doréz;

417. Item, une espée portant ung pistollet;
418. Trois pistollez à ronet, dont deux sont faictz de marqueterie;
419. Une mace de fer toute dorée et gravée, garnye d'estuy;
420. Item, une aultre petite mace de bec de corbin, faicte à la damasquine;
421. Item, sept arbalestres moyennes avec leurs bandages, dont deux sont fort petites;
422. Item, une aultre arbalestre garnye de son bandaige;
423. Troys carquois couvertz de cuyr et ung couvert de blayreau, avec ung aultre plus petit couvert de cuyr;
424. Cinq arcz d'Angleterre avec troys carquoys et une trosse playne de flesches, ung gan et le brassart d'ivoire;
425. Ung arc turquoys avec son carquoys garny de flesches;
426. Item, troys aultres arcz doréz;
427. Item, quatre trousses, dont deux dorées et deux painctes;
428. Item, une aultre petite platte;
429. Plus unze d'arcz de Biscaye;
430. Ung aultre blanc et noir sans estuy;
431. Ung grand cousteau de Turquie, la poignée d'ivoire et le fourreau de cuyr, la garniture damasquinée;
432. Item, ung aultre cousteau de Turquie, la poignée d'ivoire et le fourreau de cuyr, avec la garniture d'argent;
433. Une gibessière de faulconnier de satin cramoisy, faicte de broderie d'or, avec deux colliers de grand lévrier, ung leurre et le gan de buffle, le tout garny de mesmes broderye d'or sur satin cramoisy;
434. Quatre chapperons d'oiseaulx faictz de broderye et troys de cuyr argentéz;
435. Ung harnoy de cheval, à la genette, tout complet, avec les estrieulx et esperons, garny de tissu ferré d'argent doré et esmaillé, avec une gibessière de cuyr environnée de soye;
436. Item, la selle à la genette couverte de cuyr rouge servant aud. harnoy;
437. Item, une selle couverte de velours noir avec petites franges d'argent par bandes et de perles semées, avec le harnoy de mesmes et le morz, sans estrieulx;
438. Item, deux chesnes d'acier pour servir de renes de cheval;
439. Item, troys paires d'esperons doréz et argentéz garnys de rouge;
440. Item, une rondelle faicte à la damasquine, où il y a sept

testes de lyon, et bandée de broderye sur velours noir, avec le morrion de mesmes ;

441. Item, une aultre rondelle faicte d'escailles de tourtues doublées de velours vert et franges de soye verte, et le bouclier faict du ventre de la tortue, doublé et garny de mesmes la rondelle ;

442. Item, quatre paillemailles, dont les poignées de deux sont de velours ;

443. Une rondelle d'acier faicte à personnaiges doréz, frangée de franges d'or et de soye ;

444. Item, une aultre rondelle d'acier, dont le fondz est doré, faict à la damasquine, ayant au millieu une teste de femme atournée de serpens et à l'entour d'icelluy trophées et personnaiges, et le morrion de mesmes ;

445. Item, une aultre rondelle d'acier couverte de velours cramoisy de haulte coulleur, faict en broderye d'or, et le morrion de mesmes ;

446. Item, ung petit cousteau faict en façon de coustellace, le manche de cornaline, garny de fourreau et de boutz doréz, damasquiné, avec les houpes de soye rouge ;

447. Plus ung cousteau de Turquye faict à la damasquine, le manche d'agatte, la gayne garnye d'or, et une petite chesne d'or à pendre à la sainture ;

448. Item, ung aultre cousteau de Turquye faict à la damasquine, le manche d'yvoire enrichy par le bout de petites turquoises et rubiz, garny d'argent doré, et le fuzil pendant aud. cousteau pour l'aguyser ;

449. Item, ung symeterre de Turquye, le fourreau de cuyr garny d'argent doré et esmaillé, avec une sainture de tissu vert, ferrure d'argent doré ;

450. Item, ung leurre de cuyr rouge garny de soye rouge ;

451. Item, deux gibessières, dont l'une blanche et l'autre noire, de trolliz d'Allemaigne, ayant les fers damasquinés ;

452. Item, ung coustellatz portant ung pistolet, la poignée dorée, le fourreau de velours cramoisy, la garniture dorée ;

453. Item, une mace dorée portant ung pistolet ;

454. Item, une hache dorée portant aussi pistolet ;

455. Item, une haquebutte dont le boys est faict de marqueterye, aux armoiries de Monseigneur ;

456. Item, une aultre grand haquebutte dont le feuz est noir, sans aultres ouvraiges ;

457. Plus une aultre hacquebutte, dont le fuz est en marqueterye, de laquelle le canon est doré par filletz, avec le flasque et pulverin, couvert de velours noir et ferrure dorée ;

458. Item, deux paires d'esperons doréz sans garnitures ;

459. Trois paires de grosses sonnettes ;

460. Item, un homme habillé de vert, estant soubstenu sur deux deffences de sanglier ;

461. Item, ung grand cousteau dont le manche est de boys de lyège ferré de cuyvre, garny de sa gayne de cuyr noir ;

462. Item, une coustellière, l'estuy de velours vert passementé d'or, les cordons et houppes d'or, où y a cousteaux pour enter ;

463. Une escarzelle de velours noir et le fert d'argent gravé à fueillaiges ;

464. Item, troys petitz canons de boys painct en colleur de bronze, montéz sur leurs rouaiges, faict en façon de modelle ;

465. Item, deux colliers de velours rouge avec ung petit passement d'or servant de bord et une laisse de soye, des coulleurs de mond. seigneur ;

466. Item, ung modelle de boys painct pour appliquer à ung puy à tirer de l'eau ;

467. Item, ung baston servant de baguette, où il y a une teste de cheval au bout ;

468. Item, ung flasque et ung pulverin de nacle de perles tailléz en bosse à personnaiges, garnys d'argent doré, avec les pendants de soye eramoyse ;

469. Item, ung baston de Brésil, avec la poignée de velours et deux pommes d'ivoire ;

470. Item, ung bandaige garny de cordes pour soy guinder en quelque lieu.

xxvi. *Ensuyt ce qui est en la gallerye haulte près led. cabinet des armes :*

471. Ung grand tableau où est pourtraict le roy *Phelippes d'Angleterre* ;

472. Item, ung aultre tableau dont la bordure est dorée, où est la paincture de la *Vierge Marie et son filz* ;

473. Item, ung aultre tableau où est le pourtraict de l'*empereur Maximillian* ;

474. Item, ung aultre tableau painct sur toille d'argent, où il y a ung *Ecce Homo*, enchassé en boys doré par les bordures ;

475. Item, ung aultre tableau, où est painct le *pays de Ciennois*, enchassé en boys;

476. Item, ung aultre tableau enchassé en boys doré, où est paincte la figure de *mons^r le cardinal de Chastillon*;

477. Item, ung aultre tableau sur toille, où est la figure de *mil-lour Courtenay*;

478. Item, ung aultre petit tableau, où est painct l'*admiral d'Angleterre*;

479. Ung aultre grand tableau dont les bordures sont faictes en patenostre, où est painct ung *Agnus Dei*;

480. Item, ung aultre plus moien tableau enchassé en boys fort doré, où est paincte une *Vierge Marie avec son Enffant*, avec les armoiryes de mond. seigneur;

481. Item, ung aultre tableau, où est pourtraict *mons^r le duc d'Anjou*, enchassé en boys;

482. Item, sept aultres tableaux enchasséz en boys, où sont dépainctes plusieurs *courtisannes romainnes et grecques*;

483. Item, ung tableau, où est le pourtraict du *duc Morice*;

484. Item, ung aultre tableau, où est le pourtraict de *Jehan, roy de France*;

485. Item, ung aultre grand tableau qui est sur la cheminée, enchassé en boys, où est painct la figure d'un *Adonys et Vénus*;

486. Item, ung aultre tableau, où est la figure de l'empereur *Vaspasien*;

487. Item, ung aultre petit tableau, où est paincte *Nostre Dame et sainte Elizabel*;

488. Item, ung aultre grand tableau, où est paincte la *ville de Romme*, enchassé en boys;

489. Item, deux grandz tableaux, où sont les cartes de la *basse Normandye*, enchasséz en boys;

490. Item, deux aultres tableaux, où est paincte la *ville de Magdebourg assiégée par l'empereur*;

491. Item, ung aultre grand tableau, où est la carte de la navigation universelle;

492. Item, ung aultre tableau, où est painct le *Portel de Picardye*, près le fort de Boullongne;

493. Item, ung aultre petit tableau, où il y a une carte d'un pays;

494. Plus ung aultre tableau, où est le pourtraict de *Londres* en Angleterre;

495. Item, ung aultre grand tableau, où est paincte l'armée du roy de France devant Valencyennes;

496. Item, ung aultre grand tableau, où est painct l'ordre et façon de dresser une armée, et comment on doit mettre en bataille gendarmerye;

497. Item, ung aultre grand tableau, où est painct la ville de Metz et le siège de l'empereur;

498. Item, ung tableau de la carte d'Escosse;

499. Item, ung tableau rond faict d'esmail, dont les bordz sont de velours jaulne, faict en broderye;

500. Item, ung aultre grand tableau, où est la bataille navalle faicte par les Normans contre les Espaignolz et Flamans;

501. Item, ung aultre tableau, où est paincte une Diane;

502. Item, dix harnoys de chevaux légers;

503. Item, six trophées d'enseignes gagnées sur les ennemys, qui peuvent contenir environ VIII^{xx} enseignes;

504. Item, espées rabattues pour l'escrime, avec leurs daguettes aussi rabattues;

505. Deux grandes boyettes toutes couvertes de fer blanc, fort ouvrées;

506. Item, ung petit tablier d'hébenne et yvoire avec les tables de mesmes;

507. Item, ung grand rochier de corail servant de fontaine, où sont plusieurs bestes reptilles.

FOUCAULT.

xxvii. *Ensuivent les accoustremens estans en ung coffre de bahu pour servir en temps de guerre, et aultres :*

508. Ung manteau de velours noir sans manches, à broderye d'argent, avec une casaque de mesmes, et le gillet à mettre sur le cheval;

509. Item, une cazaque de velours noir chamarrée de broderye d'or pour porter sur le harnoys, et le gillet de mesmes;

510. Item, ung saye de toile d'argent blanc et noir faict de broderye d'argent en façon de cordelières pour mettre sur le harnoys, et les bardes toutes de mesmes;

511. Item, une cazaque de velours noir à panne avec deux tresses de passement d'argent, et le gillet de mesmes;

512. Un grand manteau à l'angloise, de panne de soie dedans et

dehors, avec deux tresses d'argent et de soye noire, et entre les deux tresses ung petit getz¹ de satin descouppé;

513. Item, une cazacque à porter sur le harnoys de velours noir, découppé, bandé de deux bandes d'argent tout à l'entour et chamarré de semblables tresses d'argent, le gillet de mesmes;

514. Item, une aultre cazacque à porter sur le harnois, de panne de soie, bandé de deux bandes de toile d'argent frizée d'or et d'argent, garnye de deux petites franges, le gillet de mesmes;

515. Item, ung saye à chevaucher, d'escarlatta chamarrée d'une broderye de satin cramoisy;

516. Item, une grande robbe de damas noir faicte à broderye d'argent à l'entour et toute doublée de panne de soye noire;

517. Item, deux allebrenoux, dont l'un violet et l'aultre blanc, passementéz de soye noire;

518. Item, deux cabans blancs qui ne sont encores assembléz;

519. Item, une aultre cazacque de velours noir figuré, passementé d'une tresse d'or, avec une croix S^t André rouge;

520. Item, deux caparaçons de beuffle, l'un à bandes de velours violet garny de croix blanches, et l'aultre tout nud;

521. Item, quatre peaulx de marroquin, deux rouges et deux noires;

522. Item, ung caban blanc passementé de noir;

523. Item, deux grandes escarcelles de velours noir, dont l'une a ung fer doré et l'aultre non;

524. Quatre grandes laisses de lévrier;

525. Une petite bourse de cuyr rouge, où il y a dix-sept médalles antiques de bronze;

526. Item, ung coffre de bahu vuyde;

527. Item, deux tappis vertz, l'un de deux aulnes et troys quartz de longueur, et l'aultre de deux aulnes et demye de long;

528. Item, l'enveloppement du harnoys de guerre de mond. seigneur, qui est de drap jaulne.

En ung aultre coffre de bahu a esté trouvé ce qui ensuyt :

529. Ung coffret de velours cramoisy couvert de broderye d'or et soye, servant à mettre des besongnes de nuit, dans lequel y a une paire de vergettes, le manche tout couvert de perles;

530. Ung estuy de peignes de satin cramoisy couvert de broderie

1. Au sens d'attaches, d'agrafes.

d'or, avec deux peignes, l'un d'hébenne et l'autre d'ivoire, doréz par les bordz ;

531. Une chemise d'ouvraige blanc ;

532. Ung peignoir ouvré par le collet de canetille d'or et ouvré à l'entour d'or et de soye cramoisye ;

533. Une touaille ouvree d'or et de soie verte et incarnat à poinet luisant ;

534. Deux coiffes, l'une ouvree d'or et soie noire, et l'autre de soie noire ;

535. Ung mouchoir ouvré d'or et de soye cramoisye ;

536. Ung aultre mouchoir faict d'ouvraige blanc ;

537. Deux chemises d'ouvraige blanc ;

538. Une de soie cramoisye et de fil d'or à point couppé ;

539. Une aultre de soie cramoisye et de fil d'or sur de la gaze d'argent ;

540. Une aultre de fil d'argent et soie noire sur de la gaze ;

541. Une aultre de fil d'or et de soye violet à poinet luisant ;

542. Une touaille ouvree d'or sur ouvraige couppé ;

543. Deux aultres touailles ouvrez de soye cramoisye ;

544. Quatre aultres touailles d'ouvraige blanc sur toille couppé ;

545. Ung couvrecchef qui sert d'enveloppe pour lesd. chemises et touailles ;

546. Deux peignes, l'un d'ivoire et l'autre d'hébenne, doréz par les bordz. qui ont esté mis en ung estuy de marroquin jaulne et rouge.

Plus a esté depuys baillé par Madame aud. Foucault pour meetre aud. coffre ce qui ensuyt :

547. Une touaille faicte sur ung raisieulx de soie cramoisy ouvree de fil d'or, d'argent et de soie verte à poinet plat ;

548. Une aultre touaille passementée d'un passement d'or tout autour et une grand frange de soie bleue ;

549. Une aultre tonaille de toille blanche ouvree de fil d'or, d'argent et soie cramoisye, verte et blene à l'entour et aux deux milieux ;

550. Une aultre touaille de toille blanche garnye d'ouvraiges de soye blanche, jaulne, orange, rouge et verte ;

551. Quatre soufles d'oreillier, asçavoir deux petites et deux grandes, de toille blanche, ouvrees de soye cramoisye orangée, et large de demy pied ;

552. Demye douzaine de mouchoirs ouvréz d'or, d'argent et de soye cramoisie, noire et blanche, avec ung petit passement d'or alentour ;

553. Item, demye douzaine de mouchoirs, quatre ouvréz de soie noire par les bordz et deux bordéz d'or.

xxviii. *Ensuyt ce qui a esté trouvé au grand galletas estant au dessus de la grande gallerie du jardin :*

554. Cinq feutres gris, dont deux bordéz d'un petit passement d'argent et doublés de taffetas, et les aultres sans aucune façon ;

555. Item, cinq feutres noirs sans doubleures ;

556. Item, troys aultres feutres tannéz ;

557. Item, deux aultres couvertz de taffetas ;

558. Item, quatre aultres feutres couvertz de soye noire, dont y en a ung qui est blanc et noir ;

559. Item, ung aultre chapeau couvert de soye noire et fil d'or faict à l'esguille, et le panache blanc ;

560. Item, une selle de velours noir faicte à broderyes d'or ;

561. Item, ung harnoys de velours noir tout couvert de broderies d'or, ayant la croppière faicte en caparasson à jour, avec des pendans garnys de houppes de soye noire et crespine d'or par dessus. le poictral, brides, sangles, surfaictz et trossoir pour la queue de mesmes, sans estrieulx, led. harnoys servant pour lad. selle ;

562. Item, ung caban blanc garny de neuf crochéz avec leurs portes d'argent ;

563. Item, en la chappelle dud. hostel neuf y a ung grand tableau enchassé en boys où est painct *Nostre Seigneur, Saint Pierre, Saint Philippes et Saint [André] estans sur la mer* ;

564. Item, sept lucz avec leurs estuys fermans à clef et ung aultre blanc et noir sans estuy ;

565. Item, deux cistres avec leurs estuys.

Plus, oultre lesd. cartes mises en tableaux et assizes en la gallerie. s'est trouvé en l'apothicairerie aultre nombre de cartes, plans de villes, chasteaulx et fortz de divers lieux, lesquelles cartes ne sont en tableaulx. Et premièrement :

566. Trente neuf en parchemin roolléz ; quatre en toille roollées, et trente quatre en papier, dont il y en a deux doublées de toille ;

567. Item, deux rouleaulx contenant vingt une fueilles de papier

où sont les *généalogies de la maison de France et d'Allemagne*, painctes en couleurs;

568. Item, deux pourtraictz de *Messeigneurs d'Orléans et d'Angoullesmes*;

569. Item, une canne de boys où sont les pourtraictz de la ville et chasteau de *Ham et la ville de Rue*.

FOUCAULT.

XXIX. *Ensuyt le linge qui a esté trouvé dans ung grand coffre faict en garderobbe, appartenant à Monseigneur, qui fut achepté de la veuve Gedloyn, lequel linge estoit inventorié dans le viel inventaire de Foucault.*

Premièrement :

570. Troys nappes de toille de chanvre déliées, de longueur de quatre aulnes et d'une aulne de largeur quelque peu davantaige;

571. Plus troys aultres nappes de mesmes toille, de longueur de troys aulnes et demye chacune et d'une aulne de largeur quelque peu davantaige;

572. Plus deux dressoirs¹ de toille de chanvre de deux aulnes et ung tiers de longueur et deux tiers et demy de largeur;

573. Plus deux aultres dressoirs de mesmes toille d'une aulne trois quartz et demy de longueur et de deux tiers et demy de largeur;

574. Plus deux aultres dressoirs de deux aulnes et ung quart de longueur et de deux tiers et demy de largeur;

575. Item, ung aultre dressoir de deux aulnes de longueur et de deux tiers et demy de largeur;

576. Plus ung aultre dressoir de troys quartiers et demy de longueur et de deux tiers et demy de largeur;

577. Plus ung aultre dressoir d'une aulne troys quartz de longueur et de deux tiers et demy de largeur;

578. Plus ung aultre de troys quartiers de longueur et de deux tiers et demy de largeur: le tout cy dessus de toille de chanvre;

579. Plus quatre nappes de cuisine. assçavoir une ouvrée de deux aulnes de longueur et de troys quartiers de largeur, les troys aultres plaines telles quelles;

580. Plus deux douzaines et troys serviettes de cuisine de demye aulne demy quart de long et ung tiers et ung seziesme de large;

581. Aultres serviettes de toille de chanvre pleines servant au

1. Il faut entendre la toille recouvrant le dressoir.

commun, de troys quartiers ou peu moins de longueur et demye aulne de large, cinq douzaines qui sont toutes rompues et usées;

582. Plus troys buffectz ¹ de toille de lin ouvréz, de deux aulnes moins demy quart de longueur et une aulne et demye et ung xvi^e de largeur;

583. Plus deux aultres buffectz de mesmes ouvraige de pareille longueur que dessus et de cinq quartiers de largeur;

584. Plus ung aultre buffet de mesmes ouvraige de deux aulnes et ung xvi^e de longueur et d'une aulne demy quart de largeur;

585. Plus ung aultre buffet d'ouvraige de Venize d'une aulne deux tiers et demy de longueur et d'une aulne demy quart de largeur;

586. Plus trois buffectz ouvréz à oieulléz d'une aulne et demye de longueur et d'une aulne demy quart de largeur;

587. Plus une grande nappe de lin ouvrée, d'une aulne et demye de largeur et six aulnes de longueur;

588. Plus une aultre nappe de mesmes, d'une aulne troys quartz de largeur et cinq aulnes de longueur;

589. Plus une aultre nappe de mesmes ouvraige d'une aulne troys quartz de largeur et quatre aulnes et demye de longueur;

590. Plus une aultre nappe de mesmes ouvraige, d'une aulne troys quartz de largeur et de cinq aulnes moins demy quart de longueur;

591. Plus deux aultres nappes de mesmes ouvraige, d'une aulne et demye de largeur et de cinq aulnes de longueur;

592. Plus une aultre nappe de mesmes ouvraige et de semblable largeur et de quatre aulnes peu moins de longueur;

593. Plus une aultre nappe de mesmes ouvraige, d'une aulne troys quartz de largeur et de quatre aulnes ung tiers de longueur;

594. Plus une aultre nappe fine ouvraige de petite Venize, d'une aulne et demye peu davantaige de largeur et de cinq aulnes demy tiers de longueur;

595. Une aultre de mesmes ouvraige, d'une aulne troys quartz de largeur et de cinq aulnes troys quartz de longueur;

596. Plus une aultre nappe ouvraige de petite Venize, de largeur de sept quartiers et de cinq aulnes et demye de longueur;

597. Plus une aultre nappe fine ouvraige de Venize, de six quartiers de largeur et de cinq aulnes ung quart de longueur;

1. Au sens de couverture ou toile du buffet.

598. Plus une aultre nappe fine ouvraige de petite Venize, de deux aulnes ung quart de largeur et de quatre aulnes ung quart de longueur;

599. Une aultre plus grosse ouvrée, de deux aulnes de largeur et de cinq aulnes troys quartz de longueur;

600. Plus seize nappes gros ouvraige de Venize, de deux aulnes de largeur ou environ et de troys aulnes quartier et demy de longueur;

601. Plus seize douzaines serviettes moins une, ouvrées, de demye aulne ung seiziesme de large et d'une aulne de longueur, et quelzques unes de moindre longueur;

602. Plus huit draps pour servir à la chambre du Roy, de toille de Hollande, dont y en a quatre de quatre léz et de troys aulnes et deux tiers de longueur, et quatre de troys léz et de troys aulnes et demy quart de longueur;

603. Quatre petites soulles d'oureller de toille de Hollande et deux plus grandz;

604. Plus troys aultres soulles de plus grosse toille;

605. Plus une soulle de toille de Hollande.

xxx. *Aultre linge estant dans ung assez grand coffre de bahu qui n'a esté baillé par Madame, non encores inventoryé, pour servir à la table du Roy :*

606. Vingt quatre douzaines de serviettes moins troys, ouvrées de façon de Venize, pour servir pour le Roy;

607. Douze grandes nappes ouvrées de mesmes, pour servir aussi à la table du Roy;

608. Plus unze aultres nappes moyennes;

609. Plus unze buffetz de mesmes ouvraige.

xxxi. *Aultre linge pour le service de la personne du Roy à table :*

610. Dix huit nappes ouvréz de façon de Venize;

611. Douze buffetz de mesmes;

612. Vingt troys douzaines de serviettes aussi de mesmes ouvraige.

xxxii. *Aultre linge estant en ung petit coffre pour servir pour le corps du Roy :*

613. Trois paires de lincieux de toille de Hollande et de quatre léz chacun;

614. Six draps de piedz de mesmes toille de troys lés;

615. Deux paires de lincieux de troys lés, pour servir au petit liect noir;

616. Deux douzaines de chemises, dont il y en a douze de nuict et six à colletz renverséz, et les six aultres à coulet droiet, le tout ouvré de blanc;

617. Une douzaine de serviettes ouvrées;

618. Une douzaine de couvrechefz;

619. Unze coiffes ouvrées de soye noire;

620. Huict soulles d'ourellier;

621. Six peignoirs, scavoir deux ouvréz de soye noire et canetille d'argent par les bordz, une aultre ouvré de soye blanche et fil d'or, deux ouvrées de soie cramoisyse et fil d'or et d'argent, et une aultre de soye noire et fil d'or;

622. Item, au coffre dud. linge une robbe de toille d'or semée de fleurs de soye de toutes coulleurs, fourrée toute de marthes sublimes¹ hormis le deshors des manches;

623. Item, l'enveloppe d'icelle de damas vert doublé de taffetas vert avec franges de soye verte et d'argent alentour.

624. Plus a esté trouvé en la petite court dud. logis, devers les escuyeries, une coche pour le Roy garnye de deux accoustremens, l'un de drap noir bandé de velours noir et tressé de soye noire, et l'aultre d'un feutre blanc et passémenté d'un petit passément blanc garny de materatz et d'oreilléz.

Je soubsigné confesse avoir en ma charge et garde tous les meubles cy dessus spécifiéz et déclairéz, dont je promectz rendre bon compte à mond. seigneur. En tesmoing de ce j'ay signé le présent inventaire le vingt quatriesme jour de décembre mil cinq cens cinquante six.

FOUCAULT.

II.

INVENTAIRE NOUVELLEMENT FAICT DES MEUBLES ESTANT EN L'HOTEL NEUF DE MONTMORENCY, RUE SAINTE AVOYE, en la présence de M^e Toussainctz Barrin [de Vincelles], abbé commandataire de Saint Romayn de Blaye, Jehan d'Alesso, s^r de Lezeau, commis

1. Pour martre zibeline.

par très hault et puissant seigneur Anne, duc de Montmorency, pair et connestable de France, pour lesd. meubles estre bailléz en garde à Jehan Foucault, varlet de garderobbe du Roy, consierge dud. logis, le premier, second, troisieme et autres jours suyvens jusques au mercredy dix^{me} jour du moys d'avril mil V^e cinquante neuf avant Pasques.

[Cet inventaire reproduit celui de 1556, sauf pour l'article des tapisseries, dont suit la copie :]

I. *Tappisseries qui sont audict logis :*

625. Une chambre de tappisseries contenant huict pièces de l'*histoire des forces d'Erculles* à crottesques, contenant troys aulnes de hault;

626. Deux chambres contenant quatorze pièces de troys aulnes de hault de l'*histoire de David et Bersabée*;

627. Une autre chambre contenant huict pièces de l'*histoire de Judas et Daniel*, contenant trois aulnes moins ung douziesme de haulteur, de fort fine estoffe;

628. Une chambre contenant huict pièces de l'*histoire de Moyse*, de haulte lisse de Tournay, contenant troys aulnes de haulteur moins ung douziesme;

629. Dix pièces de feuillage sur deux aulnes ung tiers environ;

630. Cinq pièces de feuillage sus une aulne troys quartz; quatre pièces de tappisserie de menue verdure et bestions dedans lesquelles estoient enveloppées huict pièces de tappisseries de l'*histoire d'Abraham*, rendues à Monseigneur;

631. Une pièce de tappiserie de l'*histoire de la Magdelaine*, tisue de fil d'or, argent, soye et laine, tenant en longueur une aulne deux tiers et en largeur une aulne ung tiers deux poulces, acheptée par mondict seigneur en l'an mil V^e LVIII.

II. *Autres tappisseries trouvées audict logis :*

632. Deux pièces de tappisseries de verdure à fontaines, de troys aulnes et demye de haulteur;

633. Item, huict pièces de tappisseries de menue verdure fort usée, sur deux aulnes troys quartz et demy de haulteur;

634. Item, ung ciel et ung tour de liet de mesme verdure garny de franges;

635. Item, quatorze pièces de tapisseries qui ont esté apportées d'Escouen, de l'*histoire de Judas et Daniel*, sur troys aulnes de haulteur ;

636. Item, sept pièces de tapisserie damassée, façon de Beauvays, de coulleur blanche et rouge avec des bordeures jaulnes et rouges, avec deux dessoubz de fenestre de mesmes, portant lesd. pièces de haulteur troys aulnes et ung quart, fors celle de la chemynée, qui ne porte que deux aulnes de haulteur ;

637. Item, quatre pièces de pareille tapisserie damassée, façon de Beauvais, de rouge, clair et brun, sans bordeure, portant de haulteur troys aulnes et ung quart, fors celle de la chemynée, qui n'a que une aulne et demye de haulteur ;

638. Item, six petites pièces de tapisserie de damasseure de pareille façon de Beauvays, de coulleur de vert, brun et clair, portant de haulteur deux aulnes et ung tiers, fors celle de la chemynée, qui ne porte que une aulne deux tiers ;

639. Item, une petite pièce de tapisserie de soye, or et argent, où est l'*histoire de la Résurrection*, contenant deux aulnes en carré, doublé de toille verte.

III. *Marbres estans en la gallerye dessoubz la gallerye des armes et joignant les vielz murs de la ville :*

640. Quatre grandz pièces de marbre de prophire carrées ;

641. Cinq pièces de marbre aussi de prophire rondes ;

642. Une petite cuvette de porphire ;

643. Ung petit *Cupido* de marbre blanc ;

644. Une figure de femme aussi de marbre blanc ;

645. Deux fontaynes de terre faictes en forme de vases à mettre l'eau.

[Le dernier feuillet porte le récépissé de Foucault et le certificat de MM. de Vincelles et de Lezeau (signé : D'Alesso, Vincelles), du 11 avril 1549 avant Pâques, puis cette dernière mention :]

Despuis led. inventaire faict, a esté baillé aud. Foucault huict pièces de tapisserie de feuillage pour en faire garde, ainsi que desd. autres meubles, sur trois aulnes de haulteur.

Faict à Paris, le dernier jour d'avril mil cinq cens soixante.

FOUCAULT.

III.

INVENTAIRE DES NEUBLES DE L'HOSTEL DE MONTMORANCY A PARIS,
INVENTORIÉZ LE XIII^e JOUR DE JANVIER MIL V^e LXVIII. (Original
pour Madame.)

Inventaire des meubles qui estoient en la garde de feu Jehan Foucault, valet de garde-robe du Roy et concierge de l'hostel de Montmorancy, lesquels ont esté exhibéz et représentéz par Catherine Bourgeris, veuve dud. deffunct Foucault, selon et en la manière qui s'ensuict.

Premièrement, le mecredy XIII^e jour de janvier
mil V^e soixante huict.

1. *En ung coffre de baheu estant en la chambre où led. Foucault souloit loger :*

646. Deux peignours ouvréz de soye cramoisie, or et argent ;

647. Ung autre pegnoer ouvré d'or et soye blanche ;

648. Ung autre pegnoer d'or et de soye noire ;

649. Deux autres pegnoers ouvréz d'argent et soye noire ;

650. Unze coeffes de nuict ouvréz de soye noire ;

651. Item, six draps de thoelle de Hollande, de trois aulnes ung quart de long chacun et de quatre léz de large ;

652. Item, huict draps de thoelle de Hollande, de deux aulnes trois quartz de longueur et trois léz de large, dont en y a ung taché, pour avoir servy à feu Monseigneur estant au liet blessé ;

653. Item, deux autres draps renduz sallez de mesme thoelle, longueur et largeur que dessus ;

654. Item, trois draps de lin, de trois léz et trois aulnes ung quart de longueur chacun, et a déclaré lad. veufve en avoir receu de Madame huict de pareille thoelle, longueur et largeur, sçavoir les trois cy dessus, quatre delivrez à Monsieur de Thorey par commandement de Madame, et ung baillé pour ensepevellir le corps de feu Monseigneur ;

655. Item, quatre autres draps de thoelle de lin, de deux léz et de deux aulnes ung tiers de longueur chacun ;

656. Item, dix couvrechefz de thoelle de Hollande, de plain léz et d'une aulne de longueur chacun, et a lad. veufve déclaré qu'il sou-

loit en y avoir douze, dont les deux furent perduz à la dernière malladye de feu Monseigneur, qu'elle n'a sceu recouvrer ;

657. Item, vingt ung frotoers de thoelle de chanvre neufz, de quatre aulnes ;

658. Item, dix petites serviettes ouvrées, et a lad. veufve déclaré qu'il y en avoit douze, dont en a eu deux perdues à la dernière maladie de mond. seigneur ;

659. Item, douze paires de chaussons de thoelle de Hollande ;

660. Item, unze petitz frotoers neufz pour les dentz ;

661. Item, vingt huit mouchoers de thoelle de Hollande, de quatre aulnes ;

662. Item, treize souilles d'aurillier de thoelle de Hollande, de diverses longueurs et largeurs, et a déclaré lad. veufve qu'elle en a baillé deux autres et deux orilliers de duvet qui souloient estre dans led. coffre avecques le linge cy dessus pour la dernière maladie de mond. seigneur ;

663. Item, deux petitz bonnetz de vellours doubléz de satin ;

664. Item, plusieurs sachetz de senteurs ; lesquelz avecques tout le linge cy dessus ont esté remys dans led. coffre, la clef duquel a esté rendue à Madame par lad. veufve.

II. *En une garderobbe moyenne a esté trouvé le linge de table qui ensuict, duquel l'on souloit servir le Roy, quant il venoit aud. logis neuf, estans soubz la chambre dud. Foucault :*

665. Dix huit grans doubliers ouvréz, de cinq aulnes ung quart de longueurs et deux aulnes ung quart de largeur chacun ;

666. Item, douze buffetz ouvréz, de deux aulnes demy quart de longueur et une aulne et demye de largeur chacun ;

667. Item, dix neuf douzaines et sept serviettes de pareille estoffe et ouvrage que les tabliers et buffetz cy dessus ;

668. Item, vingt trois grosses serviettes ouvrées et trois douzaines cinq autres serviettes de lin plaines, qu'elle a dict avoir esté baillées à son mary par Madame et qu'elle a entendu avoir esté baillées à mad. dame par Madame Dolu.

En un grand garderobbe estant en lad. chambre a esté trouvé le linge qui s'ensuict :

669. Quinze douzaines trois serviettes ouvrées, qui souloient aussi servir pour le Roy, toutesfois fort usées ;

670. Quarante neuf nappes ou tablyers ouvréz tant grans et moyens que petitz.

Du jeudy quinziesme desd. mois et an.

En ung coffre de baheu estant en lad. chambre :

671. Cinq nappes de thoelle de lin plaines, de trois aulnes et demye de longueur chacune ;

672. Item, quatre buffetz aussi de thoelle de lin plains, de deux aulnes ung quart de longueur chacun ;

673. Item, sept douzaines et sept serviettes ouvrées et presque usées ;

674. Item, dix serviettes de cuisine plaines et quasi neufves ;

675. Item, quatre serviettes de thoelle de chanvre plaines ;

676. Item, six portrers tous uséz ;

677. Item, cinq meschantes serviettes plaines ;

678. Item, une vielle nappe plaine et usée ;

679. En ung petit baheu de deux grans garderobbes, fermans chacune à deux clefz, estans en lad. chambre, lad. veufve a déclaré qu'il doit avoir vingt sept douzaines et cinq serviettes, tant plaines que ouvrées, grosses et délyées, et de diverses longueurs et largeurs, dont y en a partye de blanches, partye de salles, et partye à la paneterye et chez le lavandyer, qu'elle offre représenter après l'avoir fait blanchir et les avoir retyrées ;

680. Item, ont esté trouvées esd. coffres et deux garderobbes neuf douzaines et trois serviettes ouvrées, du tout usées ;

681. Item, lad. veufve a déclaré devoir estre dans lesd. coffre et garderobbes dix sept nappes plaines, de six aulnes de longueur ou environ chacune, servans pour le coumung, et quatorze autres nappes ouvrées, servans aux damoyelles, de quatre aulnes de longueur chacune, qu'elle offre aussi représenter après les avoir retyrées des offices et lavandier ;

682. Item, lad. veufve a déclaré devoir estre dans lesd. garderobbe et baheu quarante trois nappes ou buffetz ouvréz, partye de cinq aulnes de longueur, partye de trois aulnes et demye, et autres de deux aulnes et demye, qu'elle offre aussi représenter après les avoir retyrées des officiers et lavandier ;

683. Item, a lad. veufve déclaré avoir trente une grosses nappes de cuysine, de deux aulnes de longueur ou environ chacune, dont en y a deux qui ne vallent riens, qu'elle représentera aussi ;

684. Item, a lad. veufve déclairé avoir trois douzaines ou environ de gros torchons de cuysine, qu'elle représentera aussi;

685. Item, a lad. veufve déclairé avoir quinze paires de vielz draps pour servir au commun, dont en a esté bruslé ung, qu'elle représentera aussi;

686. Item, dix huict paires de draps neufz pour servir au commun, qu'elle représentera aussi, fors deux draps qu'elle dict estre esgaréz et qu'elle mettera peyne de recouvrer.

[Les clefz desd. garderobbes et coffre de baheu ont esté laissées es mains de lad. veufve pour remectre le linge cy dessus mentyonné après qu'il sera blanchy et qu'elle l'aura recouvert, et lors elle le représentera.]

A lad. chambre où sont les bahuz dud. linge a esté trouvé :

687. Ung contouer de boys, de cinq piedz de long et trois de large, enfonssé par le bas, tel quel;

688. Ung banc à dossier, fermant à clef, servant à mettre le linge de cuysine;

689. Ung viel buffet de boys à ung guichet, fermant à clef;

690. Une vielle couchette de boys toute plaine, sur quatre piedz de boys, dont y en a ung de rompu;

691. Cinq escabelles, dont il y en a une rompue et n'y a plus que le dessus;

692. Une vielle chaize de boys;

693. Ung grand cuvyer neuf, avec sa scelle, trouvé en lad. chambre.

III. *A la cuysine du Roy :*

694. Une grosse table de cuysine, de dix piedz de long, posée sur quatre gros piedz;

695. Un banc à dossier qui est rompu.

IV. *En la chambre basse du logis neuf, du costé de la rue :*

696. A esté trouvée une table, de cinq piedz de longueur ou environ, portée sur ung treteau faict à balustres; trois chaizes et deux escabeaulx et deux chesnetz à pomme, le tout de fer;

697. Et en la garderobbe de lad. chambre y a une table sur quatre pieds de boys, de cinq pieds de long ou environ.

V. *En l'autre chambre d'auprès appelée la chambre des estuves :*

698. A esté trouvée une table d'environ six pieds de longueur,

portée sur tretteau faict à la balestres, et ung buffet de pareille façon, faict à jour, et ung escran de boys, et a lad. veufve déclaré qu'elle a entendu de feu son mary qu'en la chemynée de lad. chambre souloit avoir deux chesnetz de fer que ung nommé Chapponneau, portefaix de Madame la mareschale de Montmorancy, a emportéz;

699. Et à la garderobbe estant à l'entrée de lad. chambre a esté trouvée une autre table portée sur quatre pieds de boys.

vi. *En la grand salle dud. logis neuf :*

700. Ung grand tableau d'un cristal battu peinct à umbre, représentant la *Nuict*, couvert d'un rideau de thoelle blanche, jaulne et rouge;

701. Item, ung aultre grand tableau auquel la *Royne et quatre de ses enfans sont représentéz*, garny d'un rideau de taffetas verd;

702. Item, ung aultre grand tableau estant sur la cheminée de lad. salle, auquel est figurée la *Création de Adam et Ève*, couvert d'un rideau de thoelle blanche, jaulne et rouge;

703. Item, ung aultre grand tableau entre les deux croysées du costé de la rue, auquel est figuré ung *Sainct Jehan au désert*, nud et à umbre de nuict;

704. Item, trois tables de boys de noyer ferrées par les boutz, de cinq piedz de long chacune;

705. Item, deux vielz treteaulx de bois de chesne faictz sur ung pied empatté par bas;

706. Item, une aultre table de boys de sappin, de cinq piedz de longueur et deux treteaulx de boys de chesne, le tout faict pour servir d'aultel;

707. Item, deux grans formes de boys de noyer toutes neufves, taillées et à pilliers tournéz;

708. Item, deux formes de boys de chesne peinctes de noir, ayant servy aux funérailles de feu Monseigneur;

709. Item, une aultre petite forme de boys de chesne, de trois piedz de hault et deux de long;

710. Item, deux chesnetz d'arain tailléz à testes de lyons et lévrier, de troys piedz de hault ou environ;

711. Item, deux grans eschelles de boys blanc à rolleaulx;

712. Item, six grans chandelliers de boys de noyer tailléz et doréz à quatre branches chacun, attachéz au plancher;

713. Item, une vielle chaize de boys de noyer à pilliers tournéz.

VII. *Au grand galletas sur lad. salle :*

714. Item, ung mathelas de fustaine blanche, ung traversier;

715. Item, deux tables de boys blanc, l'une sur quatre pieds de boys de chesne et l'autre sans pieds ne treteaulx.

VIII. *Au grand gallatas de dessus la gallerie ont esté trouvéz les meubles qui ensuyvent :*

716. Premièrement, deux cistres en leurs estuitz, et ung estuict de lut, et ung estuict de cistre vuydes;

717. Item, deux grans boettes d'acyer d'un pied de longueur ou environ, façon de Pontivy, garnyes de leurs clefz;

718. Item, une boette ronde dans laquelle y a douze chaperons d'ouseau;

719. Item, soixante et dix neuf paquetz de cartes et pourtraictz de villes et forteresses, mys sur une table sur laquelle ilz ont esté trouvéz;

720. Item, cinq estuictz plains d'autres cartes et pourtraictz estans sur lad. table;

721. Item, ung viel sac de thoelle, d'un pied de largeur et trois piedz de long, plain de paquetz de lettres non ouvertz;

722. Item, deux arcs de boys d'if avecques ung carquois, dans lequel y a six flèches, ung brasselet et ung gand;

723. Ung viel pavoys de bois peinct de noir et argent, tout rompeu;

724. Item, ung petit espyeul garny de son fourreau;

725. Item, une corsesque dorée et esmaillée de rouge, garnye de vellours rouge et de clouds doréz, avec son fourreau;

726. Item, une rondelle d'acyer dorée et gravée, sur laquelle y a une face de la *Gorgonne*, lad. rondelle doublée de vellours vyollet, estans [en] ung sac de cuyr;

727. Item, une arbalestre dont l'arbrier est ouvré et marquetté, garnye de son bandage;

728. Item, cinq fourreaux à espyeulx tous neufz, garnyz par les boutz de fer verniz de noir;

729. Item, douze estuictz noirs servans à mettre vases et couppes, et ung sac de cuyr noir;

730. Item, une paire de bottes de vache toutes neufves, garnyes de boucles;

731. Item, ung sac de thoelle, dans lequel y a ung retz ou fillet à prendre oyseaulx;

732. Item, une bouteille de voirre couverte de feutre noir tenant environ une pinte, et ung petit flacon d'estain tenant environ choppyne, attachéz ensemble;

733. Item, une seelle à moresque estant sur ung chevallet de boys;

734. Item, ung modelle d'un engin à tirer l'eaue d'un puy, de deux piedz de hault;

735. Item, ung linge dans lequel y a enveloppé environ trois livres de cotton;

736. Item, une vielle mallette couverte d'escarlatte bandée de velours blanc;

737. Item, ung pair de bardes de buffle entières;

738. Item, ung viel ciel de tapisserye à menue verdure pour ung grand liet, et des pantes de mesme, pour servir à une couchette;

739. Item, ung vyel tappis de Turquye, de deux aulnes ung tiers de long et une aulne ung tyers de largeur, fort usé;

740. Item, une aultre tappis de Turquye de blanc et de noir, d'une aulne et demye de long et de trois quartiers de large ou environ;

741. Item, une grande courtépoincte de thoelle de Hollande, de deux aulnes et demye de longueur et aultant de largeur;

742. Item, une couche de fustaine blanche plaine de duvet, et sur icelle y a une couverture de thoelle à trois léz de blanc, jaulne et rouge;

743. Ung petit mathelas de fustaine viel, d'une aulne ung tiers de longueur et deux tiers de largeur, avecques ung traversier de fustaine plain de duvet et une paillasse de grosse thoelle;

744. Item, ung tappis verd rond, d'une aulne de diamettre, persé en aucuns endroietz;

745. Item, ung aultre tappis de drap verd, de deux aulnes ung tiers de longueur;

746. Item, deux barnoyz pour cheval, couvertz de drap noir et deux petites housses de mesme;

747. Item, une grand enveloppe de liet de thoelle de lin;

748. Item, ung grand liet de vellours jaulne doré et vyollet, avecques les franges de soye couverte d'une crespine d'or, les sousbassemens de mesmes et les rideaulx de damas, la courtépoincte de taffetas de pareilles coulleurs, deux mathelas de fustaine blanche, ung traversier, une grande couverture de castellongne rouge, une paillasse et le boys d'icelluy liet complet, ayans les quenoilles ves-

tues de velours de mesme couleur, et sur icelluy une enveloppe de blanc, jaulne et rouge ; ,

749. Item, ung petit mathelas de thoelle, ung petit traversier, une paillasse et une couverture servant au banc de garderobbe de la chambre d'embas, avec enveloppe de thoelle blanche et jaulne ;

750. Item, ung coffre de baheu dans lequel est tappis de vellours noir à mectre derrière une chaize d'affaires ;

751. Item, lad. chaize d'affaires couverte de vellours noir ;

752. Item, ung grand tableau rond argenté apporté de *Bains* ;

753. Item, quatre grands tables longues à mectre meubles et tapisseries, portées sur leur tréteaulx ;

754. Item, une aultre table portée sur deux tréteaulx ployans garnys de chesnes de fer ;

755. Item, une grand chaize de boys couverte de cuyr ;

756. Item, ung grand chevallet de boys à mettre selles et harnois pour chevaulx ;

757. Item, une grande caisse de boys de sapin ;

758. Item, de grans armoires de boys à mectre habillemens, ouvrans à deux battans, attachées à la muraille ;

759. Item, une hotte d'ozier couverte dans laquelle sont deux chandelliers de boys desmontéz, peinctz de blanc et grys ;

760. Une grand caisse fermée à cadenas dans laquelle l'on diet estre une roche de courail ;

761. Item, une table de camp ployant par le millyeu ;

762. Item, ung petit coffre de boys carré et plat ;

763. Item, ung grand tas de vieilles enseignes, guidons et cournettes gaignées et prises sur les ennemys ;

764. Item, ung aultre tas de picques à combattre pour plaisir.

Du vendredy xvr^e desd. mois et an.

ix. Au galletas de dessus la gallerye des picques :

765. Premièrement, ung mathelas et ung traversier de fustaine blanche, une castellongne blanche et une paillasse qui souloient servir aux valletz de chambre du Roy estant aud. logis, le tout enveloppé d'une grande enveloppe de thoelle, lyé de deux sangles ;

766. Item, ung aultre mathelas et ung traversier de fustaine blanche, une castellongne blanche et une paillasse, aussi enveloppéz d'une enveloppe de thoelle, lyéz d'une sangle ;

767. Item, deux mathelas de thoelle de moyenne grandeur ;

768. Item, ung liet de plume tel quel, et cinq traversiers aussi de plume, avecques une meschante paillasse;

769. Item, une vyelle couverture rouge toute rompeue;

770. Item, ung coffre de baheu dans lequel semble n'y avoir riens, et a déclairé lad. veufve n'avoir veu la clef;

771. Item, ung vyel carreau de tapisserie remply de foin;

772. Item, ung tour de liet d'escarlante vyollette;

773. Item, ung tappis de Turquie sur champ rouge, d'une aulne et demye de long, de trois quartiers et demy de large;

774. Item, ung autre tappis de Turquie aussi sur champ rouge, d'une aulne ung tiers de longueur et de trois quartiers et demy de largeur;

775. Item, huict pyèces de tapisserie damassé de blanc et rouge avec des bourdures jaulnes et rouges, façon de Beauvais, sur trois aulnes et demye de haulteur et ung soubzbassement de fenestre de mesme façon, lesd. soubzbassement et troys pyèces estans aud. galletas et quatre aultres pyèces en la chambre de Madame de Dampville;

776. Item, dix huict pyèces de tapisserie à grand feuillage verd, façon de Flandres, sur une aulne trois quartz de haulteur, garnye de thoelle;

777. Item, quatre pyèces de tapisserie à grosse menue verdure, façon de Flocon, sur deux aulnes et demye de haulteur, garnyes de thoelle rouge;

778. Item, dix pièces de tapisserie des *Sibilles et Fontaines*, qui sont vyelles, sur trois aulnes et demye de haulteur, garnye de grosse thoelle, dont en y a senllement huict pyèces aud. gallatas et deux en la grand chambre du costé de la rue sur la cuisine;

779. Item, six pyèces de tapisserie de menue verdure fort vyelle, assçavoir cinq sur trois aulnes de hault et une sur une aulne trois quartz (nota : qu'il y en doit avoir huict pyèces);

780. Item, six pyèces de tapisserie à personnaiges de *l'histoire de Salomon*, de trois aulnes de haulteur, garnye de thoelle;

781. Item, huict pyèces de tapisserie à personnaiges de *l'histoire de Juda*, sur trois aulnes de haulteur, garnye de thoelle;

782. Item, huict aultres pyèces de tapisserie à personnaiges de *l'histoire de sainte Suzane*, de trois aulnes de haulteur, garnyes de thoelle;

783. Item, deux pairs de chesnetz, l'un à boucles et l'autre à pomme et paus;

784. Item, une paille de fer, la fourchette et les tenailles à pommes de cuyvre;

785. Item, une grand chaize à roues tournans couverte de marroquin rouge à clouds doréz;

786. Item, une grand espinette dans son estuict de cuyr noyr, en façon d'orgues, semée de fleurons doréz, portée sur deux tréteaulx à ce propres;

787. Item, trois huys de drap verd, sçavoir ung grand, ung moyen et ung petit;

788. Item, six grans tables de chesne à mettre meubles, portée chacune sur trois tréteaulx;

789. Item, quatre grandes enveloppes de thoelle à couvrir meubles, dont en y a trois de bougran blanc, jaulne et rouge, et une de thoelle creue;

790. Item, deux grans chandelliers de salle blancs aux armoiries de feu Mons^r le Connestable, à mettre contre la muraille.

x. *Led. jour, en la chambre qui est sur l'antichambre de Madame, où ont esté trouvéz les meubles qui ensuivent :*

791. Premièrement, une table d'environ six pieds, enchassée sur quatre pieds de boys;

792. Item, ung viel buffet à deux fenestres, à l'une desquelles n'y a poinct de serrures;

793. Item, deux chesnetz de fer à pommes faictes à pans;

794. Item, *en la garderobbe de lad. chambre*, une petite table de trois pieds et demy de longueur, aussi enchassée sur quatre pieds de boys;

795. Item, *au cabinet joignant lad. garderobbe sur la chapelle*, une table de quatre pieds de longueur ou environ sur quatre pyeds de boys.

xi. *En l'autre chambre d'auprès, sur la chambre de Madame :*

796. Ung boys de lict de camp faict à l'impérialle, avecques le ciel et rideaulx de grosse sarge jaulne et imprimée et figurée de noir, avecques une paillasse et ung traversier plain de plume (nota : que le reste du lict a esté mis en la chambre de Mons^r de Dampville);

797. Item, une petite table de quatre pieds de longueur emboettée sur quatre pieds de boys;

798. Item, une vyelle chaize de boys;

799. Item, *au cabinet ou garderobbe de lad. chambre* y a ung petit bureau carré.

xii. *En la chambre de dessus la salle, où Monseigneur de Thorey a accoustumé de loger :*

800. Ung boys de liet de camp ferré à crochetz, garny de cyel de sarge vyollette et de brodeure de satin de Burges blanc, avecques les rideaulx de mesme sarge chamarrés de passement blanc et vyollet, deux mathelas, l'un de thoelle, l'autre de thoelle et fustaine, ung traversier, deux castellongnes blanches et une paillasse de thoelle, le tout servant aud. boys de liet;

801. Item, une couchette basse qui se ploye, garnye d'une paillasse, d'un mathelas de thoelle, d'un traversier et d'une couverture rouge bien légère;

802. Item, trois grans pyèces de tapisserie, de damasseure de deux verds, et trois aultres petites pyèces, contenant toutes ensemble quinze lais, compris deux demys de la haulteur de lad. chambre et redoublée environ ung tiers;

803. Item, une table de boys de quatre piedz de longueur ou environ, posée sur deux petitz tréteaulx;

804. Item, ung vyel buffet de boys à une fenestre, fermant à clef;

805. Item, deux escabeaulx et une chaize de boys;

806. Item, deux chesnetz de fer faietz à pommes et pans;

807. Item, *en ung cabynet joignant lad. chambre* une chaize d'affaires couverte de drap verd;

808. Item, *en la garderobbe de lad. chambre*, une table, de cinq pieds de longueur ou environ, emboettée sur quatre pieds de boys.

xiii. *En la gallerie qui est sur l'espesseur de la muraille, près la gallerie peincte :*

809. Premièrement, deux grands vases ou fourneaulx de terre estainetz de verd, qu'on n'a sceu aprocher pour aultant qu'il y a près d'iceulx et au devant une table de terre esmaillée qui est en terre par pyèces;

810. Item, neuf tables de marbre ou porphyre en neuf caisses, dont en y a six carrées et trois rondes;

811. Item, ung grand vase de porphyre sur pyed, d'un tour de hault, ayant deux anses;

812. Item, une statue de marbre blanc anticque posée sur ung pyed d'estral d'environ demy pied de hault;

813. Item, meules de moulin à bras, le dormant et le courant;

814. Item, sur ung ays, attaché à la muraille, ung sac de thoelle dans lequel y a deux paillemailles sans manche et huict boulets de *Naples*;

815. Item, cinq grans coffres de baheu et ung petit qu'on dict estre plains de papiers et dont les deux ont esté envoyéz par Mons^r de Vincelles;

816. Item, cinq petitz colonnes de marbre blanc non pollyes;

817. Item, ung paquet de thoelle cirée dans lequel y a des bastons à faire manches de palemaille;

818. Item, une ovalle de petitz ays ou planchettes pour dresser et poser la table de terre esmaillée cy devant mentionnée.

xiv. *En la chambre près la salle haulte dudict logis :*

819. Une table de boys de noyer qui se tire, taillée à ganderons, marquettée de blanc par les bords;

820. Item, deux grans chesnetz de cuyvre, de troys pyeds et demy de haulteur, tailléz à termes, avecques une fourchette et une tenaille à pommes de cuyvre, dont en y a une perdue;

821. Item, ung boys de liect de camp à pavillon, trois mathelas, assçavoir deux de fustaine et ung de thoelle et coustiltz, une couverture de castellongne blanche et une aultre jaulne, ung pavillon de damas noir garny, chapiteau de vellours frangé de soye noire et une crespine d'or, et ung traversin plain de plume et une courtepoincte de taffetas noir;

822. Item, une chaize couverte de marroquin rouge, garnye de cloudz doréz.

xv. *En la salle haulte dud. logis :*

823. Deux grands chesnetz de cuyvre, façon de pyramyde, de trois piedz et demy de haulteur;

824. Item, deux tables de boys de noyer portée sur trois tréteaulx de mesme boys à pilliers tournéz;

825. Item, une aultre table qui se ploye, assize sur ung tréteau servant d'alonge, aussi de boys de noyer;

826. Item, ung buffet de salle de boys de chesne, de dix pyeds de long ou environ;

827. Item, ung escran de boys de chesne, de quatre piedz et demy de hault;

828. Item, quatre escabeaulx de boys de noyer à pilliers^s tournéz;

829. Item, une chaize de boys de noyer à pilliers tournéz;

830. Item, une vyelle table de boys de chesne, de dix pyeds de long ou environ;

831. Item, une teste de cerf servant de chandellier, garny de fleurons et fruictz de fer, le tout doré, attaché et pendu au milieu de lad. salle.

xvi. *En la gallerye de dessus les picques :*

832. Une vyelle table de boys de chesne, de dix pieds de longueur, assize sur deux vieilz tréteaulx de deux façons.

xvii. *En la grand chambre du costé de la rue sur la cuysine :*

833. Deux escabeaulx de boys de noyer à pilliers tournéz;

834. Item, une table de boys de chesne, emboettée sur quatre pieds de boys;

835. Item, ung vyel buffet de boys de chesne ouvré à deux armoires fermans;

836. Item, une vyelle tapisserie à grand feuillage, sur trois aulnes de haulteur;

837. Item, ung boys de liet de boys de noyer qui se brise, à pilliers couppez;

838. Item, ung aultre boys de liet de noyer qui se brise, à pilliers couppez, garny d'une paillasse de thoelle, ung mathelas de thoelle, ung traversin et ung vyeil pavillon de sarge rouge.

xviii. *En l'aultre chambre d'auprès du costé de la rue :*

839. Quatre pyèces de tapisserie de damassenre de deux rouges, façon de Beauvais, sur trois aulnes de hault, garny de thoelle par en hault;

840. Item, une vyelle pièce de tapisserie à verdure, bestes et oyseaulx, façon de Odenarde, sur trois aulnes ung quart de hault;

841. Item, ung boys de liet de boys de chesne, à pilliers tournéz, et façon de pavillon;

842. Item, une table de boys de chesne, de quatre piedz de long, assize sur deux tréteaulx aussi de boys de chesne;

843. Item, ung vyeil buffet à deux guichetz, taillé à médalles, et une layette coullisse;

844. Item, quatre escabeaulx de boys de noyer à pilliers tournéz;
845. Item, trois tabouretz de boys de noyer à pilliers tournéz;
846. Item, une chaize de boys de noyer à pilliers tournéz;
847. Item, une aultre chaize de boys de noyer couverte de cuyr jaulne et cloudz doréz;
848. Item, une cuvette d'arain, tenant deux seaulx, assize sur son pyed de boys de noyer;
849. Item, deux petitz chesnetz de fer, de deux pyeds de hault.

xix. *En l'aultre chambre d'au dessus :*

- 850-860. Ung boys de lict de boys de chesne, façon de pavillon, garny d'une paillasse, ung mathelas de thoelle, ung traversin, une couverture laine rouge;
861. Item, ung aultre boys de lict de boys de chesne, façon de pavillon, garny d'un mathelas de thoelle, ung traversin, une couverture de layne rouge et une paillasse;
862. Item, ung aultre boys de lict aussi de boys de chesne, de pareille façon, garny d'un mathelas, une paillasse, ung traversin et une couverture de layne rouge;
863. Item, trois vyeilz mathelas de thoelle, tous despiquez, et ung traversin de coustiz garny de plume;
864. Item, une table de boys de chesne, de quatre pyeds de long, emboettée sur ses tréteaulx;
865. Item, une forme de boys de chesne, de cinq pyeds de long;
866. Item, deux petitz chesnetz de fer, de deux pyeds et demy de hault.

xx. *En l'aultre chambre d'emprès, du costé de la rue :*

867. Deux boys de lictz de bois de chesne, façon de pavillon, garnyz chacun d'une paillasse, d'un mathelas de thoelle, d'un traversin et d'une couverture de layne rouge;
868. Item, ung aultre boys de lict à cyel, garny d'un cyel de thoelle blanche, rouge et jaulne, d'une paillasse, d'un mathelas de thoelle, d'un traversin et d'une couverture rouge;
869. Item, ung aultre boys de lict à cyel, garny d'un cyel, et trois custodes de sarge rouge et verde, une paillasse, trois mathelas de thoelle, ung traversin et une couverture de castellongne blanche;
870. Item, une table de boys de chesne, de huit pyeds de long, portée sur deux tréteaulx, avec ung banc de pareil boys et longueur;

871. Item, deux ays servans de table, de quatre pyeds et demy de long;

872. Item, ung vyel buffet taillé à médalles, dont le guyschet est rompeu.

xxi. *En la première chambre basse, où se fait l'eschansonerie :*

873. Une grande table faicte de troys ays de boys de chesne, de dix pieds de longueur, assize sur deux tréteaulx;

874. Item, ung ays servant de tablette;

875. Item, troys vyeilz bancs de boys de chesne telz quelz, dont l'un à hault dossier;

876. Item, en la deuxiesme chambre, une aultre table de boys de chesne, de huict pyeds de long, assize sur deux tréteaulx;

877. Item, troys petitz ays de plusieurs longueurs, servans de tablette;

878. Item, ung grand coffre à deux couvercles, garny d'une serrure, qui a aultrefois servy à serrer le pain;

879. Item, ung chandellier d'arain, attaché sur l'huys d'entre lesd. deux chambres.

xxii. *En la cuysine :*

880. Une grande marmitte et une moyenne de cuyvre, garnyes d'ances et de leurs couvercles;

881. Item, une petite marmitte de cuyvre telle quelle, qui n'a que deux pieds;

882. Item, trois grans poesles d'arain à boucles;

883. Item, quatre poesles d'arain à queue, telles quelles;

884. Item, une puysette de cuyvre, telle quelle;

885. Item, une foullerye d'arain;

886. Item, deux fuquetz d'arain;

887. Item, deux poesles de fer à fryre;

888. Item, cinq chesnetz de fer, assavoir quatre à pomme, de deux pieds et demy de hault ou environ, et ung à boucle, de deux pyeds de hault;

889. Item, neuf broches de fer grandes et petites, dont en y a une qui a la manivelle rompue;

890. Item, deux contrebastiers de fer, de six pieds de haulteur ou environ;

891. Item, ung trepyer de fer;

892. Item, ung grand gril de fer ;

893. Item, troys tables de cuysine de boys de chesne, portées chacune sur quatre pyeds de boys de haistre ;

894. Item, en ung grand aulmoire estant sur la porte de la cave d'avec lad. cuysine, ung mathelas de thoelle, ung traversin plain de plume et une couverture de layne blanche ;

895. Item, une couche de boys de chesne entée dans la muraille, foncée d'ays de chesne, fournye d'une couverture de layne blanche.

XXIII. *Au grand garde manger près lad. cuysine :*

896. Ung grand bureau de boys de chesne, servant de table ;

897. Item, une table de boys de chesne, d'environ six pieds de longueur, portée sur deux tréteaulx telz quelz ;

898. Item, une forme de boys de chesne, de dix pyeds de long ou environ ;

899. Item, trois petitz sallouers de diverses grandeurs.

XXIV. *Au petit gardemanger près la porte de la cuysine :*

900. Une vyeille table de chesne telle quelle, portée sur quatre pyeds de boys.

XXV. *En la cuysine de bouche :*

901. Une grand table de cuysine, portée sur quatre pyeds de boys de chesne ;

902. Item, ung grand sallouer tout vestu de cerceaulx, fermant d'une barre de fer et à cadenas ;

903. Item, ung vyel banc à dossier de boys de chesne rompeu.

XXVI. *En la salle de commun du petit logis :*

904. Trois tables de boys de chesne de plusieurs longueurs, garnyes de cinq treteaulx, le tout de chesne ;

905. Item, deux grans bans, l'un de huict pyeds de long et l'autre de dix, aussi de boys de chesne ;

906. Item, deux escabeaulx de boys de noyer à pilliers tournéz ;

907. Item, deux formes, de sept pyeds de longueur chacune, et de boys de chesne.

XXVII. *En la première chambre dudict petit logis :*

908. Ung boys de liet à cyel de boys de chesne, garny d'un cyel et rideaulx de thoelle blanche, jaulne et rouge, ung mathelas de thoelle, ung traversin et une couverture de layne blanche ;

- 909. Item, cinq mathelas de thoelle;
- 910. Item, six couches de boys de chesne en façon de pavillon;
- 911. Item, cinq traversins garnyz de plume;
- 912. Item, cinq couvertures de layne;
- 913. Item, une table de boys de chesne, de quatre pyeds de longueur, avecques une forme de pareil boys et longueur;
- 914. Item, une vyeille chaize de boys de chesne;
- 915. Item, deux chaizes persées couvertes de drap verd.

xxviii. *En la chambre haulte dudict petit logis :*

- 916. Une couche de lict à cyel de boys de chesne, garnye d'un cyel et rydeaulx de thoelle blanche, jaulne et rouge, une paillasse, ung mathelas de thoelle, ung traversin et une couverture de castellongne blanche;
- 917. Item, cinq couches de boys de chesne, en façon de pavillon, garnys chacune d'un mathelas de thoelle, ung traversin, une couverture de layne blanche;
- 918. Item, deux tables de boys de chesne, de diverses longueurs, portées chacune sur deux treteaulx aussi de chesne;
- 919. Item, trois escabeaulx de boys de noyer à pilliers tournéz.

Du samedi xvii^e jour desd. moys et an.

xxix. *En la chambre basse dud. petit logis, où l'on faict la paneterye :*

- 920. Une couche de boys de chesne à pilliers couppéz, garnye d'une paillasse, d'un mathelas de thoelle, ung traversin plain de plume et une couverture de layne blanche;
- 921. Item, ung grand coffre double à deux couvercles, fermans à clef, servans led. coffre à mettre le pain;
- 922. Item, une vyelle table de boys de chesne, portée sur ses treteaulx emboettéz;
- 923. Item, une vyelle chaize de boys de chesne à pilliers tournéz;
- 924. Item, une forme de boys de chesne, de quatre à cinq pieds de longueur;
- 925. Item, deux petitiz chesnetz, d'un pied ou environ de hault.

xxx. *Au gallatas qui est sur lad. chambre :*

- 926. Ung mathelas de thoelle, ung traversin plain de plume et une couverture de layne blanche.

xxxI. *En la salle basse d'entre la court et le jardin :*

927. Deux tables de boys de noyer, l'une de six pyeds et l'autre de cinq pyeds de longueur, portée chacune sur deux tréteaulx de mesme boys à pilliers canelléz ;

928. Item, une grand vyelle table de boys de noyer, de dix pyeds de longueur ou environ, portée sur deux pilliers de pareil boys à pilliers tournéz ;

929. Item, deux grans formes de boys de noyer neufves, de sept à huict pyeds de longueur sur six pilliers tournéz, chacune faicte pour servir à la grand salle ;

930. Item, cinq formes de boys de chesne, de diverses longueurs ;

931. Item, deux escabeaulx de boys de noyer à pilliers tournéz ;

932. Item, ung grand buffet à dossier, peinct de jaulne, blanc et rouge et verny ;

933. Item, une grande cuvette d'arain, d'environ trois pyeds de longueur et vingt poulces de haulteur ;

934. Item, deux chesnetz d'arain, de trois pyeds et demy de hault ou environ, taillés à herpies, en façon de termes ;

935. Item, ung grand chandellier à cinq branches, peinct de rouge, verny et doré, attaché et pendu au millieu de lad. salle.

xxxII. *En la petite chambre derrière lad. salle :*

936. Huict grans pièces de tappisserye à personaiges de l'*histoire de Jacob*, de Flandres, sur trois aulnes de haulteur, et garnye de thoelle ;

937. Item, une table de boys de noyer, de cinq pyeds de long ou environ, avec ung tréteau à pilliers tournéz, et ung aultre vyeil tréteau de boys de chesne ;

938. Item, ung grand bureau de boys de chesne, de six à sept pyeds de long sur trois pyeds et demy de large, tel quel ;

939. Item, deux grans bancs de boys de chesne, l'un taillé par les panneaulx à médalles et l'autre à pilliers tournéz ;

940. Item, ung aultre vyelle table de boys de chesne, de six à sept pyeds de long, sans tréteaulx, tel quel ;

941. Item, ung écran de boys de chesne, de quatre pyeds de hault ;

942. Item, ung aultre petit écran, de trois pyeds de hault ou environ ;

943. Item, deux tonneaulx de boys de chesne, l'un grand et l'autre moyen, qu'on dict estre les papiers de Gourville ;

944. Item, ung grand garderobbe couvert de cuyr noyr, fermant à deux serrures, de quatre pieds et demy de long;

945. Item, deux fallotz de fer telz quelz;

946. Item, dans le cabinet de lad. garderobbe, dix bandes de fer, de troys pieds de longueur chacune ou environ.

xxxiii. *Au passage à entrer au jardin soubz la chappelle :*

947. Quinze harquebouzes à mesches montées à la petite espaignolle, et neuf flacques couvertz de cuyr noir, avecques leurs poulverins, estans aux rastelliers dud. passage;

948. Item, douze hallebardes, façon de Metz, toutes blanches, posées en parade.

xxxiv. *En la gallerie le long de la première court dud. logis :*

949. Quarante picques de boys de pais, telles quelles, ferrées, posées sur rastelliers en parade;

950. Item, quarante hallebardes communes, façon de Forest, telles quelles;

951. Item, quatorze hallebardes, façon d'Abbeville, bonnes.

xxxv. *A l'entrée de la court dud. logis soubz la porte :*

952. Vingt quatre demyes picques, boys de pais, telles quelles, posées sur rastelliers fermés à cadenas.

xxxvi. *A la gallerie basse du logis neuf :*

953. Vingt six picques, boys de pays, ferrées de leurs fers, posées sur rastelliers fermés à cadenas;

954. Item, trente deux hallebardes, façon d'Abbeville, posées aussi sur rastelliers fermés à cadenas;

955. Item, trente deux hallebardes.

xxxvii. *En la gallerie haulte, près le cabinet des armes, sur la gallerie peincte :*

956. Neuf harnoys de gendarmes complectz, de bourguignottes, brassart, ganteletz et petites tassettes, portées sur leurs potences;

957. Item, ung corps de cuyrace avecques son haussecoul, porté sur une potence;

958. Item, trente sept espées rabatues, telles quelles, et trente une dagues;

959. Item, dix neuf espées rabbattues à battre sur les armes;

960. Item, quatre arbalestes garnies de leurs bandages à poulyons ;
961. Item, une grand arbaleste de passe pour tirer à la butte, garnie de son bandage à cricq ;
962. Item, une aultre arbaleste sans bandage ;
963. Item, cinq petitz tableaux de divers personnages, dont l'un est du roy *Phillippe*, et ung de femme nue, estans sur la porte du cabynet des armes ;
964. Item, de ce mesme costé, deux tableaux de femmes, l'un d'une *matrone de Rome* et l'aultre d'une *fille du Turq* ;
965. Item, de ce mesme costé, ung grand tableau de *Bacchus* ;
966. Item, de ce mesme costé, deux grans tableaux de personnages entiers, l'un de *Monseigneur de Montmorency* et l'aultre du roy *d'Espagne* ;
967. Item, deux petitz tableaux l'un sur l'aultre, l'un de ce *milor Courtenay* et l'aultre d'un *empereur armé à l'enticque* ;
968. Item, trois tableaux peinctz sur thoelle d'argent, sçavoir deux cartes et ung *Crist nud* ;
969. Item, ung grand tableau de Monseigneur le *vidame de Chartres* ;
970. Item, du costé des fenestres sur le jardin, ung tableau de l'ymage de la *Vierge Marye* ;
971. Item, ung aultre tableau de ce mesme costé, d'une carte ;
972. Item, une aultre grande carte de marine de ce mesme costé entre deux fenestres, sur sept pyeds de haulteur ou environ ;
973. Item, ung long pourtraict de la ville de *Meldebourg*, aussi entre deux fenestres, du mesme costé ;
974. Item, une aultre grande carte de l'univers sur parchemin ;
975. Item, ung grand tableau du *Triumvirat*, peinct à huile et enrichy, avecques son rideau de taffetas verd ;
976. Item, ung grand tableau sur thoelle sur la *deffaicte d'une armée navalle*, estant au coing, du costé de la porte pour entrer en lad. gallerye ;
977. Item, ung grand tableau d'une *Vénus couchée*, estant de mesme costé ;
978. Item, ung aultre tableau sur parchemyn de description de *Boulongne* et *pays de Boulonnois* ;
979. Item, ung grand tableau rond de naces, de perles et esmerauldes, faict à figures à la moresque ;
980. Item, une grande carte en tableau, estant sur lad. porte, de ce mesme costé ;

981. Item, une aultre grande carte, de ce mesme costé, en par-chemin sur boys, de cinq piedz en carré ;

982. Item, de l'aultre costé de lad. gallerye, devers la chemynée, une grande carte de *Normandie* en tableau, de sept pyeds de hault ou environ et de cinq à six pieds de large ;

983. Item, ung aultre tableau, de ce mesme costé, carré, d'environ cinq pyeds, du desseing du *camp des Romains* ;

984. Item, ung aultre petit tableau carré, auquel est la figure de *Vaspazian*, empereur de Rome ;

985. Item, ung grand tableau, de ce mesme costé, de sept pieds de hault et six pieds de largeur ou environ, auquel est représenté le *camp de Vallencyenne* ;

986. Item, ung aultre tableau enchassé en boys, de ce mesme costé, ouquel est la figure d'une ville ;

987. Item, ung aultre grand tableau, de ce mesme costé, où est figuré le duc *Morice* armé ;

988. Item, ung aultre grand tableau long, de ce mesme costé, ouquel est encores figurée la ville de *Meldebourg* ;

989. Item, cinq grands tableaux, de ce mesme costé, ausquelz sont représentéz *cinq femmes courtysannes* ;

990. Item, ung tableau carré, ouquel est la figure du roy *Jehan* ;

991. Item, ung aultre tableau de la figure de *mons^r le duc d'Alençon*, tenant en main deux serpens ;

992. Item, sur la chemynée, de ce mesme costé, ung grand tableau de la *fable d'Adonys* ;

993. Item, ung aultre grand tableau sur thoelle, tenant depuys lad. chemynée jusques à la porte dud. cabinet où sont les armes, ouquel est figurée la *ville de Rome* ;

994. Item, quatre fustz de picques et quatre fustz de lance gayer, de boys de Byscaye, non ferrez.

xxxviii. *Au cabinet des armes, estant au bout de la gallerye :*

995. Deux harnois à tonnelletz completz tous blancs, dont l'un est garny de solleretz ;

996. Item, ung harnois d'homme d'armes gravé et doré complet jusques aux solleretz, et oultre ung plastron, une bourguignotte, ayant sa bavière, une haulte pièce et une rondelle, le tout de mesme led. harnois ;

997. Item, ung harnois noyr ciselé, relevé doré et enrichy, com-

plet d'un habillement de teste, d'un moryon, de brassars, ses tassettes à genoillière et de ganteletz;

998. Item, ung aultre harnois blanc et doré par bandes, à troffées, remply de noyr au fons de la graveure, complet d'habillement de teste, de brassars à haulte pièce, ganteletz, cuyssoz et grèves, et une petite rondelle tenant à l'espaulette droicte;

999. Item, ung aultre harnois blanc, doré et gravé par bandes, d'un habillement de teste, d'une bourguignotte et deux bavières, de brassartz, ganteletz, cuyssoz, genoillières et grèves;

1000. Item, une armure blanche, gravée et dorée par bandes à rondeaulx, garnye de cuyssoz et ganteletz, morion, et ung habillement de teste et deux espaulettes;

1001. Item, ung aultre harnois blanc, doré et gravé à bandes, avec ses brassars, ganteletz, genoillières, une grève¹ seulement, et son habillement de teste;

1002. Item, ung corsellet relevé à la vieille anticque, ayant son morion;

1003. Item, ung collet d'escaille couvert de velours noir, garny de clouds blancs, accompagné d'un morion et d'une rondelle de mesme;

1004. Item, ung viel chanfran faict à la damasquine;

1005. Item, ung corps de cuyrasse blanc, gravé et doré par bandes, garny de deux tassettes, harnois de jambes, ganteletz et morion à bavières;

1006. Item, ung aultre harnois blanc, gravé et doré par bandes, et picqués à menues perles au champ de la graveure, et à fonds de noyr, garny de brassars, tassettes et bourguignotte à bavière;

1007. Item, ung aultre corps de cuyrasse, gravé et doré par bandes, plus doré que blanc, garny de velours orange et passement d'argent, avecques une bourguignotte à bavière et harnois de jambes;

1008. Item, deux derrières de grèves blanches;

1009. Item, ung corps de cuyrasse blanc, gravé et doré par bandes, ayant son haussecoul et bourguignotte à bavière, avecques son bras-sart gaulche seulement, et aussi le harnois de jambes et tassettes:

1010. Item, ung habillement de teste gravé à chiffres et doré par bandes, et ung harnois de jambes de mesme;

1011. Item, ung aultre habillement de teste gravé et doré par bandes, avec ung harnois de jambes de mesmes;

1. Jambière couvrant la jambe du genou au cou-de-pied.

1012. Item, une cuyrassine devant et derrière toute noyre;

1013. Item, ung plastron blanc et doré par les hors, avecques deux grandes tassettes toutes d'une pyèce aussi de mesme led. plastron;

1014. Item, ung casquet couvert de velours noyr à la coëffe de satin cramoisy;

1015. Item, deux chappeaulx de fer, l'un couvert de vellours noyr et l'autre de feultre;

1016. Item, ung aultre habillement de teste gravé et doré par bandes, garny de sattin et vellours cramoysi;

1017. Item, une bavyère blanche, dorée par les bords et percée;

1018. Item, une rondelle couverte de velours noyr, ayant au mylieu une face estrange, clouée de petitiz clouds d'argent, et une franche d'argent et soye noyre, avecques le morion de mesme;

1019. Item, une aultre rondelle couverte de velours noyr, passémentée et frangée de soye noyre, et le morion de mesme aussi couvert de vellours;

1020. Item, une aultre rondelle paincte d'or et de verd, avecques une histoire de bataille;

1021. Item, une aultre rondelle couverte de cuyr, à figures antiques;

1022. Item, ung pavoys à la turque, qui est de cuyr rouge avecques brodure de plusieurs coulleurs par dessus;

1023. Item, une chemise de maille bordée de jaulne;

1024. Item, ung jacque de maille vyeille, bordé de jaulne;

1025. Item, ung pair de manches de maille fyne garnye d'un camart de renfort, avecques ung pair de gans aussi de maille fyne, le tout non garny;

1026. Item, deux pairs de goussetz de maille, l'un de [maille] fyne garny de renfort et satin cramoisy, et l'autre de maille vyeille garny de satin blanc;

1027. Item, une rondelle faicte à la damasquine, où y a sept testes de lyon, bandée de brodeure sur velours noyr, et une petite frange d'or et de noyr alentour, et aussi le morion de mesme;

1028. Item, une aultre rondelle d'escaille de tortue doublée de velours verd et frangé de soye verd, et ung bouelyer du ventre de lad. tortue, garny de mesme;

1029. Item, une rondelle de boys couverte de cuyr jaulne à la damasquine, ayant au milieu ung rondeau d'acyer, garnye de frange d'or et de soye cramoysye, doublée de velours cramoisy;

1030. Item, une rondelle d'acyer faicte à personnaiges doréz, garnye d'une frange d'or et noyr, ayant une pointe au milieu et garnye par dedans de satin cramoisy ;

1031. Item, une aultre rondelle d'acyer dont le fons est doré, faict à la damasquine, ayant au milieu une teste de femme ornée de serpens et alentour par le bord et relevée de troffées et personnages, une frange d'or et de soye à l'entour, avecques le morion de mesmes ;

1032. Item, une aultre rondelle d'acyer couverte de velours cramoisi de haulte coulleur, figure de brodeur d'or, avecques le morion de mesme ;

1033. Item, une aultre grand rondelle d'acyer couverte de velours noyr, garnye de clouds doréz ;

1034. Item, une aultre rondelle de boys peinet, telle quelle ;

1035. Item, trente six espyeux tant grans que petitiz, et en y a deux doréz et damasquinéz, et deux doréz dont l'un à houppez d'or et l'aultre houppez d'or et d'argent ;

1036. Item, ung aultre espyeul ayant deux canons et deux rouetz ;

1037. Item, six fourreaux de cuyr garnys de fer par le bout, servant ausd. espyeulz ;

1038. Item, une hache d'acyer à tranchant, le derrière à quatre poinctes et le manche d'acyer ;

1039. Item, deux grans raucons doréz, garnyz de velours rouge et frange de soye rouge ;

1040. Item, ung petit raucon doré avecques une hampe de boys de *Brésil* ;

1041. Item, neuf picques de boys d'Espagne à fers dorez, fors deux posées sur ung rastellier ;

1042. Item, une demye zagaye de boys de *Brésil* ;

1043. Item, douze corsesques dorées et garnyes de velours de diverses couleurs et de frange d'or et rouge ;

1044. Item, six aultres corsesques toutes blanches ;

1045. Item, troys petitiz dars à barbillon garnys de velours bleu et de franges de soye de diverses coulleurs ;

1046. Item, huit dards de Bayonne à fers doréz ;

1047. Item, treize aultres petitiz dards de Bayonne à fers blancs ;

1048. Item, une harquebutte à mesche, le boys marquetté aux armoiries de Montmorancy ;

1049. Item, une aultre grande harquebuze ayant le fust noyr, sans ouvrage quelconque ;

1050. Item, une aultre harquebuze ayant le fust noyr à marque-

terie, ayant le canon doré par filletz, avecques les flasques et poulverin couvertz de velours noyr, la ferrure dorée ;

1051. Item, une aultre barquebuzé à mesche, le canon tout gravé et doré, le fust de noyer marquetté de fer doré ;

1052. Item, une aultre grosse barquebuzé à mesche, à canon noyr et doré par rondeaulx, le fust de boys de noyer ;

1053. Item, ung gros vyeil pétart à mesche, le fust peinct de jaulne et aux armoiries de Montmorancy ;

1054. Item, ung grand pistolet garny d'argent avecques le flasque et poulverin de mesme, la clef toute d'argent, garnye de boucles et bouclées d'argent, avecques l'estuict de vellours noyr et brodeure d'or et d'argent ;

1055. Item, ung aultre pistolet à deux canons et deux rouetx, le fust à marquetterye ;

1056. Item, ung aultre pistolet à ung canon et deux rouetx ;

1057. Item, ung aultre pistolet tout de fer, dont le rouet est à jour, avecques son flasque d'acier blanc doré par les bords, dans lequel sont les verge, moulle, raclouer et aultres pièces, le tout d'acyer ;

1058. Item, quatre pistoletz dont l'un a le canon vernissé et le fust de marquetterie blanche et noire, et l'un garny de charges, clefz et moullés ;

1059. Item, deux pistollés à canons et rouetx vernys de vernyl rouge, les fustz marquettés de blanc et noyr ;

1060. Item, une grand pistolle gravée, les canon et rouet, avecques la clef gravée et dorée ;

1061. Item, une autre pistolle garnye d'argent doré, le fust de boys de deluge marquetté à fulages d'argent, dont y a aucunes pièces perdues ;

1062. Item, deux pistolles à canons damasquinéz d'argent, le fust de corne blanc et noyr, avecques sa gibecyère de velours ;

1063. Item, ung flasque avecques le poulverin de nacre de perle taillé et gravé à figure, la ferrure d'argent doré, et cinq charges de velours noyr ;

1064. Item, sept fourreaulx de pistolles et pistoletz, dont en y a deux de velours et deux jointz ensemble ;

1065. Item, deux petites gibecières de cuyr noyr pleines de four-nymens, avecques deux clefz de pistoletz à poulverin dorées et gravées ;

1066. Item, neuf arbalestes moyennes, les arbriers marquettéz et

ouvréz à jour, avecques six bandages à la gaffe et ung à pouillyons ;

1067. Item, une aultre arbaleste sans ouvrage, avecques son bandage à pyed de chèvre ;

1068. Item, deux aultres arbalestes fort petites avecques leurs bandages à la gaffe ;

1069. Item, six trousses ou carquoys pour lesd. arbalestes, dont en y a un fort petit et ung couvert de cuyr de blereau ;

1070. Item, cinq arcs d'Angleterre, dont en y a ung rompeu par le bout, trois carquoys et une trousse garnye de flèches, gands et brassars de cuyr et vellours noyr ;

1071. Item, deux arcs à jallet ;

1072. Item, quatre arcs turquoys doréz, troys carquoys, dont en y a ung noir et doré et une rouge, deux trousses, l'une grande et l'aultre petite, couvertes de velours par dehors et dorez, et deux brasseletz d'yvoire ;

1073. Item, quatre testières à chevaulx à la moresque, de cuyr doré, avecques leurs longues de diverses coulleurs ;

1074. Item, ung grand coutteau de Turquie, la poignée d'yvoire, le fourreau de cuyr noir, l'emboucheure et le bout de fer damasquiné ;

1075. Item, ung aultre grand coutteau de Turquie, la poignée d'yvoire, le fourreau de cuyr garny d'argent ;

1076. Item, deux malchus à poignées dorées, les fourreaux de velours noir, garnys de ferreure dorée ;

1077. Item, ung petit coutteau faict en façon de coustellas, le manche de cornalyne, garny d'un fourreau de velours verd ayant le bout doré à la damasquine, avec sa houppe de soye rouge ;

1078. Item, ung coutteau de Turquie faict à la damasquine, le manche d'agate, la guesne garnye d'or et d'une petite chesne d'or à pendre à la sainture, et ung petit muffle de lyon servant de pommeau ;

1079. Item, ung aultre coutteau de Turquie à la damasquine, le manche d'yvoire enrichy par le bout de petites turquoises et rubis, garny d'argent doré, et le fusil pendant aud. coutteau pour l'asguyser ;

1080. Item, ung couttelas portant ung pistolet, la poignée dorée, le fourreau de velours cramoisy, la garnytüre dorée ;

1081. Item, ung grand coutteau dont le manche est de boys de lyège ferré de cuyvre, garny de sa guesne de cuyr noir ;

1082. Item, une couttelyère, l'estuiet de velours vert passementé d'or, les cordons et houppes d'or, où y a des coutteaulx et instrumentz à enter ;

1083. Item, une aultre grand coustelyère de cuyr noir garnye d'un grand coutteau et plusieurs aultres, et une bayette dans laquelle plusieurs petitz ferremens ;

1084. Item, ung aultre petit coutteau ayant une guesne et faulce guesne de cuyr doré et labouré ;

1085. Item, ung aultre coutteau de Turquye au manche d'yvoire, la guesne toute d'argent, dorée et ouvrée ;

1086. Item, deux semetterres de Turquye garnys de garnitures dorées, avecques leurs petites saintures, les garnitures dorées, les bouldz et embouchemens dorés, dont l'ung est enrichy de couleurs verd et rouge ;

1087. Item, deux aultres coultelars avecques leurs fourreaux de velours noyr, la garniture, bouldz et emboucheures de l'un d'or et de noyr, et l'aultre d'argent et de noir, le bould de mesme ;

1088. Item, une hache à bec de corbin portant ung canon et ung rouet, cizellée à troffées et personages, dorée d'or moulleu ;

1089. Item, une masse toute dorée et cizellée et relevée à troffées et personages, portant canon et rouet ;

1090. Item, une aultre masse gravée et dorée à fons noir ;

1091. Item, huit fers de lance tous blancs ;

1092. Item, quatre fers de picque tous blancs ;

1093. Item, six espées à la damasquine d'or et de noir, garnyes de leurs dagues et saintures ;

1094. Item, trois aultres espées à la damasquine d'or et de noyr, sans dagues, dont en y a deux garnyes de leurs saintures ;

1095. Item, trois aultres espées d'or et de noyr, avecques les dagues et saintures garnyes de mesme ;

1096. Item, deux espées dorées, avecques leurs dagues et saintures de mesmes ;

1097. Item, deux espées dorées et de noir, avecques leurs saintures de mesmes ;

1098. Item, deux espées noyres, avecques leurs dagues, dont l'une à sainture ;

1099. Item, six espées noyres, dont deux ont saintures ;

1100. Item, deux espées argentées, dont l'une a le fourreau et sainture blanche, et l'aultre le fourreau noyr ;

1101. Item, quatre espées d'armes avecques leurs saintures, dont les deux ont les gardes dorées, l'aultre damasquynée, et l'aultre argentée ;

1102. Item, deux espées d'armes blanches et noires, avecques leurs saintures, l'une de velours et l'autre de buffle;

1103. Item, quatre aultres espées d'armes aux gardes argentées et de noyr, et l'une a le fourreau de velours blanc;

1104. Item, une vyelle espée d'*Espaigne* garnye à la turque, les gardes argentées et une poignée de boys rouge gravé;

1105. Item, deux estocs damasquinés d'or avecques leurs fourreaux de velours noir;

1106. Item, deux estocs, les garnitures gravées et dorées d'or mouleu, aux fourreaux de velours cramoisy, dont l'un a sa sainture de mesme;

1107. Item, deux aultres estocs, les garnitures d'or et de noir, l'un à fourreau de velours et l'autre de cuyr;

1108. Item, quatre semeterres, dont en y a deux aux garnitures dorées et noyres, avecques une sainture de mesmes, et l'autre à la garniture argentée, et l'autre de noyr;

1109. Item, une espée large à l'allemande à gardes argentées, au fourreau de vellours noyr;

1110. Item, une aultre espée à la mode d'Angleterre, la garde estamée;

1111. Item, une demye espée large avecques une garniture de dague d'or et de noyr;

1112. Item, ung estoc doré et bleu avecques une garniture à lunettes estamée, au fourreau de cuyr de pore, et le pendant de sainture de cuyr rouge;

1113. Item, une espée portant ung canon doré et gravé, le fonds remply de noir, avecques la garniture dorée et argentée;

1114. Item, deux baguettes couvertes de cuyr tané, et dans chacun y a une lame d'espée;

1115. Item, deux lames d'espées d'*Espaigne*;

1116. Item, ung pair d'estrieulx de cuyvre doréz et tailléz à personages et persés à jour;

1117. Item, ung pair d'esperons doréz de mesme;

1118. Item, deux aultres pairs d'estrieulx de fer doréz à bain;

1119. Item, ung aultre pair d'estrieulx de fer qui ont esté argentéz, telz quelz;

1120. Item, ung aultre pair d'estriers de fonte doréz à la genette;

1121. Item, ung mors de bride gravé et doré avecques les bossettes de mesme;

1122. Item, ung pair bossettes de fonte tout à jour, avec du velours rouge et cramoisy en fons ;

1123. Item, quatre paires d'esperons, l'un damasquiné d'or, l'autre doré garny de velours rouge, et deux noirs ;

1124. Item, ung paire de reines de chesnes de fer, les mailles carrées ;

1125. Item, ung pair grands esperons doréz à la genette ;

1126. Item, ung harnois de cheval à la moresque garny d'une testière, avec les soubz gorge à houppes de soye rouge cramoysie, le poistrail de mesme, à ferreures esmaillées ;

1127. Item, une aultre testière de cuyr rouge ayant son mort à anneaulx, façon de moresque ;

1128. Item, une aultre testière à la moresque ayant deux houppes de soye bleue ;

1129. Item, une gibecière à la Turque, de cuyr rouge façon de broderie de diverses coulleurs ;

1130. Item, ung harnois de cheval de cuyr noyr picqué de soye blanche, façon d'Italie, garny d'une testière, poytrail, et de sa croupière à pendans ;

1131. Item, une gybecière à faulconnier de satin cramoysy à brodeure d'or dessus, le leurre, le gand, deux colliers et deux chapperons d'oyseau, le tout de mesme ;

1132. Item, dix chapperons d'oyseaulx de diverses façons et trois paires grosses sonnettes ;

1133. Item, une aultre leurre de cuyr rouge ;

1134. Item, deux grandes gybecières à faulconnier de treillys, l'une blanche et l'autre noyre ;

1135. Item, trois paires grosses sonnettes ;

1136. Item, une escarcelle de velours noyr ayant la ferrure d'argent ;

1137. Item, deux grands colliers de velours rouge et doréz, avecques la laisse de mesme, aux coulleurs de feu Monseigneur ;

1138. Item, ung rouet de harquebuze ouvré, gravé et doré en fons avecques plusieurs petitiz ferremens, le tout dans ung estuict de pistollet ;

1139. Item, ung petit fourreau de cuyr noir dans lequel y a ung portraict de ville forte ;

1140. Item, quatre paillemalles d'Aix garnys de vellours noyr et rouge et clouds d'argent et d'or ;

1141. Item, ung baston noyr servant de baguette, au bout duquel y a une teste de cheval et par le bas une vyrolle dorée ;

1142. Item, ung aultre baston à pommes d'yvoire et poignée de velours noir ;

1143. Item, troys modelles de canons sur roues, peinctz de noyr et bronzéz, le tout de noir ;

1144. Item, deux petitz barilz de pouldre de harquebuse ;

1145. Item, huit pannaches blanches garnys de filletz d'or, telz quelz ;

1146. Item, une caisse de boys dans laquelle sont plusieurs grans ferremens ;

1147. Item, ung grand cadenas de fer sans clef ;

1148. Item, deux flanquetz de barde de buffle bandéz de velours noyr à petites franges d'or et des croix de satin blanc ;

1149. Item, sept potences de boys à mettre harnois d'hommes ;

1150. Item, ung petit homme en façon de veneur, ayant les jambes de deux alarmes de sanglyer ;

1151. Item, deux alarmes de sanglyer myses en croissant ;

1152. Item, une vyelle sainture de cuyr jaulne avecques son pendant à ferreure dorée ;

1153. Une espée, la pointee façon d'espieu ;

1154. Une trompe argentée avec son escharpe d'or et d'argent faicte au petit poinct avec les couples ;

xxxix. *En l'antichambre basse, vys à vys de la salle :*

1155. Ung buffet de boys de noyer à pilliers tournéz.

xl. *En la chambre basse, près lad. antichambre :*

1156. Une couche de boys de chesne à pilliers couppéz qui se ployee ;

1157. Item, une vyelle chaize de boys à pilliers tournéz ;

1158. Item, trois escabeaulx de boys de noyer à pilliers tournéz ;

1159. Item, une forme de bois de chesne, de quatre pieds et demy de long ou environ :

1160. Item, ung pair de chesnetz pommes d'airain, de troys pieds de hault ou environ, avecques deux pairs de thenailles et une poesle de fer sans aucune pomme ;

1161. Item, une vyelle table de boys de chesne, de cinq pieds de long ou environ, sans treteaulx, rompeu par ung bould ;

1162. Item, sept pièces de tapisserie à grand feuillage verd sur trois aulnes de hault, façon de Flandres ;

1163. Item, une pièce de tapisserie menue verdure, vyelle, estant sur la chemynée.

XLI. *En la garderobbe de lad. chambre :*

1164. Une vyeille table, ung vyel banc, une chaize à pilliers tournéz et ung buffet aussi à pilliers tournéz, le tout de boys de chesne;

1165. Item, ung pair de chesnetz à pommes d'airain, de trois pyeds de hault ou environ et deux fourchettes garnyes de pommes d'airain, fors une qui a esté perdue.

XLII. *Au cabinet bas joignant lesd. chambre et garderobbe :*

1166. Item, une espée à gardes plaines faictes à pans, dorées, avecques les dague et sainture de mesme;

1167. Item, une aultre espée à gardes taillées à cocquilles, dorées, et parfons de noyer, avecques les dague et sainture de mesme, la sainture et le fourreau de vellours blanc;

1168. Item, une aultre espée gravée et dorée, relevée de figures, avecques les dague et sainture de mesme;

1169. Item, une aultre espée à gardes faictes à jour, gravée et dorée à feuillages, avecques les dague et sainture de mesme;

1170. Item, une aultre espée à gardes faictes à jour, toutes dorées, cizellées et gravées;

1171. Item, une aultre espée, les gardes faictes à croissans, gryse et perlée de petitz grains argentéz;

1172. Item, une aultre espée à gardes cizellées et taillées a personnages, de couleur grise, le fons d'or et d'argent, fort riche, avecques la dague de mesmes;

1173. Item, ung baston garny à la poignée de fleurs de lys de marqueterye de corne, ayant ung cadran au bout;

1174. Item, ung aultre baston à pomme et virolle d'yvoire;

1175. Item, ung aultre baston noir garny de drap noir à la poignée;

1176. Item, ung manche de paillemaille garny de velours noir et d'argent;

1177. Item, une guesne de troys grans coutteaulx à chappeller le pain, emmanchéz de boys de Boix;

1178. Item, une aultre guesne de coutteaulx à servyr sur table, en laquelle y a douze coutteaulx emmanchéz de noyr;

1177. Item, une aultre grande guesne dans laquelle y a six coutteaulx grans et petitz, tous emmanchéz d'acyer et une fourchette de mesme;

1180. Item, ung chapeau de feutre plat ;
1181. Item, ung aultre grand chapeau plat couvert de taffetas ;
1182. Item, une petite table de boys de noyer sur pilliers tournéz d'environ quatre pyeds de long, faicte en rond et propre pour led. cabinet ;
1183. Item, trois voirres et deux biberons estans sur lad. table ;
1184. Item, ung bassin en ovalle, de deux pieds de long et de pyed et demy de large, de terre de Xainctes esmaillée, avecques divers animaulx dans icelluy ;
1185. Item, ung vase de mesme estoffe et façon, d'un pyé de hault ;
1186. Item, deux vases de terre esmaillée de vyollet, façon de Flandres, garnys d'estaing par hault et par bas ;
1187. Item, ung arbre en façon de rocher, de terre esmaillée, façon de Xainctes, semée de cocquilles et plusieurs animaulx de diverses sortes ;
1188. Item, une lanterne de pierre d'albastre à quatre pans, taillée, et quatre pilliers de boys peinctz de noyr et doréz ;
1189. Item, une petite table de marbre aussi jaspée de diverses coulleurs, taillée en carré ;
1190. Item, une aultre table de marbre de diverses coulleurs d'environ ung pyed et demy de hault et d'un pyed de large, enchassée de boys doré ;
1191. Item, une aultre table de marbre blanc et noir d'un pied en carré ou environ, enchassé de boys doré ;
1192. Item, une aultre table de marbre rouge de deux pyeds de hault ou environ et ung pyed de large, enchassé de boys doré ;
1193. Item, quarante ung voirres, vases et couppes, la pluspart couvertes, ouvrage de Venise, Saint Germain du Languedoc, estans sur la première tablette dud. cabinet ;
1194. Item, vingt trois tant vases, voirres et couppes, que esguyères de voirre de diverses façons et ouvrages, la pluspart couvertz ;
1195. Item, trois couppes d'esmail de Limoges avecques leurs couvercles, et deux asguyères et deux sallières de mesme façon ;
1196. Item, une aultre grand table de marbre gris de deux pyeds de long et ung pied de large ;
1197. Item, une grand pièce de boys de cèdre d'un pied de large, ung dour d'espays et de cinq à six pieds de long ;
1198. Item, deux sacs de thoelle longs, plains de pynons ;

1199. Item, une vyelle chaize de boys de noyer à pilliers tournez ;

1200. Item, ung escabeau de boys de noyer à pilliers tournéz.

XLIII. *En la chappelle :*

1201. Ung grand tableau peinct sur thoelle, enchassé, ouquel est représenté *Jésus Christ marchant sur la mer* ;

1202. Item, ung petit banc de boys de noyer à pilliers tournéz ;

1203. Item, deux grands carreaux de tappisserye ;

1204. Item, une forme de boys de chesne de cinq pyeds de long ou environ ;

1205. Item, ung escabeau de noyer à pilliers tournéz.

XLIV. *En l'antichambre haulte :*

1206. Ung buffet de boys de noyer à pilliers tournéz ;

1207. Item, une table de boys de noyer portée sur pilliers tournéz ;

1208. Item, ung grand chandellier blanc aux armoiries de feu Monseigneur, à pendre contre la muraille ;

1209. Item, ung pair chesnetz à pommes d'airain, de quatre pyeds de hault ou environ, avecques les poesles, tenailles et fourchettes de mesme.

XLV. *En la chambre haulte d'auprès :*

1210. Une grande table de boys de noyer marquetté à mirouers de marbre par les bords et une grand table de marbre au millieu, portée sur son tréteau à pilliers tournéz et gauderonnéz ;

1211. Item, ung buffet de boys de noyer taillé et gauderonné ;

1212. Item, une couchette de boys de noyer à pilliers couppéz ;

1213. Item, une petite table de boys de chesne sur pyeds de chesne de trois pieds de long, servant à Madame ;

1214. Item, ung tréteau de boys de chesne sur quatre tréteaux, à porter le coffre de Madame ;

1215. Item, ung petit écran de boys de trois pyeds de hault ou environ ;

1216. Item, ung aultre grand écran de boys de chesne qui se ploye, de cinq pyeds et demy de hault, pour mettre au bout de la chemynée ;

1217. Item, ung pyed de cuvette de boys de noyer ;

1218. Item, deux chaizes de boys de noyer couvertes de cuyr jaulne à clouds doréz ;

1219. Item, une aultre chaize basse marquettée de blanc, couverte de cuyr noyr à clouds doréz ;

1220. Item, quatre escabeaulx de boys de noyer à pilliers tournéz ;

1221. Item, trois tabouretz de bois de noyer à pilliers tournéz ;

1222. Item, trois aultres tabouretz à ouvraiges diverses façons, sur pilliers tournéz ;

1223. Item, deux petitz chesnetz à pommes d'airain de deux pieds de hault, avecques les poesles, fourchette et tenailles de mesme.

XLVI. *En la garderobbe de lad. chambre :*

1224. Une table de boys de noyer de cinq pieds de long ou environ, portée sur son tréteau à pilliers tournéz ;

1225. Item, une vyeille table de boys de chesne de huict pyeds de long ou environ, portée sur deux tréteaulx de mesme ;

1226. Item, ung banc de boys de chesne attaché au lambrys, qui se couche par terre, à servir de chaslyt ;

1227. Item, une paillasse, ung mathelas de thoelle, ung traversin et une couverture de laine blanche ;

1228. Item, ung grand écran de boys de chesne de quatre pyeds de hault ou environ ;

1229. Item, ung petit marchepyed de boys de noyer, fort bas, de trois pieds de long ou environ ;

1230. Item, ung pair de chesnetz à doubles pommes d'airain, de trois pyeds de hault ou environ, la poesle, la fourchette et la tenaille de mesme à une pomme d'airain chacune ;

1231. Item, au cabinet derrière lad. garderobbe, une couche de boys de noyer qui se ploye, à pilliers couppéz.

XLVII. *Au cabinet rond estant au coing de lad. chambre :*

1232. Ung grand tableau sur thoelle garny de boys taillé, peinct et doré ;

1233. Item, quatorze tableaux que grands et petitz de divers roys, princes, seigneurs et dames, dont en y a ung du roy *Henry* en bosse et ung de la *Royne* en esmail ;

1234. Item, cinq aultres petitz tableaux divers, dont en y a trois carréz et deux ronds ;

1235. Item, ung baston de boys de Brésil à pomme et virole d'yvoire ;

1236. Item, ung aultre baston de jour garny d'argent aux deux boutz et au milieu ;

1237. Item, trois grands tableaux sur thoelle de *trois dames romaines*, en chassys de boys;

1238. Item, une caisse carrée dans laquelle y a une enchasseure de miroer faicte de voirre de diverses coulleurs et à laquelle n'y a poinct de glace;

1239. Item, une petite table de boys de noyer sur pilliers tournéz, faicte en rond, propre pour led. cabinet;

1240. Item, sur le pyed de lad. table y a ung grand mirouer ardent dans une boeste de boys ronde, d'environ demy pyed de dya-mettre;

1241. Item, un coëffret couvert de cuyr de bazane peinct de noir, doré et argenté, dans lequel y a ung petit tappis de velours verd pour lad. table;

1242. Item, sur ung petit ays estant au dessus de lad. table, la figure d'un homme toute de boys, dont les menbles se meuvent;

1243. Item, ung grand tappis enchassé en façon de mirouer, ayant ung pyed de hault avecques son enchasseure;

1244. Item, ung miroer enchassé de boys noir et peinct;

1245. Item, ung petit chyen de terre cuytte, façon de Flandres;

1246. Item, ung vallet à mectre livres ou miroer, faict de boys tourné, argenté et doré;

1247. Item, deux voirres faictz en vases glaces avecques leurs couvercles garnys chacun de sept turquoises ou esmail en façon de turquoyse;

1248. Item, deux voirres couvertz, l'un martellé et l'autre esmaillé;

1249. Item, ung aultre voirre en façon de cuvette;

1250. Item, une guesne à coutteaulx de cuyr doré et argenté, dans laquelle y a douze coutteaulx en fourchette, doréz et gravéz aux armoiries de feu Monseigneur et d'une espée;

1251. Item, une aultre guesne de cuyr à façon de collonne cancel-lée, garnye de six coutteaulx et une fourchette doréz;

1252. Item, une aultre guesne peincte de verd, garnye de douze coutteaulx et une fourchette, gravéz et doréz;

1253. Item, une grande coultelière de cuyr doré et peinct aux armoiries de Monseigneur, garnie de dix pyèces;

1254. Item, ung chandelyer de boys doré;

1255. Item, une cage de voirre de diverses coulleurs et dorée par les pyeds et chappiteaulx.

Sur le premier ranc d'ays dud. cabinet :

1256. Item, six vases d'albastre en façon d'esguyère, de diverses grandeurs ;

1257. Item, ung aultre vase d'albastre blanc et noir à trois bouches ;

1258. Item, une fyorle ou flascon d'albastre doré, avecques son bouchon ;

1259. Item, ung aultre vase d'albastre à veynes noires, avec son couvercle ;

1260. Item, deux couppes de marbre avecques leurs couvercles ;

1261. Item, une petite fontaine de marbre d'un pyed et demy de hault ou environ, avecques ses gargoilles ;

1262. Item, deux chandeliers d'albastre doréz par bords ;

1263. Item, trois statues d'albastre ;

1264. Item, trois couppes d'esmail façon de *Lymoges*, dont l'une a son couvercle ;

1265. Item, deux vases d'esmail de pareil ouvrage en façon d'esguyère ;

1266. Item, deux sallyères d'albastre ;

1267. Item, treize platz ou escoielles d'albastre ;

1268. Item, deux grands bassins d'albastre doréz ;

1269. Item, deux aultres grands bassins de terre cuycte esmaillée, façon de *Xainctes* ;

1270. Item, deux aultres grands bassins de terre cuytte, façon de fayence ;

1271. Item, trois collonnes de marbre de pyeds et demy de haulteur chacune ou environ ;

1272. Item, vingt quatre petitiz vases de voirre bleu et doréz à mettre eaue de senteurs ;

1273. Item, une coupe de pourceleine avecques son couvercle de mesme ;

1274. Item, deux vases faictz de grands coquilles de mer ;

1275. Item, douze cuillières d'esmail façon de *Lymoges* ;

1276. Item, trois petites médalles de nacre anticques enchassées de boys ;

1277. Item, six petites escuelles d'esmail façon de *Lymoges* ;

1278. Item, une tace de terre carnellée, esmaillée de vyollet et d'or, sans pyed ;

1279. Item, neuf petites tablettes de marbre fort riche, deux longuettes, deux rondes et cinq comme carrées ;

1280. Item, quatre grands branches de courail rouge fort larges.

Au grand second ays au dessus dud. cabinet :

1281. Ung grand vase de terre cuicte esmaillée, ouvrage de Xainctes, en ovale, à forme de fontaine :

1282. Item, ung aultre vase en forme de fontaine ayant le bassin de voirre esmaillé de blanc, et au hault du couvercle d'icelluy trois petitz croissantz ;

1283. Item, ung vase de terre cuicte esmaillée, ouvrage de Xainctes, faict à bec d'asne ;

1284. Item, ung grand vase à bec d'asne de terre cuicte esmaillée de noyr, façon de Sainct Porchère ;

1285. Item, une esguyère et ung goubellet couvert, de pareille terre et façon ;

1286. Item, quatre couppes couvertes, de pareille terre et façon ;

1287. Item, une grand sallière couverte taillée à petitz personnages, de pareille terre et façon ;

1288. Item, quatre sallières de pareille terre et façon, deux à pans taillés, et les aultres deux plaines damasquinées ;

1289. Item, six sallières d'esmail et dorées, quatre à pans et deux à coquilles, à pied d'estral ;

1290. Item, deux sallières d'albastre dorées par filletz ;

1291. Item, ung petit chandellier d'albastre doré par filletz ;

1292. Item, trois flacons d'albastre doréz par filletz, avec leurs bouchons ;

1293. Item, cinq petitz vases de voirre doréz à mettre senteurs ;

1294. Item, six petitz coutteaulx doréz, emmanchéz de branches de courail :

1295. Item, deux petites couppes d'albastre dorées à filletz par le pyed :

1296. Item, ung vase d'albastre en muffle et une anse dorée des-souldée par le hault :

1297. Item, deux sallières d'albastre rougeastre à pyeds tournéz ;

1298. Item, une coupe de pareil albastre à pyed tourné et taillé à goderons, avecques son couvercle de mesme ;

1299. Item, deux vases de boys, l'un grand et l'autre moyen, garnys d'argent doré par le bort d'en hault et par le pyed :

1300. Item, une brue ou vase bas de marbre gris, avecques son couvercle ;

1301. Item, une coupe d'albastre mixte à pyed tourné garnie de son couvercle ;

1302. Item, ung aultre vase de albastre mixte faict à bec d'asne ;
 1303. Item, une petite salière de marbre jaspé à pyed tourné ;
 1304. Item, ung petit orloge de sable garny d'un petit chappiteau d'ivoire et d'esbenne ;
 1305. Item, trois bassins à laver mains, l'un d'esmail doré par bords et petitz personnages dedans le fons d'icelluy, l'aultre de terre cuitte esmaillé de bon et une estoille d'or au fons, et l'aultre de voirre esmaillé de blanc ;
 1306. Item, sept escuelles d'albastre plattes et une en pyèces ;
 1307. Item, deux taces de marbre, l'une grise et l'aultre rougeastre ;
 1308. Item, une petite tace d'albastre ayant le pyed esgrigné ;
 1309. Item, une grande tace d'esmail blanc ayant ung petit populo au milieu ;
 1310. Item, une grand tace de terre esmaillée de blanc ;
 1311. Item, une aultre grand tace de voirre de Venize esmaillée à filletz blancs.

Item, à la troisieme et plus haulte tablette dud. cabinet :

1312. Ung grand pot de voirre à deux ances esmaillé de blanc, avecques son couvercle ;
 1313. Item, une grande coupe de voirre de Venize esmaillé de blanc, garny de son couvercle ;
 1314. Item, unze coupes de voirre tant grands que petites, couvertes et non couvertes, de diverses façons ;
 1315. Item, une grande coupe de voirre cyzellée et dorée, garnye de son couvercle ;
 1316. Item, cinq vases de voirre à bec d'asne esmaillé de blanc ;
 1317. Item, deux flacons de voirre esmaillés de blanc ;
 1318. Item, ung petit pot de voirre esmaillé de blanc à mettre confitures ;
 1319. Item, deux vases à bec d'asne esmaillés de bleu ;
 1320. Item, ung gobelet de mesme façon avecques son couvercle ;
 1321. Item, ung flascon de mesme façon avecques son bouchon ;
 1322. Item, ung bassin à laver mains de mesme façon ;
 1323. Item, deux médalles rondes esmaillées façon de Lymoges ;
 1324. Item, deux aultres médalles carrées esmaillées, façon de Lymoges, avecques six pyèces de bordeure de mesme estoffe ;
 1325. Item, ung grand bassin à laver mains esmaillé, façon de Lymoges, doré par les bords et au fons à personnages ;

1326. Item, ung tableau d'un pyed et demy de large et ung pyed de hault, aussi façon de Lymoges ;

1327. Item, ung grand chandellier de terre cuicte esmaillée, façon de Xainctes ;

1328. Item, ung fascon de terre cuicte esmaillée, aussi façon de Xainctes ;

1329. Item, une esguyère de pareille estoffe et façon ;

1330. Item, une buye de mesme estoffe et façon ;

1331. Item, deux chandelliers d'albastre doréz à filletz par les bords ;

1332. Item, une petite escuelle de jasje à oreille ;

1333. Item, deux petites taces de marbre, l'une grise et l'autre rougeastre ;

1334. Item, ung aultre vase de marbre noir et blanc avecques son couvercle ;

1335. Item, ung grand coffre couvert de cuyr tanné figuré, bandé de fer blanc à deux serrures, façon de Flandres ;

1336. Item, une chaize persée couverte de velours noir ;

1337. Item, deux escabeaulx ployantz couvertz de velours noir ;

1338. Item, trois estuictz, l'un double d'urinaulx et l'autre pour ung voirre ;

1339. Item, trois contenances d'ozier pour se garder du feu.

Du jeudy xxix^e jour de janvier mil V^e LXVIII.

1340. La veufve dud. Foucault a rendu ung tablier de boys noir ou d'esbeyne dont les places à mettre les dames sont d'yvoire blanc, ensemble les dames de blanc et noir, baillé en garde aud. de Monnyn, consierge.

XLVIII. *Au cabinet, aultrement appellé la librainye, a esté trouvé :*

1341. Une petite table encornée par les deux boutz, de trois pyeds et demy de large, posée et enchassée sur quatre pyeds tournez, sur laquelle table y a :

1342. Une pièce de marbre où y a ung *Jupiter* tenant sur sa cuysse ung petit enfant, ayant le pyed sus ung (*blanc*) et auprès de luy une femme nue assize sur ung banc, ayant le bras senestre sus une demye coullonne ;

1343. Deux chaizes de cuyr, l'une rouge et l'autre noir, laquelle noire est assize sur quatre boules ;

1344. Item, sur lad. table y a ung pot de Flandres tenant environ une quarte, ayant le couvercle d'estain ;

1345. En entrant à lad. librairie à main dextre, au dessus des armoires ayant quatre guichetz, y a quatorze livres de diverses sortes ;

1346. A l'autre costé à main gauche, depuys le commencement du bout des armoires jusques au coing de lad. librairie, a esté trouvé soixante neuf livres aussi de plusieurs et diverses sortes, couvertz tant de cuyr noir et rouge que parchemyn, auxquelles armoires y a douze fenestres fermans à la clef ;

1347. A l'autre costé, suyvant au long de lad. librairie jusques au lieu où est la table cy devant mentionnée qui est contre la cheminée, y a vingt huict livres aussi de plusieurs sortes qui sont sur des armoires en forme de pupitre qui ont aussi douze fenestres ;

1348. Au mesme ranc depuis l'autre costé de lad. cheminée jusques au bout du mur y a quatorze livres de diverses sortes et y a huict fenestres ;

1349. Plus, depuis le bout dud. mur jusques à l'autre bout attenant de la croisée jectant sur la court dud. logis neuf, où y a seize fenestres toutes fermantes à clef, a esté trouvé quarante neuf livres aussi de plusieurs et diverses sortes qui sont couvertz tant de cuyr noir, rouge, blanc que parchemyn ;

1350. Item, plusieurs aultres livres de musiques qui sont sur lesd. armoires ;

1351. Item, sur tous lesquelz armoires, où sont lesd. livres, y a des verges de fer où sont plusieurs petitz rideaulx de serge rouge garnys de franges rouge, blanche et jaulne, et sur iceulx passementéz de passement blanc et jaulne ;

1352. Item, dans lesd. armoires a esté trouvé en aucunes d'icelles plusieurs petites figures de terre painctes jusques au nombre de unze ;

1353. Item, a esté aussi trouvé dans l'une desd. armoires ung petit coffret de verre esmaillé fermant à clef et d'un pied de long et deux petites lézardes vertes d'esmail avec une petite escriptoire de cuyr jaulne doré, avec ung estuiet de cuyr où sont deux coings de fer.

A la chappelle dud. logis :

1354. Ung bane de six piedz de long posé sur quatre piedz ;

1355. Ung aultre bane à coudouet de trois piedz de long qui a son assiette de boys ;

1356. Ung bahu garny de serreure fermant à clef, dans lequel a esté trouvé :

1357. Ung calice avec sa platine, le tout d'argent :

1358. Deux petites buyrettes d'argent :

1359. Deux petitz chandeliers à poincte aussi d'argent ;

1360. Une cazuble de thoelle d'argent en broderie de velours noir, l'estolle et le fanon de mesme ;

1361. Le corporallier bleu de velours figuré ;

1362. Ung moyen tappis de Turquye sur champ blanc à fleurette rouge et verd ;

1363. Ung soubastement de thoelle d'argent de mesme coulleur que la chazuble, où sont les armoiries de feu Monseigneur et dame ;

1364. Item, ung estuict de boys à mettre la pierre d'autel ;

1365. Item, deux carreaux de layne faict à l'esguille ;

1366. Ung livre aultrement missel servant à dire messe :

1367. Ung petit benaistier d'estain qui est pendu en ung clou près l'autel ;

1368. Ung grand tableau de l'histoire de *Nostre Seigneur trouvant sainct Pierre peschant à la mer*, attaché contre le mur de lad. chappelle vers la salle haulte.

Du dernier jour de janvier mil V^e LXVIII.

1369. Pierre Pochart, tappareur, a aporté de Chantilly par le commandement de Madame deux tappis velus contenant chacun une aulne et demye de long et une aulne de large ;

1370. Item, quatre tappis de drap verd, l'un contenant quatre aulnes et les aultres trois chacun deux aulnes et demye ;

Le tout baillé en garde à Pierre de Monnyn, concierge dud. logis.

Du xxiiii^e febvrier mil V^e soixante huict.

XLIX. *A ung petit cabinet attenant de la cuysine de la bouche du Roy a esté trouvé, que lad. veufre a exhibé :*

1371. Une petite table de cinq pieds de long et deux pieds et demy de large, encornée par les deux boutz, enchassée sur quatre piedz ;

1372. Quatre escabelles de boys de noyer ;

1373. Six vieilles hallebardes ;

1374. Ung trépier de fer ;

1375. Deux pelles à feu garnyes de leurs pommes de cuivre ;

- 1376. Deux contrehastiers de fer ;
- 1377. Trois broches de fer. dont il y en a une rompue ;
- 1378. Une moyenne marmitte garnye de son couvercle ;
- 1379. Ung eschaudons de fer ;
- 1380. Une petite leschefritte ;
- 1381. Ung petit chariot de fer d'un pied en carré, posé sur quatre roues, pour servir à mettre charbon pour mettre au meilleu d'une salle ;
- 1382. Deux arrousouetz de cuyvre servans au jardin ;
- 1383. Deux vielz seaulx de cuyr garnys de leurs ances, dont il y en a ung tout rompu ;
- 1384. Une grande lanterne de verre à clervoye par bas, qui n'a que ung pied ;
- 1385. Une vieille lame d'espée garnye de sa croisée qui est de cuyvre, qui a aultrefois servye à la fontaine du jardin ;
- 1386. Une cuvette de boys pour servir à ung buffet pour servir de bachot ;
- 1387. Une coullouere de fer servant à faire lessive ;
- 1388. Une caige de boys servant de modelle pour faire engresser des chapons ;
- 1389. Item, une layette de boys à trous entre deux, où il y a trois douzaines et demye de chapperons d'oyseaulx.

L. Au grenier où sont les besongnes de camp :

- 1390. Sept grand masles de cuyr ;
- 1391. Quatre panniens de grosse éclisse servant à mettre vivres pour le camp ;
- 1392. Neuf escabelles qui se ployent, couvertes de cuyr, pour porter au camp ;
- 1393. Trois tables et trois bancs qui se ployent, pour porter au camp ;
- 1394. Quatre balles de tantes servant au camp, avec douze pièces de boys servant ausd. tantes ;
- 1395. Deux vielz tableaux de thoelle enchasséz qui sont tout rompuz ;
- 1396. Trois eserains et vieille chaize de boys ;
- 1397. Item, ung meschant coustiltz de liect où il y a peu de plume, avec son traversin et trois grandz orilliers de deux pieds de long chacun ;
- 1398. Plusieurs vielz rideaulx et cielz de liect qui sont frangéz, lesquelz ne vallent du tout rien.

LI. *A l'aulture grenyer d'attendant a esté trouvé ce qui ensuict :*

1399. Quatre hacquebuttes à croq :

1400. Quatre grandes vieilles masles de cuyr servant à mectre lietx pour porter au camp :

1401. Item. les armoires qui sont à la garderobbe faisant le passage pour aller à la grand salle de bal, a esté trouvé :

1402. Six grandz chandelliers argentéz pour placquer contre les murailles des salles et chambres dud. logis, qui sont de cuyvre, dont il y en a ung rompu :

1403. Ung vieil chandellier de boys à pendre au plancher.

LII. *Au gallatas ou grenier du logis de devant au dessus de la porte a esté trouvé :*

1404. Deux grandes lanternes de verre :

1405. Une vieille couche de boys toute dépressée :

1406. Ung banc servant pour coucher le portier, qui est tout rompu :

1407. Une aulture vieille couche de boys, qui est aussi rompue :

1408. Deux quesses de boys, aussi toute rompue :

1409. Ung molin faict tout de boys, posé sur quatre piedz. garny d'un couvercle de boys de sappin :

1410. Ung aulture petit molin ou modelle aussi de boys, qui est dans une quesse.

A la cave du logis de derrière a esté trouvé :

1411. Trois cuyvers tant grands que moyen et ung gayrit :

1412. Trois bachetz en façon de cuvettes, le tout de boys.

Nous Toussainctz Barrin. abbé de Sainct Romain de Blaye et chanoine de la sainte chappelle de Paris. Joseph de Basmaisons, conseiller du Roy, contrerolleur général de sa maison et maistre d'hostel de Madame la connestable. Jean d'Alesso, seigneur de Laissezau. receveur général de lad. dame, et M^e Guy Le Clerc, son secrétaire, tous commis par icelle dame à faire l'inventaire des biens meubles qui sont en son logis neuf de Montmorency, rue Sainte Avoye, lesquelz estoient en la charge et garde de feu Jehan Foucault. consierge dud. logis, certiffions que, suyvant la charge et commission à nous verbalement donnée par lad. dame. et à la requeste de Catherine Bourgeois. veufve dud. deffunct Foucault, laquelle a supplié et requis lad. dame d'estre deschargée desd.

meubles, nous avons proceddé à la confection de l'inventaire desd. meubles, qui nous ont esté représentez par lad. veufve selon et ainsi qu'il est déclairé cy devant par chacun article desd. meubles, et certiffions n'avoir esté trouvé aud. hostel neuf aultres meubles appartenans à mad. dame que ceulx qui sont déclairéz en ce présent inventaire; lesquelz, suyvant le vouloir et commandement de lad. dame, nous avons delivréz et mis es mains de Pierre de Monnyn, valet de chambre de feu Monseigneur le connestable, commis pour consierge aud. hostel neuf, lequel de Monnyn s'en est chargé et a promis en rendre bon compte toutes et quantes foys qu'il plaira à lad. dame. En tesmoing de ce, nous avons signé le présent inventaire de noz seingz. A Paris, le premier jour de mars mil V^e soixante huit selon l'édiet.

VINCELLES.

BASMAISON. D'ALESSO.

Je Pierre de Monnyn, consierge de Madame la connestable en son hostel neuf de Montmorancy, rue Saincte Avoye, confesse que tous les meubles cy dessus désignéz sont aud. logis, mis et delaisséz en mes mains par les s^{rs} de Vincelles, Basmaisons et Laizeau, commis par lad. dame à faire led. inventaire, et desquelz meubles je promectz bien et loyaument garder et en rendre bon compte à lad. dame toutes et quantes foys qu'il luy plaira. En tesmoing de quoy j'ay signé la présente. A Paris, aud. logis, le premier jour de mars mil V^e soixante huit selon l'édiet.

DE MONNEING.

INDEX DES MOTS TYPIQUES.

(Les numéros renvoient aux articles.)

- Abbeville* (hallebardes, façon d'), 951, 954.
Abraham (tapisserie de l'histoire d'), 630.
Abrége de l'histoire des vicomtes et ducs de Milan, de Charles Estienne, 333.
Adam et Ève (tableau de la Création d'), 702.
Adonis (tableau de la fable d'), 992.
— *et Vénus* (tableau représentant), 485.
Agathe, 447, 1078.
Agnus Dei (tableau d'un), 479.
Aiguières, 1104 ; — couverte d'argent vermeil, 210 ; — couverte dorée, 218 ; — couverte dorée à personnages, 224 ; — couverte dorée et enlevée, 214 ; — de cristal, 351 ; — d'émail de Limoges, 1195, 1277 ; — dorée, de basse taille, 225 ; — en terre émaillée : de Saint-Porchaire, 1285 ; de Saintes, 1329 ; émaillée à « bestes reptiles », 283 ; émaillée blanc et noir, façon Poitou, 266 ; — (vase en forme d'), 206.
Aiguille d'or et de soie, 238.
Aix (palemails, façon d'), 1140.
Alarmes ou défenses de sanglier, 1150, 1151.
Albâtre : chandeliers, 1262, 1291 ; — coupes, 1295-1298 ; — écuelle, 1306 ; — flacons, 1258, 1292 ; — lanterne, 1188 ; — plats, 1267 ; — salières, 1266, 1290, 1297 ; — statues, 284, 1263 ; — tasses, 1308 ; — vases, 245, 246, 1256, 1257, 1259, 1296.
— doré (bassins d'), 1268.
— mixte : coupe, 1301 ; — vase, 1302.
Albret (*Henri d'*). Voir *Henri d'Albret*.
Alençon, tenant en mains deux serpents (tableau représentant François, duc d'), 991.
Alexandre le Grand (*Histoire des successeurs d'*), de Diodore de Sicile, 315.
Allemande (épée à l'), 410, 1109.
Allemagne (gibecières de treillis d'), 451.
Angleterre (arc d'), 424, 1070.
— (carte d'), 127.
— (épée à la mode d'), 1110.
— (portrait de l'amiral d'), 478.
— (portrait de la reine d'). Voir *Anne Boleyn*, *Catherine d'Aragon*, *Elisabeth*.
— (portrait du roi d'). Voir *Philippe II*.
Angoulême (portrait du duc d'). Voir *Charles IX*.
Animes : blanche et dorée, 366 ; — gravée et dorée, 365.
Anjou (portrait du duc d'), depuis *Henri III*, 481.
Anne Boleyn, reine d'Angleterre (portrait d'), 297.
Arabes (caractères), 292.
Arbalètes, 421, 422, 727, 960, 961, 962, 1066, 1067, 1068.
Arbre en façon de rocher, de terre émaillée de Saintes, avec coquilles et animaux, 1187.
Arcs : à jalets, 1071 ; — blanc et noir, 430 ; — d'Angleterre, 424, 1070 ; — de Biscaye, 429 ; — de bois d'if, 722 ; — de Turquie, 425, 1072 ; — doré, 426.

- Armée* (tableau représentant l'*Ordre et façon de dresser une*), 496.
Armée du roi de France devant Valenciennes (tableau de l'), 495.
 Armet, 368.
 Armoiries : de Henri II, 121; — du connétable de Montmorency, 141, 248, 269, 280.
 Armure blanche, gravée et dorée par bandes, 1000.
 Arquebuses, 195, 456, 457, 1048, 1050, 1051, 1052, 1373; — à marqueterie, 455; — à mèche, à l'espagnole, 947.
 Arrosoirs de cuivre, 1382.
Art de naviguer (l'), de Pierre de Médine, 329.
 Atibois, ou gradin de lit, 80.
Audenarde (tapisserie, façon d'), 840.
 Avant-bras (pièce d'armure d'), 368.
- Bacchus* (tableau représentant), 965.
 Banchers ou banquettes de tapisserie, 38.
 Baracan (tapis de soie), 115.
 Basse taille (vase taillé à), 203.
 Bassins : d'albâtre doré, 1268; — d'argent doré, ciselés, 211; — d'argent doré à figures enlevées à personnages, 212; — d'argent doré goderonné, 209; — de cristallin, 267; — d'émail peint à personnages, 260; — d'étain, 122; — de porphyre, 202; — de terre cuite, façon faïence, 1270; — de terre cuite émaillée, façon Saintes, 1269; — de terre émaillée ovale à figures de reptiles, 281; — de terre émaillée, façon Poitou, 264; — dorés, 219; — doré ovale, avec l'*Histoire du Déluge*, 221; — façon Limoges, 1315; — ovale de Limoges, 248; — ovale en terre de Saintes, 1184.
 — à laver mains, émaillés, 1305, 1322.
Bataille navale faite par les Normans contre les Espagnols et les Flamans (tableau de la), 500.
 Bâton : à poignée de fleur de lis, 1173; — à pomme d'ivoire, 1142, 1174; — à tête de cheval, 1141; — de bois de Brésil, 469, 1235; — noir, 1175.
 Bavières, 996, 1017.
 Bayonne (dards de), 1046, 1047.
Beauvais (tapisserie, façon de), 48, 49, 50, 636, 637, 638, 775, 839.
 Belon (Pierre), *Histoire de la nature des oyseaulx*, 328; — *Nature et diversité des poissons*, 336.
 Bénitier d'étain, 1367.
 Besognes de nuit (ustensiles et coffret pour les), 120, 529.
 Biberons (vases ou), 219, 231, 235, 1183; — à eau, « en figure de serpents », 203.
Biscaye (arcs de), 429.
Blason des noms et armes des chevaliers de la Table ronde, 322.
 Bocage (tapisseries de). Cf. Verdre.
 Boèce : *De Consolatione*, 324.
 Bois (figure de), mouvante, 285.
 Bois blanc (marqueterie de), 123.
 Bois de lit. Voir Lit.
 Boîtes d'acier, façon de Pontivy, 308.
 Bonnets de velours, 663.
Bordeaux (verres, façon de), 352.
 Bossettes dorées gravées, 374.
 Bouclier de ventre de tortue, 441, 1028.
 Bongeoir d'argent doré aux armes du roi, 121.
 Boules de porphyre, 229.
 Boulets de Naples, 14.
Boulogne et le pays de Boulenois (tableau représentant), 978.
 Bourre, ou flocon (tapisseries de), 777.
Bourges (?) (satin de), 110, 111, 112, 800.
 Bourguignotte (habillements de tête à la), 384, 956, 996.
 — à bavière, 1006, 1007, 1009.
 Bourse de satin cramoisi, 294.
 Bouteille de verre couverte de feutre, 732.
 Boutons d'Inde (bordure de), 202.
 Brassarts, 956, 997, 998, 999, 1001, 1006, 1009; — d'ivoire, 424.
Brésil (bâton de bois de), 469, 1235; — (hampe de bois de), 388; — (marqueterie de), 123; — (zagaye en bois de), 1042.
 Broches, 190, 889, 1377.
 Broderie : de toile d'argent frisée, 105;

- de velours noir, 141; — d'or et d'argent, 142.
- Bronze (médailles de), 293, 294; — (table ou panneau de), 292.
- Buffets : 124, 689, 698, 803, 804, 826, 835, 1155, 1206, 1211; — à claire-voie, 178; — à dossier, 932; — à étages, 170; — à fenêtres, 792; — à guichet, 161, 162, 163, 166, 167, 168; — à jour, 146; — à layette, 356; — de bois noir, 159; — taillés à médailles, 843, 872.
- Buffets. Voir nappes.
- Buire : de marbre gris, 1300; — de terre émaillée, façon Poitou, 266; — de terre de Saintes, 1330.
- Buirettes d'argent, 1358.
- Bureau carré, 799; — en chêne, 896, 938.
- Cabans blancs, 518, 522, 562.
- Cabinet de marqueterie, 345.
- Caillard (damas vert), 117.
- Cage de bois d'engraissage pour les chappons, 1388; — de verre à portes émaillées, 274; — de verre de diverses couleurs, 1295.
- Calice d'argent, 1357.
- Canaveux, 210, 232.
- Camelot de Levant, 144.
- Camp des Romains* (tableau du desin du), 983.
- Camp de Valenciennes* (tableau du), 495.
- Canons : de bois, 465; — sur roues, 1143.
- (pistolet à deux), 413.
- Caparaçons de buffle, 520.
- Caresme* (*Louange et deffence du*), 325.
- Carlos* (don), infant d'Espagne, fils de Philippe II (portrait de), 301.
- Carquois, 423, 424, 425, 722, 1072.
- Carreaux : de tapisserie, 771; — de velours noir, 83.
- Cartes : de marine, 972; — de l'univers, 974; — de villes et forteresses, 719, 720; — peintes, 968, 971, 980, 981.
- Casaques, 508, 509, 511, 514.
- Catalogne (étoffes de), 78, 92, 100, 130, 132, 765, 766, 821, 869.
- Catalogue des noms, surnoms, tiltres et armoyries des empereurs et rois*, 330.
- Catalogue des très illustres ducs et connestables de France*, 311.
- Catherine d'Aragon* (portrait de), reine d'Angleterre, 296.
- Catherine de Médicis* (tableau en émail représentant), 1233; — (tableau représentant — et ses enfants), 701.
- Ceintures, 391, 392, 393, 394, 395, 398, 399, 400, 404, 405, 406, 407, 408, 411, 447, 449, 1093, 1094, 1095, 1096, 1097, 1152.
- Cerbères* (chenets à forme de), 125.
- Cerf (tête de), servant de chandelier, 175, 831.
- Césars (médailles de bronze des douze), 288.
- Chaises, 696, 822, 1219; — à piliers, 1164; — à roues, 785; — d'affaires ou percées, 122, 152, 153, 750, 751, 807, 915, 1436; — de bois, 172, 692, 713, 798, 805, 829, 845, 847, 914, 923, 1157, 1199, 1218; — de cuir de Turquie, 149, 1343; — de velours, 84, 86, 96, 150; — pliantes, 139.
- Chaldéens (caractères), 292.
- Chambres de tapisserie, 33, 34, 35.
- Chandeliers, 94, 759; — à cinq branches, 935; — à feuillage de fer doré sur une tête de cerf, 175; — à pendre ou à appliquer, 1203, 1402; — à pointe d'argent, 1359; — bas, 242; — blancs aux armes du connétable, 790, 1208; — d'airain, 879; — d'albâtre, 124, 1262, 1291; — de bois, 181, 712; — de bois doré, 1254; — de bois doré, en forme de Termes, 276; — de bois vernissé rouge, 148; — de cuivre, 176; — de terre émaillée, façon de Poitou, 264; — de terre émaillée, façon de Saintes, 1327.
- Chanfrain damasquiné, 372, 1004; — doré, 373; — gravé et doré, 359.
- Chapeau à feuillages d'argent, 71; — de fer, 1015; — de feutre, 554 à 559,

- 1180; — plat couvert de taffetas, 1181.
- Chaperons : à bourrelet de velours cramoisi, 142; — d'estamet noir, 143; — de velours noir, 97; — d'oiseaux, 434, 718, 1131, 1132.
- Chariot de fer pour mettre le charbon, 1381.
- Charles IX.* Voir *Angoulême* (duc d').
- Chartres* (tableau représentant François de Vendôme, vidame de), 969.
- Châtillon* (portrait d'Odet, cardinal de), 476.
- Chasuble : de toile d'argent, 1360; — de velours noir, 141.
- Chaussons de toile de Hollande, 659.
- Chemises, 531, 537; — de mailles, 381, 1023; — de fil, 540, 541; — de soie, 538, 539; — de toile de Hollande, 616.
- Chenets, 161, 783, 925; — à pomme d'airain, 1160, 1165, 1209, 1223, 1230; — à pomme de cuivre, 180, 184; — à pomme de fer, 696; — d'airain, 934; — d'airain à têtes de lions, 710; — de cuisine, 190; — de cuivre, 184, 821; — de cuivre, en forme de Harpies, 174; — de cuivre, en forme de Cerbères, 125; — de cuivre, en forme de pyramide, 183, 823; — de cuivre, en forme de Termes, 147; — de fer, 193, 698, 805, 806, 849, 866.
- Chérubins (bassin orné de têtes de), 209.
- Chien de bois émaillé, 275; — de terre cuite, façon Flandres, 1245.
- Christ nu* (tableau représentant le), 968.
- Ciennois* (tableau représentant le pays de), 475.
- Cimeterres, 1108; — de Turquie, 449, 1086.
- Cire ou mastie (tableaux ronds en), 310.
- Cistres, 565, 716.
- Coche pour le Roy, 624.
- Coffre, 770; — à serrer le pain, 198, 878, 921; — à serrer chaise d'affaires, 750.
- Coffret à besognes de nuit, 120, 529; — de cristal émaillé, 348.
- Coiffes : de nuit en soie, 650; — de soie, 619; — d'or et de soie, 534.
- Collet d'écaille, 371, 1003.
- Colliers de fauconnerie, 1131; — de lévriers, 433; — de velours armoiré, 1137.
- Colonnes : de marbre, 816, 1271; — de porphyre, 286.
- Connestables* (*Catalogue des*). Cf. *Ducs* (*Catalogue des*).
- Contrehastiers, 190, 890, 1376.
- Coquilles (salières en forme de), 252; — (vases d'argent blanc, en forme de), 207; — de mer, 247, 1274.
- Corail, 357; — (bois vernissé rouge, façon de), 148; — (branche de), en forme d'arbre, 236, 1280; — (manche de couteau en), 278; — (roche de), 760; — (rocher de), servant de fontaine, « à plusieurs bestes reptiles », 507; — (soubassement de salière en), 236.
- Cornaline (manches de couteau en), 235, 446, 1077.
- Corne (gobelet de), 353.
- Cornettes prises sur l'ennemi, 763.
- Corporal bleu, 1361.
- Corselets, 369, 370, 1002.
- Corsèques ou rocons, 385, 388, 725, 1039, 1040, 1044.
- Cosmographie (carte de), 323.
- Couchette de noyer, 1212; — pleine, pliante, 801.
- Coupe, 241, 1193, 1194; — couverte dorée à personnages, 226; — couverte en terre émaillée, façon Poitou, 266; — d'albâtre, 1295, 1298; — d'albâtre mixte, 1301; — damasquinée, 237; — d'argent doré, 208; — de cristal, 349, 350; — de cristallin, 267, 268; — d'émail de Limoges, 250, 251, 1195, 1264; — en terre émaillée de Saint-Porchaire, 1286; — de marbre, 1260; — de porcelaine, 1273; — de porphyre, 228; — de verre, 274, 1314, 1315; — de verre de Venise, 1313; — dorée et enlevée, 215; — dorée, taillée à basse taille, 227.
- Courtenay*, marquis d'Exeter (portrait de Henri), 303, 477, 967.

- Courtepointes, 75, 76, 77, 79, 90, 91, 98, 137, 145, 741, 748, 821.
- Courtisanes romaines et grecques* (tableaux de), 482.
- Couteaux, 279, 280, 410, 1077, 1081 : — à enter, 462 : — à gaine, 1084 : — à manche de corail, 278 : — à manche de liège, 461 : — à pain, 1177 : — à servir sur table, 1178 : — d'acier, 1177 : — de Turquie, 431, 432, 1074, 1075, 1085 : — de Turquie damasquinés, 447, 448, 1078, 1079 : — dorés, 1250, 1251, 1252, 1294 : — dorés et armoriés, 1250 : — émaillés, 347 : — façon coutelas, 446.
- Coutelas, 1080, 1087 : — garnis d'or et d'argent, 400 : — portant un pistolet, 452.
- Coutelière, 346, 462, 1082, 1083 : — à enter, armoriée, 280 : — de cuir armorié, 1253.
- Couvercle d'argent doré à feuillages, 230.
- Couvertures : de Catalogne, 130, 748, 821, 868, 916 : — de laine, 158, 861, 862, 863, 867, 894, 908, 912, 917, 920, 1227 : — rouge, 769.
- Couvre-chefs, 545, 618 : — de toile de Hollande, 656.
- Création d'Adam et d'Ève* (tableau de la), 702.
- Crenelée (tasses de terre), 1278.
- Crépine d'argent, 105, 111, 116 : — d'or, 109, 131, 134, 748, 821 : — d'or et d'argent, 87, 106, 107.
- Cristal (coffret de), 348 : — (coupes de), 349, 350 : — (salière de), 234, 236 : — (tableau de — battu, peint à ombre), 700 : — (vases de), 351, 352 : — de Venise, 273.
- Cristallin (miroir de), 291 : — (objets de), 267 à 274.
- Croix de Saint-André, 519.
- Cruches de cuivre à arroser, 201.
- Cuillers, 190 : — d'émail de Limoges, 254, 1275.
- Cuir (tapisseries de), 71, note : — argenté (tapisseries de), 65-69 : — de Turquie (tapisseries de), 71 : — doré (tapisseries de), 53 à 71 : — doré à grotesques (tapisseries de), 62, 63, 64.
- Cuirasses, 368, 957 : — blanches gravées, 1005, 1009 : — gravées, dorées par bandes, 1007.
- Cuirassines, 1012.
- Cuissots, 366, 998, 999, 1000.
- Cupidon* (statue de marbre blanc représentant), 643.
- Cuvette d'airain, 848, 933 : — de cuivre, 125.
- Dagues, 1093 à 1102 : — or et noir, 111.
- Daguettes, 391, 392, 393, 394, 395, 404, 405.
- Damas : cramoisi, 88, 238 : — noir, 73, 84, 97 : — vert caffard, 117.
- Damasquiné (chanfrain), 372 : — (tapis), 30, 71 : — (tapisserie), 48, 49, 50.
- Dame accoustrée à la française* (tableau d'une), 295.
- Dames romaines* (tableau de trois), 1237.
- Daniel* (tapisserie de l'histoire de *Judas et*), 47.
- Dards : à barbillon, 1045 : — de Bayonne, 1046, 1047.
- David et Bethsabée* (tapisserie de l'histoire de), 626.
- Déesse (statue d'albâtre d'une figure de), 284.
- Défaite d'une armée navale* (tableau d'une), 976.
- Déluge* (bassin doré ovale avec l'histoire du), 221.
- Devises : du cardinal de Ferrare, 949 : — du roi (épée d'armes argentée aux), 402.
- Diane* (tableau représentant), 501.
- Diodore de Sicile : *Histoire des successeurs d'Alexandre le Grand*, trad. d'Ant. Macault, 315.
- Discipline militaire* (douze livres touchant la), de Robert Valturin, 327.
- Discours de l'histoire de Lorraine et de Flandres*, de Charles Estienne, 331.
- Dosselet : de toile d'argent veloutée, 106 : — de velours cramoisi à double pente, 104, 105.

Doubliers ou nappes ouvrés, 665.

Douze livres touchant la discipline militaire, de Robert Valturin, trad. de Louis Meigret, 327.

Drageoir couvert, 240; — en terre émaillée, « à bestes reptiles », 282.

Draps : de lin, 654, 655; — destinés au roi, 602; — destinés au commun, 685, 687; — de toile de Hollande, 614, 651, 652, 653.

Dressoirs de toile de chanvre, 572 à 578.

Ducz et connestables de France (*Catalogue des très illustres*), 311.

Du Gueselin (portrait de Bertrand), 305.

Du Luc, *Placitorum summae apud Gallos curiae libri XII*, p. 152, note.

Ébène, 287; — (table d'), 288.

Écailles (collet d'), 371.

Ecce Homo (tableau représentant l'), 474.

Échaudoirs de fer, 1379.

Écosse (table de la carte d'), 498.

Écouen (tapisseries venues d'), 47, 635.

Écrans de bois, 156, 698, 827, 941, 942, 1215, 1216, 1228.

Écritoire : de bois, 347; — de cuir, 277.

Écuellés, 241; — à oreillon, 241; — d'albâtre, 1306; — de jaspe, 1332; — en émail de Limoges, pour confitures, 253.

Élisabeth d'Angleterre (portrait de la reine), 298.

Email, 272; — (bassin d'), 209, 1305; — (tasse d'), 1309-1310.

Emmanuel-Philibert, prince de Piémont (portrait de), 302.

Empereur armé à l'antique (tableau d'un), 967.

Empereurs et roys (*Catalogue des noms, surnoms, tiltres et armoiries des*), 330.

Empire (*Esript du roy aux estats de l'*), 320.

Enfants (couverture de drageoir orné de petits), 240.

Enseignes (vieilles) prises à l'ennemi, 763.

Épées : à canon doré, 1113; — à gardes faites à croissants, 1171; — à gardes à jour, dorées, ciselées, 1170; — à gardes à jour, gravées et dorées à feuillages, 1169; — à gardes ciselées et taillées à personnalités, 1172; — à gardes pleines, 1166; — à gardes taillées à coquilles, 1167; — à garniture de bâtons rompus, 408; — à l'allemande, 410; — à pistolet, 417; — à pointe, façon d'épieu, 504; — à porter sur le harnais, 398, 399; — argentées, 405, 1100; — blanches, 393; — damasquinées, 391, 401, 409, 1093, 1094, 1105; — d'armes, 1101, 1102, 1103; — d'armes argentée aux devises du roi, 402; — d'Espagne à la Turquie, 1104; — dorées, 404, 407; — dorées et de noir, 394, 395, 1095, 1096, 1097; — esclavonne argentée, 397; — esclavonne dorée, 397; — gravée, relevée de figures, 1168; — grisée et gravée, 406; — large, 1111; — large à l'allemande, 1109; — noire, 396, 409, 1098, 1099; — noire à tortils, 411; — pour l'escrime, 504; — rabattues, 958, 959.

Éperons, 435; — dorés, 439, 458, 1117; — dorés à la genette, 1125; — dorés et damasquinés, 1123.

Épieux, 386, 724; — à canons, 1036; — à pistolets, 389; — damasquinés, 386; — dorés, 1035; — huppés d'or et d'argent, 1035.

Épinette en façon d'orgues, 786.

Escarcelles, 463; — de velours, 523, 1136.

Esclavonnes (épées), 397.

Esript du roy [Henri II] aux princes et estats de l'Empire, 320.

Espagne (épées d'), 1104, 1115; — (piques de bois d'), 390.

— (portrait du roi d'). Cf. Philippe II.

Estanet bleu, 74, 89, 103, 135, 138, 772; — noir, 143.

Estienne (Charles), *Discours de l'histoire de Flandres et de Lorraine*, 331.

- Estienne (Charles), *Histoire des vicomtes et ducs de Milan*, 333.
- Estocs : d'argent doré, 232; — dorés, 1112; — gravés, 1106, 1107.
- Étain (bassin d'), 122.
- Étole, 141: — de toile d'argent brodée de velours noir, 1360.
- Étriers, 435; — de cuivre dorés et à personnages, 1116; — de fer, 1119; — de fer doré à bain, 1118; — de fonte dorés à la genette, 1120; — dorés et argentés, 374.
- Étui à peignes, 120, 530.
- Étui pour la pierre d'autel, 1364.
- Fallots de fer, 945.
- Fanon ou manipule de toile d'argent, brodée de velours noir, 1360.
- « *Fasce étrange* » (rondelle à une), 375.
- Femme (rondelle à tête de), 441.
- Femme nue (tableau représentant une), 963.
- Femmes courtisanes (tableau de cinq), 989.
- Ferrare (Jean Salviati, cardinal de), 71.
- Feuillages (couverture de nef à), 230; — (salières ciselées de), 217; — (tapisseries de), 35 à 40, 46, 629, 639, 836, 1162, 1166; — (vase doré à), 222.
- Feuillage d'argent (chapeau à), 71.
- Feuillage de fer doré (chandelier de), 175.
- Fialles (vases d'albâtre en forme de), 239.
- Figures antiques (rondelles à), 378.
- Figure de bois mouvante articulée, 285.
- Fille du Turc (tableau représentant la), 964.
- Flacons : d'albâtre, 1292; — d'albâtre doré, 1258; — de cristallin, 267, 270; — de terre émaillée, façon Poitou, 266; — de terre émaillée, façon de Saintes, 1321; — de verre émaillé, 1317; — émaillé, 1321.
- Flanchières de barde de bulle, 1148.
- Flandres (tapisseries de), 776, 936; — (terre cuite de), 776, 936, 1162, 1245; — (vases, façon de), 1186.
- Flasques, 195, 457, 947, 1054, 1057; — d'argent, 412; — de nacre de perles, 468, 1063.
- Flocon ou bourre (tapisseries de), 777.
- Fontaine : de marbre, 1261; — de terre en forme de vases, 645; — (vases d'émail de Saintes, en forme de), 1281, 1282.
- Forez (hallebardes, façon de), 950.
- Formes de bois, 707, 708, 709, 865, 898, 907, 924, 929, 930, 1159, 1204.
- Foulon (Abel), *Usage et description de l'Holomètre*, 313.
- Fourchettes, 155, 279, 346; — d'acier, 1177; — dorées, 1250, 1251, 1252.
- Fourneaux. Voir Vases.
- France et Lorraine (*Symbole armorial des armoiries de*), de Jean Le Ferron, 326.
- Franges, 46; — de soie, 87, 97, 103, 105, 106, 107, 109, 111, 116, 145, 234, 748; — d'or et de soie, 72, 73, 75, 106.
- Frottoirs : à dents, 660; — de toile de chanvre, 657.
- Fusil de couteau à aiguiser, 448.
- Fustaine : (coette de), 101; — (enveloppes de), 79, 94; — grise, 32; — (matelas de), 81, 85, 102; — (oreillers de), 82, 95; — (traversins de), 81, 85, 101.
- Fûts : de lances, 994; — de piques, 994.
- Gaine à couteaux et fourchettes, 279.
- Galie origine (*de Lingue*), de Joachim Perion, 321.
- Galliot de Genouillac (portrait en émail de Limoges de), 259.
- Gants : de bulle, 433; — de fauconnier, 1131; — de maille fine, 1025.
- Gantelets, 366, 368, 956, 991, 998, 1000, 1001, 1005.
- Garde-robe de cuir noir, 944.
- Généalogies de la maison de France et d'Allemagne (rouleaux peints contenant les), 567.
- Genouillères, 999, 1001.
- Gibecières, 195, 435, 1065; — à la Turque, 1129; — de fauconnier, 433,

- 1131, 1134; — de treillis d'Allemagne, 451.
- Gilets : à mettre sur le cheval, 508, 509, 511, 512; — de panne de soie, 514.
- Gobelets, 241; — couvert, de terre émaillée, façon Poitou, 266; — de bois madré jaune, 289; — de corne, 353; — de marbre blanc, 263; — émaillé, 1320.
- Gorgone (rondelle d'acier avec une face de), 726.
- Gourville (papiers de), 943.
- Goussets de maille, 1026.
- Grenats, 232, 237.
- Grèves, 120, 368, 998, 999, 1001, 1008.
- Grotesques (bordures de tapisserie de), 35, 52; — (tapisserie de cuir doré à), 62.
- Guichets (buffets à), 124, 161, 162.
- Guidons pris sur l'ennemi, 763.
- Habillements de tête : 367, 997, 998, 999, 1000, 1001; — à la bourguignotte, 384; — gravés à tête gravée à chiffres, 1010; — gravés et dorés par bandes, 1011.
- Haches d'acier, 1038; — de bec de corbin, 1088; — dorées à pistolets, 454.
- Halbrenoux, 517.
- Hallebardes, 194, 196, 387, 955, 1373; — blanches de Metz, 948; — façon Abbeville, 951, 954; — façon de Forest, 950.
- Ham (tableau de la ville et du château de), 569.
- Harnais, 561; — à tonnelets, 358, 995; — blanc, doré, gravé par bandes, 362 à 365, 998, 999, 1006; — de cheval, à la genette, 435; — de cheval à la moresque, 1126; — de cheval, façon d'Italie, 1130; — de chevaux légers, 502; — de gendarmes, 956; — de jambes, 1005, 1007, 1009, 1010, 1011; — d'hommes d'armes, gravé et doré, 359; — d'hommes d'armes, à bandes dorées et gravées, 361; — doré à bandes, 361, 362; — gravé et doré, 996; — noir, gravé et doré, 360, 997.
- Harpies* (chenets en forme de), 174; — (soubassement goderonné, en forme de), 123.
- Haussecol, 957, 1009.
- Henri II, roi de France : portraits, 306, 1233.
- *Escript du roi aux princes de l'Empire*, 320.
- (*Louanges du très chrestien roy*), poème, 318.
- (livre d'heures du roi), 340.
- Henri III. Voir *Angoulême* (duc d').
- Henri d'Albret, roi de Navarre : portrait en émail de Limoges, 259.
- Hercule (figure d'), d'albâtre, 284.
- (tapisserie de l'histoire des Forces d'), 625.
- Hérodian (*Histoire d'*), 317.
- Heures (livre d') du roi Henri II, 340.
- Histoire des successeurs d'Alexandre le Grand*, de Diodore de Sicile, 315.
- Histoire de la nature des oyseaulx*, de Pierre Belon, 328.
- Histoire des amours de Psyché et Cupidon*, d'Agostino Veneziano, 312.
- Histoire des vicomtes et ducs de Milan*, de Charles Estienne, 333.
- Histoire d'Hérodian*, en français, 317.
- Hollande (toile de), 77, 99, 602, 603, 604, 605, 613, 615, 651, 652, 653, 659, 661, 662, 741.
- Holomètre (*usage et description de l'*), d'Abel Foulon, 313.
- Hotopherne (tapisserie de l'histoire de Judith et), 42.
- Homme (figure d'un) en bois, aux membres mouvants, 1242.
- Horloge de verre à sable, 287, 1304.
- Inde* (boutons d'), 202.
- Italie* (harnais de cheval, façon), 1130.
- Institution des enfans de la Trinité*, 339.
- Institution (de la primitive) des rois et héraults d'armes*, de Le Feron, 332.
- Ivoire, 287; — (poignées d'), 431, 432, 448, 1079.
- Jacinthes pendantes à anneaux d'argent doré, 231.

Jacque de mailles, 1024.

Jean le Bon, roi de France (portrait de), 484, 990.

Jésus-Christ marchant sur la mer (tableau représentant), 1201.

Joseph, sacrificateur ébrieu (*Histoire de*), p. 152, note 3.

Judas (tapisserie de l'histoire de), 781.

— *et Daniel* (tapisserie de l'histoire de), 47, 627, 635.

Judith (tapisserie de l'histoire d'*Hophernes et*), 42.

Jupiter (marbre représentant), 1342.

— *et Semélé* (statue de marbre de), 355.

Laisses d'argent et de soie, 238; — de lévrier, 524.

Landiers, 168; — à pomme d'airain, 162.

Lanterne : de pierre d'albâtre, 1188; — de verre, 197, 1384.

Laocoon (histoire de), en émail de Limoges, 255.

Le Feron (Jean), *De la primitive institution des rois, heraults et pour-suyrans d'armes*, 532.

— *Symbole armorial des armoiries de France et Lorraine*, 326.

Leurres, 433, 450, 1131, 1133.

Lerunt (camelot du), 144; — (tapis de toile d'or filé, façon du), 109; — (tapis moresques, façon du), 32, 113, 114.

Liège (manche de couteau en bois de), 1081.

Limace de nacre de perles, 231; — (salière en forme de), 236; — (vase à forme de), 235, 247.

Limoges (émail de), 248-259, 1195, 1261, 1275, 1277, 1323, 1324, 1325, 1327.

Lingue Galie origine (*Dialogorum libri IV de*), de Joachim Perion, 321.

Lits (bois et ciels de), 72 et suiv., 131, 133, 144, 748, 796, 800, 821, 837, 838, 850, 861, 862, 867, 868, 869, 908, 916, 920; — de chasse, 145.

Livres, 311 à 340.

Londres (tableau de la ville de), 128, 494.

Lorraine (*Symbole armorial des armoiries de France et de*), de Jean Le Feron, 326.

— *et Flandres* (*Discours de l'histoire de*), de Ch. Estienne, 331.

Louange et deffence du caresme, 325.

Louanges du très chrestien roy Henry [II], 318.

Luths, 564.

Lucina parentes (interprétation du monstre ou énigme *Sol et —*), 337.

Lyon (têtes de), 124, 204, 440.

Madeleine (tapisserie de l'histoire de la), 631.

Madré jaune (bois), 289.

Magdebourg assiégé par l'empereur (tableau de), 490.

Malchus à poignées dorées, 1076.

Malles de cuir, 186.

Mantes, 78, 92, 93, 100, 132.

Manteau : à l'anglaise, 512; — de l'ordre de Saint-Michel, 142, 143; — de velours noir, 508.

Marbre : 640-644; — (colonnes de), 1271; — (coupes de), 1260; — (fontaine de), 1261; — (pièces de), 123; — (tables ou panneaux de), 343, 1189 à 1192, 1196; — (tablettes de), 1279; — (tasses de), 1307.

— blanc (colonnes de), 816; — (gobelet de), 263; — (statues de), 643, 644, 812, 1342.

— blanc et noir : tables, 341, 1191.

— de diverses couleurs (tables de), 1190.

— gris (buires de), 1300; — (table de), 1196.

— jaspé (salière de), 1303; — (table de), 1189.

— rouge (table de), 1192.

Marqueterie, 123, 345, 347, 356.

Mars (statue en marbre de), 354.

Martres zibelines, 622.

Masques (couverture de coupe à), 237; — (vase doré à), 222.

Masses : de bec-de-corbin damasquinée, 420; — de fer doré, 419; — dorée à pistolet, 453; — dorée et ciselée, à profils de personnages, 1089; — gravée et dorée, 1090.

- Mastic (figures des papes en cire ou), 310.
- Matelas, 81, 85, 102, 130, 132, 133, 145, 158, 714, 743, 748, 749, 765, 766, 767, 800, 821, 838, 861, 862, 863, 867, 868, 869, 894, 908, 909, 916, 920, 1227.
- Matrone de Rome* (tableau représentant une), 964.
- Maurice de Saxe* (tableau représentant le duc), 483, 987.
- Maximilien* (portrait de l'empereur), 473.
- Médailles : carrées, façon Limoges, 1324; — de bronze, 288, 293, 294, 525; — de nacre antique, 1276; — rondes, émail de Limoges, 1323.
- Médine (Pierre de), *l'Art de naviguer*, 329.
- Mer des histoires (le Premier livre de la)*, p. 153, note 3.
- Metz et le siège de l'Empereur* (tableau représentant la ville de), 497. — (hallebardes de), 948.
- Milan (Histoire des vicomtes et ducs de)*, de Charles Estienne, 333.
- Middelbourg* (tableau de la ville de), 973, 988.
- Miroir, 121, 1238, 1244; — ardent, 1240; — de cristallin, 291.
- Miroir du pénitent (Le)*, 338.
- Missel, 1366.
- Montmorency (Anne de), connétable de France : armoiries, 248; — portrait, 966.
- Montpellier* (vases, façon de), 269.
- Moresque (harnais de cheval à la), 1126; — tapis, 32, 115; — (têtière à la), 1128.
- Morions, 145, 366, 370, 376, 377, 440, 444, 997, 1000, 1002, 1003, 1005, 1018, 1019, 1027, 1031, 1032.
- Mouchoirs, 535, 536, 552, 553, 661.
- Moulins de bois, 1409, 1410.
- Moyse* (tapisserie de l'histoire de), 133, 628.
- Nacre (tableau rond de), 979. — de perles (limace de), 231; — (médailles de), 1276; — (salières de), 236; — (vases de), 235.
- Naples* (boulets de), 814.
- Nappes ou buffets : à œillets, 586; — de chanvre, 570, 571; — de cuisine, 579, 683; — de toile de lin, 582, 583, 584, 587 à 593, 671; — de Venise, 585, 594 à 598, 600, 607 à 611; — ouvrés, 666, 670, 682; — pleines, 678, 681. Voir Doubliers.
- Nature et diversité des poissons*, de Pierre Belon, 336.
- Navarre* (portrait du roi de), Henri d'Albret, 259.
- Navigation universelle (carte de la), 491.
- Naviguer (l'Art de)*, de Pierre de Medine, 329.
- Nef d'argent vermeil doré, 213; — de porphyre, 230.
- Neptune* (figure d'albâtre, représentant), 284.
- Normandie* (tableaux et cartes de basse), 489, 982.
- Normans* (tableau de la *Bataille navale des — contre les Espagnols et les Flamants*), 500.
- Nostre Seigneur, saint Pierre, saint Phelippes et saint... estants sur la mer* (tableau représentant), 563.
- Nuit* (tableau de cristal battu peint à ombre représentant la), 700.
- Ordre de Saint-Michel (manteaux de l'), en toile d'argent, 142, 143.
- Ordre et façon de dresser une armée* (tableau représentant l'), 496.
- Orfrois de toile d'or et rouge, 141.
- Orléans*, fils de Henri II (portrait de Louis, duc d'), 568.
- Oyseaulx (Histoire de la nature des)*, de Pierre Belon, 328.
- Pailmails, 442, 814; — d'Aix, 1140.
- Pallas* (statue de marbre représentant), 354.
- Panneaux. Voir tables.
- Papes (figures des) en tableaux de cire ou de mastic, 310.
- Parement d'autel de toile d'argent, 141.
- Pavillon de camelot de Levant crammoisi, 144; — de damas noir, 97,

- 821; — de satin blanc, 145; — de serge, 838.
- Pavoi : à la Turquie, 380, 1022; — de bois noir et argent, 723.
- Pêche miraculeuse* (tableau représentant la), 1368.
- Peignes : d'ébène, 530, 546; — d'ivoire, 530, 546; — (étui à), 120.
- Peignoirs, 532; — de soie, 646, 647, 648, 649.
- Pénitent* (*Miroir du*), 338.
- Perion (Joachim), *Dialogorum de origine linguae gallicae et ejus cum greca cognatione libri IV*, 321.
- Perles, 437.
- Pétard à mèche, armorié, 1053.
- Philippe II, roi d'Espagne et roi d'Angleterre (portrait de), 299, 300, 471, 963, 966.
- Piémont* (prince de), Emmanuel Philibert, 302.
- Pierre d'autel (étui pour la), 1364.
- Pierre verte, 231.
- Piliers (tapisserie de bocage a), 37.
- Piques : à cadenas, 192, 193; — à combattre, 764; — de bois d'Espagne, 390, 1041; — de bois du pays, 949; — ferrées, 953.
- Pistolets, 417, 452, 453, 454, 1060, 1061, 1062; — à canons et à rouet, 413, 414, 418, 1055 à 1062; — de fer, 415; — de marqueterie, 415; — (épieux à deux), 389; — garnis d'argent, 412, 1054.
- Placitorum summae apud Gallos curiae libri XII*, de Jean du Luc, p. 352, note.
- Plats, 241; — d'albâtre, 1267; — d'argent, 220.
- Poignard, 395.
- Poignée d'épée, en bois à jour, 403; — de vases en forme de lions, 204.
- Poinçon d'épée, 410.
- Poissons* (*Nature et diversité des*), de Pierre Belon, 336.
- Poitou* (terre émaillée du), 264, 266.
- Pommeau d'épée damasquiné, 401; — doré à bec de faucon, 407.
- Pontivy* (boîtes d'acier, façon de), 717.
- Porcelaine (coupe de), 1273.
- Porphyre, 123, 290, 640; — (bassin de), 202; — (boules de), 229; — (colonnes de), 286; — (coupes de), 228; — (cuvettes de), 642; — (tables de), 341, 342, 313, 810, 1189 à 1192, 1196; — (vases de), 811.
- Portel en Picardie* (tableau représentant le), 492.
- Pot de verre émaillé, 1312; — à confitures, 1318.
- Poudre d'arquebuse (barils de), 1144.
- Poulions d'arbalète, 960.
- Primitive institution des rois, heraultz et poursuirens d'armes* (de la), de J. Le Feron, 332.
- Promptuaire des médailles*, 319.
- Psyché et Cupidon* (*Histoire des amours de*), d'Agostino Veneziano, 312.
- Pulverins, 195, 457, 947, 1054; — de nacre de perles, 468, 1063; — dorés, 416; — garnis d'argent, 42.
- Quenouilles de lit, 131, 748.
- Queue de dosselets, 104, 105, 106.
- Rateliers d'armes, 193, 194, 196, 390, 947, 949, 952, 953.
- Reptiles (bassins de terre émaillée avec bêtes), 281, 282, 283; — (rocher de terre émaillée à bêtes), 344.
- Résurrection* (tapisserie de l'histoire de la), 51, 639.
- Rets à oiseaux, 731.
- Rideaux : de damas, 73, 88, 117, 131, 136, 748; — de soie, 796, 800; — de taffetas vert, 128, 295; — de toile, 908, 916.
- Rocher de terre émaillée à bêtes reptiles, 346.
- Rocons. Voir Corsèques.
- Roi (lit du), 72 à 82; — (linge pour le), 602 à 624.
- Rois et héraulx d'armes* (*De la primitive institution des*), de J. Le Feron, 332.
- Rome* (tableau de la ville de), 488, 993; — (tapisserie de), 71, note.
- Rondelles, 996, 999; — à « une fasce étrange au milieu », 375, 1018; — d'acier, 445, 1032, 1033; — d'acier à personnages dorés, 443, 1030; —

- d'acier à face de Gorgone, 726; — d'acier à tête de femme ornée de serpents, 444, 1031; — damasquinée à sept têtes de lion, 440, 1027; — de bois, 1029, 1034; — d'écailles de tortue, 441, 1028; — de cuir, 379; — de velours noir, 371, 377, 1029; — dorée et gravée, 359; — peinte or et vert, avec une histoire de bataille, 378, 1020.
- Ronsard (Pierre), *les Hymnes*, 335.
- Rouet : d'arquebuse, 1138; — (pistolet à), 413, 414.
- Royne [Catherine de Médicis] *et ses quatre enfants* (tableau représentant la), 701.
- Rubis, 448, 1079; — balais, 231.
- Rue (tableau représentant la ville de), 569.
- Sachets de senteur, 664.
- Saintes (terre cuite émaillée de), 1184, 1185, 1187, 1269, 1281, 1282, 1283, 1327, 1328, 1329, 1330.
- Saint-Germain de Languedoc (?) (vases de), 1193.
- Saint Jean au désert (tableau représentant), 703.
- Saint-Porchaire (terre émaillée de), 1284 à 1288.
- Salieres, 241; — à personnages, façon de Saint-Porchaire, 1287, 1288; — d'agate, 232, 233; — d'albâtre, 1266, 1290, 1297; — de cristal, 234; — de cristallin, 271; — de Limoges, 252, 1195; — de marbre, 1303; — de nacre de perles, 236; — dorées et ciselées, 217; — émaillées, 265, 1289.
- Salviati (Jean), évêque de Ferrare, 71.
- Sanglier (alarmes de), 1150, 1151.
- Satin blanc, 142, 145; — de Bourges, 110, 111, 112, 800.
- Satyre soutenant une nef, 230.
- Saül (tapisserie de l'histoire du roi), 34.
- Saxe (duc de). Cf. *Maurice de*.
- Saye à chevaucher, 515; — d'estamet noir, 143; — de toile d'argent, 510.
- Selles à la genette, 436; — de velours, 437, 560; — moresque, 733; — pliante, 139.
- Senteurs (pondres de), 269, 270; — (vases à eau de), 1272, 1293.
- Serpents (biberons à figure de), 203; — servant d'anse de vase, 207.
- Serviettes, 601, 617, 658, 678; — de chanvre, 675; — de cuisine, 580, 581, 674; — de Venise, 606, 612; — ouvrees, 667, 668, 669, 673, 680; — ouvrees pour le roi, 669; — pleines, 677.
- Sibilles et fontaines (tapisseries de), 778.
- Sol et Lucina parentes (interprétation du monstre et énigme), 337.
- Solerets, 382, 383, 995, 996.
- Soubassement d'autel de toile d'argent armorié, 1363.
- Statues : d'albâtre, 1263; — de marbre, 354, 355, 643, 812.
- Suzanne (tapisserie de l'histoire de sainte), 41.
- Symbole armorial des armoiries de France et Lorraine, de Jean Le Feron, 326.
- Tables, 159, 162, 163, 164, 168, 169, 191, 198, 199, 696, 697 à 699, 755, 791, 794, 795, 797, 803, 808, 1164, 1361; — à jeu de dames, 1340; — à piliers tournés, 146, 179, 182; — de bois blanc, 715; — de camp, pliante, 761; — de chêne, 161, 788, 830, 832, 834, 842, 864, 870, 871, 873, 876, 897, 900, 904, 913, 922, 938, 940, 1161, 1213; — de cuisine, 190, 694, 893, 901; — d'ébène, avec médailles, 288; — de jeu, 506; — de noyer, 171, 704, 819, 824, 825, 927, 928, 937, 1182, 1224, 1225; — de noyer garni de porphyre, 123; — de noyer marqueté à miroir de marbre, 1210; — de sapin, 706; — longues, 753.
- Tables ou panneaux : de bronze à caractères arabes ou chaldéens, 292; — de marbre, 343, 1189 à 1192, 1196; — de porphyre, 341, 342, 810; — de terre émaillée, 809.
- Table ronde (blason des noms et surnoms de la), 322.

Tableaux : 126, 127, 128, 295 à 320, 471 à 501, 700 à 703, 963 à 971, 975 à 993, 1201, 1232 à 1234, 1237 : — d'émail de Limoges, 255, 256, 257, 258, 259, 1326 ; — de toile, 993, 1395 ; — ronds, 256, 499, 752.

Tablettes de marbre, 1279.

Taffetas, 75, 76, 90, 91, 98, 107, 109, 122, 137, 145, 821.

Taille (vase doré taillé de), 223.

Tapis : à champ blanc, 11 à 22 ; — à champ jaune, 2 ; — à champ rouge, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 23 à 31 ; — à haut poil, 7 ; — à la damasquine, 30 ; — baracan de soie, façon Levant, 113, 114 ; — baracan de soie, façon moresque, 115 ; — d'écarlate, 108 ; — de drap vert, 744, 745. 1370 ; — de toile d'or, façon Levant, 109 ; — de Turquie, 739, 740, 773, 774, 1362 ; — de velours, 107, 110, 111, 112, 119 ; — enchâssé en forme de miroir, 1243 ; — moresque, façon Levant, 32 ; — rond sur champ rouge, 31 ; — velus, 1 à 22, 1369 ; — velus lins, 23 à 32.

Tapisseries, 33 à 52, 71, note, 625 à 639, 738, 775 à 782, 802, 836, 839, 840, 936, 1163, 1203 ; — damassée, 48, 49, 50 ; — à feuillages, 35, 36, 38, 39, 40, 46 ; — à grotesques, 52 ; — de haute lisse, 33 ; — de soie, 51 ; — de verdure ou bocage, 37, 41, 43, 44, 632 à 634, 777, 779, 1163.

Tasses : 241 ; — d'albâtre, 1308 ; — de cristal de Venise, 273 ; — d'émail blanc, 1309, 1310 ; — de marbre, 1307, 1331 ; — de terre crénelée, 1278 ; — de terre émaillée, 261, 272 ; — de verre de Venise, 134.

Tassettes, 997, 1005, 1006, 1009, 1013.

Tentes de camp, 1394.

Termes (chandelier en forme de), 276 ; — (chenets en forme de), 147 ; — (vase doré fait à), 222.

Terre émaillée, façon Poitou, 264-266 ; — (rocher de), 344 ; — table ou panneau, 809.

Têtière de cuir, 1073, 1126 à 1128.

Tissu à l'aiguille, d'or et de soie, 238.

Tite-Live (*Second livre de la seconde décade de*), 336.

Toile, 77, 79, 80, 109, 113, 115, 133, 140, 141, 867, 868 ; — (d'argent), 142 ; — (broderie de — d'argent), 105 ; — (dosset de — d'argent), 106 ; — (parement d'autel de — d'argent), 141 ; — (peinture sur), 127, 128 ; — (tapis de — d'or), 109.

Tonnelets (harnais à), 358.

Tortis (épée noire à), 411.

Tortue (rondelle d'écailles de), 441.

Touailles, 542 à 544, 547 à 550 ; — ouvrées d'or et de soie verte, 533.

Tournai (tapisserie de haute lice de), 628.

Trinité (*Institution des enfants de la*), 339.

Triumvirat (tableau représentant le), 126, 975.

Trompe argentée, 1154 ; — argentée et dorée, 238.

Trophées, 444 ; — d'enseignes prises aux ennemis, 503.

Trousses ou carquois, 424, 427, 428, 1069, 1070.

Turque (gibecière à la), 1129 ; — (pavois à la), 380.

Turquie (arc de), 425 ; — (chaises de cuir de), 149 ; — (cimeterre de), 449, 1086 ; — (couteaux de), 431, 432, 447, 448, 1074, 1075, 1085 ; — (tapis de cuir de), 71 ; — (tapis de), 773, 774, 1362.

Turquoises, 202, 231, 232, 237, 448, 1079, 1247.

Urinal de cristallin, 267.

Usage et description de l'Holomètre, d'Abel Foulon, 313.

Valenciennes (tableau représentant le *Camp de*), 985.

Valturin (Robert). *Douze livres touchant la discipline militaire*, 327.

Valet à mettre livres au miroir, 1246.

Vases : 1193, 1194 ; — à anses, 241, 243 ; — à bec d'âne, 1284, 1319 ; — ou fourneau en terre, estampés de verd, 809 ; — d'albâtre, 239, 245, 246, 1256, 1257, 1259, 1296 ; — d'al-

- bâtre mixte, 1302; — d'argent blanc, 205, 207; — d'argent doré, 203, 206; — de bois garni d'argent, 1299; — de coquilles de mer, 1274; — de cristal, 351; — de cristallin, 267; — d'émail de Limoges, 249, 250, 1265; — de nacre de perles, 235; — de porphyre, 811; — de terre émaillée de Flandres, 1186; — de terre émaillée de Saintes, 1185, 1281; — de verre à eau de senteur, 1272, 1293; — de verre doré, façon Montpellier, 269; — doré à feuillages, masques et termes, 222; — doré de basse taille, 223; — doré et ciselé, 204; — doré et enlevé, 216; — émaillé, façon Poitou, 264; — en façon de limace, 247; — en forme d'aiguillère, 210.
- Velours : cramoisi, 85, 86, 87, 89, 96, 104, 105, 106, 107; — noir, 72, 74, 80, 83, 84, 97, 131, 133, 139, 140, 141, 150; — vert, 110, 111, 116, 118, 119; — violet, 134.
- Vendôme (François de), vidame de Chartres; portrait, 969.
- Veneur (petit homme en façon de), 1150.
- Veneziano (Agostino), *Histoire des amours de Psyché et Cupidon*, 312.
- Venise : (coupe de verre de), 1313; — (cristal de), 273; — (linge de), 610, 612; — (nappes ou buffets en ouvrage de), 585, 594 à 598, 607, 608; — (serviettes de), 606; — (tasses de verre de), 1311; — (verres de), 1193.
- Vénus couchée* (tableau représentant), 977.
- *et Adonis* (tableau représentant), 485.
- Verdure (tapisseries de). Voir Tapisseries.
- Vergettes, 529.
- Verres, 1183, 1193, 1194; — convertis, 1248; — émaillés, 1312 à 1322; — en forme de cuvettes, 1249; — façon de Bordeaux, 352; — garnis de turquoises, 1247.
- Vespasien* (tableau représentant l'empereur), 486, 984.
- Vierge* (tableau représentant la), 970.
- *et le Christ* (tableau représentant la), 472, 480.
- *et sainte Élisabeth* (tableau représentant la), 487.
- Ville forte (tableau représentant une), 39.
- Vyart* (tableau représentant *Thomas*), 309.
- Zagaye de bois de Brésil, 1042.

LÉON MIROT.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. PAUL MEYER

PAR

M. RENÉ CAGNAT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS¹.

Messieurs,

J'ai rarement assisté à une cérémonie plus touchante dans son austère simplicité que celle qui eut lieu à l'École des chartes le 11 septembre 1917. Notre confrère Paul Meyer venait de mourir dans une maison de santé. Par une pensée délicate, sa famille et l'École avaient décidé que celui qui avait appartenu tout entier à cette grande institution pendant soixante ans occuperait une dernière fois, pour quelques heures, le cabinet directorial, le sien naguère, et que là, sans apparat, il recevrait l'adieu suprême du ministre de la religion, de ses confrères de l'Académie, de ses collègues, de ses amis. Ainsi fut-il fait.

Plusieurs d'entre vous étaient alors absents de Paris, dispersés de tous les côtés par les vacances, qui, à une autre époque de l'année, se seraient fait un devoir d'apporter au défunt le témoignage de leur haute estime scientifique. L'occasion leur est offerte aujourd'hui de se joindre à moi pour adresser un dernier hommage à un savant dont l'érudition consommée et la méthode impeccable se doublaient d'une rare énergie, qui aimait assez passionnément la vérité pour la défendre, sans

1. Lue dans la séance publique annuelle de l'Académie du 28 novembre 1919.

ménagement, même contre ses meilleurs amis et qui, grâce à une lutte âprement poursuivie par la parole comme par la plume, réussit, d'accord avec Gaston Paris, à régénérer en France les études d'histoire littéraire et de philologie médiévales.

Marie-Paul-Hyacinthe Meyer était un Parisien, tout ce qu'il y a de plus parisien : il était né, au centre même du vieux Paris, le 17 janvier 1840. Son père, traducteur-juré auprès du tribunal de la Seine, habitait dans la rue de la Sainte-Chapelle. Chaque jour, sans sortir de sa chambre, l'enfant pouvait, par sa fenêtre, contempler la flèche élégante de ce joyau de l'architecture française; comme si le hasard de sa naissance l'avait prédestiné à vivre en contact avec les vieux souvenirs de notre histoire nationale. Il fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand; en 1857, il entra à l'École des chartes; l'année suivante, il était reçu le premier à l'examen de passage en seconde année; en 1861, il obtenait le diplôme d'archiviste paléographe. Ce début de son existence scientifique fut, ce qui n'arrive pas toujours, décisif pour sa carrière. De tous les maîtres dont il suivait les cours, celui qui l'attirait le plus était notre ancien confrère Francis Guessard, qui avait pour mission d'enseigner « la linguistique appliquée à l'histoire des origines et de la formation de la langue nationale ». Celui-ci, « sans corps précis de doctrine, a écrit M. Antoine Thomas, par des explications de textes et des causeries pleines d'esprit et non dépourvues d'érudition, groupait un auditoire attentif autour de sa chaire. Il professait d'une manière toute française une science créée par un Français et personne n'était mieux fait pour éveiller des vocations ». Paul Meyer se laissa conquérir par lui à la philologie romane et conquit, en échange, son professeur, qui fit de lui un collaborateur; en 1861, ils publiaient ensemble, dans le sixième volume des *Anciens poètes de la France*, la chanson de geste intitulée : *Aye d'Avignon*, que suivit immédiatement dans le même volume celle de *Gui de Nanteuil*, par Paul Meyer seul.

L'année précédente, admis, bien qu'il fût encore sur les bancs de l'École, à collaborer à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, le savant précoce avait écrit un article sur les anciennes poésies religieuses en langue d'oc. Par là se marquait son penchant vers la littérature provençale, dont la connaissance devait

devenir, — je me sers des propres expressions de Gaston Paris¹, — « plus que tout le reste, plus que les découvertes de manuscrits, que les éditions de textes, les études grammaticales et même les recherches d'histoire littéraire, le grand titre de Meyer à l'estime du monde savant ».

Paris et Meyer! C'est également au cours de Guessard que se noua leur amitié, cette amitié qui a son histoire, presque sa légende, si intime, si profondément enracinée que, resté seul des deux, Meyer répétait volontiers qu'il n'était plus qu'un volume dépareillé.

Au lendemain de sa soutenance de thèse, Paul Meyer fut chargé d'aller à Londres pour tenter l'acquisition de manuscrits à une vente publique. La famille Savile, comme tant d'autres familles de l'aristocratie anglaise, possédait une remarquable bibliothèque où les manuscrits français n'étaient pas rares. La richesse des bibliothèques anglaises en ce qui concerne notre littérature a plusieurs causes. « L'une d'elles est qu'en Angleterre la passion des livres a été, plus que nulle part ailleurs, un goût dominant. Par l'effort de simples particuliers, de magnifiques bibliothèques se sont formées dans la Grande-Bretagne. De bonne heure ouvertes au public, elles ont vu leurs richesses s'augmenter par des legs généreux, tandis que l'État ou les Universités, qui ont maintenant la charge de la conservation, pourvoient au moyen d'un large budget à leur accroissement régulier. » Meyer s'en aperçut à ses dépens ou plutôt aux dépens de sa mission. La bibliothèque Savile renfermait d'anciens chroniqueurs anglais, des vies de saints, principalement de saints saxons, des livres de théologie et de droit, des pièces diplomatiques, des poèmes français du moyen âge, dont plusieurs d'une véritable importance pour notre histoire littéraire; mais le haut prix auquel ces manuscrits s'élevèrent ne lui permit pas d'en acquérir un seul. Du moins put-il tenir en mains quelques-uns d'entre eux et juger de leur valeur; ce qui l'amena à en suivre la trace ultérieurement et à la retrouver. Nous en verrons tout à l'heure un exemple.

Ce premier contact de Meyer avec les bibliothèques de l'Angleterre n'était, en effet, qu'un début. Dès 1865, il se donna pour tâche de rechercher dans les établissements publics et chez les riches particuliers de la Grande-Bretagne les manu-

1. Présentation des titres de Paul Meyer à l'Académie, le 16 novembre 1883.

scrits intéressant la littérature française; il continua ses investigations au cours de quatre autres missions, en 1867, en 1868, en 1870, en 1872; et l'on sait qu'il avait l'habitude de traverser la Manche, dès qu'il en trouvait le temps, pour aller travailler chez nos voisins, presque aussi aisément que d'autres passent les ponts pour se rendre à la Bibliothèque nationale. Cette vie de fureteur lui plaisait extrêmement; il ne comprenait pas qu'on s'obstinât à rester enfermé devant sa table de travail. « M. Hauréau, a-t-il écrit dans la notice qu'il lui a consacrée, était par-dessus tout un homme de cabinet. Il n'aimait pas à sortir de Paris. Il aurait pu envoyer à sa place son auxiliaire, — c'est-à-dire Meyer lui-même, — qui n'eût pas demandé mieux que d'explorer pour lui les archives du Dauphiné et de la Savoie; mais l'idée ne lui en vint pas. » Meyer partait donc; sa réputation, ses relations, ses amitiés lui ouvraient des portes qui seraient restées fermées pour d'autres; et chaque fois qu'il se déplaçait ainsi on pouvait être assuré qu'il ne reviendrait pas les mains vides.

Sainte-Beuve a écrit de lui qu'il était l'œil de lynx le plus perçant qu'il connût. Dès cette année 1861, où il fit tant de choses, il réussissait là où des maîtres comme Paulin Paris avaient échoué : il retrouvait à la bibliothèque de Châlons-sur-Marne l'unique manuscrit d'une chronique où Froissart déclare avoir puisé pour une grande partie de son œuvre, celle de Jean le Bel. Il révélait ainsi au monde savant que bien des pages admirées de Froissart, le récit de la mort de Robert Bruce, l'épisode du dévouement des bourgeois de Calais, la peinture de la passion d'Édouard III pour la comtesse de Salisbury, d'autres encore étaient simplement des extraits du texte perdu et vainement recherché jusqu'alors. Quatre ans plus tard, Meyer donnait une nouvelle preuve de son flair étonnant : il trouvait à Londres, au British Museum, la traduction française d'une autre chronique ignorée, celle de Primat, religieux de Saint-Denis, dans laquelle il faut bien reconnaître la source, beaucoup plus complète d'ailleurs que la copie, des exposés que Guillaume de Nangis nous a laissés des règnes de saint Louis et de Philippe le Hardi. Ces deux découvertes donnèrent la mesure de ce que l'on pouvait attendre dès lors de notre futur confrère.

Toujours en cette même année 1861, la confiance de ses maîtres le fit charger de dresser l'inventaire sommaire des

archives de la ville de Tarascon. Il s'y employa de son mieux et rédigea un rapport qui fut approuvé par le ministère de l'Intérieur et livré à l'impression aux frais de la commune intéressée. Quand le travail parut, Meyer s'aperçut que, sans le consulter et même à son insu, on avait modifié le texte dont il était l'auteur. Notre confrère vit dans ce procédé une atteinte à sa dignité scientifique; il protesta dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* en termes fermes et mesurés : « J'avais espéré faire de l'inventaire des archives de Tarascon quelque chose de plus qu'une œuvre simplement administrative; le conseil municipal avait généreusement voté des fonds suffisants pour me permettre d'y joindre une histoire succincte de la ville et un choix de pièces inédites. Maintenant il me faut y renoncer et je me vois réduit à désavouer un ouvrage qui a cessé d'être mien, comme on fait d'un livre qui ne peut produire à son auteur que honte et confusion. Je proteste donc contre la publication : loin d'en accepter les responsabilités, je les laisse tout entières à ceux qui ont fait de ce travail ce qu'il est présentement¹. » Cette petite querelle n'est qu'un épisode, sans grande portée, de la carrière scientifique de notre confrère, elle n'offre qu'un intérêt, qui est de nous le montrer déjà tel qu'il s'est comporté durant toute son existence : ennemi des compromissions habiles et des silences opportuns, préoccupé avant tout de combattre pour ce qu'il croyait juste et vrai.

Si son séjour à Tarascon fut ainsi l'occasion d'un petit déboire, ce fut aussi pour lui et pour la science une bonne fortune. Il entra par là en contact avec le Midi, autrement que dans des livres, comme il l'avait fait jusque-là; il se mit en relations avec les « Miéjournaux » illustres, avec Roumieux, avec le grand Mistral, dont il s'honora jusqu'à la fin de sa vie de cultiver l'amitié, et qui dans ses lettres, dont je dois communication à la bonté de M^{me} Meyer, l'appelait le « cher ami de la première heure », le « cher fidèle de si longtemps ».

Lorsqu'il revint à Paris, il était à jamais conquis aux études provençales. Il en fournit la preuve sans retard.

En 1865, il ouvrit à l'École des chartes un cours libre d'histoire de la littérature provençale. « Je regrette, lui écrivait Mistral, de ne pas avoir assisté à la leçon : je vous aurais applaudi des deux mains et j'aurais donné à votre auditoire le

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1865, t. XXVI, p. 165 et suiv.

branle de l'enthousiasme. Vous êtes plus fort à vous seul que les sept rédacteurs des *Fleurs du gai savoir* ; vous avez fait de notre vieille littérature une chose vôtre ; vous la tenez dans la main, vous la voyez d'un coup d'œil et vous la ravivez d'un souffle. C'est plaisir de vous lire ; on ne saurait être plus clair, plus évident et plus exact. Je vous suis infiniment reconnaissant de ce que vous faites pour nous. Car, bien que votre préoccupation soit purement scientifique, en restituant à notre langue ses titres littéraires vous donnez une noblesse, un manteau de respect à notre renaissance félibréenne. »

En même temps, il publiait une édition d'un roman du XIII^e siècle, *Flamenca*¹. Le choix d'un texte aussi attrayant était, pour un débutant, une heureuse inspiration : rien ne pouvait mieux flatter le goût du public curieux des choses du moyen âge que cette gracieuse histoire, création d'un homme d'esprit, qui a voulu faire une œuvre agréable où fût représentée dans ce qu'elle avait de plus brillant la vie des cours de l'époque, véritable « roman de mœurs contemporaines ».

Flamenca, fille du comte Gui de Nemours, a épousé Archambaud, seigneur de Bourbon. Dès le jour de ses noces, celui-ci conçoit contre sa femme une jalousie féroce, tout à fait injustifiée, et prend la décision de la tenir enfermée dans une tour, d'où elle ne sortira que pour se rendre aux offices. Ce régime inhumain durait depuis deux ans lorsqu'un jeune chevalier, Guillaume, vaillant à la guerre comme dans les tournois, apprend l'infortune de la dame. Aussitôt, il prend la résolution de l'aimer et de s'en faire aimer. Son premier soin est d'acquérir une maison dans le voisinage du château et de faire aménager un passage souterrain entre sa chambre et les bains que fréquentait Flamenca. Il fallait maintenant trouver un moyen de la mettre dans le secret. Or, il avait remarqué qu'à l'église, en offrant la paix, le clerc chargé de la cérémonie s'approchait assez près d'elle pour lui pouvoir glisser un ou deux mots. Son parti fut aussitôt pris : il se fera tonsurer et choisir pour clerc par le curé du lieu ; on enverra à Paris, pour étudier, celui qui occupe la place souhaitée. Le premier jour de son entrée en fonctions, en tendant la patène à Flamenca, Guillaume murmure : « Hélas ! » Grand émoi de la dame, qui, le dimanche suivant, se hasarde à lui dire : « Que plans ? » Huit jours après le faux

1. 1^{re} édition, 1865 ; 2^e édition, 1901.

clerc reprend : « Je meurs. » Huit jours après on lui demande : « De quoi ? » Ce qui, une semaine passée, amène naturellement l'aveu : « D'amour. » Et la conversation se continue de la sorte trois mois durant par bribes, à chaque solennité religieuse : « Pour qui ? — Pour vous. — Qu'y puis-je ? — Guérir. — Comment ? — Par engin. — Faites. — C'est fait. — Quoi ? — Allez. — Où ? — Aux bains. — Quand ? — Bientôt. — Je veux bien. » Vous devinez la conclusion. Mais cette existence d'insécurité amoureuse ne pouvait pas durer indéfiniment. Il fallait trouver mieux. Flamenca se réconcilie ouvertement avec son noble époux, tandis que Guillaume reprend la vie qui convenait à un homme de son rang et de sa valeur ; il se couvre de gloire à la guerre. Son nom vient aux oreilles du seigneur Archambaud ; celui-ci l'invite à sa cour et donne un grand tournoi en son honneur. Ainsi les deux amants se retrouvent. La fin du poème est perdue et nous ignorons la suite de l'aventure, mais nous ne gardons aucun doute sur l'avenir quand nous lisons le dialogue qu'ils échangent en se revoyant : « Ma bien-aimée, mon cœur que fait-il ? — Ami, il est à la place du mien et pourvu que vous ne chassiez pas le mien du lieu qu'il occupe, ne craignez pas que jamais je chasse le vôtre ! »

Tel est ce joli conte, connu par un seul manuscrit, que Meyer a publié en entier pour la première fois. Il tint à partager l'honneur de l'entreprise avec son maître Guessard ; dans la dédicace, écrite en provençal, qu'il inscrivit en tête du volume, il le remercie « de lui avoir tel fief donné qu'il n'en veut pas de meilleur, *la connoissensa del parlar proensal* ».

Ce travail lui valut en 1866 une première mention à notre concours des Antiquités nationales : il venait d'être adjoint, comme auxiliaire, à la publication du recueil des Historiens occidentaux des Croisades, en même temps qu'attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, puis aux Archives de l'Empire.

C'est à cette époque qu'il fonda avec Gaston Paris, Morel et Zotenberg une revue dont l'influence a été grandement bienfaisante pour l'érudition française, la *Revue critique d'histoire et de littérature*. En ce temps-là, nous pouvons bien le reconnaître aujourd'hui, avec Meyer et ses collaborateurs, « l'état de la critique en France était misérable. L'érudition étrangère était presque ignorée et, pour les livres publiés chez nous, les comptes-rendus qui paraissaient dans nos revues étaient, en

général, soit de banales annonces, soit des articles de complaisance. Il n'existait aucun organe pour une critique indépendante et ennemie de toute personnalité ». Gaston Paris et ses amis ne s'y résignaient pas ; ils voulurent réagir et ils réagirent avec toute la fougue d'apôtres jeunes et courageux. Ceux que leur audace déroutait les accusèrent de critiquer avec une sévérité systématique les travaux nationaux et de prôner ceux des savants étrangers, de rabaisser notre pays et d'exalter les méthodes allemandes. Mais c'est précisément pour relever l'érudition française, pour la rendre digne des grands noms qui l'avaient illustrée aux siècles précédents, des Henri Estienne, des Montfaucon, des Du Cange, pour renouer l'illustre tradition du passé qu'ils se lancèrent dans la lutte. La guerre désastreuse de 1870 prouva qu'ils avaient vu juste. « Si, dans toutes les branches de l'activité nationale, écrivaient-ils en 1871, on avait fait ce que nous avons tenté dans cette humble sphère, on aurait évité les désastres qui viennent de frapper la France. » Achéons la pensée aujourd'hui que nous le pouvons. C'est parce que les gens de leur espèce nous ont appris à nous ressaisir, à réagir contre l'apathie morale et intellectuelle qui nous gagnait il y a cinquante ans, que nous avons pu mener à bien cette fois une tâche autrement plus dure que celle où nous avons échoué en 1870.

Cette passion de rénover le pays dans le domaine de la science et par la science dans d'autres domaines a toujours dirigé Meyer, comme elle dirigeait Gaston Paris. C'est dans le même esprit qu'ils fondaient la *Romania* en 1872. L'Allemagne possédait, pour l'étude de ses antiquités littéraires, un recueil appelé *Germania* ; ils en créèrent un auquel ils donnèrent le nom de *Romania*, afin de faire pour les nations romanes ce que la *Germania* avait fait pour les nations germaniques. Voici ce qu'on lisait dans le prospectus qu'ils avaient rédigé pour la circonstance :

« L'œuvre que nous voulons entreprendre, si elle est avant tout scientifique, est en même temps nationale, et nous avons la ferme conviction que la rupture trop brusque et trop radicale de la France avec son passé, l'ignorance de nos véritables traditions, l'indifférence générale de notre pays pour son histoire intellectuelle et morale doivent être comptées parmi les causes qui ont amené nos désastres. Ce n'est pas que nous ayons l'intention de faire une œuvre de tendance ; nous nous mainten-

drons avec un soin rigoureux dans la plus pure région de la science impartiale; mais c'est précisément cette habitude d'impartialité et d'étude méthodique qu'il faudrait substituer pour toujours à la légèreté superficielle, aux vaines préventions qui nous ont fait tant de tort. Pour les peuples comme pour les individus, le premier mot de la sagesse, la première condition de toute activité raisonnée, la base de la vraie dignité et du développement normal, c'est encore le vieil axiome : Connais-toi toi-même. »

Le souci du relèvement scientifique de notre pays inspirait pareillement une autre création qui se place à la même époque, celle de la Société des Anciens textes français, dont Meyer devint et resta durant toute sa vie l'actif et vaillant secrétaire. Les monuments écrits du moyen âge français étaient en ce temps-là étudiés surtout à l'étranger; nous semblions presque abandonner à d'autres le soin de restaurer, sous nos yeux, nos antiquités nationales. Il fallait reprendre possession de notre bien, rentrer dans notre domaine et le faire fructifier. « La Société des Anciens textes français, écrivait Gaston Paris¹, est une œuvre nationale : elle a pour but de mieux faire connaître la vieille France; elle veut que l'Allemagne ne soit plus le pays d'Europe où il s'imprime le plus de monuments de notre langue et de notre littérature d'autrefois; elle veut faire revivre le simple langage, les rêves héroïques, les vieilles mœurs de nos pères. Elle a besoin de l'appui de tous ceux qui comprennent l'importance de la tradition, de tous ceux qui savent que la piété envers les aïeux est le plus fort ciment d'une nation, de tous ceux qui sont jaloux du rang intellectuel et scientifique de notre pays entre les autres peuples, de tous ceux qui aiment dans tous les siècles de son histoire cette France douce pour laquelle on savait déjà si bien mourir à Roncevaux et ce *bel françois* que Chrestien de Troyes, sous Louis le Jeune, avait si bien mis en œuvre qu'on croyait alors qu'il n'avait rien laissé à glaner après lui et qu'on ne pourrait jamais bien écrire qu'en l'imitant. »

Ainsi, en s'associant à cette triple création, Meyer entendait servir utilement et la science et le pays.

Il ne les servait pas moins bien par son enseignement. Le cours libre qu'il professait depuis 1865 à l'École des chartes se

1. *Bulletin de la Société des Anciens textes français*, 1877, p. 55.

changea en 1869 en une suppléance, celle de son maître Guesard. Sa façon de faire ne ressemblait en rien à celle du titulaire de la chaire ; à un cours vif, spirituel, très apte à captiver les auditeurs, il substitua une méthode plus rigoureuse, plus austère, nourrie de logique, de précision, de critique. Et cette critique il tenait à l'inspirer à ses élèves, dussent-ils l'apprendre à leurs dépens. Tous se souviennent, — et quelques-uns n'ont pas hésité à le rappeler, — de l'âpreté avec laquelle leurs erreurs étaient relevées par le maître, lorsqu'ils étaient appelés à traduire ou à commenter devant lui quelque texte. « Si l'un d'eux, a-t-on écrit, se trompait sur le sens ou l'étymologie d'un mot, le vieux prêtre de la science vengeait fanatiquement sa déesse outragée ; une fureur sacrée jaillissait aussitôt, sous des sourcils formidables, de ses yeux aigus et fins ; il cherchait dans le vocabulaire français, que personne au monde ne possédait comme lui, les mots les plus cuisants et les lançait sur le sacrilège avec l'arme d'une voix naturellement acide, dont le timbre retentit encore à l'oreille de tous ceux qui ont travaillé à son commandement¹. » Que cette chaleur d'action n'ait pas fait souffrir ceux sur qui elle s'exerçait, qu'elle n'ait pas indisposé contre lui des jeunes gens, dont il est souvent nécessaire de ménager la dignité naissante et quelque peu chatouilleuse, il ne servirait à rien de le nier ; mais ce qu'il faut y voir, pour être juste, c'est le scrupule professionnel de Paul Meyer. Il n'était point de ceux à qui il suffit de venir régulièrement exposer des faits ou des théories devant des auditeurs passifs, et qui se soucient peu de savoir ce que devient le grain qu'ils ont semé ; il avait la passion de son œuvre, il entendait combattre pour vaincre ; et comme sa nature à la fois timide et nerveuse répugnait aux nuances, il se laissait emporter. De Meyer professeur, il en est comme de Meyer écrivain ; il disait ce qu'il pensait sans s'arrêter aux conséquences premières. Mais cette brusquerie dans l'enseignement, qui déroutait d'abord ses élèves, ne les empêchait pas, à la réflexion, de l'apprécier à sa juste valeur ; ils lui savaient gré non seulement de sa science, mais de sa simplicité d'exposition, de sa clarté, du souci qu'il prenait de modifier chaque année les matières qu'il traitait pour les tenir au courant des moindres découvertes, de sa droiture

1. *La France*, du 25 septembre 1917.

extrême, et, pour ceux qui le connaissaient plus intimement, de sa bonté cachée.

Les années qui suivirent la guerre de 1870 furent marquées par une nouvelle série de succès scientifiques : en 1872, il était nommé secrétaire de l'École des chartes et obtenait à notre concours des Antiquités nationales la première médaille, avec son mémoire sur les *Derniers troubadours de la Provence* ; un autre mémoire sur les *Dialectes de la langue d'oc au moyen âge*, qui ne fut jamais publié, lui valut en 1874 le prix ordinaire du budget.

Deux ans après (1876), il était appelé à remplacer Edgar Quinet au Collège de France et exposait, le 27 avril, dans une leçon d'ouverture aussi brillante de forme qu'attachante par le fond, ce que les troubadours ont fait pour créer la poésie des peuples romans :

« Ouvrir la voie à la pensée, lui fournir une forme au moins temporaire, c'est tout le service que les Provençaux pouvaient rendre à leurs contemporains et on n'en saurait imaginer un plus grand.

« Pendant plusieurs siècles (depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à l'avènement des littératures romanes) le cœur de l'homme a pu contenir des trésors de poésie sans qu'aucune parcelle s'en échappât. Mais les premiers chants qui retentirent en Aquitaine et en Limousin réveillèrent la pensée engourdie : bientôt, un vaste concert se forma par tout le monde latin et depuis lors les chants n'ont plus cessé. »

En 1879, Paul Meyer, qui venait d'être titularisé dans sa chaire de l'École des chartes, obtenait le grand prix Gobert pour sa *Chanson de la Croisade des Albigeois* ; enfin, en 1883, l'Académie lui décernait le plus haut témoignage dont elle disposât alors, le prix biennal de 20,000 francs. J'ose à peine vous rappeler que cette distinction lui valut, de la part d'un polémiste aussi brillant qu'inexact, d'être appelé Mayer et rangé au nombre des Israélites, comme à notre Académie d'être accusée d'avoir accordé sous la pression de Renan à un fils d'Allemand la grande récompense « qui aurait fait la joie de tant de travailleurs français honnêtes, modestes et pauvres ». Vous savez que notre confrère répondit à ces fantaisies en quelques mots pleins de calme et de dignité dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

Rien n'était mieux justifié que le choix de notre Académie.

L'œuvre de Paul Meyer à cette époque était déjà considérable; non seulement il avait, au cours de ses missions et de ses voyages, découvert de précieux manuscrits; non seulement il avait rempli les revues de ses articles critiques et de ses trouvailles; mais aussi il avait publié, depuis *Flamenca*, plusieurs ouvrages importants : un roman d'aventure, *Brun de la Montaigne*, écrit en dialecte picard ou wallon (1875), la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, composée en un jargon qui est un mélange de provençal et de français (1875), une chanson de geste provençale, *Daurel et Beton*, imitation faite dans le Midi de nos chansons de geste du Nord, enfin une autre chanson de geste, *Raoul de Cambrai*, dont l'auteur est picard et qui nous offre l'écho le plus fidèle et le plus vivant qui soit parvenu jusqu'à nous de ce qu'a dû être l'époque féodale au x^e siècle.

Dans toutes ces œuvres, la façon de procéder de Meyer est la même, celle qui convenait à un savant comme lui, averti, perspicace, qui n'entend laisser dans l'ombre rien de ce qui touche à son sujet, aussi habile philologue que curieux historien, aussi fin littérateur que grammairien expérimenté. Chacun de ces livres comprend toujours deux parties : le texte du manuscrit, d'abord, transcrit suivant les règles de la critique la plus attentive, traduit, enrichi d'un glossaire, de commentaires, de remarques de toute nature; et puis, en tête, une introduction, parfois presque aussi longue que le texte lui-même. C'est là qu'il expose ses vues sur le sujet, qu'il replace les personnages dans leur milieu historique, qu'il démêle le fond ancien des additions postérieures survenues au cours des temps, qu'il assigne au roman ou à la chanson son importance vraie et sa place dans l'ensemble de la littérature du moyen âge.

Feuilletez l'introduction de la *Chanson de la Croisade*, vous y verrez, — ce qui est une des plus ingénieuses découvertes de Meyer, — comment le poème qui nous est parvenu, demeuré énigmatique et contradictoire jusqu'ici, représente non une œuvre unique, mais la réunion de deux poèmes incomplets, mis bout à bout, et dus à deux auteurs opposés de tendances, l'un nommé Guillaume de Tudèle, l'autre anonyme; vous y trouverez aussi une étude sur la valeur historique de l'ouvrage, qui est sur plusieurs points une source unique et qui, pour la plupart des faits de la Croisade, nous offre un témoignage honnête et toujours digne de considération.

De même l'introduction de *Raoul de Cambrai* fournit à Meyer l'occasion de s'étendre sur la naissance et la transformation de l'épopée féodale. Il nous montre qu'après s'être dégagée spontanément au ix^e et au x^e siècle « dans l'immense et tumultueux chaos où s'est constitué le vrai moyen âge », elle fut de bonne heure exploitée par les jongleurs et que ceux-ci, « pour conserver en bon état de service les chansons qu'ils colportaient et qui étaient leur gagne-pain, les altérèrent de mille façons ; de sorte que ce qui nous est parvenu n'est, la plupart du temps, que la dernière remise à neuf du thème primitif. Ainsi, dans chacun des ouvrages de Paul Meyer, le souci minutieux du détail technique ne se sépare pas de celui des théories générales, la synthèse voisine avec l'étude des faits particuliers ; les profanes en philologie romane trouvent leur compte tout comme les initiés.

« Les Allemands auront beau faire, lui écrivait Mistral quand parut la *Chanson de la Croisade*, vous êtes le grand maître incontesté et incontestable de la philologie et de la science provençales ; et si le Félibrige n'est pas emporté par les dernières vagues de ce siècle, il a le devoir de vous élever un monument sur le château de Beaucaire. »

Il n'est pas dans les moyens de tous, particulièrement dans ceux de l'Académie, de rendre aux savants des honneurs aussi dispendieux ; elle doit se contenter d'hommages plus économiques. Elle n'y manqua pas dans la circonstance.

Quatre mois après avoir obtenu le grand prix biennal, Paul Meyer était élu dans notre Compagnie à sa première candidature et au premier tour de scrutin. Gaston Paris avait présenté chaleureusement ses titres ; l'estime de ses confrères avait fait le reste ; il était appelé à remplacer Laboulaye.

Dès lors et plus que jamais sa vie se partagea entre son enseignement et ses travaux. Il collabora avec ardeur aux *Notices et extraits des manuscrits* et à l'*Histoire littéraire de la France*. Au premier de ces recueils, de 1891 à 1908, il ne donna pas moins de quatorze notices, presque une par année ; dans le second, il écrivit une biographie d'Hauréau et de Gaston Paris, ainsi qu'un certain nombre d'articles, notamment sur les troubadours de la fin du xiii^e et du début du xiv^e siècle.

En même temps, il continuait la série de ses grandes publications de manuscrits. En 1884, paraissait l'édition d'une chanson de geste, *Girart de Roussillon*, poème du xii^e siècle, qui

raconte les exploits, les trahisons, les malheurs d'un comte Girart, personnage historique peu à peu déformé par la légende. Cette fois encore Meyer s'est livré, à propos de son héros, à une de ces analyses où il excellait. Le comte Girard vivait, on le sait, au ^x^e siècle; il était administrateur de la Provence. Sa vie et ses hauts faits durent servir de thème à une ancienne chanson de geste aujourd'hui perdue: un poème renouvelé d'après cette source nous est, au contraire, parvenu, œuvre de quelque clerc, qui broda à son tour sur la matière féconde que la chanson primitive lui offrait. La figure vraie du comte a certainement souffert de ces transformations poétiques; mais l'intérêt documentaire de l'œuvre est ailleurs: on y peut puiser des renseignements très curieux sur l'état des personnes au ^{xii}^e siècle et sur les mœurs de la société du temps.

Tel était aussi l'avis de Mistral, à qui le livre est dédié, et voici ce qu'il écrivait à Paul Meyer, de Maillane, le 2 mars 1884 :

« Mon cher ami,

« J'ai lu et dégusté page à page votre traduction de Girart de Roussillon et le travail immense qui l'accompagne. C'est bien l'œuvre de toute une vie et l'œuvre d'une conscience àprement attachée à la découverte d'un monde disparu. Vous élucidez tout avec une sagacité merveilleuse et vous révélez la vie et l'éclat d'une des époques les plus obscures de l'histoire. Le poète lui-même est un des plus grands, des plus nationaux de notre moyen âge. Quelle héroïque barbarie! Quel cycle de fer! Quelles batailles formidables! Quels preux tout d'une pièce! Comme on les voit terribles, raides, inexorables et naïfs dans leurs armures éclatantes! Et puis parfois, dans ces ténèbres sanglantes, une échappée d'émotion humaine, un épisode simple et touchant. Les poètes modernes se battent parfois les flancs pour reconstituer une scène de ce passé noir; mais le voilà tout vif et tout brandi, ce passé incroyable! Aucune histoire n'en apprend autant que les tirades nerveuses de ce poème austère. Vous avez bien mérité de l'histoire et de la poésie, autant que de la science linguistique.

« Je vous suis très reconnaissant pour la dédicace. Mon nom est inscrit là sur une pyramide d'airain. Mille fois merci. »

C'est également d'un personnage historique qu'il est question

dans l'*Histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke*, publiée par Meyer en 1901. Le manuscrit qui nous l'a conservée était connu depuis longtemps de notre confrère : il l'avait tenu entre les mains pendant quelques instants lors de la vente Savile, dont j'ai parlé plus haut, sans qu'il lui fût possible pourtant d'en reconnaître exactement le sujet. Le titre qu'on lui avait attribué au catalogue, *Norman-French Chronicle on English Affairs*, n'était guère fait pour éclairer l'opinion : mais la curiosité éveillée de Meyer n'abandonna pas la partie. Acquis par Sir Thomas Phillipps pour sa bibliothèque de Cheltenham, le manuscrit demeura invisible tant que vécut le propriétaire ; toutes les démarches tentées pour en avoir communication restèrent sans réponse. Après la mort de l'heureux possesseur, ses héritiers ignoraient jusqu'à l'existence du précieux monument : ils ne parvinrent à le découvrir que sur les indications de notre confrère, à qui ils consentirent, en récompense, à le communiquer. Il vit alors quel intérêt s'attachait à ce poème de près de 20,000 vers. Guillaume le Maréchal joua, en effet, un rôle important au début du xiii^e siècle : ami particulier de Henri Court-Mantel, défenseur de Henri II contre Richard de Poitou et contre le roi de France, ayant joui d'une haute influence sous Richard Cœur-de-Lion et sous Jean Sans-Terre, porté par le consentement des barons anglais à la garde du jeune Henri III et à la régence du royaume, chef de la résistance contre le fils de Philippe-Auguste et pacificateur de l'Angleterre, on comprend quel précieux appoint apporte à la connaissance des relations de la France et de l'Angleterre, si mal connues par ailleurs à cette époque, une source historique aussi pleine de faits.

L'œuvre est également d'une grande valeur littéraire : elle appartient à un genre dont on possède fort peu de spécimens au moyen âge, celui des biographies historiques. Paul Meyer leur attribue une origine assez ancienne. « Il dut arriver fréquemment, pense-t-il, que les héritiers d'un homme qui avait illustré leur famille aient pris soin de conserver sa mémoire en faisant écrire sa vie par un clerc ou un de ces jongleurs qui fréquentaient les cours des seigneurs et vivaient de ses libéralités. Ces récits biographiques ont dû à l'origine, lorsqu'on ne les écrivait pas en latin, prendre la forme de chanson de geste. Plus tard, lorsque les romans d'aventure eurent mis à la mode les vers octosyllabiques à rimes accouplées, les récits de ce

genre furent rédigés dans la forme des poèmes de Chrétien de Troyes ou de Gautier d'Arras. Et enfin, lorsqu'on trouva que les ornements de la poésie convenaient mal à l'exposé de faits réels, on se mit à rédiger en prose ces sortes d'ouvrages. »

Constatation d'une haute portée littéraire. Du jour où l'on n'eut plus besoin, pour écrire les événements, d'être clerc ou poète, où des hommes à peine instruits purent fixer par écrit leurs souvenirs ou les dicter à des contemporains, la prose historique, l'historiographie française étaient nées.

Paul Meyer a abordé également une question littéraire très intéressante dans le bel ouvrage qu'il intitula : *Alexandre le Grand dans la littérature française*. Gaston Paris avait composé au début de sa carrière une *Histoire poétique de Charlemagne*, où il avait suivi dans toutes les littératures de l'Europe, à travers les récits en vers et en prose que le souvenir de l'empereur avait fait éclore, les transformations de cette grande figure à la fois historique et légendaire. Meyer s'attaqua, de son côté, à un autre favori de l'imagination populaire au moyen âge, Alexandre le Grand.

Il était tout naturel qu'un nom aussi célèbre, un général aussi fameux, dont les historiens anciens avaient tant parlé, ait joui jusqu'à la fin de l'antiquité d'une juste réputation et que son souvenir ait survécu à la chute du monde gréco-romain ; mais, à la réflexion, il peut paraître quelque peu étonnant qu'il ait intéressé une société ignorante du passé et singulièrement éloignée, par les mœurs bien plus encore que par le temps, des contemporains d'Alexandre le Grand. Aussi bien, n'est-ce pas l'Alexandre classique, le conquérant prodigieux, rénovateur du monde, que connaissent les gens du XII^e ou du XIII^e siècle, mais un Alexandre bien défiguré. Il s'était créé à Alexandrie une légende qui faisait du héros non plus le fils du roi Philippe de Macédoine, mais celui d'un roi d'Égypte, versé dans la connaissance des pratiques magiques. L'histoire fut adoptée et goûtée à Constantinople et ailleurs à cause des récits merveilleux qu'elle contenait, des épisodes de toute sorte qui nourrissaient la curiosité des lecteurs. C'est sous cette forme qu'elle fut contée en grec par différents auteurs, en particulier par un inconnu désigné communément sous le nom de Pseudo-Callisthène. D'Orient, elle passa en Occident par des versions latines ; la principale est celle de Julius Valerius. Ainsi se répandit-elle dans le monde des clercs.

Alors les romanciers s'en emparèrent et entreprirent de la mettre à la portée de la classe nombreuse qui n'entendait pas le latin. Au milieu du XII^e siècle, un poète roman, Albéric de Besançon[?], dans une œuvre dont nous ne possédons que les cent cinq premiers vers, l'introduisit dans la littérature, événement important, fait remarquer Meyer, car c'est le premier poème roman dont le sujet ait été emprunté à l'antiquité païenne et qui ouvre une série considérable, où viendront prendre place, adaptés plus ou moins habilement aux goûts et aux idées du moyen âge, une longue suite de récits sur la guerre de Troie, sur celle de Thèbes, sur Énée, sur maints personnages de la mythologie antique. Afin de rendre le sujet intéressant pour les illettrés auxquels s'adressaient les chansons de geste, Albéric avait modifié profondément le caractère du héros. Alexandre n'était plus chez lui le fils d'un enchanteur; il était redevenu fils de roi; en même temps, le poète l'avait dépouillé de tout caractère exotique et l'avait présenté comme le type idéal du roi chevalier du moyen âge. C'est aussi le parti qu'adopta un poème en vers décasyllabiques, que Meyer a été le premier à publier : il a montré que c'est un libre remaniement de l'œuvre d'Albéric.

Ce poème fut refait et continué par un roman en alexandrins dont les auteurs sont connus : Lambert le Fort et Alexandre de Paris; notre confrère a pu y reconnaître encore d'autres mains. Là encore, nous avons une adaptation des thèmes précédemment traités, mais une adaptation singulièrement amplifiée : accumulation d'histoires merveilleuses empruntées aux textes latins dérivés du Pseudo-Callisthène, qui visent avant tout à piquer la curiosité, à tenir perpétuellement l'esprit en éveil.

Le roman en alexandrins clôt l'épopée d'Alexandre. Le *Roman de toute chevalerie* d'Eustache de Kent, également inédit avant le livre de Meyer, et les romans en prose qui forment la suite du roman en alexandrins ne nous offrent que des remaniements serviles des poèmes antérieurs ou des récits latins.

L'étude détaillée de toutes ces œuvres que Meyer a successivement passées en revue, éditées, commentées, et leur comparaison l'ont amené à une conclusion dont je ne reprocherais de ne pas vous signaler la finesse : « L'originalité de ce qu'on peut appeler l'épopée d'Alexandre au moyen âge ne doit pas être cherchée dans ces merveilleuses aventures à travers lesquelles se déroule l'histoire. Elle est tout entière dans la trans-

formation qu'a subie le héros et qui, d'un roi grec, a fait un roi féodal. C'est à cette transformation que le vainqueur de la Grèce et de l'Asie a dû de revivre, pendant les siècles du moyen âge, dans la mémoire des hommes. C'est la condition malheureuse et inévitable de la célébrité d'être incompatible avec la vérité. Les héros ne peuvent occuper l'imagination des peuples qu'à la condition de changer perpétuellement d'aspect. »

Les titres éminents de Paul Meyer lui assuraient une telle autorité dans le monde des médiévistes que l'honneur et la charge de diriger l'École des chartes lui revenaient de droit. Il fut appelé à la fonction en 1882, à la mort de Quicherat. Pour pouvoir se consacrer pleinement aux nouveaux devoirs qui lui incombaient, il n'hésita pas presque aussitôt à abandonner sa chaire du Collège de France. Il se fit d'abord suppléer par notre confrère Morel-Fatio, son élève et son ami : en 1906, il se retirait tout à fait, assuré de trouver dans son suppléant un successeur capable de maintenir l'enseignement à la hauteur du grand établissement scientifique qu'il quittait. Ce qu'il fut comme directeur, comment il comprit ses obligations et son rôle, je serais fort embarrassé de le dire, n'ayant pas l'honneur d'appartenir à l'École des chartes, ni par mon éducation, ni par mes études ; mais il m'a suffi d'interroger ceux qui l'ont vu à l'œuvre pour savoir qu'il s'y donna en entier. Tous sont d'accord avec celui qu'il a désigné comme son successeur pour reconnaître qu'il ne vécut plus dès lors qu'en vue de sa charge, « partageant son temps entre son cours, dont il multiplia les leçons, et la direction des études, sans négliger les plus petits détails de l'organisation matérielle, et sacrifiant ses propres travaux aux intérêts de l'École et à ceux de ses élèves ».

Le dernier ouvrage de Paul Meyer est celui qui est intitulé : *Documents linguistiques du Midi de la France*. Il était encore élève de l'École des chartes qu'il copiait déjà toutes les chartes provençales auxquelles il lui était donné d'avoir accès. Il continua durant sa vie entière, sans interruption, dans la pensée de publier un jour, pour chacun des départements de la France méridionale, un choix de documents en langue vulgaire pouvant servir à déterminer les caractères locaux du roman de la région provençale. L'ouvrage devait comporter au moins huit volumes. Le premier parut en 1909 ; c'est le seul qui ait vu le jour.

En tête de la préface, Meyer écrivait : « Je publie aujourd-

d'hui le premier tome d'une série de volumes dont je suis assuré de ne pas voir la fin », et plus loin : « Je m'estimerai heureux s'il m'est donné d'en publier deux ou trois. » Était-ce un pressentiment ? Commença-t-il déjà à sentir les germes du mal qui devait l'emporter quelques années plus tard ? On pourrait le croire. De leur côté, ses amis n'étaient pas sans s'apercevoir que le travail assidu auquel il consacrait ses jours, une partie de ses nuits, ses vacances même, dépassait maintenant les limites de ses forces : la vaillante compagne qu'il s'était donnée dans la dernière partie de sa vie, et qui l'a soutenu d'un dévouement inlassable jusqu'à la fin, ne pouvait plus guère se faire d'illusion sur la gravité de la situation.

Bientôt, chez notre confrère, le pressentiment fit place à la certitude ; il comprit que sa puissance intellectuelle trahissait sa volonté, toujours vivace. Vinrent la guerre, les premières batailles, la ruée des Allemands sur Paris, la lutte stabilisée dans les tranchées avec les alternatives de craintes et d'espairs ; il n'était plus de taille à réagir contre tant d'émotions. « Je ne suis pas non plus en bonne situation, écrivait-il à la fin de 1914 à notre confrère Pio Rajna. Ma tête est faible (maladie des artères) : je parle mal, j'oublie mes mots, même l'orthographe. Ma femme a été soigner les blessés allemands où aucun médecin ni infirmière ne savait l'allemand. Moi, je n'ai rien fait de bon ; j'ai lu inutilement des journaux et les cartes. Ici, je fais encore mes cours, mais mal. Adieu, cher ami. Votre pauvre ami, Paul Meyer. — J'écris très mal. Excusez-moi. »

Songez, Messieurs, que cette lettre d'une si navrante simplicité est de 1914 et que Paul Meyer n'est mort que le 7 septembre 1917 ; et mesurez ce que durent être ses souffrances morales pendant les trois années qui séparent ces deux dates. Tant de science, de dévouement à la vérité, de franchise courageuse dans la parole et dans l'action méritaient une fin moins cruelle.



BIBLIOGRAPHIE

Godefroid KURTH. *Études franques*. Paris, Honoré Champion, et Bruxelles, Albert Dewit, 1919. 2 vol. in-8°; t. I, II-357 pages; t. II, 349 pages.

Les *Études franques* de Godefroid Kurth sont comme le testament scientifique de l'éminent professeur, mort le 3 janvier 1916; il avait lui-même dirigé l'impression du premier volume et de la majeure partie du second. Les malheurs de sa patrie ont fait de ses *Études* une œuvre posthume. Kurth, comme tant d'autres, hélas! fut une victime indirecte de la guerre déchaînée par l'Allemagne; mais, avant de mourir, il avait tenu à venger, en historien, la Belgique du crime dont elle était la pitoyable victime, en écrivant le *Guet-apens prussien en Belgique*, qui vient de paraître à la librairie H. Champion.

Les *Études franques* sont une mise au point des résultats obtenus par le savant belge dans ses recherches sur la période mérovingienne et plus particulièrement sur le VI^e siècle de notre ère. Elles étaient destinées à fournir une base solide au grand travail qu'il préparait sur la civilisation au VI^e siècle en Gaule et dont quelques-uns des trente chapitres qu'il méditait d'écrire étaient déjà rédigés et pourront être livrés au public. Elles comprennent dix-huit mémoires, dont six seulement étaient inédits; les autres, parus dans divers recueils, ont été remaniés ou simplement corrigés.

Sept de ces *Études* traitent d'une question qui n'a pas cessé de préoccuper l'auteur pendant plus d'un quart de siècle, la question des nationalités dans la société mérovingienne au siècle de Grégoire de Tours. Ce sont les nos III, *Francia et Francus*; VI, *De la nationalité des comtes francs au VI^e siècle*; VII, *les Ducs et comtes d'Auvergne au VI^e siècle*; VIII, *les Comtes et les ducs de Tours au VI^e siècle*; IX, *les Nationalités en Auvergne au VI^e siècle*; X, *les Nationalités en Touraine au VI^e siècle*; XIII, *les Sénateurs en Gaule au VI^e siècle*.

Huit autres concernent l'histoire littéraire et la critique des sources historiques, dont trois sont consacrées à Grégoire de Tours. Ce sont les nos I, *Grégoire de Tours et les études classiques au VI^e siècle*; XIV, *De l'autorité de Grégoire de Tours*; XV, *les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours*; puis II, *Étude critique sur le « Liber historiae Francorum »*; XII, *Étude critique*

sur la vie de sainte Geneviève; XVII, les Traditions du VI^e siècle sur l'apostolicité de saint Denis de Paris; enfin IV, le pseudo-Aravatius, et XVIII, la « Vita sancti Lamberti » et M. Krusch.

Les trois autres *Études* sont des traités sur des questions historiques diverses : V, le Concile de Mâcon et l'âme des femmes; XI, la Reine Brunehaut, et XVI, le Baptême de Clovis.

Le premier groupe évolue autour de cette idée que l'élément germanique, sauf dans les régions du nord et de l'est, n'entra que pour une part infinitésimale dans la formation de la population de la Gaule au VI^e siècle, et qu'il n'a point eu dans la société et dans l'État une supériorité quelconque sur l'élément gallo-romain. Le nom de « Francia », réservé primitivement aux pays situés sur la rive droite du Rhin inférieur, eut dans la suite trois sens principaux : il passa d'abord aux régions de la rive gauche du fleuve qui formèrent le premier royaume franc, le royaume de Clodion; puis il s'étendit à tout le pays gallo-romain jusqu'à la Loire; ce fut le premier royaume de Clovis, selon l'expression de Kurth; enfin il fut porté jusqu'aux Pyrénées quand Clovis eut conquis les pays d'outre-Loire sur les Wisigoths : la « Francia » fut alors le second royaume de Clovis. Dans le royaume de Clodion, le nom de « Francus » s'appliquait au sujet du roi mérovingien par opposition au Gallo-Romain des contrées limitrophes : c'est le sens étroit du mot. Dans le premier royaume de Clovis, il désigne tantôt les Francs d'Austrasie opposés aux Neustriens, tantôt les habitants de la Neustrie opposés aux Austrasiens, tantôt toute la population du royaume ainsi distinguée des autres peuples de la Gaule : c'est le sens moyen du mot qui enveloppe des Gallo-Romains au même titre que les Francs. Enfin, dans le second royaume de Clovis, « Francus », tout en gardant ses acceptions antérieures plus étroites, prend son sens le plus large et s'entend de tout habitant du royaume, qu'il soit Aquitain, Neustrien ou Austrasien et même Burgonde après la conquête des pays séquano-rhodaniens, de telle sorte que le Franc est l'indigène de la Gaule comme l'Italien est celui de l'Italie ou le Germain celui de la Germanie. On comprend dès lors que la qualité de Franc imposée par les écrivains du VI^e siècle à l'un de leurs contemporains n'est pas nécessairement une indication ethnique, et qu'il faut dans chaque cas déterminer, au moyen d'autres données quand elles existent, dans quelle acception, étroite, moyenne ou large, le mot « Francus » a été pris. Pour cette détermination, n'attendons pas trop grand secours de l'emploi du mot « barbarus », car il n'a pas seulement dans nos textes l'acception de barbare ou d'étranger, mais aussi et le plus souvent celle de soldat. Reste donc l'ultime ressource de l'onomastique. Mais là encore les noms germaniques et les noms gallo-romains ne peuvent pas servir à jauger même approximativement le dosage des deux éléments ethniques

constitutifs de la population de la Gaule au ^{vi}^e siècle. Depuis le règne d'Auguste jusqu'au ^{iv}^e siècle, les Romains n'avaient pas pris de noms germaniques tandis que les Germains romanisés aimaient à se parer de noms romains; dès le ^{iv}^e siècle, on constate la tendance des Germains entrés au service de l'Empire à conserver avec orgueil leurs noms germaniques et, après la conquête barbare, dans le royaume franc où la conversion des Francs au catholicisme rendit plus facile la fusion des vainqueurs et des vaincus, plus fréquents les mariages mixtes, si les barbares ne prennent plus de noms romains, les Gallo-Romains, au contraire, empruntent leurs noms aux Germains qui vivent désormais de leur vie. Aussi, sur les 55 comtes dont les sources du ^{vi}^e siècle nous livrent les noms, 30 portent des noms latins, sont de nationalité gallo-romaine et ont été recrutés par les rois parmi la population indigène; mais des 25 restants, qui portent un nom germanique, les uns sont d'origine barbare sans doute, les autres de race gallo-romaine. C'est ainsi que, sur les 11 noms des ducs et comtes de Tours au ^{vi}^e siècle, 5 sont romains, et que, des 6 autres qui sont germaniques, un, celui de Leudastes, fut porté par un personnage de nationalité gallo-romaine, et deux autres sont peut-être dans le même cas. De même, sur les 111 noms de personnes que nous font connaître nos sources en Auvergne, 45 sont germaniques, et 6 de ceux-ci sont portés par des Gallo-Romains, les 9 autres appartenant à des hôtes de passage (2 Wisigoths, 1 Thuringien et 6 Francs-Germaniques). En Touraine, sur 108 personnages connus, 47 ont des noms barbares et 49 seulement, sur lesquels nous n'avons aucun renseignement, peuvent être des Germains. Aussi Kurth déclare « qu'une enquête sur les populations du centre de la Gaule au ^{vi}^e siècle n'y a pas fait découvrir des colonies de conquérants et ne permet pas d'affirmer que celles-ci ont existé ». Cette enquête a livré, en passant, d'autres résultats d'un grand intérêt historique : tous les comtes de Bourgondie, tous ceux d'Auvergne, du Gévaudan, presque tous ceux de Touraine sont des Gallo-Romains; ils se recrutent le plus souvent dans ces « familles comtales », qui sont en même temps des « familles mitrées »; ils appartiennent pour la plupart à la classe sénatoriale, c'est-à-dire à la classe « des grands propriétaires fonciers » : car le mot *senator* dans la langue du ^{vi}^e siècle « n'a plus ni sa signification officielle de sénateur romain, ni son sens populaire de curiale, il ne désigne plus autre chose qu'un personnage distingué ». Les sénateurs « ne sont autre chose que les riches ». Ce sont ces grands propriétaires fonciers qui forceront le roi, en 614, à ne choisir les comtes que parmi eux. « Voilà bien, malgré l'absence de tout titre légal, une aristocratie de fait, de laquelle sortira, au bout de quelques générations, la classe féodale, ancêtre de la noblesse française d'aujourd'hui. Celle-ci est essentiellement autochtone et gallo-romaine, du moins dans son

immense majorité, et c'est se payer d'illusions que de lui chercher une origine germanique. »

Laissons pour compte à l'auteur cette conclusion sur l'origine de la noblesse qui n'avait peut-être pas dans l'esprit de Kurth d'autre importance que d'être une protestation contre la théorie germanique d'Augustin Thierry, mais qui, sous sa forme trop absolue, étonnera tout de même un peu les historiens qui ont essayé de débrouiller l'origine de la noblesse, sans compter que, pour formuler une telle conclusion, il ne faudrait pas avoir borné ses recherches à un siècle : les âges suivants ne peuvent pas, dans l'étude de cette question, être négligés de parti pris.

La thèse repose en somme sur ce principe qu'au ^{vii}^e siècle jamais un barbare n'a pris un nom romain tandis que le contraire est d'observation courante. Il suffit de noter qu'un certain nombre de personnages qui portent des noms romains ne nous sont connus que par leur seul nom pour que le principe nous paraisse trop absolu, comme il suffit d'observer avec quelle désinvolture est écarté l'argument contraire tiré de la condition juridique des personnes dans le droit barbare pour que l'application du principe apparaisse trop arbitraire¹. Sous l'empire de l'idée préconçue, l'auteur en vient à solliciter parfois le texte qu'il invoque ou qu'il examine : ainsi, pour justifier son inter-

1. Sur la loi salique, voir t. I, p. 97, et note 5 de la même page. Kurth me paraît même donner une interprétation inacceptable de deux formules de Marculf, I, 8 (formule de collation d'un duché, patriciat ou comté) et I, 40 (formule du *leudesamium*), dans lesquelles le roi demande au comte de gouverner avec justice les Francs, les Romains, les Burgondes et les autres nations, et d'exiger pour le fils du roi le serment de tous les habitants du comté, à savoir les Francs, les Romains et autres nationaux. « Il ne faut pas croire, dit-il, que dans ces deux textes il s'agisse d'une opposition entre Francs d'origine germanique et Gallo-Romains. Tout au contraire, on oppose ici les trois principaux groupes politiques de l'empire franc, à savoir, le premier royaume de Clovis (comprenant la Neustrie et l'Antrasie), celui de Burgondie et l'Aquitaine. Les Romains, ce sont les habitants de l'Aquitaine; les Francs, ce sont ceux du premier royaume de Clovis. Il n'est question d'aucune distinction de race, et on ne voit pas non plus pourquoi on en ferait une, car, tous les habitants du royaume devant la même obéissance, leur origine importe peu aux yeux de l'autorité. Mais la formule, rédigée pour tous les royaumes soumis au même souverain, doit désigner toutes les catégories d'habitants, et c'est ce qu'elle fait. » L'explication est ingénieuse, mais elle est inadéquate. Les deux formules visent expressément la population d'un comté; la première demande au comte, qu'il soit lui-même Franc, Romain ou Burgonde, de tenir la balance égale entre les diverses nationalités dans son comté; la seconde rappelle au comte que tous, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, doivent prêter le serment au fils du roi, que nul ne peut exciper de sa nationalité pour la refuser. Mais ce sens des formules, dans sa simplicité et sa netteté, allait à l'encontre de la thèse de Kurth.

prétation du mot « senator », Kurth a besoin de nous prouver que les « senatores » étaient extrêmement nombreux en Gaule et que l'« ordo senatorius » n'était que la classe des riches opposée à la classe des pauvres ; alors il écrit que, selon Grégoire de Tours, « les sénateurs périrent en nombre à la bataille de Vouillé », ou que « cette classe (les sénateurs) fournissait, à Clermont, un bon contingent à l'armée d'Alaric » ; et il nous dit : « Quand Grégoire de Tours veut louer saint Quentien de Clermont de n'avoir jamais fait de distinction entre le riche et le pauvre, il oppose les mots *pauper* et *senator*. » Les textes de l'historien mérovingien ou ne disent pas ce qu'on leur prête ou ont moins de précision. Ce sont les « populares » qui tombent en très grand nombre sur le champ de bataille de Vouillé et avec eux leurs chefs qui appartenaient à l'ordre sénatorial : « Maximus ibi tunc Arvernorum populus, qui cum Apollinare venerat, et primi qui erant ex senatoribus corruerunt » (*Hist. Franc.*, II, 37). Et c'est moins l'opposition de la pauvreté et de la richesse que celle de la faiblesse inhérente à la pauvreté et de la puissance qui ressort du passage du *Vita Patrum* (IV, 5) relatif à saint Quentien : « Non reposuit vultum pauperis nec metuit personam potentis, sed una eadem ei fuit in omnibus sancta libertas, ut ita susciperet penulam pauperis acsi veneraretur togam senatoris. » Et, du reste, voici un texte du même Grégoire de Tours qui prouve à l'évidence que l'évêque tourangeau attache à la condition sénatoriale une autre valeur que celle de la richesse. Parlant de son oncle Gallus, évêque de Clermont, il écrit : « Quem a Dei cultu abstrahere non potuit nec celsitudo senatorii ordinis nec opulentia facultatis » (*Vita Patrum*, VI, *praefatio*). La qualité de noble de naissance est nettement distinguée de l'opulente richesse. Là encore, Kurth se laisse hypnotiser par sa thèse : le mot « senator » n'était pas seul en jeu. Que n'a-t-il fixé son attention sur l'expression « ordo senatorius » qui revient quelquefois sous la plume de Grégoire de Tours et de ses contemporains et dont le sens n'est pas douteux ? Pour nous, la question est résolue, ou mieux, elle n'aurait pas dû se poser. L'« ordo senatorius », tel qu'il était constitué avant les invasions, s'est perpétué après elles dans une noblesse d'autant plus fière de son origine que son recrutement était tari et d'autant plus vaniteuse de son titre que celui-ci ne répondait plus à rien de réel¹. De cette vanité nobiliaire, l'excellent Grégoire de Tours n'est pas exempt : Kurth en fait la remarque judicieuse. N'aurait-il donc voulu, l'évêque de Tours, qu'attirer l'attention du lecteur sur la situation de fortune de sa famille ? Cette noblesse comprend les descen-

1. Kurth a écrit sur les « curiales » de l'époque mérovingienne une page de tous points excellente que l'on doit opposer aux conclusions présentées sur ce sujet par M. Boissonnade dans les *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1913, p. 12.

dants des anciens « *senatores romani* » et ceux des anciens sénateurs municipaux ; peut-être distingue-t-on encore au VI^e siècle les premiers des seconds, puisque Grégoire de Tours parle des « *de senatoribus primi* ». Au moment des invasions, cette noblesse détient le sol. C'est pourquoi Marius d'Avenche dit que les Burgondes partagèrent les terres avec les sénateurs gaulois : « *Eo anno (456), Burgundiones partem Galliae occuparunt terrasque cum gallicis senatoribus diviserunt.* » Et ce texte même établit qu'après les invasions il y avait d'autres riches propriétaires fonciers que les sénateurs. En méconnaissant la valeur du mot « *senator* », Kurth s'est privé d'un critère important dans sa discrimination de l'élément romain et de l'élément germanique dans la société du VI^e siècle.

Tout ce que nous pouvons retenir des recherches de Kurth sur la question des nationalités, c'est que l'élément germanique entre dans la formation de la population pour une part de moins en moins grande à mesure qu'on s'éloigne des frontières germaniques, et que, si certaines régions comme l'Auvergne ont été moins que d'autres infiltrées, nous n'avons pas dans nos sources les renseignements nécessaires et suffisants pour déterminer avec une approximation satisfaisante la part qui revient à chacun des éléments indigène et étranger dans la constitution définitive de la population des diverses régions de la Gaule mérovingienne. On s'en doutait un peu déjà !

Des trois mémoires que Kurth consacre à Grégoire de Tours, deux sont des articles anciens que l'auteur a complétés et remaniés pour rompre de nouvelles lances en faveur des opinions qu'il n'a cessé de soutenir sur les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours, à savoir, la lettre de saint Remi à Clovis, des *Annales d'Angers* continuées à Tours et des *Annales burgondes*, les unes et les autres aujourd'hui perdues, une *Vita Maxentii* perdue, une *Vita Remigii* qui n'est pas celle du pseudo-Fortunat, des traditions locales et des légendes populaires. Le mémoire sur l'autorité de Grégoire de Tours, qui était inédit, est l'un des plus intéressants des *Études franques* : il aboutit à des conclusions des plus favorables à l'évêque-historien. Laissons à Kurth le soin de les résumer : « Pour résumer cette étude, je dirai que l'autorité de Grégoire varie selon la valeur de ses informations, et celles-ci diffèrent singulièrement entre elles selon les époques auxquelles elles sont relatives. Il faut distinguer dans sa chronique la partie qui concerne l'histoire antérieure à son temps (liv. I à IV, 21) et celle qui raconte les choses contemporaines (liv. IV, 22, à X). La première partie elle-même est susceptible d'une nouvelle distinction, selon qu'elle traite des origines que Grégoire ne peut atteindre que par les livres (liv. I et II) ou de faits dont furent témoins les générations antérieures à la sienne (liv. III à IV, 21). La première se compose de données livresques et de traditions populaires, celles-là fidèlement reproduites par une érudition consciencieuse, celles-ci accueillies seu-

lement, faute de mieux, avec une certaine défiance et après un élagage qui les mutile¹. Quant à l'histoire des fils de Clovis, elle est exclusivement racontée d'après des souvenirs oraux; à la seule exception de la guerre de Thuringe, qui se passe très loin, elle est trop rapprochée de l'auteur pour qu'elle ait pu se colorer de teintes légendaires; par contre, elle est assez maigre et l'on peut dire qu'elle reste dans sa plus grande partie ignorée de l'auteur. Thierry I^{er}, Théodebert et Théodebald sont particulièrement peu connus et disparaissent dans une espèce de pénombre. Par contre, dès qu'il aborde l'histoire des fils de Clotaire I^{er} (561-594), Grégoire parle d'après ses propres souvenirs ou d'après les témoins les plus sûrs, et son œuvre prend une valeur de premier ordre comme information. Ce n'est pas qu'il faille s'en rapporter absolument à lui pour l'appréciation des choses qu'il raconte : son jugement est plus d'une fois offusqué par ses sympathies ou par ses antipathies, sans compter que son inexpérience littéraire ou sa possession insuffisante de la langue latine font parfois gauchir l'expression de sa pensée. Mais telle est sa sincérité qu'il nous fournit lui-même le moyen de contrôler ses jugements en ne nous laissant ignorer aucune circonstance. A tout prendre, son œuvre est une des sources les plus importantes dont dispose l'historiographie, et l'on ne saurait presque rien du VI^e siècle si elle n'avait pas été conservée. » Pour apprécier la contribution qu'apporte à notre connaissance de Grégoire de Tours l'étude de Kurth, que nos lecteurs comparent cette page à celles que le regretté Molinier avait écrites sur la même matière dans ses *Sources de l'histoire de France* d'après toute la littérature du sujet et que Kurth ne semble pas avoir connues!

La même méthode rigoureuse et minutieuse appliquée à l'examen du *Liber historiae Francorum* a permis au savant belge d'écrire le mémoire qui annule son *Étude critique sur le Gesta Francorum* parue en 1889. Contrairement à l'opinion de M. Krusch, Kurth considère les deux recensions de cette chronique comme l'œuvre d'un seul auteur qui a utilisé l'*Historia Francorum* de Grégoire, la *Chronique*, les *Étymologies* et l'appendice d'Isidore de Séville, connu jusqu'ici sous le nom d'*Appendice de Marius*, le petit prologue de la *Lex salica*, une source écrite qui était soit des annales neustriennes, soit une chronique de Saint-Denis, enfin des traditions orales. Cet auteur n'a pas connu les *Chronica* du pseudo-Frédégaire². Il était

1. Sur cette « érudition consciencieuse », voir t. II, p. 130 et suiv.

2. Kurth n'a pas connu l'étude de notre confrère F. Lot, *Encore la chronique du pseudo-Frédégaire*, parue dans la *Revue historique*, t. CXV (1914), p. 305 et suiv. Il reproduit encore l'opinion de M. Krusch sur les deux rédacteurs, l'un Burgonde, l'autre Austrasien, des *Chronica*. M. Lot ne reconnaît qu'un rédacteur écrivant vers 642 et remaniant son œuvre vers 660, « un laïque en contact avec la cour des rois de Bourgogne ».

neustrien et même moine de Saint-Denis¹. Je ne pense pas qu'on puisse sérieusement contester ces conclusions. Quant à admettre sans réserves que ce moine de Saint-Denis était originaire de la région de l'Oise, c'est une autre affaire : les détails qu'il fournit sur les événements qui se sont déroulés dans cette région et qui remontent les uns à plus d'un siècle, les autres à plus de quarante ans (l'auteur écrit entre 727 et 736), me paraissent bien plutôt, en raison même de leur précision, provenir de quelque source écrite, aujourd'hui perdue, que de souvenirs conservés et recueillis sur place par un enfant du pays, c'est-à-dire par l'auteur du *Liber historiae*. Tout ce que nous pouvons croire, c'est que cet auteur est de l'Ile-de-France, car Kurth a grandement raison de rejeter avec M. Krusch l'opinion aventurée de Julien Havet et de Gabriel Monod que le *Liber historiae* avait été écrit par un Wisigoth!

L'Étude critique sur la vie de sainte Geneviève avait à peine paru dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain en 1913 (p. 5-80) qu'elle était remise sur le chantier pour répondre, je crois, au compte-rendu que M. Krusch avait fait de la première édition dans le *Neues Archiv*, t. XXXIX (1914), p. 215². Ce compte-rendu du savant allemand qui ne pèche pas par l'aménité du ton et la sérénité de la pensée, — depuis longtemps les deux érudits n'étaient plus à compter les hottées de propos désagréables qu'ils se jetaient à la tête, — constitue pour tout lecteur impartial un éloge des résultats acquis par Kurth. Fier de l'adhésion du savant belge à la classification des manuscrits qu'il avait adoptée, mais forcé dans ses retranchements par la vigoureuse critique de ses arguments contre l'authenticité de la *Vie de sainte Geneviève*, M. Krusch déclarait qu'il lui suffisait que l'auteur de la *Vita Genovefae* eût copié Grégoire de Tours pour que sa thèse demeurât debout. C'est pour enlever à l'érudit allemand cette

1. La démonstration de ce dernier point est bien conduite, mais une phrase (t. I, p. 58) est totalement inintelligible : « Il faut reculer jusqu'au nord de la Seine le pays où écrit notre auteur; la preuve, c'est que là où Grégoire de Tours parle de villes situées au sud de Paris (*quae citra Parisius sunt positae*) il les dit, lui, situées au nord de cette ville (*quae ultra Parisius sunt positae*). » Il faut rétablir le sens ainsi : Là où Grégoire de Tours, qui écrit sur les bords de la Loire, dit « citra Parisius » en parlant des villes situées au sud de Paris sur la rive gauche de la Seine, l'auteur du *Liber historiae*, parlant des mêmes villes, dit « ultra Parisius », ce qui prouve que ce dernier réside au nord de Paris.

2. Kurth ne cite pas ce compte-rendu de M. Krusch et n'indique nulle part où parut la première édition de son propre travail. Je ne vois pas, non plus, qu'il ait connu le travail de M. René Poupardin, *Une nouvelle édition de la vie de sainte Geneviève*, parue dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXXVIII (1911), qui était à citer de préférence au compte-rendu du livre de Künsle publié dans le *Moyen âge*, 1910, p. 347-348.

dernière ressource que Kurth a complété son travail. La thèse du savant Archivraht de Breslau est définitivement condamnée : je serais surpris qu'il reconnût son irrémédiable défaite, mais cela n'aura plus d'importance que dans un pays où les troupes vaincues passent sous des arcs de triomphe !

Voici les résultats de cette remarquable étude : des quatre familles de manuscrits reconnues par M. Krusch et désignées par lui sous les lettres *A, B, C, D*, la première est la meilleure tant pour la forme que pour le fond, comme l'avaient bien vu l'abbé Narbey et M. Krusch ; *B*, que Kohler avait pris pour base de son édition, ne fournit qu'un texte remanié au point de vue de la langue et abrégé ; quant à *C*, dont deux représentants sont les plus anciens manuscrits connus et que M. Künstle a considéré comme le texte primitif, il ne nous livre, en réalité, qu'une vie réécrite et abrégée qui fut composée d'après un archétype de la famille *A* : Kurth le démontre péremptoirement¹ ; enfin *D* représente, pour Kurth, comme pour tous ses devanciers, un remaniement dont il n'y a rien à tirer. Mais si la classification des manuscrits de M. Krusch est la seule acceptable, son édition n'est cependant pas définitive, d'abord parce que l'éditeur des *Monumenta Germaniae* n'a utilisé que les manuscrits *A* et n'a pas su toujours choisir la bonne leçon dans les divers manuscrits de la famille *A*, et parce que *B*, dérivant d'un archétype *A* qui ne nous est pas parvenu, contient des variantes qui sont les vraies leçons à admettre dans le texte. La *Vie de sainte Geneviève* est authentique dans toutes ses parties ; elle a été écrite, comme son auteur le donne à entendre, vers 520 ; Grégoire de Tours l'a connue. L'auteur est un Parisien, originaire de la région de Meaux, et un homme instruit pour son temps. Malgré son incuriosité des événements contemporains, il est seul à

1. M. Künstle et Kurth me paraissent vieillir à plaisir l'origine de *C*. Le premier croit que les deux manuscrits de la bibliothèque de Karlsruhe, qui lui ont livré *C* et qui sont donnés l'un comme de la fin du viii^e siècle, l'autre comme de la fin du viii^e siècle ou du commencement du ix^e (entre 784 et 846), dérivent d'un passionnaire du viii^e siècle écrit dans le nord de la France. Kurth pense que *C* a fait son apparition au plus tard dans le premier tiers du viii^e siècle. Ce sont de simples hypothèses. Pour moi, je crois que ces deux manuscrits sont du commencement du ix^e siècle et que le texte qu'ils contiennent avait pris naissance peu de temps auparavant à Saint-Denis. L'un de ces manuscrits est passé de Saint-Gall à Salzbourg, l'autre appartenait primitivement à l'abbaye de Reichenau : ce dernier fut copié entre 784 et 846 par ordre de Reginbert, bibliothécaire de ce monastère, qui le corrigea de sa main. Dans ce laps de temps, il y eut à Saint-Denis un personnage, Walto, qui avait été en relation avec les deux abbayes de Saint-Gall et de Reichenau, puisque avant d'être abbé du monastère parisien, entre 806 et 814, il avait successivement gouverné ces deux abbayes alémaniques : c'est à lui, sans doute, que s'adressèrent les moines de Saint-Gall et de Reichenau pour avoir la *Vie de sainte Geneviève*.

nous renseigner un peu sur la première moitié du ^{vi}e siècle en Gaule, et « le plus clair profit que nous puissions retirer du *Vita Genovefae*, c'est d'apprendre à connaître la merveilleuse figure de cette fille de France... dont les saboteurs de la critique ont été jusqu'à révoquer en doute l'existence ».

Quiconque a suivi les après discussions auxquelles l'authenticité de la *Vie de sainte Geneviève* a donné lieu, s'étonnera peut-être d'apprendre que Kurth admet l'authenticité de tout le texte d'A, qui comprend le chapitre relatif à la mission de saint Denis en Gaule et assigne par le fait à ce chapitre la date de 520. Kurth est revenu deux fois sur le sujet, et plus longuement la seconde fois, dans son article *les Traditions du VI^e siècle sur l'apostolicité de saint Denis de Paris*. Dans ce dernier mémoire, il montre que l'apostolicité de quelques églises des Gaules, entre autres celle de Paris, était admise par quelques-uns dès la fin du ^ve siècle et au ^{vi}e siècle, que la prétention de Havet de faire dériver le témoignage de la *Vie de sainte Geneviève* sur ce point du diplôme de Thierry IV de 724 est dénuée de tout fondement solide, et qu'enfin le passage « ut comperi juxta traditionem seniorum vel relationem (*al. revelationem*) passionis suae », qui avait été jusqu'à présent regardé comme une référence à la *Passio sancti Dionysii*, qui est du ^{ix}e siècle, ne vise pas une source écrite : « L'auteur invoque deux autorités : d'une part, la tradition des anciens, d'autre part, une révélation miraculeuse relative à la passion du saint. » Kurth a admis, comme Narbey, la leçon « *rerelevationem* » que donnent quatre bons manuscrits; mais il lui faut reconnaître que le plus grand nombre des manuscrits, et, parmi eux, le meilleur, portent « *relationem* » qui a été admis comme la leçon véritable par M. Krusch. « Je dis que *relatio* ne peut avoir d'autre sens que celui de tradition orale. Jamais, en effet, dans aucun écrit de l'époque mérovingienne, à ma connaissance, *relatio* ne désigne une source écrite. »

D'autre part, Kurth démontre que, si ce chapitre ne se trouve pas dans *B*, c'est par suite d'une omission, car la langue est la même que dans tout le reste de la *Vita*, et *C*, qui remonte au ^{viii}e siècle, contient déjà cette prétendue interpolation. Ici Kurth aurait dû fortifier sa démonstration en montrant que la disparition du chapitre dans *B* avait une raison d'être historique. Dans la phrase qui précède le passage supprimé par *B* l'auteur avait écrit : « Quanta veneratione et amore dilexit Catholacensem vicum in quo sanctus Dionysius passus est et sepultus, nequaquam comprehendere queo. » Les mots *et sepultus* ont disparu dans *B* : on peut supposer déjà que cette suppression est postérieure au moment où l'on a distingué le lieu du martyre et le lieu de la sépulture, c'est-à-dire à l'époque d'Hilduin. La supposition devient certitude quand on observe ensuite que le passage relatif à la

mission de saint Denis porte que celui-ci fut ordonné évêque par saint Clément et envoyé en Gaule par lui : « A sancto Clemente... episcopus ordinatus et in hac provincia ab eo directus est. » Comment Kurth et avant lui Kohler et Mgr Duchesne n'ont-ils pas vu que si saint Denis était ordonné évêque par saint Clément il ne pouvait pas être identifié avec Denys l'Aréopagite, et que dès lors il y avait une raison sérieuse de croire que *B* avait été originairement remanié à Saint-Denis après qu'Hilduin eut imaginé l'identification du martyr parisien et de l'évêque d'Athènes, et le martyre à Montmartre, et la céphalophorie ?

La thèse, on le voit, est solidement charpentée. Je fais cependant une réserve à propos du texte qui constitue la référence de l'auteur à la tradition des anciens et à la « relationem (ou revelationem) passionis suae ». Il suffit, en effet, de constater que le mot « passio » peut avoir le sens d'histoire du martyre pour que l'on ne puisse écarter l'hypothèse d'une source écrite opposée à la « traditio seniorum ». L'auteur exprime qu'il sait de source certaine la mission de saint Denis, selon ce que rapportent les anciens et ce que raconte (ou fait voir) l'histoire de sa passion. Or, cette interprétation a pour elle de répondre aux faits : l'ordination de saint Denis par saint Clément et son envoi en Gaule par ce souverain pontife sont consignés dans la *Passio sancti Dionysii*. Il me semble difficile de ne pas admettre qu'il y a là, dans la *Vie de sainte Geneviève*, un renvoi à une source écrite. Je regrette que Kurth n'ait pas étudié cette question de la *Passio* et qu'il s'en soit tenu à reproduire sans examen l'opinion de Julien Havet et de Mgr Duchesne.

Il y a deux *Passio* que l'on distingue par leurs *incipit* : la *Post beatam* et la *Gloriosae*. Dans son étude sur les *Traditions du VI^e siècle sur l'apostolicité de saint Denis de Paris*, Kurth a eu grandement raison de rejeter les conclusions d'un récent travail de M. Macaigne qui, comme autrefois M. Davin, a fait une tentative désespérée pour tirer du discrédit où elle est justement tombée la *Post beatam*. Mais quand il dit que cette œuvre « est tout au plus du IX^e ou du commencement du X^e siècle », il révèle l'insuffisance de sa documentation : la *Post beatam* est une amplification de la *Gloriosae* due à la plume du célèbre abbé Hilduin, et elle fait partie des *Areopagistica* de cet auteur composés vers 835. Il n'y a donc pas à en tenir compte. Reste la *Gloriosae*. Je me propose de démontrer prochainement que cette *Passio*, rajeunie de forme au début du IX^e siècle, renferme des données qui permettent de faire remonter son modèle au delà du VII^e siècle. Le témoignage de la *Vita Genovefæ* vient alors montrer que la *Passio* primitive existait déjà au début du VI^e. Peu à peu la critique des sources tend à se débarrasser des hypothèses fallacieuses, et ce n'est pas l'un des moindres mérites de Kurth d'avoir

contribué à démêler l'écheveau dont une science aventureuse avait mêlé les fils autour de la *Vie de sainte Geneviève*¹.

C'est encore M. Krusch et ses partisans que l'on retrouve aux prises avec Kurth dans ses deux mémoires sur le *Pseudo-Aravatius* et sur le *Vita sancti Lamberti* et M. Krusch. Dans le premier de ces travaux, Kurth maintient avec force la thèse qu'il avait soutenue dans les *Analecta Bollandiana* en 1897, à savoir que saint Arvais, évêque de Tongres au v^e siècle, n'a jamais existé, qu'il doit à une bévue de Grégoire de Tours d'avoir été créé par Adrien de Valois à l'état de fantôme et d'avoir continué à décevoir les érudits malgré les avertissements d'Henschenius : le pseudo-Aravatius n'est autre que saint Servais de Maestricht, évêque de Tongres au iv^e siècle. Dans le second, Kurth revendique à bon droit ce qui lui appartient dans la critique de la *Vita sancti Lamberti* contre M. Krusch qui se serait paré des plumes du paon, — ce qui n'est pas un fait exceptionnel dans la science allemande ; — il conserve la date de 723-743, « probablement un peu après 730 », qu'il avait assignée à la composition de cette œuvre hagiographique, contre l'opinion de M. Krusch qui reculait cette composition jusque sous le règne de Pépin le Bref ; enfin, il fait toucher du doigt combien la critique historique de son adversaire est contaminée par des préoccupations d'ordre confessionnel.

Le *Concile de Mâcon et l'âme des femmes* étale sous nos yeux la sottise de cette légende persistante qui veut que les pères du concile de 585 aient délibéré sur la question de savoir si les femmes avaient une âme et aient tranché cette question par la négative. En réalité, un évêque avait soulevé un débat grammatical pour savoir si l'on pouvait appeler la femme *homo* et le concile lui a prouvé que l'usage de l'Écriture sainte le permettait. Kurth en prend occasion pour montrer que le mot *homo* qui était déjà épïcène dans la langue classique avait conservé ce caractère dans la langue latine du moyen âge.

1. Kurth écrit : « J'ajoute que la *Passio Dionysii*, 12, a copié textuellement la phrase du martyrologe de Florus (22 mars) sur saint Paul de Narbonne : « Quem ita labor domesticus et tribulationis exercuit, ut eum verum Domini « famulum approbaret », dans Migne, *Patr. lat.*, t. XCIV, p. 864. Cet emprunt, que M. Krusch ne paraît pas avoir remarqué, a été relevé pour la première fois par Chevalier, *Origines de l'église de Tours*, p. 181 (cf. p. 19). » Le rapport que Kurth établit entre ces deux œuvres est inacceptable ; la *Passio sancti Dionysii* sous sa forme actuelle existait avant 835 ; elle passait déjà pour un texte très ancien, « libellus antiquissimus ». Le martyrologe de Florus, qui n'est que le martyrologe de Bède le Vénérable interpolé par Florus, diacre de Lyon († 860), ne fut publié que quelques années avant 840 au plus tôt, puisque Wandalbert de Prüm composant son martyrologe achevé en 848 n'eut à sa disposition que celui de Bède et des notes à lui communiquées par le diacre lyonnais, et que Raban Maur utilisait le martyrologe de Florus pour composer le sien à une date comprise entre 842 et 856.

Le long mémoire sur la *Reine Brunehaut* est destiné à dégager la véritable physionomie du personnage des récits le plus souvent malveillants qui ont contribué à fausser le jugement de l'histoire sur cette malheureuse reine qui, « admirablement douée du côté de l'intelligence comme de celui de la volonté, irréprochable dans sa vie privée, amie de la religion, humaine dans un siècle sanguinaire, protectrice intelligente de toutes les initiatives civilisatrices », fut plus qu'aucun autre Mérovingien douée des qualités d'homme d'État et sacrifia tout, le bien et le mal, à sa passion de gouverner qui la mit aux prises avec l'aristocratie. « C'est la lutte contre l'aristocratie qui est tout le règne de Brunehaut, c'est la haine de l'aristocratie contre elle qui a causé tous ses malheurs et qui a créé sa sinistre réputation. » Les écrivains qui ont parlé d'elle ont subi l'influence de sa tragique destinée. Une femme qui avait péri misérablement comme elle n'était-elle pas condamnée par le jugement de Dieu?... Ils ont eu tort de la calomnier, mais ils ont eu raison de condamner sa politique. Sa tentative de réaction était chimérique, comme celle d'Ebroïn ; l'absolutisme royal avait fait son temps. « L'avenir appartenait à cette monarchie tempérée que les descendants d'Arnoul et de Pépin allaient inaugurer bientôt sur les ruines du despotisme mérovingien. »

Enfin Kurth a repris l'examen du problème que soulève le *Baptême de Clovis*. Ce dernier article n'apporte pas grand'chose de nouveau sur le fond même de la question. Aussi ne noterai-je ici que quelques observations qui serviront à mettre au point des conclusions que les lecteurs de la *Bibliothèque de l'École des chartes* n'ont peut-être pas oubliées. Kurth a dressé une bibliographie du sujet qui est incomplète. Après la publication de mon article dans cette revue, une discussion eut lieu entre notre confrère M. L. de Grandmaison et M. l'abbé Vaucelle dans une séance de la *Société archéologique de Touraine* (*Bulletin*, 1907, p. XXXVI-XL). Ce dernier consacra un long appendice de son livre *la Collégiale de Saint-Martin de Tours* (1908), p. 411-433, à soutenir une thèse que j'ai combattue dans le *Moyen âge* de 1909 (p. 203). Enfin M. C. Pfister a écrit un article sur le *Baptême de Clovis* dans la *Revue hebdomadaire* que Kurth n'a pas pu connaître.

Le savant belge, qui en 1901 ne voulait pas prendre en sérieuse considération la lettre de saint Nizier, évêque de Trèves, à Chlodosvinda, s'efforce maintenant, comme j'ai tenté moi-même de le faire, de combiner les données de cette lettre avec celles de Grégoire de Tours. « Ma conclusion, dit-il, est que, sans doute, saint Nizier a pu avoir connaissance d'un pèlerinage de Clovis à Saint-Martin de Tours, mais que, n'étant d'ailleurs pas historien et n'ayant aucune mission spéciale pour élucider la question, il a placé par erreur ce pèlerinage entre la conversion et le baptême. C'est de toutes les interprétations de la lettre

de saint Nizier la seule, à mon sens, qui tienne compte de toutes les difficultés et s'harmonise avec les faits connus. » Cette conclusion, qui se rapproche de celle d'Arbois de Jubainville, ne me paraît ni justifiée ni justifiable. Pourquoi supposer gratuitement une erreur de saint Nizier? L'évêque de Trèves dit expressément que ce sont les miracles de saint Martin qui ont déterminé la promesse de Clovis de se faire baptiser. A deux reprises déjà j'ai insisté sur l'importance de la phrase « qui humilis ad domni Martini limina cecidit et baptizare se sine mora promisit ». Il me faut revenir sur ce que j'ai dit déjà en 1909 puisque Kurth traduit encore que Clovis « promet de se faire baptiser sans retard ». Le « sine mora » ne retombe pas logiquement sur « baptizare » (pour baptizari), mais sur « promisit » ; c'est la promesse de se faire baptiser qui ne comporte pas de retard, et non le baptême. En vérité, la lettre de saint Nizier perdrait toute signification si l'on mettait le pèlerinage de Tours avant la conversion sur le champ de bataille et si, par le fait même, on enlevait aux miracles de saint Martin leur victoire décisive. Kurth a été mal inspiré de renoncer sur ce point à l'opinion qu'il avait exposée dans son *Clovis* (2^e édition, t. I, p. 323); et M. Krusch a certainement eu raison de voir dans la conversion de Clovis à Tours une victoire du catholicisme sur l'arianisme qui disputait l'âme du roi à la religion de saint Remi, comme saint Avit de Vienne le dit.

Quant à la lettre d'Avit, Kurth en propose une explication qui n'est pas tout à fait celle qu'il avait jadis donnée et qui diffère de celle que G. Reverdy avait indiquée dans le *Moyen âge* en 1913. Il cite l'article de ce jeune savant qui est mort au champ d'honneur ; mais il ne le discute pas : cependant l'interprétation de Reverdy, dont M. Pfister a loué l'ingéniosité dans la courte notice nécrologique qu'il a consacrée à son ancien élève, valait la peine d'être examinée. Kurth et moi, nous avions vu dans un passage de la lettre d'Avit une allusion à la guerre de Clovis contre les Alamans. Reverdy n'y veut voir qu'une allusion à la conversion du roi et à celle des Francs ; et il en donne la traduction paraphrasée que voici : « Vous prêcherai-je la miséricorde lorsqu'un peuple jusqu'à ce jour captif (de l'erreur) et que vous venez de délivrer célèbre celle dont vous avez fait preuve à son égard en montrant sa joie aux yeux du monde et en laissant couler devant Dieu les larmes de son repentir? Je ne forme qu'un vœu : puisque Dieu, grâce à vous, va faire de votre peuple le sien tout à fait, offrez une part du trésor de foi qui remplit votre cœur aux peuples voisins qui, ayant vécu jusqu'à ce jour dans l'ignorance naturelle, n'ont pas été corrompus par le ferment des doctrines perverses (l'arianisme). » Cette explication est séduisante, mais je ne la crois pas fondée parce que le texte de saint Avit n'est pas serré d'assez près. « Numquid... prædicabimus...

misericordiam, quam solutus a vobis adhuc nuper populus captivus gaudiis mundo insinuat, lacrymis Deo? Unum est quod velimus augeri : ut, quia Deus gentem vestram per vos ex toto suam faciet, ulterioribus quoque gentibus, quas in naturali adhuc ignorantia constitutas nulla pravorum dogmatum germina corruerunt, de bono thesauro cordis fidei semina porrigatis¹. » Traduire « adhuc nuper » par « jusqu'à ce jour », c'est ne pas saisir l'opposition qu'il y a entre « le peuple naguère encore captif » et la nation franque qui n'est pas encore catholique, mais que Dieu fera (*faciet*) sienne tout à fait grâce à Clovis. Comment Avit pourrait-il dire que le peuple de Clovis se réjouit de sa propre conversion puisqu'il n'est pas encore converti? Traduire « unum est quod velimus augeri » par « je ne forme qu'un vœu », c'est ne pas saisir le lien véritable entre les deux passages de la lettre. L'évêque dit au roi : « Nous voudrions que vous ajoutiez à ce que vous avez fait ceci seulement, que, puisque Dieu se servira de vous pour faire sienne tout à fait votre nation, vous donniez aussi du riche trésor de votre cœur les semences de la foi à ces nations étrangères qui, encore plongées dans l'ignorance naturelle, n'ont pas été corrompues par les ferments des mauvaises doctrines. » C'est sans doute pour ces raisons que Kurth n'a pas donné son adhésion à Reverdy et qu'il écrit : « Quand Avitus loue Clovis d'avoir eu pitié d'un peuple captif qui proclame sa délivrance par des larmes de joie, de qui parle-t-il, sinon des provinciaux de la Gaule que les Alamans venaient de mettre sous le joug? » Mais voici une interprétation qui me paraît mieux appropriée au texte d'Avit. La lettre a un sujet unique : la conversion de Clovis. Cette conversion doit avoir trois résultats : elle a délivré un peuple naguère encore captif, elle fera de la nation franque la nation élue de Dieu, elle doit faire des Francs la nation évangélisatrice des peuples germaniques. Qui ne voit dès lors le sens exact de la lettre? Le « populus captivus », c'est la population gallo-romaine du royaume de Clovis, la population catholique que la conquête franque avait faite captive du vainqueur germanique encore païen et qui manifeste sa délivrance de la domination païenne aux yeux du monde par sa joie, et à Dieu par les larmes de sa reconnaissance. Clovis, converti au catholicisme, devient le maître légitime des catholiques qui, par un don joyeux d'eux-mêmes, se libèrent de la sujétion imposée par la conquête. La conversion de Clovis, c'est l'acte miséricordieux dont l'évêque catholique loue le monarque. Mais, aux yeux d'Avit, il ne doit pas suffire au roi d'avoir rendu sa liberté au peuple catholique de ses États; l'évêque ne doute pas que Dieu, par l'entremise de Clovis,

1. *Aviti opera*, édition Peiper, *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, t. VI, p. 76.

fera des Francs une nation catholique; et, quand les Francs seront catholiques, Clovis devra songer aux peuples qui habitent au delà de ses États et qui sont encore païens pour les amener à la foi catholique et ne les pas laisser corrompre par les Ariens. Il me paraît maintenant que la lettre d'Avit ne contient pas une allusion directe à la guerre de Clovis contre les Alamans; si cette allusion existe, elle ne peut être cherchée que dans la phrase : « Prêcherai-je la foi au converti, alors qu'avant votre conversion vous l'avez connue sans prédication? »

Mais les observations que je viens de présenter n'altèrent en rien la solution du problème que posait le baptême de Clovis qui reste fixé à Reims et en 496.

Dans le long compte-rendu que je viens de consacrer aux *Études franques*, je n'ai que bien à peine laissé deviner le ton acrimonieux que prend la discussion quand Kurth se trouve en face de M. Krusch, dont le nom paraît presque à chaque page : la plupart des thèses de l'érudit belge auraient gagné à plus de sérénité. Je n'ai rien dit non plus du style souvent négligé et de la présence de néologismes inutiles qui n'ont même pas le mérite d'être harmonieux, comme « des ajoutes » pour « des additions ». Plus que jamais nous devons réclamer que les érudits se servent d'une langue correcte. Enfin Kurth, parlant à deux reprises du champ de bataille où les Huns d'Attila furent vaincus en 451, rend « campus Mauriacus » par Mauriac, ce qui laisse croire qu'il est partisan de l'opinion qui retrouve le champ de bataille en Auvergne. Cette opinion n'est guère défendable après les recherches d'A. Longnon qui a proposé de voir « Mauriacus » dans Moirey, à dix-huit kilomètres environ à l'ouest de Troyes : la seule objection sérieuse que Longnon voyait à cette identification était la distance indiquée par la chronique de Prosper d'Aquitaine, « quinto milliario ». Or, « il existe un lieu dit les Batailles sur le finage de Fontvannes tout auprès de Moirey » et Fontvannes qui est situé sur la grand'route de Sens à Troyes n'est guère qu'à quinze kilomètres de Troyes. Il en résulte que le champ de bataille qui devait s'étendre sur une ligne assez allongée se trouvait compris entre la cinquième borne et la sixième de la voie romaine, si l'on admet avec d'Arbois de Jubainville qu'il s'agit ici de lieues gauloises et non de milles romains. A ce sujet, je crois devoir signaler ici le très intéressant appendice sur les *Indications de distances dans Grégoire de Tours* que M. le commandant Lecoindre a publié à la suite de son article *la Bataille de 507 entre Clovis et Alaric*¹ qui rouvre la question de Vouillé que Kurth croyait, avec A. Richard et A. Longnon, définitivement résolue. *Sub judice lis est.*

L. LEVILLAIN.

1. *Bulletin de la Société des antiquaires de l'ouest*, 1918, p. 423-456.

Mgr Pierre BATIFFOL. *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne*. Paris, Gabalda et Picard, 1919. In-16, vi-330 pages.

Je voudrais pouvoir analyser longuement ce volume plein de renseignements précieux et d'aperçus nouveaux sur le pontificat romain, sur le bréviaire parisien de 1736, sur les présents considérables distribués par saint Cyrille à la cour de Constantinople pour rentrer en grâce auprès de l'empereur, sur les origines de la fête de la Chandelier, sur le règlement des conciles; je ne puis que mentionner les titres des chapitres qui montrent la variété des sujets traités. Un chapitre sur le costume liturgique romain m'a paru particulièrement intéressant. En voici les conclusions : le costume ecclésiastique se confondit d'abord, et jusqu'au VIII^e siècle, avec le costume civil. L'aube, la chasuble, la dalmatique sont empruntées au costume romain du IV^e siècle; le manipule, l'étole, de même origine, ont été peu à peu dénaturés, stylisés et sont devenus des insignes; le costume monastique est le vêtement des gens de basse condition, donné par saint Benoît à ses moines pour marquer leur humilité. Le pallium seul est originairement un insigne, tardif d'ailleurs, et emprunté par le Siège apostolique à l'épiscopat de l'Orient grec. « Le symbolisme est venu ensuite, qui a voulu donner une signification mystique à des pièces qui n'étaient en aucune manière des créations de la foi et qui sont, pour l'historien qui recherche simplement leur origine, des restes que l'Église conserve du monde romain. »

Dans un chapitre qui nous a retenu plus particulièrement, Mgr Batiffol étudie les origines de la cathédrale de Paris et montre, d'après le peu que nous en savons, ce qu'elle était au VI^e siècle. Dès le début du V^e siècle, avant que Childebart ait construit la basilique de Saint-Vincent et Clovis celle des Saints-Apôtres, toutes deux sur la rive gauche, devait s'élever, dans la Cité, la cathédrale qui remplaça l'antique chapelle cachée, semble-t-il, dans le faubourg qui porte encore le nom de l'évêque saint Marcel et à laquelle se rattachent les origines chrétiennes de Paris. De cette première cathédrale de la Cité, nous ne savons rien.

Fortunat et Grégoire de Tours, au VI^e siècle, nous donnent quelques lumières sur la cathédrale, située alors à hauteur de la façade de Notre-Dame. Bien que la pièce de vers où Fortunat décrit une somptueuse basilique édiflée par Childebart I^{er} (511-558) soit intitulée « De ecclesia parisiaca », ce qui désigne proprement la cathédrale, et bien que la description que donne Fortunat de cette basilique corresponde à ce que nous connaissons de l'église cathédrale d'alors par les fondations découvertes sur la place du Parvis en 1847, longuement décrites par Albert Lenoir et confirmées par les fouilles faites en 1907 et 1914, je ne crois pas qu'il faille voir dans la basilique décrite par

Fortunat un autre monument que l'antique basilique de Saint-Vincent, qu'après diverses vicissitudes, remplaça au ^x^e siècle l'église actuelle de Saint-Germain-des-Prés. Mais les dispositions des fondations de l'église de la place du Parvis, l'ampleur de son plan, la richesse des matériaux employés, le style du chapiteau et des fragments de mosaïque retrouvés, tout permet de penser que cette église, qui était la cathédrale, comme le prouvent divers témoignages de Grégoire de Tours, avait dû être édifiée vers le même temps que la basilique de Saint-Vincent, et la description donnée de cette dernière par Fortunat peut assez bien nous donner l'idée de ce qu'était alors la cathédrale.

Nous avons la preuve que, dès le ^{vi}^e siècle, cette église cathédrale était déjà dédiée à la Vierge. En 528, dans un diplôme du roi Childebert portant donation à l'église de Paris du village de La Celle, près de Montereau, nous trouvons la mention de deux églises cathédrales dédiées l'une à la Vierge, celle dont les fondations ont été retrouvées sous le Parvis, l'autre à saint Étienne, le premier martyr, dont le culte, après la découverte des reliques à Jérusalem, se répandit rapidement en Orient et dans tout l'Occident. Cette seconde église doit pouvoir être identifiée avec celle dont les fondations ont été retrouvées par Viollet-le-Duc en 1858, lorsqu'il agrandit le caveau des archevêques sous le chœur de la cathédrale actuelle. Au ^{viii}^e siècle, l'église Notre-Dame est en outre dédiée à Saint-Germain, mais ce titre disparaît vite. A la fin du ^{ix}^e siècle, après plusieurs fluctuations au cours desquelles l'église Saint-Étienne paraît avoir joué, à diverses reprises, un rôle prépondérant, la cathédrale est toujours Notre-Dame et nous savons qu'au ^{xi}^e siècle Saint-Étienne tombait en ruines.

Marcel AUBERT.

A. RENAUDET. *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517)*. Paris, Champion, 1916. In-8°, XLVIII-739 pages. (Bibliothèque de l'Institut français de Florence, 1^{re} série, t. VI.)

Dans sa *Préface*, l'auteur expose comment, voulant étudier pendant la période indiquée « le problème séculaire de la restauration chrétienne », il a dû suivre dans le détail l'évolution de la vie catholique sous ses différentes formes et dans ses multiples manifestations (croyances, morale, pratique), en même temps que celle des doctrines politiques et littéraires, tant chez les théoriciens que chez les hommes d'action. Aussi, « les événements de la politique extérieure ou intérieure... servent-ils de cadre à cette étude ».

M. Renaudet limite son sujet, dans le temps, entre le départ de Charles VIII pour Naples et la fin des premières guerres d'Italie; dans l'espace, il prétend l'enserrer à l'intérieur des remparts de Paris

Mais la période qui fait, à proprement parler, l'objet de son étude est issue de celle qui l'a précédée; d'autre part, la renaissance italienne, l'activité mystique et pédagogique de la Hollande, les travaux exégétiques de l'Angleterre ont exercé à Paris une influence indéniable. Aussi, le cadre est-il débordé de toutes parts.

Nous ne nous en plaignons point, puisque cette nécessité nous vaut une première partie, intitulée : *les Éléments de Réforme en 1494*, qui, dans ses deux cents pages, contient en réalité une histoire excellente de la vie intellectuelle et religieuse du x^ve siècle, particulièrement à Paris. On y voit notamment comment le nominalisme, triomphant avec Ockam, en arrive à séparer chez ses adeptes la vie scientifique d'avec la vie religieuse et, par voie de conséquence, à dessécher cette vie religieuse jusqu'à l'anéantir. Il est vrai qu'il se produit alors une réaction mystique, dirigée par Gerson et Pierre d'Ailly, héritiers de saint Bernard et des Victorins, tandis que, surtout depuis 1490, se multiplient les éditions de *l'Imitation de Jésus-Christ*. La réforme monastique commence sous Louis XI. L'enseignement universitaire se complait encore dans un verbalisme creux et dans de vaines abstractions; il délaisse les maîtres de la philosophie et de la théologie pour se borner à l'étude des commentateurs et des résumés, dont M. Renaudet nous donne une très précieuse bibliographie. Il ne faut cependant pas oublier que, bien avant les guerres d'Italie, Robert Gaguin, Charles Fernand, Jean Cordier, Lefèvre d'Étaples avaient franchi les Alpes et que le dernier entretenait des relations suivies avec l'Académie platonicienne de Florence.

Abordant ensuite l'époque dont il a fait le centre de son travail, l'auteur la partage en deux périodes, subdivisées elles-mêmes en autant de sous-périodes. Dans chacune de ces huit tranches chronologiques, — dont la plus longue ne compte pas plus de sept années, — il étudie successivement les faits (*Réformateurs et réformes*) et les doctrines. Ce plan ne laisse pas d'être assez arbitraire et il a l'inconvénient de disperser l'intérêt qui s'attache à de grandes figures, comme celles d'Érasme ou de Lefèvre d'Étaples. Peut-être n'y avait-il pas d'autre moyen de diriger le lecteur, sans l'égarer, parmi des événements multiples et variés, au travers de discussions doctrinales subtiles et confuses.

Nous ne pouvons songer à résumer ici son exposé, très nourri et toujours appuyé d'une documentation infiniment riche. Retenons seulement que les progrès des études profanes ont été, durant cette période, beaucoup plus rapides que ceux des études sacrées, d'où la rupture d'équilibre qui produira la Réforme. On se préoccupe cependant beaucoup d'améliorer la situation de l'Église et de relever la vie religieuse, mais, remarque M. Renaudet, la réforme bénéficiale intéresse beaucoup plus le pouvoir, et même le clergé, que la réforme dis-

ciplinaire, et notre auteur ajoute que, s'il existe un mouvement réformateur, il n'en faut pas rechercher l'origine parmi les hauts dignitaires de l'Église, mais bien parmi le clergé du second ordre. Il cite à ce propos le célèbre Olivier Maillard, Jean Raulin, recteur du collège de Navarre, Jean Quentin, pénitencier de Paris, Standonck, proviseur du collège de Montaigu, et qui en avait fait un véritable séminaire, etc. Cependant, M. Renaudet proclame lui-même, en un autre passage de son livre, le zèle des évêques de Paris, Jean Simon et Étienne Poncher, de l'archevêque de Tours, Tristan de Salazar, du légat Georges d'Amboise, du provincial des Jacobins, Antoine Pennet. La Réforme est d'ailleurs plus active et plus efficace chez les réguliers que chez les séculiers et, parmi les premiers, elle se manifeste principalement chez les Jacobins : or, c'est précisément parmi ces religieux que « les opinions luthériennes rencontreront le moins de partisans » (p. 694). Assurément, la réforme n'est pas générale et bien des tentatives ont échoué ou n'ont pas duré. Certains de ses protagonistes exagéraient le rigorisme ou compromettaient leur action par des manifestations en faveur des libertés gallicanes ou des privilèges universitaires ; le Parlement et l'Université, favorables à la réforme, combattaient cependant, sous prétexte de libertés gallicanes, l'action réformatrice du légat ; en même temps, Érasme persiflait l'enseignement et l'idéal religieux de ceux qui voulaient restaurer l'observance monastique et renouveler l'esprit d'ascétisme.

Ces aperçus ne donnent qu'une idée très imparfaite du livre de M. Renaudet : il faudrait encore rappeler ce qu'il dit des études grecques et hébraïques, des transformations scolaires, des relations de la royauté avec le Saint-Siège, des controverses relatives aux origines chrétiennes et à l'Immaculée-Conception, etc.

L'ouvrage, nous l'avons dit, repose sur une documentation considérable, dont l'énumération (sources manuscrites, sources imprimées, publications diverses) ne remplit pas moins de trente-sept pages. Si riche que soit cette bibliographie, elle laisse néanmoins de côté certains travaux, notamment des travaux publiés dans des recueils catholiques, et que l'auteur aurait utilement consultés. Lorsqu'il s'occupe, par exemple, du dogme de l'Immaculée-Conception, il se borne à renvoyer à la *Real-Encyclopedie* d'Herzog ; il aurait fallu citer aussi les articles de M. l'abbé Vacandard dans la *Revue du clergé français* en 1910, où sont mentionnés deux documents fort importants qui paraissent lui avoir échappé : la bulle *Prae excelsis* du 1^{er} mars 1476 qui approuve la fête de l'Immaculée-Conception et la bulle *Grave nimis* qui condamne Bandello (1483). La *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain aurait également fourni des données précieuses sur le rôle d'Érasme.

Mais ce sont là de petites imperfections : en décernant à cette

savante publication le second prix Gobert, l'Académie des inscriptions a témoigné suffisamment de sa valeur.

André LESORT.

Joseph DUQUESNE. *François Bauduin et la Réforme*. Grenoble, Allier frères, 1917. In-8°, 58 pages. (Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*.)

Bauduin ne jouit pas d'une bonne réputation : suspect aux catholiques, il est considéré comme un apostat par les protestants. Dans cette courte, mais savante monographie, son compatriote M. Joseph Duquesne, juriste comme lui, a entrepris de le justifier ; pour y parvenir, il le replace dans son milieu et, après avoir minutieusement rétabli l'ordre chronologique de sa correspondance et de ses œuvres, il suit pas à pas l'évolution de sa pensée. Dans la vie du personnage, deux dates sont à retenir : celle de 1545, où il fut officiellement reçu dans l'église réformée, celle de 1563, où il abjura le protestantisme. L'opinion, en France, est alors divisée entre trois partis : les calvinistes, la Sorbonne avec la majorité du Parlement et la grande masse du clergé, enfin le groupe des esprits modérés, qui réclament une réforme de l'Église, mais qui veulent voir effectuer cette réforme dans un esprit de large tolérance. Jurisconsulte aux vues très élevées et très étendues, en même temps historien d'une vaste érudition, doué par surcroît d'un caractère fait pour la conciliation plutôt que pour le martyre, Bauduin appartient au groupe des modérés. L'intransigeance de Calvin l'éloigne de ce maître qu'il avait chéri et ses études sur l'antiquité ecclésiastique le ramènent au catholicisme : son *Constantinus Magnus*, publié en 1556, marque déjà nettement son évolution dans ce sens. L'influence de sa famille et celle du jésuite Maldonat achèveront sa conversion.

André LESORT.

Léonard Chester JONES. *Simon Goulart (1543-1628)*. Genève, Georg, et Paris, Champion, 1917. In-8°, xviii-688 pages, 8 planches.

Natif de Senlis, Goulart embrasse la religion réformée durant ses études de droit à Paris. A vingt-trois ans, il passe à Genève, où il est consacré pasteur le 20 octobre 1566 et où il est bientôt mis à la tête de la paroisse Saint-Gervais ; il y restera sa vie durant, tout en remplissant, à partir de 1607, les éminentes fonctions de « préséant et modérateur » de la Compagnie des pasteurs et du Consistoire, fonctions dans lesquelles il sera le troisième successeur de Calvin, après Théodore de Bèze et La Faye. Maintes fois appelé par de multiples églises de France, de Lorraine, de Suisse, il résiste à toutes les solli-

citations et, sauf deux courts séjours à Trémilly, en Champagne (1583), et à Grenoble (1605), il ne s'éloigne pas de Genève, où il joue un rôle assez important et où il représente, tant au Consistoire que dans la vie politique, les tendances libérales et populaires.

Son œuvre littéraire est considérable et la bibliographie critique qui occupe cent pages du présent ouvrage ne compte pas moins de soixante-quinze numéros. Les questions doctrinales y tiennent peu de place : Goulart ne s'intéresse guère aux dogmes et ses publications religieuses visent plutôt à l'exposé de la morale et à l'édification. C'est un polygraphe : il a commis des vers médiocres, il a écrit sur la musique, il a traduit, commenté et annoté les auteurs grecs, latins, italiens, anglais, portugais. Ami très intime de Scaliger et de Casaubon, il a cultivé avec eux l'antiquité classique. Mais il s'est principalement intéressé à l'histoire et, tout particulièrement, à celle de son époque. M. L. C. Jones dissipe les derniers doutes qui pouvaient demeurer sur l'attribution à Goulart de ces sources capitales que constituent, pour l'histoire des guerres de religion, les *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX*, l'*Histoire ecclésiastique* dite de Bèze, les *Mémoires de la Ligue*, le *Recueil des choses mémorables venues en France sous le règne de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV*. Toutefois, M. Jones borne sa tâche à la description des éditions et à l'identification de l'auteur ; son livre est seulement une bio-bibliographie, mais il laisse entièrement de côté la recherche des sources utilisées par Goulart dans ses œuvres historiques et il ne se préoccupe aucunement de faire la critique de ces œuvres.

Ce silence paraît intentionnel, et l'on serait mal fondé à le lui reprocher. L'abondance de sa documentation et le judicieux emploi qu'il en a fait montrent assez qu'il est bon historien. Il y a lieu seulement de regretter qu'il ne soit pas davantage familiarisé avec la littérature catholique et les publications françaises ; on est surpris, notamment, de ne voir citer, à propos de l'Escalade et des missions de Thonon, aucun des travaux relatifs à saint François de Sales et à son rôle dans le Chablais ni, à propos de la traduction du *Franco-Gallia* d'Hotman, le livre d'Ariste Viguié sur cet ouvrage, non plus que la thèse de M. G. Weil (*les Théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion*).

Parmi les pièces annexes, il convient de signaler quarante-huit lettres de Goulart ; dans ce nombre, celles écrites de Trémilly contiennent des détails intéressants sur l'état des églises réformées de Champagne ; celles adressées à Simler, de Zurich, fournissent des indications précieuses sur la date et la composition des œuvres de leur auteur. Les autres ont pour destinataires Scaliger, Casaubon,

Théodore de Bèze, Stucki, Schobinger, Ferry (le ministre de Metz), etc. Un bon index termine le volume.

André LESORT.

Jean-E. GODEFROY. *Les Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et la Révolution*. Paris, Champion, 1918. In-12, 326 pages. Prix : 5 francs.

Cette monographie présente un intérêt tout particulier pour l'histoire religieuse de la seconde moitié du XVIII^e siècle, spécialement dans le nord-est de la France. La condition sociale et la valeur intellectuelle des novices bénédictins vont toujours en s'abaissant, la formation théologique et spirituelle s'affaiblit, le jansénisme, puis les doctrines philosophiques de l'époque pénètrent les abbayes, la franc-maçonnerie s'y développe au point de compter parmi ses membres le dernier procureur général et le dernier président général de la congrégation. Le résultat est que, pour la plupart, les moines de Saint-Vanne ont perdu le sens de la vie monastique, qu'ils n'ont plus foi en leur mission spirituelle et que certains d'entre eux, tel dom Cajot, se font les propagateurs des doctrines de J.-J. Rousseau ou publient, sous un pseudonyme assez transparent, des pamphlets contre le monachisme.

Aussi ne faut-il s'étonner ni de la faiblesse et de la rareté des protestations formulées par les Vannistes contre la suppression de leurs maisons, ni du très petit nombre de ceux qui ont exprimé le désir de continuer la vie commune : 100 à peine sur les 600 religieux que comptait la congrégation en 1790. Un quart environ de ce nombre total est passé dans le clergé constitutionnel et plusieurs y sont devenus vicaires épiscopaux, notamment dom Grappin, qui, après le Concordat, sera, à Besançon, vicaire général de Le Coz. Beaucoup renoncèrent à l'état ecclésiastique et se marièrent; d'autres, en très petit nombre, entrèrent, sous le Consulat, dans les cadres des clergés diocésains réorganisés : les écrits et les discours par lesquels les uns et les autres entendent justifier leur conduite ou expliquent leur attitude à l'égard des décisions du Saint-Siège sont un dernier écho des doctrines en honneur dans les dernières années de la congrégation et démontrent la pauvreté de leur vie religieuse. A côté de ces misères, il convient de mentionner la tentative infructueuse de dom Lombard pour la reconstitution de l'abbaye de Senones à Saint-Jean-du-Mont (1802-1804).

Très riche en faits peu connus, l'ouvrage de M. Godefroy est le fruit de longues recherches dans les bibliothèques et les archives; peut-être, pour la période concordataire, l'auteur aurait-il été mieux renseigné encore s'il avait consulté les archives épiscopales qui pos-

sèdent, pour la plupart, de nombreux dossiers relatifs au personnel ecclésiastique de cette époque. Il est à souhaiter que, pour d'autres congrégations, soient entreprises des monographies analogues; elles jetteraient, comme le fait celle-ci, une lumière singulièrement vive sur l'histoire religieuse de la fin du XVIII^e siècle et du premier quart du siècle suivant.

André LESORT.

R. P. MORTIER, O. P. *Histoire des maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*. T. V (1487-1589) et t. VI (1589-1650). Paris, Alph. Picard, 1911-1913. 2 vol. in-8°, 674 et 543 pages.

Les lecteurs de la *Bibliothèque* connaissent déjà les quatre premiers volumes de cette publication (voir t. LXVIII, p. 588-592, et t. LXX, p. 537-540), qui se continue avec une régularité remarquable; les tomes V et VI ne le cèdent en rien, comme intérêt, à ceux qui les ont précédés, et, cette fois encore, c'est plutôt l'histoire de tout l'Ordre des Dominicains que celui de ses maîtres généraux qui forme la matière principale de l'ouvrage. Une question domine toute cette histoire, c'est celle du retour à la discipline austère des premières années et de la suppression du « privatisme », qui est la négation même de toute vie religieuse : on en a déjà constaté les funestes effets au XV^e siècle et, à l'époque qui nous occupe à présent, un grand nombre de couvents, surtout dans l'Italie méridionale, sont devenus la propriété des quatre ou cinq religieux qui les habitent, qui les ont transformés en exploitations agricoles à leur profit et qui louent ou vendent les appartements que chacun d'eux s'y est fait aménager selon ses convenances personnelles. Comme aux siècles précédents, l'initiative et la direction de la réforme viennent bien moins de la tête de l'Ordre que de certaines de ses congrégations; c'est ainsi que, dans le deuxième quart du XVII^e siècle, il n'y avait d'observantes en France que les dix-huit maisons de la congrégation de Saint-Louis. Mais l'œuvre de régénération est compromise tantôt par la discorde qui règne au sein de la congrégation, tantôt par les rivalités de province à province ou de congrégation à congrégation, presque toujours par le temps, qui finit par user peu à peu les meilleures volontés et par adoucir insensiblement les austérités prescrites dans les jours de ferveur.

Et comment pourrait se maintenir et se développer la réforme quand le maître général paraît s'en désintéresser et quand le chapitre général qui l'a élu s'est réuni au milieu de fêtes somptueuses, tel celui de Venise en 1487? Sans doute, au XVI^e siècle, certains généraux, comme Vincent Bandelli (1501-1506), s'occupent de rétablir la vie commune et la pauvreté primitive, mais les chefs de l'Ordre se renouvellent si fréquemment qu'aucun d'eux ne peut accomplir œuvre durable. Les premiers progrès sérieux commencent avec le généralat de Secchi (1612-1628); ils s'affirment et grandissent sous l'énergique maîtrise de

son successeur, Ridolfi (1629-1644), qui fonde dans ce but le noviciat général de Paris pour les provinces françaises. Mais ce général, qui a fait rendre gorge aux « privatistes » des Pouilles et du royaume de Naples et qui a répandu sur l'Ordre entier le produit des confiscations opérées à leurs dépens, finit par succomber sous leurs coups; pour obtenir sa déposition, qui fut prononcée par le pape en 1644, ils trouvèrent le concours empressé des cardinaux Barberini et de leur oncle Urbain VIII, irrités contre le maître, qui passait pour avoir favorisé un mariage auquel les Barberini s'étaient montrés fort hostiles, celui du prince Paul Borghèse avec la riche héritière des Aldobrandini.

La chute du maître Ridolfi nous fait toucher du doigt une modification très grave qui vient de s'accomplir dans la vie intérieure de l'Ordre, je veux parler de l'intervention toujours croissante de l'autorité pontificale : depuis 1538 (élection de Recuperati), l'élection des maîtres doit être confirmée par le pape; en 1532, c'est en dehors de toute délibération du chapitre général et par une simple bulle qu'est créée la province du Mexique; dix ans plus tard, la bulle *Licet ab initio* enlève au maître général ses droits sur le Grand Inquisiteur pour les transporter au Saint-Office; de plus en plus, le vicaire général qui gouverne l'Ordre en l'absence du général et qui préside le chapitre d'élection est désigné d'office par le pape, au lieu d'être élu suivant les constitutions de l'Ordre; le souverain pontife en vient à limiter entre quatre candidats le choix des électeurs (1580), à prononcer des exclusions, à déposer en dehors de toutes règles le chef de l'Ordre. Un autre personnage, moins qualifié, voit également grandir son rôle au détriment de l'autorité du maître général, c'est le cardinal protecteur.

En même temps, les pouvoirs séculiers prennent de plus en plus l'habitude de se mêler des affaires de l'Ordre. Il n'en résulte rien de bon pour sa discipline, mais ce sont les religieux eux-mêmes qui, trop souvent, ont provoqué cette intervention, soit que le maître général Beccaria (1589-1600) se fasse donner par l'empereur Rodolphe des patentes pour imposer la réforme aux couvents de l'Empire, soit que les religieux de Saint-Jacques de Paris appellent comme d'abus contre le supérieur qui veut la leur imposer malgré eux. Ils vont même parfois plus loin : à Bordeaux, le cardinal de Sourdis emploie la garnison du château Trompette pour établir cette réforme en dépit des religieux récalcitrants; ceux-ci, à Montpellier, sollicitent contre les observants le concours des huguenots. Mais, ce qui est plus grave, parce que plus profond et plus durable, c'est l'intervention diplomatique dans le gouvernement général de l'Ordre, qui devient l'objet des sollicitations intéressées de la France et de l'Espagne : le récit de l'élection de Galamini en 1608 et les 200 pages consacrées au généralat de Ridolfi nous ouvrent des aperçus bien suggestifs sur l'histoire religieuse et sur l'histoire diplomatique du xvii^e siècle.

L'histoire du gouvernement intérieur de l'Ordre des Frères Prêcheurs et de ses rapports avec le Saint-Siège ou avec les autorités séculières ne constitue pas, à elle seule, l'intérêt de ces deux volumes. On y trouve encore une foule de renseignements précieux sur son état intellectuel et son enseignement théologique, principalement en Espagne; sur le florissant développement de ses missions en Guinée, au Maroc et dans l'Amérique latine; sur les transformations de sa liturgie; sur son rôle à l'époque de la Réforme, aussi bien en ce qui touche la défection presque unanime des religieux anglais que le prosélytisme de leurs confrères allemands contre Luther; sur sa participation au concile de Trente; sur certains de ses religieux les plus marquants, politiques comme Savonarole, Coëffeteau ou Carré, polémistes comme Reuchlin ou Tetzcl, Soto ou Catharin.

La plupart des maîtres généraux, dont le R. P. Mortier nous retrace l'histoire, étaient des Italiens; il n'y eut qu'un seul Français, Clérée (1507), et trois Espagnols, Garsias de Loaysa (1518-1524), Albert de Casaus (1542-1544) et Jérôme Xavierre (1601-1607). Les provinces espagnoles étaient cependant les plus florissantes, mais l'influence des papes et des cardinaux protecteurs contribua, dans une large mesure, à faciliter l'accession des Italiens au généralat; peut-être aussi les électeurs trouvèrent-ils ce moyen de ne mécontenter ni le roi de France, ni le roi d'Espagne, qui s'efforçaient, chacun de son côté, de faire parvenir quelqu'un de leurs sujets à la tête de l'Ordre. Plusieurs furent élevés à la pourpre cardinalice : Xavierre, Galamini, Garsias de Loaysa. Mais, dans cette *Histoire des maîtres généraux*, disposée d'ailleurs avec beaucoup de méthode et exposée avec une parfaite clarté, les figures mêmes des maîtres généraux ne se détachent pas toujours, sur le fond de l'histoire de l'Ordre, avec un relief suffisamment vigoureux. Quelques-uns, cependant, sont mieux étudiés dans leur personnalité propre : tels Thomas de Vio (1508-1518), plus connu sous le nom de cardinal Cajétan, qui participa à la diète d'Augsbourg; Garsias de Loaysa (1518-1524), qui abandonna la maîtrise de l'Ordre pour se fixer auprès de Charles-Quint, dont il était le confesseur et qui fera de lui un archevêque de Séville et un président du Conseil des Indes; Justiniani (1558-1570), Beccaria (1589-1600), Secchi (1612-1628) et Ridolli (1629-1644), ardents propagateurs de la réforme.

Les principales sources utilisées par le R. P. Mortier sont, comme dans les volumes précédents, les riches archives dominicaines, notamment la précieuse série des registres des maîtres généraux; la chronique de Sébastien de Olmedo, celle de Saint-Maximin et la Vie de Damien de Fonseca lui ont fourni des renseignements inédits et abondants. Malheureusement, sa bibliographie laisse apercevoir certaines lacunes regrettables. Elle est tout à fait insuffisante en ce qui concerne Savonarole (t. V, p. 65), les indulgences (*ibid.*, p. 209, n. 2),

l'inquisition (*ibid.*, p. 389 et suiv.), le concile de Trente (*ibid.*, p. 545); un simple coup d'œil sur les chroniques et les bibliographies de la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain lui aurait permis de tenir compte d'ouvrages ou d'articles essentiels qu'il a négligés. Parfois, la bibliographie placée à la fin d'un chapitre est assez complète, mais il arrive que certains des travaux qu'elle mentionne, et non des moindres, n'ont pas été consultés par l'auteur. Ainsi, tout le chapitre (t. VI, p. 69-99) consacré aux discussions sur la grâce et aux congrégations de *Auxiliis* est visiblement emprunté, à une ou deux citations près, au seul ouvrage du dominicain Serry; les ouvrages, en sens contraire, de Liévin de Meyère et de Gérard Schneemann, cités dans la bibliographie, n'ont pas été utilisés; or, le R. P. Mortier accepte encore, d'après Serry, la légende de la falsification d'un passage de saint Augustin par le jésuite Grégoire de Valencia, légende depuis longtemps réfutée par Liévin de Meyère (*Historiae controversiarum...*, t. II, l. III, ch. xv, éd. de Venise, 1642, p. 294). Sur toute cette affaire, il aurait fallu voir aussi le t. IV (p. 114-385), récemment paru, de l'*Historia de la Compañia de Jesus en la Asistencia de España* du P. Astrain; l'histoire vient d'ailleurs d'en être entièrement renouvelée dans la très savante étude du R. P. de Scorraille sur *François Suarez* (t. I, p. 349-478), dont la publication a suivi de quelques semaines celle du livre du R. P. Mortier.

Malgré ces réserves, il convient de louer le labeur obstiné et consciencieux de l'érudit dominicain. Les six volumes qu'il a publiés en dix ans nous retracent l'histoire de son Ordre pendant cinq siècles et demi; à l'aide de documents inédits, en abondance, il a renouvelé cette histoire sur beaucoup de points et son œuvre, intéressante avant tout pour la famille dominicaine, apporte bien souvent des clartés inattendues sur l'histoire de l'Église en général, sur celle des divers pays et tout particulièrement sur celle de la France.

André LESORT.

P. Henry FOUQUERAY, S. J. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*. T. II : *la Ligue et le bannissement (1575-1604)*. Paris, Alph. Picard, 1913. In-8°, VIII-738 pages.

Le second volume de cet ouvrage n'est pas inférieur à celui qui l'a précédé (cf. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXII, 1911, p. 335) et l'on y remarque les mêmes qualités d'érudition, de critique et d'impartialité. La période de trente années à laquelle il s'applique est capitale pour l'histoire de la France : c'est l'époque de la Ligue et de l'avènement des Bourbons. Les Jésuites ont pris à ces événements une part active et souvent heureuse, mais leur historien n'hésite pas

à blâmer les incorrections ou les imprudences de quelques-uns d'entre eux.

Ce deuxième volume retrace la vie intérieure de la Compagnie en France ; il énumère les fondations nouvelles, il décrit les œuvres accomplies, il fait revivre l'activité des religieux les plus notables, les PP. Maldonat, Mathieu, Creitton, Maggio, Pigenat, Richeome, Coton, etc. Il s'étend longuement sur les attentats de Bavière et de Chastel, sur la suppression de la Compagnie dans le ressort du Parlement de Paris, sur son maintien dans le ressort des autres parlements, sur son rétablissement par l'édit de Rouen. A l'aide d'une documentation abondante et inédite en grande partie, principalement empruntée aux archives de la Compagnie, du Vatican et de notre ministère des Affaires étrangères, il jette une lumière toute nouvelle sur l'histoire intérieure de la Ligue, sur le rôle du duc de Guise dans la politique espagnole et britannique de la Ligue, sur les intrigues françaises en Espagne et aux Pays-Bas et sur les intrigues espagnoles en France, sur les rivalités des deux pays à Rome, en Angleterre et en Écosse, sur la politique religieuse de Henri IV et sur le rôle joué par les Jésuites dans la réconciliation de ce roi avec l'Église romaine.

Un premier appendice contient une étude historique sur le *Ratio studiorum* et une analyse détaillée de ce règlement célèbre ; un deuxième appendice reproduit des pièces justificatives, parmi lesquelles les interrogatoires de Jean Chastel et du P. Guéret. Une table alphabétique, — qui pourrait être plus complète, — termine le volume.

André LESORT.

A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes, 1615-1915, par Hippolyte DELEHAYE, S. J. Bruxelles, bureaux de la Société des Bollandistes, 22, boulevard Saint-Michel, 1920. In-16, 283 pages.

Nul mieux que le P. Delehaye n'était en mesure de retracer l'histoire de l'œuvre des Bollandistes, à laquelle il collabore depuis de longues années et qu'il dirige aujourd'hui. Ce petit volume, aussi agréable à lire que plein de faits, dans lequel il a retracé les origines et les phases diverses de la publication des *Acta sanctorum*, fait successivement revivre à nos yeux les figures attachantes des premiers ouvriers de l'œuvre : Héribert Rosweyde, l'éditeur, en 1616, des *Vite Patrum*, la pierre fondamentale des *Acta sanctorum* ; Jean Bollandus et Godefroid Henschenius, auteurs des deux premiers volumes de janvier, parus en 1643 ; Daniel Papebroch, le rival de Mabillon, qui est resté le bollandiste par excellence ; sa collaboration commença en effet avec le tome 1^{er} de mars, publié ainsi que les deux suivants en 1668, et son nom figure encore sur le cinquième volume de juin. Plus loin le P. Delehaye narre les fructueux voyages des Bol-

landistes du XVII^e siècle en France et en Italie; il expose la méthode appliquée par eux à l'élaboration des différents volumes des *Acta sanctorum* et retrace les démêlés de leurs auteurs avec l'inquisition espagnole.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'œuvre hollandienne parut menacée par la suppression des Jésuites d'abord, puis par la Révolution. Ce ne fut qu'une éclipse momentanée; en 1837, elle retrouvait une vie nouvelle, grâce à l'activité du P. Victor de Buck, et, à la mort de celui-ci, avec le P. Charles de Smedt elle reprenait définitivement place au premier rang des collections scientifiques, dont la Belgique est justement fière.

Un dernier chapitre¹, intitulé *Guide bibliographique*, fait connaître l'ensemble des publications hollandiennes, qui est considérable, et leur ordonnance générale assez compliquée. C'est d'abord l'édition originale des *Acta Sanctorum*, et ses réimpressions de Venise (1734-1770) et de Paris (1863-1875); puis ce sont les *Analecta Bollandiana*, revue trimestrielle fondée en 1882; enfin divers ouvrages rentrant dans le programme des *Analecta*, mais dont les proportions dépassaient le cadre de la revue : Catalogues des manuscrits hagiographiques de Bruxelles, de Paris, du Vatican, etc., Répertoire hymnologique de l'abbé Ulysse Chevalier, Bibliothèques hagiographiques latine et grecque, etc.

H. O.

Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne, publiés, d'après le manuscrit autographe, pour la Société de l'Histoire de France, par Paul BONNEFON. T. III. Paris, Société de l'Histoire de France, 1919. In-8°, LVIII-384 pages.

Ce tome III des Mémoires de Brienne le jeune est fort intéressant, parce qu'il nous apporte des éléments précieux pour juger la valeur critique de l'auteur et de son œuvre.

Dans son introduction, attachante d'ailleurs, M. Paul Bonnefon met bien en relief que Brienne a eu l'esprit dérangé, qu'il a dû être enfermé, pour des motifs légitimes, à Saint-Lazare, durant dix-huit ans, avec « des correctionneurs et des insensés » et qu'une des formes de sa démence a été la manie d'écrire.

Les documents publiés dans le volume confirment ces indications. Brienne dit, par exemple (p. 97) : « Homme du monde n'écrit autant que moi et ne barbouille si grande quantité de papier ! » Dans une curieuse autobiographie (p. 108 et suiv.) il énumère avec complaisance ces excentricités, ces folies qui le font chasser par Louis XIV du gou-

1. Les chapitres précédents ont paru dans les *Études* de Paris, du 20 mars au 20 août 1919.

vernement, le rendent insupportable à sa femme, laquelle meurt de douleur, et décident les supérieurs de l'Oratoire, où il a voulu entrer, à l'expulser. « Il n'a pas de cervelle, dit Chapelain; il est indifférent au vice et à la vertu. » Bidal, ministre de France à Hambourg, signale le 19 décembre 1670, à Lionne, que Brienne, de passage à Hambourg, perd la tête et que, pour l'honneur du roi, dont il a été secrétaire d'État, il vaudrait mieux qu'il s'en allât. Il mande : « Ce seigneur a le jugement un peu affaibli » (p. 327).

Les textes publiés offrent les témoignages irrécusables de ce dérangement intellectuel de Brienne. Brienne commence par déclarer sur Richelieu : « Je dirai bien peu de chose de lui, parce que je ne suis pas trop bien informé » (p. 24). Cela ne l'empêche pas d'écrire ensuite du cardinal des histoires qui ne sont que des racontars, du reste pleins de confusion, lesquels il termine par cette phrase bizarre : « Dans le vrai, il était fou ! » (p. 27). Il a des passages étranges (p. 154) ; il prête à Louis XIV des propos absurdes et certainement faux (p. 174) ; il fait sur sa femme des confidences inconvenantes (p. 186) ; il se complait à des enfantillages (p. 204-205). L'éditeur a même dû supprimer un récit (p. 48) en raison de l'indécence du fond et des termes. Tout cela est symptomatique. Ce n'est pas tout.

Ce volume nous offre une dernière rédaction des Mémoires faite par l'auteur, en 1696, d'après le ms. B. N., nouv. acq. fr. 4698, qui est une copie du XVIII^e siècle. Il n'est que de comparer les deux rédactions. Brienne qui a, nous le répétons, la manie d'écrire au point qu'il couvre des rames entières de papier de vers latins, dit (p. 85), parlant d'une affaire : « La difficulté est de la bien conter; voyons, nous en viendrons à bout ! » Le voilà pris sur le fait ! Il cherche avant tout à bien conter ! Si nous mettons, en effet, en regard les deux récits, par exemple, où il explique comment, après la mort de Mazarin, Louis XIV enlève à la reine mère le gouvernement de Bretagne pour le donner au neveu du cardinal, nous constatons qu'ils sont si différents, dans les deux cas, que l'auteur prête aux acteurs des dialogues si absolument dissemblables, qu'évidemment les deux fois il a composé d'imagination en brochant à plaisir.

Dès lors ses récits, pour toutes les raisons que nous venons de dire, deviennent suspects ! Le dialogue de Louis XIV et de Brienne, relatif à M^{lle} de la Vallière (p. 43) est certainement un roman. Le détail de l'affaire Fouquet à Nantes, le rôle et les conversations que s'y prête Brienne (p. 60 et *circa*) provoquent une insurmontable défiance qu'aggrave le fait que (p. 71) Brienne met en scène la reine, laquelle n'était pas à Nantes. Comparez les deux récits d'un même incident (t. III, p. 85, et t. II, p. 69) et vous verrez à quel point notre auteur laisse aller son imagination à inventer des détails qui n'ont existé que dans son « cerveau affaibli ».

Quelle peut donc être l'autorité d'un pareil témoignage? Elle est plus que médiocre. Il suffit de vérifier quelques-unes de ses assertions. Brienne dit (p. 28) que Richelieu a voulu la mort du duc de Montmorency et « qu'il n'aurait pas épargné le duc d'Orléans si le roi, plus tendre que lui, ne l'en avait empêché ». Les documents originaux conservés aux archives des Affaires étrangères démentent chacune de ces affirmations contraires à la vérité. Le portrait assez long que fait Brienne de Louis XIV ne présente aucune sécurité au point de vue historique; l'auteur, vaniteux et hâbleur, se donne un rôle qu'il n'a certainement pas joué et invente des anecdotes, moitié en se divertissant, moitié dans une demi-bonne foi inconsciente.

On ne pourra donc se servir de lui qu'avec d'extrêmes précautions et de très grandes réserves. Entraîné par son intempérance d'écrire, il s'est divertì à composer des Mémoires où le faux se mêle tellement au vrai qu'on ne sait comment les discerner.

Les historiens qui s'occupent du XVII^e siècle sauront gré à M. Paul Bonnefon de leur avoir permis, en publiant impartialement les pièces « de la question Brienne », de se faire une idée précise de la valeur de ce mémorialiste.

LOUIS BATIFFOL.

Le Bailliage de Vermandois aux XIII^e et XIV^e siècles. Étude d'histoire administrative, par Henri WAQUET. Paris, Édouard Champion. In-8°, XII-271 pages et une carte. (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, 213^e fascicule.)

L'étude de l'administration de la France au moyen âge présente bien des difficultés. Des règles uniformes ne sont pas toujours établies; l'action personnelle du représentant du pouvoir central joue souvent un rôle prépondérant; de plus, l'enchevêtrement des administrations seigneuriales ou ecclésiastiques, la persistance des coutumes locales et des droits particuliers compliquent singulièrement un travail de portée générale. Aussi, si l'on veut éviter de répéter ce qui s'étale dans le *Recueil des ordonnances* ou dans les manuels et histoires générales des institutions, il est bon de choisir une région et une époque déterminées et, à l'aide des documents, non seulement qui tracent aux officiers royaux la ligne de conduite qu'ils ont à suivre, mais surtout à l'aide de ceux qui font connaître la manière dont ils interprétèrent les prescriptions de la royauté, décrire le rôle et l'action des officiers dans le cadre où ils furent placés. Grâce à cette méthode appliquée au bailliage de Vermandois, M. Waquet a pu retracer une excellente histoire de l'administration royale dans cette province au XIII^e et au XIV^e siècle, et en même temps nous mieux faire comprendre ce que put être cette administration dans le reste de la

France. En effet, les hommes placés à la tête du bailliage de Vermandois occupèrent souvent, soit avant, soit après, les mêmes fonctions dans d'autres provinces, à Amiens, à Rouen, à Sens, à Chaumont, en Normandie, à Bourges, en Auvergne, à Beaucaire, à Nîmes, etc. Il y a donc de grandes probabilités pour que le même personnage, passant successivement d'une région à une autre, ait régi ces différentes provinces d'après les mêmes règles.

Si l'origine des baillis remonte à la fin du XIII^e siècle¹, cependant les plus anciennes mentions de baillis concernant le Vermandois ne sont pas antérieures à 1202. Primitivement même, on trouve non un, mais deux, trois et quatre baillis siégeant aux assises, et dans la suite, vers le milieu du XIII^e siècle, le Vermandois fut divisé en deux bailliages : le bailliage de Vermandois et le bailliage de Senlis.

La nomination du bailli, qui d'abord était faite par le roi, le fut ensuite par le Grand Conseil et la durée de ses fonctions dans la même circonscription, surtout au cours du XIV^e siècle, n'excéda guère deux ans. Le rôle de ces personnages était des plus importants; ils étaient vraiment les représentants du roi dans les provinces et jouissaient d'une très grande autorité morale. Aussi de minutieuses mesures sont-elles prises et de nombreuses prescriptions sont-elles imposées, pour éviter qu'ils ne vinssent à se laisser corrompre et à diminuer le prestige dont les sujets du roi devaient les entourer.

Le premier et principal rôle du bailli était surtout judiciaire; ses attributions, mal définies d'abord, se précisèrent peu à peu. A l'origine, délégué du pouvoir central, il devait rendre justice à tout sujet du roi qui se croyait lésé dans sa personne ou dans ses biens. Il jugeait en première instance et en appel, connaissait des cas royaux, jugeait les nobles vassaux du roi, les affaires des roturiers, les officiers ses subordonnés tant en matière criminelle et civile qu'en ce qui touchait à leurs fonctions; mais les pairs échappaient à sa juridiction, n'étant tenus de plaider que devant le roi ou au Parlement. Les jugements des baillis étaient rendus dans des assemblées nommées assises, qui se tenaient probablement aux sièges des prévôtés à des intervalles plus ou moins réguliers. Profitant de l'affluence qu'attiraient toujours ces assemblées, le bailli examinait aussi les mesures d'utilité publique à prendre et publiait les ordonnances du roi. Le bailli servant d'intermédiaire entre le Parlement et les justiciables, ces derniers pouvaient en appeler des sentences du bailli au Parlement. A chacune des sessions du Parlement, un certain laps de temps était toujours consacré à l'examen des affaires de chaque bailliage évoquées devant lui. Le bailli devait alors être présent aux jours de son bailliage.

1. M. Borelli de Serres en signale dès 1185 (*Recherches sur divers services publics*, t. I, p. 203).

L'homologation des actes privés rentrait aussi dans les attributions du bailli, ainsi que l'exercice de la police, la réglementation du commerce et de l'agriculture, la surveillance des marchés et des foires dans l'étendue de son bailliage. C'était lui également qui, en temps de guerre, convoquait le ban et l'arrière-ban et se mettait à la tête des milices et des gens d'armes de son bailliage, pour arrêter les invasions et repousser les ennemis.

Pendant longtemps, le bailli eut aussi seul l'administration financière de son bailliage. Administrant le domaine du roi, il était à la fois receveur, payeur et comptable. Mais à partir de Philippe le Bel, ses attributions financières furent de plus en plus restreintes; d'autres agents, tels que receveurs et maîtres des eaux et forêts, furent placés à côté de lui et tout en lui étant subordonnés le déchargèrent néanmoins d'une notable partie de ses fonctions administratives.

Enfin, le bailli, représentant de l'autorité royale dans toute l'étendue de son bailliage, avait au-dessous de lui de nombreux auxiliaires, prévôts, châtelains, sergents, clercs, lieutenants, procureurs et s'entourait également, surtout dans certaines circonstances, du conseil « des personnes souffisans de son bailliage, tant chevaliers, nobles et bourgeois comme autres ». En somme, dans l'ensemble, ces fonctionnaires furent généralement à la hauteur de leur tâche. Investis de pouvoirs très étendus, mais en même temps obligés de donner de sérieuses garanties et contrôlés dans la gestion des affaires par les enquêteurs et les commissaires, ils furent, dans les bouleversements de notre pays au *xiv^e* siècle, de précieux auxiliaires de la monarchie.

Après les crises féodales des *x^e* et *xi^e* siècles, lorsqu'à la fin du *xiii^e* siècle la royauté se sentit plus forte et mieux assise, elle organisa l'administration des provinces en plaçant à leur tête ces fonctionnaires choisis avec soin et soumis à une forte discipline; elle veilla à ce qu'ils rendissent bonne et prompte justice et s'acquittassent de leurs devoirs avec une grande honnêteté. Aussi, grâce à cette organisation léguée par nos rois du *xiii^e* siècle et conservée par leurs successeurs, la France put éviter, au milieu des troubles et des perturbations causés par la guerre de Cent ans, de retomber dans l'anarchie et la dissolution qui suivirent l'anéantissement du pouvoir central à la fin de la période carolingienne.

Des notices biographiques sur les baillis de Vermandois de 1236 à 1400, des listes des lieutenants des baillis, des gardes du scel, des procureurs du roi, des prévôts, des receveurs et vingt et une pièces justificatives terminent ce travail qui sera très utile pour l'étude de l'administration provinciale au moyen âge.

Nous signalerons une petite erreur. Godemar du Fay n'était pas sire de Bouchon dans la Somme, comme le dit M. Waquet p. 23 et

p. 181, mais de Bothéon ou Bouthéon (aujourd'hui Bouthéon, Loire, arr. de Montbrison, cant. de Saint-Galmier. Voir Huillard Bréholles, *Titres de la maison ducale de Bourbon*, t. I, n° 1770). Enfin, le lecteur corrigera sans difficulté la coquille de la page 170 : « Les baillys royaux créés sans doute entre 1280 et 1290 » au lieu de 1180 et 1190.

Jules VIARD.

Charles PORÉE. *Études historiques sur le Gévaudan*. Paris, Picard, 1919. In-8°, 531 pages.

L'ancien Gévaudan, à l'abri des influences du dehors par la difficulté de son accès, a eu pendant le moyen âge, sous la domination temporelle de son évêque, des institutions fort originales. Les sources de son histoire, malgré des pertes graves, sont encore riches, et elles ont l'avantage d'être presque toutes conservées dans un même dépôt, aux Archives de la Lozère. Les archivistes de ce département ont d'ordinaire justement apprécié le champ d'investigation qu'ils avaient le loisir d'exploiter, et le zèle naturel de leurs débuts a pu compenser pour l'histoire du pays l'inconvénient de leurs mutations trop fréquentes. Nul d'entre eux n'a tiré meilleur parti que M. Porée des documents confiés à sa garde. Le nouveau livre de notre confrère l'eût prouvé s'il en avait été besoin encore. Cet ouvrage se compose de la réimpression d'articles parus il y a une quinzaine d'années et, en majeure partie, d'études nouvelles. La Société d'agriculture, industrie, sciences et arts de la Lozère, qui a eu le mérite d'en entreprendre la publication, en a distribué les feuilles dans son *Bulletin*, au fur et à mesure de leur tirage, depuis 1908. L'impression et le papier du livre reflètent les vicissitudes de toutes choses depuis cette date déjà lointaine.

Les travaux publiés une seconde fois sont les suivants : p. 1-35, *Des anciennes mesures de grains du Gévaudan (le Moyen âge, t. XIV, 1901)*; — p. 36-107, *les Statuts de la communauté des seigneurs pariers de la Garde-Guérin, 1238-1313 (Bibliothèque de l'École des chartes, t. LXVIII, 1907)*; — p. 108-119, *Une église romane du XIV^e siècle en Gévaudan (Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, 1904)*; — p. 120-124, *Marché de construction du Pont-Neuf, près Mende, 1421 (même volume)*; — p. 125-194, *la Construction de la cathédrale de Mende (même recueil, 1903)*.

Les études nouvelles sont : p. 195-266, *la Domination aragonaise en Gévaudan (1172-1258)*. La vicomté de Gévaudan, portée dans la maison de Barcelone par le mariage de Douce, héritière des derniers vicomtes, avec Raimon-Bérenger III, en 1112, fut engagée au comte de Toulouse, en 1204, par Pierre II, roi d'Aragon. Après diverses péripéties dues aux croisades contre les Albigeois, elle finit par être réu-

nie à la couronne de France en vertu du traité de Corbeil, en 1258. Grâce à des enquêtes de la fin du XIII^e siècle, publiées en pièces justificatives, M. Porée a pu démêler des événements enchevêtrés que deux études de Ferdinand André sur le sujet n'avaient pas réussi à exposer exactement.

P. 267-280, *Une pseudo-conspiration contre Odilon de Mercœur* (1268). Il s'agit d'un complot contre l'évêque de Mende, suscité par les agents de celui-ci pour se rendre compte des sentiments du pays.

P. 281-382, *le Procès du paréage de 1307 et le fonds de ce procès aux Archives de la Lozère*. Le paréage conclu entre Philippe le Bel et Guillaume Durand le jeune est la charte de la constitution politique du Gévaudan sous l'ancien régime. Les pièces du procès auquel il mit fin sont nombreuses et d'un prix inestimable. Nous manquons pour les interpréter d'un résumé de la procédure indiquant le but de chacune d'elles. Ce guide était d'autant plus nécessaire que les documents du débat, au lieu d'être maintenus groupés, ont été pour une bonne part dispersés sans intelligence dans tout le fonds d'archives de l'évêché de Mende, dont le classement est consacré par un inventaire imprimé. M. Porée a rapproché dans son tableau les pièces matériellement séparées. Son article est indispensable à qui voudra utiliser désormais le dossier de cet important procès.

P. 333-346, *l'Affranchissement des habitants de la terre de Peire* (1261). Bonne publication avec commentaire d'un texte intéressant. Il a échappé à M. Porée qu'une traduction française en avait déjà été imprimée en 1898 dans la *Lozère pittoresque*.

P. 347-510, *les Évêques-comtes de Gévaudan. Étude sur le pouvoir temporel des évêques de Mende aux XII^e et XIII^e siècles*. Ce travail, par son étendue et son objet, est le plus important du livre. Il est fait avec maîtrise. On racontait au XIV^e siècle que saint Séverien, évêque de Gabala en Syrie, pris au moyen âge pour un évêque des Gabales et un disciple de saint Martial, avait converti au christianisme le roi du Gévaudan nommé *Gotus*, et que celui-ci avait par reconnaissance donné son royaume à l'église de Mende. Les droits régaliens de l'évêque ne remontaient point si haut. Jusqu'au milieu du XII^e siècle, le vicomte était la plus haute autorité féodale du pays. L'évêque de Mende s'affranchit de sa suzeraineté, fort de l'armée qui lui était confiée pour le maintien de la paix. Il obtint petit à petit l'hommage des barons et des vicomtes eux-mêmes en 1225. Le principal artisan de cette fortune fut le fameux Aldebert III, l'auteur des *Miracles de saint Privat* (1151-1187). Il alla trouver le roi de France et lui prêta serment de fidélité. Louis VII, étonné de la visite d'un évêque d'une région lointaine et montagnaise dont il semble avoir ignoré l'existence, lui reconnut par un diplôme muni d'une bulle d'or les droits régaliens dans son diocèse. Un siècle plus tard, le roi de

France, en tant que vicomte du Gévaudan, avait pris pied dans le diocèse et les sénéchaux de Beaucaire menaient contre les prérogatives de l'évêque une guerre incessante qui donna lieu à un long procès devant le Parlement de Paris, terminé en 1307 par un compromis connu sous le nom de « paréage ». Désormais, le roi avait pleine autorité sur ses domaines et l'évêque jouissait sur sa propre terre des droits de comte. Tout ce qui n'était ni du domaine épiscopal ni du domaine royal constituait la « terre commune » soumise à la juridiction indivise du roi et de l'évêque. Tels sont les principaux résultats acquis par cette étude. Traité jusqu'au bout, avec le tableau féodal du Gévaudan, le sujet aurait pu remplir un volume. Dans les limites qu'il s'est imposées, l'auteur nous donne un essai excellent. Il s'est attaché aux parties essentielles qu'il a reconnues avec supériorité et exposées définitivement. Nous savons désormais l'important sur la constitution du pouvoir temporel de l'évêque de Mende. Ce qui reste à faire est surtout un travail de description d'une portée assez locale.

Les critiques qu'on pourrait adresser à notre confrère portent uniquement sur des détails, qui intéressent surtout l'interprétation des textes en langue vulgaire. Elles ne sont d'aucun poids auprès des éloges mérités par les rares qualités de fond de ce nouveau livre. D'un esprit alerte, lucide et ferme, M. Porée sait discerner la question intéressante, y aller droit, l'aborder dans son plein, la trancher avec un jugement sûr et l'exposer avec netteté, sobriété et élégance. Son ouvrage est le meilleur livre d'histoire qui ait jamais été publié sur le Gévaudan.

C. BRUNEL.

Le Fonds Beurnier aux archives communales de Montbéliard. Inventaire sommaire rédigé par Julien MAUVEAUX... Paris, H. Champion, 1919. In-8°, 79 pages.

À sa mort en 1917, le Dr Beurnier, chirurgien des hôpitaux de Paris, a légué une partie de ses biens à la ville de Montbéliard et à ses établissements hospitaliers. L'un de ses immeubles en particulier doit être affecté au musée et à la bibliothèque de la ville.

Descendant d'une vieille famille bourgeoise du pays, le Dr Beurnier avait conservé un grand nombre de papiers, titres de propriété, contrats d'achats et de ventes, correspondances, comptes, etc., concernant les affaires auxquelles ses ancêtres et ses parents ont été mêlés depuis le XVII^e siècle.

M. Julien Mauveaux a compris l'intérêt que ces documents pouvaient présenter pour l'histoire locale et générale et, après les avoir classés en éliminant les papiers inutiles, il a dressé un inventaire détaillé des 4,317 pièces qu'il a conservées. Cet inventaire est établi avec la méthode

et le soin habituels de l'érudit archiviste pour qui l'histoire de son pays n'a plus de secrets. M. Mauveaux a même voulu guider plus complètement les recherches des travailleurs en faisant précéder son catalogue des notices biographiques et topographiques nécessaires pour l'utilisation facile de ces papiers de famille. Il a signalé en outre les documents lui ayant paru les plus intéressants, notamment les Relations et la Correspondance du colonel Berdot relatives à la campagne d'Amérique de 1776 à 1781. On trouvera également dans le fonds Beurnier des pièces curieuses sur l'histoire de la Révolution et de l'Empire dans le pays de Montbéliard et des lettres intimes qui font connaître sous un nouveau jour la personnalité du grand naturaliste Cuvier.

G. GAZIER.

La Vie religieuse et familiale en Belgique au XVII^e siècle. Étude sur le Père Charles d'Arenberg, Frère mineur capucin (1593-1669), par le P. FRÉDÉGAND, d'Anvers... Lettre-préface de M. J. VAN DEN HEUVEL... Paris, librairie Saint-François, et Rome, Curie générale des Frères mineurs capucins, 1919. In-8°, xxxi-375 pages, portraits, figures.

Le P. Frédégand s'était proposé d'écrire la biographie d'un des Capucins les plus notoires des Pays-Bas, le P. Charles d'Arenberg, mais ses recherches ont été si étendues et si fructueuses qu'elles lui ont permis de faire l'histoire non seulement du P. Charles, mais de toute sa famille et de la société qui l'entourait. Avec ce livre, on revit l'existence que devaient mener au château d'Enghien les d'Arenberg, on connaît chacun des membres de la famille qui est étudié séparément, dont le caractère, les habitudes, les goûts sont exposés par le menu. Ainsi on comprend beaucoup mieux comment s'est formée la personnalité du personnage principal et comment, après avoir vécu à la cour de Bruxelles en grand seigneur, il a été un religieux modèle. Le seul point qui aurait mérité d'être traité plus explicitement qu'il ne l'a été, est la période de crise qui a précédé l'entrée dans la vie religieuse ; on ne voit pas assez les raisons qui ont amené un changement si radical ; rien ne le faisait prévoir, ni dans les occupations, ni dans les fréquentations ; il n'eût pas été sans intérêt de noter, dans la correspondance échangée entre le jeune prince et ses parents, les passages qui pouvaient faire prévoir cette brusque transformation.

Le P. Charles d'Arenberg conserva après sa profession des relations fréquentes avec les siens et avec la cour ; en maintes circonstances, il aida sa famille de ses conseils et même de sa personne ; c'est ainsi qu'après la mort de son frère Philippe, il vint au secours de sa belle-sœur et de son neveu, en gérant leurs biens. Il continua à s'occuper

des affaires du pays, ainsi qu'il parut au moment de la conspiration des nobles en 1633. Mais il veilla surtout aux intérêts de son Ordre; on peut dire qu'il fut un des principaux auteurs de la diffusion des Capucins et des religieuses du Tiers-Ordre franciscain dans les Pays-Bas; non seulement il fonda et bâtit le couvent de Tervueren, mais il reconstruisit complètement le couvent de Bruxelles et en augmenta singulièrement l'importance; dans les différentes charges qu'il occupa successivement, dans l'Ordre, il eut l'occasion de déployer son zèle de propagandiste et d'assurer à ses frères en religion une place importante dans la vie religieuse du pays. Par là, cette biographie est une précieuse contribution à l'histoire des Capucins dans les Pays-Bas, d'autant plus précieuse que le P. Frédégand a dépouillé très soigneusement les archives de la famille d'Arenberg et qu'il a complété les données qu'il en a tirées par des recherches dans les archives belges, dans celles de Milan, de Naples, du Vatican et dans celles de Simancas. Il est à regretter toutefois qu'en outre de la description des sources, il n'ait pas cru devoir donner une bibliographie de son sujet. De nombreux extraits de textes sont publiés dans les notes; il aurait été à souhaiter que le P. Frédégand eût adopté une méthode de publication et s'y soit tenu; il est d'usage pour des écrits de date aussi récente de mettre des accents et d'employer l'éllision; il ne le fait pas le plus souvent, mais quand il le fait on ne sait les raisons qui le déterminent.

Henri LEMAÎTRE.

Chambre de commerce de Marseille. Congrès français de la Syrie (3, 4 et 5 janvier 1919). Séances et travaux. Fascicule II : Section d'archéologie, histoire, géographie et ethnographie; fascicule IV : Section de médecine et d'hygiène pratique. Paris, Champion; Marseille, 1919. 2 vol. gr. in-8°, 252 pages et carte, et 169 pages. Prix : 7 fr. 50 et 4 francs.

Qui voudra connaître notre action séculaire en Syrie, nos relations commerciales, nos découvertes archéologiques, notre passé et les possibilités de notre avenir, ne trouvera meilleur guide que le *Congrès français de la Syrie*, et surtout le fascicule II du *Congrès* qui a paru avant le n° I. Sous la présidence éclairée de M. Babelon, qui paya tout spécialement un tribut de reconnaissance à la mémoire des de Luynes, de Clercq et de Vogüé, de nombreux conférenciers ont rappelé ce que l'archéologie, l'histoire et la géographie orientales doivent à la France.

Voici, avec M. Pillet, les fouilles de nos consuls de Mossoul, Botta et Victor Place, entreprises à Khorsabad, au cœur de l'ancien empire des Assyriens. Avec M. Louis Bréhier, les *Origines des rapports entre la France et la Syrie, le protectorat de Charlemagne* sur la

Palestine, consenti, semblerait-il, par Haroun al Raschid. Avec M. Eugène Duprat, les *Relations de la Provence et du Levant du V^e siècle aux Croisades*. L'article très documenté de M. Duprat relate la venue, en 921, 931, 941, 942, 968, de flottes byzantines en Provence pour combattre les pirates sarrazins (p. 85). Les séjours des Byzantins furent assez prolongés ou assez répétés pour que notre langue maritime en ait gardé des traces dans un certain nombre de vocables d'origine grecque¹.

Le comte de Gérin-Ricard publie, d'après les archives municipales de Marseille, deux lettres patentes de Charles I^{er} d'Anjou, en date du 6 septembre 1284, qui confirment aux Marseillais les immunités dont ils jouissaient à Saint-Jean-d'Acre (p. 10). Charles d'Anjou y agit comme roi de Jérusalem. Le titre de roi de Jérusalem lui avait été cédé en janvier 1277 par Marie, fille de Bohémond IV, prince d'Antioche (p. 12); mais ce titre, ajoute le comte Paul Durrieu, fut conservé par un petit-fils de Bohémond, Hugues III, roi de Chypre, dont la dernière descendante, Charlotte de Chypre, épousa au x^ve siècle Louis de Savoie, comte de Genève. C'est ainsi que des pièces frappées par les rois de Sardaigne portent : REX. SARD. CYP. ET HIER. (p. 249).

A noter encore une lettre d'un abbé de Notre-Dame de Josaphat à l'abbé de Saint-Victor de Marseille. Datée du 3 juin 1243, elle est publiée par M. Duprat d'après l'original conservé dans les archives des Bouches-du-Rhône (p. 99).

Exposées par M. l'abbé Arnaud d'Agnel, les *Relations entre l'Orient et la Provence au point de vue des arts et des industries artistiques* offrent un intérêt documentaire de premier ordre (p. 103). C'est, pour la partie médiévale, une utile contribution à l'ouvrage de Heyd et, pour le x^{vii}e siècle, une addition à celui de Masson quant à l'histoire du commerce dans le Levant. M. l'abbé Arnaud d'Agnel y donne de nombreux extraits des archives des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse et du Var. L'auteur, pour qui les comptes du roi René n'ont pas de secret, nous signale en 1469 la présence de plusieurs Arabes à la solde de ce roi à Gardanne et à Aix. On s'explique ainsi, par la bienveillance témoignée aux Arabes sur la côte d'Azur, comment en 1447 ils permirent au Génois Antonio Malfante de les accompagner au centre du Sahara, au Touat, et comment ils le documentèrent sur le bassin du Niger. L'abbé Arnaud d'Agnel poursuit jusqu'au x^{viii}e siècle l'inventaire des objets d'art, tapisseries, etc. du Levant qu'il a rencontrés en Provence.

Dans une communication sur les *Marseillais dans le Levant aux*

1. Eschar, estoire, dromon, chélande, sarcia... (Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*, t. I, p. 91).

temps romains, M. Jules Baillet relève deux *graffiti* de visiteurs marseillais à la vallée des rois près de Thèbes (p. 148). — M. René Dussaud a consacré une courte notice à *Simyra et à l'importance de la côte nord de la Syrie dans l'antiquité* (p. 145). — M. Victor Chapot compare la *Question de Syrie dans l'antiquité* aux problèmes de l'heure présente (p. 170). — Les PP. Séjourné et Vincent développent les travaux de l'*École d'archéologie française en Palestine* (p. 229); M. Gaudefroy-Demombynes parle de l'*Érudition française en Syrie* (p. 241), et M. Casanova, de *Damas, capitale des États musulmans* (p. 168).

Les études géographiques sont représentées par des travaux de M. Emmanuel de Martonne, l'*Unité géographique de la Syrie* (p. 226), et du P. Zumoffen, la *Géologie du Liban* (p. 244), enfin par une carte au 1/6,000,000 des intérêts français du Levant.

M. Paul Masson, l'historien du commerce français dans le Levant, l'un des protagonistes du Congrès, promet une bibliographie française de la Syrie, qui fera l'objet d'un nouveau fascicule. — En résumé, les travaux du Congrès de Syrie offrent un intérêt considérable pour la science.

Ch. DE LA RONCIÈRE.

Université de Neuchâtel. Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres sous les auspices de la Société académique. Septième fascicule : Essais d'étymologie et de critique verbale latines, par Max NIEDERMANN. Paris-Neuchâtel, Attinger, 1918. In-8°, 118 pages.

« Parmi les étymologies enregistrées dans nos dictionnaires étymologiques, une très notable partie ne sont que des idées en l'air, constructions fragiles, vagues ou arbitraires, qui ne méritent à aucun degré la confiance croyante avec laquelle on les reproduit sans cesse. Dans ce domaine, les linguistes décidément ne travaillent pas encore assez en profondeur; l'historique, la filière des mots qui font l'objet de leurs combinaisons sont souvent à peine effleurés, et l'on se passe toujours trop facilement du secours de la philologie qui seule, pourtant, procure aux recherches sur les origines du vocabulaire d'une langue une assiette solide. » Cette déclaration, par laquelle le savant éditeur de *Marcellus* inaugure son livre, indique l'esprit de cette œuvre nouvelle, dédiée à la section des sciences historiques et philologiques de l'École des Hautes-Études à l'occasion du cinquantième de sa fondation. M. Niedermann ne sépare pas l'étude des mots de celle des textes qui nous les ont transmis. Il juge insuffisant de considérer un vocabulaire à un seul moment de son évolution. Il réproouve le procédé rapide emprunté aux sciences exactes, par lequel on essaie de découvrir le secret de l'origine des mots par le seul exercice du

raisonnement. Il croit que les données du problème sont incomplètes si elles ne sont pas historiques. A n'en pas douter, sa méthode est le bon guide pour atteindre la vérité. Le présent recueil est un exemple de son application. La première partie montre les services que peut rendre la philologie à la linguistique, la seconde prouve combien la philologie gagne par le secours de la linguistique. M. Niedermann unit dans son effort les deux disciplines, dont les domaines sont inséparables, et qu'on soupçonne pourtant de nourrir parfois encore l'une pour l'autre une défiance plus ou moins latente.

Voici l'indication des divers articles du fascicule :

ÉTYMOLOGIES. — *Aequiperare* ne vient pas, comme le veut F. Skutsch, d'un adjectif **aiquo-paros*, dont le second terme se rattacherait à la racine du verbe *parere*, « enfanter ». Il doit être considéré comme dérivé d'un composé nominal **aequipar*, combinaison des deux adjectifs synonymes *aequus* et *par*. Ce mot est composé suivant les procédés de renforcement dans les langues indo-européennes que l'auteur dégage en passant. Ils comprennent : 1° la répétition du même mot : a) par juxtaposition, sans copule (fr. *l'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile*) ou avec copule (lat. *procul ac procul*); b) par composition (gr. *ᾠσταντός*); — 2° la réunion de deux mots synonymes : a) par juxtaposition, sans copule (lat. *ergo igitur*) ou avec copule (fr. *sûr et certain*); b) par composition (alle. *hellicht* et lat. **aequipar*). De **aequipar*, on a tiré un verbe *aequiperare*, devenu en latin populaire *aequiparare*, d'où, par dérivation rétrograde, en bas latin, l'adjectif *aequipar*, qui reproduit le type primitif. L'existence latente pendant plusieurs siècles de l'adjectif qui est à la base de *aequiperare* est, en effet, improbable.

Falx. Ce mot a été rapproché à tort de *flectere* et de certaines formes baltiques. M. Niedermann constate la corrélation frappante établie par Déchelette entre les trouvailles de faucilles préhistoriques et l'extension des Ligures à l'âge de bronze. Or, un heureux hasard nous a conservé le nom ligure de la faucille. Au témoignage de Thucydide, le nom primitif de Messine, à savoir Zanklé, avait été choisi par les anciens Sicules, rameau des Ligures, parce que l'emplacement de la ville avait la forme d'une faucille. Au lieu de Ζάγκλη, certaines monnaies portent Δανκλε. La divergence dans l'emploi de la première lettre vient sans doute de ce que la consonne initiale était une spirante interdentale sonore (*th* anglais doux), son pour lequel l'alphabet grec n'avait pas de signe spécial. Or, il est conforme à la phonétique de l'italique que cette consonne soit devenue *f*. On aurait donc dit **falcla*, puis, par analogie, **falcula*, d'où aurait été tiré un néo-primitif *falx*. Le nom ligure de la faucille apparaîtrait encore dans l'ancien français *dail* ou *daille*, que M. Schuchardt (suivi par Meyer-Lübke, *Étymolog. Wörterb.*, 2458) aurait eu le tort de rattacher à **dacula*, dimi-

nutif de **daca*, épée dace. Le radical *dac*l-, demandé par les langues romanes, viendrait par dissimilation de *dal*cl-. La spirante sonore interdentale aurait passé à un certain moment dans la langue ligure à l'explosive correspondante, comme cela a eu lieu en germanique primitif.

Parma (sorte de bouclier). L'origine de ce mot n'est pas celtique, comme on l'a cru. *Parma* est un néo-primitif refait sur **parmula*, dissimilation de **palmula*, « main », diminutif de *palma*, « paume de la main ». Il est fréquent que les diminutifs des mots désignant une partie du corps signifient un vêtement, une parure, un engin, etc., portés sur celle-ci (lat. *armilla*, « bracelet »; *buccula*, « partie du casque protégeant le côté du visage », fr. *corset*).

Pullaria (abcès alvéolaire). Vient du grec *παρρύλις*, qui a le même sens, par métathèse vocalique et métathèse consonantique combinées et favorisées par l'étymologie populaire.

NOTES CRITIQUES. — Les passages corrigés intéressent la poésie épigraphique, les *Hisperica famina* et les gloses médicales du *Corpus glossariorum latinorum*.

D'excellentes tables facilitent l'usage du livre. Pour ce qui est des idiomes romans de la France, je signale que les mots suivants reçoivent une explication nouvelle : *apostume* n'est pas une corruption de *aposteme*, par analogie des mots tels que *coutume*. *Apostoma* est largement attesté en latin vulgaire à côté du classique *apostema*. *Serpe* vient de *Sarpa*, postverbal de *sarpere*, non du grec *ἄρπη*.

Le livre de M. Niedermann témoigne, comme on s'y attendait, d'une vaste érudition et d'une souple dialectique. Dirai-je que ses raisonnements si chatoyants instruisent le lecteur, le charment souvent, l'effrayent parfois, le persuadent peu. La faute en est aux problèmes difficiles qui sont étudiés. En marchant plus loin à la recherche de l'origine des langues, il faut arriver à un point où nous devons avouer notre ignorance. Il est naturel que ce terme soit précédé d'une zone de tâtonnements. Soyons reconnaissants aux esprits qui consentent à s'y engager et à courir de grands risques de s'égarer pour écarter les frontières de ténèbres dans lesquelles toute notre science est enclose.

C. BRUNEL.

Le Château d'amour de Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, par J. MURRAY. Paris, Champion, 1918. In-8°, 182 pages.

Robert Grosseteste (Greathead), fameux théologien et philosophe anglais mort en 1233, a écrit en français un traité adressé à la comtesse de Lincoln pour l'administration de sa maison, connu sous le nom de *Reules saint Robert*, une traduction du *Treatise on husbandry* de Walter de Henley et un poème de près de 1,800 vers octosyllabiques, le *Château d'amour*, publié en 1862 d'après deux manu-

scrits. M. Murray nous donne de cette dernière œuvre une édition nouvelle qui utilise onze manuscrits conservés en Angleterre, à l'exception du manuscrit français 902 de notre Bibliothèque nationale¹. Le *Château d'amour*, fort goûté au moyen âge, au moins dans le pays où il fut écrit, est une allégorie pieuse très insipide, composée vers 1230 pour ceux qui ne savent « ne letreüre ne clergie ». L'auteur dépeint d'abord la création du monde et celle de l'homme. La chute d'Adam est suivie par un procès dans lequel les quatre filles de Dieu, Vérité et Justice d'une part, Miséricorde et Paix de l'autre, plaident sur le sort du pécheur. Jésus-Christ, pour racheter l'humanité, descend du ciel dans le « chastel d'amor », qui est le corps de la Vierge. Les trois étages du château sont la Foi, l'Espérance et la Charité, les quatre tours sont les vertus théologales, etc. L'allégorie se poursuit avec la fâcheuse prédilection qu'avaient pour elle les hommes du moyen âge. La seconde partie du poème est consacrée aux attributs de Jésus-Christ. Développant un passage d'Isaïe, le poète montre que Dieu est « merveillus », « bon conseillere », « Deu tut puissant », « pere a le poeple ki vendreit » et « prince de pès ». L'œuvre s'achève par un tableau du jugement dernier.

M. Murray, élève de bons maîtres, a abordé toutes les questions qui s'imposent aujourd'hui à l'éditeur d'un ancien texte français. Les manuscrits sont bien classés, la langue est étudiée avec soin. L'ensemble est net, sobre, sympathique, mais d'un souffle un peu court. La bibliographie est présentée sans les précisions nécessaires et, ce qui est plus grave, la question d'attribution à Robert Grosseteste est légèrement traitée, le rapport des manuscrits du xve siècle à ceux du xiii^e n'est pas considéré, la graphie suivie n'est pas exposée. Protestons, en terminant, contre l'habitude incommode qui paraît se répandre de rejeter les variantes à la fin du texte au lieu de les répartir au bas des pages.

C. BRUNEL.

Pamphile et Galatée, par Jehan BRAS-DE-FER, de Dammartin-en-Goële. Poème français inédit du xiv^e siècle. Édition critique, précédée de recherches sur le *Pamphilus* latin. Thèse pour le doctorat d'université présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris par Joseph DE MORAWSKI. Paris, Champion, 1917. In-8°, XII-238-228 pages.

Pamphile, épris de sa voisine Galatée, plus riche que lui, demande conseil à Vénus. Il a beau observer les préceptes de la déesse, il n'obtient de celle qu'il aime qu'un baiser. Découragé, il a recours à une

1. Il faut ajouter à la liste de M. Murray le manuscrit de Tnnbridge Wells signalé par P. Meyer, *les Incipit des poèmes français*, p. 314.

vieille entremetteuse et il trouve meilleure fortune. Tel est le sujet d'un poème latin, le *Pamphilus*, écrit probablement en Angleterre et largement répandu sur le continent au XIII^e siècle. Son succès fut si grand qu'il devint un texte d'explication dans les écoles et fut traduit ou imité en italien, en espagnol et en norrois. Dans les premières années du XIV^e siècle, il fut mis en français (2,561 vers octosyllabiques) par un auteur qui a transmis son nom dans ce long acrostiche : « C'est ci la translacioun Jehan Bras-de-Fer, de Danmartin en Gouelle, en l'amour de mounseigneur le chancelier de Miaus. » Ce poème nous est connu par un seul manuscrit écrit en Picardie et conservé à Bruxelles. Gaston Paris avait formé le projet de le publier dans la collection de la Société des anciens textes français. Cette entreprise, continuée par M. Ulrich et Van Hamel, étant abandonnée, M. J. de Morawski a repris le sujet pour son compte et a pu aboutir. Son édition est le fruit de longues recherches et d'une inlassable application. On chercherait en vain une question touchant au sujet qui non seulement n'ait pas été abordée, mais n'ait été étudiée avec ampleur. Des rapprochements nombreux témoignent de vastes lectures et tout le livre est composé avec la conscience la plus louable. Le commentaire est très riche, il l'est trop. Pour 92 pages de texte, il comprend plus de 360 pages. Le poème, assez difficile, demandait certes une glose, mais il n'était vraiment pas nécessaire de consacrer tant de place à étudier le personnage de l'entremetteuse ou à discuter longuement sur la question de savoir dans quel genre il faut classer le poème. Il y a, dans toute cette paraphrase du style amoureux le plus banal à l'aide des œuvres d'Alexandre de Halès, de Racine, de Goethe, de M. Bergson et de tant d'autres, une lourdeur qui étonne à côté d'une si ample culture. Le même manque de mesure se révèle dans l'usage de l'analyse. Nous ne savons rien sur Jehan Bras-de-Fer, mais sa biographie conjecturale tient pourtant tout un chapitre émaillé des vers de M. Zidler et d'une pastourelle du moyen âge. Le poème se présenterait « comme la résultante d'un parallélogramme de quatre forces constituant l'influence du milieu et toujours agissantes sur l'esprit de l'auteur ». On peut beaucoup attendre d'un érudit qui révèle dans un travail de début de rares qualités de science et de conscience, à condition qu'il arrive à filtrer ses connaissances.

C. BRUNEL.

Œuvres de Virgile, texte latin, publiées avec une introduction biographique et littéraire, des notes critiques et explicatives, des gravures, des cartes et un index par F. PLESSIS et P. LEJAY. Paris, Hachette, 1919. In-16, cxxxviii-904 pages.

Le Virgile publié par Eugène Benoist en 1873 et revu par Louis Duval en 1893 ne correspondait plus, malgré son mérite, aux besoins

actuels de l'enseignement. La librairie Hachette chargea MM. Frédéric Plessis et Paul Lejay de préparer une nouvelle édition. Dès 1913, M. Plessis fit paraître les *Bucoliques* précédées d'une *Vie de Virgile*. Ce travail a été reproduit dans l'édition complète de Virgile publiée aujourd'hui, augmenté seulement d'un Index des noms propres. Tout ce qui concerne les *Géorgiques* et l'*Énéide*, ainsi que le choix de l'illustration, environ les neuf dixièmes du volume, est l'œuvre de M. l'abbé Lejay.

Depuis l'antiquité, l'étude de Virgile est un des fondements de toute éducation libérale et, en France particulièrement, le plus parfait des poètes latins n'a cessé de figurer sur les programmes de l'enseignement tant secondaire que supérieur. Les auteurs ont voulu que cette édition, destinée surtout aux élèves des lycées, fût aussi un bon instrument de travail pour les étudiants. Le commentaire abondant qui couvre les deux tiers des pages fournira aux uns et aux autres les renseignements historiques et géographiques indispensables, l'explication précise des mots et des expressions capables de les embarrasser et l'indication des auteurs que Virgile a imités ou qui l'ont imité. Des notices intéressantes contiennent tous les renseignements que l'on peut souhaiter sur chacun des poèmes virgiliens : but poursuivi par l'auteur, sources où il a puisé, valeur littéraire de l'œuvre. Dans les notes critiques qui s'adressent surtout à eux, les étudiants trouveront les principales variantes des manuscrits et les plus heureuses conjectures des éditeurs. Ils tireront particulièrement profit de la bibliographie qui leur fera connaître la valeur respective des manuscrits qui peuvent servir à l'établissement du texte et leur donnera des indications sommaires, mais suffisantes, sur les principales éditions partielles et complètes et sur les traductions et commentaires les meilleurs.

S'inspirant de « l'expérience pédagogique de ces dernières années », MM. Plessis et Lejay ont renoncé à grouper méthodiquement toutes les remarques sur la langue et la grammaire de Virgile, comme l'ont fait la plupart de ceux qui ont publié des classiques depuis qu'ont paru les excellentes éditions de Tite-Live données par Riemann. J'estime, pour ma part, que cet usage était bon, car il permettait d'acquiescer en peu de temps la connaissance intime du style d'un auteur. S'ils ne s'étaient point condamnés ainsi à de trop nombreuses redites, les éditeurs, économisant de la place, auraient pu développer davantage les notes sur la prosodie et la métrique sans donner à leur travail des proportions exagérées. Ils ont si bien compris que le groupement en cette matière s'imposait qu'ils ont laissé subsister les deux pages sur les particularités de prosodie et de métrique imprimées en tête de l'édition des *Bucoliques*. D'ailleurs, appliquées à l'œuvre entière de Virgile, ces notes sont tout à fait insuffisantes.

Nous aurions aussi souhaité trouver à la suite de la biographie du poète latin quelques pages sur l'influence exercée par lui à travers les âges et qui n'a été dépassée que par celle de la Bible.

Malgré ces quelques critiques, cette édition, la meilleure des éditions classiques publiées jusqu'à ce jour, pourra être consultée avec fruit par les étudiants et constitue pour les élèves le guide le plus sûr.

Albert ISNARD.

LIVRES NOUVEAUX

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 63.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Archivistique, 57. — Papyrus, 19, 46. — Manuscrits, 40, 52, 64, 66. — Imprimerie, 20, 22.

SOURCES. — Chroniques, 48, 83. — Archives, 11, 12, 71, 72. — Cartulaires, 8, 56, 62. — Correspondances, 96.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Utrecht, 14; P. d'Abano, 37; s. Amable, 76; O. d'Aydie, 54; Benoît XII, 8; Boccace, 96; Charlemagne, 6; C. Colomb, 89; Dante, 29, 34, 106; Este, 3; Frédéric II, empereur, 6; Henri VI d'Angleterre, 55; Jean XXII, 56; Jeanne d'Arc, 69; U. Lando, 23; J. de Lescun, 54; Madières, 93; Nicolas III, 3; Pétrarque, 96; Poggibonsi, 74; s. Thomas d'Aquin, 59; s. Vincent Ferrier, 91; Visconti, 26, 105.

DROIT, 21, 42, 45, 82.

INSTITUTIONS, 6, 107.

SCIENCES, ENSEIGNEMENT, 21, 47, 59, 106.

MÉDECINE, 20.

MŒURS, HISTOIRE ÉCONOMIQUE, 16, 51, 61, 84, 102.

RELIGIONS. — Christianisme, 46, 77, 78; ordres religieux, 10, 17, 97. — Islamisme, 18.

ARCHÉOLOGIE, 2, 3, 38, 44, 63, 70, 101. — Architecture, 35, 43. — Sculpture, 65. — Peinture, 9, 58, 73. — Sépultures, 76. — Armes, 15, 81, 107. — Héraldique, 14.

LANGUES ET LITTÉRATURES. — Latin, 60, 64. — Langues romanes : français, 24, 67, 68; italien, 1, 5, 7, 25, 94, 95, 98; romand, 103. — Langues germaniques : anglais, 28, 47, 108, 109. — Langues scandinaves, 49, 80.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Afrique, 104; Alkmaar, 58; Allemagne, 73, 97; Alsace, 27; Angers, 90; Angleterre, 48, 82; Autun, 101; Bulgarie, 38; Caen, 2; Castille, 50; Clermont, 76; Comminges, 54; Einsiedeln, 86; Embrun, 91; Enkhuyzen, 58; Espagne, 88; Estibaliz, 36; Europe, 39; Ferrare, 3; France, 51; Frise, 11; Fromonville, 85; Genève, 13; Grande-Bretagne, 79; Helsingborg, 61; Irlande, 33; Italie, 31, 41; Léon, 50; Leur, 58; Lorraine, 27; Macédoine, 30; Maizières, 53; Montbéliard, 72; Norvège, 81; Norwich, 99; Orléans, 10; Pays-Bas, 51, 65; Piémont, 20; Poitou, 4, 84; Rome, 6, 43; Rouergue, 32; Savoie, 26; Serbie, 45; Sicile, 42, 62; Splügen, 75; Suède, 92, 100; Suisse, 41; Utrecht, 14, 58; Valence, 71; Venise, 26; Vermandois, 107; Wells, 87.

1. ACOCCELLA (Vito). Saggio d'una interpretazione dantesca, con lettera-prefazione di Francesco d'Ovidio. Melfi, tip. Liccione, 1919. In-8°, 17 p. 1 l. 50.

2. ADAM (A.). L'église et la paroisse Saint-Sauveur, anciennement Notre-Dame-de-Froide-Rue. Caen, Louis Jouan, 1919. In-8°, 36 p. et grav. 1 fr. 50.

3. AGNELLI (Giuseppe). I monumenti di Nicolò III e Borso d'Este in Ferrara : memoria. Roma, tip. del Senato, 1919. In-4°, 32 p., fig. et pl. (Atti e memorie della r. deputazione ferrarese di storia patria, vol. XXIII.)

4. Archives historiques du Poitou. XLI. Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1919. In-8°, v p. et p. 321 à 664.

5. BALDASSARRI (Padre Alfonso Maria). Per un quesito lauretano dantesco. Urbania, scuola tip. Bramante, 1919. In-8°, 15 p.

6. BÄSELER (Gerda). Die Kaiserkrönungen in Rom und die Römer von Karl d. Grossen bis Friedrich II (800-1220). Freiburg in B., Herder, 1919. In-8°. 4 m.

7. BASSI (Giuseppe). Di altri commenti danteschi. Lucca, tip. G. Giusti, 1919. In-8°, 21 p. (Extrait des *Atti della r. Accademia lucchese di scienze, lettere ed arti.*)

8. BENOÎT XII, 1334-1342. Lettres closes et patentes intéressant les pays autres que la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican par J.-M. Vidal. 2^e fascicule. Paris, E. de Boccard, 1919. In-4° à 2 col., p. 297 à 568 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 3^e sér. 2. Lettres communes des papes d'Avignon.)

9. BERENSON (Bernard). A Sienese painter of the Franciscan legend. New-York, Dutton, 1919. In-8°, xii-74 p. et pl. 3 d. 50.

10. BERNOIS (Abbé). Histoire de l'abbaye royale de Sainte-Euverte d'Orléans. Orléans, Auguste Gout et Cie, 1918. In-8°, xii-380 p. et grav.

11. BERNIS (J.-L.). De archieven van het hof provincial en van de gerechten der grietenijen, steden, districten, eilanden en hoogeschool van Friesland. Uitgeg. door het Rijksarchief in Friesland. Leeuwarden, Meijer en Schaafsma, 1919. In-8°, xxiv-204 p. 4 fr.

12. BLENGEN (Theodore C.). A report on the public archives. (Bull of information, 94.) Madison, Wis., Wisconsin State Historical Society, 1918. In-8°, 115 p. 75 c.

13. BLONDEL (Louis). Les faubourgs de Genève au xve siècle. Genève, A. Jullien et Georg et Cie, 1919. In-4°, iv-xii-156 p., 3 pl., 30 grav. (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Sér. in-4°. T. V.) 25 fr.

14. BLOYS VAN TRESLONG PRINS (P.-C.). Genealogische en heraldische gedenkwaardigheden in de kerken der provincie Utrecht. Utrecht, A. Oosthoek, 1919. In-8°, 320 p. 7 kr. 50.

15. BRAVETTA (Ettore). L'artiglieria e le sue meraviglie dalle origini fino ai nostri giorni. Milano, fratelli Treves, 1919. In-8°, 577 p. et fig.

16. BROWNE (Rt. Rev. G. F.). The importance of women in Anglo-Saxon times, the cultus of St Peter and St Paul: and other addresses. London, Society for promoting christian knowledge, 1919. In-8°, 194 p. (Studies in church hist.) 7 s. 6 d.

17. BUTLER (Rt. Rev. Cuthbert). Benedictine monachism: studies in benedictine life and rule. London, Longmans, 1919. In-8°, 395 p. 18 s.

18. CAETANI (Leone). Annali dell' Islam. Vol. VIII: dall' anno 33 al 35. Milano, U. Hoepli, 1918. In-4°, xxxi-446 p.

19. CALDERINI (Aristide). Per l'avvenire della papirologia in Italia: prolusione ai corsi della scuola papirologica per l'anno 1918-1919, r. accademia scientifico-letteraria in Milano. Milano, scuola tip. Figli della Provvidenza, 1919. In-8°, 19 p.

20. CARBONELLI (Johannes). Bibliographia medica typographica pedemontana saeculorum xv et xvi, in qua non tantum auctorum nomina sed etiam fere omnium eorum operum inscriptiones eadem forma mensuraque relatae inveniuntur. Romae, sumptibus Instituti medico-pharmacologici nationalis F. Centenari, 1914-1919. In-4°, vi-434 p. et fig.

21. CARRERAS Y ARAÑO (José). Filosofía de la ley según santo

Tomás de Aquino. Madrid, talleres de Editorial Reus, 1919. In-4°, xvi-175 p. 4 p.

22. Census of fifteenth century books owned in America. New-York, New-York Public Library, 1919. In-4°, xxiv-245 p. 1 d. 50.

23. CERRI (Leopoldo). Ubertino Lando, conte di Venafro (sec. XIII). Parma, r. deputazione di storia patria, 1918. In-8°, 29 p. (Extrait de *l'Archivio storico per le provincie parmensi*.)

24. La chanson d'Aspremont, chanson de geste du XII^e siècle. Texte du manuscrit de Wollaton Hall par L. Brandin. T. I. V. 1-6154. Paris, Édouard Champion, 1919. In-16, iv-196 p. (Les classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de Mario Roques, n° 19.) 4 fr. 50.

25. CIAFARDINI (Emanuele). Tra gli amori e tra le rime di Dante. Napoli, P. Federico e G. Ardia, 1919. In-16, 84 p. 2 l. 40.

26. COGNASSO (Francesco). L'alleanza sabaudo-viscontea contro Venezia nel 1434. Milano, tip. S. Giuseppe, 1918. In-8°, 150 p. (Extrait de *l'Archivio storico lombardo*.)

27. COLIN (Elicio). L'Alsace et la Lorraine à travers l'histoire de France. Paris, Delagrave, 1919. In-18, 160 p. 3 fr. 50.

28. COOK (Albert Stanburrough). The Old English Elene, Phoenix, and Physiologus. New-Haven, Ct., Yale Univ., 1919. In-8°, 89-239 p. 4 d.

29. CORDOVANI (Padre Mariano). In preparazione al centenario dantesco. Milano, soc. ed. Vita e pensiero, 1919. In-8°, 16 p. (Extrait de *la Rivista di filosofia neo-scolastica*.)

30. COSMETATOS (S.-P.-Phocas). La Macédoine, son passé et son présent. Étude historique, ethnographique et politique de la Macédoine, avec considérations sur les pays limitrophes et l'hellénisme. Lausanne; Paris, Payot et Cie, 1919. In-8°, iv-53 p., 1 vignette, 11 cartes. 5 fr.

31. COTTERILL (H. B.). Italy from Dante to Tasso, 1300-1600. London, Harrap, 1919. In-8°, 645 p. 15 s.

32. COUDERC (Camille). Bibliographie historique du Rouergue. I : A-K. Paris, Édouard Champion, 1918-1920. In-8° à 2 col., 168 p.

33. CREEL (George). Ireland's fight for freedom; setting forth the high lights of Irish history. New-York, Harper, 1919. In-8°, xiv-198 p. 2 d.

34. DINSMORE (Charles Allen). Life of Dante Alighieri. Boston, Houghton, Mifflin, 1919. In-8°, xvi-306 p. et pl. 2 d. 50.

35. ENLART (Camille). Manuel d'archéologie française, depuis les

temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance. I : Architecture religieuse. Première partie : Période mérovingienne, carolingienne et romane. Paris, Auguste Picard, 1919. In-8°, cviii-458 p. avec fig.

36. ESNAOLA (Juan DE). Monografía histórica de Santa María de Estibaliz. Vitoria, Montepío diocesano, 1919. In-8°, 94 p. 1 p. 25.

37. FERRARI (Sante). Per la biografia e per gli scritti di Pietro d'Abano : note ed aggiunte al volume : I tempi, la vita, le dottrine di Pietro d'Abano. Roma, tip. r. Accademia dei Lincei, 1918. In-4°, 97 p. (Memorie della r. Accademia dei Lincei : classe di scienze morali, storiche e filologiche, anno CCC XV. 1918, ser. V, vol. XV, fasc. 7.)

38. FILOW (Bogdan D.). Die altbulgarische Kunst. Bern, P. Haupt, 1919. In-8°, iv-viii-88 p. 58 pl., 72 fig., 25 fr.

39. FUETER (Eduard). Geschichte des europäischen Staatensystems von 1492-1559. München und Berlin, R. Oldenbourg, 1919. In-8°, xxii-343 p. 16 m. 50.

40. GABRIELI (Giuseppe). Appunti descrittivi e critici su alcuni manoscritti arabi di contenuto storico (2° gruppo). Roma, tip. r. Accademia dei Lincei, 1918. In-8°, 20 p. (Extrait des *Rendiconti della r. Accademia dei Lincei : scienze morali*.)

41. GAGLIARDI (Ernst). Der Anteil der Schweizer an den italienischen Kriegen, 1494-1516. Hrg. durch die Stiftung Schnyder von Wartensee in Zürich. Bd. 1 : Von Karls VIII. Zug nach Neapel bis zur Liga von Cambrai, 1494-1509. Zurich, Schulthess und Co, 1919. In-8°, xiv-910 p., 2 karten. 7 f. 20.

42. GIAMBRUNO (S.), GENNARDI (L.). Capitoli inediti delle città demaniali di Sicilia. Vol. I. Palermo, scuola tip. Boccone del povero, 1918. In-8°, 444 p. (Documenti per servire alla storia di Sicilia, pubblicati a cura della Società siciliana per la storia patria, ser. II, vol. X.) 15 l.

43. GIOVENALE (Giovanni Battista). Il chiostro medioevale di San Paolo fuori le mura. Roma, P. Maglione et C. Strini, succ. di E. Loescher e C., 1918. In-8°, 47 p., fig., 3 pl. (Extrait du *Bollettino della commissione archeologica comunale, 1917*.)

44. GODEFROY (J.). Handboek voor kunstgeschiedenis, stijl- en ornamentleer. Deel II. Oudchristelijke tot en met de middeleeuwse kunst. 3e, verm. en verb. druk. Amsterdam, wed. J. Ahrend en zoons' uitgevers-maatschappij, 1919. In-8°, 160 p., 425 illustr., 5 cartes. (Ahrend's Bibliotheek voor kunst, techniek en wetenschap.) 2 f. 25.

45. GRACHITCH (Borislav M.). Essai sur la législation serbe du moyen âge. Le régime des terres et les conditions des personnes.

Thèse pour le doctorat. Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1919. In-8°, viii-143 p. (Université de Poitiers. Faculté de droit.)

46. GRENFELL (Bernard Pyne), KUNT (Arthur Surridge). The Oxyrhynchus papyri, pt 13; with tr. and notes. New-York, Oxford Univ., 1919. In-4°, viii-233 p. et illustr. (Egyptian exploration fund : Graeco-Roman branch.) 10 d.

47. GRIMM (Florence Marie). Astronomical lore in Chaucer. Lincoln, Neb., Univ. of Nebraska, 1919. In-8°, 96 p. (Studies in language, literature and criticism. N° 2.) 50 c.

48. HEARNshaw (L. J. C.). Select extracts from chronicles and records relating to English towns in the Middle Ages. London, Society for promoting christian knowledge, 1919. In-8°, 9 s.

49. HEDERSTRÖM (Ture). Fornsgor och eddakväden i geografisk belysning. Med inledande namnundersökningar. Utdrag ur ett efterlämnat arbete. D. 2. Stockholm, P. A. Norstedt och söner, 1919. In-8°, x-136 p. 9 kr. 50.

50. HINOJOSA (Eduardo DE). Documentos para la historia de las instituciones de Leon y de Castilla, siglos X-XIII. Madrid, est. de Fortanet, 1919. In-4°, 217 p. 4 p.

51. HUIZINGA (J.). Herfstij der middeleeuwen. Studie over levens- en gedachtenvormen der veertiende en vijftiende eeuw in Frankrijk en de Nederlanden. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink en zoon, 1919. In-8°, xii-568 p. 8 f. 25.

52. Inventaire sommaire des manuscrits appartenant à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève ou déposés dans sa bibliothèque. Genève, impr. Jent, 1919. In-8°, 28 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, T. IV, livr. 5.)

53. JAMEREY (E.). Histoire de Maizières-la-Grande-Paroisse, arrondissement de Nogent-sur-Seine (Aube). Romilly-sur-Seine (Aube), impr. M. Thiebaut, 1914-1919. In-8°, 220 p. et plan.

54. JAURGAIN (Jean DE). Deux comtes de Comminges béarnais au xve siècle. Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, et Odet d'Aydie, seigneur de Lescun. Paris, Édouard Champion, 1919. In-8°, 164 p. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Gers*.)

55. JAMES (M. R.). Henry the Sixth. Cambridge, Univ. Press, 1919. In-8°, 76 p. 5 s.

56. JEAN XXII, 1316-1334. Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican par G. Mollat, 17^e fasc., t. VII. Paris, E. de Boccard, 1919. In-4°, p. 153 à 413 (Bibliothèque des Écoles

françaises d'Athènes et de Rome, 3^e sér., 1 *bis*. Lettres communes des papes d'Avignon.)

57. JOHNSON (Charles). The care of documents. New-York, Macmillan, 1919. In-12, 4 p. (Helps for students of history.) 20 c.

58. KALCKEN (Gustaaf van). Peintures ecclésiastiques du moyen âge : église Saint-Pancrace à Enkhuysen : église Saint-Jean, salle Marnix, Utrecht ; église de Leur ; église Saint-Laurent, Alkmaar. Haarlem, H.-D. Tjeenk Willink et fils, 1919. In-fol., 13 p., 24 pl. 37 f. 50.

59. KENNEDY (Daniel Joseph). St Thomas Aquinas and medieval philosophy. New-York, Encyclopedia Press, 1919. In-8°, 133 p. 2 pl.

60. KONZELMANN (Max). Die Engelberger Benediktinerregel, eine sprachgeschichtliche Untersuchung. Frauenfeld, Huber und Co., 1919. In-8°, iv-157 p.

61. Kulturbistoriska Helsingborgsstudier. Till minne av Oscar Trapp utg. av Helsingborgs museum genom Torsten Mårtensson. Stockholm, Bröd. Lagerström, 1919. In-4°, 213 p. (Helsingborgs museum.) 25 kr.

62. LA MANTIA (Giuseppe). Codice diplomatico dei re aragonesi di Sicilia, 1282-1355. Vol. I. Palermo, scuola tip. Boccone del povero, 1918. In-8°, ccxv-698 p. (Documenti per servire alla storia di Sicilia, pubblicati a cura della Società siciliana per la storia patria, ser. I, vol. XXIII.) 35 l.

63. LASTEYRIE (Robert DE), VIDIER (Alexandre). Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. T. VI, 4^e livr., nos 126722 à 132235. Paris, Ernest Leroux, 1918. In-4°, xii p. et p. 601 à 816. 4 fr.

64. LA VILLE DE MIRMONT (H. DE). Le manuscrit de l'île Barbe (Codex Leidensis Vossianus latinus III) et les travaux de la critique sur le texte d'Ausone. L'œuvre de Vinet et l'œuvre de Scaliger. Fasc. I. Paris, Hachette, 1917. In-4°, xv-202 p. (Archives municipales de Bordeaux.)

65. LIGTENBERG (Raphael). Die romanische Steinplastik in den noerdlichen Niederlanden. V. I. Die Reliefplastik und die Bauornamentik. New-York, F. C. Stechert Co., 1919. In-4°, 136 p. 6 d.

66. LITTLE (A. G.). Un nouveau manuscrit franciscain, ancien Philipps 12290, aujourd'hui dans la bibliothèque A. G. Little. Paris, Fischbacher, 1919. In-8°, p. 1-110 (Opuscules de critique historique. Fasc. 18, 1914-1919.)

67. LOT (Ferdinand). Étude sur le Lancelot en prose. Paris, Édouard Champion, 1918. In-8°, 400 p. (Bibliothèque de l'École des hautes

études, publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Sciences historiques et philologiques, 226^e fasc.)

68. LUQUIENS (Frederick Bliss). An introduction to old French phonology and morphology. 2d. ed. New-Haven, Ct., Yale Univ., 1919. In-8°, 147 p. 2 d. 50.

69. LYNCH (Rev. Denis). St Joan of Arc, the life story of the Maid of Orleans. New-York, Benziger, 1919. In-8°, 348 p. 2 d. 50.

70. MAGNI (Antonio). Notiziario archeologico della regione Comeuse. Como, tip. Ostinelli, di C. Nani e C., 1919. In-8°, 15 p. (Extrait de la *Rivista archeologica della provincia e antica diocesi di Como*.)

71. MARTÍNEZ FERRANDO (Eduardo). Arxiu municipal (notes del carnet d'un visitant). Valencia, impr. Valencianista, s. d. In-8°, 48 p. 0 p. 80.

72. MAUVEAUX (Julien). Le fonds Beurnier aux archives communales de Montbéliard. Inventaire sommaire. Paris, Honoré Champion, 1919. In-8°, 79 p. et portr.

73. MAYER (Aug.-L.). Expressionistische Miniaturen des deutschen Mittelalters. München, Delphin-Verlag, 1919. Gr. in-8°, pl. 18 m.

74. MAZZI (Curzio). Michele e Geri da Poggibonsi mercanti a Palermo negli ultimi anni del secolo XIII. Castelliofrentino, tip. Giovanelli e Carpitelli, 1918. In-8°, 7 p. (Extrait de la *Miscellanea storica della Valdelsa*.)

75. MICHEL (Janett). Ein Beitrag zur Geschichte des Splügenpasses. 1. Stilicho, Feldherr des weströmischen Reiches, überschritt Anno 395 und 401-402 n. Chr. die rätischen Alpen. 2. Welchen Pass hat er benützt? Den Splügen! Chur, Sprecher, Eggerling und Co., 1918. In-8°, 15 p.

76. MORAND (Edmond). Le tombeau de saint Amable à Clermont. Mâcon, Protat frères, 1919. In-16, 18 p. (Extrait du *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, année 1919.)

77. MOURRET (Fernand). Histoire générale de l'Église, T. I : les Origines chrétiennes. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Bloud et Gay, 1919. In-8°, 548 p. 7 fr. 50.

78. MOURRET (Fernand). Histoire générale de l'Église. T. II : les Pères de l'Église, IV^e et V^e siècles. Paris, Bloud et Gay, 1919. In-8°, 532 p. 7 fr. 50.

79. MUNRO (James). A History of Great Britain. Pt. I, 55 B. C. to 1603 A. D. London, Oliver and B., 1919. In-8°, 375 p. 2 s. 3 d.

80. NYCANDER (Fredrik). Ranrikes runor. Bohuslänska berättelser

från urtid till nutid. D. 2. Stockholm, Alb. Bonnier, 1919. In-8°, 282 p. 9 f.

81. PETERSEN (Jan). De norske vikingessverd. En typologisk-kronologisk studie over vikingetidens vaaben (Videnskapsselskapets skrifter. II. Hist. filos. kl. 1919. Nr. 1. Utgit for H. A. Benneches fond.) Kristiania, Jacob Dybwad, 1919. In-8°, 727 p., 3 pl. 10 fr. 50.

82. PHILLIPSON (Coleman). English constitutional history : from the Teutonic conquest to the present time. 8th ed. London, Sweet and M., 1919. In-8°, 854 p. 21 s.

83. PROCOPIUS; with an English tr. by H. B. Dewing v. 3. History of the wars. Bks 5 and 6. New-York, Putnam, 1919. In-16, 451 p. 2 d. 25.

84. RAMBAUD (Pierre). La communauté des maîtres-chirurgiens de Poitiers, 1410-1792. Paris, Édouard Champion, 1919. In-8°, 265 p.

85. RICHEMOND (Émile). Partage du territoire de Fromonville à la fin du XI^e siècle. Éclaircissement sur l'origine des seigneurs de Nemours. Nemours, impr. E. Vaillot, 1919. In-8°, 35 p., avec schéma et tableau généalogique.

86. RINGHOLZ (P. Odilo). Aus den Erinnerungen eines alten Stiftsarchivars von Einsiedeln. Einsiedeln, Verlag des Einsiedler Anzeiger, 1919. In-8°, 16 p. (Extrait du feuillet *Feierstunden* du *Einsiedler Anzeiger*.)

87. ROBINSON (Joseph Armitage). The Saxon bishops of Wells; a historical study in the tenth century. London, H. Milford, 1919. In-8°, 69 p. (British Academy. Supplemental papers, IV.) 2 d. 25.

88. RODRÍGUEZ CODOLÁ (Manuel). Historia de España y de los pueblos hispano-americanos hasta su independencia. Seguido cada período histórico de un juicio de Miguel S. Oliver. Tomo I. Obra ilustrada con dos mil grabados en tricromía y en negro. Barcelona, Miguel Seguí, 1919. In-4°, 544 p. 30 p.

89. ROGNONI (Rachele). Sui documenti contraddittori relativi a Cristoforo Colombo. Novara, istituto geografico di Agostini, 1918. In-8°, 7 p. (Extrait de *la Geografia*.)

90. RONDEAU (Chanoine E.). L'hôtel Haute-Mule, XII^e-XX^e siècle. Angers, G. Grassin, 1919. In-8°, 50 p. et grav. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*.)

91. ROUX (Chanoine). Saint Vincent Ferrier et les vallées vaudoises du diocèse d'Embrun. A propos de topographie et d'étymologie. Gap, impr. Jean et Peyrot, 1919. In-8°, 7 p.

92. RUDBECK (Gustaf). Skrifter till Sveriges historia tryckta före år 1600. Med en inledande redogörelse. Akad. avh. Uppsala, Almqvist och Wiksell, 1919. In-8°, xv-270 p. 15 kr.

93. SALOMON (Émile). Généalogie de la famille de Madières en Lyonnais, Forez, Orléanais, Ile-de-France, avec une étude historique de Soulgé sur les origines des Madières-Ginestous, d'après les titres du Chartrier de Beauvoir. Paris, H. Daragon, 1919. In-8°, 16 p.

94. SCALIA (Giuseppe). L'utilità dello studio dei trecentisti. Catania, V. Giannotto, 1919. In-8°, 37 p. 1 l. 50.

95. SCHERILLO (Michele). Le origini e lo svolgimento della letteratura italiana. I : le Origini (Dante, Petrarca, Boccaccio). Milano, U. Hoepli, 1919. In-24, XIII-686 p. 10 l. 50.

96. SICCA (Maria). L'amicizia fra Petrarca ed il Boccaccio studiata nella loro corrispondenza. Napoli, tip. F. Giannini e figli, 1919. In-8°, 163 p.

97. SIMON (André). L'Ordre des Pénitentes de Sainte-Marie-Madeleine en Allemagne au XIII^e siècle. Fribourg, Suisse, impr. et libr. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1918. In-8°, xxvi-289 p. 7 fr. 50.

98. SPOERRI (Theophil). Il dialetto della Valsesia. Milano, U. Hoepli, 1918. In-8°, iv-57 p. (Extrait des *Rendiconti del Reale Istituto lombardo di scienze e lettere*. Vol. 51.)

99. STEPHEN (George A.). Guide to the study of Norwich : select bibliography of the principal books and c., in the Norwich Public Library. 2nd ed. enl. London, Norwich Public Lib., 1919. In-8°, 28 p. 3 d.

100. Sveriges medeltida bokskatt på modersmålet 1901-1917 samt därtill hörande litteräre hjälpmedel jämte bihang : Kalendarium sve-cicum. Utarb. af Robert Geete. Stockholm, 1919. In-8°, xii-323 p. 7 kr.

101. TAPPOLET (Ernst). Textes patois de la Suisse romande, publiés à l'occasion du premier cours de vacances à l'Université de Bâle en 1919. Bâle, F. Reinhardt, 1919. In-8°, 7 p.

102. TERRET (Victor). La cathédrale Saint-Lazare d'Autun, étude historique et archéologique. Autun, impr. Dejussieu et Xavier, 1919. In-8°, 28 p. (Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*, nouv. sér., t. XLIII, année 1919.)

103. THEAL (George Mc Call). Ethnography and condition of South Africa : before A. D. 1505. 2nd. ed. London, Allen and U., 1919. In-8°, 486 p. 8 s. 6 d.

104. TOUT (Thomas Frederick). Mediæval and modern warfare; a

lecture. New-York, Longmans, 1919. In-4°, 30 p. (John Rylands library reprints.) 40 c.

105. VERGA (Ettore). Un caso di coscienza di Filippo Maria Visconti, duca di Milano, 1446. Milano, tip. S. Giuseppe, 1919. In-8°, 61 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

106. VITANZA (Calogero). Dante e l'astrologia. Pavia, Athenaeum Voghera, Boriotti e Zolla, 1918. In-8°, 25 p. (Extrait de l'*Athenaeum*.)

107. WAQUET (Henri). Le bailliage de Vermandois aux XIII^e et XIV^e siècles. Étude d'histoire administrative. Paris, Édouard Champion, 1919. In-8°, XII-271 p. (213^e fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études.)

108. WELLS (John Edwin). First supplement to a manual of the writings in Middle English, 1050-1400; additions and modifications to September, 1918; published under the auspices of the Connecticut Academy of Arts and Sciences. New-Haven, Ct., Yale Univ., 1919. In-8°, p. 947-1037. 1 d.

109. WHITMAN (Charles Huntington). A subject-index to the poems of Edmund Spenser; published under the auspices of the Connecticut Academy of Arts and Sciences. New-Haven, Ct., Yale Univ., 1919, In-8°, XI-261 p. 3 d. 50.



LIVRES PUBLIÉS EN ALLEMAGNE

DE 1914 A 1919.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 119, 125, 134, 142, 220, 291, 410, 434.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Diplomatique, 56, 333-335. — Épigraphie, 118, 217, 509. — Paléographie, 70, 198, 497, 499. — Archivistique, 140, 504. — Bibliothèques, 149, 254. — Papyrus, 79, 499. — Manuscrits, 20, 61, 68, 89, 94, 122, 123, 170, 192, 222, 255, 306, 353, 372, 379, 498, 501, 514, 530. — Typographie, 95, 104, 407-410, 439, 450, 465, 201, 480, 501.

SOURCES, 202, 203. — Légendes, 331, 432, 457. — Chroniques, 4, 52, 64, 69, 174, 257, 268, 305, 338, 363, 365, 513. — Correspondances, 341, 376. — Cartulaires, 75, 177, 314, 356, 395, 427, 436, 455. — Chartes, 185, 188. — Regestes, 92, 179, 226, 238, 246, 328, 418, 464. — Formulaires, 522. — Archives : inventaires, 62, 240, 311, 521. — Comptes, etc., 280. — Terriers, 234, 378.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Artistes, 458; saints, 313, 433. — Allemagne, 148, 373; Galicie, 433; Hongrie, 466. — Adam, abbé d'Ébrach, 205; Adrien IV, 400; Arnoul, 262; s. Boniface, 453; P. Cardinal, 478; ^{ste} Catherine de Sienne, 417; Charlemagne, 189; s. Christophe, 432; Cimabue, 31; Clément III, 143; Colonna, 323; s. Columban, 251; Dante, 114; Einhart, 63; ^{ste} Élisabeth, 393; L. von Eyb, 495; Fortunat, 232; s. François d'Assise, 48, 369; François de Retz, 167; Frédéric I^{er}, 400; s. Georges, 471; Grégoire XI, 417; Gutenberg, 95; Heinrich von Ahaus, 19; Henri le Lion, 262, 339; Henri VII, 506; s. Hroznata, 532; Humbert de Romans, 41; Jean de Naples, 207; Jeanne d'Arc, 351; s. Josse, 468; L. Juppe, 320; Louis de Bavière, 323; Lupold, 275; s. Nicolas, 13; Nicolas IV, 323; s. Nil, 83; G. Perault, 271; Pie II, 341; Pierre de Wormdith, 324; Proclus, 24; ^{ste} Radegonde, 36; Rather de Vérone, 415; Robert de Naples, 506; Robert Grosseteste, 272; Rudolf d'Ems, 103; C. Salutati, 286; Siegfried de Mayence, 387; Théodoric, 331; s. Thomas Becket, 457; Wiclif, 271, 272; Ximenes, 227; Yves de Chartres, 45.

DROIT, 10, 22, 23, 25, 25 *bis*, 40, 58, 100, 126, 130, 451, 490, 491, 219, 225, 237, 267, 270, 275, 279, 288, 291, 312, 315, 350, 358-9, 366, 395, 398, 416, 428, 430, 482, 486, 494, 506, 525-8.

INSTITUTIONS. 231. 242. 333. 334.

GÉOGRAPHIE. VOYAGES. 11. 43.

MOEURS. HISTOIRE ÉCONOMIQUE. 90, 96, 100, 183, 209, 250, 270, 366, 376, 436, 447.

SCIENCES. ENSEIGNEMENT. 1, 6, 26, 27, 30, 77, 88, 101, 104, 106, 137, 152, 153, 167, 207, 224, 235, 244, 284, 302, 319, 332, 368, 372, 375, 376, 386, 394, 406, 429, 463, 466, 472, 473, 519.

RELIGIONS. 72. — Judaïsme, 285, 321-2, 361, 450. — Christianisme, 44, 45, 55, 111, 266, 293, 316, 400-1, 417, 418, 445, 461, 494, 531: conciles, 5, 489; Ordres religieux, 19, 83, 200, 205, 245, 250, 259, 290, 308, 324, 354, 356, 374, 391, 392, 470, 472, 507, 517; liturgie, 35, 46, 303, 307; théologie, 79, 145, 178, 271, 312, 319, 352, 415, 459, 465, 497.

ARCHÉOLOGIE. 3, 14, 39, 60, 63, 73, 84, 86, 113, 116, 124, 161, 163, 175, 186, 193, 195, 211, 214, 215, 216, 258, 274, 281-3, 325, 385, 396, 474-6, 516, 518. — Architecture, 16, 87, 98, 102, 112, 129, 135, 199, 286, 347, 354, 381, 413, 452, 492, 500. — Sculpture, 87, 147, 164, 228, 277, 320, 336, 343, 344, 345, 371, 393, 402, 471, 490, 492. — Peinture, 61, 65, 74, 89, 122, 123, 171, 180, 287, 290, 382-3, 408, 490, 508, 512, 514-5. — Gravure, 136, 181, 292, 397, 432, 523. — Verre, 349, 382, 384, Orfèvrerie, 448. — Campanographie, 162. — Musique, 132, 138, 144, 360. — Numismatique, 15, 42, 117, 327. — Sigillographie, 33, 348.

LANGUES ET LITTÉRATURES. 57, 59, 184, 423, 449, 502. — Langue sanscrite, 510. — Langue celtique, 295. — Latin, 152, 239, 252, 256, 326, 380, 426, 451, 456, 459. — Langues romanes, 49, 138, 300, 306, 403, 467; catalan, 431; espagnol, 241; français, 8, 9, 12, 47, 68, 78, 115, 128, 137, 182, 196, 229, 247, 260, 261, 293, 309, 310, 330, 364, 407, 414, 439, 441, 454, 460, 468, 479, 483, 487, 511, 520, 524; italien, 81, 278, 304; ladin, 82; portugais, 299; provençal, 37, 233, 265, 269, 298, 477, 478; romagnol, 411. — Langues germaniques: allemand, 21, 28, 51, 54, 80, 85, 97, 121, 127, 131, 155-160, 187, 204, 221, 230, 235, 236, 249, 273, 276, 296-297, 317-8, 337, 342, 367, 377, 412, 419, 424, 437, 454, 469, 481, 484, 488, 505; anglais, 41, 53, 66, 99, 142, 146, 194, 210, 213, 248, 363, 370, 440, 443, 457, 462, 496, 503; anglo-saxon, 32, 243, 340, 404-5, 493. — Langues scandinaves, 139, 422, 509. — Langues slaves, 17, 176, 206, 263. — Langues sémitiques, 123. — Langues diverses, 403, 497.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Aix-la-Chapelle, 113; Albanie, 455; Allemagne, 19, 65, 84, 90, 112, 148, 151, 169, 180, 195, 203, 225, 279, 286-8, 294, 301, 320, 336, 343, 371, 380, 391, 398, 449, 471, 480, 482, 489, 492, 494; Alsace, 185; Altengamme, 249; Alzenau, 161; Angleterre, 99, 166; Arabie, 183;

Aragon, 231; Aschaffenburg, 281; Assise, 382-3; Autriche, 378, 504; Bade, 238; Banz, 188; Bavière, 69, 93, 262; Beelen, 409; Bersenbrück, 325; Böddecken, 374, 392; Bohême, 316, 533; Böhmisches Kamnitz, 7; Bosnie, 209; Breslau, 356, 389; Carinthie, 202; le Cateau, 71; Corre, 254; Cologne, 73, 223, 224, 226, 244, 266, 386, 448; Constance, 254; Constantinople, 214; Corvey, 51, 253, 338; Coucy, 154; Croatie, 425; Cüstrin, 34; Dargitz, 171; Dortmund, 289, 362; Ebern, 215; Ebrach, 205; Eichstätt, 58, 62, 179; Eisenach, 474-6; Elbing, 15; Erfurt, 30, 450; Espagne, 130, 165; Essen, 357; Europe, 96; Flensburg, 412; France, 86, 294, 376, 470, 490, 525; Franconie, 168; Gaule, 184; Goldberg, 356; Göttweig, 133; Grande-Bretagne, 130; Graz, 346; Greifenberg, 258; Hachberg, 288; Hagestolz, 444; Halberstadt, 390; Halle, 321, 517; Hambourg, 4; Hammelburg, 116; Heidenheim, 435; Hesse, 200; Hildesheim, 38, 164; Hohenmölsen, 529; Höxter, 274; Inde, 500; Irlande, 130; Italie, 25 bis, 172, 373, 402; Jérusalem, 381; Kaiserslautern, 485; Kalkar, 396; Kammin, 258; Klosterneuburg, 395; Königsfelden, 382; Königshofen, 216; Küstenland, 124; Laon, 14; Lippstadt, 50; Lübeck, 16; Luckau, 211; Lüdinghausen, 311; Lusace, 75; Magdebourg, 242; Marienburg, 385; Marienthal, 250; Mayence, 399, 432; Mayorque, 446; Meissen, 163, 354; Mersebourg, 347; Metz, 294; Michaelstein, 250; Milan, 2; Minden, 305; Normandie, 135; Nuremberg, 87; Oldenburg, 420; Paderborn, 51, 199; Padoue, 466; Palatinat, 221; Palestine, 11, 173, 259; Passau, 257; Pays-Bas, 512; Perse, 408; Pologne, 285, 355; Poméranie, 491; Quedlinbourg, 270; Ratisbonne, 413; Rhénan (pays), 74, 135, 228, 240, 277, 328, 366; Riddagshausen, 250; Rome, 22, 35, 508; Rottweil, 280; Russie, 151; Saint-Quentin, 98; Salzbouurg, 60, 177; Saxe, 29, 164, 212, 354; Schöna, 102; Schweinfurt, 283; Seckau, 461; Serbie, 208, 209; Sicile, 190; Sienne, 67; Sinäi, 308; Sion, 259; Spire, 359; Stettin, 193; Strasbourg, 315, 438; Straubing, 427; Styrie, 361; Suisse, 91; Thorn, 15, 186; Thuringe, 92, 322; Trèves, 23, 218, 303, 327, 366; Ukraine, 197; Valenciennes, 86; Venise, 345; Verden, 421; Vessra, 290; Vienne, 175, 246; Warendorf, 531; Warnemünde, 18; Werden, 234; Westphalie, 314; Wittlage, 325; Wurtemberg, 264, 464; Wurzburg, 120, 237, 282, 329.

1. ABAELARD 's (Peter) philosophische Schriften. I, 1. Hrsg. von Bernh. Geyer. Münster, Aschendorff, 1919. In-8°, XII-109 p. (Beiträge z. Gesch. der Philosophie d. Mittelalters, XXI, 1.) 6 m. 20.

2. ABEGG (Elis.). Die Politik Mailands in den ersten Jahrzehnten des XIII. Jahrh. Leipzig, B. G. Teubner, 1918. In-8°, x-100 p. (Beiträge z. Kulturgeschichte d. Mittelalters, 24.) 4 m. 80.

3. ACHELIS (H.). Der Entwicklungsgang d. altchristl. Kunst. Leipzig, Quelle und Meyer, 1919. In-8°, 47 p., 5 pl. 2 m.

4. ADAMI BREMENSIS *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*. Ed. III. Hrsg. von B. Schmeidler. Hannover, Hahn, 1917. In-8°, LXVIII-353 p. (*Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*.) 10 m.

5. Akten der Ephesin. Synode vom J. 449. Syrisch, mit G. Hoffmanns deutscher Uebers. hrsg. von Joh. Flemming. Berlin, Weidmann, 1917. Gr. in-8°, VII-188 p. (Abhandl. der kgl. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Göttingen. Philol. hist. Klasse. Neue Folge, XV, 1.) 18 m.

6. ALBERTUS MAGNUS. *De Animalibus libri XXVI*. Hrsg. von Hermann Stadler. I. Münster, Aschendorff, 1916. In-8°, XXVI-892 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie der Mittelalters, XV.) 28 m. 75.

7. Älteste (Das) Böhmiscli-Kamnitzer Stadtbuch. Prag, J. G. Calve, 1915. In-8°, III-IX-291 p. 4 m. 50.

8. Altfranzösischer Artusroman des 13. Jahrh. Bearbeitet von Jakob Stürzinger. Hrsg. von Herm. Breuer. Halle, M. Niemeyer, 1914. In-8°, XXVII-203 p. (Gesellschaft für romanische Literatur, 35.) 10 m.

9. ANDRESEN (Hugo). Eine altfranzösische Bearbeitung bibl. Stoffe. Halle, M. Niemeyer, 1916. In-8°, IV-85 p. 3 m. 80

10. ANSELM, episcopi Lucensis, *Collectio canonum, una cum collectione minori*. Rec. Frid. Thaner. II. Innsbruck, Wagner, 1915. In-8°, paginé 229-519. 15 m.

11. ARCULF. Eines Pilgers Reise nach. d. hl. Lande (um 670). Aus dem Lat. übers. und erklärt von Paul Micklej. 1-3. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1917. In-8°, 42-64 p., plans et fig. (Das Land der Bibel, II, 2-4.) 0 m. 60 le fasc.

12. AUDEFROI LE BASTARD. Lieder und Romanzen. Kritische Ausgabe von Arth. Cullmann. Halle, M. Niemeyer, 1914. In-8°, VI-149 p. 4 m.

13. AUBICH (G.). Hagios Nikolaos. Der hl. Nikolaus in der griech. Kirche. Texte und Untersuchungen. II. Leipzig, B. G. Teubner, 1917. In-8°, XII-592 p. 24 m.

14. Ausgewählte Kunstdenkmäler von Laon und Umgebung. Berlin, E. Wasmuth, 1917. In-8°, 119 p., fig. 3 m. 50.

15. BAURFELDT (Emil), SCHWANDT. Die Münzen- und Medaillensammlung in der Marienburg. VI. Münzen und Med. der Stadt Thorn. Münzen und Med. der Stadt Elbing. Leipzig, K. F. Koehler, 1916. In-4°, VIII-121 p., 10 pl. 16 m.

16. BALTZER (J.). BRUNS (F.). Die Kirche zu Alt-Lübeck. Lübeck,

B. Nöhring, 1919. In-8°, 304 p., pl. (Die Bau- und Kunstdenkmäler der freien und Hansestadt Lübeck, III, 1.) 16 m.

17. BARIĆ (H.). Beiträge z. slav. Sprachgeschichte. Wien, E. Beyers Nachf., 1918. In-8°, 80 p. 5 m.

18. BARNEWITZ (Fr.). Geschichte des Hafenorts Warnemünde. Rostock, G. B. Leopold, 1919. In-8°, iv-294 p., pl. 9 m.

19. BARNIKOL (E.). Studien zur Geschichte der Brüder von gemeinsamen Leben. Die erste Periode der deutschen Brüderbewegung : die Zeit Heinrich von Ahaus. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1917. In-8°, xii-215 p. (Zeitschrift für Theologie und Kirche, XXVII. Ergänzungsheft.) 7 m.

20. BARTHOLOMAE (Christian). Die Zendhandschriften der k. Hof- und Staatsbibliothek in München. München, J. Palm, 1915. Gr. in-8°, xx-70-382 p., 17 pl. (Catalogus codd. mss. Bibl. regiae Monacensis, I, 7.) 15 m.

21. BÄSECKE (G.). Deutsche Philologie. Gotha, F. A. Perthes, 1919. In-8°, xi-132 p. (Wissenschaftliche Forschungsberichte, III.) 6 m.

22. BÄSELER (Gerde). Die Kaiserkrönungen in Rom und die Römer vom Karl d. Grossen bis Friedrich II (800-1220). Freiburg i. B., Herder, 1919. In-8°, xiv-135 p. 4 m.

23. BAST (J.). Die Ministerialität d. Erzstifts Trier. Trier, F. Lintz, 1918. In-8°, viii-111 p. (Trierischers Archiv. 17 Erg.-Heft.) 12 m.

24. BAUER (F. X.). Proklos von Konstantinopel. München, J. J. Lentner, 1919. In-8°, xii-148 p. (Veröffentl. aus d. kirchenhistor. Seminar München, IV, 8.) 4 m. 50.

25. BAUER (Hanns). Das Recht d. l. Bitte bei d. deutschen Königen bis auf Karl IV. Stuttgart, F. Enke, 1919. In-8°, xi-175 p. (Kirchenrechtl. Abhandl., 94.) 18 m.

25 bis. BAUMGART (Rich.). Die Entwicklung der Schuldhaft im italienischen Recht des Mittelalters. Berlin-Wilmersdorff, W. Rothschild, 1914. In-8°, xvi-563 p. (Zivilprozessrechtliche Forschungen. 9.) 16 m.

26. BÄUMKER (Clemens). Der Platonismus im Mittelalter. München, G. Franz, 1916. Gr. in-8°, 49 p. 2 m.

27. BÄUMKER (Clemens). Roger Bacons Naturphilosophie. Münster, Aschendorff, 1916. In-8°, v-74 p. 2 m. 60.

28. BEHAGHEL (Otto). Geschichte der deutschen Sprache. 4. Auflage. Strassburg, K. J. Trübner, 1916. In-8°, ix-400 p. (Grundriss der german. Philologie, 3.) 7 m.

29. BEMMANN (R.). Bibliographie d. sächs. Geschichte. I. Leipzig, B. G. Teubner, 1918. In-8°, XIV-XII-521 p. 30 m.

30. BENARY (Fr.). Zur Geschichte der Stadt und d. Universität Erfurt am Ausgang d. Mittelalters. Hrsg. von A. Overmann. Gotha, F. A. Perthes, 1919. In-8°, VIII-284-72 p. 15 m.

31. BENHARD (Ernst). Das literar. Porträt des Giovanni Cimabue. München, F. Bruckmann, 1917. In-8°, 272 p., portr. 5 m.

32. Beowulf, hrsg. von M. Heyne. 11.-12. Aufl. von L. L. Schücking. Paderborn, F. Schöningh, 1918. In-8°, XII-328 p. (Bibliothek d. ältesten deutschen Literatur-Denkmäler, III.) 5 m.

33. BERCHEM (Egon Freiherr von). Siegel. Berlin, R. C. Schmidt, 1918. In-8°, 189 p., illustr. (Bibliothek für Kunst- und Antiquitätensammler, II.) 8 m.

34. BERG (G.). Geschichte der Stadt und Festung Cüstrin. Landsberg, F. Schaeffer, 1918. In-8°, IV-409 p. (Schriften d. Vereins f. Gesch. der Neumark, 36.)

35. BERNHARDI, cardinalis et Lateranensis ecclesiae prioris, Ordo officiorum ecclesiae Lateranensis. Hrsg. von Ludw. Fischer. Freising, F. P. Datterer, 1916. In-8°, LXVIII-184 p., 3 pl. (Historische Forschungen und Quellen, 2-3.) 9 m.

36. BERNHART (Joseph). Die hl. Radegunde. München, J. Müller, 1915. In-8°, 72 p. 1 m.

37. BERNART VON VENTADORN, seine Lieder, hrsg. von Carl Appel. Halle, M. Niemeyer, 1915. In-8°, CXLV-404 p., 23 pl. 26 m.

38. BERTRAM (Adolf). Geschichte des Bistums Hildesheim. II. Hildesheim, A. Lax, 1916. Gr. in-8°, XII-449 p., 11 pl. 12 m. 50.

39. BETH (Ign.). Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft. XII. 1913. Berlin, B. Behr, 1915. In-8°, VIII-312 p. 18 m.

40. BEYERLE (Franz). Das Entwicklungsproblem im germanischen Rechtsgang. I. Heidelberg, C. Winter, 1915. In-8°, III-408 p. (Deutschrechtliche Beiträge, X, 2.) 12 m. 50.

41. BIHL (Jos.). Die Wirkungen d. Rhythmus in der Sprache von Chaucer und Gower. Heidelberg, C. Winter, 1916. In-8°, XX-372 p. (Anglistische Forschungen, 50.) 8 m. 40.

42. BINDER (Christian). Württembergische Münz- und Medaillenkunde. II, 2. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1915. In-8°, paginé 71-164, pl. 2 m.

43. BENJAMIN VON TUDELA (Des Rabbi) Reisetagebuch, von A. Martinet. Berlin, L. Lamm, 1918. In-8°, 28 p. 5 m.

44. BIRCKMAN (Bertha). Die vermeintl. und die wirkl. Reformschrift des Dominikanergenerals Humbert de Romans. Berlin-Wilmersdorf, W. Rothschild. 1916. In-8°, vi-68 p. (Abhandl. z. mittleren und neueren Geschichte. 62.) 2 m. 20.

45. BLIEMETZRIEDER (F. P.). Zu den Schriften Ivos von Chartres († 1116). Wien, A. Hölder, 1917. In-8°. 89 p. (Sitzungsber. der k. Akad. der Wissenschaften in Wien. philos. hist. Klasse. CLXXXII, 6.) 2 m. 40.

46. BLUME (Cl.), S. J., BANNISTER (H. M.). Thesauri hymnologici prosarium. II. 1. Leipzig, O. R. Reisland, 1915. In-8°, xx-443 p. (Analecta hymnica medii aevi. 54.) 14 m.

47. BORCH (R.). Die fünfzehn Freuden der Ehe, eine französ. Satire aus d. 15. Jahrh. Braunschweig, A. Graff. 1918. In-8°. xii-146 p. (Die Seltenheiten der Weltliteratur, 2.) 5 m. 50.

48. BORNE (Fidentius VAN DEN). O. F. M. Die Franziskus-Forschung. München, J. J. Lentner. 1917. In-8°, xii-106 p. (Veröffentlichungen a. d. kirchenhist. Seminar München. IV, 6.) 3 m. 20.

49. BRALL (E.). Lat. *foris*, *foras* im Galloromanischen. Berlin, Mayer und Müller, 1918. In-8°, xxii-117 p., carte. 4 m.

50. BRAND (Alb.). Die Gründung von Lippstadt vor 750 Jahren. Detmold. Meyer. 1918. In-8°, 60 p. 1 m.

51. BRAND (Jos.). Studie zur Dialektgeographie des Hochstiftes Paderborn und der Abtei Corvey. München. Aschendorff. 1914. In-8°. 39 p. (Forschungen und Funde, 2.) 1 m. 25.

52. BRANDENBURG (Hertha). Galfrid von Monmouth und die frühmittelengl. Chronisten. Berlin. Mayer u. Müller. 1918. In-8°, vii-148 p. 3 m.

53. BRANDL (A.), ZIPPEL (O.). Mittlenglische Sprach- und Literaturproben. Berlin, Weidmann, 1917. Gr. in-8°, viii-423 p. 6 m. 60.

54. BRANS (Rob.). Das Reichenauer Glossar Rf. nebst seinen näheren Verwandten Bib. 9 und Bib. 12. Strassburg, K. J. Trübner. 1914. In-8°, iv-119 p. (Untersuchungen zur deutschen Sprachgeschichte. 5.) 3 m.

55. BRESSLAU (H.). Aus der ersten Zeit des grossen abendländ. Schismas. Berlin, Vereinig. wissenschaftl. Verleger. 1919. Gr. in-8°. 32 p., pl. 5 m.

56. BRESSLAU (Harry). Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien. II. 1. Abt. 2. Auflage. Leipzig. Veit. 1915. In-8°, x-392 p. 11 m.

57. BRÜCKNER (A.), STREITBERG (Willi.). Die Erforschung der indogerman. Sprachen. Strassburg, K. J. Trübner, 1916. In-8°, VIII-312 p. (Grundriss der indogerman. Sprach- und Altertumskunde, von K. Brugmann, A. Thumb, Chr. Bartholomae, I, II, 1.) 10 m.

58. BRUGGAIER (Ludw.). Die Wahlkapitulationen der Bischöfe und Reichsfürsten von Eichstätt 1259-1790. Freiburg i. B., Herder, 1915. In-8°, XVI-130 p. (Freiburger theologische Studien, 18.) 3 m.

59. BRUGMANN (Karl), DELBRÜCK (Berth.). Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogerman. Sprachen. II, II, 3, 2. Strassburg, K. J. Trübner, 1916. In-8°, XI p. et p. 497-1052. 20 m.

60. BUBERL (P.). Die Denkmale des polit. Bezirkes Salzburg. Archival. Teil von Fr. Martin. 3. Wien, A. Schroll, 1916. In-4°, X-508 p., 6 pl. (Oesterreichische Kunsttopographie, XI.) 36 m. 80.

61. BUBERL (Paul). Die Miniaturenhandschriften der Nationalbibliothek in Athen. Wien, A. Hölder, 1917. In-4°, III-27 p., 32 pl. (Denkschr. der k. Akad. der Wissensch. in Wien, philos. hist. Klasse, LX, 2.) 8 m. 50.

62. BUCHNER (Fr. X.). Archivinventare d. kathol. Pfarreien in d. Diöz. Eichstätt. München, Duncker und Humblot, 1918. Gr. in-8°, XXXV-842 p. (Veröffentlich. d. Gesellsch. f. fränk. Geschichte, V, 2.) 48 m.

63. BUCHNER (M.). Einhard als Künstler. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1919. In-8°, VIII-149 p. (Beiträge z. deutschen Kunstgeschichte, 210.) 10 m.

64. BURCHARDI, praepositi Urspergensis, Chronicon. Ed. II. von O. Holder-Egger und B. von Simson. Hannover, Hahn, 1916. In-8°, XLI-169 p. (Scriptores rerum germanic. in usum scholarum.) 4 m. 50.

65. BURGER (Fr.), SCHMITZ (H.), BETH (J.). Die deutsche Malerei vom ausgeh. Mittelalter bis z. Ende der Renaissance. I. Neubabersberg, Athenaion, 1919. Gr. in-8°, VII-368 p. (Handbuch des Kunstwissenschaft.) 22 m.

66. CHAUCER (Geoffrey). Canterbury Tales, nach dem Ellesmere Manuscript hrsg. von Johann Koch. Heidelberg, Carl Winter, 1915. In-8°, III-475 p. (Englische Textbibliothek, 16.) 6 m.

67. CHŁĘDOWSKI (C.). Siena. 3. Aufl. Berlin, B. Cassirer, 1918. In-8°, XXII-209 et VIII-192 p., illustr. 30 m.

68. CHRIST (K.). Die altfranzösischen Handschriften der Palatina. Leipzig, O. Harrassowitz, 1916. In-8°, VII-123 p. (Zentralblatt für Bibliothekswesen, 46. Beiheft.) 7 m. 50.

69. *Chronicae Bavaricae Saec. XIV.* Hrsg. von G. Leidinger. Hannover, Hahn, 1918. In-8°, VIII-202 p. (Scriptores rerum german. in usum scholarum.) 4 m. 80.

70. CHIROUST (Anton). *Monumenta palaeographica.* II. Serie, 21-23. München, Bruckmann, 1916-1917. In-fol. 20 m. le fasc.

71. CLAUSS (Jos.). *Geschichte der Stadt und d. ehemal. Reichsvogtei Le Cateau.* Düsseldorf, L. Schwann, 1917. In-8°, XII-66 p., illustr. 3 m. 50.

72. CLEMEN (C.), EISSFELDT (O.). *Religionsgeschichtliche Bibliographie.* Jahrg. 1-2. Literatur der Jahren 1914 u. 1915. Leipzig, B. G. Teubner, 1917. In-8°, VIII-53 p. 3 m.

73. CLEMEN (P.), EWALD (W.). *Die Kunstdenkmäler der Stadt Köln.* I, 4. Düsseldorf, L. Schwann, 1916. Gr. in-8°, VIII-379 p., 29 pl. (Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, VI, 4.) 5 m.

74. CLEMEN (Paul). *Die roman. Monumentalmalerei in den Rheinlanden.* Düsseldorf, L. Schwann, 1916. In-4°, XXIII-834 p., 42 pl. (Publikationen der Gesellsch. für rhein. Geschichtskunde, 32.) 50 m.

75. *Codex diplomaticus Lusatiae superioris.* IV. Hrsg. von R. Jecht. 2-3, 1442-1452. Görlitz, H. Tzschachel, 1916-1917. In-8°, p. 225-736. 3 m. 60 le fasc.

77. COHN (Berth.). *Der Almanach perpetuum d. Abraham Zacuto,* ein Beitrag zur Gesch. d. Astronomie im Mittelalter. Strassburg, K. J. Trübner, 1918. In-8°, v-48 p. (Schriften der wissenschaftl. Gesellschaft in Strassburg, 32.) 5 m.

78. *Cristal und Clarie,* altfranzösischer Abenteuerroman des 13. Jahrh., hrsg. von Herm. Breuer. Dresden; Halle, M. Niemeyer, 1915. In-8°, LXXX-326 p. (Gesellschaft für romanische Literatur, 36.) 22 m.

79. CRUM (W. E.). *Der Papyruscodex saec. VI-VII. der Phillipps-Bibliothek in Cheltenham.* Koptische theologische Schriften, hrsg. und übersetzt. Strassburg, K. J. Trübner, 1915. In-8°, XVIII-471 p., 2 pl. (Schriften der wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg, 48.)

80. DANIELOWSKI (Emma). *Das Hiltibrantlied.* Berlin, Mayer und Müller, 1919. In-8°, III-103 p., 2 pl. 7 m.

81. DANTE. *La Divina Commedia.* Hrsg. von L. Olschki. Heidelberg, J. Gross, 1918. In-8°, XVIII-640 p. 12 m.

82. DECURTINS (C.). *Rätoromanische Chrestomathie.* X, XI. Erlangen, F. Junge, 1916-1917. In-8°, XXX-1165 et VI-356 p.

83. DEGENHART (Friedr.). *Der hl. Nilus Sinaïta.* Münster, Aschen-

dorff, 1915. In-8°, XII-187 p. (Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums, 6.) 5 m.

84. DEHIO (G.). Geschichte der deutschen Kunst. I. Berlin, Vereinig. wissenschaftl. Verleger, 1919. In-8°, VIII-372 p. et 444 p. de fig.-30 m.

85. DELBRÜCK (B.). Germanische Syntax. III-V. Leipzig, B. G. Teubner, 1916-1919. Gr. in-8°, v-84, iv-71 et vi-80 p. (Abhandlungen der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften. Philol. hist. Klasse, XXXIII, 1, XXXVI, 1 et 4.) 3 m. 60, 3 m. et 3 m. 60.

86. DEMMLER (Th.), FEULNER (Ad.), BURG (H.). Geborgene Kunstwerke aus dem besetzten Nordfrankreich, ausgestellt in Museum zu Valenciennes. München, F. Bruckmann, 1918. In-8°, 207 p., illustr. 3 m. 50.

87. DETLOFF (Felix). Der Entwurf von 1488 z. Sebaldusgrab, ein Beitrag zur Geschichte der got. Kleinarchitektur und Plastik. Posen, S. Adalbertdruckerei, 1915. Gr. in-8°, ix-98 p., 48 pl. 40 m.

88. DEUSSEN (P.). Allgemeine Geschichte der Philosophie. Die Philosophie des Mittelalters. Leipzig, F. A. Bruckmann, 1915. In-8°. VIII-517 p. 8 m.

89. DEXEL (Walth.). Untersuchungen über die französ. illuminierten Hss. der Jenaer Universitätsbibliothek vom Ende des 14. bis z. Mitte des 15. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1917. Gr. in-8°, vi-50 p., 40 pl. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes, 115.) 4 m.

90. DIEFFENBACHER (J.). Deutsches Leben im 12. und 14. Jahrh. I. Berlin, Vereinig. Wissenschaftl. Verleger, 1919. In-8°, 130 p., illustr. (Sammlung Goschen, 93.) 1 m. 25.

91. DIERAUER (J.). Geschichte der schweizer. Eidgenossenschaft. I. Bis 1415. 3. Aufl. Gotha, F. A. Perthes, 1919. In-8°, xxiv-543 p. (Allgemeine Staatengeschichte, XLVIII, 2.) 20 m.

92. DOBENECKER (Otto). Regesta diplomatica necnon epistolaria historiae Thuringiae. III, 2. 1247-1266. Jena, G. Fischer, 1915. In-4°, p. 241-554. 20 m.

93. DÖBERL (M.). Entwicklungsgeschichte Bayerns. I. 3. verm. Aufl. München, R. Oldenbourg, 1916. Gr. in-8°, x-637 p. 16 m.

94. DOLD (Allan), O. S. B. Prophetentexte in Vulgata-Uebersetzung nach d. ältesten Hs.-Ueberlieferung der S. Galler Palimpseste Nr 153 u. Nr 567. Beuron, Kunstschule, 1917. In-8°, xl-172 p., 2 pl. (Texte und Arbeiten, I, 1-2.) 12 m.

95. DOMEL (G.). Gutenberg, d. Erfind. d. Typengiesserei, und seine Frühdrucke. Köln, H. Z. Gonski, 1919. In-8°, vii-108 p., 49 pl. 60 m.

96. DOPSCH (Ad.). Wirtschaftliche u. soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung aus d. Zeit von Cäsar bis auf Karl den Grossen. I. Wien, L. W. Seidel, 1918. In-8°, xi-404 p. 27 m.

97. DÖRR (K.). Die Kreuzensteiner Dramenbruchstücke. Breslau, M. und H. Marcus, 1919. In-8°, vii-136 p. (Germanistische Abhandlungen, 50.) 7 m. 20.

98. DREYLING (Raymund). Die Basilika von S. Quentin. St Quentin, Etappen-Druckerei. Bremen, F. Leuwer, 1916. In-8°, 71 p., fig. et pl. 1 m. 50.

99. EBERHARD (C.). Der Bauernaufstand vom J. 1381 in der engl. Poesie. Heidelberg, C. Winter, 1917. In-8°, xii-136 p. (Anglistische Forschungen, 51.) 4 m. 50.

100. EBERSTADT (Rud.). Der Ursprung des Zunftwesens und die älteren Handwerkerverbände der Mittelalters. 2. Aufl. München, Dunc-ker und Humblot, 1915. In-8°, vi-330 p. 8 m.

101. EBNER (Jos.). Die Erkenntnislehre Richards von S. Viktor. Münster, Aschendorff, 1917. In-8°, viii-126 p. (Beiträge z. Geschichte der Philosophie des Mittelalters, XIX, 4.) 4 m. 25.

102. EDELMAIER (Rob.). Das Kloster Schönau bei Heidelberg, ein Beitrag zur Baugeschichte der Cistercienser. Heidelberg, G. Koester, 1915. Gr. in-8°, vii-103 p., illustr. 5 m.

103. EHRLSMANN (G.). Studien über Rudolf von Ems. Heidelberg, C. Winter, 1919. In-8°, 116 p. (Sitzungsb. der Heidelberger Akad. der Wissensch. Philos.-histor. Klasse, 1919, 8.) 4 m.

104. EHRLE (Franz), S. J. Die Ehrentitel der scholastischen Lehrer der Mittelalters. München, G. Franz, 1919. In-8°, 60 p. (Sitzungsber. der bayer. Akad. der Wissensch. Philos. philol. und hist. Klasse, 1919, 9.) 2 m. 40.

105. EICHLER (Ferd.). Einzel-Formschnitte des 15. Jahrh. in der k. k. Universitätsbibliothek zu Graz. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. In-4°, 17 p., 16 pl. (Einblattdrucke des 15. Jahrh., 42.) 50 m.

106. ENDRES (J.-A.). Forschungen zur Geschichte der frühmittelalterlichen Philosophie. Münster, Aschendorff, 1915. In-8°, vii-152 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, 17.) 5 m.

107. ESCHERICH (Mela). Einblattdrucke des grossherzogl. hessischen Landesmuseums zu Darmstadt. I. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. In-fol., 10 p., 22 pl. (Einblattdrucke des 15. Jahrhunderts, 47.) 25 m.

108. ESCHERICH (Mela). Einblattdrucke des prinzl. Sekundogenitur-

Bibliothek zu Dresden. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. In-fol., 11 p., 8 pl. en couleur (Einblattdrucke des 15. Jahrh., 48.) 30 m.

109. ESCHERICH (Mela). Einzel-Formschnitte und Einzelblattdrucke des Kestner-Museums zu Dresden. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. In-fol., 11 p., 30 pl. (Einblattdrucke des 15. Jahrh., 46.) 60 m.

110. ESCHERICH (Mela). Die Holz- und Metallschnitte des 15. Jahrh. in der Sammlung Appel in Ermlitz. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. In-fol., 9 p., 14 pl. (Einblattdrucke des 15. Jahrh., 45.) 30 m.

111. EUBEL (Conrad), O. M. *Hierarchia catholica medii aevi ab anno 1431 usque ad annum 1503*. Ed. II. Münster, Regensburg, 1914. In-4°, xxxv-290 p. 20 m.

112. FASTENAU (Jan). *Romanische Bauornamentik in Süddeutschland*. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. Gr. in-8°, vii-90 p., 40 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 188.) 12 m.

113. FAYMONVILLE (K.). *Die Kunstdenkmäler der Stadt Aachen. I. Das Münster*. Düsseldorf, L. Schwann, 1916. Gr. in-8°, ix-272 p., 19 pl. (Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, X, 1.) 5 m.

114. FEDERN (Karl). *Dante und seine Zeit*. 2. Aufl. Leipzig, A. Kröner, 1916. In-8°, viii-247 p., pl. 4 m. 50.

115. *Festländische (Der) Bueve de Hantone*. Fassung III. hrsg. von Alb. Stimming. I-II. Halle, M. Niemeyer, 1914-1918. In-8°, vi-649 et v-515 p. (Gesellschaft für romanische Literatur, 34 et 41.) 25 et 20 m.

116. FEULNER (Adolf). *Bezirkamt Hammelburg*, mit e. histor. Einleitung von Hans Ring. München, R. Oldenbourg, 1915. Gr. in-8°, v-172 p. (Die Kunstdenkmäler d. Königr. Bayern, III, 14.) 8 m.

117. FIALA (Ed.). *Münzen und Medaillen der welf. Lande. I*. Wien, F. Deuticke, 1916. In-4°, viii-143 p., 6 pl. 12 m.

118. FIEBIGER (O.), SCHMIDT (L.). *Inchriftensammlung z. Geschichte der Ostgermanen*. Wien, A. Hölder, 1917. In-4°, xviii-174 p., illustr. (Denkschr. d. k. Akad. d. Wissensch. Philos. hist. Klasse, LX, 3.) 16 m.

119. FINKE (H.). *Weltimperialismus und nationale Regungen im späteren Mittelalter*. Freiburg i. B., Speyer und Kärner, 1916. In-8°, 61 p. (Freiburger wissenschaftliche Gesellschaft, 4.) 1 m. 50.

120. FISCHER (Mgr E. L.). *Die Kirche und Pfarrherren von S. Gertrud in Würzburg v. J. 1248-1920*. Würzburg, V. Bauch, 1919. In-8°, vii-133 p., 7 pl. 5 m.

121. FISCHER (Herm.). *Schwäbisches Wörterbuch*. 52-7. Tübingen, H. Laupp, 1916-1919. Gr. in-8°, col. 321-1280. 3 m. le fasc.

122. FOLNESICS (Hans). Die illuminierten Hss. in Dalmatien. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1917. In-fol., VIII-175 p., 4 pl. (Beschreibendes Verzeichnis der illum. Hss. in Oesterreich, 6.) 55 m.

123. FOLNESICS (Hans). Die illuminierten Hss. im österr. Küstenlande, in Istrien u. d. Stadt Triest. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1917. In-fol., VII-107 p., illustr. (Beschreibendes Verzeichnis der illum. Hss. in Oesterreich, 7.) 30 m.

124. FOLNESICS (Hans), PLANISCIG (Leo). Bau- und Kunstdenkmale des Küstenlandes. Wien, A. Schroll, 1916. In-fol., 44 p., 120 pl. 150 m.

125. Forschungen und Versuche zur Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit. Festschrift Dietrich Schäfer zum 70. Geburtstage dargebracht. Jena, G. Fischer, 1915. In-8°, VIII-838 p., portr., pl. 20 m.

126. FORST-BATTAGLIA (Otto). Vom Herrenstande, rechts- und ständegeschichtl. Untersuchungen. I-II. Leipzig, H. A. L. Degener, 1916. In-8°, XVII-101 et 130 p. 5 m. le fasc.

127. FÖRSTEMANN (Ernst). Altd deutsches Namenbuch. II, 3. Aufl. von H. Jellinghaus. 2. Hälfte. Bonn, P. Hanstein, 1916. In-4°, VI-942 p. 66 m.

128. FÖRSTER (Margar.). Die französischen Psalmenübersetzungen vom 12. bis zum Ende der 18. Jahrh. Berlin, E. Ebering, 1914. In-8°, XXIV-279 p. 6 m.

129. FRANKL (Paul). Die Baukunst der Mittelalters. 1-3. Neubabelsberg, Athenaion, 1918. Gr. in-8°, VIII-92 p. (Handbuch der Kunstwissenschaft.) 2 m. 50 le fasc.

130. FREISEN (J.). Das Eheschliessungsrecht in Spanien, Grossbritannien und Irland und Skandinavien. I. Das Eheschliessungsrecht Spaniens in westgot., mozarab. und neuerer Zeit. II. Das Eheschliessungsrecht Grossbritanniens und Irlands. Paderborn, F. Schöningh, 1918. In-8°, IX-159, X-272 p. (Görresgesellschaft. Veröffentl. d. Sektion f. Rechts- und Sozialwissensch., 33, 35.) 8 et 16 m.

131. FRINGS (Theodor). Die rheinische Accentuierung, Vorstudie zu einer Grammatik der rheinischen Mundarten. Marburg, N. G. Elwert, 1916. In-8°, X-98 p. (Deutsche Dialektgeographie, XIV.) 3 m. 50.

132. FRUTOLFI Breviarium de musica et tonarius. Veröffentl. v. Cöl. Vivell, O. S. B. Wien, A. Hölder, 1915. In-8°, 188 p. (Sitzungsb. d. Akad. d. Wissensch. Philos. histor. Klasse, CLXXXVIII, 2.) 13 m. 50.

133. FUCHS (Adalb.), O. S. B. Der Benediktinerstift Göttweig. Salzburg, A. Pustet, 1917. In-8°, 226 p. 5 m.

134. GAFFREY (B.). Die augustinische Geschichtsauffassung im *Liber ad amicum* des Bischofs Bonitho von Sutri. Langensalza, Wendt und Klauwell, 1918. In-8°, VII-59 p. (Sammlung wissenschaftl. Arbeiten, 44.) 3 m.

135. GALL (Ernst). Niederrheinische und normannische Architektur im Zeitalter der Frühgotik. I. Berlin, G. Reimer, 1915. In-fol., VI-114 p., 80 pl. 30 m.

136. GEISBERG (M.). Das Kupferstich-Kartenspiel d. k. k. Hofbibliothek zu Wien a. d. Mitte des xv. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1918. Gr. in-8°, 51 p., 57 pl. (Studien z. deutschen Kunstgeschichte, 205.) 16 m.

137. GELZER (H.). Zum Einfluss der Scholastik auf den altfranzös. Roman. Halle, M. Niemeyer, 1917. In-8°, VII-95 p. (Stilistische Forschungen, 4.) 3 m. 60.

138. GENNRICH (Fr.). Musikwissenschaft und roman. Philologie. Halle, M. Niemeyer, 1918. In-8°, III-54 p. 3 m.

139. GERING (Hugo). Glossar zu den Liedern der Edda. 4. Aufl. Paderborn, F. Schöningh, 1915. In-8°, XII-229 p. (Bibliothek der ältesten deutschen Literatur-Denkmäler, VIII.) 6 m.

140. GERLACH (Mart.). Das alte Buch und seine Ausstattung vom 15. bis zum 19. Jahrh. Wien, Gerlach und Wiedling, 1915. In-fol., VIII p. et 74 pl. (Die Quelle, 13.) 45 m.

140. Geschichte der Archivverwaltung bei d. deutschen Generalgouvernement Warschau. Berlin, E. S. Müller u. Sohn, 1919. In-8°, 77 p. (Veröffentlichungen d. Archivverwaltung., III.) 5 m.

141. Geschichtliche Studien Albert Hauck zum 70. Geburtstage dargebracht. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1916. Gr. in-8°, XII-352 p. 13 m. 50.

142. GEVENICH (Olga). Die engl. Palatisierung von k > ċ. im Lichte der engl. Ortsnamen. Halle, M. Niemeyer, 1918. In-8°, XVI-168 p. (Studien z. engl. Philologie, 57.) 6 m.

143. GEYER (Joh.). Papst Klemens III (1187-1191). Bonn, A. Marcus und E. Weber, 1914. In-8°, XVI-98 p. (Jenaer histor. Arbeiten, 7.) 1 m. 80.

144. GIEBUROWSKI (W.). Die Musica magistri Szydlowite, ein poln. Choraltraktat des 15. Jahrh. Posen, S. Adalbertdruckerei, 1915. Gr. in-8°, VII-216 p. 10 m. 50.

145. GILLMANN (Fr.). Zur Sakramentlehre d. Wilhelm von Auxerre. Würzburg, V. Bauch, 1918. In-8°, 43 p. 1 m. 50.

146. GLAHN (N. von). Zur Geschichte d. grammat. Geschlechts im Mittelenglischen. Heidelberg, C. Winter, 1918. In-8°, VIII-104 p. (Anglistische Forschungen, 53.) 4 m. 20.

147. GOLDSCHMIDT (Ad.), HÜBNER (P.-G.), HOMBURGER (V.). Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit d. karoling. und sächs. Kaiser 8.-11. Jahrh. II. Berlin, Br. Kassirer, 1918. In-fol., v-77 p., 70 pl. 170 m.

148. GÖLLER (Emil). Verzeichnis der in den Registern und Kamealaktten Clemens' VII von Avignon vorkommenden Personen, Kirchen und Orte des deutschen Reichs, 1378-1394. Berlin, Weidmann, 1916. In-8°, XVI-172-250 p. 18 m.

149. GOTTLIEB (Theodor). Mittelalterliche Bibliothekskataloge. Oesterreich. Hrsg. von d. kaiserl. Akad. der Wissenschaften in Wien. 1. Niederösterreich. Wien, A. Holzhausen, 1915. Gr. in-8°, XVI-615 p., 2 pl. 16 m.

150. GOTTSCHALK (Paul). Die Buchkunst Gutenbergs und Schöffers. Berlin, l'auteur, 1918. In-fol., 15 p. et 8 pl. avec texte. 40 m.

151. GOETZ (L. K.). Deutsch-russische Handelsverträge des Mittelalters. Hamburg, L. Friederichsen, 1916. Gr. in-8°, xv-391 p. (Abhandl. des hamburg. Kolonialinstituts, 37.) 8 m.

152. GRABMANN (Martin). Forschungen über die lateinischen Aristoteles-Uebersetzungen d. 13. Jahrh. Münster i. W., Aschendorff, 1916. In-8°, XXVII-270-IV p. (Beiträge z. Geschichte der Philosophie des Mittelalters, XVII, 5-6.) 9 m. 40.

153. GRABMANN (M.). Die *Philosophia pauperum* und ihr Verfasser Albert von Orlamünde. Münster, Aschendorff, 1918. In-8°, VIII-56 p. (Beiträge z. Gesch. der Philosophie d. Mittelalters, XII, 2.) 2 m.

154. GRAF (O.). Coucy-le-Château. Mit e. geschichtl. Vorwort von Cäcilie Graf-Pfaff. München, F. Bruckmann, 1917. In-4°, iv p. et 10 pl. 8 m.

155. GRIMM (Jacob und Wilhelm). Deutsches Wörterbuch. IV. Bands 1. Abt. 4. Theil. L. Lief. Bearbeitet von H. Wunderlich. Leipzig, S. Hirzel, 1916. Gr. in-8°, col. 7077-7236. 2 m.

156. GRIMM (Jacob und Wilhelm). Deutsches Wörterbuch. X, II, 11. Bearb. von H. Meyer-Benfey. Leipzig, S. Hirzel, 1919. Gr. in-8°, col. 1681-1840. 4 m. 1e fasc.

157. GRIMM (Jacob und Wilhelm). Deutsches Wörterbuch. XI, II,

2. Bearb. von V. Dollmayr. Leipzig, S. Hirzel, 1918. Gr. in-8°, col. 161-320. 2 m. 50 le fasc.

158. GRIMM (Jacob und Wilhelm). Deutsches Wörterbuch. XI, III, 5-6. Bearb. von K. Euting. Leipzig, S. Hirzel, 1917-1918. Gr. in-8°, col. 641-960. 2 m. 50 le fasc.

159. GRIMM (Jacob und Wilhelm). Deutsches Wörterbuch. XIII, 13-15. Bearb. von K. von Bahder und H. Sickel. Leipzig, S. Hirzel, 1916. Gr. in-8°, col. 2113-2592. 2 m. le fasc.

160. GRIMM (Jacob und Wilhelm). Deutsches Wörterbuch. XIV, II, 2. Bearbeitet von L. Sütterlin. Leipzig, S. Hirzel, 1916. Gr. in-8°, col. 161-320. 2 m.

161. GRÖBER (K.), KARLINGER (H.). Bezirksamt Alzenau. Mit einer histor. Einleitung von Hans Ring. München, R. Oldenbourg, 1916. Gr. in-8°, IX-114 p., 8 pl., carte. (Die Kunstdenkmäler des Kgr. Bayern, 16.) 8 m.

162. GUIRS (Ant.). Alte und neue Kirchenglocken. Wien, A. Schroll, 1917. In-8°, 228 p., illustr. 10 m.

163. GURLITT (Corn.). Meissen. Dresden, C. Meinhold, 1917. Gr. in-8°, 485 p., pl. (Beschreibende Darstellung der älteren Bau- und Kunstdenkm. d. Königr. Sachsen, 39.) 32 m.

164. HABICHT (V. Curt). Beiträge zur niedersächs. Kunstgeschichte. 1. Die niedersächs. mittelalterl. Chorgestühle. 2. Die mittelalterliche Plastik Hildesheims. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1915-1917. In-8°. VII-157 p., 32 pl., XIII-264 p., 40 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 121, 195.) 10 m. et 20 m.

165. HAEBLER (K.). Bibliografía ibérica del siglo xv. II. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1917. In-8°, IX-268 p. 28 m.

166. HACKENBERG (E.). Die Stammtafeln d. angelsächs. Königreiche. Berlin, Mayer und Müller, 1918. In-8°, IX-117 p. 3 m.

167. HÄFELE (G. M.), O. P. Franz von Retz, ein Beitrag z. Gelehrten-Gesch. des Dominikanerordens u. d. Wiener Universität am Ausgange d. Mittelalters. Innsbruck, Tyrolia, 1918. In-8°, XXIV-422 p. 12 m.

168. HALBEDEL (Ant.). Fränkische Studien. Berlin, E. Ebering, 1915. In-8°, 115 p. (Historische Studien, 132.) 3 m. 50.

169. HAMPE (K.). Deutsche Kaisergeschichte in der Zeit der Salier und Staufer. 4. Aufl. Leipzig, Quelle und Meyer, 1919. In-8°, VIII-294 p. (Bibliothek der Geschichtswissenschaft.) 6 m.

170. Handschriften (Die) des Finanzarchivs zu Warschau z. Gesch.

der Ostprovinzen des preuss. Staates. Warschau, deutsches Generalgouvernement, 1917. Gr. in-8°, XLIX-290 p. (Veröffentl. d. Archiv-Verwaltung bei d. k. d. Generalgouvernement, I.) 10 m.

171. HANTKE (Max). Mittelalterliche Wandmalereien in der Kirche zu Dargitz. Pasewalk, A. Schnurr, 1914. In-8°, 46 p., illustr. 1 m.

172. HARTMANN (Ludo M.). Geschichte Italiens im Mittelalter. IV, 1. Gotha, F. A. Perthes, 1915. In-8°, VIII-194 p. (Allgemeine Staaten-geschichte, 32.) 6 m.

173. HARTMANN (Rich.). Palästina unter den Arabern, 632-1516. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1915. In-8°, 53 p. (Das Land der Bibel. 4.) 0 m. 60.

174. HASSELMANN (Fritz). Ueber die Quellen der *Chronique rimée* von Philippe Mousket. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1916. In-8°, 91 p. 1 m. 60.

175. HASSINGER (H.). Kunsthistorischer Atlas der k. k. Reichshaupt- und Residenzstadt Wien. Wien, A. Schroll, 1916. In-4°, VII-304 p., illustr., 49 plans en couleur. (Oesterreichische Kunsttopographie, 15.) 32 m.

176. HAUSENBLAS (Adolf). Grammatik der nordwestböhmisches Mundart. Prag, J. G. Calve, 1914. In-8°, XI-144 p., carte. (Beiträge zur Kenntnis deutsch-böhmischer Mundarten, 2.) 3 m. 40.

177. HAUTHALER (W.), O. S. B., MARTIN (F.). Salzburger Urkundenbuch, III, 1200-1246. Salzburg, E. Höllrigl, 1918. Gr. in-8°, XX-676-324 p., 2 pl. 30 m.

178. HAUTKAPPE (Fr.). Ueber die altdutschen Beichten. Münster, Aschendorff, 1917. In-8°, VI-133 p. (Forschungen und Funde, IV, 5.) 3 m. 60.

179. HEIDINGSFELDER (Franz). Die Regesten der Bischöfe von Eichstätt. I. Innsbruck, Wagner, 1915-1917. Gr. in-8°, 240 p. (Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte, VI.) 12 m.

180. HEISE (C. G.). Norddeutsche Malerei, Studien zu ihrer Entwicklungsgesch. im 15. Jahrh. von Köln bis Hamburg. Leipzig, K. Wolff, 1918. Gr. in-8°, V-192 p., 100 p. 32 m.

181. HEITZ (Paul). 150 Einzelbilder d. 15. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1918. In-8°, 16 p. et 150 p. de fig., 2 pl. 10 m.

182. HELDT (Elisabeth). Französische Virelais aus dem 15. Jahrh. Halle, M. Niemeyer, 1916. In-8°, VIII-119 p. 4 m.

183. HELL (J.). Die Kultur der Araber. 2. Aufl. Leipzig, Quelle und Meyer, 1919. In-8°, 152 p. (Wissenschaft und Bildung, 64.) 2 m. 50.

184. HENSCHEL (Margot). Zur Sprachgeographie Südwestgalliens. Braunschweig, G. Westermann, 1917. In-8°, VIII-118 p., 13 pl. 4 m.

185. HESSEL (Alfr.). Elsässische Urkunden vornehmlich des 13. Jahrh. Strassburg, K. J. Trübner, 1915. Gr. in-8°, 74 p., pl. (Schriften der wissenschaftl. Gesellschaft in Strassburg, 22.) 4 m. 50.

186. HEUER (R.). Thorner Kunstaltertümer. I. Thorn, W. Lambeck, 1916. In-8°, IV-90 p., 36 pl. 6 m.

187. HIRSCH (Alb.). Die deutschen Prosabearbeitungen der Legende vom hl. Ulrich. München, G. D. W. Callwey, 1915. In-8°, VIII-167 p. (Münchener Archiv für Philologie des Mittelalters, 4.) 7 m. 50.

188. HIRSCH (H.). Die echten und unechten Stiftungsurkunden der Abtei Banz. Wien, A. Hölder, 1919. In-8°, 31 p., 3 pl. (Sitzungsb. der Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, CLXXXIX, 1.) 4 m.

189. HOFFMANN (H.). Karl der Grosse im Bilde der Geschichtschreibung des früheren Mittelalters. Berlin, E. Ebering, 1919. In-8°, XVI-166 p. (Historische Studien, 137.) 7 m. 20.

190. HOFMANN (Max). Die Stellung des Königs von Sizilien nach den Assisen von Ariano (1140). Münster, Borgmeyer, 1915. In-8°, 193 p. 2 m. 50.

191. HOFMANN (W. VON). Forschungen zur Geschichte der Kurialen Behörden vom Schisma bis zur Reformation. Rom, Loescher, 1914. Gr. in-8°, XII-329 et VII-295 p. (Bibliothek der kgl. preuss. histor. Instituts in Rom, 12.-13.) 24 m.

192. HOLDER (Alfr.). Die Reichenauer Handschriften. II-III. Leipzig, B. G. Teubner, 1914-1918. Gr. in-8°, VI-484 p., 10 pl., IX-269 p. et 8 p. (Die Handschriften der grossherzogl. Hof- u. Landesbibliothek in Karlsruhe, VI.-VII.) 24 et 12 m.

193. HOLSTEN (Rob.). Der Regierung-Bezirk Stettin. 7. Aus dem Pyritzer Weizacker. Stettin, L. Saunier, 1914. Gr. in-8°, VI-236 p., pl., carte. (Die Bau- und Kunstdenkmäler der Prov. Pommern, II.) 12 m.

194. HOLTHAUSEN (F.). Etymologisches Wörterbuch der engl. Sprache. Leipzig, B. Tauchnitz, 1917. In-8°, VIII-152 p. 4 m. 50.

195. HOOPS (J.). Reallexikon der german. Altertumskunde. II-IV. Strassburg, K. J. Trübner, 1915-1916. Gr. in-8°, XII-630, XII-540 et XIV-604 p., pl. 40 m.

196. HORNING (Ad.). Glossare der roman. Mundarten von Zell (La Baroche) und Schönenberg im Breuschtal (Belmont) in den Vogesen. Halle, M. Niemeyer, 1916. In-8°, V-200 p. (Zeitschr. für roman. Philologie. Beiheft 65.) 10 m.

197. HRUSCHEWSKYJ (M.). Geschichte der Ukraine. I. Wien, W. Frick, 1916. In-8°, VIII-224 p. 5 m.

198. HÜLSHOF (A.). Deutsche und latein. Schrift in den Niederlanden (1350-1650). Bonn, A. Marcus, 1918. Gr. in-8°, XXII p., 50 pl. (Tabulae in usum scholarum, IX.) 9 m.

199. HUMANN (G.). Die Baukunst unter Bischof Meinwerk von Paderborn. Aachen, A. Creutzer, 1918. In-8°, 92 p., pl. 4 m. 50.

200. HUYSKENS (Albert). Die Klöster der Landschaft an der Werra. Marburg, N. G. Elwert, 1916. In-8°, xxv-882 p. (Veröffentlich. d. histor. Kommission zu Hessen, IX.) 40 m.

201. INDRA (G.). Catalogus incunabulorum Plagensium (Ipl) et palaeotyporum usque ad annum 1520 ca. Linz, F. J. Ebenhöch, 1918. In-8°, III-67 p. 4 m. 50.

202. JACKSCH (Aug. von). Die Kärnter Geschichtsquellen. I. Ergänzungsheft zu Bd. 1-4, 811-1269. Klagenfurt, F. von Kleinmayr, 1915. Gr. in-8°, IX-29 p. (Monumenta historica ducatus Carinthiae.) 2 m. 50.

203. JACOB (K.). Quellenkunde der deutschen Geschichte im Mittelalter. I. Berlin, G. J. Göschen, 1917. In-16, 112 p. (Sammlung Göschen, 279.)

204. JACOBSON (Minna). Die Farben in der mittelhochdeutschen Dichtung der Blütezeit. Leipzig, H. Haessel, 1915. In-8°, VI-177 p. (Teutonia, 22.) 4 m.

205. JAEGER (Johannes). Kloster Ebrach unter seinem ersten Abt Adam (1126-1166). Nürnberg, G. Koch, 1916. In-8°, 82 p. 1 m. 50.

206. JAGIČ (V.). Zum altkirchenslaw. Apostolus. I. Grammatisches und Kritisches. Wien, A. Hölder, 1919. In-8°, 100 p. (Sitzungsb. d. Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, CXCI, 2.) 5 m.

207. JELLOUSCHEK (C. J.), O. S. B. Johannes von Neapel und eine Lehre vom Verhältnisse zwischen Gott und Welt. Wien, Mayer, 1918. In-8°, XVI-128 p. 5 m.

208. JIREČEK (C.). Geschichte der Serben. II, 1 (1371-1537). Gotha, F. A. Perthes, 1918. In-8°, XVI-288 p. (Allgemeine Staatengeschichte, 38, II, 1.) 10 m.

209. JIREČEK (Const. Jos.). Die Handelsstrassen und Bergwerke in Serbien und Bosnien während des Mittelalters. Prag, Taussig, 1916. Gr. in-8°, VII-92 p.

210. JÖRDEN (Otto). Das Verhältnis von Wort-, Satz- und Versakzent in Chaucers Canterbury tales. Halle, M. Niemeyer, 1915. In-8°, VII-51 p. (Studien zur engl. Philologie, 55.) 1 m. 80.

211. JUNG (W.), SPATZ (W.). Die Kunstdenkmäler des Kreises Luckau. Berlin, Vossische Buchh., 1917. Gr. in-8°, VII-LVI-615 p., 32 pl. (Die Kunstdenkmäler der Prov. Brandenburg, V, 1.) 20 m.

212. JÜRGENS (O.). Uebersicht über die ältere Geschichte Niedersachsens. 2. Das Herzogtum Niedersachsen. Hannover, F. Gersbach, 1916. In-8°, IV-107 p. (Veröffentlichungen zur niedersächsischen Geschichte, 11.) 1 m. 50.

213. KALUZA (Max). Chaucer-Handbuch. Leipzig, B. Tauchnitz, 1919. In-8°, 248 p. 7 m.

214. KARABACEK (J. VON). Abendländische Künstler zu Konstantinopel im XV. u. XVI. Jahrh. I. Wien, A. Hölder, 1918. In-4°, 9 pl. (Denkschr. d. k. Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, LXII, 1.) 22 m.

215. KARLINGER (Hans). Bezirksamt Ebern. Mit einer histor. Einleitung von Hans Ring. München, R. Oldenbourg, 1916. Gr. in-8°, v-222 p., 13 pl., carte. (Die Kunstdenkmäler des Kgr. Bayern, 15.) 10 m.

216. KARLINGER (Hans). Bezirksamt Königshofen. Mit einer hist. Einleitung von Hans Ring. München, R. Oldenbourg, 1915. In-8°, v-187 p., fig., pl. et carte. (Die Kunstdenkmäler des Königr. Bayern, 13.) 8 m.

217. KAUFMANN (Carl M.). Handbuch der altchristl. Epigraphik. Freiburg, Herder, 1917. In-8°, XVI-514 p., 10 pl. 18 m.

218. KENTENICH (Gottfried). Geschichte der Stadt Trier. Trier, F. Lintz, 1915. Gr. in-8°, IX-1035 p., 3 plans. 10 m.

219. KERN (Fritz). Gottesgnadentum und Widerstandsrecht im früheren Mittelalter. Leipzig, K. F. Koehler, 1915. In-8°, XXXII-445 p. (Mittelalterliche Studien, I, 2.) 9 m. 50.

220. KERN (Fritz). Quellen zur Geschichte der mittelalterlichen Geschichtsschreibung. I. Leipzig, B. G. Teubner, 1915. In-8°, VI-89 p. (Quellensammlung zur deutschen Geschichte.) 1 m. 80.

221. KERPER (Ph.). Pfälzische Berg- und Flussnamen. Kaiserslautern, H. Kayser, 1918. In-8°, 106 p. (Pfälzische Studien, 3.) 3 m. 50.

222. KEUFFER (Max), KENTENICH (Gottfried). Beschreibender Verzeichnis der Hss. der Stadtbibliothek zu Trier. 8. Trier, F. Lintz, 1914. In-8°, 351 p. 7 m.

223. KEUSSEN (H.). Köln im Mittelalter. Bonn, P. Hanstein, 1918. In-4°, X-214 p., 3 pl. 12 m.

224. KEUSSEN (H.). Die Matrikel d. Univers. Köln. II. 1476-1559.

Bonn. P. Hanstein, 1919. Gr. in-8°, xiv-1128 p. (Publik. d. Gesellsch. f. rhein. Geschichtskunde, VIII.) 57 m. 50.

225. KEUTGEN (F.). Der deutsche Staat des Mittelalters. Jena, G. Fischer, 1918. In-8°, vii-186 p. 6 m.

226. KISKY (Wilh.). Die Regesten der Erzbischöfen von Köln im Mittelalter. IV. 1304-1332. Bonn, P. Hanstein, 1915. In-4°, xxxiii-564 p. (Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde. XXI.) 40 m.

227. KISSLING (J. B.). Kardinal Francisco Ximenez de Cisneros (1436-1517). Münster, Aschendorff, 1917. In-8°, x-83 p., illustr. (Lebensbilder aus dem Orden des hl. Franziskus, I.) 4 m.

228. KLEIN (J.). Die romanische Steinplastik des Niederrheins. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. Gr. in-8°, vii-115 p., 33 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 184.) 10 m.

229. KLOSE (Mart.). Der Roman von Claris und Laris in seinen Bezieh. zur altfranzösischen Artusepik der 12. und 13. Jahrh. Halle, M. Niemeyer, 1916. In-8°, xix-320 p. (Zeitschr. für roman. Philologie. Beiheft 63.) 14 m.

230. KLUGE (F.). Hildebrandslied, Ludwigslied und Merseburger Zaubersprüche. Leipzig, Quelle und Meyer, 1919. In-8°, 83 p., 7 p. de fac-sim. (Deutschkundliche Bücherei.) 1 m. 40.

231. KLÜPFEL (Ludwig). Verwaltungsgeschichte des Königr. Aragon zu Ende des 13. Jahrh. Hrsg. von H. E. Rohde. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1915. In-8°, xxi-220 p. 6 m.

232. KOEBNER (Richard). Venantius Fortunatus. Leipzig, B. G. Teubner, 1915. In-8°, iii-150 p. (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters, 22.) 5 m.

233. KOLSEN (Ad.). Dichtungen der Trobadors. 1-3. Halle, M. Niemeyer, 1917-1919. In-8°, 240 p. 3 m. 60 le fasc.

234. KÖTZSCHKE (Rud.). Rheinische Urbare. III. Die Urbare der Abtei Werden a. d. Ruhr. B. Lagerbücher, Hebe- und Zinsregister vom 14. bis in 17. Jahrh. Bonn, H. Behrendt, 1917. In-8°, xxvi-892 p. (Publikationen der Gesellschaft f. rhein. Geschichtskunde, XX.) 27 m.

235. KRAFFT (Erich). Das *Speculum mundi* des Barthol. Ringwaldt. Breslau, M. und H. Marcus, 1917. In-8°, vi-165 p. (Germanistische Abhandlungen, 47.) 5 m. 60.

236. KRAUSS (C. von). Die Lieder Reimars d. Alten. I-II. München, G. Franz, 1919. Gr. in-8°, 90 et 67 p. (Abhandl. d. bayer. Akad. d. Wissensch. Philos. philol. und hist. Klasse, XXX, 4 et 6.) 4 m.

237. KRIEG (Jul.). Die Landkapitel im Bist. Würzburg bis zum Ende des XIV. Jahrh. Paderborn, F. Schöningh, 1916. In-8°, XIII-136 p. (Görresgesellschaft. Veröffentlichungen der Sektion für Rechts- und Sozialwissenschaft, 28.)

238. KRIEGER (Alb.). Regesten der Markgrafen von Baden und Hochberg 1050-1515. IV, 5. Innsbruck, Wagner, 1915. Gr. in-8°, paginé I-VI, 363-431. 10 m.

239. KRÖLL (W.). Wissenschaftliche Forschungsberichte. II. Lateinische Philologie. Gotha, F. A. Perthes, 1919. In-8°, VII-87 p. 4 m.

240. KRUEWIG (Johannes). Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz. 4. Bonn, H. Behrendt, 1915. In-8°, XII-515 p., carte. (Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichte, XIX, 4.) 9 m.

241. KRÜGER (Fritz). Studien zur Lautgeschichte westspanischer Mundarten. Hamburg, L. Gräfe und Sillem. 1914. In-8°, III-IV-382 p. (Mitteilungen und Abhandl. aus dem Gebiet der roman. Philologie, 2.)

242. KRUTGEN (K.). Die Landstände des Erzstifts Magdeburg vom Beginn des 14. bis zur Mitte des 16. Jahrh. Halle, Gebauer-Schwetschke, 1915. In-8°, x-79 p. (Forschungen zur thüringisch-sächsischen Geschichte, 8.) 2 m. 25.

243. KÜGLER (Herm.). *Ie* und seine Parallelförmigkeiten im Angelsächsischen. Berlin, Mayer und Müller, 1916. In-8°, VII-87 p. 2 m.

244. KUSKE (Bruno). Quellen zur Geschichte des Kölner Handels und Verkehrs im Mittelalter. II. 1450-1500. Bonn, P. Hanstein, 1918. In-8°, XX-IV-855 p. (Publikationen d. Gesellsch. f. rhein. Geschichtskunde, XXXIII.) 28 m.

245. KYBAL (Vlastimil). Die Ordensregeln des hl. Franz von Assisi und die ursprüngliche Verfassung des Minoritenordens. Leipzig, B. G. Teubner, 1915. In-8°, IV-176 p. (Beiträge zur Kulturgesch. des Mittelalters, 20.) 6 m.

246. LAMPEL (Jos.). Regesten aus dem Archive d. Stadt Wien. 4. Verzeichnis der Orig.-Urkunden des städt. Hauptarchives, 1494-1526. I. Wien, Gerold, 1917. Gr. in-8°, XXIII-528 p. (Quellen zur Geschichte der Stadt Wien, II, 4.) 36 m.

247. Lancelot del Lac, vierte Branche : Galehaut. Hrsg. von A. Zimmermann. Marburg, A. Ebel, 1917. In-8°, XXIV-224 p. (Marburger Beiträge zur roman. Philologie, 19.) 6 m.

248. LANGHANS (V.). Untersuchungen zu Chaucer. Halle, M. Niemeyer, 1918. In-8°, v-318 p. 9 m.

249. LARSSON (H.). Lautstand der Mundart der Gemeinde Altengamme. Hamburg, O. Meissner, 1917. Gr. in-8°, iv-136 p. (Jahrbuch d. hamburg. wissenschaftl. Anstalten, XXXIV, 1. Beiheft.) 5 m.

250. LAUFKÖTER (C.). Die wirtschaftliche Lage d. ehemal. Braunschweig. Zisterzienserklöster Michaelstein, Mariental und Riddagshausen bis z. J. 1300. I. Hildesheim, A. Lax, 1919. In-8°, xix-161 p. (Beiträge z. Gesch. Niedersachsens, IX, 1.) 7 m.

251. LAUX (J. G.). Der hl. Kolumban. Freiburg i. B., Herder, 1919. In-8°, xvi-290 p., illustr. 6 m. 80.

252. LEHMANN (P.). Aufgaben und Anregungen d. latein. Philologie d. Mittelalters. München, G. Franz, 1918. In-8°, 59 p. (Sitzungsb. der kgl. bayer. Akad. d. Wissensch. Philos. philol. und histor. Klasse, 1918, 8.) 1 m. 20.

253. LEHMANN (P.). Corveyer Studien. München, G. Franz, 1919. Gr. in-8°, 83 p. (Abhandl. d. bayer. Akad. der Wissensch. Philos. philol. und histor. Klasse, XXX, 5.) 6 m.

254. LEHMANN (P.). Mittelalterliche Bibliothekskataloge. I. Die Bistümer Konstanz und Chur. München, C.-H. Beck, 1918. Gr. in-8°, xvii-599 p., carte. 36 m.

255. LEHMANN (Paul). Mittelalterliche Hss. des k. b. Nationalmuseums zu München. München, G. Franz, 1916. In-8°, 66 p. (Sitzungsber. der kgl. bayr. Akademie. Philos. philol. und hist. Klasse, 1916, 4.) 1 m. 60.

256. LEHMANN (Paul). Wert und Echtheit einer Beda abgesprochenen Schrift. München, G. Franz, 1919. In-8°, 21 p. (Sitzungsber. d. bayer. Akad. Philos. philol. und hist. Klasse, 1919, 4.) 0 m. 80.

257. LEIDINGER (Georg). Untersuchungen zur Passauer Geschichtsschreibung der Mittelalters. München, G. Franz, 1916. In-8°, 126 p. (Sitzungsber. der k. bayer. Akademie. Philos. philol. und hist. Klasse, 1915, 9.) 3 m.

258. LEMCKE (Hugo). Die Bau- und Kunstdenkmäler des Reg.-Bezirks Stettin. IV. Die Kreise Greifenberg und Kammin. 11. Kr. Greifenberg. Stettin, L. Saunier, 1915. In-8°, 272 p., illustr. 12 m.

259. LEMMENS (P. Leonhard), O. M. Die Franziskaner im hl. Lande. 1. Die Fr. auf d. Sion (1336-1551). Münster, Aschendorff, 1916. In-8°, xvi-224 p. (Franziskanische Studien, 4. Beiheft.) 5 m. 40.

260. LEO (Ulrich). Die erste Branche d. Roman de Renart. Greifswald, Bruncken, 1918. In-8°, 187 p. (Romanisches Museum, 17.) 5 m.

261. LERCH (E.). Die Bedeutung der Modi im Französischen. Leipzig, O. R. Reisland, 1919. In-8°, VIII-111 p. 4 m.

262. LERCHE (Ludw. Alfr.). Die politische Bedeutung der Eheverbindungen in den bayrischen Herzogshäusern von Arnulf bis Heinrich den Löwen (907-1180). Langensalza, Wendt und Klauwell, 1915. In-8°, IV-139 p. (Sammlung wissenschaftlicher Arbeiten, 43.) 3 m. 50.

263. LESKIEN (A.). Grammatik der altbulgar. (altkirchensl.) Sprache. 2.-3. Aufl. Heidelberg, C. Winter, 1919. In-8°, LII-260 p. 5 m.

264. LEUZE (Otto). Bibliographie der württemberg. Geschichte. IV. Ortsgeschichtl. und biograph. Literatur von 1897-1905. 2. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1915. In-8°, IX p. et p. 241-596. 3 m.

265. LEVY (Emil). Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. VII. Lief. 34. Leipzig, O. R. Reisland, 1915. In-8°, VIII p. et p. 769-884. 4 m.

266. LEY (C.-A.). Kölnische Kirchengeschichte. 2. Aufl. Essen, G. D. Bädeker, 1917. Gr. in-8°, x-621 p. 12 m.

267. LIEBERMANN (G.). Die Gesetze der Angelsachsen. II. Halle, M. Niemeyer, 1916. Gr. in-8°, IV-356 p. 28 m.

268. LIUDPRAND 's von Cremona Werke. 3. Aufl. von Jos. Becker. Hannover, Hahn, 1915. In-8°, XL-246 p. (Scriptores rerum germanic. in usum scholarum.) 4 m. 50.

269. LOMMATZSCH (Erh.). Provenzalisches Liederbuch. Berlin, Weidmann, 1917. In-8°, XXV-515 p. 6 m.

270. LORENZ (Herm.). Quellen z. städt. Verwaltungs-, Rechts- und Wirtschaftsgesch. von Quedlinburg vom 15. Jahrh. bis zur Zeit Friedrichs d. Grossen. I. Halle, O. Hendel, 1916. In-8°, LXXXVIII-624 p. (Geschichtsquellen der Provinz Sachsen, 44, 1.) 18 m.

271. LOSERTH (J.). Johann von Wiclif und Guilelmus Perardus, Studien zur Geschichte der Entstehung von Wiclifs *Summa theologiae*. Wien, A. Hölder, 1916. In-8°, 101 p. (Sitzungsber. der k. Akad. der Wissenschaften. Philos. hist. Klasse, CLXXX, 8.) 2 m. 50.

272. LOSERTH (J.). Johann von Wiclif und Robert Grosseteste, Bischof von Lincoln. Wien, A. Hölder, 1918. In-8°, 83 p. (Sitzungsber. d. k. Akad. der Wissensch. Philos. hist. Klasse, CLXXXVI, 2.) 3 m. 20.

273. Lucidarius aus der Berliner Hs. hrsg. von Fel. Heidlauf. Berlin, Weidmann, 1915. Gr. in-8°, XVI-98 p., 2 pl. (Deutsche Texte des Mittelalters, 28.) 4 m. 60.

274. LUDORFF (A.). Die Bau- und Kunstdenkmäler von Westfalen. 37. Kreis Höxter. Mit geschichtl. Einleitungen von Schrader und Gemmeke. Paderborn, F. Schöningh, 1914. In-4°, VII-248 p., 127 pl. 4 m. 50.

275. LUDWIG (V. O.). Der Kanonisationsprozess d. Markgrafen Leopold III. d. Heiligen. Wien, W. Braumüller, 1919. In-8°, CCXVI-220 p. (Jahrbuch des Stiftes Klosterneuburg, IX.) 20 m.
276. LÜRSSEN (Johanna). Eine mittelniederdeutsche Paraphrase des Hohenliedes. Breslau, M. und H. Marcus, 1917. In-8°, VIII-232 p. (Germanistische Abhandlungen, 49.) 9 m.
277. LÜTHGEN (E.). Die niederrhein. Plastik von der Gotik bis z. Renaissance. Stuttgart, J. H. E. Heitz, 1917. Gr. in-8°, XII-555 p., 75 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 200.) 40 m.
278. MAASS (Georg). Die altitalien. Storia Josaphas. Greifswald, Bruncken, 1915. In-8°, VI-LIV-112 p. (Romanisches Museum, 2.) 3 m.
279. MACK (Eugen). Die kirchliche Steuerfreiheit in Deutschland seit der Dekretalengesetzgebung. Stuttgart, F. Enke, 1916. In-8°, XII-288 p. (Kirchenrechtliche Abhandlungen, 88.) 11 m. 40.
280. MACK (Eugen). Das Rottweiler Steuerbuch von 1441. Tübingen, H. Saupp, 1917. Gr. in-8°, XIV-155 p. 7 m.
281. MADER (F.). Stadt Aschaffenburg. Mit e. histor. Einleitung von H. Ring. München, Oldenbourg, 1918. Gr. in-8°, v-339 p., 43 pl. (Die Kunstdenkmäler des Königreichs Bayern, III, 19.) 14 m.
282. MADER (Felix). Stadt Würzburg. Mit einer histor. Einleitung von Hans Ring. München, R. Oldenbourg, 1915. Gr. in-8°, VI-709 p., fig., planches et plan. (Die Kunstdenkmäler des Königreichs Bayern, 12.) 24 m.
283. MADER (Felix), LILL (G.). Stadt und Bezirksamt Schweinfurt. Mit einer histor. Einleitung von Hans Ring. München, R. Oldenbourg, 1917. Gr. in-8°, v-315 p., 26 pl., carte. (Die Kunstdenkmäler des Königreichs Bayern, 17.) 12 m.
284. MARTIN (Alfr. von). Coluccio Salutati und das humanistische Lebensideal. Leipzig, B. G. Teubner, 1916. In-8°, x-299 p. (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance, 23.) 12 m.
285. MARYLSKI (A. V.). Geschichte der Judenfrage in Polen. Berlin, Dedekind, 1918. In-8°, 178 p. 4 m.
286. MATTHAEI (Ad.). Deutsche Baukunst im Mittelalter. I-II. Leipzig, B. G. Teubner, 1918. In-8°, VI-104 et 117 p., illustr. (Aus Natur und Geisteswelt, 8-9.) 1 m. 20.
287. MAYER (A. L.). Expressionistische Miniaturen d. deutschen Mittelalters. München, Delphin-Verlag, 1918. Gr. in-8°, 16 p., 32 pl. 18 m.
288. MAYER (Ernst). Hundertschaft und Zehntschaft nach nieder-

deutschen Rechten. Heidelberg, C. Winter, 1916. In-8°, 174 p. (Deutschrechtliche Beiträge, XI, 1.) 6 m. 60.

289. MEININGHAUS (Aug.). Die Grafen von Dortmund. Dortmund, F. W. Ruhfus, 1915. In-8°, XII-341 p., carte, tableau généal. (Beiträge zur Geschichte Dortmunds, XXIV.) 4 m.

290. MEISENZAHN (Jos.). Das Prämonstratenser-Chorherrnstift Vessra. ZÜRCHER (K.). Der Meister von Frauenroth und seine Kunstgeschichtl. Stellung. Meiningen, Brückner und Renner, 1914. Gr. in-8°, VII-79 p., pl. (Neue Beiträge zur Geschichte deutschen Altertums, 26.) 2 m. 50.

291. MEISTER (Al.). Richtlinien für das Studium der Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit. Münster, Borgmeyer, 1916. In-8°, 44 p. 1 m.

292. Meisterwerke der Metallschneidekunst. 2. Ausgewählte Schrotblätter aus öffentl. Sammlungen und Bibliotheken in Berlin, Darmstadt, Erfurt, Halle, Leipzig, London, Münster i. W., Oxford, Strassburg, Ulm, Wittenberg, Würzburg, Zürich. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. In-4°, VII p. et 35 p. (Einblattdrucke des 15. Jahrh., 43.) 80 m.

293. MERK (C. Jos.). Anschauungen über die Lehre und das Leben der Kirche im altfranzösischen Heldenepos. Halle, M. Niemeyer, 1914. In-8°, XXIV-329 p. (Zeitschr. für roman. Philologie. Beiheft 41.) 12 m.

294. MEYER (August). Der politische Einfluss Deutschlands und Frankreichs auf die Metzger Bischofswahlen im Mittelalter. Metz, P. Müller, 1916. In-8°, IX-133 p. 3 m.

295. MEYER (K.). Bruchstücke der älteren Lyrik Irlands. I. Berlin, Vereinig. wissenschaftl. Verleger, 1919. Gr. in-8°, 72 p. 7 m. 50.

296. MEYER (O. R.). Der Borte des Dietrich von der Glezze. Heidelberg, C. Winter, 1915. In-8°, v-119 p., pl. (Germanistische Arbeiten, 3.) 3 m. 40.

297. MEYER (W.). Die Ueberlieferung d. deutschen Brandanlegende. I. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1918. In-8°, 126 p. 2 m. 40.

298. MEYER-LÜNKE (W.). Die Diphthonge im Provenzalischen. Berlin, Georg Reimer, 1916. Gr. in-8°, p. 342-370, pl. (Sitzungsberichte der kgl. preuss. Akademie.)

299. MEYER-LÜBKE (W.). Romanische Namenstudien. 2. Weitere Beiträge z. Kenntnis der altportugies. Namen. Wien, A. Holder, 1917. In-8°, 93 p. (Sitzungsber. der k. Akad. der Wissensch. in Wien. Philos. histor. Klasse, CLXXXIV, 2.) 3 m.

300. MEYER-LÜBKE (W.). Romanisches etymologisches Wörterbuch. 9.-10. Heidelberg, C. Winter, 1916. In-8°, p. 641-800. (Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher. III. Wörterbücher. 3.) 2 m. 1. fasc.
301. MICHAEL (Emil). Geschichte des deutschen Volkes vom 13. Jahrh. bis zum Ausgang des Mittelalters. VI. Freiburg i. B., Herder, 1915. In-8°, XXII-512 p. 8 m.
302. MICHEL (K.). Der *Liber de consonancia nature et gracie* des Raphael von Pornazio. Münster, Aschendorff, 1915. In-8°, x-62 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, XVIII, 4.) 2 m. 40.
303. MIESGES (Peter). Der Trierer Festkalender, ein Beitrag zur Heortologie und Chronologie des Mittelalters. Trier, F. Lintz, 1915. In-8°, iv-161 p. (Trierisches Archiv, Ergänzungsheft 15.) 7 m.
304. MILTSCHINSKY (Margar.). Der Ausdruck d. konzessiven Gedankens i. d. altnorditalien. Mundarten. Halle, M. Niemeyer, 1917. In-8°, VIII-188 p. (Zeitschr. für roman. Philologie, Beiheft 62.) 8 m.
305. Mindener Geschichtsquellen. 4. Die Bischofschroniken d. Mittelalters, hrsg. von Kl. Löffler. Münster, Aschendorff, 1917. In-8°, VIII-XLVIII-299 p. (Veröffentl. der histor. Kommission der Provinz Westfalen.) 7 m.
306. Mitteilungen aus d. kgl. Bibliothek. IV. Kurzes Verzeichnis d. roman. Handschriften. Berlin, Weidmann, 1918. Gr. in-8°, iv-141 p. 10 m.
307. MOHLBERG (K.), O. S. B. Das fränk. *Sacramentarium Gelasianum* in alamann. Ueberlieferung (Cod. Sangall. n. 348). Münster, Aschendorff, 1918. Gr. in-8°, cii-292 p., 2 pl. (Liturgiegeschichtl. Quellen, 1-2.) 15 m.
308. MORITZ (B.). Beiträge zur Gesch. des Sinaïklosters im Mittelalter. Berlin, G. Reimer, 1918. Gr. in-8°, 62 p. (Abhandl. der k. preuss. Akademie. Philos. histor. Klasse, 1918, 4.) 4 m.
309. Morte Arthure, mit Einleitung hrsg. von Erik Björkman. Heidelberg, C. Winter, 1915. In-8°, XXVIII-263 p. (Alt- und mittellenglische Texte, 9.) 4 m.
310. MULERTT (W.). Laissenverbindung und Laissenwiederholung in *Chansons de geste*. Halle, M. Niemeyer, 1918. In-8°, xiv-196 p. (Romanistische Arbeiten, 7.) 8 m.
311. MÜLLER (E.), LÜDICKE (R.). Inventare der nichtstaatl. Archive der Provinz Westfalen, II, 3. Kreis Lüdinghausen. Münster, Aschen-

dorff, 1917. In-8°, ix-115 p. (Veröffentlichungen d. histor. Kommission der Prov. Westfalen.) 4 m.

312. MÜLLER (W.). Der Staat in seinen Bezieh. zur sittl. Ordnung bei Thomas von Aquin. Münster, Aschendorff, 1916. In-8°, xi-99 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, XIX, 1.) 3 m. 50.

313. MUNDING (Emm.), O. S. B. Das Verzeichnis d. S. Galler Heiligenleben u. ihre Hs. im Codex Sangall. Nr. 566. Beuron, Kunstschule, 1918. In-8°, xvi-184 p. (Texte und Arbeiten, I, 3-4.) 11 m.

314. MÜNSTER. Westfälisches Urkunden-Buch. VII. Personen- und Orts-Register. Nachträge. Glossar und Sachregister. Münster, Regensburg, 1917. Gr. in-8°, p. 1321-1647. 20 m.

315. NAGEL (Herm. G.). Die Entstehung der Strassburger Stadtverfassung. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1916. In-8°, vii-106 p. (Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen, 51.) 4 m.

316. NAEGLE (August). Kirchengeschichte Böhmens. I, 1. Wien, W. Braumüller, 1915. In-8°, xiv-226 p. 5 m.

317. NAUMANN (Hans). Altdeutsches Prosalesebuch. Texte vom 12.-14. Jahrh. Strassburg, K. J. Trübner, 1916. In-8°, viii-162 p. (Trübner's philolog. Bibliothek, 5.) 3 m.

318. NAUMANN (Hans). Kurze histor. Syntax der deutschen Sprache. Strassburg, K. J. Trübner, 1915. In-8°, vi-125 p. (Trübner's philolog. Bibliothek, 2.) 2 m.

319. NELZ (Rob.). Die theolog. Schulen der morgenländ. Kirchen während d. 7 ersten christl. Jahrh. in ihrer Bedeutung für der Ausbildung des Klerus. Bonn, P. Hanstein, 1916. In-8°, iii-112 p. 1 m. 50.

320. NEUBER (H.). Ludwig Juppe von Marburg. ein Beitrag z. Gesch. der deutschen Plastik am Ausgang des Mittelalters. Marburg, N. G. Elwert, 1915. Gr. in-8°, xii-202 p., 20 pl. (Beiträge zur Kunstgeschichte Hessens, 4.) 12 m.

321. NEUFELD (Siegb.). Die halleschen Juden im Mittelalter. Berlin, Selbstverlag, 1915. In-8°, 102 p. 2 m.

322. NEUFELD (Siegb.). Die Juden im thüringisch-sächs. Gebiet während des Mittelalters. I. Berlin, M. Poppelauer, 1917. In-8°, 84 p.

323. NEUMANN (Rich.). Die Colonna und ihre Politik von der Zeit Nikolaus IV bis z. Abzuge Ludwigs d. Bayern aus Rom 1288-1328. Langensalza, Wendt und Klauwell, 1916. In-8°, vii-193 p. (Sammlung wissenschaftl. Arbeiten, 29.) 4 m.

324. NIEBOROWSKI (Paul). Peter von Wormdith, ein Beitrag zur

Geschichte des Deutsch-Ordens. Breslau, J. Haberstroh, 1915. In-8°, VIII-296 p. 5 m.

325. NÖLDEKE (Arnold). Die Kunstdenkmäler der Provinz Hannover. 13. IV. Reg. Bez. Osnabrück. 3. Die Kreise Wittlage und Bersenbrück. Hannover, Th. Schulze. 1915. Gr. in-8°, XVIII-197 p., fig. et 15 pl. 6 m.

326. NORDEN (Ed.). Die antike Kunstprosa vom vi. Jahrh. von Christus bis in die Zeit der Renaissance. I. 3. Abdruck. Leipzig, Teubner, 1915. In-8°, xx-450-22 p. 14 m.

327. NOSS (Alfr.). Die Münzen von Trier. I. 2. 1307-1556. Bonn, P. Hanstein, 1916. In-4°, XXXII-364 p., 12 pl. (Publikationen der Gesellschaft f. rhein. Geschichtskunde, XXX.) 30 m.

328. OBERNDORF (Graf L. von). Regesten der Pfalzgrafen a. Rhein, 1214-1508. II, 4. Innsbruck, Wagner, 1917. Gr. in-8°, p. 241-328. 16 m. 50.

329. Orts-, Personen- und Sachregister zu den *Monumenta episcopatus Wirziburgensis*. München, G. Franz, 1916. In-8°, iv-538 p. (Monumenta Boica, 60.) 10 m.

330. PAAS (Erwin). Das neutrale französ. Pronomen *le* in prädikativer Verwendung. Göttingen. Vandenhoeck und Ruprecht, 1917. In-8°, XXXII-179 p. 3 m. 20.

331. PATZIG (Herm.). Dietrich von Bern und sein Sagenkreis. Dortmund, F. W. Ruhfus, 1917. In-8°, 76 p. 2 m. 20.

332. PECHAMI (Joh.) *Questiones tractantes de anima*. Ed. Hieron. Spettmann, O. F. M. Münster, Aschendorff, 1918. In-8°, XXXVIII-224 p. (Beiträge z. Gesch. der Philos. d. Mittelalters, XIX, 5-6.) 11 m. 60.

333. PEITZ (Wilh.), S. J. *Liber diurnus*, Beiträge z. Kenntnis d. ältesten päpstl. Kanzlei. I. Wien, A. Hölder, 1918. In-8°, x-144 p. (Sitzungsb. d. k. Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, CLXXXV, 4.) 5 m. 80.

334. PEITZ (Wilh.), S. J. Das Register Gregors I, Beiträge z. Kenntnis d. päpstl. Kanzlei- und Registerwesens bis auf Gregor VII. Freiburg i. B., Herder, 1917. In-8°, xvi-222 p., pl. (Stimmen der Zeit, II, 3.) 11 m.

335. PEITZ (W.), S. J. Untersuchungen zu Urkundenfälschungen des Mittelalters. I. Die Hamburger Fälschungen. Freiburg i. B., Herder, 1919. In-8°, XXVIII-319 p., pl. (Stimmen der Zeit. Erg.-Hefte, II, 3.) 25 m.

336. PESCATORE (A.). Der Meister der bemalten Kreuzigungsreliefs,

ein Beitrag z. Gesch. d. niederdeutschen Plastik i. 15. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1918. Gr. in-8°, VII-135 p., 7 pl. (Studien z. deutschen Kunstgesch., 206.) 10 m.

337. PETERS (Elisab.). Quellen und Charakter der Paradiesesvorstellungen in der deutschen Dichtung vom 9.-12. Jahrh. Breslau, M. und H. Marcus, 1915. In-8°, XVI-153 p. (Germanistische Abhandlungen, 48.) 5 m. 60.

338. PHILIPPI (Friedr.), SCHMERTMANN (H.), KRABEL (G.). Abhandlungen über Corveyer Geschichtsschreibung. II. Münster, F. Coppenrath, 1916. In-8°, VII-198 p., 7 pl. 7 m.

339. PHILIPPSON (M.). Heinrich der Löwe, Herzog von Bayern u. Sachsen. 2. Aufl. Leipzig, O. Leiner, 1918. In-8°, IV-651 p. 24 m.

340. PHOENIX (W.). Die Substantivierung d. Adjektivs, Partizips und Zahlwortes im Angelsächsischen. Berlin, Mayer und Müller, 1918. In-8°, IV-82 p. 2 m.

341. PICCOLOMINI (Des Aeneas Sylvius) Briefwechsel. Hrsg. von R. Wolkan. III, 1. Wien, A. Hölder, 1918. In-8°, XVI-634 p. (Fontes rerum austriacarum. II. Abt., 68.) 25 m.

342. Die Pilgerfahrt des träumenden Mönchs, hrsg. von Aloys Bömer. Berlin, Weidmann, 1915. Gr. in-8°, XX-328 p., 3 pl. (Deutsche Texte des Mittelalters, 25.) 12 m. 60.

343. PINDER (W.). Die deutsche Plastik vom ausgeh. Mittelalter bis z. Ende der Renaissance. 1-2. Neubabelsberg, Athenaion, 1919. In-8°, 56 p., pl. (Handbuch der Kunstwissenschaft.) 2 m. 50 le fasc.

344. PLANISCIG (Leo). Die Estensische Kunstsammlung. I. Skulpturen und Plastiken d. Mittelalters und d. Renaissance. Wien, A. Schroll, 1919. In-4°, VIII-207 p., 37 pl. (Publikationen a. d. Sammlungen f. Plastik.) 120 m.

345. PLANISCIG (Leo). Geschichte der Venezian. Skulptur im 14. Jahrh. Wien, F. Tempsky, 1916. In-4°, p. 31-212, 18 pl. (Jahrbuch der kunsthistor. Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses, XXXIII, 2-3.) 60 m.

346. POPELKA (Fr.). Zur ältesten Geschichte der Stadt Graz. Graz, Leuschner und Lubensky, 1919. In-8°, 152 p. 4 m. 50.

347. POSER (F.). Die Westtürme des Domes zu Merseburg. Merseburg, F. Bouch, 1919. In-8°, VII-119 p., illustr. 8 m.

348. POSSE (Otto). Die Siegel des Adels der Wettiner Lande bis z. J. 1500. V. Dresden, W. und B. von Baensch, 1917. In-4°, VII-110 p., 46 pl. 30 m.

349. PRAUSNITZ (G.). Das Augenglas in Bildern der kirchlichen Kunst im 15. und 16. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1915. In-8°, 42 p., 12 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 180.) 4 m.

350. PROCHNOW (F.). Das Spolienrecht und die Testierfähigkeit der Geistlichen im Abendland bis z. 13 Jahrh. Berlin, E. Ebering, 1919. In-8°, 130 p. (Historische Studien, 136.) 5 m.

351. PRUTZ (Hans). Neue Studien z. Geschichte der Jungfrau von Orleans. München, G. Franz, 1917. In-8°, 96 p. (Sitzungsber. der kgl. bay. Akademie. Philos. philol. und hist. Klasse, 1917, 1.) 2 m.

352. RADCKE (Fritz). Die eschatologischen Anschauungen Bernhards von Clairvaux. Langensalza, Wendt und Klauwell, 1915. In-8°, III-132 p. (Sammlung wissenschaftlicher Arbeiten, 45.) 3 m. 50.

353. RAHLFS (Alfr.). Verzeichnis der griechischen Handschriften des Alten Testaments. Berlin, Weidmann, 1914. Gr. in-8°, XXVI-444 p. (Mittheilungen des Septuaginta-Unternehmens der kgl. Gesellschaft der Wissensch. zu Göttingen, 2.)

354. RAUDA (F.). Die Baukunst der Benediktiner und Zisterzienser im Königr. Sachsen und d. Nonneukloster z. hl. Kreuz bei Meissen. 1-2. Meissen, L. Mosche, 1917. In-8°, XVI-220 p., pl. (Mitteilungen d. Vereins f. Gesch. der Stadt Meissen, X, 1-2.) 4 m. 50 le fasc.

355. RECKE (W.), WAGNER (A. M.). Bücherkunde zur Geschichte u. Literatur des Königr. Polen. Warschau, Deutsche Staatsdruckerei, 1918. In-8°, XI-242 p. 8 m.

356. REISCH (Chrysogonus), O. F. M. Urkundenbuch der Kustodien Goldberg und Breslau. I. 1240-1517. Düsseldorf, L. Schwann, 1917. Gr. in-8°, XXIV-479 p., fig. (Monumenta Germaniae franciscana, II, 1.) 15 m.

357. RIBBECK (K.). Geschichte der Stadt Essen. I. Essen, G. D. Bädeker, 1915. Gr. in-8°, v-506 p., vue, plan et planche. 5 m.

358. RICARDUS ANGLICUS. Die Summa de ordine iudiciario. Innsbruck, Wagner, 1915. Gr. in-8°, XXV-127 p. (Quellen zur Geschichte des römisch-kanonischen Processes im Mittelalter, hrsg. von L. Warmund, II, 3.) 7 m.

359. RIEDNER (Otto). Die geistl. Gerichtshöfe zu Speier im Mittelalter. 2. Texte. Paderborn, F. Schöningh, 1915. In-8°, XI-305 p. (Görresgesellschaft. Veröffentlichungen der Sektion für Rechts- und Sozialwissenschaft, 26.) 12 m.

360. RIEMANN (Hugo). Studien z. byzantinischen Musik. 2. Neue Beiträge zur Lösung der Probleme der byzantin. Notenschrift. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1915. In-8°, 17 p. 0 m. 75.

361. ROSENBERG (Art.). Beiträge zur Geschichte der Juden in Steiermark. Wien, W. Braumüller, 1914. Gr. in-8°, x-200 p. (Quellen und Forschungen zur Geschichte der Juden in Deutsch-Oesterreich, VI.) 6 m.

362. RÜBEL (Karl). Geschichte der Grafschaft und der freien Reichsstadt Dortmund. I. Bis 1400. Dortmund, F. W. Rulifus, 1917. In-8°, xvi-681 p., illustr. 15 m.

363. RÜBENS (Georg). Parataxe und Hypotaxe in dem ältesten Teil der Sachsenchronik (Parker Hs. bis zum J. 891). Halle, M. Niemeyer, 1915. In-8°, x-53 p. (Studien zur engl. Philologie, 56.) 4 m. 80.

364. RUDNITZKI (P.). Der Turnierroman *Livre des faits du bon chevalier messire Jacques de Lalaing* in der Anhalter Hs. München, Aschendorff, 1915. In-8°, v-39-26 p., 21 pl. (Forschungen und Funde, 1.) 4 m.

365. RUDOLF'S VON EMS Weltchronik, hrsg. von Gust. Ehrismann. Berlin, Weidmann, 1915. Gr. in-8°, xxxvii-634 p., pl. (Deutsche Texte des Mittelalters, 20.) 23 m.

366. RUDOLPH (F.). Quellen zur Rechts- und Wirtschaftsgeschichte der rheinischen Städte. Kurtrierische Städte. I. Trier. Bonn, P. Hanstein, 1915. Gr. in-8°, xx-iii-96-866 p. (Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde, XXIX.) 37 m. 50.

367. RUDWIN (Max Josef). Der Teufel in den deutschen geistlichen Spielen des Mittelalters und der Reformationszeit. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1915. In-8°, xi-194 p. (Hesperia, 6.) 5 m.

368. RUSSA (Jul.). Zur ältesten arabischen Algebra und Rechenkunst. Heidelberg, C. Winter, 1917. In-8°, 125 p. (Sitzungsber. der Heidelberger Akademie. Philos. hist. Klasse, 1917, 2.) 4 m.

369. SAITSCHICK (Rob.). Franziskus von Assisi. München, C. H. Beck, 1916. In-8°, 79 p. 4 m. 50.

370. SANDERS (Herm.). Der syntaktische Gebrauch des Infinitivs im Frühmittelenglischen. Heidelberg, C. Winter, 1915. In-8°, xix-114 p. (Kieler Studien zur englischen Philologie, 7.) 3 m. 50.

371. SAUERLANDS (Max). Deutsche Plastik des Mittelalters. Königstein, K. R. Langewiesche, 1917. Gr. in-8°, xvi-104-xi p., illustr. 1 m. 80.

372. SAXL (Fritz). Verzeichnis astrologischer und mythol. illustr. Handschriften des latein. Mittelalters in röm. Bibliotheken. Heidelberg, C. Winter, 1916. In-8°, xviii-149 p., 21 pl. (Sitzungsberichte der Heidelberger Akad. der Wissenschaften. Philos. histor. Klasse, 1916, 6-7.) 5 m. 50.

373. SCHÄFER (K. H.). Deutsche Ritter und Edelknechte in Italien.

3. Paderborn, F. Schöningh, 1914. Gr. in-8°, x-462 p. (Quellen und Forschungen aus d. Gebiete der Geschichte, 16.) 18 m.

374. SCHATTEN (E.), O. F. M. Kloster Böddeken und seine Reformationstätigkeit im 15. Jahrh. Münster, Borgmeyer, 1918. In-8°, xii-148 p. (Geschichtliche Darstellungen und Quellen, 4.) 6 m.

375. SCHEDLER (M.). Die Philosophie des Macrobius und ihr Einfluss auf die Wissenschaft des christl. Mittelalters. Münster, Aschendorff, 1916. In-8°, xii-162 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, XIII, 1.) 5 m. 50.

376. SCHELER (Selmar). Sitten und Bildung der französischen Geistlichkeit nach den Briefen Stephan von Tournais († 1203). Berlin, E. Ebering, 1915. In-8°, xv-110 p. (Historische Studien, 130.) 3 m. 60.

377. SCHERER (W.). Geschichte d. deutschen Literatur. 2. Aufl. Berlin, askanischer Verlag, 1918. In-8°, xviii-732 p. 15 m.

378. SCHIFFMANN (Konrad). Oesterreichische Urbare. III. Urbare geistl. Grundherrschaften. II. Die mittelalterl. Stiftsurbare d. Erzherzogtums Oesterreich ob d. Enns. 3. Wien, W. Braumüller, 1915. Gr. in-8°, vii-411 p. 11 m.

379. SCHILLMANN (Fritz). Die Handschriften-Verzeichnisse d. preussischen Staatsbibliothek zu Berlin. XIV. Katalog d. in d. Jahren 1903-1911 erworb. lat. Hss. von J. Görres. Berlin, Behrend, 1919. In-4°, vii-262 p. 30 m.

380. SCHINNERER (J.). Die gotische Plastik in Regensburg. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1918. Gr. in-8°, 122 p., 8 pl. (Studien z. deutschen Kunstgesch., 207.) 10 m.

381. SCHMALTZ (K.). *Mater ecclesiarum*, die Grabeskirche in Jerusalem. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1918. Gr. in-8°, xi-510 p., 14 pl. (Zur Kunstgeschichte d. Auslandes, 120.) 45 m.

382. SCHMARSOW (A.). Das Franziskusfenster in Königsfelden und d. Freskenzyklus in Assisi. Leipzig, B. G. Teubner, 1919. In-8°, 38 p. (Berichte üb. d. Verhandl. d. sächs. Akad. Philol. histor. Klasse, CXXI, 3.) 1 m. 60.

383. SCHMARSOW (Aug.). Kompositionsgesetze d. Franzlegende in der Oberkirche in Assisi. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1918. In-4°, iv-139 p., 14 p. 36 m.

384. SCHMARSOW (Aug.). Kompositionsgesetze frühgot. Glasgemälde. Leipzig, B. G. Teubner, 1919. Gr. in-8°, 122 p. (Abhandl. d. sächs. Gesellschaft der Wissensch. Philol. histor. Klasse, XXXVI, 3.) 4 m. 80.

385. SCHMID (B.). Die Bau- und Kunstdenkmäler d. Provinz West-

preussen. IV. Kreis Marienburg. 1. Danzig, A. W. Kafemann, 1919. In-4°, VIII-388 p., carte. 16 m. 50.

386. SCHMIDT (Alfr.). Die kölnen Apotheken, von der ältesten Zeit bis z. Ende der reichsstädt. Verfassung. Bonn, P. Hanstein, 1918. In-8°, x-160 p., 21 pl. 6 m.

387. SCHMIDT (Gustav). Erzbischof Siegfried I von Mainz. Berlin, E. Ebering, 1917. In-8°, XI-101 p. 3 m. 60.

388. SCHMIDT (L.). Geschichte d. deutschen Stämme bis z. Ausgange der Völkerwanderung. II. Berlin, Weidmann, 1918. In-8°, VII-649 p. (Quellen und Forschungen z. alten Geschichte, 30.) 12 m.

389. SCHMIDT (Odilo), O. F. M. Untersuchungen zu den Breslauer Bischofskatalogen. Breslau, F. Hirt, 1917. Gr. in-8°, XII-156 p. (Darstellungen und Quellen zur schlesischen Geschichte, 25.) 4 m. 50.

390. SCHMIDT-EWALD (Walter). Die Entstehung des weltl. Territoriums des Bistums Halberstadt. Berlin-Wilmersdorf, W. Rothschild, 1916. In-8°, XIII-110 p. (Abhandlungen z. mittl. und neueren Geschichte, 60.) 3 m. 20.

391. SCHMITZ (Cajetan), O. F. M. Der Zustand der süddeutschen Franziskaner Konventualen am Ausgang des Mittelalters. Düsseldorf, L. Schwann, 1915. In-8°, XIII-107 p. 3 m.

392. SCHMITZ-KALLENBERG (L.). Monumenta Budicensia. Quellen zur Geschichte der Augustiner-Chorherrenstiftes Böödeken i. W. 1. Münster, Borgmeyer, 1915. In-8°, IV-14-137 p. (Geschichtliche Darstellungen und Quellen, 3.) 5 m.

393. SCHMOLL (Friedr.). Die hl. Elisabeth in der bild. Kunst des 13. bis 16. Jahrh. Marburg, N. G. Elwert, 1917. In-8°, x-160 p., 38 pl. (Beiträge zur Kunstgeschichte Hessens, 3.) 12 m.

394. SCHNEIDER (Av.). Die abendländische Spekulation des 12. Jahrh. in ihrem Verhältnis zur aristotel. und jüdisch-arabischen Philosophie. Münster, Aschendorff, 1915. In-8°, VIII-76 p. (Beiträge z. Geschichte der Philosophie des Mittelalters, XVII, 4.) 2 m. 60.

395. SCHÖNSTEINER (Ferd.). Die kirchlichen Freiheitsbriefe d. Stiftes Klosterneuburgs, Urkundensammlung. Wien, W. Braumüller, 1916. In-8°, LV-384 p. (Jahrbuch des Stiftes Klosterneuburg, VII, 2.) 6 m. 80.

396. SCHRADER (H.). Kalkar, seine Geschichte und Kunstschatze. Cleve, F. Boss Wittwe, 1918. In-8°, 119 p., plan. 2 m.

397. SCHREIBER (W. L.). Meisterwerke der Metallschneidekunst. I. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1914. In-fol., 24 p., 61 pl. (Einblattdrucke des 15. Jahrh., 41.) 80 m.

398. SCHRÖDER (R.). Lehrbuch der deutschen Rechtsgesch. 6. Aufl. v. E. von Künssberg. I. Leipzig, Veit, 1919. In-8°, x-774 p., portr. 23 m.

399. SCHROHE (Heinrich). Mainz in seinen Beziehungen zu den deutschen Königen und den Erzbischöfen der Stadt bis zum Untergang der Stadtfreiheit (1462). Mainz, L. Wilckens, 1915. Gr. in-8°, VII-248 p. (Beiträge zur Gesch. der Stadt Mainz, 4.) 7 m. 50.

400. SCHRÖRS (Heinr.). Untersuchungen zu dem Streite Kaiser Friedrichs I mit Papst Hadrian IV (1157-8). Freiburg i. B., Herder, 1916. Gr. in-8°, 72 p. 3 m.

401. SCHUBERT (H. von). Geschichte der christl. Kirche im Frühmittelalter. I. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1917. Gr. in-8°, XII-400 p. 12 m.

402. SCHUBRING (P.). Die italienische Plastik des Quattrocento. I-II. Neubabelsberg, Athenaion, 1919. Gr. in-8°, 282 p., pl. (Handbuch der Kunstwissenschaft.) 2 m. 50 le fasc.

403. SCHUCHARDT (H.). Die roman. Lehnwörter im Berberischen. Wien, A. Hölder, 1919. In-8°, 82 p. (Sitzungsb. der Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, CLXXXVIII, 4.) 4 m.

404. SCHÜCKING (Levin L.). Kleines angelsächs. Dichterbuch, Lyrik und Heldenepos. Köthen, O. Schulze, 1919. In-8°, VIII-192 p. 5 m.

405. SCHÜCKING (Levin L.). Untersuchungen zur Bedeutungslehre der angelsächsischen Dichtersprache. Heidelberg, C. Winter, 1915. In-8°, x-109 p. (Germanische Bibliothek, 91.) 3 m.

406. SCHULEMANN (Günth.). Das Kausalprinzip nach der Philosophie des hl. Thomas von Aquino. Münster, Aschendorff, 1915. In-8°, XVIII-116 p. (Beiträge zur Gesch. der Philosophie des Mittelalters, XIII, 5.) 4 m. 25.

407. SCHULTZ-GORA (O.). Zwei altfranzösischen Dichtungen : La Chastelaine de S. Gille; Du Chevalier au barisel. 3. Aufl. Halle, M. Niemeyer, 1916. In-8°, XII-225 p. 3 m. 60.

408. SCHULZ (Ph. W.). Die persisch-islamische Miniaturmalerei. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1914. In-fol., XVI-246 p., 17 pl. et album de 200 pl. 240 m.

409. SCHULZE (R.). Das Kirchspiel Beelen, 920-1920. Warendorf, J. Schnell, 1920. In-8°, XIII-196 p., pl. 10 m.

410. SCHULZE-SOELDE (W.). Geschichte als Wissenschaft. Berlin, Reuther und Reichard, 1917. In-8°, VIII-93 p. 3 m.

411. SCHÜRR (F.). Romagnolische Dialektstudien. I. Wien, A. Hölder, 1919. In-8°, 150 p. (Sitzungsb. der Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, CLXXXVII, 4.) 7 m. 50.

412. SCHÜTT (Otto). Flensburger Akten- und Urkundensprache im 14., 15. und 16. Jahrh. Flensburg, G. Soltau, 1919. In-8°, 18 p. 1 m.

413. SCHWÄBL (Franz). Die vorkarolingische Basilika St. Emmeram in Regensburg. Regensburg, J. Habbel, 1919. In-4°, v-64 p., 4 pl. 12 m.

414. SCHWAN (E.). Grammatik d. Altfranzösischen. Neubearb. von D. Behrens. Leipzig, O. R. Reisland, 1919. In-8°, xii-301 p. 8 m.

415. SCHWARK (B.). Bischof Rather von Verona als Theologe, ein Beitrag zur Geschichte der Theologie im Zeitalter der Ottonen. Königsberg, B. Teichert, 1916. In-8°, v-163 p. 3 m.

416. SCHWERIN (Clov.). Leges Saxonum et lex Thuringorum. Hannover, Hahn, 1918. In-8°, 75 p. (Fontes juris germanici antiqui.) 1 m. 80.

417. SECKENDORFF (Eleonore Freien von). Die kirchenpolit. Tätigkeit d. hl. Katharina von Siena auf Papst Gregor XI. (1371-1378.) Berlin-Wilmersdorf, W. Rothschild, 1917. In-8°, xvi-162 p. (Abhandlungen z. mittleren und neueren Geschichte, 64.) 5 m. 20.

418. SEECK (Otto). Regesten d. Kaiser und Päpste für d. J. 311-476 n. Chr. Stuttgart, J.-B. Metzler, 1918-1919. In-4°, xi-487 p. 60 m.

419. SEHRT (Edward H.). Zur Geschichte der westgermanischen Konjunktion *Und*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1916. In-8°, 56 p., carte (Hesperia, 8.) 2 m.

420. SELLO (G.). Die territoriale Entwicklung des Herzogt. Oldenburg. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1917. Gr. in-8°, xii-252 p. et atlas. (Studien und Vorarbeiten z. histor. Atlas Niedersachsens, 3.) 24 m.

421. SIEDEL (A.). Untersuchungen über die Entwicklung der Landeshoheit und der Landesgrenze des ehemaligen Fürstbistums Verden bis 1586. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1915. In-8°, viii-69 p. (Studien und Vorarbeiten zum histor. Atlas Niedersachsens, 2.) 5 m.

422. SIEVERS (Ed.). Metrische Studien. IV. Die altschwed. Upplandslagh. Leipzig, B. G. Teubner, 1919. Gr. in-8°, iv-620 p. (Abhandl. d. sächs. Gesellschaft d. Wissensch. Philol. histor. Klasse, XXXV.) 14 m.

423. SINGER (S.). Arabische und europäische Poesie im Mittelalter. Berlin, G. Reimer, 1918. Gr. in-8°, 29 p. 1 m. 50.

424. SINGER (S.). Wolframs Stil und der Stoff des Parzival. Wien, A. Hölder, 1916. In-8°, 127 p. (Sitzungsber. der k. Akademie der Wissensch. in Wien. Philos. histor. Klasse, 180, 4.) 2 m. 55.

425. SIŠIĆ (Ferd. von). Geschichte der Kroaten. I. Bis 1102. Zagreb, Matica hrvatska, 1917. In-8°, xiv-407 p., cartes. 15 m.

426. SLOTTY (Fr.). Vulgärlateinisches Übungsbuch. Bonn, A. Marcus und E. Weber, 1918. In-8°, 64 p. (Kleine Texte, 143.) 2 m. 50.

427. SOLLEDER (Fried.). Urkundenbuch der Stadt Straubing. Straubing, Druck. C. Attenkofer, 1918. In-8°, iv-888 p. 20 m.

428. SPERLING (Eva). Studien z. Gesch. der Kaiserkrönung und Weihe. Stuttgart, W. Violet, 1918. In-8°, iii-63 p. 1 m. 50.

429. SPETTMANN (Hieron.), O. F. M. Die Psychologie des Joh. Pecham. Münster, Aschendorff, 1919. In-8°, x-102 p. (Beiträge z. Geschichte der Philos. d. Mittelalters, XX, 6.) 5 m. 80.

430. SPIESS (W.). Das Marktprivileg, die Entwicklung von Marktprivileg und Marktrecht, insbes. auf Grund der Kaiserurkunden. Heidelberg, C. Winter, 1916. In-8°, 145 p. (Deutschrechtliche Beiträge, XI, 3.) 3 m. 20.

431. SPITZER (L.). Katalanische Etymologien. Hamburg, O. Meissner, 1918. Gr. in-8°, 36 p. (Jahrbuch d. hamburg. wissenschaftl. Anstalten. 35. Jahrg. 6. Beiheft. IV.) 2 m. 40.

432. STAHL (E. K.). Die Legende vom hl. Riesen Christophorus in d. Graphik des xv. u. xvi. Jahrh. München, J. J. Lentner, 1920. In-4°, xii-225 p., 63 pl. 100 m.

433. STANOVSKÝ (Otto). *Austria sancta*. Die Heiligen und Seligen des Königreichs Galizien und Lodomerien und des Herzogtums Krakau bis zum Ausgange des 14. Jahrh. Wien, Mayer, 1914. In-8°, iii-101 p. (Studien u. Mitteilungen aus dem kirchengeschichtl. Seminar der theolog. Fakultät der k. k. Universität in Wien. 14.) 1 m. 50.

434. STEIN (E.). Studien z. Geschichte d. byzantin. Reiches. Stuttgart, J. B. Metzler, 1919. In-8°, viii-200 p. 15 m.

435. STEIN (R.). Heidenheim im Mittelalter. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1918. In-8°, 80 p. 3 m.

436. STEIN (Walther). Hansisches Urkundenbuch. XI. 1486 bis 1500. München, Duncker und Humblot, 1916. In-8°, xxxii-900 p. 46 m.

437. STEINMEYER (Elias von). Die kleineren althochdeutschen Sprachdenkmäler. Berlin, Weidmann, 1916. In-8°, xi-408 p. 9 m.

438. STENZEL (K.). Die Politik der Stadt Strassburg am Ausgange des Mittelalters. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1915. In-8°, xxxii-256 p. (Beiträge z. Landes- und Volkeskunde v. Elsass-Lothringen. 49.) 10 m.

439. STERNBERG (Else). Das Tragische in den *Chansons de geste*. Berlin, Mayer und Müller, 1915. In-8°, XIV-205 p. 3 m.

440. STIEPER (Ernst). Die altenglische Elegie. Strassburg, K. J. Trübner, 1915. In-8°, XXIV-294 p. 8 m. 50.

441. STIMMING (Erwin). Der Accusativus cum Infinitivo im Französischen. Halle, M. Niemeyer, 1915. In-8°, XL-189 p. (Zeitschr. für roman. Philologie. Beiheft 59.) 9 m.

442. STIMMING (Manfred). Die Entstehung des weltlichen Territoriums des Erzbist. Mainz. Darmstadt, grossh. hess. Staatsverlag, 1915. In-8°, XII-166 p. (Quellen und Forschungen zur hessischen Geschichte, 3.) 5 m. 50.

443. STÖLKS (H.). Die Inkongruenz zwischen Subjekt und Prädikat im Englischen. Heidelberg, C. Winter, 1916. In-8°, XIX-101 p. (Anglistische Forschungen, 49.) 3 m. 60.

444. STÖLZEL (A.). Ein karolinger Königshof in tausendjähr. Wandlung. (Hagestolz.) Berlin, F. Vahlen, 1919. In-8°, xv-460 p. 18 m.

445. STÖRMANN (Ant.). Die städt. Gravamina gegen den Klerus am Ausgange des Mittelalters und in der Reformationszeit. Münster, Aschendorff, 1916. In-8°, XXIII-321 p. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, 24-26.) 8 m. 80.

446. STÖRMANN (Aug.). Studien z. Gesch. des Königr. Mallorca. Berlin-Wilmersdorf, W. Rothschild, 1918. In-8°, VII-92 p. (Abhandl. z. mittleren u. neueren Geschichte, 66.) 3 m.

447. STOEVEN (Mercedes). Der Gewandschnitt in den deutschen Städten des Mittelalters. Berlin, W. Rothschild, 1915. In-8°, IX-73 p. (Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte, 59.) 2 m. 20.

448. STRAUS (Luise). Zur Entwicklung d. zeichner. Stils in der Cölner Goldschmiedekunst des XII. Jahrh. Stuttgart, J. H. E. Heitz, 1917. Gr. in-8°, 48 p., 10 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 202.) 4 m.

449. STREITBERG (W.), BRÜCKNER (A.). Geschichte der indogerman. Sprachwissenschaft. II. Die Erforschung der indogerman. Sprachen. III. Strassburg, K. J. Trübner, 1917. In-8°, VIII-154 p. (Grundriss der indogermann. Sprach- und Altertumskunde, I.) 6 m.

450. SÜSSMANN (Arthur). Das Erfurter Judenbuch (1357-1407). Leipzig, G. Fock, 1915. In-8°, 126 p. 3 m.

451. SÜSSMILCH (Holm). Die lateinische Vagantenpoesie des 12. und 13. Jahrh. als Kulturerscheinung. Leipzig, B. G. Teubner, 1918. In-8°, x-114 p. (Beiträge z. Kulturgesch. des Mittelalters, 25.) 4 m. 80.

452. SWOBODA (K. M.). Römische und romanische Paläste. Wien, A. Schroll, 1919. Gr. in-8°, 279 p., 16 pl. 28 m.

453. TANGL (M.). Bonifatiusfragen. Berlin, Vereinigung wissenschaftl. Verleger, 1919. Gr. in-8°, 41 p. 4 m.

454. TAPPOLET (Ernst). Die alemann. Lehnwörter in den Mundarten der franz. Schweiz. II. Strassburg, K. J. Trübner, 1917. Gr. in-8°, xvi-215 p. 8 m.

455. THALLÓCZY (Lud. DE), JIREČEK (Const.), SUFFLAY (Emil). Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia. II. Wien, A. Holzhausen, 1918. Gr. in-8°, xxiii-301 p. 25 m.

456. Thesaurus linguae latinae. Onomasticon. Vol. III, fasc. 1. Leipzig, B. G. Teubner, 1918. In-4°, 144 col. 7 m. 20.

457. THIEMCKE (H.). Die mittlengl. Thomas Beket-Legende d. Gloucesterlegendars, kritisch hrsg. Berlin, Mayer und Müller, 1919. In-8°, vii-lxix-185 p. (Palaestra, 131.) 15 m.

458. THIEME (Ulrich), BECKER (Felix). Allgemeines Lexikon der bild. Künstler. 11-12. Leipzig, E. A. Seemann, 1916. Gr. in-8°, v-600, v-614 p. 36 m. le vol.

459. THOMAS HEMERKEN A KEMPIS. Opera omnia. Edidit M. J. Pohl. IV. Freiburg, Herder, 1918. In-8°, v-692 p., facs. 12 m.

480. TOBLER (Ad.). Altfranzösisches Wörterbuch. 1.-4. Hrsg. von E. Lommatzsch. Berlin, Weidmann, 1915-1917. Gr. in-8°, lxx-592 p. 4 m. le fasc.

461. TONEK (E.). Geschichte der Diözese Seckau. I. Graz, Styria, 1917. In-8°, xvi-684 p. 17 m.

462. TRAUTMANN (Mor.). Die altenglischen Rätsel. Die Rätsel des Exeterbuches. Heidelberg, C. Winter, 1915. In-8°, xx-203 p., 8 pl. (Alt- und mittlenglische Texte, 8.) 3 m. 80.

463. UEBERWEG (Friedrich). Grundriss der Geschichte der Philosophie. II. Die mittlere oder die patristische und scholastische Zeit. 10. Auflage. Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1915. In-8°, xvii-658-266 p. 15 m.

464. Urkunden und Akten des k. württemberg. Haus- und Staats-Archivs. 1. Württemberg. Regesten von 1301 bis 1560. I, 1. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1916. In-4°, xiv-237 p. 9 m.

465. VANSTEENBERGHE (E.). Autour de la docte ignorance, une controverse sur la théologie mystique au xv^e siècle. Münster, Aschendorff, 1915. In-8°, xv-221 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie im Mittelalter, XIV, 2-4.) 7 m. 40.

466. VERESS (Andreas). *Matricula et acta Hungarorum in Universitatibus Italiae studentium. I. Padova, 1264-1864.* Wien, A. Hölder, 1915. Gr. in-8°, XVIII-344 p. (*Fontes rerum hungaricarum, I.*) 15 m.

467. VETTERMANN (E.). *Die Balendichtungen und ihre Quellen.* Halle, M. Niemeyer, 1918. In-8°, x-311 p. (*Zeitschr. f. roman. Philol. Beiheft 60.*) 14 m.

468. *La vie saint Joce, eine altfranzösische Heiligenlegende aus dem ersten Viertel d. 13. Jahrh.* hrsg. von Paul Hänseler. Greifswald, Bruncken, 1915. In-8°, 98 p. (*Romanisches Museum, 4.*) 2 m.

469. VOGT (F.), KOCH (M.). *Geschichte der deutschen Literatur. I.* 4. Aufl. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1919. Gr. in-8°, XII-370 p. 22 m.

470. VOIGT (K.). *Die karolingische Klosterpolitik und der Niedergang des westfränk. Königtums. Laienabte und Klosterinhaber.* Stuttgart, F. Enke, 1917. In-8°, XIV-265 p. (*Kirchenrechtliche Abhandlungen, 90-1.*) 10 m. 40.

471. VOLBACH (W. F.). *Der hl. Georg, bildl. Darstellung in Süddeutschland.* Stuttgart, J. H. E. Heitz, 1917. Gr. in-8°, IX-145 p., 8 pl. (*Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 199.*) 8 m.

472. VONSCHOFF (Hedwig). *Geistiges Leben im Augustinerorden am Ende des Mittelalters und zu Beginn der Neuzeit.* Berlin, E. Ebering, 1915. In-8°, 180 p. (*Historische Studien, 129.*) 4 m. 80.

473. VORLÄNDER (K.). *Geschichte der Philosophie.* 5. Aufl. I. Leipzig, F. Meiner, 1919. In-8°, XII-368 p. 5 m. 50.

474. VOSS (G.). *Grossherzogthum Sachsen-Weimar-Eisenach. Amtsgerichtsbez. Eisenach. I.* Jena, G. Fischer, 1915. Gr. in-8°, VIII-288 p., 41 pl. (*Bau- und Kunst-Denkmäler Thüringens, 39.*) 12 m.

475. VOSS (G.). *Grossherzogth. Sachsen-Weimar-Eisenach. Amtsger. Eisenach. Die Landorte.* Jena, G. Fischer, 1915. Gr. in-8°, XVI-221-vi p., pl. et fig. (*Bau- und Kunst-Denkmäler Thüringens, 40.*) 10 m.

476. VOSS (G.). *Grossherzogth. Sachsen-Weimar-Eisenach. Amtsgerichtsbezirk Eisenach. III. Die Wartburg.* Jena, G. Fischer, 1917. In-8°, XV-399 p., illustr. (*Bau- und Kunst-Denkmäler Thüringens, 41.*) 20 m.

477. VOSSLER (K.). *Der Minnesang d. Bernhard von Ventadorn.* München, G. Franz, 1918. In-8°, 146 p. (*Sitzungsber. der kgl. bayer. Akademie der Wissensch. Philos. philol. und hist. Klasse, 1918, 2.*) 3 m.

478. VOSSLER (K.). *Peire Cardinal.* München, G. Franz, 1916. In-8°,

iv-195 p. (Sitzungsber. der kgl. bay. Akademie. Philos. philol. und histor. Klasse, 1916, 6.) 4 m.

479. VOSSLER (R.). Wissenschaftliche Forschungsberichte. I. Französische Philologie. Gotha, F. A. Perthes, 1919. In-8°, vii-68 p. 4 m.

480. VOULLIÈME (E.). Die deutschen Drucker des xv. Jahrh. Leipzig, O. Harrassowitz, 1916. Gr. in-8°, xvi-123 p. (Monumenta Germaniae et Italiae typographica.) 5 m.

481. WAAG (Alb.). Kleinere deutsche Gedichte des 11. und 12. Jahrh. Halle, M. Niemeyer, 1916. In-8°, xii-180 p. (Altdeutsche Textbibliothek, 10.) 3 m. 60.

482. WAAS (Ad.). Vogtei und Rede in d. deutschen Kaiserzeit. I. Berlin, Weidmann, 1919. In-8°, xvi-173 p. (Arbeiten zur deutschen Rechts- und Verfassungsgeschichte, I.) 9 m. 60.

483. WACKER (Gertrud). Ueber das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen. Halle, M. Niemeyer, 1916. In-8°, x-87 p. (Beiträge z. Gesch. der roman. Sprachen, II.) 3 m. 60.

484. WAHNSCHAFTE (Fr.). Die syntaktische Bedeutung d. mittelhochdeutschen Enjambements. Berlin, Mayer und Müller, 1919. In-8°, ix-215 p. (Palaestra, 132.) 9 m.

485. WAHRHEIT (Hans). Die Burglehen zu Kaiserslautern. Kaiserslautern, H. Kayser, 1918. In-8°, 142 p. 3 m.

486. WAHRMUND (Ludwig). Quellen zur Geschichte des römisch-kanon. Processes im Mittelalter. III, 2. Die *Ars notabilis* des Rainerius Perusinus. Innsbruck, Wagner, 1917. Gr. in-8°, LIX-217 p. 28 m.

487. WALLNER (Anton). Li Besant deu Guillaume von d. Normandie, Studien. Graz, Leuschner und Lubensky, 1916. Gr. in-8°, 50 p. 1 m. 50.

488. WALTHER VON DER VOGELWEIDE, hrsg. von W. Wilmanns. 4. Aufl. von V. Michels. 1. Halle, Buchdr. des Waisenhauses, 1916. In-8°, xv-558 p. (Germanistische Handbibliothek, I, 1.) 15 m.

489. WEBER (Gertr.). Die selbständige Vermittlungspolitik der Kurfürsten im Konflikt zwischen Papst und Konzil 1437-8. Berlin, E. Ebering, 1915. In-8°, 123 p. (Historische Studien, 127.) 3 m. 50.

490. WEESE (A.). Skulptur und Malerei in Frankreich vom 15. bis z. 17. Jahrh. 1-3. Neubabelsberg, Athenaion, 1919. In-8°, 80 p., pl. 2 m. 50 le fasc.

491. WEHRMANN (M.). Geschichte von Pommern. I. 2. Aufl. Gotha, F. A. Perthes, 1919. In-8°, xv-256 p. (Allgemeine Staatengeschichte.) 12 m.

492. WEISE (Georg). Untersuchungen z. Geschichte der Architektur und Plastik des früheren Mittelalters. Leipzig, B. G. Teubner, 1916. Gr. in-8°, vi-160 p., pl. 6 m.

493. WENDE (Fritz). Ueber die nachgestellten Präpositionen im Angelsächsischen. Berlin, Mayer und Müller, 1915. In-8°, xviii-294 p. (Palaestra, 70.) 8 m. 80.

494. WERMINGHOFF (Alb.). Die deutschen Reichskriegssteuergesetze von 1422 bis 1427 und die deutsche Kirche. Weimar, H. Böhlau's Nachf., 1916. In-8°, vii-273 p. 6 m.

495. WERMINGHOFF (Alb.). Ludwig von Eyb d. Aeltere (1417-1502). Halle, M. Niemeyer, 1919. In-8°, xii-614 p., fig. 40 m.

496. WERNER (Fritz). Ein Sammelkapitel aus Lydgates *Fall of Princes*. München, G. D. W. Callwey, 1916. In-8°, 143 p. (Münchener Archiv für Philologie des Mittelalters, 5.) 6 m.

497. WESSELY (Carl). Griechische und kopt. Texte theolog. Inhalts. V. Leipzig, H. Haessel, 1917. In-fol., v-146-xiii p. (Studien z. Paläographie, 18.) 12 m.

498. WESSELY (Carl). XII Prophetarum minorum versionis achmimicae codex Rainerianus. Leipzig, H. Haessel, 1915. In-fol., xiii-308 p., 7 pl. (Studien zur Paläographie und Papyruskunde, 16.) 30 m.

499. WESSELY (Carl). Studien z. Paläographie und Papyruskunde. XVII. Leipzig, H. Haessel, 1917. In-4°, ii-74 p., 12 p. autogr., 1 pl. 10 m.

500. WETZEL (Fr.). Islamische Grabbauten in Indien a. d. Zeit der Soldatenkaiser 1320-1540. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1918. In-4°, iv-112 p., 83 pl. 112 m.

501. Wiegendrucke und Handschriften. Festgabe Konrad Häbler zum 60. Geburtstage. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1919. Gr. in-8°, x-206 p., 26 pl. 140 m.

502. WIJK (N. VAN). Altpreuussische Studien. Beitr. z. balt. und z. vergl. indogerm. Grammatik. Haag, M. Nijhoff, 1918. In-8°, xi-150-xxxii p. 9 m. 85.

503. WILD (Friedrich). Die sprachlichen Eigentümlichkeiten der wichtigeren Chaucer-Handschriften und die Sprache Chaucers. Wien, W. Braumüller, 1915. In-8°, xvi-373 p. (Wiener Beiträge zur englischen Philologie, 44.) 17 m.

504. WILHELM (Franz). Archivberichte aus Niederösterreich. I, 1-2. Wien, A. Schroll, 1915-1916. In-8°, 223 p. (Veröffentlichungen des k. k. Archivrates, I, 1.) 6 m.

505. WILHELM (Friedr.). Denkmäler deutscher Prosa d. 11. und

12. Jahrh. Kommentar. München, G. D. W. Callwey, 1916-1918. In-8°, 128 et 254 p. (Münchener Texte, 8.) 10 m.
506. WILL (Ed.). Die Gutachten des Oldradus de Ponte zum Prozess Heinrichs VII. gegen Robert von Neapel. Berlin-Wilmersdorf, W. Rothschild, 1917. In-8°, vii-65 p. (Abhandl. z. mittleren und neueren Geschichte. 65.) 2 m. 20.
507. WILMS (Hieron.), O. P. Aus mittelalterlichen Frauenklöstern. Freiburg i. B., Herder, 1918. In-8°, xv-284 p. 3 m. 80.
508. WILPERT (Jos.). Die römischen Mosaiken und Malereien d. kirchl. Bauten vom 4. bis 13. Jahrh. Freiburg i. B., Herder, 1916. In-fol., 1278-26 p., 2 vol. de pl. en coul. 1,000 m.
509. WILSER (L.), RIEDEL (K.). Runenkund. I. Jena, Nornen-Verlag, 1919. Gr. in-8°, 45 p. 2 m.
510. WINDISCH (E.). Geschichte der Sanskrit-Philologie und ind. Altertumskunde. I. Strassburg, K. J. Trübner, 1917. Gr. in-8°, vii-208 p. (Grundriss der indo-arischen Philologie, I, 1. B.) 12 m. 50.
511. WINKLER (Emil). Französische Dichter d. Mittelalters. I-II. Wien, A. Hölder, 1918-1919. In-8°, 48 et 130 p., pl. (Sitzungsb. d. k. Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, CLXXXVI, 1, CLXXXVIII, 3.) 2 m. 60 et 6 m. 30.
512. WINKLER (Friedr.). Studien zur Geschichte der niederländischen Miniaturmalerei des xv. und xvi. Jahrh. Wien, F. Tempsky, 1915. In-fol., paginé 277-342, 21 pl. et fig. (Jahrbuch der kunsthistor. Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses, 32, 3.) 39 m.
513. WIPO'S (Des) Werke. 3. Aufl. Hrsg. von Harry Bresslau. Hannover, Hahn, 1915. In-8°, LIX-127 p. (Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum.) 2 m.
514. WÖLFFLIN (Heinr.). Die Bamberger Apokalypse, eine Reichenauer Bilderhandschrift vom J. 1000. München, G. Franz, 1918. In-4°, 20 p. et 53 pl. 30 m.
515. WOLTMANN, WÖRMANN. Geschichte der Malerei. Die Malerei des Mittelalters. Neu bearbeitet von M. Bernath. Leipzig, A. Kröner, 1916. Gr. in-8°, xvi-300 p., illustr. 10 m.
516. WÖRMANN (K.). Die Kunst d. christl. Frühzeit u. d. Mittelalters. Leipzig, Bibliogr. Institut, 1918. Gr. in-8°, xviii-574 p., pl. (Gesch. d. Kunst aller Zeiten, 3.) 16 m.
517. WULF (Rud.). Das Deutsch-Ordenshaus St. Kunigunde bei Halle a. d. S. 1200-1511. Halle, Gebauer-Schwetschke, 1915. In-8°,

viii-92 p., 6 tableaux. (Forschungen zur thüringisch-sächsischen Geschichte, 7.) 3 m. 25.

518. WULFF (O.). Altchristl. und byzantin. Kunst. I. Neubabelsberg. Athenaion, 1919. Gr. in-8°, vi-360 p., 20 pl. (Handbuch der Kunstwissenschaft.) 32 m. 75.

519. WÜRSDÖRFER (Joseph). Erkennen und Wissen nach Gregor von Rimini. Münster. Aschendorff, 1917. In-8°, viii-139 p. (Beiträge z. Geschichte der Philos. des Mittelalters, XX. 1.) 4 m. 60.

520. WÜSTER (Gustaf). Die Tiere in der altfranzös. Literatur. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1916. In-8°, v-250 p. 3 m.

521. WUTKE (Konr.). Die Inventare der nichtstaatl. Archive Schlesiens. II. Kreis und Stadt Glogau. Breslau. F. Hirt, 1915. Gr. in-8°, vii-328 p. (Codex diplomaticus Silesiae, 28.) 10 m.

522. WUTKE (K.). Ueber schlesische Formelbücher d. Mittelalters. Breslau. F. Hirt, 1919. Gr. in-8°, viii-186 p. (Darstellungen und Quellen z. schles. Geschichte, XXVI.) 6 m. 50.

523. ZARETZKY (Otto). Die Holz- und Metallschnitte in den Kölner Sammlungen. Strassburg. J. H. E. Heitz, 1916. In-4°, II p. et 17 p. (Einblattdrucke des 15. Jahrh., 44.) 50 m.

524. ZAUN (Otto). Die Mundart von Aniane (Herault). Halle, M. Niemeyer, 1917. In-8°, xxiii-283 p., 8 cartes. (Zeitschrift f. roman. Philologie, Beiheft 61.) 15 m.

525. ZEGLIN (Dorothea). Der *homo ligius* und die französ. Ministerialität. Leipzig. Quelle und Meyer, 1915. In-8°, vii-71 p. (Leipziger historische Abhandlungen, 39.) 2 m. 50.

526. ZELLER (Heinr. Ludw.). Karl's V Ordonnance über die Admiralität. nach der Hs. Paris. Bibl. nat., nouv. acq. fr. 10251. Berlin, R. L. Prager, 1915. In-8°, vi-37 p. (Sammlung älterer Seerechtsquellen, II, 9.) 2 m.

527. ZELLER (Heinrich Ludwig). Das Seerecht von Oleron nach der Inkunabel Treguier. Diplomatischer Abdruck mit Einleitung, ergänz. Glossar und einer Druckprobe. Heidelberg. C. Winter, 1915. In-8°, 29 p., pl. (Sitzungsberichte der Heidelberger Akad. der Wissensch. Philos. histor. Klasse, 1915, 2.) 1 m. 20.

528. ZELLER (Heinr. L.). Das Seerecht in den Assisen von Jerusalem. nach d. Hs. Venedig. R. Biblioteca nazionale di S. Marco, cod. fr. app. VI. Heidelberg. C. Winter, 1916. In-8°, 27 p. (Sitzungsberichte der Heidelberger Akad. der Wissensch. Philos. hist. Klasse, 1916, 16.) 1 m.

529. ZERGIEBEL (E.). Die Schlacht bei Hohenmölsen, bei Grunau, nicht bei Grana besiegte 1080 Rudolph von Schwaben d. Kaiser Heinrich IV. Zeitz, Sis-Verlag, 1919. In-8°, 16 p., 2 cartes. 0 m. 75.

530. ZIEGLER (C.). Catalogus codicum latinorum classicorum qui in bibliotheca urbana Wratislaviensi adservantur. Breslau, M. und H. Marcus, 1915. Gr. in-8°, viii-280 p., 4 pl. 8 m.

531. ZUHORN (W.). Kirchengeschichte der Stadt Warendorf. I, 1. Warendorf, J. Schnell, 1918. In-8°, xvi-400 p. 9 m.

532. Zum 700 jähr. Todestage des sel. Hroznata, des Gründers der Klöster Tepl und Chotieschau. Pilsen, C. Maasch, 1917. Gr. in-8°, 217-203 p., 8 pl. 16 m.

533. ZYCHA (Adolf). Ueber den Ursprung der Städte in Böhmen. Prag, J. G. Calve, 1914. In-8°, v-233 p. 4 m.



CHRONIQUE ET MÉLANGES

— Les examens de fin d'année de l'École des chartes ont eu lieu du 4^{er} au 9 juillet 1919. — Ils ont porté sur les textes et les questions qui suivent :

PREMIÈRE ANNÉE.

Épreuve écrite.

1^o Texte latin à transcrire d'après le n^o 807 de l'ancien fonds des fac-similés de l'École.

2^o Texte provençal à transcrire d'après le n^o 739 de l'ancien fonds.

3^o Texte latin à traduire : Texte imprimé donné en 1891 (registre de Nicolas de Chartres, *Notices et extraits*, t. XXIII, 2^e partie, p. 117).

4^o Texte provençal à traduire : Texte imprimé donné en 1909.

5^o Bibliographie : I. Qu'appelle-t-on, dans la description d'un livre imprimé, *adresse bibliographique*, et où peut-on en trouver les divers éléments lorsqu'ils ne sont pas réunis sur la page même du titre? — Qu'est-ce qu'un *titre gravé*? A quelle époque et pour quelle raison a-t-on eu recours à ce procédé d'impression? — Quels sont, dans les livres imprimés, les différents sens du mot *vignette*?

Épreuve orale.

1^o Paléographie latine : Lecture de quelques lignes du manuscrit latin 16525 de la Bibliothèque nationale (Alain de Lille).

2^o Paléographie française : Lecture de quelques lignes d'une charte française du x^v^e siècle du manuscrit latin 11036 de la Bibliothèque nationale (n^o 38).

3^o Traduction latine : *Layettes du Trésor des chartes*, t. V, p. 192, n^o 568.

4^o Questions diverses de chronologie historique.

5^o Philologie romane : Explication de quelques vers du *Saint Alexis*.

DEUXIÈME ANNÉE.

Épreuve écrite.

1^o Texte latin à transcrire d'après le n^o 383 des héliogravures.

2^o Texte latin à traduire : Texte imprimé donné en 1885.

3^o Texte latin à analyser : Guiraud, *les Registres d'Urbain IV*, n^o 283.

4^o Diplomatique : 1^o Énumérer et décrire sommairement les divers sceaux employés dans la chancellerie des rois de France pour authentifier ou clore les lettres, depuis et y compris le règne de Philippe de Valois jusqu'à la fin du règne de Charles V. 2^o Indiquer : le genre de lettres au scellement desquelles chacun de ces sceaux servait ; la couleur de la cire ; le mode d'attache.

5^o Histoire des institutions : I. Qu'entendait-on par « le domaine royal » du xiv^e au xvi^e siècle ? comment était-il administré ? — II. Définir le gouvernement révolutionnaire (entre le 10 août 1792 et le 4 brumaire an IV, 26 octobre 1795) ; en indiquer l'organisation.

Épreuve orale.

1^o Paléographie : Lecture de quelques lignes du manuscrit latin 16545 de la Bibliothèque nationale (*Ordo judiciariorum* de Tancrède).

2^o Diplomatique : Quelles sont les diverses catégories de lettres apostoliques désignées sous le nom de bulles au xiii^e et au xiv^e siècle ? — Quels sont les caractères distinctifs des *tituli* et des *mandamenta* ?

3^o Histoire des institutions : I. La loi successorale pour la couronne de France. Comment est-elle devenue masculine, puis agnatique ? — II. Le pouvoir législatif dans la constitution de 1793.

4^o Service des archives : I. La loi du 7 messidor an II sur les archives. Quelles sont, parmi ses dispositions, celles qui ont un caractère permanent et celles qui ont le caractère de mesures de circonstance ? — II. Quelle influence ces dernières ont-elles eu sur l'organisation et sur les classements des Archives nationales ? — III. Montrer par quelques exemples comment le principe de provenance ou de respect des fonds doit être appliqué dans le classement des documents de la période révolutionnaire et des documents postérieurs à la constitution de l'an VIII conservés dans les archives départementales ?

1. Pour les élèves démobilisés revenus après l'examen de Pâques, cette question a été remplacée par la suivante : Les francs-archers, le ban et arrière-ban, les compagnies d'ordonnance au xv^e siècle.

2. Pour les élèves démobilisés revenus après l'examen de Pâques, cette question a été remplacée par la suivante : La taille royale aux xvii^e et xviii^e siècles.

5° Sources de l'histoire de France : I. Quelles sont les biographies royales composées en France de 996 à 1180? Indiquer les causes de la rareté de ce genre de textes. — II. Dire ce que l'on sait sur Pierre Tuebeuf et sur la place qu'il tient parmi les historiens de la première Croisade.

TROISIÈME ANNÉE.

Épreuve écrite.

1° Texte latin à transcrire d'après le n° 349 des héliogravures.

2° Histoire du droit : I. Origine, organisation et attributions du chapitre des églises cathédrales. — II. Quels changements ont été introduits au xvi^e siècle dans la législation du mariage?

3° Archéologie : Quelles sont les dispositions des enceintes romaines et du moyen âge, de leurs tours et de leurs portes?

4° Sources de l'histoire de France : I. Dire tout ce que l'on sait sur la chronique domestique dont l'auteur a pris pour cadre des histoires générales des règnes de Charles VII et de Louis XI. — II. Auteur, caractère et valeur du *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles le Quint*.

Épreuve orale.

1° Paléographie : Lecture de quelques lignes du manuscrit latin 16545 de la Bibliothèque nationale.

2° Histoire du droit : I. Définir et expliquer les termes suivants de la procédure canonique, et dire à quelles phases de cette procédure ils se rapportent : *Libelli oblatio*, *Litis contestatio*, *Juramentum calumniae*, *Positiones*, *Articuli*, *Interrogatoria*, *Sententia interlocutoria*, *Apostoli*. — II. Quels sont les modes de légitimation usités dans l'ancien droit? Ces modes produisent-ils tous des effets aussi complets?

3° Archéologie : Quelles sont les pièces essentielles du costume épiscopal au moyen âge?

A la suite de ces examens ont été admis à passer en deuxième année (ordre de mérite) :

MM. 1. BATAILLE.

2. MASSON,

M^{lle} 3. BOUVIER.

MM. 4. BAILHACHE.

5. JOLY,

6. MERLET,

M^{lle} 7. ODEND'HAL.

M. 8. GRIFFOIN,
 M^{lle} 9. HAFFEN,
 M. 10. MICHON.

Et hors rang, comme démobilisé revenu après les examens de Pâques : M. BRUN.

Ont été admis à passer en troisième année (ordre de mérite) :

M^{lle} 1. SOLENTE,
 M. 2. LESOURD,
 M^{lle} 3. RENIÉ,
 M. 4. LÉVY,
 M^{lle} 5. FLACHAIRE DE ROUSTAN,
 M. 6. BROUARD,
 M^{lle} 7. ARRIVOT.

Et hors rang, 1^o comme démobilisés revenus après les examens de Pâques :

MM. 1. MARCHAND,
 2. DE LA BORIE DE LA BATUT ;

2^o à titre étranger :

M. MOLL,

qui, s'il avait été classé, aurait obtenu le quatrième rang.

Ont été admis à subir l'épreuve de la thèse (ordre alphabétique) :

M. DENIZET,
 M^{lle} DUCAFFY,
 MM. LAVAUD,
 MALLET,
 MIGEOT.

— Par arrêté ministériel, en date du 17 novembre 1919, ont été nommés élèves de première année de l'École des chartes :

I. — *Concours ordinaire.*

- M. 1. TESSIER (*Georges-Ernest-Prosper-Marie*), né à Paris, le 22 avril 1891.
 M^{lle} 2. DILLAY (*Madeleine-Adeline-Annie*), née à Pontoise (Seine-et-Oise), le 1^{er} juillet 1894.
 MM. 3. TOURNADRE (*Guy-Jean-Marie-Théophile DE*), né à Marseille (Bouches-du-Rhône), le 12 octobre 1895.
 4. DAVILLÉ (*Camille-Jules-Auguste*), né à Paris, le 9 janvier 1900.
 5. BERNARD (*Pierre-Amédée-Jules*), né à Montdidier (Somme), le 31 décembre 1895.
 6. GRAT (*Félix-Eugène*), né à Paris, le 12 novembre 1898.

- MM. 7. VIELLEDENT (*Albert*), né à Mende (Lozère), le 27 décembre 1894.
 8. VILLAIN (*Maurice-Marie-Armand-Edmond*), né à Argenton (Indre), le 16 mai 1900.
 9. GOURON (*Marcel-Jean-Paul*), né à Saint-André-de-Cubzac (Gironde), le 2 avril 1900.
 10. CHAMSON (*André-Jules-Louis*), né à Nîmes (Gard), le 6 juin 1900.
 11. MAHUET (*Jacques DE*), né à Nancy (Meurthe-et-Moselle), le 22 septembre 1899.
 12. MAROT (*Pierre - Eugène - Alexandre*), né à Neufchâteau (Vosges), le 15 décembre 1900.

II. — *Concours réservé aux démobilisés.*

- MM. 1. GRIVEAUD (*Joseph-Lazare-Martial*), né au Creusot (Saône-et-Loire), le 9 juillet 1892.
 2. THOMAS (*Georges-Léon-Louis-Yrieix*), né à Saint-Yrieix-la-Montagne (Creuse), le 25 août 1898.
 3. BARROUX (*André-Louis-Marius*), né à Paris, le 21 mai 1896.
 4. PLANCHENAULT (*René-Paul*), né à Angers (Maine-et-Loire), le 16 mars 1897.
 5. BOURGEOIS (*Remi-Albert-Jules-Henri*), né à Reims (Marne), le 28 juin 1897.
 6. BONNAIRE (*Étienne-Marie-Érasme*), né à Paris, le 14 novembre 1893.
 7. DELESSARD (*Léon-François-Eugène*), né à Pierrepont (Calvados), le 23 décembre 1891.

III. — *Hors rang (candidats alsaciens).*

- MM. 1. MANHEIMER (*Auguste-Jean*), né à Colmar (Haut-Rhin), le 7 septembre 1891.
 2. METZGER (*Lucien*), né à Muttersholtz (Bas-Rhin), le 15 mars 1894.

IV. — *A titre étranger.*

M. THIMÉ (*Alexandre DE*), de nationalité russe, né à Pétersbourg, le 1^{er} octobre 1895.

— La soutenance des thèses de l'École des chartes a eu lieu les 26 et 27 janvier 1920. Voici l'indication des sujets traités par les candidats :

Les États de Provence, depuis l'origine jusqu'à la réunion de la Provence à la France (1481), par Jean DENIZET.

Essai sur la condition de la classe agricole en Brie aux XII^e et XIII^e siècles, par Cécile DUCAFFY.

Étude du poème « Li dis dou cerf amoureux », par Louis GRIMAULT.

La paroisse et l'église Saint-Pierre de Caen, des origines au milieu du XVI^e siècle, par Georges HUARD.

Le port de Grève et le commerce de la Seine jusqu'à la fin du XV^e siècle, par Jacques LAVAUD.

Étude sur la province clunisienne d'Auvergne jusqu'à la guerre de Cent ans, par Alfred MALLET.

Les réfugiés huguenots et wallons dans le Palatinat du Rhin, du XVI^e siècle à la Révolution, par André PAUL.

L'architecture religieuse de la Renaissance à Paris, dans le Parisis et le Vexin, par Charles TERRASSE.

— Par arrêté ministériel, en date du 2 mars 1920, ont été nommés archivistes paléographes dans l'ordre de mérite suivant :

1^o Promotion normale de 1920 :

M. 1. DENIZET (*Jean-Eugène-Joseph*).

M^{lle} 2. DUCAFFY (*Cécile-Marie-Louise*).

MM. 3. LAVAUD (*Jacques-Marcel-Charles*).

4. MALLET (*Alfred-Jean-Marie*).

2^o Promotion spéciale de démobilisés :

MM. 1. HUARD (*Georges-Fernand-Marie-Joseph*).

2. PAUL (*André-Léon-Georges*).

3. GRIMAULT (*Louis-Camille-Adolphe*).

3^o Hors rang, comme appartenant à une autre promotion :

M. TERRASSE (*Charles-François-Eugène*).

Le Conseil a signalé à l'attention de M. le Ministre, comme particulièrement remarquables, les thèses de MM. Huard et André Paul. Le prix Auguste Molinier a été décerné à la thèse de M. Huard, et la bourse de voyage Robert André-Michel a été attribuée à M. André Paul.

— Au scrutin pour les élections législatives du 16 novembre 1919, ont été élus nos confrères MM. Paul Dugueyt, député de l'Isère, Louis Farges, député du Cantal, et Charles de Lasteyrie, député de la Corrèze.

— Aux élections sénatoriales du 11 janvier 1920, notre confrère M. Jules Delahaye a été élu sénateur de Maine-et-Loire.

— Notre confrère M. J.-A. Brutails a été élu, le 14 novembre 1919, membre libre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

— Par arrêté ministériel, en date du 26 septembre 1919, notre confrère M. Charles-Victor Langlois a été nommé vice-président de la Section de philologie et histoire du Comité des travaux historiques et scientifiques, et notre confrère M. Ernest Babelon, président de la Section d'archéologie du même Comité.

— Par arrêté ministériel, en date du 21 juillet 1919, notre confrère M. Paul Fournier a été nommé membre de la Commission supérieure des Archives.

— Nos confrères MM. M. Bruchet et H. Stein ont été élus, le 20 novembre 1919, membres de la même Commission.

— Par arrêtés ministériels, en date des 30 août et 22 octobre 1919, nos confrères MM. Alain de Boüard de La Forest et Henri Jassemmin ont été nommés archivistes aux Archives nationales.

— Par arrêté ministériel, en date du 28 novembre 1919, notre confrère M. Pierre Caron, archiviste aux Archives nationales, a été mis pour une durée de cinq ans, à partir du 16 octobre 1919, à la disposition de M. le Ministre de l'Intérieur en vue de diriger le service des victimes civiles de la guerre.

Notre confrère M. Lecestre, archiviste honoraire aux Archives nationales, a été chargé, à partir de la même date, de l'intérim de M. Caron.

— Par arrêté ministériel, en date du 30 novembre 1919, notre confrère M. Robert Anchel, archiviste aux Archives nationales, a été mis pour une durée de cinq ans, à partir du 1^{er} novembre 1919, à la disposition des Bibliothèque et Musée de la guerre.

— Par arrêté ministériel, en date du 30 août 1919, notre confrère M. Charles Schmidt a été mis, pour une durée de quatre mois, à la disposition du Commissaire général de la République à Strasbourg pour la réorganisation des Archives d'Alsace et de Lorraine.

— Par arrêté du Commissaire général de la République à Strasbourg, en date du 15 septembre 1919, notre confrère M. Charles Schmidt a été nommé directeur des archives d'Alsace et de Lorraine.

— Par arrêté du Commissaire général de la République à Strasbourg, en date du 1^{er} octobre 1919, notre confrère M. d'Arbois de Jubainville, archiviste de la Meuse, a été nommé archiviste de la Lorraine.

— Par arrêté du Commissaire général de la République à Strasbourg, en date du 5 décembre 1919, notre confrère M. Eckel, archiviste de la Haute-Saône, a été nommé archiviste du département du Bas-Rhin.

— Par différents arrêtés ministériels, de septembre à novembre

1919, ont été nommés archivistes départementaux nos confrères MM. Éloi Laval, de l'Ariège; — R.-N. Sauvage, du Calvados; — Jourda de Vaux de Foletier, de la Charente-Inférieure; — Henri Rousset, de la Corrèze; — Gaston Letonnellier, de l'Isère; — Massiet du Biest, de la Haute-Marne; — Georges Besnier, du Pas-de-Calais; — Charles Desages, de Seine-et-Marne; — Joseph Estienne, de la Somme; — Oudot de Dainville, du Var; — et Joseph Salvini, de la Vienne.

— Par arrêté ministériel, en date du 10 novembre 1919, nos confrères MM. Pierre Fournier, Charles Roman et Jean Vallery-Radot ont été nommés sous-bibliothécaires au département des Imprimés de la Bibliothèque nationale.

— Par arrêté ministériel, en date du 10 novembre 1919, nos confrères MM. Émile Léonard et Joseph Roserot ont été nommés membres de l'École française de Rome pour l'année scolaire 1919-1920, et notre confrère M. Pocquet du Haut-Jussé a été autorisé à y prolonger son séjour pendant la même année.

— Par arrêté ministériel, en date du 16 septembre 1919, notre confrère M. Martineau, directeur au ministère des Colonies, a été nommé membre du Conseil de perfectionnement de l'École nationale des langues orientales vivantes pour représenter le département des Colonies dans ce Conseil.

— Un arrêté du ministre de la Marine, en date du 27 octobre 1919, a supprimé la Commission des archives et la Commission des bibliothèques de la Marine et les a remplacées par une Commission supérieure des archives et bibliothèques de la Marine. Ont été nommés membres de cette commission nos confrères MM. Ch.-V. Langlois, Ch. de La Roncière, Alphonse Dunoyer, Georges Bourgin et Charles Braibant.

— Nos confrères MM. Henri Lemaître et Louis Royer ont été nommés bibliothécaires honoraires à la Bibliothèque nationale.

— Notre confrère M. Brunel a été nommé archiviste honoraire du département de la Vienne.

— Par différents arrêtés municipaux, ont été nommés nos confrères M. Georges Huard bibliothécaire de la ville de Caen; — M. Louis Royer bibliothécaire de la ville de Grenoble; — et M. Joseph de Loye bibliothécaire de la ville de Nîmes.

— Par arrêté ministériel, en date du 17 janvier 1920, ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur nos confrères MM. Camille Couderc, Georges Espinas, Jean Knight et Charles Schmidt.

— Notre confrère M. Charles de La Roncière a été nommé chevalier de l'Ordre de Léopold de Belgique.

— Notre confrère M. le comte Paul Durrieu vient d'être élu membre associé de l'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-Arts).

NÉCROLOGIE.

ANTOINE HÉRON DE VILLEFOSSE.

La Société de l'École des chartes a perdu en M. Héron de Villefosse, qui s'est éteint à Paris le 15 juin 1919, l'un de ses confrères les plus justement estimés et aimés. Né à Paris, le 8 décembre 1845, archiviste paléographe de la promotion de 1869, Antoine Héron de Villefosse était quelques semaines après attaché au département des Antiques du Musée du Louvre, dont il était devenu conservateur en 1886. Sa vie entière a été consacrée au Musée, qu'il ne devait quitter, vaincu par la maladie, qu'à la veille de sa mort, avec le titre de directeur honoraire. Son activité n'a pas été moins féconde à l'École pratique des Hautes-Études, où il avait remplacé Léon Renier dans la chaire d'épigraphie latine, à l'Académie des Inscriptions, où il avait succédé en 1886 à Émile Egger, au Comité des travaux historiques, où il présidait la Section d'archéologie, à sa chère Société des Antiquaires de France, dont il faisait partie depuis 1876. Les discours suivants prononcés à ses obsèques témoigneront des regrets unanimes et profonds laissés par notre regretté confrère.

DISCOURS DE M. PAUL GIRARD,
PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Messieurs,

L'Académie des Inscriptions et belles-lettres se sent profondément atteinte par la mort du savant, du patriote, du grand homme de bien qu'était Antoine Héron de Villefosse. Hélas ! ce coup n'était que trop prévu. Depuis de longs mois, notre cher et vénéré confrère souffrait d'un mal mystérieux qui l'avait amené à se démettre de cette présidence à laquelle, pour la seconde fois, l'avaient appelé votre affection et votre estime. Il y a peu de jours, une opération était jugée nécessaire ; elle parut un instant avoir conjuré le péril. Ce n'était qu'une illusion. Des symptômes inquiétants ne tardèrent point à se manifester ; après de cruelles souffrances, supportées avec cette patience admirable qu'il savait opposer aux assauts de la douleur physique, il

s'éteignit, entouré des siens, dans la paix de sa foi sereine, au cours d'une tiède et lumineuse nuit d'été.

L'Académie des Inscriptions perd en lui un vaillant serviteur de la science française, de cette science claire, méthodique avec simplicité, que traitent parfois si légèrement ceux qui sont les premiers à profiter de ses découvertes. Son inlassable labeur, sa curiosité sans cesse en éveil lui avaient fait parcourir presque tous les domaines de l'archéologie, et dans chacun il était un maître, écouté, admiré d'une légion de disciples disséminés par toute la France, avec lesquels il correspondait, dont il stimulait le zèle et qui garderont de son obligation à seconder leurs efforts une reconnaissance émue.

Sa notoriété comme conservateur des antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre s'étendait bien au delà de nos frontières. Il aimait le devoir qui l'attachait à nos collections nationales; il aimait la lourde responsabilité qu'entraînait ce devoir strictement accompli; il aimait l'action, l'action utile, sous quelque forme qu'elle s'offrit à son esprit de dévouement et de sacrifice; il aimait le travail. Jamais, durant les trente-trois années qu'il fut des vôtres, — il avait succédé en 1886 à Émile Egger, — vous n'avez vu son activité se ralentir, si ce n'est lorsque, succombant à la fatigue, il allait prendre un peu de repos dans sa chère maison du département de Seine-et-Marne, où il travaillait encore, mais sans contrainte, pour se distraire.

Combien ce robuste travailleur manquera à notre Compagnie, c'est ce que, aisément, concevra tout esprit cultivé. Mais ceux qui l'approchaient, qui avaient le bonheur de se rencontrer avec lui chaque semaine, qui connaissaient sa droiture, sa loyauté, sa délicatesse de sentiment, qu'une sorte de réserve paraît d'un charme inattendu, ceux-là, quelle perte n'ont-ils pas faite! Nul homme n'était meilleur, plus sûr, plus fidèle en amitié, plus serviable, et nul non plus n'était plus épris d'idéal que cet antiquaire et cet épigraphiste. Il aimait son pays d'une affection passionnée que les tragiques années que nous venons de vivre avaient exaltée encore. Malade, inquiet de son propre avenir, en proie, par intervalle, à des crises d'une violence extrême, loin de détourner sa pensée de la patrie victorieuse, mais incertaine du fruit de sa victoire, il s'y attachait chaque jour avec plus d'angoisse, conscient de sa juste cause et de ce qui lui est dû pour avoir, non pas seule, mais au prix des plus douloureux sacrifices, sauvé le monde civilisé.

D'autres diront un jour l'étendue, la fécondité de l'œuvre de Héron de Villefosse, la surprenante variété de ses connaissances, sa compétence en toutes les matières, qu'il eût à parler de marbres, de bronzes, de mosaïques ou des merveilles du trésor d'argenterie de Boscoreale. Dans le deuil affreux qui aujourd'hui nous frappe, je croirais manquer

en quelque mesure à sa mémoire si je ne me bornais point à adresser le suprême adieu de la Compagnie, qui était fière de le compter parmi ses membres, au grand cœur qu'il fut, à l'honnête homme dont la vie a connu bien des traverses, qui a souffert dans ses plus chères affections, mais que le malheur n'a pu abattre, dont il n'a pas entamé la bonté, pas plus que le mal n'entama son intelligence, pas plus que la mort ne déshonora ses traits, leur conférant, au contraire, une beauté surhumaine qui semblait un reflet lointain d'immortalité. Puisse cette fin si belle mêler quelque douceur à l'immense peine de la noble compagne et des enfants qui le pleurent, de ceux auxquels il laisse non seulement le souvenir, mais l'exemple d'une vie sans défaillance et sans tache, toute de travail, de dévouement, de tendresse et d'honneur !

DISCOURS DE M. LOUIS HAVET,
MEMBRE DE L'INSTITUT,
AU NOM DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.

Messieurs,

Il y a moins d'un an, le 28 juin 1918, M. Héron de Villefosse, mon cher collègue à l'École des hautes études, m'annonçait qu'il se résignait à demander sa retraite. Je ne puis faire mieux que de lire ses propres paroles, qui me semblent contenir de lui un portrait vivant :

« C'est avec une profonde tristesse que j'abandonne un enseignement qui, depuis quarante ans, m'a procuré tant de moments heureux. Je l'ai toujours poursuivi avec ardeur, avec le sentiment de son importance et de sa grande utilité... J'espère que mes élèves en ont profité et qu'ils conserveront de moi un bon souvenir. Je les remercie des témoignages d'attachement qu'ils m'ont donnés à diverses reprises. Je vous prie... d'être auprès de mes excellents collègues l'interprète des regrets que j'éprouve en les quittant... »

« Les regrets que j'éprouve en les quittant », disait la lettre du 28 juin 1918, il y a un an et on pourrait dire il y a un siècle. Et la lettre continuait ainsi : « Les circonstances présentes rendent ces regrets particulièrement douloureux. » Héron de Villefosse, heureusement, a vécu encore assez pour être rassuré sur le salut de la France, lui qui était un bon Français, et sur le salut de la justice, lui qui était un juste. Bientôt, avec nous tous, il a participé aux plus hautes joies qui aient jamais été accordées à une génération d'hommes, puisque les joies de Marathon et celles de Valmy n'ont enflammé qu'une fraction du genre humain, et puisque, même après Valmy, le rêve des plus grands idéalistes ne pouvait encore se préciser dans une vision concrète.

En relisant aujourd'hui la lettre vieille d'un an, je m'aperçois qu'à

l'origine je n'avais pas su la bien comprendre. Villefosse, en passant et peut-être sans le savoir lui-même, m'avait livré un coin de son âme. Et les mots sur lesquels j'avais glissé à la première lecture se sont soudain remplis d'une éloquence rare, quand, à la lumière de la victoire, j'ai pu deviner ce qu'ils ne contenaient qu'en puissance.

Le cri d'angoisse sur les « circonstances présentes » n'avait pas fait perdre de vue au bon professeur son idée directrice, celle d'une tendre affection pour ses élèves. « Dites-leur, ajoutait-il, que je ne les oublie pas, que mes pensées iront souvent vers eux et que, si je suis forcé de m'éloigner de notre chère École, à laquelle j'appartiens depuis le jour de sa fondation, mon cœur lui restera très sincèrement fidèle. »

« Depuis le jour de sa fondation. » Pendant l'année scolaire 1868-1869, en effet, la conférence d'épigraphie et antiquités romaines de Léon Renier comptait parmi ses élèves « Héron de Villefosse, archiviste paléographe, attaché au Musée du Louvre ». Notre collègue, à la rentrée de 1868, allait avoir vingt-trois ans. Il en avait soixante-treize quand sa retraite a été réglée; c'est sur un demi-siècle entier que se sont répartis les souvenirs qui l'ont attaché à nous, les souvenirs aussi, les souvenirs très chers, qui attachent à sa mémoire les survivants d'entre les vieux comme les survivants de notre jeunesse décimée. Car ceux qui aiment sont aimés, et, pour exprimer les sentiments qu'inspirait à tous les nôtres ce caractère droit, courageux, bon et sincère, je pourrais vous relire la lettre de notre ami en en renversant simplement les termes. Tous avaient pour lui affection aussi bien qu'estime et respect, et tous prenaient une part de sa peine quand sa vie était traversée par quelque douleur.

C'est par notre président-fondateur, Léon Renier, que Villefosse a été initié à l'étude des inscriptions. Comme lui, il s'était donné une maîtrise exceptionnelle en ce qui touche les pierres parlantes de notre Afrique romaine et celles de notre Gaule elle-même, car une prédilection patriotique n'est pas interdite aux érudits loyaux. Ses horizons étaient d'ailleurs larges et ses connaissances scientifiques très variées; je ne veux pas oublier de rappeler qu'en 1868 le jeune Villefosse était archiviste paléographe, et qu'ainsi c'est l'École des chartes qui avait formé un de nos très bons maîtres à la méthode en soi. Souligner ce détail me paraît un devoir envers la mémoire de Villefosse; c'en est un aussi envers notre École elle-même, qui ne voudrait jamais être ingrate envers son aînée.

Au nom de l'École des hautes études tout entière, maîtres et élèves, j'adresse à Antoine Héron de Villefosse le salut auquel on ne répond jamais, et qui est une promesse de n'oublier ni de la pensée, ni du cœur.

DISCOURS DE M. EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

Au nom de la Société de l'École des chartes, dont le président, M. Abel Lefranc, est éloigné de Paris, et au nom de la Société française d'archéologie, dont je suis directeur, j'ai le douloureux devoir de dire un dernier adieu à notre très aimé confrère M. Antoine Héron de Villefosse. Nommé archiviste paléographe le 1^{er} février 1869, il appartenait à la même promotion qu'Étienne Charavay, Arthur Loth et le baron Cerise. Sa thèse, visiblement inspirée par celle de M. Léopold Delisle, était intitulée : *Essai sur l'agriculture en Brie au XIII^e et au XIV^e siècle*. Il avait un amour filial pour le vieux *pagus* des *Meldi* et pour sa petite paroisse de Chartronges, près de La Ferté-Gaucher, qu'il eut la douleur de voir envahie par les Allemands. Les antiquités de Meaux et de Provins, les églises rurales de Seine-et-Marne furent toujours l'objet de la sollicitude de ce grand maître de l'épigraphie romaine. Il s'intéressait aux édifices du moyen âge aussi bien qu'aux monuments antiques de la France et de l'Afrique. Que de fois l'ai-je entendu à la Commission des monuments historiques soutenir l'opinion qui nous est chère et qui consiste à consolider les églises au lieu de les restaurer !

Malgré ses nombreuses fonctions qu'il remplissait avec un zèle admirable, il trouvait le temps d'assister régulièrement aux séances de la Société de l'École des chartes, dont il fut président. Pendant la guerre, il prit l'initiative de constituer des dossiers sur les églises victimes de la barbarie germanique. Membre de la commission du Centenaire, il s'occupait activement de la préparation de cette prochaine solennité. Notre chère École a le droit d'être fière d'avoir contribué à la formation scientifique de cet éminent confrère, qui savait allier l'esprit critique à l'urbanité, la force d'âme à la résignation chrétienne. Les nobles traits de son visage reflétaient la droiture et la bienveillance.

En 1871, son excellent ami Anatole de Barthélemy l'avait présenté à la Société française d'archéologie que M. de Caumont dirigeait encore. Mon prédécesseur, Arthur de Marsy, l'attira dans nos Congrès pendant qu'il faisait ses débuts dans ce Musée du Louvre où son souvenir est impérissable. Il collaborait au *Bulletin monumental* et fit paraître dans le Congrès de 1883 l'important recueil des inscriptions romaines de Fréjus, en collaboration avec son ancien camarade d'enfance, l'abbé Thédénat, auquel il était uni par les liens d'une touchante affection. En 1898, M. le Ministre de l'Instruction publique le désignait au Congrès de Bourges pour le représenter en qualité de vice-président de la Section d'archéologie du Comité des travaux historiques, qu'il fut appelé à présider l'année suivante. Il accepta cette

agréable mission pendant seize ans, en prononçant à la séance d'ouverture un discours rempli d'aperçus originaux sur les antiquités romaines et l'histoire de telle ou telle province. Nos excursions lui permettaient de revoir nos musées, nos monuments romains, nos vieilles églises, en dissertant avec des correspondants fidèles et des amis dévoués. Nos séances, comme celles du Congrès des Sociétés savantes, lui donnaient l'occasion d'encourager les débutants, de rectifier doucement une erreur, de signaler l'intérêt d'une fouille ou d'une inscription, de faire d'utiles comparaisons et de rendre service à tous ceux qui faisaient appel à son expérience et à sa mémoire prodigieuse.

En 1907, quand le Conseil de notre Société résolut de former un Comité d'honneur, son nom fut mis en tête de la liste pour rendre hommage à l'un des plus illustres archéologues français, à un doyen qui était l'âme de nos sessions, comme de la Société des Antiquaires de France. Hélas ! le 16 mai dernier, à la séance d'ouverture de notre Congrès de Paris, il était retenu à la chambre par le mal qui devait l'emporter et celle qui l'entourait de ses soins et de sa tendresse se faisait l'interprète de ses regrets affectueux. Il aurait voulu s'associer à nos deuils et à nos espérances et il n'aura pas eu la joie de nous accompagner l'année prochaine dans l'Alsace reconquise. Ce grand pacifique, qui savait si bien calmer les discussions parfois orageuses, disparaît à l'aurore de la paix victorieuse. Que sa noble vie, consacrée à la science, embellie par l'amour du sol natal et par l'étude patiente et féconde de tant d'œuvres d'art antiques, serve d'exemple à ceux qui ont le devoir de travailler comme lui jusqu'au bout pour maintenir le vieux renom de dignité, de désintéressement et de scrupule qui fait honneur à l'érudition française !

GEORGES DAUMET.

Certes les succès obtenus par Georges Daumet à l'École des chartes, l'importance reconnue des travaux qu'il a produits et que des récompenses académiques ont consacrée, laisseront un très honorable souvenir de sa courte carrière ; mais il s'en faudra de beaucoup que ce souvenir soit en proportion de sa valeur personnelle et de son érudition, dont une modestie qui n'avait d'égale que sa conscience lui faisait cacher l'étendue. Il fallait être de son entourage pour savoir que, dans certains domaines, celui des études hispaniques par exemple, il possédait une supériorité qui touchait à la maîtrise.

Né en plein siècle de Paris, le 11 octobre 1870, Georges Daumet, enlevé inopinément le 9 décembre 1918, a du moins assez vécu pour

voir la défaite de l'Allemagne et la reconstitution de la patrie mutilée. Fils et petit-fils de deux architectes éminents, l'un et l'autre membres de l'Académie des Beaux-Arts, élevé dans le milieu le plus cultivé, entré en 1889 à l'École des chartes, où il se maintint constamment dans les deux premiers, sorti second en 1893, admis à l'École française de Rome, il y commença la publication des lettres de Benoît XII, ce qui lui fournit la matière d'un mémoire sur les rapports de ce pontife avec la France de 1335 à 1341. Il y donnait un tableau à peu près complet de la politique étrangère de Philippe VI à cette époque et des efforts tentés par le pape pour empêcher la lutte séculaire qui allait commencer entre la France et l'Angleterre. Il avait donc fait preuve de qualités de labeur et d'érudition qui autorisaient les plus grandes espérances, lorsqu'il fut, à son retour de Rome, nommé archiviste aux Archives nationales. Bien qu'il connût déjà les joies du travail personnel, bien qu'il eût déjà l'intention de transformer en un livre l'essai sur *Calais pendant la domination anglaise*, qui lui avait valu le titre d'archiviste paléographe, il n'hésita pas à reléguer au second plan ses propres études pour se dévouer entièrement à ses fonctions. Pendant les douze années qu'il passa au Palais Soubise, il ne cessa de donner l'exemple, non seulement en se dévouant aux devoirs primordiaux de l'archiviste, aux recherches, aux inventaires, parmi lesquels il en exécuta de considérables, tels que ceux des séries toutes modernes concernant les *Cultes* et le *Ministère de la maison de l'Empereur*. Quelque étrangères que de pareilles matières fussent à ses études, il apportait à ces travaux professionnels une conscience toujours égale, s'acquittant de bon cœur des plus ingrates besognes, même de ces fastidieuses expéditions devant lesquelles il voyait rechigner parfois des collègues plus jeunes et moins dévoués.

Depuis son retour en France, sous l'influence de M. Morel-Fatio, notre confrère s'attacha tout particulièrement aux études hispaniques, que plusieurs voyages au delà des Pyrénées lui permirent d'approfondir. C'est dans ce domaine qu'il choisit le sujet du livre qui lui valut le titre d'élève diplômé de l'École des hautes études, une *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIV^e et au XV^e siècle*, parue en 1898. Dans ce livre, bientôt complété par un non moins volumineux *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320*, Georges Daumet a donné un tableau d'ensemble des relations des deux pays au moyen âge, relations jusque-là peu connues, souvent signalées, mais dont la remarquable continuité n'avait pas encore été établie et que la nécessité pour nos rois de chercher un appui dans leur lutte contre l'Angleterre contribua certainement à rendre plus étroites. Mais le diplôme obtenu par Daumet ne devait pas mettre fin à son assiduité à la conférence du maître, auprès duquel il tint jusqu'à la fin une place devenue plutôt celle d'un collaborateur

que celle d'un disciple. Je n'ai pas à énumérer ici les nombreuses publications qui conservent le témoignage de son activité dans ce genre de recherches.

Il s'en fallait bien du reste que notre confrère négligeât les études qui concernaient plus directement notre pays. Sa thèse d'archiviste paléographe, reprise et complétée, parut en un volume intitulé *Calais sous la domination anglaise*, auquel l'Académie des Inscriptions décerna, en 1909, une partie du prix La Fons-Mélicocq. D'ailleurs, l'Académie qui le récompensa d'autres fois encore ne le perdait pas de vue et l'avait associé à la préparation des travaux qu'elle dirige. C'est même, lorsqu'il quitta les Archives, à celle du recueil des actes de saint Louis qu'il consacra la majeure part de son temps. Cette part, il la fit très grande ; car ce labeur aussi utile qu'obscur avait pour lui un attrait singulier. Sa modestie toujours grandissante, et que ceux qui l'ont intimement connu ne peuvent pas ne pas attribuer à un esprit de religieux sacrifice, le portait à rechercher de pareils labeurs, et, la dernière année de sa vie, nous avons vu ce lauréat de l'Institut, que sa situation mettait en état de poursuivre à son aise les recherches originales propres à le conduire à de nouveaux et légitimes succès, nous l'avons vu insister auprès de la Société de l'Histoire de France pour être chargé de la très utile, mais très pesante et très humble besogne de la table des onze volumes parus de Froissart. Quelle autre satisfaction y pouvait-il trouver que celle d'un grand service rendu ?

Le même esprit de dévouement inspirait toute sa vie et nous serions bien ingrats si nous oubliions les obligations contractées par votre Société de secours envers celui qui fut, durant plusieurs années, son dévoué trésorier. C'est par respect pour le sentiment de chrétienne humilité qui, par un accord bien rare, mettait la vie de notre ami en complète harmonie avec sa foi que nous ne dirons rien de plus de cette simple et noble existence et que nous nous tairons sur tout le bien dont elle fut remplie. Elle laisse à tous un exemple et, à nous qui l'avons vue de près, autant de cruels regrets que de chers souvenirs.

H.-F. DELABORDE.

HENRI FURGEOT.

Notre confrère Henri Furgeot est mort à Paris le 14 mars 1919. Bourguignon d'origine, car il naquit à la Chapelle-sous-Brancion (Saône-et-Loire) le 27 juin 1855, il en avait le tempérament. Sous une écorce un peu rude, il cachait un esprit fin et avisé qui parut surtout

daus de nombreux articles de journaux. En même temps qu'il suivit les cours de l'École des chartes, il fit son droit. Sorti le cinquième de la promotion du 22 janvier 1878, il entra peu de mois après aux Archives nationales (le 1^{er} mai 1878), où s'accomplit toute sa carrière. Promu sous-chef de la section législative et judiciaire, le 1^{er} novembre 1897, c'est à ce poste qu'il est mort après une maladie de plusieurs mois. En dehors de sa thèse sur *les Baillis de Mâcon, sénéchaux de Lyon (1239-1790); essai sur l'extension de l'autorité royale par le ministère des baillis*, dont les positions seules furent publiées, nous pouvons encore signaler de lui : *Inventaire du mobilier du château de Berzé en 1346* (Paris, 1879, in-8°; extrait du *Cabinet historique*, t. XXV); *l'Attitude de Henri II au lendemain de la journée de Saint-Quentin*, dans la *Revue des Questions historiques* (1^{er} octobre 1882, t. XXXII, p. 465); *le Marquis de Saint-Huruge, généralissime des Sans-Culottes (1738-1801)* (Paris, 1908, in-16); *Inventaire des actes du Parlement sous le règne de Philippe de Valois*, 2 vol. [le t. I en partie imprimé; le manuscrit du t. II presque achevé].

Jules VIARD.

GUILLAUME CERISE.

Notre confrère le baron Guillaume Cerise est décédé à Paris le 10 mars 1919. Né à Paris le 24 mai 1849, fils du docteur baron Cerise, il était sorti de l'École des chartes le 1^{er} février 1869, dans la promotion de L. Pannier, A. Héron de Villefosse, C. Pelletan, etc., avec une thèse sur les *Charges du clergé au moyen âge*. Inspecteur des finances, attaché durant la guerre de 1870-1871 à la trésorerie de l'armée du Rhin, il fut appelé en 1881 à remplir les fonctions de directeur adjoint de la Compagnie d'assurances *l'Union*, dont il devint directeur général en 1889. Depuis lors, c'est aux questions d'assurances et aux problèmes du développement de l'épargne française qu'il consacra exclusivement son inlassable activité de « sociologue », titre qu'il aimait à s'entendre donner. Vice-président de la Caisse d'épargne de Paris depuis 1903, président de l'Union syndicale des Compagnies d'assurances depuis 1908, la liste des importantes fonctions qu'il occupait dans diverses sociétés financières serait trop longue pour être donnée ici. Ces multiples charges ne l'empêchaient point cependant de s'occuper activement de nombreuses œuvres philanthropiques et sociales. — Le baron Cerise était officier de la Légion d'honneur et titulaire de nombreuses décorations étrangères.

R. POUPARDIN.

PAUL LACOMBE.

Né à Cahors, le 6 janvier 1834, Paul Lacombe s'est éteint à Lauzerte (Tarn-et-Garonne), le 2 juillet 1919, dans sa quatre-vingt-sixième année. Il avait obtenu le diplôme d'archiviste paléographe, le 21 novembre 1859, avec une thèse sur *l'Histoire du consulat de Cahors, de 1200 à 1351*. Successivement archiviste de la Corrèze, puis sous-préfet de Figeac, secrétaire général de la préfecture du Loiret, il avait été nommé en 1882 inspecteur général des bibliothèques et archives. Il a laissé plusieurs travaux qui témoignent d'un esprit aussi ingénieux que profond : *De l'histoire considérée comme science* (1894); *Introduction à l'histoire littéraire* (1898), qui est comme une suite du précédent; *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant* (1899); *la Guerre et l'homme* (1900).

DIDIER NEUVILLE.

Notre regretté confrère, né à Paris le 6 décembre 1854, est décédé dans la même ville le 5 juillet 1919. Après de solides études classiques, il était entré à l'École des chartes et avait obtenu, le 15 janvier 1877, le diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse remarquée sur le *Parlement de Poitiers, de 1418 à 1436*, publiée l'année suivante dans la *Revue historique*. Il entra bientôt au ministère de la Marine, où s'écoula toute sa carrière, soit dans le service des archives, soit dans divers bureaux où il ne tarda pas à occuper les premiers postes; il était administrateur de l'établissement national des Invalides de la Marine, quand l'état de sa santé l'obligea à prendre une retraite prématurée. Si la meilleure partie de sa vie a été absorbée par les fonctions administratives qu'il a remplies avec autant de dévouement que de distinction, son nom restera attaché à l'*État sommaire des archives de la Marine antérieures à la Révolution* (1898), gros volume de plus de 700 pages, qui n'est signé que de ses initiales, mais qui lui vaudra la reconnaissance durable de tous les historiens de la marine française.

PAUL MARAIS.

Notre regretté confrère Paul Marais, décédé à Paris le 22 février 1920, était né dans la même ville le 20 mai 1859. Entré à l'École des chartes en 1880, il avait obtenu en 1884 le diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse sur la *Diplomatique de Philippe le Bel*. Attaché bientôt

à la bibliothèque Mazarine, il y parcourut les divers échelons de la hiérarchie administrative jusqu'au grade de conservateur. De l'aveu de tous, Paul Marais y a été le bibliothécaire modèle, d'une obligeance inlassable et toujours compétente. Après avoir rédigé, en collaboration avec notre confrère M. Dufresne de Saint-Léon, le catalogue des incunables de la bibliothèque Mazarine (1893), il se consacra tout entier à la réfection du catalogue général sur fiches des 250,000 volumes de ce précieux dépôt. Absorbé par son labeur professionnel, Paul Marais n'a publié que quelques articles bibliographiques insérés dans le *Bulletin du bibliophile*, des *Conférences sur l'histoire du costume*, etc. Ancien président de l'Association des bibliothécaires français, il s'occupait avant tout des questions techniques qu'une longue pratique lui avait permis de connaître à fond. Sous un abord parfois un peu rude, notre regretté confrère cachait, comme il arrive souvent, une grande sensibilité, une bonté et une obligeance toujours prêtes. Son désintéressement était absolu et allait de pair avec la franchise et l'indépendance de son caractère.

A. LEFRANC.

— Nous avons le regret d'enregistrer encore la mort de deux de nos confrères :

M. Adolphe Hugues, né à Aixe (Haute-Vienne), le 14 juillet 1860, est mort à Marly-le-Roi le 12 août 1919. Il avait obtenu le diplôme d'archiviste paléographe en 1886, avec une thèse intitulée : *Étude sur l'ancien collège d'Autun, à Paris*. Successivement archiviste de la Corrèze et de Seine-et-Marne, il a aussi rempli pendant plusieurs années les fonctions d'expert près le tribunal civil de la Seine.

M. Guy Du Pontavice, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 26 janvier 1842, est décédé dans la même ville le 13 octobre 1919. Comme Antoine Héron de Villefosse et le baron Cerise, il appartenait à la promotion de 1869 et avait obtenu le titre d'archiviste paléographe avec une thèse sur la *Réaction féodale sous Louis X*.

L'ÉCOLE DES CHARTES ET LA GUERRE.

La Société de l'École des chartes, pour honorer et perpétuer la mémoire des cinquante et un archivistes paléographes et élèves de l'École morts pour la France, pendant la guerre de 1914 à 1918, a fait graver leurs noms, précédés de l'épigraphe :

FULGET IN GLORIA PRETIOSUS SANGUIS EORUM,

sur une plaque de marbre, qui a été scellée au mur de fond de la

ARCHIVISTES - PALEOGRAFES
ET
ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES CHARTES
MORTS POUR LA FRANCE
1914 - 1918

"Fulget in gloria pretiosus sanguis eorum"

PENÉ ABRIBAT
FRANÇOIS BARON
VICTOR BAUBET
FRANÇOIS BAUDRY
GASTON DE BEAUSSE
EUGÈNE BERGER
FRANÇOIS-GÉRARD BOUCHER
PIERRE BOUVIER
ANDRÉ CLERC
AUGUSTIN COCHIN
GUSTAVE COLONNIER
PAUL CORNU
EDOUARD DECO
MAURICE DERUY
MICHEL DESJARDINS
MAURICE DIETERLEN
FREDÉRIC DUVAL

ETIENNE FAGES
MARCEL FERRAND
PIERRE FLAMENT
ROBERT DE FÉVILLÉ DE LORME
ROBERT GALICHET
GABRIEL GARRIC
PIERRE GAUTIER
ROBERT GÉRARD DETRAUX
MARCEL GODET
PIERRE GOISQUE
RAYMOND HOUDAYER
JEAN JABLONSKI
PAUL LECESTRE
LUCIEN LÉCUREUX
YVES LE GUEUT
JEAN LOEW
CHARLES DE LUPPE

GEORGES MATHIEU
GEORGES MAZERAN
JACQUES MERCIER
ROBERT MICHEL
MARC MOREL
JULES PANDIN DE LUSSAUDIÈRE
JEAN PELLETIER
JEAN PERRENET
LOUIS PERRET
JOSEPH PETIT
HENRI PROST
DANIEL ROBERT
MAURICE ROUXIN
RENE SERPETTE DE BERSAUCOURT
PIERRE TOULOUSE
HENRI VALLET
GUSTAVE VALMONT

MONUMENT COMMEMORATIF

INAUGURÉ À L'ÉCOLE DES CHARTES

le 18 mars 1920

grande salle des Cours à l'École des chartes. L'inauguration de cette plaque a eu lieu dans une séance de la Société tenue le 18 mars 1920 à quatre heures et demie, et à laquelle avaient été invités les familles des glorieuses victimes, le Bureau de l'Académie des Inscriptions, les doyens des Facultés des lettres et des sciences de l'Université de Paris et les élèves de l'École. Le marbre, dont nous donnons ici la reproduction, avait été orné de palmes liées par un ruban tricolore.

La séance était présidée par M. Abel Lefranc, président de la Société, assisté de MM. Eugène Lefèvre-Pontalis, vice-président; Léon Mirot, secrétaire; Maxime Le Bègue de Germiny, trésorier. Aux côtés du président avaient pris place MM. Robert de Lasteyrie, président du Conseil de perfectionnement; Alfred Coville, directeur de l'Enseignement supérieur; Maurice Prou, directeur de l'École; les membres du Conseil de perfectionnement et les professeurs. Des places avaient été réservées aux parents des morts en face du bureau. L'assistance se pressait dans les deux salles de cours et le vestibule.

Le président de la Société, en ouvrant la séance, a fait remise du monument aux directeur, professeurs et élèves de l'École. Après avoir rendu hommage à nos glorieux morts, il a rappelé que sur 244 archivistés paléographes et élèves mobilisés au cours de la guerre, 13 avaient mérité la croix de la Légion d'honneur, 5 la médaille militaire et 147 diverses citations à l'ordre, dont

- 28 à l'ordre de l'Armée,
- 18 à l'ordre du corps d'armée,
- 37 à l'ordre de la division,
- 17 à l'ordre de la brigade,
- 42 à l'ordre du régiment.

M. Robert de Lasteyrie, président du Conseil de perfectionnement, a salué ensuite avec émotion les noms de ces jeunes hommes, dont beaucoup avaient été ses élèves et sur lesquels l'École des chartes comptait pour faire de bons et utiles serviteurs de la France. Puis M. Maurice Prou, directeur de l'École, a remercié la Société et a rappelé particulièrement la vaillance de ceux qui ont quitté les bancs de l'École pour faire à la France le don de leur vie. Enfin M. Pierre Lévy, élève de troisième année, au nom de ses camarades, est venu apporter un suprême hommage à la mémoire des élèves tombés au champ d'honneur.

Cette cérémonie, où tous les cœurs étaient unis dans une même douleur, a pris de sa simplicité même un caractère de grandeur. Tous ceux qui y ont assisté en garderont le souvenir, et elle marquera une date à jamais mémorable dans les annales de l'École des chartes¹.

1. En attendant la publication prochaine du *Livre d'or* de l'École des chartes, les discours prononcés au cours de cette cérémonie ont été imprimés en une

BOURSE ROBERT-ANDRÉ MICHEL.

*Extraits du Rapport de M. Joseph Roserot de Melin
sur sa mission à Rome.*

Le Conseil de perfectionnement et les professeurs de l'École des chartes ayant, dans une séance tenue le 27 janvier 1919, attribué à M. l'abbé Joseph Roserot de Melin la bourse Robert-André Michel, afin de lui permettre de compléter ses recherches dans les archives de Rome sur l'évêque de Troyes, Antonio Caracciolo (1515-1570), qui avait fait le sujet de sa thèse d'archiviste-paléographie, M. Roserot a fait un séjour à Rome en mai et juin 1919 et a tiré des archives du Vatican et de celles du Saint-Office quelques documents utiles à la biographie de son personnage. En outre, dans le rapport sur sa mission remis au directeur de l'École des chartes, il a consigné un certain nombre de renseignements d'un intérêt général pour les recherches dans les archives romaines sur l'histoire de la France au XVI^e siècle.

C'est ainsi qu'il a indiqué la composition d'un recueil de lettres adressées au pape Paul IV, réparties en six volumes, et qui fait partie du fonds du château Saint-Ange aux archives du Vatican (*Castel S. Angelo, arm. VIII, ord. II*).

« Les trois premiers de ces six volumes relatifs au pontificat de Paul IV (212, 254 et 86 feuillets) sont formés de lettres originales de l'empereur, des rois de France, Navarre, Bohême, Pologne, de Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, Montmorency, des cardinaux de Lorraine, de Tournon, de Châtillon, Carlo Carafa, Pole, d'archevêques, évêques, prélats, de Philippe II et de la reine Marie, du roi de Portugal, des représentants des républiques de Venise, de Sienne, des Cantons suisses, des consuls d'Avignon, des ducs de Bavière, Mantoue, Ferrare, etc. Le quatrième (162 feuillets) comprend des lettres des nonces de Germanie, France, Flandre, Suisse et Rhétie; le cinquième (206 feuillets), des minutes de lettres de Paul IV; le sixième (82 feuillets) est ainsi intitulé dans l'inventaire dressé en 1629 par l'archiviste Confalonieri : « *Revocatio omnium regressuum super ecclesiis cathedralibus sine praelatorum consensu, facta primum a Julio papa III deinde a Paulo papa IIII.* » Plusieurs des pièces des cinq premiers volumes ont été signalées, analysées ou publiées par dom René Ancelet¹.

plaquette, intitulée : *Inauguration d'un monument commémoratif des archivistes paléographes et élèves de l'École des chartes morts pour la France (1914-1918)*.

1. Cf. *Nonciatures de Paul IV*, Paris, 1909-1911, 2 vol. in-8°; *l'Activité réformatrice de Paul IV* (*Revue des Questions historiques*, 1909); *la Question de Sienne...* (*Revue bénédictine*, t. XXII, 1905).

« Dans le fonds des *Nonciatures*, un gros registre de 693 folios (*Nunziature diverse 32 bis*) renferme une partie notable de la correspondance de Prospero Santa Croce, nonce en France. C'est une copie, — dont il y a une réplique dans le fonds *Pio* (*Pio 133*; nouvelle numérotation, *Pio 62*), — des lettres écrites par ce nonce, du 16 octobre 1561 au 10 janvier 1564, au cardinal Borromeo, secrétaire d'État, et à Tolomeo Gallio, secrétaire du pape. En le complétant à l'aide du registre *Pio 204* (nouvelle numérotation, *Pio 116*), on a la correspondance jusqu'à la fin de la nonciature de Santa Croce (octobre 1565). Cette source, si importante pour l'histoire des relations de Rome avec la France à l'époque des premières guerres de religion, a été utilisée, en très petite partie, par Aymon, qui a publié quarante-neuf lettres en y joignant une mauvaise traduction, et, plus récemment, par Susta¹. Aymon étant incomplet et erroné, Susta ne donnant pas toutes les lettres et pratiquant des coupures dans celles qu'il publie, j'ai dû dépouiller entièrement les *Nunziature diverse 32 bis* et *Pio 204*².

1. Aymon, *Tous les synodes nationaux des églises réformées de France*. La Haye, 1710, 2 vol. in-4°, 1^{er} vol. Cf. également Cimber et Danjou, *Arch. curieuses de l'hist. de France*, 1^{re} série, Paris, 1835, t. VI; Susta (Joseph), *Die roemische Kurie und das Konzil von Trient unter Pius IV.* Vienne, 1904-1914, 4 vol. in-8°, *passim*.

2. Le *Nunziature diverse 32 bis*, copie du xvi^e siècle, est en belle écriture régulière, de deux mains différentes. Le copiste a embrouillé sa transcription à partir du fol. 179 r° jusqu'au fol. 228; après une lettre du 3 avril 1562 viennent celles du 23 au 27, une du 4 mai, puis la correspondance du 5 au 18 avril (fol. 179 r° à 228). Au fol. 228, il reprend la série avec une lettre du 7 mai. S'apercevant en partie de son erreur et croyant la rectifier, il rature « maggio » pour mettre « aprile » à la lettre du 4 mai (fol. 198 r°). C'est bien « mai » qu'il faut lire, ainsi qu'en témoignent les événements relatés par cette lettre. — Le *Pio 133*, copie du *Nunziature diverse 32 bis* ou du recueil qui servit à établir celui-ci, contient les mêmes interversions. — Le *Pio 204* est encore plus enchevêtré. Les deux premiers feuillets appartiennent à une lettre dont il n'y a ni le commencement ni la fin. (Tout ce volume a une double numérotation, une ancienne à la main en haut du fol., une nouvelle au tampon au bas du fol.) Au fol. 6, une lettre du 11 janvier 1564, faisant suite immédiatement à la dernière du *Nunziature diverse 32 bis*. La correspondance se poursuit régulièrement jusqu'au 26 décembre (fol. 226 v°, nouvelle numérotation; 194 v°, ancienne numérotation). Du fol. 227 r° (anc. 195) au fol. 235 r° (anc. 203) sont intercalées des lettres du 1^{er} juillet 1565, suivies de deux lettres de 1563, l'une du 19, l'autre du 22 décembre. Du fol. 237 v° (anc. 205) au fol. 247 r° (anc. 215), on a des extraits des lettres de janvier à juin 1564. Au fol. 247 commencent les lettres de 1565 (2 février à 9 novembre), mais avec de nombreuses interversions de mois. Viennent ensuite les lettres du cardinal Borromeo, du pape, etc., à Santa Croce (4 mars au 26 août 1562, fol. 347 r°, anc. 315, à 393 v°, anc. 360). À partir de ce fol. 393 jusqu'à la fin du volume (fol. 445, anc. 411), ce sont des pièces diverses de 1560 relatives au Concile de Trente.

J'y ai recueilli, concernant directement Caracciolo, quelques détails que je ne connaissais pas et beaucoup d'indications sur l'état des esprits dans l'entourage de Catherine de Médicis, dont j'aurai à tirer profit pour expliquer l'attitude de l'évêque de Troyes en 1561-1562. Le registre *Pio 204* complète encore très heureusement la correspondance de Santa Croce en donnant une partie de celle du secrétaire d'État Borromeo avec ce nonce (4 mars au 26 août 1562) relative à des tractations entre la reine mère et Pie IV, dont, à ma connaissance, on n'a pas jusqu'à présent souligné l'importance ni donné le détail. J'ai emprunté aussi des renseignements utiles au volume 138 de la série *Concilio*. Dans les 229 folios qu'il compte sont résumées des relations, lettres, instructions, etc., envoyées de 1561 à 1564 au pape Pie IV ou au cardinal Borromeo par les nonces près de l'Empereur, Hosius et Delfino, et celui de Pologne, Commendone; par Santa Croce, le cardinal de Ferrare, Hippolyte d'Este, et San Saluto pour la France; par les trois nonces d'Espagne, Crivelli, Odescalchi, Visconti, et le secrétaire Daneo. »

Les archives du Saint-Office ne sont pas publiques, mais il a suffi à M. Roserot d'exprimer à S. É. le cardinal Merry del Val son désir de connaître les pièces concernant le procès fait à Caracciolo par l'Inquisition pour qu'aussitôt le cardinal, soucieux de favoriser les études historiques, accueillant favorablement la requête de M. Roserot, donnât l'ordre à l'archiviste de rechercher s'il existait dans les archives des documents ayant trait à ce procès en même temps qu'il promettait à notre missionnaire, si de pareilles pièces existaient, de soumettre sa requête aux cardinaux, et, le cas échéant, au Souverain Pontife. Mgr Facchini, archiviste du Saint-Office, fit la recherche avec la plus grande obligeance. Mais laissons la parole à M. Roserot :

« Le résultat que me promettaient de si bienveillantes dispositions ne répondit malheureusement pas à mon attente; il n'existe, dans les archives du Saint-Office, aucune trace du procès en question, sauf la sentence prononcée contre Antonio Caracciolo le 22 octobre 1563. Le registre qui en conserve la minute est dit *Liber extensorum*. »

M. Roserot eût voulu retrouver les dépositions des témoins, dont il est fait mention dans d'autres documents :

« A y réfléchir davantage, écrit M. Roserot, ni ces dépositions, ni d'autres documents du procès, excepté la sentence, n'avaient leur place dans les archives du Saint-Office. A la suite de ces recherches infructueuses, le cardinal Merry del Val, au cours d'une causerie où il voulut bien s'intéresser à l'orientation nouvelle à donner à mon enquête, me fit remarquer que, suivant ce que je lui disais, Caracciolo ne s'était pas présenté à Rome après la sommation qui lui en avait été faite. En conséquence, le Saint-Office n'eut pas à instrumenter contre lui,

mais seulement à enregistrer une condamnation prononcée par le cardinal inquisiteur. Or, c'est en consistoire que celui-ci fit ce réquisitoire étayé sur les dépositions des « quinze témoins », qui aboutit à la sentence. Ces dépositions, utilisées par lui, ou bien s'arrêtèrent à ses archives personnelles, ou bien les archives de la Congrégation consistoriale les recueillirent. Je ne pouvais que souhaiter la réalisation de cette seconde hypothèse. Mais mon espoir devait être déçu ; Mgr Angelo Mercati, le savant et très obligeant archiviste de la Consistoriale pour la partie ancienne, après les recherches auxquelles il se livra, dut m'avouer qu'il ne possédait aucun document relatif à Caracciolo, ni même à cette époque.

« Il reste une ressource à ceux qu'intéressent les procès « de fide » et qui ont échoué au Saint-Office et à la Consistoriale : ce sont les dossiers soustraits, par suite de circonstances diverses, à ces deux dépôts. On n'ignore pas que les papiers officiels des cardinaux qui tinrent les grandes charges de l'administration pontificale prenaient souvent les directions les moins indiquées par leur nature. Mêlés à leurs papiers personnels, ils en suivirent le sort. Ainsi s'explique, dans bien des archives particulières à l'heure actuelle, la présence de documents ressortissant à la secrétairerie d'État ou tout autre département de la curie romaine. C'est ainsi que dans les archives des Daudini se trouvait le procès d'un contemporain de Caracciolo, Pietro Carnesecchi¹ ; que la bibliothèque de la famille Gastaldo de Naples possède un *Compendium processuum Sancti Officii Romae, qui fuerunt compilati sub Paulo III, Julio III et Paulo IV*. Ce *Compendium* provient du cardinal di Santa Severina, qui fut procureur du Saint-Office².

« A côté de ces documents qui n'entrèrent jamais dans les archives du Saint-Office, d'autres qui y étaient conservés en sortirent. Tel fut le cas de ces papiers dont parle Marino Marini dans son rapport sur les archives pontificales transportées à Paris en 1810. C'est à tort toutefois que Marini affirme la destruction des procès du Saint-Office

1. Les documents de ce procès, arrivés aux Dandini avec les papiers du nonce Girolamo Dandino, se trouvaient entre les mains de l'avocat Panzini de Rimini quand le comte Giacomo Manzoni en devint acquéreur. Cf. comte Giacomo Manzoni, *Estratto del processo di Pietro Carnesecchi*, dans les *Miscelanea di storia italiana*, t. X (1870), p. 187-573.

2. Par une coïncidence piquante, ce *Compendium* devint la propriété, au commencement du XVII^e siècle, du P. Antonio Caracciolo, religieux théatin du couvent de Saint-Paul de Naples, homonyme et cousin de l'évêque de Troyes. Le P. Caracciolo compléta ce manuscrit par des annotations sur des hérétiques de Naples et de la Terre de Labour, de 1544-1564. M. Costantino Corvisieri l'a publié dans l'*Archivio della Società romana di storia patria*, vol. III (1880), p. 261-290 et 449-471.

« qu'on jugea inutile de renvoyer à Rome¹ ». Beaucoup sans doute furent lacérés, vendus à des fabricants de carton et mis à la cuve sous les yeux mêmes de Marini. Mais certains échappèrent à cette opération, à l'insu du dévoué archiviste. Ils sont venus échouer plus tard à la bibliothèque du *Trinity College* de Dublin : ce sont quatorze registres qui vont de 1564 à 1659². Ils eussent été plus vieux d'une année, le procès de Caracciolo s'y fût peut-être trouvé...

« D'autres documents du Saint-Office allèrent moins loin. Les archives du Vatican en conservent, ou plutôt en conservaient. En effet, pour la série des *Varia miscellanea*, l'inventaire mentionne aux tomes XLV et XLVI de l'armoire X des « pièces provenant du « Saint-Office » à partir de 1561. Mais les tomes XLV et XLVI « manquent ».

« J'espérais être plus heureux du côté des *Instrumenta miscellanea*. Différente des *Varia miscellanea* qui appartiennent au fonds de la secrétairerie d'État, cette série, également formée de pièces diverses (environ 3.000 documents originaux) et rattachée à l'*Archivio segreto*, est en cours de classement. M. Ranuzzi voulut bien examiner avec moi les deux cassettes intéressant le xvi^e siècle (1509-1580). Il y est beaucoup question de diocèses allemands et italiens, mais pas le moins du monde du diocèse de Troyes, ni de son évêque Antonio Caracciolo.

« Enfin, des procès ecclésiastiques du xvi^e siècle qui, peut-être, n'avaient pas de motifs d'aller au Saint-Office ont pris place dans les *Archives du château Saint-Ange*. Les armoires B et C en contiennent. Je les ai vues : de Caracciolo, aucune trace. »

M. PROU.

1. Cf. *Regestum Clementis papae V*, Rome, 1885, vol. I, p. CCLXXII : *Prolegomena* (récit de Marino Marini).

2. Sur ces registres, cf. Corvisieri, *op. cit.*, p. 264, note 1; Ugo Balzani, dans les *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, vol. IV, p. 595-617; V. Gaidoz, *De quelques registres de l'Inquisition soustraits aux archives romaines*, dans la *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences en France et dans les pays étrangers*, Paris, 1867 (16 et 23 mai). D'après Gaidoz, il y a au *Trinity College* non pas quatorze, mais dix-neuf registres, soit quatorze reliés et cinq non reliés. Ce sont des « libri sententiarum et abjuracionum ». On n'y trouve que le jugement et l'abjuration. En voici les dates : 1564-1567, 1580, 1582, 1603, 1607, 1609, 1610, 1613, 1614, 1625, 1628, 1650, 1651, 1652, 1653, 1654, 1657, 1658, 1659; Lorenzo Salazar, *Documenti del S^o Officio nella biblioteca del Trinity College*, dans l'*Archivio storico napoletano*, t. XXXIII, fasc. III. — Quelques-uns des procès de Dublin ont été publiés. Cf. Gibbings, *Report of the proceedings in the roman inquisition against Fulgentio Manfredi...* Londres, 1852; la *Rivista cristiana*, 1879, fasc. 11 et 12.

PRIX GOBERT A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Nous empruntons au discours présidentiel de M. Paul Girard, lu dans la séance publique annuelle du 28 novembre 1919, les lignes suivantes, où est appréciée l'*Étude sur le Lancelot en prose* de notre confrère M. Ferdinand Lot, auquel a été décerné le premier prix Gobert.

« Le grand prix Gobert, cette année, est allé à M. Ferdinand Lot, directeur à l'École des Hautes-Études et chargé de cours à la Sorbonne, pour son *Étude sur le Lancelot en prose*. Vous connaissez la fortune de ce roman qui, s'il nous rebute aujourd'hui par sa longueur, charmait nos pères du moyen âge et même de la Renaissance. On y voyait jusqu'ici un assemblage de morceaux disparates, dus à différents auteurs. M. Lot a entrepris d'en démontrer l'unité, exception faite de certains passages manifestement interpolés. Sa démonstration se fonde sur une analyse minutieuse et fine et sur d'ingénieux rapprochements entre les diverses parties de l'œuvre. On pourrait lui objecter les contradictions qui se rencontrent, dans cette œuvre, ici et là : il les explique par des remaniements de l'auteur lui-même ou par des retouches postérieures. Il est certain d'ailleurs que cet écrivain, dont nous ignorons le nom, avait eu des devanciers et que beaucoup, avant lui, avaient traité le sujet de la conquête du Graal. Il n'en a pas moins sa personnalité propre : la plupart des aventures qui arrivent à ses personnages sont de son invention. On doit être reconnaissant à M. Lot d'avoir tenté, sans pouvoir le nommer, de préciser sa figure ; il l'a fait avec une science, une méthode et, dans la forme, une verve qui ne pouvaient que gagner votre sympathie, et les vues nouvelles qu'il développe au cours de ce travail le désignaient, sans contestation possible, pour la haute récompense que lui ont valu vos suffrages. »

EXPÉDITIONS NOTARIÉES SUR ROULEAUX.

Notre confrère M. Couderc a récemment attiré l'attention sur le soin particulier d'un notaire de Montauban, *A. de Sancto Genesio*, qui, en 1318, à la fin d'un rouleau formé de plusieurs peaux de parchemin, faisait suivre sa transcription d'un état par premier et dernier mot de la première et dernière ligne de chacune des peaux employées¹. On constate la même pratique minutieuse de la part de notaires dauphinois et vivarois dans la transcription de plusieurs rouleaux aujour-

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXIX (1918), p. 503-505.

d'hui conservés aux archives départementales de la Drôme. Cette pratique paraît même très généralisée.

Agissant en vertu d'une commission à lui donnée le 22 avril 1385 par Aymar d'Échalon, juge mage des comtés de Valence et de Die, Nicolas *Jayon*, de Combovin¹, notaire d'Étoile², expédie des notes de Guillaume *Beal*, notaire d'Étoile (ce sont des reconnaissances des années 1342-1350 en faveur du monastère de Saint-Ruf); il décrit ainsi en fin d'acte les deux demi-peaux de son expédition : « In duabus dymidiis pellibus pargameni simul nexatis, quarum prima incipit in sui secunda linea *eciam*, et finit in eadem *uno*, incipit tamen in sui ultima linea *solidorum* et finit in eadem *Alver*; secunda vero dymidia pellis incipit in sui prima linea *nhacii* et finit in eadem *Perreti*, et, ante verbum *testibus*, consuetum » (fonds Saint-Ruf, armoire 16, n° 5, cote ancienne et actuelle).

Le même *Jayon*, expédiant des reconnaissances en faveur du prieuré de Saint-Victor-les-Valence, datées des années 1331-1334, sur commission à lui donnée par Arnaud Monier, juge mage des mêmes comtés, le 21 juillet 1397, se livre à un récolement de même nature : « In duabus dymidiis pellibus pargameni simul cum una corigia dicti pargameni nexatis, quarum prima pellis incipit in sui secunda linea *tam* et finit in eadem *imperiali*; incipit tamen in sui ultima linea *Justini* et finit in eadem *item*, secunda vero pellis incipit in sui prima linea *Marquesius* et finit in eadem *juxta*, et, ante verbum *testibus*, *d.* » (fonds Saint-Ruf, armoire 16, n° 3, cote ancienne et actuelle).

Le terrier original du patronage de Saint-Victor-en-Vivaraïs (1490-1492), reçu par Guillaume *Fabri*, notaire de *Boceyo* (Boucieu-le-Roi³), fournit la description de douze peaux par les mots de la première et dernière ligne de chacune, mais les peaux 6 et 10 sont désignées par les mots de la deuxième et de la pénultième ligne : « Sexta pellis incipit in secunda linea *domum* et finit in penultima linea *siliginis* ... decima pellis incipit in secunda linea *item plus* et finit in penultima *patronorum*. » Pour la douzième peau, le notaire n'indique que le mot commençant la première ligne : « Ultima vero et presens pellis incipit in prima linea *octava* » (fonds Saint-Barnard de Romans, n° de récolement 3, G 2627).

Semblable procédé est suivi en 1518 par Étienne *de Mundo*, notaire de Soyons⁴ (fonds de Soyons, n° de récolement 15, H 62), et encore en 1527 par François *Ralheti*, notaire de Crest⁵. Ce dernier ne rend pas compte de la première ligne de la première peau, ni de la dernière

1. Combovin, Drôme, arr. de Valence, cant. de Chabeuil.

2. Étoile, Drôme, arr. de Valence, cant. de Valence.

3. Boucieu-le-Roi, Ardèche, arr. de Tournon, cant. de Saint-Félicien.

4. Soyons, Ardèche, arr. de Tournon, cant. de Saint-Peray.

5. Crest, Drôme, ch.-l. de cant. de l'arr. de Die.

ligne de la dernière peau : « Quarum prima in sua ultima linea exorditur *obstan.*, *contentis*, *etc.*, et finit *supplicans ideo ...* *tercia vero pellis incipit in ejus prima linea universaliter recipiunt, etc.*, et finit per hec verba : *imponitur et, etc...* » (fonds Saint-Just, n° de récolement 14, II 47).

J. ESTIENNE.

UNE NOUVELLE LETTRE FAUSSE DE CHARLES V A GILLES MALET.

Dans le second des appendices au tome I^{er} (p. 337-347) de ses *Recherches sur la librairie de Charles V*, Léopold Delisle a péremptoirement démontré, en 1907, la fausseté de deux lettres de Charles V, et d'une autre de Jean, duc de Berry, adressées à Gilles Malet, le premier garde de la Librairie royale du Louvre. Le hasard a réuni ces trois lettres à Nantes : la première et la dernière à la Bibliothèque municipale, la seconde au musée Thomas Dobrée.

Une troisième lettre de Charles V à Gilles Malet, qui ne paraît pas encore avoir été signalée et dont on trouvera plus loin le texte, vient d'être mise en vente à Londres¹. La rédaction de cette dernière lettre présente les mêmes caractères d'invraisemblance, le tracé de son écriture et la couleur de l'encre employée par le faussaire offrent les mêmes particularités qui ont fait justement suspecter l'authenticité des précédentes ; tout en un mot concourt à démontrer qu'elle aussi est sortie, vers 1840, de la même officine et qu'elle est l'œuvre sans doute du même fabricant.

H. O.

« Metre Gilet, come nous seit presantement requiz de la part du roy de Navare que veillonz faire rendre les Croniquez dez gestez du roy Thibaut, que ly ont esté prinsez et à nouz autre foiz donneez par le sire de Sienez, et requérant que ne en demeure par pluz lonc temz privé, ne povonz à presant eschever que à icely roy de Navare ne seit en sete requeste satisfait, et delivreez ausin lez ditez Croniquez. Sy vouz mandonz que sy tost que vouz aura de la dite requeste aparü, reseue par avant ladite rendicion bone deue quittance et descharge dudit roy ou de son certain mandement, rendiez et delivreiez lez ditez Croniquez, et ne faillez en avoir bone quittance et descharge². Et se ne vient sy tost ledit mandement que le poissiez bien faire ne

1. Autumn 1919. N° 381. *Autograph letters, manuscripts, etc.* Mags Bros, London. — N° 1171, avec fac-similé en similligravure (réduit), pl. IV.

2. Le catalogue cité ci-dessus donne la transcription du texte de la lettre jusqu'à ce dernier mot seulement.

falliez de faire tirer copie dez ditez Croniquez, que m'est de grant regret ne vouz en avoir ausin bien pluz tost avisé, et se faut metre sanz delay à l'acomplir, donant an aide à metre Johan telz escripvainz que entandra à prendre. Escrit de notre main le xije jour de juing.

« CHARLES. »

LE TEXTE AUTHENTIQUE DE LA PAIX D'ARRAS.

Dans la *Revue du Nord*, dont le numéro d'août 1914 n'a pu être distribué qu'en juillet 1919, M. P. Thomas a produit « le texte authentique de la paix d'Arras, — 4 septembre 1414 », — d'après une copie de ce document conservée aux archives du Nord.

Sa découverte lui a fourni l'occasion d'écarter l'hypothèse de M. Otto Cartellieri, qui voyait quatre actes distincts là où réellement il n'y en a que deux : une convention d'abord, puis des articles secrets. En même temps, M. P. Thomas constatait, une fois de plus, la singulière valeur des renseignements fournis par la *Chronique du religieux de Saint-Denis*; il a été amené ensuite, par son attentif examen de la *Chronique de Monstrelet*, à remarquer que, dans cette chronique, le duc de Guyenne est qualifié « duc d'Acquitaine », forme latine du nom *Guyenne*; enfin, à hasarder l'hypothèse que le texte utilisé par Monstrelet avait été « écrit en latin »; en effet, l'emploi du mot *famille* dans le sens de *familier* s'explique mieux, si l'on suppose qu'il a été transporté du latin en français. Ceci confirme ce qui a été dit sur ce sujet dans notre recueil il y a quelques années.

L.-II. M.

UN NOBILIAIRE DE PROVENCE INACHEVÉ DE PIERRE D'HIOZIER.

Le P. Lelong a fait entrer dans sa *Bibliothèque historique de la France*¹ un ouvrage dont il a donné le titre de la manière suivante :

« Tables contenant les noms des provençaux illustres par leurs

1. Éd. de 1719, n° 15302. Dans la nouvelle édition, donnée par Fevret de Fontette, t. III (1771), n° 38129, on a ajouté en note : « Voyez Lenglet. *Méth. hist.*, in-4°, t. IV, p. 241 », comme si Lenglet-Dufresnoy, le premier, eût cité cet ouvrage et fait les remarques qu'on trouve dans le P. Lelong. En fait, cet ouvrage ne se trouve pas dans la première édition de la *Méthode pour étudier l'histoire* (1713), non plus que dans les rééditions peu modifiées parues avant 1729, date de l'édition in-4°, dans laquelle le passage du P. Lelong a été reproduit.

actions illustres et faits militaires, par leur élévation aux grandes dignitez de l'Église, colligées de quantité d'histoires chrétiennes et militaires, imprimées ou manuscrites, chartres d'églises, archives, grefs et autres monumens publics, par Pierre d'Hozier, conseiller d'état et juge général des noms¹ et blazons de France. In-fol. Aix, David, 1677. »

Le P. Lelong a fait suivre ce titre de ces remarques :

« M. d'Hozier n'est point l'auteur de ces *Tables*, mais Louis de Cormis, sieur de Beaurecueil, président à mortier au parlement d'Aix. Elles sont pleines de faussetez et de répétitions inutiles et d'un grand nombre de noms étrangers ou de personnes qui ne se sont rendues illustres en aucune manière. »

Ce passage du P. Lelong a été copié souvent. Et de copie en copie on est arrivé à cette mention de Lalanne² : « Hozier (d'), pseudonyme de L. de Cormis. »

En fait, l'ouvrage catalogué par le P. Lelong a bien existé à l'état de projet. Certaines parties ont commencé d'être imprimées. Mais l'ouvrage non achevé n'a pas été publié. Cela se voit dans plusieurs des notes que Charles-René d'Hozier, fils de Pierre, avait coutume d'écrire sur les livres qui lui appartenaient³.

En 1657, Pierre d'Hozier, « ayant conçu le dessein de travailler à l'histoire généalogique des maisons nobles de Provence, fit imprimer un catalogue de celles dont il avoit déjà quelque connoissance, pour obliger les personnes qui y estoient nommées de luy donner communication des titres qui pouvoient contribuer à l'accomplissement de son entreprise⁴ ». Il avait réuni des notes en assez grand nombre : « trois grands portefeuilles in-fol., épais chacun de 4 à 5 pouces⁵ ». Mais sa mort, arrivée le 30 novembre 1660, mit fin à son travail. Louis de Cormis, « étant venu à Paris, l'an 1664 », obtint de Charles

1. Il aurait fallu : *des armes*. Cf. L.-P. d'Hozier, *Armorial général ou registres de la noblesse de France* [1866], reg. III, 1^{re} partie, p. 541.

2. *Dictionnaire historique de la France*, p. 1003.

3. Deux de ces notes sont publiées plus loin. D'autres l'ont été déjà par le baron Du Roure dans *les Recherches de noblesse en Provence sous Louis XIV et Louis XV* (1910), à savoir : 1^o p. 21, § 1 : une note tirée du feuillet de garde d'un exemplaire du t. I de *l'État de la Provence*, par Robert (Bibl. nat., impr., Rés. Lk² 1393 α); 2^o p. 21-24 : trois notes tirées du ms. de la Bibl. nat. fr. 32601, fol. non ch. 2 r^o, 3 r^o et 4 v^o. Cf. dans ce même ms. une autre note, fol. 392 v^o.

4. *Hist. générale des maisons nobles de Provence*, fol. 2. Cf. ce qui est dit plus loin.

5. Bibl. nat., ms. fr. 32601, fol. non ch. 4 v^o (passage publié incorrectement par Du Roure).

d'Hozier ces notes, en promettant « de faire lui-même imprimer le tout à Aix ».

Deux ans plus tard, un prospectus de quatre feuillets non chiffrés in-folio fut imprimé¹. En voici la notice détaillée :

Fol. 1, titre : « Histoire générale des maisons nobles de Provence, comtat d'Avignon, de la principauté d'Orange et du comté de Nice, contenant leurs généalogies et leurs alliances, justifiées par titres, chartes d'églises, histoires manuscrites et imprimées, monumens publics et autres bonnes preuves, par M. Pierre d'Hozier, conseiller du Roy en ses Conseils d'estat et privé, généalogiste de Sa Majesté et juge général des armes et blasons de France, publiées et augmentées par M. Charles d'Hozier de La Garde, son fils. A Aix, chés Charles David, 1666. » — Fol. 2 : « Advertissement », rédigé par Ch. d'Hozier, en 1664 : exposé de l'entreprise de son père; des difficultés « en ayant arrêté jusqu'à présent l'exécution, j'ay cru estre obligé de me charger du soin de donner au public » cet ouvrage; prière aux personnes intéressées de communiquer les documents en leur possession; plan qui doit être suivi. — Fol. 3 : « Table des maisons contenues en la première partie, suivant l'ordre des érections. » — Fol. 4 : « Table de la seconde partie. » Sur l'exemplaire du Département des mss., on lit ici, écrit de la main de Ch. d'Hozier : « C'est cette table que feu mon père fit imprimer de son vivant. »

Louis de Cormis lit commencer l'impression des tables à Aix. Mais sa mort mit fin à son travail². Un exemplaire de ce qui a été imprimé est à la Bibliothèque nationale³. Au bas de la dernière page (38^e de la 2^e partie), Ch. d'Hozier a écrit : « Tout en est demeuré à ce commencement de la table 22^e et les exemplaires imparfaits de ces listes ont été distribués ou dissipés dans le peys pour en faire des cornets d'épicerie. »

Les enfants de Louis de Cormis, se désintéressant de ce travail de leur père, donnèrent tous les papiers qui s'y rapportaient au P. Robert,

1. Deux ex. à la Bibl. nat. : 1^{re} impr., *Fol. Lm² 106*; 2^e ms. *fr. 32606*, fol. 201-204; ce dernier avec notes mss. de Ch. d'Hozier.

2. La date de sa mort est incertaine. Roux-Alphéran, *les Rues d'Aix*, t. II, p. 14 (1848), le fait mourir « en novembre 1669 », et Charles de Ribbe, *l'ancien barreau du parlement de Provence*, p. 20 (1861), en 1679 (« vingt ans après » 1659).

3. Ms. *fr. 32606*, fol. 205 et suiv. Sans titre; 276, 2 et 38 p. in-fol. 1^{re} pagination, p. 1-4 : liste de sources; p. 5-276 : listes de noms dont la dernière porte le n^o CIV. 2^e pagination, p. 1-2 : « Addition des illustres de quelques familles obmis dans la 1^{re} partie ». 3^e pagination, p. 1-38 : tables de noms, formant la « partie 2 », numérotées I à XXII; la XXII^e est inachevée. Notes mss. de Ch. d'Hozier.

alors jacobin à Aix, lequel s'en servit pour son nobiliaire intitulé *l'État de la Provence*.

P.-F. FOURNIER.

Notes de Charles-René d'Hozier.

1¹. — « Tout cet ouvrage, commencé selon le projet marqué ci-dessus et dont j'avois envoyé la principale partie à Aix, au feu président de Cormis, qui s'étoit chargé de le faire imprimer, et ce que je lui avois confié consistant en trois portefeuilles pleins, dans lesquels toutes les maisons les plus illustres et les plus considérables étoient toutes dressées et écrites proprement et nettement en tables de la main de feu mon père, cet ouvrage, dis-je, ayant été interrompu par la mort dud. président de Cormis, ses héritiers le communiquèrent (c'est-à-dire tous ces mémoires et les portefeuilles) au Père Dominique Robert², lors religieux jacobin à Aix, qui, pendant la recherche de la noblesse en Provence, s'étoit occupé à travailler sur les titres des nobles par la communication qu'on lui a donné; et ce fut là-dessus que, s'étant approprié ce qu'il voulut de tout le travail de feu mon père, il fit le plan de son nobiliaire de Provence, après en avoir de son côté assés curieusement et exactement recherché tout ce qui pouvoit servir à le rendre parfait, s'il avoit osé dire la vérité; et, étant venu depuis à Paris, l'an 1685, après être sorti de son couvent, je ne laissai pas de faire connoissance avec lui, sans que pour cela je pusse rien retirer de tout ce qu'il avoit eu des mémoires de feu mon père; et, comme il avoit peu de quoi subsister, je l'employai à faire tous les extraits des preuves de noblesse que j'avois à faire. Il a travaillé pendant 16 ans à tous échos. Il fit imprimer cependant son nobiliaire de Provence en trois volumes in-12, l'an 1693³, et il y a bien fait des fautes volontaires pour flater ceux de qui il pensoit tirer quelque reconnoissance, car il connoissoit bien son peys; et depuis sa mort, arrivée le 25 septembre 1704, j'ai acheté ce que j'ai pu retirer du père théatin, auquel il avoit confié une partie de ses manuscrits, assés déchirés et confus; le reste a été égaré. Et ç'a été à cet homme une ingratitude de n'avoir pas voulu me les vendre pendant sa vie ou me les laisser par sa mort⁴ en reconnoissance des secours que je lui avois

1. Ms. *fr.* 32606, fol. 202.

2. Pour plus de détails sur Robert, qui « s'appelloit de son nom de batesme Melchion ou Melchior », cf. les notes publiées par Du Roure.

3. Cet ouvrage parut avec la date 1693, mais il était imprimé dès la fin de 1692. Un exemplaire de la Bibl. nat. (impr., *Rés. Lk² 1393 α*) porte cette note de la main de Ch. d'Hozier : « Donné par M. Robert, prêtre, de la ville de Riez, auteur de cet ouvrage, le 25^e jour de novembre de l'an 1692. »

4. Mot de lecture incertaine.

donné en le faisant travailler et le payant exactement pour l'aider à vivre. »

II⁴. — « Tout ce qui est contenu dans les diverses tables imprimées de ce catalogue est ce que le feu président de Cormis, président à mortier au parlement de Provence, fit imprimer à Aix en 1668², en suite du titre, de l'avertissement et de la table de la première partie des généalogies des maisons principales de Provence, qui devoit paroître sous mon nom, parce que j'en avois fourni la matière, dirigée et dressée par feu mon père, mais qui a été perdue et dissipée. Ensuite, ces tables étoient l'essai d'un plus grand dessein, dont l'exécution n'a point eu de succès parce que la mort dud. sieur de Cormis, arrivée peu de temps après, arresta le projet qu'il avoit formé de renfermer dans un corps d'histoire générale tout ce qui pouvoit servir à l'illustration de son peys et de toutes ses familles. Voyés encore ce que j'ai marqué ci-devant au bas de l'avertissement qui suit le titre de l'histoire des maisons de Provence³. »

RAPPORT AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS SUR LE SERVICE DES ARCHIVES

(1^{er} MAI 1918-1^{er} MAI 1919⁴).

Paris, le 1^{er} mai 1919.

Monsieur le ministre,

L'année qui vient de s'écouler (1^{er} mai 1918-1^{er} mai 1919) a commencé dans des circonstances tragiques qui, pendant plusieurs mois, ont forcé l'administration des archives publiques, comme toutes les autres, à prendre des mesures de précaution extraordinaires. Six mois plus tard, l'armistice a donné partout le signal du rétablissement de l'état de choses ancien et des réinstallations, non moins laborieuses que les opérations inverses. L'année s'achève à la veille de la paix, au moment où, les choses étant, en ce qui nous concerne, remises en ordre, au moins à Paris, il est permis d'élaborer un programme de travaux pour l'avenir et même de le mettre en train.

1. Ms. fr. 32606, fol. 205.

2. Autre note sur la même page : « Ces tables furent imprimées l'an 1677. »

3. C'est la note I ci-dessus.

4. Les rapports précédents ont été publiés dans le *Journal officiel* des 9 juillet 1914, 1^{er} août 1915, 4 juin 1916, 2 juin 1917 et 23 mai 1918.

ARCHIVES NATIONALES.

I. — Le directeur des Archives a fait partie de la commission d'évacuation qui a travaillé à partir du 1^{er} juin 1918 sous la présidence du ministre de l'Instruction publique. Des inestimables trésors des Archives nationales, tous irremplaçables, on avait fait, dès le commencement des bombardements à longue portée et par avions nocturnes, trois parts : 1^o Les monuments les plus illustres et, pour autant qu'il est possible d'établir une hiérarchie de cette espèce dans nos collections, les plus précieux (musée, registres du Trésor des chartes, aveux et dénombrements de l'ancienne Chambre des comptes, etc.); c'était de quoi remplir plusieurs wagons; 2^o les collections du même genre, mais composées en partie de monuments trop fragiles pour subir sans dommages des transferts un peu rudes (layettes du Trésor des chartes, à cause des sceaux) ou si considérables, comme la série AF, que, des prélèvements arbitraires y étant d'ailleurs impraticables, il était hors de question de les déménager tout entières; 3^o tout le reste. Lorsque la commission générale d'évacuation eut mis à notre disposition les moyens nécessaires, les caisses préparées d'avance furent expédiées, en quatre wagons, à Bordeaux, où l'hospitalité fut donnée à nos envois dans le bâtiment des archives départementales de la Gironde. En même temps, les archives d'Arras et de Reims, à qui nos caves, — celles de l'hôtel de Guise, parfaitement sûres et saines, — servaient d'asile depuis plusieurs années, furent envoyées à Toulouse, tant pour alléger un peu nos responsabilités que pour faire place dans lesdites caves à nos propres collections, celles de la seconde catégorie définie plus haut. La troisième catégorie seulement, c'est-à-dire tout le reste, en quantité tellement énorme qu'il aurait fallu des centaines de wagons pour en assurer le transport, demeura en place. Heureusement, l'hôtel de Soubise, encadré pendant des semaines par les obus, dont quelques-uns tombèrent très près, ne fut jamais touché.

Après le 11 novembre, nos caisses sont revenues de Bordeaux en parfait état, grâce aux soins éclairés qu'elles avaient reçus là-bas de M. Brutails, archiviste de la Gironde, et grâce à nos convoyeurs : MM. Courteault, conservateur adjoint, et Clerc, commis. Que tous trois soient ici remerciés¹. D'autre part, tout ce qui avait été entassé dans nos caves a été redistribué sur les rayons, comme autrefois. En somme, rien, absolument rien n'a souffert au cours de ces manutentions successives. C'est pour nous un grand sujet de satisfaction.

On peut même dire que l'établissement a tiré, en fin de compte, un

1. Ainsi que M. Martin-Chabot, qui convoya à Toulouse les archives d'Arras et de Reims.

léger profit net de ce remue-ménage : la réorganisation du musée. Le musée des Archives sera incessamment rouvert au public et les personnes qualifiées, notamment les étrangers qu'attire à Paris la Conférence de la paix, sont déjà admises à le visiter. Il n'est plus, en 1919, ce qu'il était en 1914 ; il a été dans l'intervalle enrichi de pièces nouvelles (boiseries, naguère reléguées dans les caves, etc.) et réaménagé de fond en comble. Perfectionnements qui n'étaient possibles qu'à la faveur d'une longue fermeture accidentelle comme celle que la guerre a imposée.

Quant à notre personnel, réduit de moitié pendant trois ans, la démobilisation des anciennes classes nous en a restitué à peu près, depuis l'armistice, l'effectif normal, diminué des morts et des disparus. Les Archives nationales ont perdu à l'ennemi, pendant la guerre, un archiviste : M. Robert-André Michel, et deux gardiens : MM. Pilat et Audoin ; deux autres gardiens, MM. Dominici et Mouchès, ont disparu dès 1914 et sont aussi considérés comme ayant péri. Tous ces noms seront fidèlement conservés dans nos annales.

Ce n'est pas avant la fin de la démobilisation que seront comblés les vides causés par la guerre et par la mort prématurée de M. Furgeot, conservateur adjoint de la section ancienne, doyen des fonctionnaires de la maison, décédé en mars 1919. Cependant, l'ordre de service complet d'avant-guerre a déjà pu être rétabli. Ces jours-ci, la salle des inventaires, fermée depuis près de cinq ans, sera remise à la disposition du public.

II. — Cette date du 1^{er} mai 1919, où le directeur des Archives allait se trouver de nouveau entouré aux Archives nationales de presque tous ses collaborateurs, a toujours été considérée par lui depuis l'armistice comme devant être, pour ainsi dire, celle d'un nouveau départ. La prévision de cet événement a donc été pour lui une occasion de reconsidérer d'ensemble tous les *desiderata* du service : vœux et projets d'avenir.

a) Notre préoccupation la plus aiguë pour l'avenir a trait à l'installation matérielle : aux bâtiments. On s'est toujours plaint, avec raison, que la place dont les Archives nationales disposent soit insuffisante et, naturellement, de plus en plus ; cette difficulté faisait déjà sentir sa pointe pendant les premières années de l'administration de M. Servois, il y a près de trente ans. Non seulement cette situation n'est pas nouvelle, mais elle n'est pas particulière à notre dépôt national. La Commission royale « On Public Records », dont les procès-verbaux ont été publiés en 1912, a été appelée à examiner les mesures à prendre pour remédier au « Public Record Office », c'est-à-dire aux Archives nationales d'Angleterre, à l'encombrement produit là-bas comme ici par les énormes versements effectués ou en perspective. Or, la Commission royale a envisagé quatre hypothèses : 1^o acqui-

sition de terrains au profit du P. R. O. du côté des magasins de la Cambridge Press, qui sont au P. R. O. de Fetter lane ce que les ateliers de l'Imprimerie nationale sont aux Archives de la rue des Francs-Bourgeois; 2^o érection en ciment armé dans les faubourgs de Londres, aussi loin du centre qu'il sera nécessaire, d'une succursale ou de succursales où seraient placés les très nombreux documents qu'il y a lieu de conserver quoiqu'ils ne soient presque jamais consultés; 3^o érection dans Whitehall, qui est là-bas, comme ici le faubourg Saint-Germain, le quartier des ministères, d'un second dépôt central où seraient placés exclusivement les versements de papiers modernes, à l'instar de ce qui se fit jadis, pendant plus de deux siècles, à l'ancien « State Paper Office », aujourd'hui transféré dans l'établissement de Fetter lane; 4^o extension et amélioration des locaux réservés aux « archives » dans les divers départements ministériels qui cesseraient de verser au P. R. O., afin que ces départements soient désormais en mesure de conserver chez eux indéfiniment leurs papiers modernes dans de bonnes conditions. De ces quatre solutions, la Commission anglaise a retenu d'abord la première, indispensable en tout cas, mais qui ne fait que gagner du temps en reculant les difficultés, et la quatrième. La Commission a suggéré en effet, en ce qui concerne les archives des administrations centrales proprement dites (ministères et autres), l'institution ou la résurrection de dépôts propres à chacune, mais seulement pour les papiers tout à fait modernes, sous réserve de droits d'inspection et de contrôle sur ces dépôts qui seraient expressément accordés au Maître des rôles, chef du service des archives, par une loi confirmative de celle de 1838 et de l'*Order in Council* du 5 mars 1852.

Or, ici comme là-bas les quatre partis précités sont les seuls possibles.

A Paris comme à Londres, le premier s'impose en tout cas, avec cette différence que les circonstances sont telles qu'à la rigueur celui-là pourrait chez nous, sous certaines conditions, suffire à tout. Vous savez en effet que l'Imprimerie nationale, voisine du palais Soubise, doit être transférée dans le quartier de Javel, chose décidée depuis longtemps. Or, l'Imprimerie nationale a été installée jusqu'à ce jour dans l'hôtel et les anciens jardins des Rohan qui communiquaient jadis et formaient pour ainsi dire un tout avec l'hôtel et les jardins des Soubise. Supposons que l'Imprimerie nationale émigre enfin (cela finira bien par arriver) dans les vastes bâtiments de Javel, sans doute mieux appropriés à son usage puisqu'ils ont été construits exprès pour elle, que deviendra l'hôtel de Rohan? Il a été abîmé par l'affectation industrielle qui lui fut si longtemps donnée, mais il est encore très beau, avec des merveilles en place comme le salon des Singes et les « Chevaux du soleil »; et il est très aménageable sans

dépenses excessives pour un service paisible tel que celui des Archives ; cette affectation parfaitement raisonnable en soi aurait, en outre, l'avantage de sauver le monument. Les deux illustres hôtels accouplés, Soubise et Rohan, de nouveau réunis avec leurs dépendances, seraient pour les Archives de la France le plus magnifique et le plus sûr asile, qui suffirait pour des siècles, et un des ensembles historiques et artistiques les plus intéressants de Paris. Tout le monde en convient ; tout le monde reconnaît, en principe, que laisser échapper une pareille occasion, en préférant des combinaisons considérées comme plus économiques (et qui ne le seraient pas en réalité), serait une faute grave. Mais est-ce une raison pour que ce projet, si aisément réalisable, soit réalisé ? Les pessimistes ayant constaté que souvent, dans le tumulte des intérêts en conflit, les choses ne s'arrangent pas comme il faudrait qu'elles s'arrangeassent dans l'intérêt public et dans celui de la postérité, expriment à ce sujet des doutes. Nous verrons bien, si toutefois l'événement attendu — transfert de l'Imprimerie — a lieu de notre vivant.

Si l'hôtel de Rohan n'est pas annexé, au moins en très grande partie, à l'hôtel de Soubise, il restera pour nous dans le morcellement qui sera fait des terrains le pis aller de réclamer de quoi arrondir notre superficie à nous, de façon qu'il soit possible d'y élever les constructions absolument indispensables en tout état de cause et de les isoler. Mais, en ce cas, le problème général ne sera pas définitivement résolu pour autant. Il faudra toujours opter, dans un avenir plus ou moins lointain et le plus tôt possible, entre : *a*) la construction d'une succursale des Archives nationales à la périphérie de Paris où seraient placés soit les fonds les moins consultés, soit les fonds tout à fait modernes, d'une part ; et *b*) d'autre part, l'organisation de dépôts spéciaux pour les papiers modernes, analogues aux « registres » des administrations allemandes, dans chaque département ministériel, sous l'autorité et le contrôle de l'administration générale des Archives. Chacun de ces systèmes a des avantages et des inconvénients, lesquels ressortent implicitement de l'exposé le plus sommaire de ce qui serait si l'on adoptait l'un ou l'autre.

Il suffit d'indiquer ici que la solution proposée par la Commission anglaise n'est pas celle qui, dans notre pays, serait vraisemblablement choisie.

En effet, on conçoit bien à la rigueur l'existence simultanée, à Paris, sous la même direction technique, de deux grands dépôts d'archives du gouvernement central : l'un à l'hôtel de Soubise, où se trouveraient réunies toutes les archives des anciens gouvernements de la France (ce qui est déjà presque entièrement réalisé, car les fonds anciens qui extravagent encore hors de cette maison ne sont pas en grand nombre) ; l'autre, construit spécialement en vue de sa

destination, dans un quartier neuf, où seraient juxtaposés et aménagés, conformément aux bonnes règles, tous les fonds modernes à partir d'une date à déterminer. Mais il est difficile de croire qu'il puisse exister jamais des archives bien tenues dans tous les ministères : cela supposerait, sans parler de dépenses très considérables en personnel et en matériel, des changements profonds et permanents dans l'état d'esprit des administrations et des administrateurs, à quoi il ne faut pas s'attendre : l'expérience du passé, à toutes les époques et dans presque tous les pays, est décisive sur ce point.

Descendons maintenant de ces considérations générales aux projets d'avenir prochain. Il est nécessaire d'établir une communication entre la salle du public et la salle des inventaires par le salon ovale du rez-de-chaussée transformé en salle publique pour la copie des plans ; cela a été décidé et sera réalisé incessamment. Il est nécessaire de construire un bâtiment pour recevoir les nouveaux versements sur un terrain vacant de l'hôtel, en achevant des constructions dès longtemps amorcées ; cela a été demandé et notre demande suit son cours. Il est nécessaire de se débarrasser du baraquement provisoire qui déshonore la grande cour des dépôts et qui empêche de faire de cette cour l'agréable jardin, à l'usage de notre public studieux, qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être ; ce baraquement, d'ailleurs malsain pour les documents, est maintenant vieux et en très mauvais état : ce serait folie de dépenser des sommes considérables pour le réparer, alors qu'il est unanimement reconnu que la construction en fut jadis une erreur et qu'il n'a jamais cessé d'être plus nuisible qu'utile.

b) Nos principales préoccupations concernent ensuite les travaux d'inventaire à exécuter. Car c'est le devoir primordial des archivistes de rendre accessibles, par le moyen de répertoires, les collections qu'ils conservent.

Dans l'introduction de *l'État des inventaires des Archives nationales au 1^{er} janvier 1914*, j'ai, il y a cinq ans, indiqué les inventaires exécutés jusque-là, et aussi (p. xi) les inventaires de longue haleine en cours, qu'il ne saurait être question d'interrompre, en même temps que ceux qu'il y aurait le plus d'urgence, dans l'intérêt de la science, à entreprendre. Ce programme, j'ai été conduit à le reviser, de concert avec MM. les conservateurs, à l'occasion du retour de nos collaborateurs.

Section ancienne. — Il a été possible, sans interrompre aucun des grands inventaires depuis longtemps en cours dans cette section et continués maintenant par MM. F. Gerbaux (G⁷, G⁸ 619-661), H. de Curzon (O¹ 279-290), F. Soehnée (Registres du Trésor des chartes, X^{1c}), P. de Vaissière (S, Universités, Colonies), A. Dunoyer (E, Marine C⁷), Ch. Samaran (V⁶, Insinuations du Châtelet), de faire commencer par MM. J. Viard, L. Mirot et L. Celier, archivistes nouveaux dans la

section ou employés auparavant à des travaux désormais achevés, deux entreprises importantes.

M. Viard, conservateur adjoint, transféré de la section moderne à la section ancienne pour y remplacer M. Furgeot, décédé, a été chargé de l'inventaire analytique des registres du Trésor des chartes pour le règne de Philippe de Valois, qui fera suite à l'inventaire des registres du Trésor des chartes sous les derniers Capétiens directs par M. Soehnée.

Plus important encore est un autre travail qui a été confié à MM. Mirot et Celier (avec la collaboration éventuelle de M. Viard). — M. Huillard-Bréholles, chef de la section ancienne, écrivait le 31 juillet 1856 dans un rapport à l'un de mes prédécesseurs : « En ce qui concerne les aveux, hommages et déclarations, il semble que l'ouvrage entrepris par l'abbé de Bétencourt et publié (en 1826) sous le titre : *Noms féodaux* mériterait d'être continué et terminé. Vous savez sa valeur pour les quatorze provinces dont Bétencourt avait entrepris le dépouillement. Il paraîtrait avantageux d'y ajouter un supplément pour l'Angoumois et le Poitou, qui n'ont été qu'effleurés par cet auteur, et d'entreprendre à nouveau un travail sur le même plan, dûment modifié, pour l'Ile-de-France, la Champagne, la Normandie, la Picardie, l'Orléanais, le Limousin, la Guienne, le Languedoc, etc...¹. » Après plus de soixante ans, cette excellente pensée de M. Huillard-Bréholles est enfin accueillie; elle va être réalisée. Il a été décidé de commencer par l'inventaire des hommages et aveux conservés jadis à la Chambre des comptes de Paris, dans les « chambres » de France et de Champagne. Ceux de Normandie ayant déjà été l'objet d'un grand répertoire dans le *Dictionnaire des fiefs* de Brussel (Arch. nat., PP 24) seront réservés pour plus tard. Après l'Ile-de-France, la Picardie et la Champagne, « cœur de l'ancienne France », pays qui ont souffert entre tous de la dernière guerre et dont la topographie historique offre pour ce motif un intérêt plus vif encore que naguère, — on pourra aborder la Touraine (que D. Bétencourt a presque entièrement laissée de côté, quoi qu'il en dise dans le titre de son ouvrage), le Vendômois, le duché de Châteauroux, le Limousin et les pays de la chambre de Languedoc, dans cet ordre.

Il n'était pas possible, du reste, d'adopter le plan de Bétencourt tel quel, car il est très particulier et par là même defectueux. L'ex-bénédictin s'intéressait davantage à l'histoire des familles qu'à celle de la topographie; et notre point de vue est inverse. J'ai donc arrêté, après mûre délibération, un schéma nouveau d'inventaire analytique qui mettra en lumière, je crois, tout ce qu'il y a d'intéressant dans cette incomparable série, perle des grandes collections manuscrites de

1. Arch. nat., AB xiv 1.

l'ancienne Chambre des comptes de Paris échappée au désastre accidentel qui fit disparaître les autres il y a près de deux cents ans. Cet inventaire, désormais en cours et qu'il y aura plus tard lieu d'imprimer (un volume par province), sera un instrument de travail très précieux. Il n'y avait pas de lacune plus sensible à combler dans notre outillage.

Section moderne. — Tous les archivistes anciens et nouveaux de cette section collaborent et toute leur activité sera employée longtemps encore à collaborer à deux entreprises monumentales qui intéressent l'une et l'autre l'aménagement des « Versements faits aux Archives nationales, depuis le commencement du XIX^e siècle, par les ministères et les administrations qui en dépendent », c'est-à-dire les séries F, BB (Justice) et AD XIX. — D'abord l'*État sommaire* de ces versements depuis l'origine jusqu'à maintenant, dont j'ai marqué depuis plusieurs années déjà dans mes rapports annuels les états successifs d'avancement. A cette heure, tout est prêt, en vue de cet *État sommaire*, pour les sous-séries F¹ à F¹⁰ inclusivement, F¹³, F¹⁶ et F¹⁷, F²⁰, F³⁰, F⁸⁰. Toutes les autres sous-séries ont été réparties dès longtemps entre MM. Stein, Le Grand, Marichal, Caron, Schmidt, Bourgin, Chassaing de Borredon, Anchel, Patry, Guillemot, Ritter et l'inventaire en est plus ou moins sur le point d'être mené à bien. L'introduction générale à l'ensemble, qui comporte d'assez longs développements, a été aussi rédigée par moi-même. — La seconde entreprise en cours, relative à la série F et à ses annexes, est l'inventaire analytique détaillé, sous-série par sous-série, dont il existe déjà un certain nombre de fragments en service (pour F⁸, F⁹, F¹⁰, etc.). Cet inventaire analytique, muni de tables, ne présente pas, évidemment, le même caractère d'extrême urgence que l'*État sommaire*; il n'en est pas moins mené de front avec lui, ce qui offre toutes sortes d'avantages. Et on peut dès maintenant entrevoir le jour où le public sera aussi bien ou mieux renseigné sur la plus considérable de nos séries modernes que sur nos grandes séries anciennes.

III. — Il ne me reste plus, en ce qui concerne les Archives nationales, qu'à fournir les renseignements statistiques qui figurent toujours dans mes rapports annuels.

a) *Fréquentation, etc.* — En 1918-1919, année dont plusieurs mois ont été des mois de bombardement et d'angoisse, le nombre des lecteurs de notre salle publique s'est élevé à 1,049 (7,655 présences) au lieu de 1,220 (8,868) pendant l'exercice précédent. Il y a eu en tout 8,759 communications, dont 7,884 dans la salle, 670 dans les bureaux, 185 aux ministères, 20 en province.

Il a été délivré 45 rôles d'expédition et 152 empreintes de sceaux.

L'estampillage a porté sur 254,754 pièces de la série F.

b) *Versements.* — Le 27 février 1919, le ministère de la Justice a

versé 87 liasses de dossiers d'huissiers, avoués et commissaires-pri-seurs, 70 liasses de dossiers de notaires.

Le 17 avril 1919, le ministère de l'Intérieur a versé 73 liasses de dossiers du personnel ancien des administrations centrale et préfectorale.

Le 17 avril 1919, le ministère des Postes et télégraphes a complété son versement des télégrammes officiels en livrant 41 sacs qui comprennent les années 1861 à 1869.

c) *Dons.* — En août 1918, M. le marquis de Fontenilles, demeurant à Paris, 44, rue du Bac, a fait don du fonds d'archives du château d'Arcy (Saône-et-Loire), dont il était propriétaire; ce fonds, déjà considérable et que M. de Fontenilles doit compléter par un don ultérieur, comprend plusieurs registres terriers des *xvi^e* et *xvii^e* siècles et des documents sur les familles qui, sous l'ancien régime, ont possédé la seigneurie d'Arcy.

En septembre 1918, M. Antonio de Navarro a fait don d'une matrice de sceau de l'abbaye de Royaumont.

En novembre 1918, M. Hachette, censeur du lycée Hoche à Versailles, a fait don d'un document de police relatif à l'affaire de Czer-nicheff, aide de camp de l'empereur de Russie, sous le premier Empire.

En décembre 1918, M. de Nalèche, directeur du *Journal des Débats*, a offert la collection complète de ce journal pendant la guerre.

En février 1919, M. Giraudet, par l'intermédiaire de M. le président du Conseil, a fait don d'un autographe de Garibaldi (décembre 1862).

En février-mars 1919, M. Clemenceau a fait déposer en outre quelques documents à lui offerts par des particuliers concernant principalement l'époque de 1870-1871.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES.

I. — Rendons d'abord hommage aux archivistes départementaux qui ont été tués à l'ennemi : MM. Pandin de Lussaudière (Charente-Inférieure), Mathieu (Corrèze), Pierre Gautier (Haute-Marne), Flament (Pas-de-Calais).

Par suite de décès, de mise à la retraite ou de démission sont en outre devenus vacants, pendant la guerre, les postes de l'Ariège, de l'Isère, de la Somme et du Var.

Vous avez décidé que les postes vacants ne seraient pourvus qu'après la démobilisation générale des réserves, c'est-à-dire alors que tous les candidats éventuels auront toutes facilités pour poser leur candidature.

II. — Du printemps à l'automne 1918, des mesures de précaution ont dû être prises dans un grand nombre de dépôts qui avaient paru

être en sécurité jusque-là, notamment dans les départements de la Somme, de l'Oise, de la Marne, de la Meuse, de Meurthe-et-Moselle, etc. Quantité de documents ont voyagé à cette occasion d'un bout à l'autre de la France. Il y a eu un moment où les archives départementales de la Meuse étaient en partie hospitalisées à Bordeaux, celles de l'Oise à Nîmes, celles de la Somme à Rouen et à Lyon, celles de Meurthe-et-Moselle à Troyes, celles des Vosges à Montpellier, celles de la Marne à Lyon et à Nîmes. Et ce n'est pas tout : les archives municipales de Saint-Omer ont été dirigées sur Bordeaux, celles de Dunkerque sur le Mans, celles de Beauvais sur Châteauroux, celles d'Hazebrouck dans l'Orne, celles de l'hôpital de Compiègne à Aire-sur-l'Adour, celles des communes du front de l'Aisne à Chartres, etc.

Ce qui avait été ainsi déménagé a été, depuis l'armistice, remis peu à peu en place et en ordre.

III. — Trois départements avaient été, au commencement de la guerre, recouverts si vite par l'invasion que leurs chefs-lieux, avec tout ce qui s'y trouvait, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi : Aisne, Ardennes, Nord. L'invasion est restée là, étale, pendant quatre ans. Dans quel état y retrouverait-on, après le reflux, les archives départementales et autres ? C'est une question que nous nous sommes posée longtemps avec angoisse. De septembre 1914 à novembre 1918, nous avons eu, de loin en loin, par des rapatriés, des nouvelles rassurantes. Mais tout était à craindre au cours du recul forcé et précipité d'armées enragées par la défaite. Aussi nous étions-nous promis de constater l'état des choses et de faire prendre des mesures appropriées dès le lendemain du jour où il serait possible de pénétrer, sur les talons de nos soldats, dans les pays délivrés. C'est ce qui a été fait.

Sur votre ordre, je me suis rendu moi-même à Lille, dès avant l'armistice, fin octobre. J'ai eu la joie de constater là que le magnifique dépôt des archives départementales du Nord, admirablement défendu par M. l'archiviste Bruchet, pendant quatre ans, contre les offres et les menaces d'évacuation faites par les Allemands, était tout à fait intact. La partie considérable du patrimoine historique de la France que représente ce grand dépôt a donc été sauvée tout entière. Bien plus, M. Bruchet a profité de cette cruelle claustration pour doter ses archives, notamment les séries modernes, de répertoires immenses, exécutés avec le soin le plus minutieux, qui rendront de très grands services lors de la reconstitution des localités dévastées par l'ennemi. M. Bruchet a donné, pendant cette longue épreuve, les plus beaux exemples de courage civique et de vertus professionnelles.

Dans l'Aisne, M. Broche, archiviste départemental, qui mobilisable avait dû quitter son poste lors de l'invasion de 1914, avait reçu des instructions précises pour rentrer à Laon dès le départ de l'ennemi.

Il s'est parfaitement acquitté de ses devoirs en cette circonstance, comme toujours depuis sa démobilisation. Nous avons su, aussitôt que possible, par lui, que les archives anciennes du dépôt départemental de l'Aisne, déménagées par les Allemands, avaient été retrouvées à peu près intactes dans d'autres édifices de Laon¹; et que les archives modernes avaient été en partie détruites ou dispersées.

Dans les Ardennes, M. Laurent, archiviste départemental, avait dû de même quitter son poste en 1914, sur un ordre écrit de ses supérieurs locaux. Il s'est occupé pendant la guerre du chartrier de Rethel, qui fait partie des archives de la principauté de Monaco. Retenu à Monaco par l'état de sa santé lors de la retraite allemande, il a été nécessaire de le suppléer dans la tâche indispensable de faire prendre à Mézières, immédiatement après l'évacuation, des mesures de conservation urgentes. Pour cette tâche, aussi difficile qu'indispensable, vous avez désigné M. Courteault, conservateur adjoint aux Archives nationales, qui s'en est acquitté avec sa conscience et son habileté ordinaires. Il est indubitable que, sans la mission que vous lui aviez confiée et sans le zèle avec lequel il l'a accomplie, les archives départementales des Ardennes, très bousculées par l'ennemi et abandonnées par lui dans un désordre affreux, auraient subi des pertes irréparables.

Tel a été, en somme, le sort des trois dépôts départementaux qui nous avaient été enlevés. Mais les archives municipales, communales, hospitalières, etc. des régions envahies? Il y en avait, particulièrement dans l'Aisne et dans le Nord, de fort riches. Nous nous en sommes occupés tout de suite, en même temps que des dépôts départementaux. J'ai été moi-même à Douai en même temps qu'à Lille et vous y avez envoyé ensuite sur ma proposition, pour procéder dans cette ville à des constatations plus approfondies, M. Chassaing de Borredon, archiviste aux Archives nationales. Je suis allé aussi à Cambrai, pendant la bataille des premiers jours de novembre devant Valenciennes, et j'y ai trouvé dans l'hôtel de ville incendié, volontairement incendié depuis très peu de temps, des preuves que les archives de la ville avaient été extraites des caves, où on les avait d'abord mises à l'abri, pour alimenter les foyers de l'incendie volontaire; il ne reste plus maintenant d'autre trace des archives de cette grande commune que l'inventaire, du reste excellent, qui en a été imprimé en 1907. Cependant, M. Broche effectuait une tournée analogue dans l'Aisne récupéré; M. Bruchet, qui m'avait accompagné à Douai, s'est enquis un peu plus tard, aussitôt que cela a été possible, des petites

1. A l'exception du fonds de la seigneurie de Roucy, acheté en 1908 par le département de l'Aisne à M^{me} d'Incécourt, remariée en secondes noces au baron de Wangenheim, surintendant des théâtres du duché de Brunswick.

archives du Nord. Dès le 13 octobre, les deux ministres de l'Instruction publique et du Blocus avaient d'ailleurs adressé aux préfets des départements en bordure du front des instructions coinjointes pour procurer le sauvetage immédiat des archives des régions en cours de libération. Vous leur avez écrit vous-même, le 13 décembre, au sujet des moyens de transport à employer pour cette fin. Bref, tout ce qui, dans l'énorme confusion inévitable, pouvait être fait pour la défense des intérêts que nous représentons, l'a été.

Il reste à constater, jusque dans les plus petites communes rurales, avec toute la précision désirable, ce qui a été détruit. Dès le 26 novembre 1918, une circulaire ministérielle a invité les archivistes départementaux intéressés à dresser sur fiches la nomenclature des pertes subies dans leur ressort par les archives de toute espèce pendant la guerre. Cette nomenclature sera établie suivant une méthode uniforme, qui a été ultérieurement définie après comparaison des premières notices parvenues à la direction des Archives. Travail considérable, maintenant en cours, mais qui ne saurait être achevé avant que les Allemands aient restitué toutes les caisses, contenant des documents d'archives, qu'ils avaient envoyées à l'arrière. Lorsqu'il sera terminé, on saura exactement ce qui a disparu ; à quelle date et dans quelles circonstances les disparitions ont eu lieu ; les inventaires, anciens et modernes, manuscrits et imprimés, qui peuvent donner en quelque mesure l'idée des fonds et des pièces détruites, seront en même temps indiqués.

J'ajoute que la direction des Archives a rédigé en novembre 1918 et en mars 1919, pour être remises à la Conférence de la paix, des notes relatives aux stipulations à insérer dans le traité en ce qui concerne les archives. L'attention de la Conférence a été appelée, notamment, sur ce point qu'il n'y a pas prescription pour certains enlèvements abusifs pratiqués par les Allemands en 1870-1871, en particulier au préjudice des archives départementales des Vosges.

IV. — Après avoir parlé de ce qui a été fait dans les départements menacés et dans les départements envahis, puis recouvrés, il convient d'ajouter quelques mots, bien que la paix ne soit pas encore officiellement signée, au sujet des anciennes archives départementales de la Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, qui vont redevenir, qui sont déjà redevenues françaises.

Dès novembre 1918, M. Charles Schmidt, archiviste aux Archives nationales, a été désigné pour faire une première reconnaissance des archives à Metz, à Strasbourg et à Colmar et pour vérifier si certaines mesures conservatoires avaient été prises partout.

En janvier 1919, le directeur des Archives est allé lui-même dans les mêmes villes, notamment pour se rendre compte de la nature des

très nombreux échanges effectués entre les dépôts d'Alsace-Lorraine et ceux de l'Allemagne propre sous le régime établi par le traité de Francfort, et des questions qui se poseront lors du versement des papiers de l'administration allemande du Reichsland, depuis 1871, au dépôt de Strasbourg.

Les postes d'archivistes en chef à Metz, à Strasbourg et à Colmar sont actuellement vacants. Il paraît évident, Monsieur le Ministre, que vous devrez être consulté, lorsqu'il s'agira d'y pourvoir, dans les conditions où vous l'êtes, en pareil cas, quand les postes d'archivistes départementaux viennent à vaquer dans le reste de la France.

Rive gauche du Rhin. — En janvier 1919, vous avez envoyé M. Charles Schmidt dans les territoires rhénans pour s'assurer de l'état des archives locales, des possibilités de travail qu'elles offriront aux savants et aux étudiants français pendant l'occupation (documents relatifs à la période de la première occupation française de 1792 à 1814, etc.). Le très intéressant rapport de M. Schmidt, qui s'est rendu à Mayence, Coblenze, Cologne, Trèves et dans le pays de la Sarre, est daté du 4 février.

V. — Pour les archives départementales aussi il y a lieu après l'armistice, à la veille de la paix, de jeter un coup d'œil sur l'avenir prochain et lointain du service.

a) L'état de guerre a grandement diminué partout non seulement l'activité des recherches historiques (on avait autre chose à faire), mais encore la rédaction et l'impression des inventaires (à quoi la crise du papier et la pénurie d'ouvriers typographes ont beaucoup contribué). Le niveau ancien ne sera sans doute atteint de nouveau qu'à la longue. Et il faudra notamment pour cela que les Conseils généraux, tenant compte du renchérissement de toutes choses, consentent bientôt à augmenter les crédits alloués pour l'impression des inventaires de leurs dépôts.

b) Les archivistes départementaux vont avoir des charges nouvelles du fait de l'affluence de documents, naguère imprévus, produits à l'occasion de la guerre, dont il leur appartiendra d'ailleurs de provoquer prochainement et de surveiller le versement dans leurs dépôts. Dans ces conditions, la question de l'extension des locaux affectés aux archives départementales, déjà sérieuse avant la guerre en plusieurs endroits, s'aggravera sans doute çà et là. Et partout celle du statut et du traitement des archivistes, fonctionnaires départementaux, devra être réexaminée en harmonie avec ce qui aura été fait pour les fonctionnaires de l'État. Le problème du statut des archivistes, qui passe pour difficile, est présentement à l'étude de divers côtés.

c) Enfin, l'occasion paraît favorable de procéder simultanément à la revision du règlement général sur le service des archives départe-

mentales qui date de 1843. Ce règlement a été, à différentes époques, l'objet d'amendements partiels ; il reste néanmoins suranné. Une codification nouvelle s'impose. Des travaux préparatoires en ce sens avaient été conduits assez loin, avant la guerre, par la direction des Archives. Elle se propose maintenant d'élaborer le plus tôt possible, de concert avec la Commission supérieure, un texte simple et clair qui vous sera soumis, j'espère, dans le courant de l'an prochain.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mon respectueux dévouement.

Le directeur des Archives,
Ch.-V. LANGLOIS.

SECTION HISTORIQUE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE¹.

Le Département de la Guerre se propose de remplacer la Section historique actuelle par un organisme nouveau qui, en raison de son importance, prendrait le nom de *Section historique de l'État-major de l'armée*. Le nouveau service historique projeté aura pour mission :

1^o De rechercher, rassembler, classer et conserver tous les documents relatifs à la dernière guerre, afin de constituer des archives aussi complètes que possible ;

2^o De préparer la publication d'un recueil officiel de ces archives ;

3^o De rédiger un historique de cette guerre par l'exploitation méthodique des archives de guerre et de toutes autres sources de documentation ;

4^o D'assurer la conservation des archives anciennes concernant les périodes antérieures et de continuer leur exploitation ;

5^o De diriger les services des bibliothèques de garnison et du ministère et le Musée de l'armée.

Pour permettre au service historique de remplir le rôle ci-dessus, la division du travail y sera ainsi organisée :

1^o Une *section des archives* sera chargée de rassembler, classer et conserver tous les documents relatifs à la dernière guerre. Elle sera chargée, en outre, de préparer la publication du recueil de ces documents ;

2^o Des *sections d'études* prépareront et rédigeront les volumes paraissant sous le timbre historique et se consacreront à l'histoire de la dernière guerre.

1. Renseignements empruntés au *Rapport* de M. Louis Marin (Chambre des députés, sessions de 1919, n^o 6318).

Une *section ancienne* s'occupera de l'étude des campagnes antérieures à la grande guerre.

L'affectation de fonctionnaires permanents, archivistes paléographes, anciens élèves de l'École des chartes, est prévue pour la *section des archives*.

UNE ÉCOLE D'ARCHIVISTES EN HOLLANDE.

Par une ordonnance royale, datée du château de Loo, le 28 octobre 1919, la reine Wilhelmine institue auprès du dépôt des Archives royales de La Haye une école d'archivistes, dont le directeur est l'archiviste même du royaume.

Les cours sont organisés ainsi qu'il suit : deux heures par semaine pour chacun des cours d'archivéconomie (M. Fruin), de paléographie (M. Brugmans), de diplomatique (M. Oppermann), d'institutions nationales du moyen âge (M. Fruin), d'institutions ecclésiastiques du moyen âge (M. Nolet), d'institutions nationales modernes (M. Japikse), et une heure par semaine pour le cours de chronologie (M. Fruin). Le concours qui termine l'année d'études donne droit à un diplôme. Les élèves paient un droit d'inscription de 200 florins, dont sont dispensés les employés des archives et les bénéficiaires d'une exemption spéciale. L'école ouvre ses portes le 14 janvier 1920.

Le texte de l'ordonnance royale est intégralement reproduit dans le *Nederlandsche Archievenblad*, 1919-1920, n° 2.

H. S.

VENTE DE LA COLLECTION DE MANUSCRITS DE M. HENRY YATES THOMPSON.

L'année 1919 aura vu commencer la dispersion de l'une des plus célèbres collections de manuscrits formées par un particulier dans les dernières années du XIX^e siècle. La collection de manuscrits réunis à Londres, 19, Portman Square, par M. H. Y. Thompson, était universellement connue grâce aux savantes descriptions et aux beaux albums de fac-similés publiés par le possesseur lui-même¹, avant qu'il n'eût

1. *A descriptive catalogue of the first [and second] series of fifty manuscripts (nos 1 to 50) [and nos 51 to 100] in the collection of Henry Yates Thompson; the notices contributed by various hand* (Cambridge, University Press, 1900-1902, 2 vol. in-8°). — *A descriptive catalogue of fourteen illuminated manuscripts, nos XCV to CVII and 79A, completing the hundred [and nos LXXV to XCIV (replacing twenty discarded from the original hundred)*

décidé de se séparer des précieux volumes qu'il avait su rassembler en quelques années avec un goût si sûr et si avisé.

Une première vente de ces manuscrits a eu lieu à Londres le 3 juin 1919. Le catalogue, rédigé par M. H. Y. Thompson¹, comptait seulement trente numéros, dont vingt-huit manuscrits et deux incunables; le total des enchères a atteint # 52,360, soit alors plus de 1,500,000 francs². Voici la liste des principaux articles de ce premier catalogue, avec l'indication des prix auxquels ils ont été adjugés :

1. *Missel gallican*, à l'usage du diocèse de Langres (XI^e siècle), avec onze miniatures; provenant de la collection Ashburnham, *Appendix*, n^o XLIII. — # 1,000.

2. *La sainte Abbaye* (début du XIV^e siècle), avec quatre miniatures; portant la signature de Jacques d'Armagnac et provenant des collections du comte de Bastard et d'Ambroise Firmin-Didot. — # 4,200. (Acquis pour le Musée britannique, qui possédait déjà la 1^{re} partie de ce manuscrit.)

4. *Bréviaire de Marguerite de Bar*, abbesse de Saint-Maur de Verdun (XIII^e-XIV^e siècle). — # 3,100.

5. *Heures de Jeanne II, reine de Navarre* (1336-1348), ornées de 108 miniatures, dont plusieurs représentant des scènes de la vie de saint Louis; provenant de Peiresc et de la collection Ashburnham, *Appendix*, n^o LV (cf. A. Longnon, *Documents parisiens sur l'iconographie de saint Louis*, Paris, 1882, et H. Y. Thompson, *Thirty-two miniatures from the book of Hours of Joan II, queen of Navarre*, London, 1899). — # 11,800. (Acquis par M. Bernard Quaritch, ce ms. est aujourd'hui à Paris dans une collection particulière.)

6 et 7. *Heures de Jean Talbot* et de sa femme Marguerite Beauchamp (vers 1430); le premier volume provenant d'Ambroise Firmin-Didot et le second de la collection Ashburnham, *Appendix*, n^o XLIX. — # 1050 et 675.

8. *Missel des Carmes de Nantes* (XV^e siècle), avec quatre-vingt-onze miniatures; provenant de la partie de la collection Hamilton mise en vente en 1889 (n^o 30) par le gouvernement allemand. — # 1,400.

in the collection of Henry Yates Thompson (Cambridge, University Press, 1907 et 1912, 2 vol. in-8°). — *Illustrations of one hundred manuscripts in the library of Henry Yates Thompson*, vol. I-VII (London, 1907-1918, 7 vol. gr. in-4°).

1. *Catalogue of twenty-eight illuminated manuscripts and two illuminated printed books, the property of Henry Yates Thompson*, of 19, Portman Square, London (London, Sotheby, Wilkinson and Hodge, 1919, in-8°).

2. *The Times*, n^o du 4 juin 1919, p. 14, col. 2.

9. BOÈCE, *Consolation de la philosophie*, en français (vers 1480); provenant d'Ambroise Firmin-Didot. — # 900.

10. *Vie de Jésus-Christ*, tome II; copiée pour Philippe de Gueldre, femme de René II, duc de Lorraine (1500-1508). — # 800. (Le tome I^{er} se trouvait au trésor de la cathédrale de Lyon.)

11. *Martyrologe du Mont-Cassin* (XIII^e siècle). — # 1,600.

20. *Évangiles*, probablement de Saint-Martin de Tours (IX^e siècle). — # 1,775.

21. *Commentaire sur l'Apocalypse*, par BEATUS de Liebana, avec peintures, daté de 894. — # 1.000.

23. *Recueil de textes persans*, avec miniatures, copié en 1410, probablement à Samarcand, et présenté à Iskander, petit-fils de Tamerlan. — # 5,000. (Acquis par M. Bernard Quaritch, ce ms. est aujourd'hui à Paris dans une collection particulière.)

25. GUILLAUME DE TYR, *Histoire de la croisade* (XIII^e siècle), avec vingt-cinq initiales à personnages. — # 700.

27-28. *Portulans*, de Giovanni Benedetto et de Baptista Agnese (XVI^e siècle). — # 900 et 1,300.

30. ARISTOTE, avec commentaire d'AVERRÔES (Venise, André d'Asola, 1483, 2 vol. in-fol.; Hain, n° 1660); exemplaire imprimé sur vélin et richement enluminé. — # 2,900.

Une seconde vente de la collection de M. H. Y. Thompson vient d'avoir lieu à Londres le 23 mars 1920. Les vingt-six manuscrits et huit incunables mis aux enchères ont produit un total de # 77.965, soit, au cours actuel du change, environ 4 millions de francs.

Voici l'indication des principaux articles de ce second catalogue, avec l'indication des prix auxquels ils ont été adjugés :

32. *Vie et miracles de S. Cuthbert* (XII^e siècle), avec quarante-six miniatures. — # 5,000.

34. *Psautier de l'abbaye de Carrow* (XIII^e siècle), avec soixante miniatures; provenant de la collection Ashburnham, *Appendix*, n° XXXIII. — # 4,100.

35. *Heures de la famille Salvin*, de Croxdale (XIII^e siècle), avec miniatures. — # 2,000.

37. *Apocalypse*, avec commentaire de Berengaudus (fin du XIII^e s.), avec cent cinquante-deux miniatures. — # 5,700.

38. *Psautier d'Alain de la Twyere* (XIV^e siècle), avec treize miniatures; provenant de la collection Ashburnham, *Appendix*, n° XXXI. — # 1,950.

39. *Missel à l'usage de Salisbury*, de la famille Sherbrooke (xiv^e siècle), avec seize initiales historiées. — # 860.

40. *Psautier de Jean de Gaunt* (xiv^e siècle), puis au roi d'Angleterre Henri VI, avec treize miniatures. — # 4,000.

41. *Heures d'Élisabeth d'York*, femme du roi Henri VII (début du xv^e siècle), avec dix-huit miniatures; provenant de la collection Ashburnham, *Appendix*, n^o XLVIII. — # 4,000.

42. *Heures de sir John Grey* (xv^e siècle), avec miniatures. — # 1,270.

44. *Heures de Richard Wingfield* (xv^e siècle), avec quarante-six miniatures. — # 2,200.

46. JUSTINIANI *Institutiones* (Mayence, P. Schöffler, 24 mai 1468). — # 1,400.

47. PLINII SECUNDI *Historia naturalis* (Venise, Nicolas Jenson, 1472). — # 1,200.

48. Roberti VALTURII *de re militari* (Vérone, Jean de Vérone, 1472). — # 1,200.

50. PTOLEMÆI *Cosmographia* (Ulm, Leonhard Holle, 16 juillet 1482). — # 690.

51. JOSEPHUS, *de la Bataille judaïque* (Paris, Antoine Vérard, 7 décembre 1492). — # 550.

53. *Bible historique* du duc de Berry (xiv^e siècle), deux volumes, avec soixante-douze miniatures. — # 1,250.

55. VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum historiale* (xiv^e siècle), deux volumes, avec très nombreuses petites miniatures; provenant du duc de Berry. — # 6,700.

56. BOCCACE, *des cleres et nobles femmes* (xv^e siècle), avec quarante-huit miniatures; provenant de Prigent de Coëtivy, amiral de France. — # 8,900.

57. *Heures de René de Lorraine* (xv^e siècle), avec quarante miniatures. — # 4,800.

60. *Psautier*, probablement à l'usage de Padoue (xiii^e-xiv^e siècle), avec deux cents miniatures. — # 8,000.

62. *Psautier*, peut-être de Cosme de Médicis (fin du xv^e siècle), avec peintures attribuées à Sinibaldi et à Attavante, et reliure aux armes de Nicolas Foucquet. — # 1,725.

63. *Bréviaire d'Hercule d'Este*, duc de Ferrare (fin du xv^e siècle), avec quarante-trois miniatures. — # 1,800.

64. *Heures de la duchesse d'Urbin* (début du xv^e siècle), avec vingt-neuf bordures ou miniatures. — # 2,700.

Trois des plus précieux manuscrits de cette collection ne seront pas mis en vente. M. H. Y. Thompson a offert, en effet, au Musée britannique le *Psautier de Saint-Omer*, le *Pontifical de Metz* au Fitzwilliam Museum de Cambridge, et une souscription privée a enrichi les collections de ce dernier musée du *Psautier d'Isabelle de France*, sœur de saint Louis. Rappelons enfin que c'est à la libéralité de M. H. Y. Thompson qu'a été dû le retour dans nos collections nationales du second volume d'un exemplaire de la traduction française des *Antiquités* et de la *Guerre des Juifs* de Fl. Josèphe, orné de peintures de Jean Fouquet et ayant appartenu au duc Jean de Berry, que S. M. Édouard VII, roi d'Angleterre, a offert en 1906 à la France.

H. O.

BIBLIOGRAPHIE DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Entreprise en 1880, sur la proposition du Comité des travaux historiques et sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, par notre confrère M. Robert de Lasteyrie, la *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de France* vient d'être heureusement achevée. Elle forme six gros volumes in-4°, donnant le dépouillement, en 132,235 articles, des travaux historiques et archéologiques parus jusqu'en 1900 dans les différentes publications des sociétés savantes de Paris et des départements.

Six *Suppléments* annuels, pour les années 1901 à 1907, dus à l'un des plus actifs collaborateurs de M. de Lasteyrie, notre confrère M. A. Vidier, complètent cette œuvre monumentale qui témoigne de l'activité féconde de nos sociétés savantes. Elle a déjà rendu et est appelée à rendre les plus utiles services aux historiens et aux archéologues, surtout lorsqu'une table générale l'aura complétée, embrassant la *Bibliographie* proprement dite et ses *Suppléments* continués jusqu'en 1920.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Remarques diverses sur les poids et mesures du moyen âge, par Paul Guilhiermoz	5
Un manuscrit inédit de Philippe de Maizières retrouvé à Besançon, par Georges Gazier.	101
Inventaire des livres de Jean Courtecuisse, évêque de Paris et de Genève (27 octobre 1423), par H. Omont	109
Les sources de la procédure au xiv ^e siècle, par Félix Aubert. . .	121
Un nouveau document sur Rodrigue de Villandrando, par Ph. Lauer	145
L'hôtel et les collections du connétable de Montmorency (<i>suite et fin</i>), par Léon Mirot	152
Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Meyer, par René Cagnat.	230
Bibliographie	249
Livres nouveaux	294
Livres publiés en Allemagne de 1915 à 1919	305
Chronique et mélanges.	350

TABLE ALPHABÉTIQUE¹

- Académie des inscriptions et belles-lettres. Personnel, 355. — Prix, 375.
- Académie royale de Belgique. Personnel, 358.
- Allemagne (Livres publiés en) de 1915 à 1919, 305.
- Alsace. Archives, 356.
- * Anchel (Robert), attaché aux bibliothèque et musée de la guerre, 356.
- André-Michel (Bourse Robert), 355. — Rapport, 370.
- * Arbois de Jubainville (Paul d'), archiviste de la Lorraine, 356; — de la Moselle, 357.
- Archéologie chrétienne (Études d'), 265.
- Archives. Rapport sur le service, 382. — Voir Alsace, Ariège, Calvados, Charente-Inférieure, Commission supérieure, Corrèze, Isère, Lorraine, Marine, Haute-Marne, Montbéliard, Moselle, Pas-de-Calais, Bas-Rhin, Seine-et-Marne, Somme, Var, Vienne.
- Archives nationales. Personnel, 356.
- Archivistes. École en Hollande, 396.
- Arenberg (Le P. Charles d'), 285.
- Ariège. Archives, personnel, 357.
- Arras. Paix, texte authentique, 378.
- Arrivot (Marie-Louise), élève de 3^e année, 353.
- * Aubert (Félix). — Les sources de la procédure au xiv^e siècle, 121.
- * Aubert (Marcel). — Compte-rendu : Études de liturgie et d'archéologie chrétienne, 265.
- * Babelon (Ernest), président de la Section d'archéologie du Comité des travaux historiques, 356.
- Bailhache (Georges), élève de 2^e année, 352.
- Bailliage de Vermandois aux XIII^e et XIV^e s., 279.
- Barroux (André), élève de 1^{re} année, 354.
- Bataille (Georges), élève de 2^e année, 351.
- * Batiffol (Louis). — Compte-rendu : Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, 277.
- Batiffol (Mgr Pierre), Études de liturgie et d'archéologie chrétienne, 265.
- Bauduin (François) et la Réforme, 269.
- Belgique. Académie royale, personnel, 358. — Vie religieuse et familiale au xvii^e s., 285.
- Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne (Les) et la Révolution, 271.
- Bernard (Pierre), élève de 1^{re} année, 353.
- Berry. Bailli, voir Goulart.
- Besançon. Bibliothèque : manuscrit inédit de Philippe de Maizières, 101.
- * Besnier (Georges), archiviste du Pas-de-Calais, 357.
- Beurnier (Le fonds) aux archives de Montbéliard, 284.
- Bibliographie des sociétés savantes, 400.

1. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des archivistes paléographes ou anciens élèves pensionnaires de l'École des chartes.

- Bibliothèque nationale. Personnel, 357.
- Bibliothèques. Voir Besançon, Caen, Grenoble, Guerre, Marine, Nîmes.
- Bollandistes, 266.
- Bonnaire (Étienne), élève de 1^{re} année, 354.
- Bonnefon (Paul), Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, 277.
- * Bouiard de La Forest (Alain de), archiviste aux Archives nationales, 356.
- Bourgeois (Rémi), élève de 1^{re} année, 354.
- * Bourgin (Georges), membre de la Commission supérieure des archives et bibliothèques de la Marine, 357.
- Boutillier (Jean), 121.
- Bouvier (M^{lle} Alice), élève de 2^e année, 352.
- * Braibaut (Charles), membre de la Commission supérieure des archives et bibliothèques de la Marine, 357.
- Bras-de-Fer (Jehan), Pamphile et Galatée, 291.
- Brienne (Louis-Henri de Loménie, comte de), Mémoires, 277.
- Brouard (Charles), élève de 3^e année, 353.
- * Bruchet (Max), membre de la Commission supérieure des archives, 356.
- Brun (Robert), élève de 2^e année, 353.
- * Brunel (Clovis), archiviste honoraire de la Vienne, 357. — Comptes-rendus : Le château d'amour de Robert Grosse-teste, 290; Essais d'étymologie et de critique verbale latines, 288; Études historiques sur le Gévaudan, 282; Pamphile et Galatée, 291.
- * Brutails (Jean-Auguste), membre libre de l'Académie des inscriptions, 355.
- Caen. Bibliothèque, personnel, 357.
- Cagnat (René). — Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Meyer, 230.
- Calvados. Archives, personnel, 357.
- * Caron (Pierre), directeur du service des victimes civiles de la guerre, 356.
- * Cerise (Guillaume), nécrologie, 366.
- Chambre des députés, personnel, 355.
- Chamson (André), élève de 1^{re} année, 354.
- Charente-Inférieure. Archives, personnel, 357.
- Charles V. Lettre fausse à Gilles Malet, 377.
- Château d'amour, 290.
- Collections du connétable de Montmorency, 152.
- Comité des travaux historiques, personnel, 356.
- Commission supérieure des archives, personnel, 356.
- Commission supérieure des archives et bibliothèques de la Marine, 357.
- Compagnie de Jésus. Voir Jésuites.
- Congrès français de la Syrie, 286.
- Connétable. Voir Montmorency.
- Coq (Jean Le), Questions, 136.
- Corrèze. Archives, personnel, 357.
- * Couderc (Camille), chevalier de la Légion d'honneur, 357.
- Courtecuisse (Jean), évêque de Paris et de Genève. Inventaire de ses livres, 109.
- Dainville. Voir Oudot de Dainville.
- * Daumet (Georges), nécrologie, 363.
- Davillé (Camille), élève de 1^{re} année, 353.
- * Delaborde (Comte Henri-François). — Georges Daumet, 363.
- * Delahaye (Jules), sénateur, 355.
- Delehaye (Le P. Hippolyte). L'œuvre des Bollandistes, 256.
- Delessard (Léon), élève de 1^{re} année, 354.
- * Denizet (Jean), admis à passer la thèse, 353; archiviste paléographe, 355.

- * Desages (Charles), archiviste de Seine-et-Marne, 357.
 Dillay (Madeleine), élève de 1^{re} année, 353.
 Dominicains. Voir Frères prêcheurs.
 Du Biest. Voir Massiet du Biest.
 * Ducaffy (Cécile), admise à passer la thèse, 353; archiviste paléographe, 355.
 * Dugueyt (Paul), député, 355.
 Du Haut-Jussé. Voir Pocquet du Haut-Jussé.
 * Dunoyer (Alphonse), membre de la Commission supérieure des archives et bibliothèques de la Marine, 357.
 * Du Pontavice (Guy), décédé, 368.
 Duquesne (Joseph), François Bauduin et la Réforme, 269.
 * Durrieu (Comte Paul), membre associé de l'Académie royale de Belgique, 358.
 * Eckel (Auguste), archiviste du Bas-Rhin, 356.
 École d'archivistes de La Haye, 396.
 École des chartes. Bourse André-Michel, 355, 370. — Examens de fin d'année, 350. — Nomination d'élèves, 353. — Prix Auguste Molinier, 355. — Thèses, 354.
 École française de Rome. Personnel, 357.
 École nationale des langues orientales. Conseil de perfectionnement, personnel, 357.
 * Espinas (Georges), chevalier de la Légion d'honneur, 357.
 * Estienne (Joseph), archiviste de la Somme, 357. — Expéditions notariées sur rouleaux, 375.
 Expéditions notariées sur rouleaux, 375.
 * Farges (Louis), député, 355.
 Flachaire de Roustan (Renée), élève de 3^e année, 353.
 Foletier. Voir Jourda de Vaux de Foletier.
 Fouqueray (Le P. Henry), Histoire de la Compagnie de Jésus en France, 275.
 * Fournier (Paul), membre de la Commission supérieure des archives, 356.
 * Fournier (Pierre), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 357. — Un nobiliaire de Provence inachevé de Pierre d'Hozier, 378.
 France. Compagnie de Jésus, 275. — Roi. Voir Charles V.
 Franques (Études), 249.
 Frédégang (Le P.) d'Anvers, La vie religieuse et familiale en Belgique au xvii^e s., 285.
 Frères prêcheurs. Maîtres généraux, 272.
 * Furgeot (Henri), nécrologie, 365.
 * Gazier (Georges). — Un manuscrit inédit de Philippe de Mai-zières retrouvé à Besançon, 401. — Compte-rendu : Le fonds Beurnier aux archives de Montbéliard, 284.
 Genève. Évêque. Voir Courte-uisse.
 Gévaudan (Études historiques sur le), 282.
 Girard (Paul). — Discours aux obsèques de Héron de Villefosse, 358. — Extrait de son discours à la séance publique de l'Académie des inscriptions, 375.
 Giraud de Goulart. Voir Goulart.
 Gobert (Prix), 375.
 Godefroy (Jean-E.), Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne et la Révolution, 271.
 Goulart (Giraud de), bailli de Berry, son meurtre, 115.
 Goulart (Simon), 269.
 Gouron (Marcel), élève de 1^{re} année, 354.
 Grat (Félix), élève de 1^{re} année, 353.
 Grenoble. Bibliothèque, personnel, 357.
 Griffoin (Marcel), élève de 2^e année, 353.
 * Grimault (Louis), archiviste paléographe, 355.
 Griveaud (Martial), élève de 1^{re} année, 354.
 Grosseteste (Robert), évêque de

- Lincoln, Château d'amour, 290.
- Guerre. Bibliothèque et musée, personnel, 356. — Ministère, section historique, 395. — Service des victimes civiles, 356.
- *Guilhiermoz (Paul). — Remarques diverses sur les poids et mesures du moyen âge, 5.
- Haffen (M^{lle} Lydie), élève de 2^e année, 353.
- Havet (Louis). — Discours aux obsèques de Héron de Villefosse, 360.
- Haye (La). Ecole d'archivistes, 396.
- *Héron de Villefosse (Antoine), nécrologie, 358.
- Hollande. Ecole d'archivistes, 396.
- Hozier (Pierre d'), Nobiliaire de Provence, 378.
- *Huard (Georges), archiviste paléographe, 355; prix Auguste Molinier, 355; bibliothécaire de Caen, 357.
- *Hugues (Adolphe), décédé, 368.
- Humanisme à Paris, 266.
- Inventaire des livres de Jean Courtecuisse, 109.
- Isère. Archives, personnel, 357.
- *Isnard (Albert). — Compte-rendu : Œuvres de Virgile, 292.
- *Jassemmin (Henri), archiviste aux Archives nationales, 356.
- Jean Boutillier. Voir Boutillier.
- Jean Courtecuisse. Voir Courtecuisse.
- Jean Le Coq. Voir Le Coq.
- Jehan Bras-de-Fer. Voir Bras-de-Fer.
- Jésuites. Histoire de la Compagnie en France, 275. — Voir Bollandistes.
- Joly (Henri), élève de 2^e année, 352.
- Jones (Leonard Chester), Simon Goulart, 269.
- *Jourda de Vaux de Foletier (François), archiviste de la Charente-Inférieure, 357.
- *Knight (Jean), chevalier de la Légion d'honneur, 357.
- Kurth (Godefroid), Études franques, 249.
- La Batut. Voir La Borie de La Batut.
- La Borie de La Batut, élève de 3^e année, 353.
- La Forest. Voir Boüard de La Forest.
- *Langlois (Charles-Victor), vice-président de la section de philologie du Comité des travaux historiques, 356; membre de la Commission supérieure des archives et bibliothèques de la Marine, 357. — Rapport au ministre sur le service des Archives, 382.
- *La Roncière (Charles de), membre de la Commission supérieure des archives et bibliothèques de la Marine, 357; chevalier de l'Ordre de Léopold, 358. — Compte-rendu : Congrès français de la Syrie, séances et travaux, 286.
- *Lasteyrie (comte Charles de), député, 355.
- *Lasteyrie (comte Robert de), Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes, 400.
- Latin. Étymologie et critique verbale, 288.
- *Lauer (Philippe). — Un nouveau document sur Rodrigue de Villandrando, 145.
- *Laval (Éloi), archiviste de l'Arrière, 357.
- *Lavaud (Jacques), admis à passer la thèse, 353; archiviste paléographe, 355.
- *Lecestre (Léon), archiviste intérimaire aux Archives nationales, 356.
- Le Coq (Jean), Questions, 136.
- *Lefèvre-Pontalis (Eugène). — Discours aux obsèques de Héron de Villefosse, 362.
- Lejay (P.), Œuvres de Virgile, 292.
- *Lemaître (Henri), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, 357. — Compte-rendu : La vie religieuse et familiale en Belgique au XVII^e s., 285.

- * Léonard (Émile), membre de l'Ecole française de Rome, 357.
- * Lesort (André). — Comptes-rendus : Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, 271; François Bauduin et la Réforme, 269; Histoire de la Compagnie de Jésus en France, 275; Histoire des maîtres généraux des Frères prêcheurs, 272; Préréforme et humanisme à Paris, 266; Simon Goulart, 269.
- Lesourd (Paul), élève de 3^e année, 353.
- * Letonnelier (Gaston), archiviste de l'Isère, 357.
- * Levillain (Léon). — Comptendu : Études franques, 249.
- Lévy (Pierre), élève de 3^e année, 353.
- Lincoln. Evêque. Voir Grosseteste.
- Liturgie (Études de), 265.
- Livres de Jean Courtecuisse, 109.
- Livres nouveaux, 294.
- Livres publiés en Allemagne de 1915 à 1919, 305.
- Loménie (Louis-Henri de). Voir Brienne.
- Lorraine. Archives, 356.
- * Lot (Ferdinand), prix Gobert, 375.
- * Loye (Joseph de), bibliothécaire de Nîmes, 357.
- Mahuet (Jacques de), élève de 1^{re} année, 354.
- Maizières (Philippe de). Manuscrit inédit, 101.
- Malet (Gilles), Lettre fausse de Charles V, 377.
- * Mallet (Alfred), admis à passer la thèse, 353; archiviste paléographe, 355.
- Manheimer (Auguste), élève de 1^{re} année, 354.
- Manuscrit de Philippe de Maizières, 101. — Manuscrits de M. H. Y. Thompson, 396.
- Marchand (Jean), élève de 3^e année, 353.
- Marin (Louis). Extrait de son rapport sur la Section historique du Ministère de la Guerre, 395.
- Marine. Commission supérieure des archives et des bibliothèques, 357.
- Marne (Haute-). Archives, personnel, 357.
- Marot (Pierre), élève de 1^{re} année, 354.
- * Martineau (Alfred), membre du Conseil de perfectionnement de l'Ecole des langues orientales, 357.
- * Massiet du Biest (Jean), archiviste de la Haute-Marne, 357.
- Masson (André), élève de 2^e année, 352.
- Mauveaux (Julien). Le fonds Beurnier aux archives de Montbéliard, 284.
- Melin. Voir Roserot de Melin.
- Mémoires de Brienne, 277.
- Merlet (François), élève de 2^e année, 352.
- Mesures du moyen âge, 5.
- Metzger (Lucien), élève de 1^{re} année, 354.
- * Meyer (Paul). Notice sur sa vie et ses travaux, 230.
- Michel (Bourse Robert-André), 355. — Rapport, 370.
- Michon (Louis), élève de 2^e année, 353.
- Migeot (Raymond), admis à passer la thèse, 353.
- * Mirot (Léon). — L'hôtel et les collections du connétable de Montmorency, 152.
- Molinier (Prix Auguste), 355.
- Moll, élève de 3^e année, 353.
- Montbéliard. Archives, fonds Beurnier, 284.
- Montmorency (Connétable de). Hôtel et collections, 152.
- * Moranville (Henri). — Le texte authentique de la paix d'Arras, 378.
- Morawski (Joseph de), Pamphile et Galatée, par Jehan Bras-de-Fer, 291.
- Mortier (R. P.), Histoire des maîtres généraux de l'Ordre des Frères prêcheurs, 272.
- Moselle. Archives, personnel, 357.

- Murray (J.), *Le château d'amour* de Robert Grosseteste, 290.
- Niedermann (Max), *Essais d'étymologie et de critique verbale latines*, 288.
- Nîmes. Bibliothèque, personnel, 357.
- Nobiliaire de Provence de Pierre d'Hozier, 378.
- Notaires. Expéditions sur rouleaux, 375.
- Odend'hal (M^{lle} Gabrielle), élève de 2^e année, 352.
- * Omont (Henri). — Inventaire des livres de Jean Courtecuisse, 109. — Une nouvelle lettre fausse de Charles V à Gilles Malet, 377. — Vente de la collection de manuscrits de M. Henry Yates Thompson, 396. — Compte-rendu : L'œuvre des Bollandistes, 266.
- Ordres religieux. Voir Bénédictins, Frères prêcheurs, Jésuites.
- * Oudot de Dainville (Maurice). archiviste du Var, 357.
- Paix d'Arras, texte authentique, 378.
- Pamphile et Galatée, 291.
- Paris. Evêque. Voir Courtecuisse. — Hôtel du connétable de Montmorency, 152. — Préréforme et humanisme, 266.
- Pas-de-Calais. Archives, personnel, 357.
- * Paul (André), archiviste paléographe, 355; boursier de la bourse Robert-André Michel, 355.
- Philippe de Maizières. Voir Maizières.
- Planchenault (René), élève de 1^{re} année, 354.
- Plessis (Frédéric), *Œuvres de Virgile*, 292.
- * Pocquet du Haut-Jussé (Barthélemy), membre de l'École française de Rome, 357.
- Poids du moyen âge, 5.
- * Porée (Charles), *Études historiques sur le Gévaudan*, 282.
- * Poupardin (René). — *Guillaume Cérise*, 366.
- Préréforme à Paris, 266.
- Prix Gobert, 375. — Prix Auguste Molinier, 355.
- Procédure : sources au XIV^e s., 121.
- * Prou (Maurice). — Bourse Robert-André Michel, 370.
- Provence. Nobiliaire de Pierre d'Hozier, 378.
- « Questions » de Jean Le Coq, 136.
- Réforme. François Bauduin, 269.
- Renaudet (A.), *Préréforme et humanisme à Paris*, 266.
- Renié (Colette), élève de 3^e année, 353.
- Révolution. Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne, 276.
- Rhin (Bas-). Archives, personnel, 356.
- Robert Grosseteste. Voir Grosseteste.
- Rodrigue de Villandrando. Voir Villandrando.
- * Roman (Charles), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 357.
- Rome. Mission de Joseph Roserot de Melin, 370. — Voir École française.
- * Roserot de Melin (Joseph), membre de l'École française de Rome, 357. — Extraits de son rapport sur sa mission à Rome, 370.
- Rouleaux (Expéditions notariées sur), 375.
- * Rousset (Henri), archiviste de la Corrèze, 357.
- Roustan (Flachaire de). Voir Flachaire de Roustan.
- * Royer (Louis), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, 357; bibliothécaire de Grenoble, 357.
- Saint-Vanne. Voir Bénédictins.
- * Salvini (Joseph), archiviste de la Vienne, 357.
- * Sauvage (René-N.), archiviste du Calvados, 357.
- * Schmidt (Charles), chargé de réorganiser les archives d'Alsace et de Lorraine, 356; directeur des archives d'Alsace et

- de Lorraine, 356 : chevalier de la Légion d'honneur, 357.
- Seine-et-Marne. Archives, personnel, 357.
- Sénat, personnel, 355.
- Sociétés savantes. Bibliographie, 400.
- Solente (Suzanne), élève de 3^e année, 353.
- Somme. Archives, personnel, 357.
- Somme rural, 121.
- * Stein (Henri), membre de la Commission supérieure des archives, 356. — Une école d'archivistes en Hollande, 396.
- Syrie. Congrès français, 286.
- * Terrasse (Charles), archiviste paléographe, 355.
- Tessier (Georges), élève de 1^{re} année, 353.
- Thèses de l'École des chartes, 354.
- Thimé (Alexandre de), élève de 1^{re} année, 354.
- Thomas (Georges), élève de 1^{re} année, 354.
- Thomas (P.), Le texte authentique de la paix d'Arras, 378.
- Thompson (Henry Yates). Vente de sa collection de manuscrits, 396.
- Tournadre (Guy), élève de 1^{re} année, 353.
- * Vallery-Radot (Jean), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 357.
- Var. Archives, personnel, 357.
- Vaux de Foletier. Voir Jourda de Vaux de Foletier.
- Vermandois. Bailliage aux XIII^e et XIV^e s., 279.
- * Viard (Jules). — Henri Furgeot, 365. — Compte-rendu : Le bailliage de Vermandois aux XIII^e et XIV^e s., 279.
- * Vidier (Alexandre), Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes, 400.
- Vielledent (Albert), élève de 1^{re} année, 354.
- Vienne. Archives, personnel, 357.
- Villain (Maurice), élève de 1^{re} année, 354.
- Villandrando (Rodrigue de), nouveau document, 145.
- Virgile, Œuvres, 292.
- Waquet (Henri), Le bailliage de Vermandois aux XIII^e et XIV^e s., 279.

Bon à tirer, 1^{er} mai 1920.

D
111
B5
t.

Bibliothèque de l'École
des chartes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
